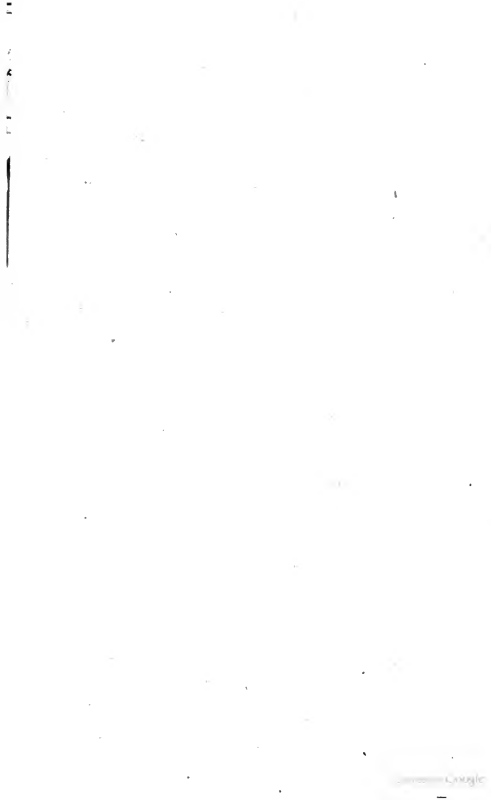


102
29

B. P. v.

102

102



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME DIXIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME I.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 76.

613824
5BN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
CHEVALIER DE LA LÉGIION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,
PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME DIXIÈME.



Et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo
exultavit ut gigas ad currendam viam; a minimo enim
egressus ejus; et occursum ejus usque ad summum ejus.

Psalm. xviii. vers. 6, 7.

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXV.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

ou

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

LIVRE QUATRIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de
Constantinople.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR L'ÉLOQUENCE DE SAINT JEAN
CHRYSOSTÔME,

(Prononcé dans une des séances publiques du Cours d'éloquence sacrée.)

Συνεφεν ινα ο ηλιος συνεστειλε τας ακτινας
αυτου , ή ινα το στομα Ιωαννου εσιωπησε.
Satiùs fuisset solem radios suos subtrahere, quam Joannis
os conticere.

Int. Epistol. S. Joann. Chrys., t. III, ed. Bened., p. 671.

Messieurs,

J'entre en matière, sans autre exorde que le simple énoncé de mon sujet : Je vais parler de saint Jean, l'archevêque de Constantinople, surnommé Chrysostôme, c'est-à-dire *Bouche d'or*.

Son génie et ses succès dans le ministère de la prédication lui valurent ce surnom que d'autres ont pu obtenir, mais que personne n'a mérité comme lui. Le plus précieux des métaux pouvoit seul offrir à l'admiration qu'il excita une image de son incomparable talent (1).

Ce qu'a dit Quintilien, en parlant de Cicéron, que son nom étoit devenu celui de l'éloquence elle-même (2), n'a plus qu'une justesse rigoureuse, appliqué à cet orateur dont on a dit avec raison qu'il réunit à lui seul toutes les qualités éparses dans ceux qui l'avoient précédé et dans ceux qui l'ont suivi (3). Saint Augustin, qui ne parle de ses vertus qu'avec une tendre vénération, vante avec enthousiasme l'élévation de son esprit et l'étendue de son érudition (4). Libanius, philosophe et orateur païen, le regardoit comme une des plus nobles conquêtes du christianisme (5). Photius ne tarit pas sur son

(1) Stridas, *Lexic. ap. S. Chrysost.*, tom. xiii, ed. Bened., pag. 289. Tillem., *Mém.*, tom. xi, pag. 37. D'après saint Ephrém d'Antioche, Théodoret et Cassiodore.

(2) *Instit. orator.*, lib. x, cap. 1, pag. 229, tom. ii, edit. Rollin.

(3) D. Ceillier, *Histoire des aut. ecclési.*, tom. ix, pag. 781. Dupin, *Biblioth.*, tom. vi, pag. 127. Hermant, *Vie de saint Jean Chrysost.* D'où lui vient la qualité de prédicateur *incomparable*, qui lui est donnée si fréquemment par Bossuet, Bourdaloue et les autres.

(4) *In opere imperf.*, cap. lxxii.

(5) On lui demandoit lequel de ses disciples il voudroit avoir pour successeur: Je nommerois Jean, répondit-il, si les chrétiens ne nous l'eussent

éloge (1). L'Orient tout entier l'appeloit l'Orateur divin, θεϊστοτατος (2). Il sembloit, en le lisant comme en l'écoutant, que Dieu lui-même s'exprimât par la bouche de son éloquent interprète; et l'on eût dit que Jésus-Christ, dans sa gloire, l'avoit député sur la terre pour annoncer ses oracles avec la majesté qui convient au Roi des rois. Aussi l'éloquence chrétienne n'a-t-elle remporté jamais de plus éclatantes victoires que du haut de la chaire où saint Jean Chrysostôme la faisoit régner avec empire. Les peuples accouroient en foule pour l'entendre; la seule ville d'Antioche lui fournissoit régulièrement jusqu'à cent mille auditeurs (3). Les hérétiques, les Juifs, les païens eux-mêmes, confondus avec les catholiques aux pieds de cet homme, le digne ambassadeur du Juge suprême des vivants et des morts, sembloient offrir une image anticipée de la future réunion du genre humain tout entier, au jour où lui-même viendra sur les nuées du ciel ouvrir les portes de l'éternité, appeler les uns à la gloire im-

enlevé. (Sozom., *Hist.*, lib. viii, cap. xxii. Butler, *Vie des Saints*, tom. 1, pag. 401.)

(1) Voyez D. Ceillier, qui en rapporte les nombreux témoignages, tom. ix, pag. 782. *Oper. S. Joann. Chrysost.*, edit. Bened, tom. xiii, pag. 202 et seq.

(2) Niceph. Glycas, *Disput.* xiv, pag. 37, *Epist.* xiii, pag. 15, dans *Novæ erudit. delic.*, Florent., 1785.

(3) Chrys., *Homil. lxxxi in Matth.*, tom. 1, *Nov. Test.*, pag. 894, edit. Morell.

mortelle, prononcer sur les autres l'arrêt d'une justice vengeresse; d'où vient que Proclus, un des premiers successeurs de notre saint patriarche, l'appelle *la trompette du dernier jugement* (1).

La ville de Constantinople, menacée de perdre son évêque, le redemandoit à grands cris : Plutôt, disoit-on, le soleil soit détaché du firmament, que Chrysostôme ne soit enlevé à son Eglise (2).

Tous ses historiens, parmi lesquels nous comptons plusieurs contemporains, affirment que la conviction entroit avec ses paroles dans tous les esprits, en même temps que la persuasion dans tous les cœurs (3); tant il savoit allier le pathétique à tout l'art du raisonnement! Des acclamations involontaires, des applaudissements universels, l'échappés à l'admiration, interrompoient communément l'orateur. La modestie et la piété du saint archevêque avoient beau s'en plaindre; on ne s'en excusoit que par des acclamations nouvelles (4). Ce qu'il y a de plus décisif encore : un silence morne, des sanglots long-temps comprimés, des conversions éclatantes

(1) *Homel.* xxi, pag. 567.

(2) Chrysost., *Epist.* cxxv, *ad episc. Cyriac. inter opusc.*, t. rv, p. 763, ed. Mor. On s'étonne qu'un trait aussi remarquable ait échappé à Tillemont.

(3) Sozom., *Hist.*, lib. viii, cap. iii.

(4) Voy. Chrysost., *Opusc.*, tom. v, pag. 654, et *alibi passim*. Pallad., *Dialog.*, pag. 230, 231. Tillem., *Mém.*, tom. xi, pag. 34. D. Ceillier, *Biblioth.*, tom. ix, pag. 782. Bingham, *Origin. eccl.*, lib. xiv, cap. iv, sect. xxvii.

et des réformes soutenues accompagnoient ou suivoient ses instructions. Constantinople, livrée jusque-là à tous les excès qu'amènent l'abondance et la prospérité, renonça à ses profanes dissipations, et changea de face, à la voix du nouveau Jonas (1). Antioche séditeuse, et à la veille d'éprouver toute la colère de Théodose, dut son salut à l'éloquence de Chrysostôme. Eutrope, tombé dans la disgrâce de son maître, chargé de la haine publique, sur le point d'être immolé à la fureur du peuple et à la vengeance des soldats, obtint de la générosité du saint archevêque et de l'autorité de ses paroles un refuge refusé aux prières de l'empereur.

Gaïnas, général goth et arien, s'étoit mis en révolte déclarée contre l'empire. S'étant répandu comme un torrent dans les provinces de Thrace et de Bithynie, il menaçoit Constantinople, si on ne livroit à ses vengeances deux personnages consulaires, Saturnin et Aurélien, dont il prétendoit avoir à se plaindre. On délibéroit sur une demande également honteuse à accorder et dangereuse à refuser ; lorsque ces deux malheureux s'offrirent généreusement eux-mêmes pour le salut de leurs concitoyens. Jean voulut les accompagner ; il pénétra avec eux jusqu'à la tente du Barbare ; et son éloquence adoucit tellement son cœur, que Gaïnas ne

(1) Sozom., lib. iv, cap. v.

leur fit souffrir d'autre supplice que la crainte de la mort.

C'est ce même Gaïnas à qui notre saint évêque eut le courage de refuser une église qu'il sollicitoit, les armes à la main, pour ceux de sa communion; et il en conservoit un vif ressentiment. Peu de temps après, ayant recommencé les hostilités, et personne, parmi les plus intrépides généraux, n'osant l'aborder pour entrer avec lui en accommodement, l'évêque de Constantinople se chargea de l'ambassade. Il part sans autre escorte que la vertu divine qui parloit par sa bouche. Gaïnas l'écoute d'abord en frémissant; bientôt il s'adoucit. Enfin, ne pouvant plus contenir l'émotion qui l'agite, il prend les mains de Chrysostôme, les porte à ses yeux en les baignant de larmes, puis appelle ses deux fils, et, tombant avec eux aux pieds de l'évêque, implore pour eux et pour lui sa bénédiction. Théodoret, qui nous a transmis ce fait, dans son Histoire ecclésiastique, en termine le récit par cette réflexion : Tel est l'ascendant de la vertu, qu'elle se fait respecter et craindre de ses propres ennemis (1). Ajoutons que cette victoire de Jean Chrysostôme ne fut pas moins le triomphe de son éloquence que de sa vertu.

Un aussi beau génie, signalé par d'aussi éclatants succès, mérite bien un examen particulier. Etudions-

(1) Théodor., *Hist. ecclès.*, lib. v, cap. xxxiii.

le dans ses rapports avec les siècles qui l'avoient précédé, avec le siècle où il a vécu, avec ceux qui l'ont suivi jusqu'à nos jours. Ce sera, en peu de mots, toute l'histoire de la prédication ramenée à un centre commun.

I. L'éloquence chrétienne fut un des fruits de la religion nouvelle qu'un Dieu fit descendre avec lui sur la terre. L'antiquité n'avoit connu rien de semblable à l'institution de réunir les peuples dans les édifices sacrés, pour leur enseigner les dogmes de la théologie, et les préceptes de la morale.

Quels philosophes, quels magistrats, quels pères de famille auroient osé prêcher la tempérance, la chasteté aux pieds d'un autel érigé à Bacchus, à Vénus, à un Jupiter incestueux et parricide ?

Les harangues des orateurs d'Athènes et de Rome n'embrassoient que des intérêts particuliers, toujours circonscrits dans les limites étroites du temps. Chez les Grecs, l'éloquence bannie de l'Aréopage, dominoit dans la tribune populaire, où elle ne s'exerçoit que sur des plaidoyers. A Rome, l'éloquence, soit qu'elle retentît dans les temples, ou dans le sénat, ou dans le Forum, n'alloit pas jusqu'à ces hautes spéculations qui ramènent les hommes à la connoissance et à la pratique des devoirs : elles étoient réservées aux méditations solitaires de la philosophie, toujours bornée aux simples éléments

d'une sagesse humaine. Ceux-là même qui faisoient profession d'enseigner cette dernière science, ouvroient des écoles, mais auxquelles le peuple étoit étranger. Platon, sur le cap Sunium, dissertoit au milieu de ses disciples. Les plus belles conceptions de son génie se réduisent à n'être que des théories, et non pas des dogmes, des règles de bienséance, plutôt que des préceptes de morale. Point de caractère public, point d'ensemble de doctrine; nulle sanction, donc nulle autorité. Aussi les sages d'autrefois ont-ils mérité d'être comparés à ces feux errants que l'on voit briller durant une nuit sombre, et qui sont bien loin de ressembler à la clarté du jour (1). Il falloit une mission divine, une législation d'un ordre supérieur, pour faire embrasser une croyance, et des vertus surnaturelles.

Les Juifs avoient des écoles répandues dans les cités diverses, même dans celles du royaume d'Israël; elles étoient présidées par les pères et les vieillards, et rien ne prouve qu'elles fussent publiques (2). Mais l'institution qui s'arrête aux premiers âges de la vie, n'est pas celle qui convient à toutes les classes de la société; et toute la science des maîtres et des disciples n'alloit pas au-delà des études

(1) Voyez Lactant., *Instit.*, lib. III, cap. xv. *Instruct. pastor. de M. l'évêque de Langres*, in-4°, p. 22.

(2) Fleury, *Mœurs des Israélites*, chap. xv, pag. 72, édit. Paris, 1866.

domestiques qui occupoient le loisir des familles. On se réunissoit dans le temple, comme dans la synagogue, pour y entendre les oracles de la loi, le récit des livres historiques, les écrits des hommes inspirés; on y délibéroit sur la politique et sur les affaires de la vie civile, comme sur les matières religieuses. C'étoient des conversations plutôt que des discours. Ceux que l'on appelloit les Docteurs de la loi, n'en étoient, à proprement parler, que les interprètes et les commentateurs. Les vrais prédicateurs chez les Juifs auroient été les prophètes. Nous en voyons dès le temps de Samuel, et dans les jours d'Élie, et d'Élisée (1), où ils formoient des communautés nombreuses, retirées du monde, s'appliquant à la méditation des livres saints. Leur vie étoit intérieure; et ils n'échappoient à leur solitude que dans les circonstances particulières où l'Esprit Saint, qui alloit parler par leur bouche, les poussoit au milieu des villes, et jusque dans les palais des rois pour y révéler l'avenir, et opposer un rempart contre l'idolâtrie, l'ignorance et le libertinage de mœurs (2). Alors, c'étoit une mission extraordinaire, non un ministère régulier et permanent. Leur langage retraçoit le sublime enthousiasme de la poésie, plutôt que les simples mouvements de l'éloquence.*

(1) I. Reg. x. 5, 6. Selden, Basnage, Bossuet, Lowht, de Vence, dans la Bible de D. Calmet, tom. vii, in 4°, pag. 12 et suiv.

(2) D. Calmet, *Dissert. sur les écoles des Hébreux*, tom. vii, pag. 14.

Tout au plus étoient-ce là les éléments de la prédication (1).

Gen. i. 3.

Luc. x. 16.

Le Christianisme parut : avec lui, un monde nouveau s'ouvrit à l'éloquence. Son divin auteur, sorti glorieux des ombres du sépulcre, appela auprès de lui ses Apôtres pour leur dire : *Au nom de la toute-puissance qui m'a été donnée au Ciel et sur la terre, allez, enseignez toutes les nations* (2). Ce simple commandement fut pour le monde tout entier ce qu'avoit été au premier des jours la parole qui avoit dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut*. La société chrétienne est fondée ; et avec elle, un ministère inconnu jusque là, chargé des intérêts du Ciel auprès des hommes, et des supplications des hommes auprès du Ciel ; auquel un Dieu lui-même avoit transmis ses propres droits : *Quí vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit* ; un ministère, où l'homme qui n'est qu'instrument, doit ne se faire reconnoître que par le caractère de ses dispositions naturelles, ou de ses connoissances acquises, par le dévouement de tout son être et l'exemple de sa vie, pour ne déroger en rien à l'auguste qualité d'ambassadeur, et d'organe du Roi des rois (3).

(1) Le P. Romain, Joli, d'après Caussin, Borromée, Besplas, etc., font remonter l'histoire de la prédication aux patriarches jusqu'à Adam. (*Hist. de la prédicat.*, 1^{re} part.)

(2) *Accedens Jesus locutus est eis dicens : Data est mihi omnis potestas in celo et in terra. Euntes ergo DOCETE OMNES GENTES.* (Matth. xxviii. 19.)

(3) *Pro Christo ergo legatione fungimur.* (II. Cor. v. 20.) *Sic nos*

La prédication commença ; mais ce ne fut pas encore l'éloquence. Elle eut ses progrès. Dieu a fait pour son Eglise, ce qu'il avoit fait pour le monde ; il employa six jours à le créer, ne voulant pas le produire d'un seul jet, parce qu'il est maître de son action. De même il parut abandonner l'éloquence à la condition commune des choses de la terre, à qui il faut un commencement avant d'arriver à leur maturité, pour montrer qu'il s'en passe, ou qu'il sait la porter, quand il lui plaît, au plus haut point de perfection.

Le législateur des chrétiens se contenta d'enseigner de vive voix ; il n'a rien laissé par écrit. Il grave, non sur la pierre, mais dans les cœurs, ses oracles énoncés avec l'autorité du Maître qui commande ; et, de l'aveu de ses ennemis même, *il parle comme jamais homme n'avoit parlé* (1), exposant les secrets de Dieu, les mystères de sa propre essence, avec le même calme qu'il opère les événements les plus extraordinaires, tellement au-dessus de la nature, qu'il ne tient d'elle que ce qu'il veut, et n'en reçoit point les passions dont l'homme a besoin pour être vertueux ou éloquent.

existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.
(I. Cor. iv. 1.) •

(1) *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo.* (Joan. vii. 46.)

LES APÔTRES.

An de J.-C. 34—37.

Après lui, ses Apôtres continuent de prêcher, soit par des miracles, donnant pour exorde à leurs discours les paralytiques guéris, les morts ressuscités, soit par leurs épîtres adressées aux diverses églises du monde; et, conformément à l'ordre qu'ils en ont reçu du Maître, ils ont quitté leurs barques et leurs filets pour aller *enseigner toutes les nations*.

On se demande comment des hommes de la plus basse extraction, sortis du milieu d'un peuple grossier et ignorant, dépourvus eux-mêmes de toutes les ressources que donnent l'éducation, le commerce du monde, la science et la culture de l'esprit; on se demande comment de tels hommes, jetés, dispersés tout à coup dans tant de contrées diverses, ont pu, sans études préliminaires, se trouver initiés dans la connoissance des idiomes différents que l'on y parle (1)? Car il a bien fallu les

(1) *Quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram, in qua nati sumus? Parthi, et Medi, et Elamitæ, et qui habitant Mesopotamiam, Judæam, Cappudociam, Pontum et Asiam, Phrygiam, etc.* (Act. 11. 8, 9 et seq.)

Un habile prédicateur d'une communion étrangère, parlant du miracle du jour de la Pentecôte, a dit : « Un tel prodige étoit visiblement au-dessus des forces humaines; de toutes les sciences, il n'y en aucune qui

savoir pour s'y faire entendre. Ce premier problème, insoluble pour la raison, et qui en confond à lui seul toutes les subtilités, peut-il de bonne foi se résoudre autrement que par le mot de leur historien : *Spiritus sanctus dabat eloqui illis* ? Mais l'étonnement redouble à l'examen de ces Epîtres, les seuls monuments qui nous restent de leur prédication ! A quelle école les apôtres avoient-ils appris cette théologie, en effet si nouvelle, sortie toute entière du sépulcre sanglant de Jésus-Christ, et dont assurément les livres de Platon, pas même ceux de Moïse ne leur avoient pas fourni la moindre idée ? Qu'on la compare avec les écrits de la Synagogue, existants encore aujourd'hui dans les recueils de ses Docteurs, avec leurs propres discours

Act. II. 4.

« soit moins susceptible d'être acquise en un instant que celle des langues.
 « Elles ne s'acquièrent que par l'étude et par le temps.... Cependant les
 « Apôtres et les hommes apostoliques, ces gens reconnus pour être sans
 « éducation, savent tout à coup quels sont les signes arbitraires dont les
 « peuples sont convenus de se servir pour exprimer leurs pensées. Ils
 « trouvent tout d'un coup rangés dans leurs cerveaux, des mots qui n'ont
 « aucune liaison naturelle avec leurs idées. Ce que le reste des hommes ne
 « peut acquérir que par un travail dégoûtant, du moins ceux qui sont
 « propres pour des sciences plus relevées, ils le savent sans faire le moindre effort pour l'apprendre. Ils s'offrent même de communiquer ces dons
 « à ceux qui croiront à leur doctrine, etc. » (Saurin, *Serm.*, tom. v, pag. 334.)

Ce n'est là que la moitié du miracle; la vertu divine qui l'a produite ne se manifeste pas moins dans le caractère de sagesse qui s'imprime à toutes les conceptions de leur esprit, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent.

avant la disparution du maître (1). Indépendamment de ce grand caractère de vertu, de sainteté, d'hé-

(1) Ce seroit un rapprochement, peut-être neuf, et à coup sûr également curieux pour la philosophie et la religion, que celui de nos apôtres et des théologiens de leur nation, de leurs Epîtres comparées avec les écrits des docteurs Juifs des différents siècles depuis Jésus-Christ. Les ouvrages les plus considérables de ces derniers se trouvent recueillis dans leurs Talmuds et leurs Targumims, corps de doctrine qui renferme leur croyance, leur liturgie et leur jurisprudence, tant civile que religieuse, et qu'ils prétendent avoir été dicté par l'Esprit de Dieu lui-même (1). Ce n'est, de l'aveu de tous les hommes sensés, qui ont essayé d'en prendre connoissance, ce n'est qu'une lourde et assommante compilation de rêveries, mêlées d'impiétés, d'anachronismes, de mensonges et de puérilités dégoûtantes. Nous citons les propres expressions des Savants et des Critiques de quelque renommée, tels que Leusden, Bartolucci, Renaudot, Buxtorf, Lightfooth, David Le Clerc, D. Calmet, Thomassin, etc., qui se sont exercés dans ce genre d'érudition. L'un d'entre eux, parlant du Talmud, ne craint pas de le comparer avec l'étable d'Augias (2). On ne soutient pas la lecture de tant d'extravagances; et il ne s'est pas rencontré, depuis tant de siècles, un érudit qui ait eu le courage d'en achever la traduction plusieurs fois commencée (3). Il n'y a de raisonnable dans tout cet ouvrage, composé de plusieurs énormes volumes in-folio, que les larcins manifestes faits aux livres saints, et notamment à l'Evangile (4).

Après les Talmudistes, viennent les écrivains qui ont travaillé sur l'Ecriture Sainte ou sur d'autres sujets. Cette classe présente des noms encore célèbres : ce sont particulièrement le rabbin Maimonide, les deux Onkelos,

(1) Walter, *Offic. Bibl.*, pag. 1202. Buxtorf, *Biblioth. rabbin.*, pag. 220.

(2) Aug. Pfeiffer, *Theolog. judaic.*, pag. 2. Lips., 1687.

(3) *Mischæ quidem translationem non nulli inchoarunt; sed Gemaram prolixiorum Talmudis partem intactam ferme reliquerunt.* (*Ibid.*, pag. 16.)

(4) Comme la parabole du mauvais riche, qui se lit *in Berachot*, cap. v, fol. 31; celle des ouvriers envoyés à la vigne, et des vierges folles. (*In Schabbat*, cap. XXIV, fol. 153. *Worsth. Philosoph. sacr.*, cap. IV, pag. 141.)

roïsme qui s'y développe, et contraste d'une manière si frappante avec la timide et rustique naïveté

Aben-Ezra, Abarbanel, Akosta, le plus éloquent d'eux tous, témoin son *Theatrum humanæ vitæ*, Aaron-ben-Joseph. Tout ce qui s'y rencontre de recommandable est gâté par une diffusion sans mesure, par des interprétations sans règle et sans bonne foi, par une enflure ridicule, ou par de grossières trivialités.

Ces défauts, dont pas un des plus fameux écrivains de cette nation n'a su se défendre, et qui surtout caractérisent les gens du peuple, du moment où ils se permettent de prendre la plume, la prévention la plus acharnée n'a osé en accuser nos Apôtres.

(1) Nous sommes en droit d'appliquer à tous ce qui a été dit de l'un d'entre eux : « On n'y rencontre rien de barbare ni d'impropre ; rien de bas ni de vulgaire ; de sorte qu'il paroît que Dieu leur avoit donné, non-seulement la lumière et la connoissance des choses, mais aussi la grâce de bien exprimer ce que lui seul leur avoit appris à connoître. (1) »

L'Académie de Berlin proposa, vers le milieu du dernier siècle, pour sujet de l'un de ses prix, cette question vraiment curieuse : « A. quelles causes, indépendamment de l'inspiration, faut-il rapporter l'éloquence particulière qui se remarque dans les Epîtres de saint Paul (2) ? » Pourquoi borner le problème à saint Paul ? Conçoit-on plus aisément ce sublime et cette exactitude dans les pensées et dans le langage d'un saint Pierre, par exemple, et d'un saint Jude ? Les apôtres Jacques et Jean étoient-ils moins des hommes de la lie du peuple, que le faiseur de tentes de Tarsis ? Comment de tels ignorants ont-ils pu mériter tout à coup d'être appelés les enfants du tonnerre ?

(1) S. Denys d'Alexandrie, sur l'Evangile de S. Jean, dans Eusèb., *Hist. eccles.*, liv. VII, chap. XXV.

(2) Le prix fut décerné à l'écrivain du docteur Ancillon, pasteur de l'église française de Berlin. Et il en étoit bien digne par la sagesse de sa critique. Il en a été rendu compte dans le *Journal histor. et littér.*, 15 juillet et 1er août 1785. Un ouvrage encore supérieur par l'étendue de ses vues, est celui de Reinhard, intitulé : *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, Dresde, 1799. Remarquons toutefois que le savant écrivain n'a fait qu'effleurer (à la page 185) la question du langage, ou *style* des Apôtres, quand il auroit pu l'étendre par d'intéressants aperçus.

de leurs anciennes mœurs , considérées sous ce seul aspect de la doctrine et du langage , quel autre problème , non moins curieux et plus surprenant encore , les Epîtres de nos saints Apôtres n'offrent-elles pas aux études du philosophe ? Dans la doctrine , d'abord : d'où leur étoient venues ces notions à la fois si profondes et si distinctes sur l'Essence divine , sur l'immensité et l'harmonie des perfections de Dieu , sur les impénétrables conseils de sa justice et de sa miséricorde , sur la vocation des Gentils et la réprobation du peuple élu , sur l'ancienne et la nouvelle alliance envisagées tant dans les rapports qui les confondent , que dans les différences qui les séparent , sur les mystères tant de la grâce et de ses opérations , que de la rédemption divine et de ses bienfaits , sur l'insuffisance du sacrifice lévitique et l'excellence du sacrifice chrétien ? A quels maîtres , à quels livres avoient-elles emprunté cette philosophie jusque-là inconnue , laquelle perce si avant dans les ténèbres de notre ignorance et dans les énigmes du cœur de l'homme , et dont les rayons , bien que mêlés encore à l'obscurité d'une terre d'exil et d'apprentissage , découvrirent , pour la première fois , au genre humain tout entier le secret des combats entre la chair et l'esprit dont notre cœur est le théâtre , développèrent , avec une théorie à la fois si sublime et si populaire , aux yeux du savant et de l'ignorant , l'alliance de l'empire toujours souverain de Dieu , et

de la volonté toujours libre de l'homme , des tentations et de leurs remèdes, des écueils et des préservatifs ? Ces misérables pêcheurs des bords du lac de Genezareth , on se demande qui donc leur avait fait ces étranges révélations qu'ils nous ont transmises sur l'espérance des biens futurs et les misères de la vie présente , sur les témoignages de notre immortalité et les récompenses destinées aux bonnes œuvres , sur tous les devoirs de la morale applicables à chacune des conditions et des circonstances de la vie , sur tout ce nouvel ordre de vertus dont , avant eux , le nom n'avoit pas été soupçonné dans les écoles du Portique et de l'Aréopage ; sur tant d'autres questions que nous autres hommes , bien que leurs disciples , après de longues études et des veilles laborieuses , nous , héritiers de tant de secours accumulés par les siècles , nous n'abordons qu'en tremblant , au risque de nous précipiter dans l'erreur , pour peu que nous nous écartions du sentier tracé par ces guides infailibles ? Dans le langage : Une concision nerveuse qui s'embarrasse peu des intermédiaires , se contente d'établir les principes , les enchaîne aux conséquences les plus éloignées , les fortifie par une argumentation serrée et décisive , fait jaillir la lumière à grands flots sur toutes les matières , sans s'occuper du soin de la distribuer méthodiquement , revêt quelquefois sa diction de figures imposantes et animées ; et toujours égale-

ment admirable dans son élévation ou dans sa simplicité, ne s'égare et ne tombe jamais ni dans l'enthousiasme, ni dans l'abjection ?

Si ce n'étoit pas là de l'éloquence, disoit saint Augustin, où sera-t-elle ? Et, à l'appui de son sentiment, le saint docteur allègue divers passages des Epîtres de saint Paul où il est en effet impossible de la méconnoître (1).

Pourtant des épîtres ne sont pas des discours. C'est bien la substance et l'ame de l'éloquence ; il lui faut un corps. Les Epîtres de saint Paul exigent des éclaircissements (2), des explications ; et ce sont ces commentaires, quand ils sont éloquentes, qui font les Chrysostôme, les Augustin, les Bourdaloue, les Bossuet. Le premier âge de l'éloquence ne fit donc qu'en préparer les triomphes, et fonder l'édifice qui fut quatre siècles entiers à s'élever.

L'ÉVANGILE.

An de J.-C. 38, 43, 53, 90 (*).

L'Évangile est publié ; et, selon qu'il avoit été annoncé, il soulève contre lui les peuples et les rois

Matth. x. 17.
Psalm. II. 1.

(1) *De doctr. christ.*, lib. IV, cap. VII, tom. III, edit. Bened., pag. 68. M. Rollin (*Traité des études*, tom. I, in-4°, pag. 585 et suiv.) a donné une excellente analyse de ce traité, qu'il qualifie admirable ; et certes avec grande raison.

(2) *In quibus sunt quædam difficilia intellectu.* (II. Petr. III. 15.)

(*) Selon la plus commune opinion. Voy. Tillémont.

frémissants de toutes parts, sans que tout le déchaînement d'une conjuration de quatre siècles puisse arrêter dans sa sève le grain de sénévé qui bientôt sera un grand arbre où mille nations viendront chercher un asile. *Je suis venu apporter sur la terre le glaive et le feu*, avoit dit Jésus-Christ. Glaive, en effet, à deux tranchants, armé contre les vices; feu dévorant qui enflamme les plus héroïques vertus, l'Evangile partage la société toute entière en bourreaux et en victimes. Ce livre, si évidemment marqué du sceau de la divinité, sacré pour tous les chrétiens, vénérable même, et si utile, a-t-on dit de nos jours, *à qui ne l'est pas* (1), ce livre, qu'il est également impossible et de trouver en défaut, et de louer comme il doit l'être, venoit offrir au zèle et au génie de la prédication le modèle le plus auguste, les traits les plus touchants, d'inépuisables trésors de doctrine, de sagesse et d'éloquence. Il ajoutoit des richesses nouvelles au vaste domaine que lui fournissoit l'ancien Testament. Alors, point d'autres temples que les catacombes; point d'autre chaire que l'autel du saint Martyr égorgé la veille. « Nous nous assemblons, dit Tertullien, pour » lire les Ecritures, où, selon les circonstances du » moment, tantôt nous trouvons des avertissements » pour l'avenir, tantôt nous reconnoissons les évé-

Luc. xii, 19.

Matth. x. 34.

(1) J.-J. Rousseau dans son *Emile*.

» nements qui viennent de se passer (1). » Saint Justin dit la même chose (2). Cette lecture étoit suivie de l'*allocution*, comme l'appelle le même Tertullien (3), ou discours familier que le président ou l'évêque adressoit aux fidèles. Le double objet du ministère de la parole sainte étoit donc l'exhortation aux vertus qui préparoient au martyre, et la démonstration de la vérité du christianisme par l'accomplissement des prophéties. Nul apprêt, nulle étude immédiate. L'Esprit Saint qui parloit par la bouche des hommes apostoliques n'avoit pas besoin, pour ses miracles, des *raisonnements persuasifs de la sagesse humaine*. On chantoit des cantiques en l'honneur des saints Confesseurs : on n'en faisoit point d'autres éloges ; et le panégyrique, champ si fertile pour la prédication, resta inculte jusqu'au temps d'Origène. L'exposition même de l'Écriture paraît y avoir été restreinte à de simples éléments ; on la citoit, on ne la commentoit guère. L'éloquence étoit austère, comme la discipline. Les évêques, que la persécution éloignoit de leurs troupeaux, ou dont le zèle étendoit la sollicitude pastorale sur d'autres églises, communiquoient avec elles par des lettres qu'ils leur adressoient pour les fortifier dans la foi,

II. Cor. II. 4.

(1) *Apolog.*, cap. xxxiv.

(2) *Apolog.* II^e, n^o 98.

(3) *De anima*, cap. ix.

les tenir en garde contre le schisme ou le relâchement des mœurs (*). Leur méthode étoit celle des apôtres, dont ils empruntoient les pensées et jusqu'aux expressions; ce qui leur a mérité le titre d'*Écrits apostoliques*. De ce nombre sont les épîtres de saint Clément, de saint Polycarpe, et, à leur tête, cette admirable lettre de saint Ignace d'Antioche aux Romains, durant qu'il alloit au martyre; monument unique dans son genre, dont chaque parole est l'élan d'un cœur emporté par un ravissement et une extase de l'amour divin (1). Mais, comme l'observe l'abbé Fleury (2), le saint évêque y suit les mouvements d'une charité ardente, plutôt que les règles de la grammaire. Tous les éloges qu'Eusèbe et saint Jérôme (3) donnent à l'éloquence de saint Papias d'Hiéraple (4), et à d'autres saints docteurs des deux premiers siècles, doivent se restreindre à la solidité, à la clarté, genre de mérite bien supérieur sans doute à toute la pompe d'ornements recherchés; mais ni l'un ni l'autre n'est l'éloquence. C'est ce que remarque Origène à l'occasion d'un écrit com-

(*) PÈRES APOSTOLIQUES.

(1) Tillemont, *Mém.*, tom. II, pag. 201. *Biblioth. chois. des Pères*, tom. I, pag. 129.

(2) *Hist. ecclés.* liv. III. Cotelier, Racine, etc.

(3) Eusèb., *Hist.*, liv. III, cap. XXXVI. Hieron., *Epist. lit. ad Lucin.*, tom. IV, pag. 578, edit. Martian.

(4) Voy. son article, *Biblioth. chois. des Pères*, tom. I, pag. 182.

posé vers l'an 140 de l'ère chrétienne, par Ariston de Pella, en faveur du christianisme (1). En montrant que cet ouvrage étoit loin d'être aussi méprisable que Celse l'avoit prétendu, il convient qu'il étoit plus capable d'instruire les simples, que de satisfaire les personnes intelligentes (2).

LES APOLOGISTES.

Depuis l'an de J.-C. 126.

A mesure que la persécution alloit croissant avec les conquêtes de l'Evangile, les esprits, aiguïsés comme les âmes par les contradictions, prennent feu, et donnent à la société chrétienne grand nombre de monuments que les siècles d'après n'ont point surpassés. Tels sont l'*Apologétique* de Tertullien et son livre des *Prescriptions*, les *Défenses du christianisme* par Origène, par Minucius Félix et Arnobe; les doctes ouvrages de S. Irénée et de S. Clément d'Alexandrie, qui occupent un rang si distingué dans l'histoire de l'Eglise, mais n'appartiennent pas rigoureusement à celle de l'éloquence. Ces savants écrits fourniront toujours à l'orateur des témoignages concluants, des sentences graves, des pensées fortes ou délicates, des aperçus vastes et

(1) Il étoit intitulé, *Dispute de Jason et de Papiusque*. Voy. *Biblioth. choisie des Pères*, tom. III, pag. 275.

(2) *Contr. Cels.*, liv. IV, tom. III. *Biblioth. choisie des Pères*, pag. 157.

lumineux, souvent des traits de génie, quelquefois même des sentiments impétueux et vraiment pathétiques, des expressions profondes et pittoresques, témoin les heureuses applications que vous en rencontrez à chaque page dans nos célèbres modernes. Mais, faits pour être lus, non pour être prêchés, éclatants d'érudition et de critique, même avec le sentiment de l'éloquence; ils deviennent des traités de controverse; ce ne sont pas des discours. Leurs écrivains sont des théologiens, et ne sont pas des orateurs. Si notre Bossuet n'eût fait que son *Exposition de la doctrine chrétienne*, et son *Histoire des Variations*, il n'en seroit pas moins compté au nombre des Pères de l'Eglise; mais il ne seroit pas l'aigle de la chaire française.

Trois hommes seulement à cette époque soutiennent avec honneur la chaîne de la prédication; ce sont saint Hippolyte, Origène et saint Cyprien. Il ne nous reste du premier qu'une homélie (1) qui fasse regretter la perte des autres. Celles d'Origène, et elles étoient au nombre de plus de mille (2), sur toutes les parties de l'Ecriture, ne nuisent point à sa gloire sans

An de J.-C.
224.

(1) Sur la *Théophanie*, ou manifestation de Dieu parmi les hommes. On peut en voir l'analyse dans l'ouvrage de D. Ceillier, tom. 11, pag. 329 et suiv. Nous n'avons que des fragments des autres.

(2) On peut en voir le dénombrement dans la *Biblioth. des écriv. ecclés.* de D. Ceillier, chap. XXXVIII de son *Hist. d'Origène*, tom. 11, pag. 780 et suiv., et le jugement que saint Jérôme, d'ailleurs si fort prévenu contre

An de J.-C.
248.

doute, mais n'y ajoutent point⁽¹⁾. En rendant justice à la haute piété et à l'éminent savoir qui formoient, pour ainsi dire, l'élément de ce grand homme, on ne peut désavouer que le ton d'allégorie qui y domine perpétuellement ne les rende stériles pour l'instruction. Saint Cyprien dut beaucoup à Tertulien, qu'il appeloit son maître et qu'il n'a pas craint de copier; il ne dut pas moins à son propre génie. Ses *Lettres*, vraiment éloquents, sont écrites, pour la plupart, à l'occasion de ceux qui avoient fléchi dans la persécution. Ses traités de l'*Aumône*, de la *Patience*, de la *Prière*, de la *Mortalité*, à qui il ne manque rien pour être des discours réels, tous ouvrages étincelants de beautés oratoires, témoignent ce qu'il auroit pu être avec la liberté d'esprit dont le talent a besoin pour se mûrir.

An de J.-C.
294.

Arnobé, qui avoit enseigné la rhétorique dans une école païenne, à peine converti à la foi, voulut donner un ôtage au christianisme, en publiant ses livres contre l'idolâtrie, qui lui ont obtenu plutôt que mérité le titre d'orateur. On peut dire que son meilleur ouvrage fut Lactance, appelé à son tour par S. Jérôme un fleuve d'éloquence cicéronienne,

lui, en a porté dans sa quarante et unième Lettre à Pamphile et à Oceanus. Origène, quoique simple prêtre, prêchoit à peu près tous les jours, et sans préparation. (Pamphil., *Apolog. inter opera Orig.*, tom. 1, pag. 756.)

(1) Bingham en a porté ce jugement : *Nec bonæ expositiones, nec bonæ homilæ.* (*Antiq. eccl.*, tom. vi, pag. 143.)

quasi fluvius eloquentiæ tullianæ ; éloge vrai , quand il s'applique à l'élégante pureté de sa diction , digne en effet des beaux siècles d'Auguste.

Le maître et le disciple paroissent en quelque sorte limitrophes entre le langage du temps des persécutions et l'époque où la paix fut donnée à l'Eglise. Ils virent à la fois et Dioclétien , qui commanda ou laissa exécuter la plus sanglante guerre qui eût été jusque-là faite au christianisme , et Constantin , qui fit asseoir avec lui la croix sur le trône d'où il donnoit des lois à toute la terre. Durant trois cents années le sang chrétien n'avoit pas cessé de couler , même sous les règnes les plus pacifiques (1). Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Alexandre-Sévère recevoient le titre de très clément et de très miséricordieux , au bruit des chaînes dont les préventions des Juifs et des païens chargeoient en tous lieux les sectateurs du Christ. Cependant l'Eglise s'affermissoit par les persécutions mêmes qui l'auroient infailliblement renversée si elle n'eût été qu'humaine ; et dès le second siècle, ce n'étoient pas les chrétiens seulement , mais les païens , mais les Césars eux-mêmes , qui déclaroient que le sang de ses martyrs étoit une semence féconde qui la multiplioit. Une puissance supérieure , qui vouloit établir les triomphes de son

(1) Voy. cette *Bibliothèque choisie des Pères* , tom. 1, pag. 128, note ; *ibid.* , pag. 314.

Evangile par les combats, se jouoit également et des fureurs des Nérons, et de la tolérance des meilleurs princes. Partout le paganisme s'érouloit. Etoit-ce de vétusté? ainsi que le prétend un philosophe anglais, si fort accrédité de nos jours(*), lequel a voulu chercher dans le cours des vicissitudes humaines la seule cause de cette prodigieuse révolution. Non assurément; car à cette époque, et encore bien longtemps après, vous voyez l'idolâtrie hautement soutenue, et la religion nouvelle repoussée sans pitié par la ligue opiniâtre des peuples et des rois, des magistrats et des philosophes, de tous les vices et de tous les préjugés. On eût dit que, pour se relever de tant de défaites, l'enfer eût essayé, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, un nouvel effort; il remplaçoit par des victimes humaines celles qui manquoient à ses sacrifices; dans toutes les provinces le sang des chrétiens ruissela par torrents. « Il sem-
» bloit, dit le savant et exact Tillemont, que l'Eglise
» tout entière se hâtât de quitter la terre, pour aller
» au ciel (1). » En effet, la persécution fut si violente, et le nombre des saints confesseurs si considérable, que les deux empereurs se vantèrent d'avoir anéanti le christianisme : *Superstitione Christi ubique deleta*; c'est ce que portent deux inscriptions gravées sur

(*) Gibbon.

(1) Tillemont, *Mém.*, tom. v, pag. 51.

deux colonnes qui se voient en Espagne (1). Les suites firent bientôt voir qui l'avoit emporté, du Christ ou des Césars.

Enfin la paix fut donnée à l'Eglise. Ses évêques purent se montrer en public, et les Prédicateurs annoncer hautement la parole évangélique. Un des premiers bienfaits d'un changement aussi loin de toute espérance humaine, fut la convocation du concile de Nicée. Trois cent dix-huit évêques y comparurent, laissant voir pour la plupart sur leurs personnes les cicatrices encore saignantes des combats soutenus pour la foi. Tout ce que les Eglises d'Europe, d'Afrique, d'Asie avoient de plus illustre s'y rendit. C'étoit, selon l'expression d'Eusèbe, un peuple entier de martyrs. Il s'y rencontra jusqu'à des païens; attirés en grand nombre par une si étrange nouveauté, et des philosophes, accoutumés à n'entendre parler *dé la foi chrétienne* que par les supplices auxquels elle étoit condamnée, à n'en parler eux-mêmes qu'avec le plus injurieux mépris. La présence du prince ajoutoit encore à la pompe du spectacle et à la solennité des discussions. La croix se montroit partout triomphante et sur les drapeaux, et dans les palais, et sur le diadème impérial, et dans les places publiques. Constantin prodiguoit ses trésors; et tous les arts accouroient pour célébrer un

An de J.-C.
325.

(1) Baron. ad ann. 304. Bullet, *Hist. de l'établissement du christianisme*, pag. 257. *Biblioth. choisie*, tom. 1, pag. 268.

événement aussi inattendu. Les églises se relevoient; de magnifiques constructions étoient ordonnées en l'honneur du Dieu des chrétiens, dans ces mêmes villes où la veille on ne lui permettoit pas même un obscur sanctuaire. Chaque dédicace étoit une fête honorée par le concours des évêques et des peuples. Il semble qu'un aussi merveilleux changement a dû agir puissamment sur les esprits, exalter le saint enthousiasme de l'éloquence. Ce sont les hommes qui raisonnent de la sorte. Dieu ne le permet pas; tant il se montroit jaloux de paroître seul dans une révolution qui alloit influencer avec tant d'empire sur les idées, sur les mœurs et l'esprit du monde entier. Il ne voulut pas que rien dans le monde, pas même l'éloquence, semblât partager avec lui l'honneur d'un si grand ouvrage. Constantin n'auroit pas régné, que les prophéties n'en auroient pas eu moins leur exécution, et l'univers n'en fût pas moins devenu chrétien. Ce n'est pas que les pères de Nicée manquaient de lumière et de véritable science. Le peu qui nous reste des actes de cette sainte assemblée témoigne assez que l'Esprit de sagesse et de vérité y présidoit; et tous les siècles chrétiens en ont relevé, par de magnifiques éloges, l'excellence et la majesté. Mais, observe le judicieux Tillemont; « il » plut à Dieu de faire voir que son royaume ne con- » siste pas dans la langue, mais dans la vertu (1). » Ce

(1) *Mém.*, tom. VI, pag. 679.

qu'il prouve par le fait suivant, raconté d'après Rufin et Socrate. Les philosophes païens, présents au concile, étoient tous les jours aux prises avec les évêques; l'un d'entre eux ne cessoit de les poursuivre de questions, et s'étoit rendu redoutable par les subtilités d'une dialectique adroite et tortueuse. Un des confesseurs, simple dans son langage, se chargea de répondre au nom de tous, et le fit avec tant de force, que son adversaire n'eut rien à répliquer.

« Il demeura aussi muet, dit notre écrivain, que
 » s'il n'eût jamais appris à disputer; et, se tournant
 » vers ceux de ses disciples qui l'avoient accom-
 » pagné : Ecoutez, leur dit-il, vous tous qui faites
 » profession de science. Tant qu'on a agi avec moi
 » par des paroles, j'ai répondu par des paroles, et
 » j'ai réfuté par l'art du raisonnement les raisonne-
 » ments qu'on employoit contre moi; mais, quand
 » une force plus qu'humaine a pris la place des pa-
 » roles, les paroles humaines n'ont pu soutenir cette
 » force, et l'homme n'a pu résister à Dieu.(1). »

Gélase de Cysique, historien du concile, rapporte diverses de ces conférences, plus ou moins authentiques, et d'assez longs discours qui y furent prononcés. Constantin lui-même, qui joignoit à une instruction étendue une facilité naturelle, y fit plusieurs harangues. Notre estime s'est prononcée avec

(1) *Ibid.*, et *Biblioth. choisie*, tom. v, pag. 430.

assez de franchise sur ces augustes monuments, pour avoir le droit de les juger avec quelque sévérité : Quelques lueurs d'imagination ne sauroient compenser dans ces écrits le défaut de méthode et d'onction, la sécheresse des digressions inutiles, et l'empreinte habituelle du mauvais goût. Il nous reste d'Eusèbe de Césarée, un panégyrique de Constantin, prononcé en sa présence. Ce n'est qu'un traité de théologie, diffus à l'excès, sans agrément, sans style, bien qu'il soit le plus travaillé de ses ouvrages. On ne se souvient plus que de son Histoire ecclésiastique et de ses défenses du Christianisme sous le titre de *Préparation et démonstration évangéliques* (1).

L'Arianisme commence : monstre à son berceau, qui alloit bientôt ébranler l'Orient et l'Occident. Aux persécutions, succèdent les hérésies, ennemi d'autant plus formidable, qu'il ne se montre pas toujours à visage découvert. Et comme l'Eglise chré-

(1) M. Thomas, dans son *Essai sur les éloges*, recule jusqu'au quatrième siècle la naissance et le développement de l'*Eloquence chrétienne* (chap. xviii, tom. I, pag. 229; et 230, édit. Paris, Moutard, 1773), la confondant partout avec la prédication. « Ce fut, dit-il, sous Constantin » que le droit de parler aux peuples assemblés passa aux ministres des autels. « Un simple coup d'œil sur l'histoire et les monuments des siècles précédents, démontre la fausseté de cette assertion. La prédication naquit avec le christianisme; elle tient à sa constitution. Est-il mieux prouvé que l'éloquence chrétienne ait acquis, à cette époque, le développement que cet écrivain lui attribue? Il n'est venu que par degrés, et après Constantin. Dans tout ce chapitre, M. Thomas brouille les dates, altère les faits, et tranche sans avoir rien approfondi.

tienne avoit été cimentée par le sang de ses martyrs, ainsi l'Eglise catholique devoit - elle être illustrée par les lumières de ses Docteurs. C'étoient, dans l'Afrique, ce grand saint Athanase, aussi étonnant par son caractère que par son talent, et qui eût été le plus éloquent des hommes, s'il suffisoit, pour l'être, d'unir une dialectique vigoureuse à l'érudition et à la fécondité; un Didyme, surnommé *l'Aveugle*, dont les immenses travaux rappeloient ceux d'Origène, et soutenoient si dignement l'ancienne renommée de l'école d'Alexandrie; dans l'Asie, un saint Méthodius de Tyr, dont le dialogue, intitulé *Banquet des Vierges*, rappelle ceux de Platon: ce sont Osius de Cordoue, qui mérita d'être appelé l'évêque des évêques; saint Astère d'Amasée, qui étonne par l'énergie de ses descriptions; S. Ephrem d'Emèse, qui prêchoit, bien qu'il ne fût que diacre, et dont le génie, s'il eût été épuré par le goût et perfectionné par l'étude, eût pu produire de véritables chefs-d'œuvre; volcan d'où la flamme s'échappe par tourbillons, mêlée d'obscurités; un Eusèbe de Césarée, le père de l'histoire ecclésiastique, à qui les siècles modernes doivent la connoissance des siècles antiques: à Rome, un Lactance, qui parut faire revivre la langue des Hortensius et des Varron: dans notre Gaule, déjà célèbre par ses conciles, saint Phébade d'Agen, l'un des évêques qui aient laissé à la tradition un des plus beaux mo-

numents, par son traité *contre la seconde formule de Sirmich* ; saint Hilaire de Poitiers , habile à démasquer l'erreur dans ses subtilités , à la poursuivre dans ses labyrinthes , intrépide à la combattre dans ses plus puissants protecteurs , et dans ses agressions les plus éclatantes. Leurs ouvrages , toujours remarquables par la solidité de la doctrine et la justesse du raisonnement , laissent pour la plupart désirer la sévérité du goût et la chaleur de mouvements , sans lesquels il n'y a point d'éloquence. Le quatrième siècle n'en est pas moins fécond en grands souvenirs.

Une observation bien importante , c'est que , tandis que les lettres , les sciences et les arts précipitoient leur décadence dans tout l'empire (1) , malgré les efforts du prince qui les encourageoit et les récompensoit magnifiquement , la seule science de la religion se conserva , et s'étendit tant dans l'Orient que dans l'Occident. Je ne vois pas ce qui a pu fonder l'opinion de M. Thomas , dans son *Essai sur les éloges* : Que le règne de Constantin fut une époque de régénération , qu'il compare à celles de Périclès , d'Auguste , de Médicis et de Louis XIV.

(1) La preuve en est sensible dans les monuments qui nous restent de ce siècle ; et l'on peut étendre à tous ce que Winkelman a dit de l'architecture et de la sculpture de cette époque , dans son *Hist. de l'Art*. Voy. Le Beau , Gibbon , Méhégan , Longueval , Rigoley de Juvigny , etc. , etc. , et le Discours préliminaire du 5^e vol. de cette *Biblioth. choisie* , pag. 21 et suiv.

Ce fut une aurore enveloppée de nuages qui se dissipèrent par degrés, jusqu'au moment où le jour alloit briller du plus vif éclat. Le christianisme attendoit encore d'autres triomphes, parce qu'il étoit réservé à de nouveaux combats.

Constantin n'étoit plus. Ses enfants étoient descendus après lui dans la tombe. Julien régnoit. Il entreprit de remplacer la religion chrétienne par la philosophie. Julien promettoit à son culte des appuis en apparence invincibles : la toute-puissance impériale, les adulations du sénat, l'éloquence de ses sophistes, et tout l'esprit dont il savoit assaisonner ses satires contre le Dieu des Galiléens. De son côté, la Providence tenoit en réserve une autre sorte de défenseurs, et se mettoit elle-même à la tête de ses combattants. Telle est la conduite qui manifeste la providence de Dieu sur sa religion : elle l'avoit fondée par les miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres; puis elle la fortifie par l'héroïsme de la confession de ses martyrs; ensuite, elle la glorifie par les savantes controverses où ses Docteurs se trouvent engagés; ici, elle va la couronner par le triomphe de ses Orateurs.

AN de J.-C.
337—361.

II. Nous entrons dans l'histoire du cinquième siècle. Elle s'ouvre par S. Basile-le-Grand, archevêque de Césarée; et, en amenant sur la scène saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint

Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, elle nous conduit à la seconde partie de notre examen, c'est-à-dire : Jean - Chrysostôme comparé avec ses contemporains.

Il nous est arrivé plus d'une fois d'exposer, dans nos leçons publiques, divers morceaux des homélies de saint Basile ; et nous avons vu se reproduire, sur chacun de nos auditeurs, les vives impressions qui nous avoient frappé nous-même en les lisant. Quelle élévation ! Quel feu ! Quelle noble et imposante simplicité ! Voilà le vrai style de la chaire ; voilà l'éloquence, celle qui émane du cœur, et va le plus sûrement au cœur. Vous y admiriez, messieurs, et certes à bon droit, la puissance du raisonnement, la justesse et la variété des similitudes ; l'énergie des portraits ; une pompe dans les descriptions qui ne sort jamais de la nature, ni des limites que le goût a tracées ; une politesse vraiment attique, puisée dans la patrie des Démosthène et des Xénophon ; où l'on sait que le célèbre archevêque de Césarée avoit fait ses premières études, et s'étoit rencontré avec Julien, depuis empereur :

An de J.-C.
358.

An de J.-C.
302.

De saint Basile, passant à saint Grégoire de Nazianze, l'admiration semble s'élever encore avec la majesté des sujets que celui-ci embrasse le plus familièrement. Il vous entraîne, il vous transporte avec lui dans une région supérieure. On ne s'étonne plus que tous les siècles chrétiens lui aient décerné

à l'envi le surnom de *Théologien* ; et souvent son éloquence a tout l'enthousiasme de la poésie.

Saint Jérôme, éloquent dans ses lettres, dont plusieurs sont des panégyriques ou des oraisons funèbres, d'autres, des traités de morale ; orateur, jusque dans ses commentaires et ses controverses, répand sur toutes les matières qu'il traite les trésors de la science et de l'imagination. Toutes les richesses de l'antiquité, tant sacrée que profane, composent son langage. Son âme ardente s'empreint aux conceptions de son esprit, et aux paroles dont sa plume les revêt, pour leur communiquer une énergie qui lui est particulière ; et ce génie mâle, austère, qui semble tenir quelque chose de l'âpreté sauvage des déserts qu'il habitoit, paroît aussi occuper un rang à part dans l'ordre des intelligences humaines, comme les Alpes dans l'ordre de la nature.

Saint Ambroise et saint Augustin, en accordant qu'ils cèdent aux Pères grecs pour la pureté du goût, n'intéressent pas moins l'imagination et le cœur. Graves, sentencieux, pénétrés de la substance de nos livres saints, moralistes profonds, dialecticiens sans sécheresse, pleins d'esprit, mais du meilleur esprit, de celui-là qui consiste non pas dans la recherche des pensées brillantes, dans une abondance parasite de langage, ni dans la recherche des antithèses, défauts auxquels ils n'ont sacrifié que rarement, mais dans le bon sens, dans la rec-

An de J.-C.
374. 396.

titude des idées , et la netteté des aperçus , dans l'habileté à saisir le vrai point de la question , à l'envisager sous les rapports les plus étendus et les plus profitables à l'instruction comme à la conduite des mœurs , à la dégager des nuages du sophisme et de la prévention , à environner la vérité de tous ses droits et la vertu de tous ses attraits ; tendres , affectueux , pathétiques , véritablement prophètes par le zèle , apôtres par la charité , dignes en un mot d'être proposés pour modèles à quiconque aspire à la gloire de la véritable éloquence.

Que si vous les comparez avec les orateurs profanes qu'ils eurent pour contemporains , quelle prodigieuse distance ! L'ennemi du christianisme , Julien , ne pouvoit la méconnoître ni la dissimuler. Tout fier qu'il étoit de ses philosophes et de son propre génie , il laissoit percer , malgré lui , dans ses lettres et dans ses édits contre les chrétiens , la jalousie secrète que lui donnoit leur supériorité d'éloquence. Et ce n'est que par ce sentiment que l'on peut expliquer la défense qu'il leur fit de tenir des écoles et des assemblées publiques , comme s'il eût été en son pouvoir d'enchaîner l'Esprit divin qui parloit par leur bouche ! On sait avec quelle force saint Grégoire de Nazianze , entre autres , s'est élevé contre cette étrange méprise de sa politique , dans ses invectives contre Julien (1).

(1) *Biblioth. chois.*, tom. vi, pag. 184 , 185 et notes.

Le plus célèbre de ces philosophes , qui prétendoit à la succession des Lysias et des Démosthène , sans avoir avec eux rien de commun que leur langue , Libanius existe encore pour nous comme pour le siècle où il vécut. Son nom se trouve lié intimement à celui des grands hommes de notre Église, avec qui il fut en correspondance, et qui l'ont laissé si loin derrière eux ; c'est là le jugement de la postérité , l'expression de Fleury et de Fénélon (1). Nos modernes philosophes eux-mêmes , qui ne se piquent guère d'une justice rigoureuse à l'égard des Docteurs de notre Église, ne refusent pas à ceux-ci la plus éclatante supériorité sur leurs rivaux , au moins sous le rapport du talent. Outre la stérilité des sujets , l'éloquence des sophistes n'offre de remarquable que l'exagération de la louange ou du blâme , la recherche des jeux d'esprit , la puérile affectation d'antithèse et d'épigramme , et ne pouvoit être , de l'aveu de M. Thomas lui-même , qu'un amusement de l'oisiveté pour les peuples (2). Rien de grave ni de sérieux , rien qui agisse sur le cœur,

(1) « Comparez les Pères à ceux qui ont excellé de leur temps : saint Ambroise à Symmaque , saint Basile à Libanius : quelle différence vous y trouverez ! Que saint Basile est solide et naturel ! Que Libanius est vain , affecté , puéril ! » (Fleury , 2^e Disc. sur l'Hist. ecclés., n° xvi , *Mœurs des chrétiens* , n° lx. Fénélon , *Dialog. iii sur l'élog.* Le cardin. Maury , *Essai sur l'élog. de la chaire* , chapitre de l'élog. des Pères. La Harpe , *Cours de littérat.* , tom. iii , pag. 305.)

(2) *Essai sur les éloges* , chap. xviii , pag. 230.

An de J.-C. 398 parce que rien n'y est l'accent de la vérité, ni l'expression du sentiment.

Alors croissoit, au sein de la retraite et de l'étude, l'homme à qui ce mot d'un ancien ait pu jamais le mieux s'appliquer : que le Ciel l'avoit fait naître pour déployer, dans sa personne, toutes les forces de l'éloquence. Sorti de la caverne où le Démosthène chrétien préparoit ses foudres, JEAN CHRYSOSTÔME parut à Antioche, et ses premiers pas dans la carrière y furent signalés par les plus éclatants succès. Son *Traité du Sacerdoce*, fruit de sa solitude, avoit fait présager déjà ce qu'il falloit attendre du prédicateur. Les insultes faites, dans une sédition, aux images de la famille impériale, fournirent à son beau talent l'occasion de se développer. Il n'étoit encore que prêtre : Flavien, son évêque, qui ne savoit prêcher que par ses vertus, le faisoit parler à sa place; et, loin d'être jaloux de ses succès, il les encourageoit avec l'effusion d'une tendresse vraiment paternelle, bien différent de ce Théophile d'Alexandrie, qui ne remarqua la gloire de Chrysostôme que pour lui jurer une haine implacable. La mort de Nectaire ayant laissé vacant le siège de Constantinople, tous les suffrages, excepté celui de Théophile, appelèrent Jean Chrysostôme sur le trône épiscopal de cette grande ville, devenue la capitale de l'empire, depuis la translation qui avait déshérité l'ancienne Rome; et l'élo-

quence du saint patriarche parut être un nouveau miracle de la religion qu'il prêchoit.

Il n'est pas une matière traitée dans la chaire évangélique, sur laquelle nous n'ayons de lui une, deux et souvent jusqu'à quatre homélies. Il s'y rencontre même une foule de sujets intéressants, depuis abandonnés, au grand préjudice de l'instruction (1), et sur lesquels ce génie fécond, inépuisable s'est exercé. Si l'on ne peut pas dire que, dans cette prodigieuse quantité d'ouvrages sortis de la plume ou de la bouche de notre éloquent orateur, tous aient la même perfection, il n'en est pas un seul qui ne fasse reconnaître son auteur à quelqu'un de ces traits remarquables qui n'appartiennent qu'à lui. On lui en a supposé beaucoup, sur lesquels les lecteurs délicats ne se trompent guère, tant sa manière a un caractère original.

Sa méthode n'est pas la nôtre; et, comme l'observe l'abbé Fleury (2), nos prédicateurs trouvent la plupart des sermons des Pères bien éloignés de l'idée de prédication qu'ils se sont formée: laquelle est préférable (3)? Avant de prononcer, il faut bien connoître celle du saint patriarche.

L'Ecriture-Sainte, qu'il savoit toute entière par

(1) Observation de l'abbé Fleury, *supr.*, confirmée par le jugement du cardinal Maury, *Essai sur les éloges* tom. II, pag. 213, 214.

(2) *Mœurs des chrétiens*, n° XXX, pag. 287.

(3) Sur la question en elle-même nous avons déjà exposé notre senti-

cœur (1), est le fond ordinaire, et pour ainsi dire unique de sa prédication. C'est par là que, conformément au précepte du Législateur : *Prædicate Evangelium*, il se montre véritablement le ministre, le dispensateur de la parole divine. Il lui doit son génie peut-être autant qu'à la nature, de qui d'ailleurs il avoit reçu toutes les qualités qui font l'orateur. Elle lui prête, non pas un texte isolé, pris au hasard, mais la substance qui résulte du bel emploi de son ensemble, de la notion des circonstances principales, de l'intelligence du sens propre, de l'onction particulière qui s'attache à son langage. Il l'explique verset par verset, non arbitrairement, mais par la tradition; non à la manière du critique ou du grammairien qui épilogue, établit des dates, disserte sur les questions accidentelles, confronte pesamment le sacré et le profane, c'est là le défaut qui domine dans la chaire protestante; ni à la manière des mystiques, qui ramènent tout à l'allégorie, substituant la figure à la vérité, c'est là le genre de

ment dans le Discours préliminaire de cet ouvrage, à la page 52. Nous l'avons fait avec encore plus d'étendue dans notre *Rhetorique sacrée*. Si la méthode des divisions a ses avantages, elle a aussi ses inconvénients. Elle a trouvé des défenseurs; mais elle devoit avoir des adversaires. L'usage a prévalu; et à moins d'un nouveau Chrysostôme qui s'élevât au-dessus des règles et de l'usage, je crois qu'il y auroit beaucoup de risque à oser s'en affranchir.

(1) Pallad., *in Vita*, pag. 41. Il en connoissoit à fond les interprétations diverses. On voit qu'il la cite en hébreu, en syriaque, et qu'il réussissoit souvent mieux à l'expliquer, que saint Jérôme lui-même.

mérite qu'il faut chercher dans Origène , saint Irénée , saint Clément d'Alexandrie , saint Gaudence et saint Bernard. Saint Jean Chrysostôme se contente de l'interprétation littérale , claire , précise , décisive , sans nulle recherche d'esprit ni d'érudition ; toujours suffisante pour la connoissance du texte et l'éclaircissement des difficultés ; la plus profitable pour la direction de la foi et des mœurs.

Il avoit trouvé quelques traces de cette méthode dans Origène ; dans saint Basile et saint Grégoire de Nysse. Mais ce qui ne commence qu'à lui , c'est l'application de la morale , et l'exhortation qui toujours vient terminer son commentaire. C'est par là que tous les anciens et tous les modernes s'accordent à lui donner à l'envi les plus justes éloges : *Chrisostomus vir summus , atque eximius Pauli interpres* , dit le cardinal Sadolet (1). Tillemont , après avoir observé qu'il a expliqué de la sorte l'Ecriture toute

(1) Lib. III, Ep. v. — Fénelon : « Sur l'explication de l'Ecriture , on ne peut mieux faire que d'imiter la solidité de saint Jean Chrysostôme. (*Dialog. sur l'éloq.*, pag. 245. Voy. aussi Suidas , cité au XIII^e vol. de l'édit. de saint Jean Chrysostôme par les Bénédict. , pag. 289 , et Savill. , dans la *Préface* de son édit. des Oeuvres de ce Père.) — Un écrivain moderne , qui s'est plu à voir des défauts dans les ouvrages les plus parfaits , comme il est des esprits qui trouvent des taches dans le soleil , veut bien rendre la même justice à notre saint archevêque. « S. Chrysostôme , dit l'abbé de Bèze , est celui de tous les Pères où saint Paul est le mieux développé. On croit à chaque instant le voir revivre sous la plume de cet orateur. » (*Essai sur l'éloquence de la chaire* , pag. 46.)

entière, n'hésite pas à affirmer que ses sermons en sont presque un commentaire accompli (1). « Je ne connois personne, dit un autre écrivain, prédicateur célèbre, mais de la communion d'Ausbourg, je ne connois personne qui soit plus recommandable, sous ce rapport, que Chrysostôme dans ses homélies sur les Evangiles. Les idées frappantes, les aperçus féconds dont ces discours abondent, sont une riche source de méditations et de pensées nouvelles (2).

L'orateur prélude d'ordinaire par un exorde assez étendu sur l'ouvrage, sur une circonstance, sur la solennité ou sur l'office divin; procède avec calme; expose avec netteté ce qui va faire le sujet de l'entretien; dissipe les nuages, mais par une clarté douce, s'insinue dans les esprits avant de pénétrer jusqu'aux cœurs; et ce n'est qu'après avoir ainsi préparé les avenues, qu'il s'élance, s'abandonne, lance les foudres, s'épanche avec l'abondance d'un grand fleuve; c'est l'expression de Suidas (3); presse, interroge, argumente, s'interrompt lui-même; va, revient, et paroît oublier sa matière pour un autre objet que lui suggère une circonstance inattendue, un souvenir subit, et l'inspiration du moment, jetant avec une sorte de

(2) *Mém.*, tom. XI, pag. 34.

(3) *Lettre X* de E. V. Reinhard. Paris, 1816, pag. 145.

(3) Rapportée au tom. XIII de l'édition des Œuvres de saint Jean Chrysostôme, par les Bénédict., pag. 189.

profusion les trésors de l'imagination : descriptions vives , tableaux animés et pittoresques , oppositions frappantes de vérité et d'énergie , mouvements pleins de chaleur et quelquefois de ce saint enthousiasme , qui du ciel tomboit dans l'ame des Prophètes ; traits édifiants empruntés à l'histoire des temps antiques ou des événements contemporains ; figures hardies , similitudes et comparaisons prises le plus souvent dans les spectacles de la nature , dans les arts et les sciences , dans les usages de la vie civile : entremêlant aux discussions les plus lumineuses , les exhortations les plus pressantes ; remuant avec une égale souplesse les deux ressorts qui toujours agissent avec force sur le cœur de l'homme , la crainte et l'espérance ; unissant le reproche à la prière , le raisonnement au pathétique , l'autorité d'un juge à tous les épanchements d'une tendresse vraiment paternelle. Parce que l'unique but qu'il se propose est de convertir , il prend aussitôt conseil , soit de l'occasion d'un vice ou d'un scandale dominant , soit du caractère de l'impression qu'il a faite sur l'auditoire , pour déterminer son sujet ou pour diriger la marche de son action. Il attaque les vices , l'un après l'autre , ne croyant avoir rien fait , tant qu'il lui restoit quelque chose à faire ; « et persuadé , dit Tillemont , que , pour bien » combattre un vice enraciné depuis long-temps » dans une ame et parmi un peuple , il n'en faut

» pas parler pour une fois, comme ceux qui ne cher-
 » chent qu'à satisfaire leurs auditeurs ou à faire
 » vanité de leur éloquence, mais qu'il y faut donner
 » tout le temps nécessaire, et ne point passer à
 » un autre sujet qu'après s'être assuré qu'on a
 » profité solidement des instructions faites sur le
 » premier (1) ».

L'abondance d'idées et d'élocution qu'exige une semblable méthode, quand elle est justifiée par les plus admirables effets, ne suppose pas seulement un heureux naturel; elle ne peut être le fruit que d'une expérience consommée. Ce qui la donne, c'est la méditation habituelle du cœur de l'homme et de son propre cœur; à quoi il faut avoir ajouté la lecture, mais lecture réfléchie des moralistes anciens et nouveaux : vérité que nos jeunes orateurs d'aujourd'hui ne connoissent guère, mais dont les ouvrages et les succès de saint Jean Chrysostôme rendent la certitude incontestable. De là, cette facilité avec laquelle vous le voyez monter et descendre, parler, sur tous les sujets, et à toutes les classes de la société, le langage le mieux assorti aux besoins comme à l'intelligence de chacune d'elles; élevé, sublime sans être inaccessible, simple et familier sans cesser jamais d'être noble. L'abbé de Besplas a répété,

(1) *Mém.*, tom. XI, pag. 78. Même méthode dans saint Augustin. Notre saint patriarche la justifie dans une de ses homélies (*de Davide et Saule*, *Opusc.*, tom. II, pag. 341, édit. Morel; rapporté à l'article *Prédication*.

d'après je ne sais quelle tradition, que l'éloquent patriarche avoit reçu, à cette occasion, d'une femme du peuple, une leçon dont il avoit profité : Mon père, lui avoit-elle dit, nous autres pauvres d'esprit, nous ne vous entendons pas (1).

Quoi qu'il en soit de l'anecdote, toujours est-il vrai que, si notre orateur n'a négligé aucune des questions qui intéressent le dogme, parce qu'il n'en est pas une où l'ignorance et la demi-science ne puissent entraîner les plus graves erreurs pour le pasteur et pour le troupeau; si même, comme l'écrivait le pape saint Célestin à l'église de Constantinople, il n'en est pas une seule qu'il n'ait traitée de la manière qui convenoit le mieux à un évêque si plein de lumière, et dont les ouvrages sont, ajoutait-il, le flambeau de l'Eglise (2); c'est également un éloge particulier à saint Jean Chrysostôme, que son langage est partout clair autant que brillant, profond autant qu'agréable, instructif autant qu'élevé : *Dictio perspicua et pura, splendida ubique, sagacitate cum suavitate conjuncta*. C'est ainsi qu'en parle Photius (3); et son peuple tout entier le faisoit bien voir par les hommages publics de son admiration. On

(1) *Eloquence de la chaire*, pag. 125. Baronius cite l'anecdote d'après Metaphraste, compilateur toujours suspect. (Baron., *ad ann.* 386, *sect.* 37.) Tillemont n'y croit pas. (Voy. *Mém.*, pag. 35.) :

(2) *Conc. Labbe*, tom. III, pag. 365.

(3) *Bibl. cod.* 174, pag. 388.

peut en voir la preuve en cent endroits , dans ses belles controverses contre les Juifs, contre les païens, contre les Anoméens et autres hérétiques de son temps, où les plus hautes spéculations de la science théologique sont développées avec toute la magnificence des Ecritures, de la tradition et de son propre génie. Oui certes, Bossuet a eu raison de l'appeler le plus grand et le plus profond des Prédicateurs qu'il y ait jamais eu dans l'Eglise (1); car Bossuet lui doit, avec ses sublimes Elévations sur les mystères et sur les Evangiles, tant de traits admirables répandus dans ses sermons, où l'aigle de Meaux, soutenu par le saint patriarche, aime trop souvent peut-être à s'aller plonger dans les abîmes de l'essence divine. Oui certes, notre Bourdaloue a eu raison de le nommer le docte, l'incomparable évêque, le maître, le modèle des prédicateurs; car Bourdaloue (nous l'avons démontré ailleurs (2)), lui doit les lumineuses conceptions qui fondent la savante économie de ses plans, pour la plupart, et fournissent à ses divisions, à ses développements la sève la plus abondante. Oui, tous nos prédicateurs ont eu raison d'emprunter à saint Chrysostôme, comme à l'une des

(1) Voy. Burigny, *Vie de Bossuet*, pag. 39.

(2) Voyez le *Disc. prélimin.* du tom. v de la *Biblioth. choisie des Pères*, pag. 65. Il devient facile de s'en convaincre par la rigoureuse attention que nous avons apportée à indiquer les imitations que nos modernes prédicateurs en ont faites.

plus riches sources de l'éloquence chrétienne, les vigoureux raisonnements, les pensées fécondes, les mots éclatants qui, dans les uns, relèvent le mérite de leurs compositions, et, dans les autres, en réparent la médiocrité. Mais, redisons-le à la louange de ce grand homme, et pour notre propre instruction : Toujours grand, toujours pompeux et magnifique, saint Chrysostôme est aussi toujours populaire. Et ce même homme, de qui son disciple Cassien disoit, avec vérité, que, comme le saint apôtre dont il portoit le nom, il sembloit avoir reposé sur le sein du Rédempteur, pour en rapporter tous les mystères de son amour (1) ; ce même homme ne manque jamais de donner aux questions les plus relevées l'expression la plus familière. Photius s'en étonnoit comme de l'une des merveilles de son génie. Il a peine à rendre raison de ce mélange vraiment unique de noblesse et de simplicité. « Chrysostôme, dit-il, a l'air d'aimer mieux laisser croire qu'il ignoroit certaines choses, plutôt que de paroître s'élever trop au-dessus des plus communes intelligences (2). » C'est que, éloigné de toute surabondance de doctrine, ainsi que de toute ambition de paroles, sage avec sobriété, théologien sans affecter de le paroître, il se contente de poser les principes dont la clarté

(1) *De incarn. Domin*, pag. 1065.

(2) Phot., *ubi supr.*

jaillit jusqu'aux conséquences les plus reculées, transporte près de nos saintes obscurités une lumière suffisante, non pas sans doute pour en percer les impénétrables nuages, mais pour en laisser apercevoir tout ce qu'il est indispensable d'en connaître.

Il étoit dans l'usage de prêcher plusieurs fois la semaine; le matin, avant la célébration des saints mystères, quelquefois avant la première heure du jour, sans doute pour que le travail du peuple n'en souffrît pas; le soir, durant le carême (1), et le plus souvent sans s'être préparé. Il falloit donc que l'Esprit divin, dont il étoit véritablement rempli, diversifiât son langage, pour l'approprier de la sorte aux tribus diverses qui formoient son immense auditoire. Non-seulement les faits d'une importance générale, tels que les solennités religieuses, les persécutions violentes auxquelles il ne cessa pas d'être en butte, de la part de l'impératrice et des évêques, le renversement des statues, la disgrâce d'Eutrope, mais les circonstances de détail, ce semble les plus indifférentes, fournissoient à son inépuisable génie des discours et des exhortations qui les agrandissoient, et tournoient au profit de l'instruction.

Cette variété, dont le mérite devoit être si fort

(1) Hermant, Tillemont, D. Ceillier, Racine, etc. Montfaucon, *Præfat. commentar. in evangel. S. Joann., sect. 2, tom. VIII.*

goûté de ses contemporains, répand encore aujourd'hui sur l'ensemble de ses compositions un intérêt vraiment dramatique. Que l'affluence fût moins nombreuse ou moins attentive, l'éloquent évêque savoit bien le remarquer ; et le zèle sacerdotal s'animoit pour venger avec éclat l'honneur de la parole sainte. Mais aussi, que le concours et le recueillement des auditeurs répondît aux efforts du prédicateur ; avec quelle paternelle effusion vous l'entendez remercier ses enfants , et s'en applaudir avec eux ! Le peuple ne se lassoit pas d'écouter son évêque, ni l'évêque d'instruire son peuple. Un jour qu'il se crut obligé de s'excuser d'avoir, la veille, parlé trop long-temps, il le fit dans ces termes : « Je me suis » étendu avec une sorte de diffusion et jusqu'à une » prolixité sans mesure, peut-être sans exemple. » Je n'étois plus le maître de l'ardeur qui dévorait » mon âme, et dont les transports redoubloient » avec mes paroles elles-mêmes. Mais c'est vous qu'il » en faut accuser ; ce sont vos applaudissements et » vos acclamations extraordinaires qui m'entraî- » noient dans ces écarts. Ainsi la flamme, dont la » fournaise s'allume, n'est point, à ses commence- » ments, vive et éclatante ; mais bientôt, se faisant » jour à travers les corps étrangers qui l'environnent, » on la voit qui s'élève, s'échappe et s'emporte. De » même, croissant avec l'affluence et l'ardeur tous » jours progressive de mes auditeurs, mon zèle a

» franchi toutes les bornes; et, cédant au plaisir
 » que vous goûtiez à m'entendre, je me suis abandonné, malgré moi-même, à toute la fécondité
 » du sujet que j'avois entrepris (1). »

Quel étoit donc le ressort qui agissoit avec une si puissante énergie sur des esprits et des affections aussi diverses? Par quels liens saint Jean Chrysostôme réussissoit-il à enchaîner des volontés aussi contraires, et à faire de toute cette vaste multitude

Judic. iv. 16, *comme un seul homme*, selon l'expression de l'Écri-

• ture. Fortement persuadé lui-même, il lui en coûtoit peu pour persuader. Voilà tout le secret de son éloquence. L'éloquence, nous disent tous les maîtres, est toute entière dans le cœur, toute entière dans le mouvement continu des passions qui ont leur foyer dans le cœur : *Motus animi continuus*. Chrysostôme n'expose jamais les oracles de la loi que comme

Exod. xxxiv. 27. Moïse, descendu de la montagne, paroissoit aux

yeux d'Israël la tête ceinte de rayons de feu. Nulle ostentation de paroles, jamais de faux ornements, jamais le moindre retour sur lui-même, que quand la cause de son ministère est liée à l'intérêt des âmes. Tout, chez lui, est sentiment, transport, joie, tristesse, passion, trouble, désordre. Le salut de son peuple est son unique besoin; il ne parle, il ne vit,

(1) *Dæmones non gubernare mundum*, tom. v, opusc. edit. Mor., pag. 690.

il ne respire que pour lui. On le pressoit de parler contre les païens accourus pour l'entendre ; il répond qu'il ne le fera que quand il n'y aura plus de chrétiens à convertir (1). Son âme est embrasée, ses entrailles émues, déchirées : il s'en échappe des cris de douleur, les accents plaintifs de la miséricorde ; et, alors même qu'il s'indigne, il supplie, il demande grâce. Ses larmes coulent ; bien loin d'en rougir, il s'accuse de n'en point assez répandre. C'est lui, messieurs, que vous entendez ; je ne fais que le traduire. Et non pas seulement des larmes ; il voudroit donner tout son sang pour le troupeau qui lui est si cher. C'est n'est pas la conquête d'un seul pécheur qu'il faut à ses saintes ardeurs ; c'est son peuple tout entier. Qu'un seul périsse ; c'en est assez pour verser dans son âme toutes les amertumes, et toutes les angoisses. « Vous me tenez lieu de père ; » de mère, de frères, d'enfants, leur dit-il, vous » êtes tout pour moi ; et je n'ai ni joie, ni douleur » qui me soit sensible, en comparaison de ce qui » vous touche. Je n'aurois pas à répondre de vos » âmes, que je n'en resterois pas moins inconsola- » ble, si vous veniez à vous perdre ; de même qu'un » père ne se console point de la perte d'un fils, » quoiqu'il ait fait tout ce qui fût en son pouvoir » pour le sauver. Que je sois un jour trouvé coupable.

(1) *Homil. ix, in Epist. ad Hebr.*

» ble , que je sois justifié au redoutable tribunal , ce
 » n'est pas là le plus pressant objet de mes sollici-
 » tudes et de mes craintes ; mais que vous soyez
 » sauvés tous , sans nulle exception ; tous , à jamais
 » heureux : voilà ce qui suffit , et qui est nécessaire
 » à mon propre bonheur , dût la justice divine me
 » reprocher de n'avoir point acquitté mon ministère
 » ainsi que je le devois ; bien que pourtant ma con-
 » science ne me reproche rien à cet égard. Eh !
 » qu'importe encore par qui vous soyez sauvés ,
 » pourvu que vous le soyez ? Si quelqu'un s'étonne
 » de m'entendre parler de la sorte , c'est qu'il ignore
 » ce que c'est qu'être Père (1). »

De cette plénitude de sentiment devoit donc s'épancher , sans nul effort , sur tout son langage , une élocution facile et impétueuse , vive et entraînant , variée et soutenue. Vrai modèle d'atticisme , disent saint Isidore de Peluse et saint Jérôme (2) , qui le déclarent supérieur à tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent parmi les Grecs et les Latins. Saint Augustin ne s'éloigne pas de ce sentiment. Et il suffit de le lire , mais dans sa langue , pour y reconnoître cette beauté , cette perfection de style qui consiste à revêtir sa pensée d'expressions les plus

(1) *Homil.* III, in *Acta*.

(2) *Isid.*, lib. II , *Epist.* LXII , pag. 139. *Hier.*, *De Vir. illustr.*, *Vid. Testimon. de S. Joan. Chrysost.*, tom. III, edit. Bened.

justes et les plus claires pour instruire , les plus pittoresques pour décrire , les plus énergiques pour exhorter , les plus pathétiques pour reprendre et pour consoler. C'est la majesté du langage de Cicéron jointe à la vigueur de Démosthène.

Ce que Jean Chrysostôme étoit à l'Orient , saint Augustin l'étoit à l'Occident ; génie plus universel , dialecticien plus subtil , orateur plus concis , mais avec moins de cette chaleur vivifiante , moins de cette force dramatique , de cette gravité imposante qui repousse toute recherche de paroles , moins de cette magnificence en quelque sorte royale qui appartient à l'archevêque de Constantinople , moins de cette poésie d'imagination et de style qui caractérise le plus haut degré de l'éloquence. Tous deux admirables par l'accord du zèle et du talent ; tous deux oracles des conciles, fléaux de l'erreur, lumières de l'Eglise, ornements immortels de la tribune chrétienne , Apôtres prêchant encore dans tout l'Univers par leurs écrits.

III. Dans l'Orient , l'éloquence sembla descendre toute entière sous la tombe avec saint Jean Chrysostôme. On peut en juger par le panégyrique du saint patriarche , que Proclus , l'un de ses premiers successeurs , prononça , trente-trois ans après sa mort , à la fête de sa translation. Tous les arts disparurent

ou s'éclipsèrent à la fois. La Grèce sauva son idiôme , unique débris de son ancienne gloire ; et depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours , elle n'eut plus à produire un seul nom mémorable pour l'histoire de l'éloquence chrétienne.

Dans l'Occident , la décadence ne fut pas aussi précipitée , ni la ruine aussi complète. Le même siècle qui vit saint Augustin , compta de plus saint Jérôme , Sulpice-Sévère , Cassien , saint Paulin de Nole , saint Honorat , Salvien , Vincent de Lérins , et le pape saint Léon. Après eux , saint Prosper , saint Hilaire d'Arles , saint Pierre Chrysologue , saint Grégoire-le-Grand , mais que l'on cite comme autorités , non comme modèles. L'empire romain , froissé de toutes parts , s'écrouloit , écrasé sous son propre poids. Sa langue , subjuguée comme tout le reste , est en proie aux Barbares ; et l'éloquence , flambeau mourant , ne jette plus que par intervalles des lueurs tremblantes , incertaines , jusqu'au moment où il

Au de J.-C. 768. acheva de s'éteindre. Au huitième siècle , Charlemagne essaie de le rallumer , et n'obtient de ses efforts et de ses savants que quelques copies informes d'ouvrages des Pères. Au neuvième , surnage un nom célèbre , Hinckmar de Rheims , mais nul pour l'éloquence. Le siècle suivant n'est qu'une nuit profonde. Le onzième est signalé par les Croisades , qui présentent à l'histoire tant de hauts faits d'armes et pas un monument à l'éloquence. L'esprit guerrier

qui enflamma ces pieuses expéditions, et la littérature scientifique des Arabes, puisée dans les livres d'Aristote, ouvrirent à la prédication une carrière inconnue jusque-là. Devenue toute polémique, elle ne s'occupa que de déployer le pesant appareil de formules et de syllogismes, de divisions sur divisions, hérissées de termes barbares; et le jargon des écoles transporté dans la chaire entraîna tous les esprits. Saint Bernard échappa à la contagion : génie admirable à qui il n'a manqué qu'un goût plus sévère dans le choix des ornements. A lui se termine la chaîne de nos saints Docteurs.

1113.

De son temps, la langue française commence à se produire; idiôme confus, formé comme au hasard de dialectes hétérogènes. Durant plusieurs siècles, la langue latine continua à prévaloir dans tous les actes publics, et la scolastique à dominer dans la tribune chrétienne. Les Pères grecs et latins, accumulés sans règle et sans choix, venoient argumenter dans la compagnie des philosophes et des poètes de l'antiquité profane. Mais c'étoient encore les Pères; et malgré cette sécheresse, la chaire ne manquoit pas de gravité. Pierre d'Ailly, Gerson, saint Laurent, Justinien, saint Bernardin de Sienne, saint Vincent Ferrier ont marqué l'histoire du quinzième siècle par des productions estimables, et des succès qui semblent tenir du prodige. Le seizième avoit vu disparaître

1400.

1525.

jusqu'aux dernières traces de l'art. La renaissance des lettres à Venise, à Florence, à Rome et en France, fut tout-à-fait stérile pour l'éloquence. Ce que l'on y appelloit prédication, n'étoit, au rapport d'Erasme, qu'une mosaïque formée d'absurdes allégories, de légendes apocryphes, de froides citations, de moralités triviales, souvent même des plus dégoûtantes obscénités. Orateurs latins et français, orateurs catholiques et réformés, tous parloient le même langage; et long-temps encore après le concile de Trente, c'est-à-dire jusque vers le milieu du dix-septième siècle, la chaire chrétienne fut, à très peu d'exceptions près, un théâtre burlesque, quand elle n'étoit pas une arène tumultueuse.

1618.

Enfin quelques rayons percèrent à travers cette sombre obscurité. La régénération commence à saint François de Sales, se poursuit par Etienne Molinier, le Malherbe de la prédication parmi nous, se soutient par le célèbre missionnaire le Jeune, de l'Oratoire, savant avec justesse, pathétique avec onction; puis, Senaut, Lingendes, François de Toulouse, Claude Texier, Joly, évêque d'Angers; mais tous encore chargés de la rouille des siècles précédents, attendoient que des mains plus habiles ou plus heureuses vinssent défricher le champ de l'éloquence.

1650.

Dès 1650, près de trente ans avant Bourda-

loue, Bossuet avoit commencé à prêcher, et le panégyriste de Marie, de saint Joseph et de saint Paul (1), avoit annoncé avec éclat l'orateur sublime qui devoit marquer chacun de ses pas dans la carrière par autant de chefs-d'œuvre. C'étoit à ce grand homme à opérer la révolution en ramenant la méthode des Pères ; mais l'usage avoit prévalu , et l'on sait trop que sa tyrannie commande au génie lui-même. Bossuet s'est borné à dégager le sermon du lourd échafaudage des citations parasites , des formules triviales , des subdivisions anatomiques , et de la pédantesque argumentation qui faisoient toute l'éloquence des siècles précédents. Son coup d'œil , vaste et profond , embrasse une proposition générale qu'il assujettit à un plan , qu'il développe dans deux ou trois points généraux , fortement liés l'un à l'autre , qu'il enrichit de ces pensées , je dirois presque avec lui-même , de ces *soudaines illuminations* , qui éclairent un horizon immense, et de ces mouvements vifs , impétueux qui vous subjuguent et vous terrassent. Il connoît de source l'Écriture et les Pères , également original lorsqu'il

(1) Sermons prêchés, le premier au collège de Navarre, le 14 août 1650 (voy. sa *Vie* par Burigny, p. 25); l'autre, devant Anne d'Autriche, qui le lui redemanda pour l'année suivante; celui de saint Paul, dans l'église de ce nom à Paris, qui lui fit appliquer à lui-même le nom de son héros, par allusion à son texte *Surrexit Paulus* (*ibid.*, pag. 55), sans parler de sermons de retraits, qui lui méritèrent les éloges de saint Vincent de Paul (*ibid.*, pag. 55).

cite et lorsqu'il crée. Mais, nous sera-t-il permis de l'ajouter en présence de cet admirable génie? ses sermons semblent avoir retenu quelque chose de la teinte âpre et sauvage des siècles d'avant lui, par la lenteur de son exposition, par leur marche théologique, la profusion de détails et la fréquence de ses digressions. Fécond, majestueux, entraînant comme saint Jean Chrisostôme, plus sublime encore, il n'a pas, comme le saint archevêque, la franchise et la souplesse de talent, ni l'aimable abandon, ni l'onction ravissante que Fénélon, La Bruyère, Rollin, tous les maîtres de l'art mettent au premier rang des qualités de l'orateur chrétien.

1672.

Bourdaloue maintint et consacra la méthode des Scholastiques, en l'épurant. Pas une de ses compositions qui ne soit une thèse éloquentes. « Il appelle le » système tout entier de la théologie au secours de » chacun de ses sujets (1) », a dit M. le cardinal Maury, qui d'ailleurs l'admiroit avec tant de franchise. L'évêque de Meaux plane au-dessus des règles, Bourdaloue s'y asservit; dans Bossuet c'est la science qui domine, dans Bourdaloue c'est la logique; aussi étonnant par la perfection de sa régularité, que Bossuet par les élans de son enthousiasme.

1699.

Massillon suivit le sentier qui lui avoit été ouvert

(1) Le cardinal Maury, *Disc. sur les Sermons de Bossuet*, à la suite de son *Essai sur l'éloquence de la chaire*.

par ses devanciers ; et il y porta avec plus d'abondance la grâce et la délicatesse du sentiment , surtout le charme de la plus ravissante élocution. C'en est bien assez pour se faire pardonner ce qu'un écrivain célèbre de nos jours appelle la stérilité de ses idées, et le luxe de son imagination.

IV. Dès le temps de ces trois grands hommes, des juges sévères , applaudissant à la réforme qu'ils avoient faite dans la prédication , regrettoient qu'ils n'eussent pas fait un pas de plus. « Les citations profanes , les froides allusions, le mauvais pathétique , les antithèses, les figures outrées , ont fini , » disoit La Bruyère (1). Les portraits finiront, et feront place à une simple explication de l'Evangile , jointe aux mouvements qui inspirent la conversion. » Et Fénelon , avec encore plus d'autorité , vantant l'art merveilleux caché sous l'air de simplicité des saints Pères , ajoutoit : « Il ne faut pas s'imaginer qu'on ait pu dans la suite trouver rien de meilleur (2). »

Le vœu de La Bruyère n'a pas encore été exaucé. Personne, après les immortels prédicateurs du siècle de Louis XIV , n'avoit le droit d'oser entreprendre une pareille innovation. La plupart de ceux qui les suivirent, s'éloignèrent de ces excellents modèles ,

(1) *Caractères*, chap. xv.

(2) *Dialog.* , pag. 224.

plus encore que ceux-ci ne s'étoient éloignés des anciens. Et nous avons vu les uns et les autres remplacés (je cite les expressions d'un contemporain),
« par des déclamateurs occupés à couvrir leur sé-
» cheresse et leur aridité sous des fleurs artificielles ;
» à peindre des mœurs idéales ; à réveiller l'atten-
» tion par des portraits de fantaisie , par des anti-
» thèses brillantes ; étudiés dans leur maintien ,
» maniérés dans leurs gestes , discoureurs et non pas
» éloquents , beaux esprits et non pas Apôtres (1). »
L'Ecriture sainte , la parole de Dieu , qui seule doit
parler dans nos chaires , a été méconnue. Les saints
Pères , à qui l'Esprit Saint dictoit ses oracles , ont
été négligés ; et l'éloquence , bannie avec eux de
la tribune évangélique , ne s'y est plus fait voir
qu'au hasard , et comme la majesté de Dieu appa-
roissoit à Moïse à travers la fente d'un rocher.

D'autres écrivains non moins distingués de la
même époque , exprimoient , avec la même énergie ,
leurs regrets , et leurs pressentiments. Un de nos
Prédicateurs les plus estimables , dénonçoit haute-
ment les ravages qu'alloit entraîner ce prétendu bel-
esprit devenu l'idole du siècle , dont la contagion ,
dit-il , a dégradé tous les genres de littérature , et
qui , *du théâtre commence à gagner les chaires , et des*

(1) Rigoley de Juvigny , *Décadence des lettres et des mœurs*, pag. 389.
Paris, 1787.

romans a passé dans les livres de dévotion. L'unique remède à opposer à un aussi grand mal, il l'indiquoit dans le retour à l'étude, et à la méthode des saints Pères. « Il semble, ajoutoit-il, qu'on se fasse de nos jours un point d'honneur de les négliger. Le clinquant du siècle, a, pour ainsi dire, obscurci à nos yeux l'or pur et solide des premiers ministres de la religion. On lit les sermons des Prédicateurs modernes; à peine connoît-on ceux des premiers Prédicateurs de l'Evangile (1). » Il indique particulièrement les homélies de saint Jean Chrysostôme.

Ce cri d'alarme retentissoit jusque dans le camp ennemi, où l'on avoit su mieux peut-être encore que nous-mêmes, calculer les inévitables conséquences de cette révolution, pour s'applaudir à l'avance de ses funestes effets. Nous avons rassemblé dans un autre ouvrage (2) les aveux des chefs du parti, car ils ne dissimuloient pas leurs espérances; et cette sinistre prophétie ne s'est accomplie que trop fidèlement. « Toutes nos traditions oratoires sont menacées de s'engloutir dans le vide qu'ont laissé parmi nous les deux générations, dont les talents viennent d'être détournés d'une si belle carrière pendant quatre lustres consécutifs (3). »

(1) L'abbé Clément, *Maximes pour vivre chrétiennement dans le monde*, et *Lettres contre les spectacles*, par Desprès de Boissy, pag. 326, 327.

(2) *Disc. prélimin. des Serm. du P. Lenoir*, pag. xvi et suiv.

(3) M. le card. Maury, *Essai sur l'élog. de la chaire*, tom. 1, pag. 499.

C'est, Messieurs, un aveu humiliant, mais nécessaire, mais incontestable : que les saints Pères, déclarés par tous les siècles chrétiens les oracles de la tribune évangélique, parce qu'ils ne furent que les interprètes de la divine parole, en sont encore aujourd'hui exilés. Le nom de saint Jean Chrysostôme s'y montre bien quelquefois : on le cite, mais de ouï-dire ; par tradition ; d'après quelques leçons du Bréviaire, de vagues souvenirs et des témoignages isolés, qui ne remontent guère plus haut que les livres de controverse étudiés dans les cours théologiques. Mais la substance même de ces éloquents discours, où le pathétique de l'exhortation s'attache si puissamment à la solidité de l'instruction ; mais ces catéchismes animés, auxquels Fénelon et l'abbé Fleury réduisoient et le magnifique éloge qu'ils leur accordent, et tout le ministère du prédicateur, quand il veut être Apôtre ; mais cette méthode qui seule instruit, convainc, et persuade : quel est, de bonne foi, le Prédicateur de nos jours qui ose et sache la reproduire ? Je prononce moi-même mon acte d'accusation ; mais, à titre de Professeur d'éloquence sacrée, je le dis avec confiance, en présence de cette tribu naissante, destinée à fermer tant de plaies : Point de régénération durable, à moins d'imiter les saints Pères : « Vous n'égalerez point un » saint Jean Chrysostôme, écrivoit Cassien ; tous » jours est-il glorieux de l'imiter ; et l'effort que

» vous ferez pour le suivre, vous en fera appro-
» cher (1). »

Du moins pour l'imiter, il faut le connoître ; et ses ouvrages restent ensevelis dans nos bibliothèques comme dans un sépulcre ; et sa renommée seule est vivante au milieu de nous , parce que sa mémoire ne périra jamais parmi les hommes. Mais voilà tout ce que l'on en sait. On s'est effrayé de cette langue étrangère dans laquelle il a écrit, de sa volumineuse collection , de quelques détails qui ne vont plus à nos mœurs , d'un certain luxe en effet asiatique , si vous voulez même , d'une sorte de diffusion où l'entraînent sa belle imagination, et la nécessité de revenir souvent sur ses pas , pour se faire mieux entendre à son peuple. On s'est contenté de puiser à quelques ruisseaux égarés de la source , c'est-à-dire , de dérober à nos modernes Prédicateurs certains passages répétés héréditairement. A peine a-t-on cherché à le connoître d'après les misérables parodies qui en ont été publiées jusqu'ici , sous le nom de traductions. Et de là, qu'est-il arrivé ? On a jugé saint Jean Chrysostôme d'après ses travestissements, l'original par les copies ; et le dégoût que celles-ci ont inspiré a rejailli sur celui-là. Parce que de tous les Pères , saint Jean Chrysostôme est le plus éloquent dans son langage comme dans sa pensée ; il a dû

(1) *De incarnatione*, Dominic., lib. vii, cap. xxxi.

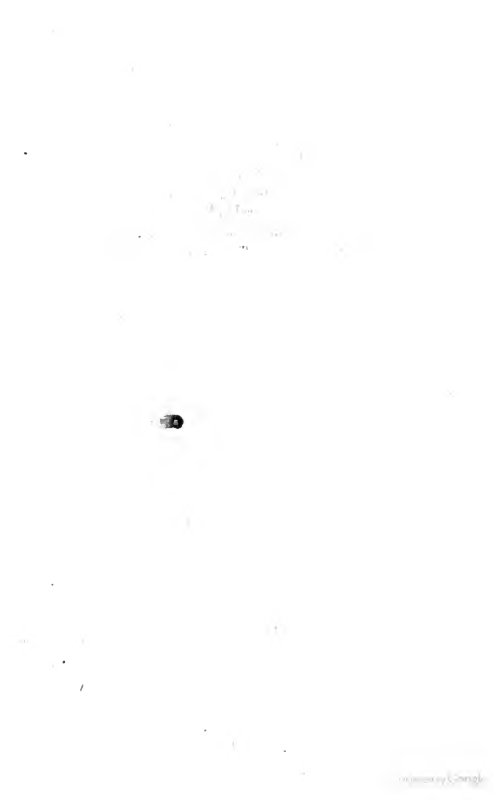
aussi être le moins épargné par ces étranges métamorphoses ; et sa réputation n'a plus été qu'un problème pour ses lecteurs.

J'ai osé entreprendre une traduction nouvelle de cet éloquent Prédicateur, et la Providence a permis que cet ouvrage fût achevé. Aurai-je été plus heureux que ceux qui m'ont précédé ? Non , Messieurs. Toute version de ce grand homme ne peut être qu'une ébauche. Venant après les autres , j'ai fait un pas de plus ; mais l'esprit de vie , mais la magnificence de l'expression, et la majesté originale, qui caractérisent Chrysostôme, manqueront encore à mes foibles essais.

Usant du même droit que mes devanciers, j'ai cru devoir établir dans mon travail une distribution plus méthodique, par là plus appropriée à notre ministère, qu'aucune de celles qui aient été adoptées jusqu'à ce jour. Je partage l'œuvre tout entier du saint archevêque en trois classes générales, qui embrassent toute notre théologie chrétienne , LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ, parce que, à chacun de ces trois chefs capitaux, viennent se rattacher tous les sujets subdivisaires qui forment la matière de la prédication. Ce plan, s'il est bien exécuté, nous fournit le double avantage et d'élaguer tout ce qui peut l'être impunément pour la gloire du maître comme pour l'instruction des disciples, et en même temps de reproduire tout ce que le génie a pu ja-

mais offrir de plus intéressant sur le dogme et la morale évangéliques.

Nous commençons par la traduction intégrale des livres sur le Sacerdoce, parce que ce traité, le premier, ou du moins le plus important, qui soit sorti de la plume du saint archevêque, donna les espérances que la suite justifia si pleinement, que les suffrages de tous les siècles l'ont placé au premier rang de ses chefs-d'œuvre.



VIE

DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Il seroit à désirer que la même plume qui nous a donné les Vies de Fénelon et de Bossuet , eût bien voulu s'exercer sur celle de saint Jean Chrysostôme. Une telle vie , composée par M. le cardinal de Beausset , seroit le plus éloquent panégyrique de l'illustre archevêque de Constantinople , un monument digne de l'un et de l'autre. Nous n'avons encore sous ce nom que des abrégés sans intérêt, ou des compilations sans méthode ou sans style (1),

(1) Pallade , évêque contemporain et ami fidèle de notre saint (que l'on a eu tort de confondre avec un autre Pallade d'Hélénople , auteur de l'*Histoire Lausique*), écrivit dans la forme de dialogue , peu de temps après la mort de l'archevêque , un récit de la persécution qu'il avoit essuyée. C'est presque là l'unique sujet de son écrit , précieux pour la fidélité plutôt que pour l'élocution. (Tillemont , *Mém.* , tom. xi , pag. 2 et 530.) La vie de saint Jean Chrysostôme occupe une place distinguée dans toutes les histoires ecclésiastiques anciennes et modernes. Mais subordonnées au plan général de l'ouvrage , elles ne présentent que de simples notices , que des fragments épars , des matériaux qui ne forment pas un corps d'ouvrage. Après Pallade , la plus ancienne Vie du saint , composée par les Grecs , est celle de Georges , archevêque d'Alexandrie , abrégée par l'empereur Léon le Sage , amplifiée par Métaphraste , et réduite à sa juste valeur par le P. Montfaucon et Stilling. (Le premier , au tom. xiii de l'édit. grecq. et lat. de saint Chrysostôme ; le second , *Act. Sanct.* , tom. xli , pag. 401—709.) L'ano-

qui sont loin de reproduire le génie et le caractère non moins admirable de ce grand évêque. La vie de saint Jean Chrysostôme est toute dans ses écrits , et ses écrits sont l'histoire de tout son siècle.

Il naquit à Antioche , capitale de l'Orient , vers 347 (1) , « dans le siècle où l'Eglise fut le plus fertile en hommes aussi recommandables par leur génie que par leurs vertus » (2). A peine sorti du berceau , il perdit son père , nommé Second , qui commandoit les troupes de l'empire en Syrie. Anthuse sa mère , restée veuve à vingt ans , ne voulut point se remarier , afin de se consacrer tout entière à l'éducation de ses enfants (3) ; dévouement dont

nyme , dont Savill a inséré l'ouvrage au tom. VIII de son édition du même Père , n'a fait que copier Georges. En 1664 , Hermant , docteur de Sorbonne , écrivain laborieux , publia la *Vie de saint Jean Chrysostôme* , en 1 vol. in-4°. Tillemont qui en fait l'éloge (*Mém.* , tom. XI , pag. 4) , en a profité pour la rédaction de son article sur l'histoire et les ouvrages du saint patriarche , qui occupe la plus grande partie du t. XI de ses *Mémoires* ; mais il a beaucoup mieux fait que lui. On trouve dans une foule de recueils , et dans tous les ouvrages biographiques , des notices plus ou moins étendues sur saint Jean Chrysostôme. Nous mettrions à leur tête celle qu'on lit au 1^{er} vol. de la *Vie des Saints* de Butler , traduit par l'abbé Godescard , pag. 569 et suiv. , pour le 27^e jour de janvier. Nous avons beaucoup profité de son travail , ainsi que de celui de l'abbé Bérault-Bercastel , dans le XI^e livre de son *Hist. de l'Eglise*.

(1) Non en 344 , comme on lit à son article , dans le *Dict. histor.* de Feller.

(2) Anger (*Extraits de saint Jean Chrysost.* , 4 vol. in-8°. Paris , 1785) , *Disc. prélim.* , pag. VI.

(3) Notre saint avoit eu une sœur aînée dont on ne sait pas le nom.

elle fut récompensée, tant par l'éloge que les païens eux-mêmes faisoient de sa vertu (1), que par les succès de son jeune fils.

Anthuse n'abandonna à personne le devoir de former son cœur à la piété. Quelles leçons peuvent suppléer les instructions et les exemples journaliers d'une mère vraiment chrétienne ? Mais si elle ne put exercer la même influence sur les heureuses dispositions de son esprit, du moins elle eut soin de n'en confier la direction qu'aux plus habiles maîtres de son temps. Encore ne se pressa-t-elle pas de l'envoyer aux écoles publiques, puisque nous apprenons de Pallade et de Socrate, ses historiens (2), qu'il ne commença guère qu'à l'âge de dix-huit ans à étudier la rhétorique, sous Libanius, et la philosophie sous Andragate. De plus sérieuses occupations avoient rempli ses premières années.

On peut conjecturer qu'il demeura quatre ans auprès de Libanius (3), s'exerçant à ce qu'on appeloit alors *Déclamations*, discours, que les succès

(1) Un sophiste célèbre, Libanius, s'écria, en parlant d'elle : « Quelles « merveilleuses femmes on trouve parmi les chrétiens ! » (Moutfaucou ,
in *Vita*, tom. XIII, pag. 92.)

(2) *Dialog.*, pag. 40. Paris, in-4°, 1680. *Hist. ecclés.*, lib. VI,
cap. III.

(3) Selon la chronologie du P. Stilling, adoptée par Giacomelli,
dans ses *notes sur le Traité du Sacerdoce*, lib. I, pag. 18, édit. Rom.,
1757.

d'Isocrate, dans ce genre, avoient mis fort à la mode, et qui n'exigeoient que les brillantes ressources de l'esprit et de l'imagination. Ce jeune disciple, qui alloit bientôt laisser tous ses maîtres si loin derrière lui, s'essaya dans ce genre, et s'y fit remarquer. Il composa entre autres un éloge des empereurs (1), qu'il envoya à Libanius. Nous avons sa réponse; il témoigne, dans une lettre écrite à l'auteur, et qui nous a été conservée par Isidore de Peluse (2), l'avoir lu avec admiration, « lui et toutes les personnes à qui » il l'avoit fait voir ». C'est là qu'il s'écrie : « Heu- » reux le panégyriste d'avoir eu de tels empereurs à » louer ! heureux aussi les empereurs d'avoir régné » dans un temps où le monde possède un si rare tré-

(1) Tillemont conjecture que c'étoit Constantin ou ses fils. (*Mém.*, tom. xi, pag. 548, notes.) Hermant pencheroit à croire que c'étoit Valentinien 1^{er}, et l'aîné de ses fils Gratien, qu'il associa à l'empire (*Vie de saint Chrysost.*, pag. 13.) L'abbé Auger dit : *De l'empereur* (*Disc. prélimin.*, pag. viii), trompé apparemment par cette assertion de M. Thomas, dans son *Essai sur les éloges* : Que saint Jean Chrysostôme, qui « étoit alors (il falloit dire : Qui alloit être bientôt) l'orateur le plus fameux du christianisme et de l'Orient, et qui avoit tout à la fois l'éloquence de la religion, de son caractère et de son génie, prononça, » en 339, cet éloge » (tom. 1, pag. 309, édit. Paris, in-8°, 1773). Comment saint Jean Chrysostôme, né seulement en 347, a-t-il pu prononcer un discours en 339 ?

(2) *Epistol.*, lib. 1, *Epist.* xlii. Cette lettre a donné lieu à de savantes discussions; elle laisseroit croire que saint Jean Chrysostôme s'adonnoit à la profession du barreau, en même temps qu'il s'exerçoit à des déclama-
tions. Giacomelli combat ce sentiment (note 9).

» sor ! » Le plus grand mérite de ce rhéteur est d'avoir rendu d'éclatants hommages à des hommes dont il ne cessa de combattre la croyance avec acharnement (1). On prétend même que , dans sa dernière maladie , comme on lui demandoit lequel de ses disciples il auroit désiré pour successeur , il avoit désigné Jean , si les chrétiens ajouta-t-il , ne nous l'eussent enlevé (2). Jean Chrisostôme étoit destiné à remplir d'autres chaires que celles du sophisme et du bel-esprit.

Cependant toutes les précautions de sa religieuse mère n'avoient pu le défendre des dangers inévitables , dans une école profane , avec les leçons du maître et les exemples des disciples. Le goût des spectacles , des parures , de tout ce que Chrysostôme appela depuis *la bassesse du siècle* (3) , s'insinuoit peu à peu dans une âme tendre , ardente , où les premières impressions agissoient avec tant d'énergie et de promptitude. Ce qui les fortifioit encore , c'étoient les bruyants exercices du barreau ,

(1) Libanius doit sa célébrité , plus à quelques-uns de ses disciples qu'à ses ouvrages et à son propre mérite. Il jouissoit , tant à Antioche qu'à Constantinople , de la plus haute réputation. Saint Basile entretenoit correspondance avec lui. Il professa jusqu'à la fin le paganisme. Ses harangues sont pleines d'invectives contre la religion chrétienne. Ses Œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-fol. Paris, 1606 et 1627.

(2) Ce mot , rapporté par tous les écrivains , est confirmé par le témoignage de Sozomène , *Hist. ecclés.*, lib. viii, chap. xxii.

(3) Comme traduit Tillemont , *supr.* , pag. 6. Chrysostôme en fait lui-

auxquels il se livra d'abord avec une affection et des succès qui ont laissé croire à des écrivains venus après, qu'il s'étoit destiné à cette carrière, quoiqu'il y ait bien plus de raison de penser qu'il s'en étoit fait un divertissement, non une profession. Sa candeur naturelle et les secrètes opérations de la grâce l'eurent bientôt dégoûté de ces dangereuses distractions. Il abandonna tout, pour se mettre sous la discipline de Méléce, évêque d'Antioche (1), qui

même l'avou dans son *Traité du Sacerdoce*. « Il étoit difficile que, livré comme je l'étois aux exercices du barreau et aux dissipations du théâtre... (Liv. 1, chap. 1.)

(1) C'est lui que l'on regarde comme le vrai père spirituel de notresaint docteur. Pallade affirme que Méléce prévoyant, par une sorte d'*instinct prophétique* les services que ce jeune homme devoit rendre un jour à l'Eglise, l'appela près de lui, l'attacha à sa personne, l'admit dans sa plus intime familiarité, développant par ses instructions et ses exemples, les leçons qu'il avoit reçues de ses premiers maîtres chrétiens, Diodore et Carterus; le préparant par la pratique des vertus chrétiennes à la grâce du baptême. Méléce avoit passé de Sébaste au siège d'Antioche. Un caractère plein de douceur et d'affabilité, un cœur vrai et ami de la paix, joints aux avantages temporels, qui relèvent le mérite et lui donnent l'occasion de se montrer avec éclat, avoient réuni sur sa personne les suffrages des catholiques et des Ariens. Ces derniers avoient même fondé sur lui des espérances, que la franchise du vertueux évêque eut bientôt détrompées. Ils le punirent de leur erreur, en obtenant de l'empereur Constance, qui leur étoit dévoué, son bannissement dans la Petite-Arménie, un mois après son installation. On lui donna pour prétendu successeur Euzoïus, Arien fongueux, déjà flettri par la déposition. La permission que Julien accorda aux évêques exilés de rentrer dans leurs sièges, rendit Méléce à l'Eglise d'Antioche. Il trouva à son retour son troupeau divisé en deux partis, dont l'un avoit à sa tête Paulin, sacré pendant son absence par Lucifer de

lui conféra le baptême (1), et le fit lecteur de son église. Il pouvoit, à cette époque, avoir vingt-quatre ans (2) : dès-lors, il changea de manière d'étudier et de vivre, s'appliquant tout entier à ce qu'il nomme

Cagliari, et l'autre ne reconnoissoit d'autre pasteur que lui. Ce schisme dura quatre-vingt-cinq ans. Julien s'étant déclaré contre le christianisme, l'exila une seconde fois. Mais il fut rappelé en 363 par Jovien son successeur. Valens, qui ne goûtoit que les Ariens, ne put pardonner au saint archevêque d'Antioche son zèle à défendre la foi de Nicée, et le condamna à un troisième exil. Gratien le remit en possession de son siège, et Théodose l'y confirma. Celui-ci lui témoignoit la plus haute vénération. Saint Nélèce présida au concile général de Constantinople, convoqué par ses ordres en 381. Il mourut dans cette ville, pendant la tenue même du concile. Tous les Pères assistèrent à ses funérailles, qui furent célébrées avec la plus grande magnificence. S. Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre, et saint Jean Chrysostôme, cinq ans après, son panégyrique. Il eut pour successeur Flavien. L'Eglise l'a mis au nombre des saints, et célèbre sa mémoire le 12 février.

(1) On peut s'étonner que notre saint, né de parents chrétiens (Hermant, *Vie*, pag. 8), ait différé si long-temps à recevoir le baptême. Il étoit loit d'approuver l'usage où l'on étoit alors d'attendre quelquefois jusqu'à la fin de la vie, au risque d'en être à jamais privé. Mais si les plus saints docteurs se sont de tout temps élevé contre une fausse retenue, que ses motifs rendoient justement suspecte; ils ne condamnoient pas non plus la sage discrétion qui prolongeoit le catéchuménat, et n'ouvroit la piscine sacrée qu'à ceux qui s'étoient bien pénétrés de la grandeur de leurs engagements. Ce fut là l'unique motif qui arrêta saint Jean Chrysostôme, et déterminà comme lui un saint Grégoire de Nazianze, un saint Basile, un saint Martin, un saint Paulin de Nole, un saint Ambroise, à différer leur baptême jusqu'à un âge déjà avancé.

(2) Baronius semble s'être embarrassé dans sa chronologie de saint Chrysostôme. On peut voir à ce sujet les savantes discussions de Tillemont et d'Hermant, *Vie*, pag. 34, 77, 81.

la céleste philosophie des chrétiens, c'est-à-dire l'étude des Livres Saints, la prière et la vie ascétique.

Celui des compagnons de sa jeunesse avec qui il s'étoit lié de la plus étroite amitié, c'étoit Basile, dont on n'a rien de certain, sinon que ce n'étoit pas le fameux archevêque de Césarée (1). Il en a fait son interlocuteur dans le dialogue de son *Traité du Sacerdoce*. Tous deux avoient résolu de se soustraire aux séductions du monde, en vivant dans la solitude. La mère de notre saint combattit ce dessein par l'éloquence de ses paroles et de ses larmes. Elle réussit pour quelque temps à lui persuader qu'il n'étoit pas besoin d'aller au désert pour fuir la société (2). Tillemont croit pouvoir fixer à cette époque de sa vie les voyages qu'il fit à Jérusalem et dans ses environs, jusque chez les solitaires des bords de l'Euphrate (3). Après la mort de sa mère (dont on

(1) L'historien Socrate est le premier qui les ait confondus; et cette erreur a entraîné jusqu'à Erasme lui-même. Nous le réfutons dans une des notes de notre traduction du *Traité du Sacerdoce*.

(2) Le discours qu'elle lui tint à cette occasion est rapporté au premier livre du *Traité du Sacerdoce*.

(3) Apparemment pour se dérober à la persécution de Valens, l'une des plus cruelles qui aient été exercées contre les catholiques. Elle commença en 370, et ne s'apaisa qu'en 378. Le prétexte fut la recherche des livres de magie; le vrai motif, le désir d'annuler la foi de Nicée. Notre saint y courut un danger que, vingt ans après, il ne se rappeloit encore qu'avec effroi. (Chrysost., *ad l'id. Junior*. Hermant, *Vie*, chap. viii.)

ne sait point précisément la date), son attrait pour la retraite l'emporta; mais il ne tarda pas à être soumis à l'épreuve la plus délicate. Au moment de l'exécuter, les évêques de Syrie, assemblés à Antioche, à qui les vertus des deux amis étoient bien connues, voulurent les faire tous deux évêques. Chrysostôme déterminé à refuser, mais ne voulant pas que l'église fût privée des services que Basile pouvoit lui rendre, se cacha, et, par une ruse innocente, prépara l'élection de son ami.

Rien ne s'opposant plus à son dessein de retraite, il l'exécuta, en allant dans les montagnes de la Syrie se mettre sous la conduite d'un ancien solitaire, avec qui il passa quatre années. Ce n'étoit pas assez pour la ferveur de sa piété: il lui falloit une solitude encore plus profonde; et s'enfermant seul dans une caverne, comme l'avoit fait autrefois Démosthène, il y vécut deux ans (1), sans autre société que Dieu, s'appliquant à la méditation de l'Ecriture, qu'il apprit par cœur tout entière, et s'y livrant à des austerités de nature à compromettre une santé plus forte que la sienne. Ce fut alors qu'il composa son traité du *Sacerdoce*, regardé comme le chef-d'œuvre de son auteur et l'un des meilleurs livres de l'antiquité (2). C'en fut point là le seul fruit de sa retraite.

(1) Baillet dit six ans (*Vies des Saints*, tom. 11, in-5°, pag. 367); ce qui est contredit par les chronologies les mieux accréditées.

(2) Tillemont avance que cet ouvrage ne fut composé qu'après sa sortie

On rapporte à cette même époque de sa vie ses écrits pour la défense de la vie religieuse et solitaire. Si elle avoit des admirateurs et des apologistes, elle avoit aussi des détracteurs qui la condamnoient comme contraire à la nature et à la société. Ces accusations attiroient aux plus saints habitants des déserts des disgrâces qui alloient souvent jusqu'à la persécution. Ce fut pour y répondre qu'il composa cette apologie. Voici la conduite qu'il observe dans cet ouvrage. Après avoir soutenu en général, dans le premier livre, l'innocence et la sainteté de la vie religieuse, et fait voir, par la corruption du monde, combien il est utile et même nécessaire de s'en séparer; il emploie le second à répondre aux accusations des païens qui déclamoient contre ce genre de vie, et s'emportoient aux derniers outrages, lorsque leurs enfants les quittoient pour se retirer dans le désert; et enfin il réfute dans le troisième ceux d'entre les chrétiens qui se plaignoient, en de semblables occasions, de voir périr, par la retraite de leurs enfants, leur consolation particulière, et toute l'espérance de leurs familles (1). Les *Consolations* adressées à Théodore, sont aussi du même temps (2).

du désert (p. 32). Ce qui est contredit par Pallade. La traduction complète que nous publions de cet ouvrage, et les notes dont nous accompagnons notre travail, nous dispensent de faire ici l'éloge particulier de ce beau Traité.

(1) Hermant, *Vie de saint Chrysost.*, pag. 61.

(2) Montfaucon n'est point ici d'accord avec Tillemont. Cette controverse est peu importante.

Théodore, après avoir embrassé la vie religieuse, l'avoit quittée pour rentrer dans le monde. Notre saint lui écrivit deux lettres si persuasives, qu'elles fixèrent à jamais les irrésolutions de Théodore : il rentra dans la solitude et n'en sortit que pour monter sur le siège épiscopal de Mopsueste.

On rapporte à cette époque de sa vie les deux traités de la *Componction du cœur*, qu'il composa sur la demande de deux solitaires. Cet ouvrage excellent respire toute l'onction des sentiments qu'il veut inspirer.

Une imagination aussi vive que celle de saint Jean Chrysostôme ne pouvoit envisager un objet que pour l'agrandir encore. L'idée qu'il s'étoit faite de la vie solitaire lui retraçoit l'image de la plus sublime philosophie. En effet, cette abnégation absolue, tant des autres que de soi-même, élève l'âme au-dessus de tous les liens terrestres, pour ne l'assujettir qu'à Dieu seul ; indépendance vraie, que le monarque ne connoît point au sein de ses grandeurs et de son opulence. Cette pensée, profondément méditée, donna occasion au Traité sous le titre de *Comparaison entre un solitaire et un roi*, où le saint docteur établit que le premier est seul véritablement philosophe, et que les souverains, avec tout le faste de leur grandeur, de leur puissance et de leurs richesses, sont au-dessous d'un solitaire, qui vit dans la vraie philosophie, c'est-à-

dire dans la piété que Jésus-Christ nous a apprise (1).

Chrysostôme ne se contentoit pas de recommander aux autres la mortification. Il la pratiquoit ; et ses pieux excès, en ce seul genre, auroient infailliblement exposé sa vie (2), si la Providence ne l'eût ramené à Antioche, où il retrouva son archevêque, saint Méléce, rendu enfin à son église, après un exil de huit années. Méléce l'éleva au grade du diaconat. Il avoit alors trente-trois ans. Son humilité ne lui permit de recevoir l'ordre du sacerdoce que cinq ans après.

Il avoit laissé au désert un religieux nommé Stagyre, tourmenté par le malin esprit. Ce n'étoit pas l'égarément passager d'une imagination blessée ; mais une possession réelle, de la nature de celles dont il est parlé dans l'Écriture, et dont les accès violents jetoient le malheureux solitaire dans une mélancolie sombre et furieuse qui alloit jusqu'au désespoir.

(1) « Cette pièce se trouve placée, dans l'édition de Savill, parmi celles » qui sont supposées. Mais Savill lui-même avoue que cela s'est fait par mé- » garde, et qu'on a de grandes raisons pour croire qu'elle est de celui dont » elle porte le nom. » (Tillemont, pag. 25.)

(2) Pallade affirme qu'il passoit presque toutes les nuits sans dormir ; ce qui affoiblit tellement sa santé, qu'il ressembloit à un cadavre plutôt qu'à un homme vivant. Ses forces étant ainsi épuisées, il se vit contraint de renoncer à un genre de vie aussi austère, et revint à Antioche reprendre l'air natal. Mais il en porta jusqu'à la fin de sa vie les honorables cicatrices. (Chrysost., *Epist.* cxxv, *ad Cyriac.*)

Un autre contemporain, qui avait été gouverneur de Constantinople, avant d'embrasser la vie monastique, saint Nil, avoit connu Stagyre et sa famille. Il en parle dans une de ses lettres⁽¹⁾ comme de l'un des plus mémorables exemples des secrets jugements de Dieu, et affirme que la conduite du malade étoit un sujet d'édification pour tous les frères.

Stagyre avoit une pleine connoissance de sa situation. Il en parloit avec autant de candeur que d'amertume. « Ce n'étoit que depuis son entrée en religion, et non pas du temps qu'il se livroit aux dissipations du siècle, que sa funeste maladie s'étoit déclarée ; en vain ses austérités avoient redoublé avec ses prières, et les plus saints personnages s'étoient unis à lui pour demander à Dieu sa guérison. Tout ce qui augmentoit sa douleur, c'étoit de voir qu'autour de lui tout fût en paix, tandis que lui seul avoit à souffrir le mal le plus cruel et le plus humiliant. »

L'histoire de ce vertueux jeune homme avoit plus d'un rapport avec celle du patriarche Job. On pouvoit croire que, si Dieu paroissoit l'abandonner aux fureurs du démon, c'étoit en punition de quelque grand crime. Ainsi raisonnent les hommes sur les adversités que les justes éprouvent le plus communément.

(1) Lib. III, *Epist.* XIX, *ad Ephes. presbyt.*, pag. 299.

Jean, que nous appelons déjà Chrysostôme, parce qu'il est dans ses écrits tout ce qu'il alloit être à la tribune, composa pour lui son traité de la *Providence*, partagé en trois livres, où, s'élevant aux plus hautes considérations, il lui découvre, dans les afflictions des âmes pieuses de tous les temps, le témoignage d'une prédilection toute particulière du Seigneur à leur égard.

Ce furent là les principaux ouvrages qui l'occupèrent pendant les cinq années de son diaconat. Dans un temps où les offices ecclésiastiques n'étoient pas aussi multipliés qu'ils le sont devenus depuis, chacun d'eux avoit ses devoirs distincts et sagement limités.

Nous ne croyons pas que saint Jean Chrysostôme ait prêché en public avant d'être admis au sacerdoce; c'étoit même, dans la discipline d'alors, un droit réservé aux évêques. Flavien, que sa charité pour son peuple élevoit au-dessus des règles, autant qu'elle le rendoit supérieur à tout sentiment de jalousie (1), lui conféra, avec le sacerdoce, le ministère de la prédication. Il avoit fallu combattre long-temps sa modestie, pour le résoudre à se charger d'aussi importantes, mais périlleuses fonc-

(1) Il prêchoit lui-même, et ne manquoit pas d'éloquence, au rapport de Théodoret. Dupin conjecture que parmi les homélies de saint Jean Chrysostôme, plusieurs peuvent être revendiquées en faveur de ce saint pontife (1^{er} siècle, part. 1, pag. 19).

tions. La confiance du saint évêque et la renommée déjà acquise par l'orateur amenèrent toute la ville d'Antioche à ses premières prédications. Le discours qu'il prononça sur son ordination témoignait sa profonde humilité. Il y exprime sa surprise et son effroi, en se comparant avec les fonctions nouvelles qui viennent de lui être imposées, et se recommande à la bienveillante charité de son peuple, dans les termes d'une modestie dont on voit bien que le principe étoit dans son cœur et dans la longue méditation qu'il avoit faite déjà des devoirs du sacerdoce.

Il les prononça dans l'ancienne église qui avoit été tenue par saint Méléce et ceux de sa communion, depuis qu'ils s'étoient séparés des Ariens. « L'usage » étoit alors, dit le sage historien de l'Eglise, de ne » parler au peuple que pour lui expliquer l'Evangile » ou quelque autre partie de l'Ecriture, dont le prédicateur prenoit souvent un livre pour l'expliquer » de suite, ou bien il en choisissoit le sujet le plus » important (1). » Chrysostôme voulut se conformer à cet usage. Son peuple lui témoignait par ses empresses combien il lui savoit gré de cette méthode. On accouroit, dit-il, à ses homélies sur l'Ecriture, comme les abeilles à un champ émaillé de fleurs (2). Il est à croire que saint Jean Chrysostôme

(1) Fleury, *Mœurs des chrétiens*, n° xi.

(2) Homél. xvi, au peuple d'Antioche.

s'étoit proposé d'expliquer de cette manière l'ancien et le nouveau Testament ; et il a exécuté ce dessein en grande partie (1). Il savoit que le véritable, l'unique objet de la prédication est d'exposer aux peuples les oracles de la Vérité éternelle, dans les livres qu'elle-même a dictés, et de les rendre accessibles à toutes les intelligences. Tout sermon ne doit être que l'interprétation de l'Écriture. L'exemple de saint Jean Chrysostôme suffit à lui seul pour justifier l'excellence de cette méthode, dont on ne sauroit trop déplorer la perte (2). Elle intéresse puissamment l'esprit et le cœur ; elle ouvre une libre carrière aux développements de la science et aux grandes conceptions de l'éloquence. De tous les Pères, saint Jean Chrysostôme est celui qui en a le mieux saisi le caractère et déterminé les limites.

Sa manière est aussi habilement conçue, qu'heu-

(1) Suidas affirme qu'il l'a expliqué tout entier, pag. 1258.

(2) Nous avons bien conservé l'usage de citer l'Écriture à la tête de nos sermons (ce que l'on appelle le texte), et quelquefois dans le corps du discours. Ces citations fugitives, ces mots jetés au hasard, d'après les livres saints, suffisent-ils à l'objet essentiel de notre ministère ? L'orateur, passant rapidement sur les paroles de l'Écriture, ne leur donne pas le temps de s'insinuer dans l'âme des auditeurs. Nos grands prédicateurs modernes paraphrasent sans doute avec beaucoup d'intérêt les différents textes ; mais, demande l'abbé de Besplas, est-ce toujours avec autant de justesse que d'esprit et de sagesse ? (*Essai sur l'éloquence de la chaire*, pag. 33.) Et sa censure n'épargne pas Bourdaloue lui-même à ce sujet. (Voyez la *Dissertation* du même sur l'abus des citations de l'Écriture, pag. 51 et suiv.)

reusement exécutée. Il commence par expliquer le texte verset par verset, en expose le sens littéral ou historique, pour en tirer des inductions morales ou spirituelles. Il ne laisse rien en arrière, sans l'avoir éclairci, développé. Son unique étude est de servir à l'instruction des peuples, et à leur salut (1). Il ne donne point, comme la plupart des autres, dans les interprétations allégoriques. Rien de forcé, rien de subtil, ni qui sente la dissertation; jamais de questions étrangères, ni recherchées. Les difficultés les plus embarrassantes, en apparence, s'aplanissent sous sa discussion; les choses les plus communes et les plus stériles s'agrandissent, et se vivifient: tant sa pénétrante sagacité lui fait découvrir les sens les plus cachés, les aperçus les plus délicats. On diroit que c'est l'Apôtre lui-même qui exprime ses propres sentiments, et que Chrysostôme ne fait que tenir la plume.

Ce n'est pas assez de parler à l'intelligence. Chaque instruction offerte à l'esprit, doit se diriger vers le cœur, pour amener celui qui vous écoute à un secret retour sur lui-même, lui présenter sa propre

(1) « Photius observe qu'il ne peut se lasser d'admirer la conduite si sage de ce grand homme, qui vouloit bien qu'on crût qu'il ignoroit certaines choses, qu'il étoit peu propre à pénétrer ce qu'il y a d'obscur et de caché, et qu'il manquoit de quelques autres qualités semblables, plutôt que de rien mêler dans ses discours qui ne fût pas pour l'avantage et pour le profit du peuple. » (*Cod.* 174, pag. 388. Dans Tillemont, pag. 35.)

image dans le miroir que vous mettez sous ses yeux , l'engager à un retour sérieux sur lui-même , faire germer dans son âme un remords , une résolution sainte , y imprimer l'horreur du vice , et l'amour de la vertu. Tel est l'art de saint Jean Chrysostôme. Pas un mot , qui ne soit un élan de son cœur ; pas une pensée , qui ne soit un conseil utile , un reproche ou un encouragement. Fortement pénétré lui-même , il ne lui en coûte pas le moindre effort pour pénétrer les autres. Les mouvements s'y succèdent les uns aux autres , non brusques et précipités , mais qu'une raison éclairée conduit et ménage comme par degrés , et qui font cette véhémence du discours sage et raisonnable à laquelle il est impossible de résister. D'où vient que , toujours maître de son sujet , il n'outré rien , animé sans emportement , sévère sans dureté , doux , insinuant , simple sans négligence , pompeux et magnifique sans ostentation. Quand il paroît s'abandonner à un certain luxe d'imagination , il ne fait qu'obéir à son heureux naturel , comme un fleuve , resserré dans ses rives , s'épanche pour porter au loin l'abondance. Il est rare que ses raisonnements ne soient pas éclairés par des comparaisons et des exemples qui les appuient , les rendent plus concluants et plus populaires ; c'est le rayon du soleil qui ajoute encore à la clarté du jour. « Saint Jean Chrysostôme abonde tellement en pensées ingénieuses ou en tableaux su-

» blimes , a dit le cardinal Maury , qu'on trouve à
» chaque page dans ses sermons de beaux traits à
» citer avec éclat dans les chaires chrétiennes. »
L'illustre écrivain ajoute que l'on peut même y emprunter quelquefois des hypothèses oratoires et dramatiques d'un très grand effet (1).

L'explication du texte est toujours terminée par une instruction morale, dont l'usage s'est conservé chez les sermonaires protestants, sous le nom d'*Application*, détachée du reste de leur commentaire ; tandis que, dans saint Chrysostôme, elle vient le plus souvent s'y attacher par un lien immédiat, ou par des transitions naturelles. C'est là que le talent de notre orateur se manifeste dans tout son éclat, pour la confirmation de la foi, ou la correction des mœurs. Il la met toujours en rapport avec les besoins les plus pressants de ses auditeurs, suivant la connoissance qu'en avoit ce pasteur si sage et si vigilant (2). Tantôt, c'est une démonstration lumineuse de quelques-uns des caractères divins du christianisme, contre les Juifs et les païens, accourus en foule à ses prédications ; tantôt, la discussion d'un point de doctrine controversé par les hérésies de son temps ; le plus souvent, une exhortation adressée à tous, qui a pour objet un désordre public ou

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. II, pag. 222.

(2) Fleury, *Mœurs des chrétiens*, n° LX.

particulier à poursuivre, une vertu à pratiquer. « On voit même qu'il attaquoit les vices l'un après l'autre, et qu'il ne cessoit point d'en combattre un qu'il ne l'eût entièrement exterminé, ou du moins notablement affoibli (1). » Les portraits qu'il en trace sont achevés. Il peint surtout par les actions; et tous ses portraits sont tracés de main de maître (2). En un mot, chacune de ces excellentes homélies a tout le charme d'une conversation entre des amis qui traitent ensemble des plus graves intérêts. Le cœur, l'esprit, sont également émus, entraînés. On ne voit point, sans une vive admiration mêlée d'une sorte d'attendrissement, ce composé, unique peut-être dans l'histoire de l'éloquence, de l'autorité de l'évêque, de la tendre charité d'un père, de la science consommée du théologien, de la chaleur de mouvement de l'orateur.

Dès lors, le vrai caractère de l'éloquence chrétienne fut déterminé pour tous les siècles. La méthode du saint prêtre d'Antioche devint la règle du genre, et le sceau de la vérité. Cet Évangile, que l'orgueilleuse philosophie du siècle avoit méconnu, fut jugé le code de la plus parfaite sagesse, et la source des plus sublimes conceptions qui pussent s'offrir au génie. C'étoit là le dernier trophée qui manquât à la gloire du christianisme. Chrysostôme

(1) Fleury, *ibid.*

(2) Gisbert, *l'Eloquence chrétienne*, chap. ix, pag. 165.

fut donné au monde ; et le paganisme fut vaincu à la tribune , comme dans ses temples.

De semblables harangues , si nouvelles , si intéressantes pour tous les âges et pour toutes les classes de la société , attiroient une affluence extraordinaire. Notre orateur dit quelque part que , l'on comptoit dans son auditoire jusqu'à cent mille personnes (1). C'étoit tout ce qu'Antioche pouvoit contenir d'habitants. Chrétiens , infidèles , tous venoient se confondre , et ne former qu'une immense famille au pied de cette chaire , d'où il ne sortoit que des conseils utiles et des bénédictions.

Qu'il survînt des événements intéressants pour l'ordre public , ou la rencontre d'une fête de martyr ; Chrysostôme interrompoit ses explications de l'Écriture , et son instruction prenoit alors un essor plus relevé. Les funestes suites qu'entraîna la sédition dont la ville d'Antioche fut le théâtre en 387 , donnèrent à son talent l'occasion de se produire avec le plus grand éclat.

La guerre que Théodose avoit eu à soutenir contre le tyran Maxime , avoit épuisé le trésor public. L'empereur se vit obligé d'ajouter des charges nouvelles aux anciens impôts déjà excessifs , et administrés avec une rigueur qui les rendoit encore plus odieux (2) ;

(1) *Homil.* LIX, tom. I, pag. 690, ed. Morel.

(2) D. Ceillier, tom. IX, pag. 103. Libanius, *orat.* XXIII, pag. 526. Butler, pag. 409.

on se plaignit. Antioche, surtout, témoigna son mécontentement par une révolte déclarée. Ses premiers magistrats, au lieu de contenir la multitude par de sages remontrances et par leurs propres sacrifices, ne songèrent qu'à l'aigrir, et l'exciter à la révolte. Une populace soulevée se porta aux plus violents excès; les statues de l'empereur et de Théodose, son père, furent outragées; on n'épargna pas même celles de l'impératrice Flaccille, princesse vraiment accomplie, dont la perte récente avoit causé un deuil général. Saint Grégoire de Nysse, qui avoit prononcé son éloge funèbre, avoit parlé comme tout son siècle, dans la peinture qu'il avoit faite de ses belles qualités. On l'avoit vu constamment unir à tous les exercices de la piété, les plus héroïques vertus; visitant en personne les hôpitaux et les pauvres dans leurs propres maisons, les servant de ses royales mains (1), ne croyant point s'abaisser en prodiguant aux membres souffrants de Jésus-Christ tous les secours de la charité la plus tendre et la plus généreuse. C'étoient ces mêmes pauvres qui, oubliant leur bienfaitrice, insultoient ses images avec la plus brutale fureur, jusqu'à les briser en morceaux et les traîner par les rues.

Théodose n'apprit ces détails qu'avec la plus vive indignation. Ce prince, que l'histoire et la religion

(1) Theodoret, *Hist.*, lib. v, cap. xviii.

comptent au nombre des plus grands hommes, ne savoit pas toujours commander à la violence d'un premier mouvement. On en avoit fait déjà la triste expérience. Une autre ville, Thessalonique, eut le malheur d'encourir la disgrâce du prince; huit mille de ses habitants furent passés au fil de l'épée (1). Telles sont les colères et les vengeances des rois, disoit encore quatorze ans après, saint Jean Chrysostôme. Parce que leur puissance est sans bornes, ils n'en veulent pas donner à leur ressentiment (2). Le châtimement dont la ville d'Antioche étoit menacée, alloit être bien plus rigoureux encore, si la Providence n'eût suscité un autre Ambroise pour venir au secours de cette ville, bien plus coupable que la première. Théodose irrité, avoit ordonné qu'elle fût détruite de fond en comble avec tout ce qu'il y avoit d'hommes et de femmes, sans épargner même les enfants (3). L'arrêt n'auroit pas manqué d'être exécuté; et l'on s'y attendoit. La sédition s'étant apaisée presque d'elle-même, à l'emportement le plus furieux avoit tout à coup succédé un calme sombre et lugubre. Les habitants con-

(1) Theodoret, *Hist.*, lib. v; cap. xix, parle du massacre de Thessalonique, comme antérieur à la sédition d'Antioche, quoique d'autres, comme Sosime, la reculent après.

(2) *Homil.* vii, in *Epist. ad Coloss.*

(3) Le même, Homélies v et xvii au peuple d'Antioche. Hermant, pag. 122. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. xix.

sternés avoient horreur de leur propre conduite ; la honte, les remords, la crainte tenoient tous les cœurs accablés. On verra, dans saint Jean Chrysostôme lui-même, le tableau qu'il fait de l'effroi des citoyens, dont les uns désertoient par troupes, pour aller s'enfoncer dans les forêts et sur les montagnes, cherchant un asile dans les réduits les plus cachés, et ne se croyant pas en sûreté dans les cavernes les plus sauvages ; les autres, abandonnés à leur désespoir se tenoient renfermés chez eux, sans oser en sortir, attendant la mort dans une espèce de stupidité. Les philosophes eux-mêmes avoient fui. Un silence morne, une solitude affreuse régnoient dans toute la ville d'Antioche. Les magistrats faisoient comparoître devant leur tribunal ceux qu'on avoit arrêtés à la fin de la sédition. Honteux de n'avoir rien fait pour empêcher le crime, ils se montroient plus sévères pour le punir. Après avoir fait essayer aux coupables les plus violentes tortures, ils firent périr les uns par l'épée, d'autres par le feu ; ils en livrèrent plusieurs aux bêtes. On ne fit pas même grâce aux enfants. Tant de supplices n'eussent rassuré pas ceux qui restoient. Après tant de coups redoublés, la foudre sembloit toujours gronder sur les têtes (1).

Ce fut dans ces circonstances, sept jours après la

(1) Auger, *Extraits de saint Jean Chrysostôme*, tom. 1, pag. 70.

sédition, arrivée un peu avant le carême de 387, que Jean Chrysostôme prononça ses homélies, au nombre de vingt-deux, qui ont reçu de cet événement leur dénomination particulière, et dont la célébrité les met au premier rang parmi les œuvres de ce Père, le plus touchant des orateurs de ces beaux siècles. Il les prononçoit au nom et dans l'absence de son évêque, saint Flavien. Celui-ci, d'un âge déjà très avancé, étoit allé trouver l'empereur à Constantinople, dans le dessein de prévenir les rapports qu'on ne manqueroit pas de lui faire de l'attentat, et de fléchir sa colère. On lisoit alors dans l'église les Épîtres de saint Paul, comme on fait encore maintenant. Avant de faire porter son instruction sur le commentaire, l'orateur crut devoir rappeler l'événement dont tous les esprits étoient si profondément occupés. Plein de la lecture des prophètes, il emprunte leur langage pour déplorer la triste situation de sa patrie; il essaie de relever le courage de ses concitoyens, mêlant le reproche à l'exhortation, et finit par l'explication des paroles de l'Apôtre dont on venoit de faire lecture. Telle est la matière de la première de ses homélies sur les statues (1).

(1) L'ordre en est interverti dans les diverses éditions. (Voy. Montfaucon, *Oper. S. Chrysost.*, tom. II, *Præfat. ad Homil. de statu*, et tom. XIII, pag. 106.) Nous nous sommes attachés à la chronologie de Tillemont. Il est évident qu'il en manque quelques-unes.

Cependant Théodose, revenu de son premier emportement, donnoit à sa vengeance une direction plus régulière. Il envoie à Antioche deux commissaires chargés d'informer contre les coupables, avec pouvoir de vie et de mort. Il leur avoit donné ordre de fermer le théâtre, le cirque et les bains publics, d'ôter à la ville ses privilèges et le rang de métropole, de la réduire à la condition d'un simple bourg soumis à la dîme, de retrancher aux pauvres la distribution de pain qui s'y faisoit comme dans Rome et dans Constantinople.

Les commissaires remplirent leur message, affectant d'entourer leur tribunal du plus formidable appareil. Ils prirent des informations nouvelles, firent arrêter et conduire en prison grand nombre de citoyens; mais ils auroient pu sévir avec encore plus de rigueur. Chrysostôme fait valoir habilement ce mélange de sévérité et de modération, pour inspirer à ses auditeurs une courageuse résignation, ou tempérer leur douleur par de plus consolantes espérances. Il suit à la fois les magistrats dans le cours de leur procédure, les licteurs dans leurs exécutions, l'archevêque Flavien dans sa marche, dans la ville impériale, où il arrive enfin après bien des traverses, dans le palais du prince, dans l'audience particulière qu'il en reçoit; il rapporte le discours de l'évêque (et il n'est pas difficile d'en reconnoître l'auteur), les entretiens de Théodose, et le succès inespéré de la négociation.

Tandis que l'évêque plaidoit auprès de l'empereur la cause des malheureux habitants d'Antioche, les solitaires qui habitoient les montagnes voisines d'Antioche, instruits de l'événement, crurent que ce n'étoit pas assez de les assister de leurs prières, comme ils avoient toujours fait, s'ils ne faisoient quelque chose d'extraordinaire pour son secours, dans une nécessité si pressante. « La même charité qui les avoit renfermés tant d'années dans des cellules et dans des grottes, les répandit dans les rues et dans les places publiques de cette ville désolée. Ils ne se contentèrent pas de faire l'office de médiateurs auprès de Dieu, qui est le souverain juge de tous les hommes, mais ils jugèrent qu'ils devoient parler avec quelque autorité de sa part aux juges et aux magistrats, qui étoient ses lieutenants et ses images (1). » L'orateur n'oublie pas ce trait si honorable de charité chrétienne, et le relève encore par l'opposition avec la lâcheté des philosophes qui avoient déserté la ville (2). Il les fait voir descendus

(1) Hermant, pag. 153.

(2) Il est vrai que l'historien Sosime fait un récit tout contraire. Il prétend que le sénat de la ville d'Antioche, justement alarmé des suites que la sédition devoit avoir, s'étoit empressé d'envoyer à Théodose des députés, à la tête desquels étoit Libanius, sophiste renommé par son éloquence. Libanius alla trouver l'empereur, et prononça, dit-il, en sa présence deux discours, insérés en effet dans le Recueil de ses Harangues, l'un pour l'engager à pardonner à la ville d'Antioche, l'autre pour lui rendre grâces du pardon accordé à cette ville coupable. Tout au plus faut-il croire avec

de leurs montagnes, comme des anges venus du ciel, intrépides au milieu de la consternation générale, entrant dans cette ville qui ne leur étoit connue que par sa renommée, se dirigeant vers le tribunal, abordant les juges, restant des journées entières aux portes du palais, protestant qu'ils ne se retire-roient point qu'ils n'eussent obtenu grâce, projetant d'aller en personne la solliciter jusqu'à Constantino-ple, s'offrant à mourir à la place des coupables.

Un, entre autres, de ces solitaires, dont l'histoire nous a conservé le nom (il s'appeloit Macédonius), homme d'une sainteté consommée, mais d'une simplicité purement évangélique, s'étant trouvé sur le chemin des commissaires impériaux, arrête l'un d'eux, et, le prenant par le manteau, commande à tous de descendre de cheval, les étonne par un air d'autorité qui ne s'explique point par des causes humaines, et leur adresse ces paroles :

« Mes amis, voici ce que vous direz à l'empe-
 » reur : Vous êtes homme, vos sujets sont aussi des
 » hommes faits à l'image de Dieu. Pour venger des

Tillemont, qu'il les auroit composés en son propre nom, et non comme député d'Antioche, ainsi qu'il l'annonce lui-même dans son exorde. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnoître, avec l'abbé Auger, « que ces discours, comparés avec ceux de saint Jean Chrysostôme, ne sont » que la froide déclamation d'un sophiste, au lieu que ceux de l'autre » sont la riche et touchante composition d'un orateur vraiment éloquent ». (Tom. 1, pag. 166.) M. Thomas lui-même, qui prodigue tant d'éloges à Libanius, ne peut s'empêcher de reconnoître ici son infériorité.

» figures de pierre ou de métal, convient-il de
 » détruire les images vivantes et raisonnables de la
 » divinité? Il est aisé de rétablir vos statues, et
 » déjà elles le sont ; mais il vous sera impossible,
 » tout maîtres que vous êtes de la terre, de rendre
 » un seul cheveu à ceux que vous aurez fait
 » mourir. »

Les prêtres, de leur côté, animés d'ailleurs par l'exemple du plus illustre d'entre eux, ne cédoient pas en zèle à ces courageux solitaires. Les magistrats eux-mêmes, vaincus par l'ascendant d'aussi héroïques vertus, devenoient les protecteurs des accusés. La religion et l'éloquence parloient en leur faveur, à l'âme sensible et chrétienne du grand Théodose ; et l'arrêt de mort de la coupable Antioche échappoit de ses mains.

Ces récits, exposés avec la chaleur du pathétique le plus puissant et le plus varié, remplissent les vingt-deux homélies sur le renversement des statues. Avec l'admiration, le calme et la confiance renaissent dans ces âmes si abattues peu auparavant ; et souvent l'orateur se vit obligé de faire suspendre les applaudissements qu'on lui donnoit, ou de s'arrêter lui-même tout court dans l'impossibilité de se faire entendre au milieu de ces bruyantes acclamations. Ministre fidèle, il ramenoit à la gloire du divin Maître les dispositions nouvelles d'un peuple conquis par le malheur à la pénitence.

La réforme opérée dans les mœurs d'Antioche ne fut pas une ferveur de circonstance. Elle se soutint durant tout le temps qu'il y resta, jusqu'à sa promotion au siège de Constantinople ; prêchant à son peuple tous les dimanches de l'année, outre plusieurs jours de chaque semaine de Carême, les fêtes des martyrs, et diverses occasions extraordinaires. C'est à son séjour dans cette ville que l'on rapporte ses homélies sur la Génèse, sur les Psaumes, sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, sur les Épîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens et les deux à Timothée, ainsi qu'un grand nombre d'autres sermons, et traités sur les principaux points du dogme et de la morale chrétienne, qui font reconnoître la force autant que la fécondité de son génie.

Il y avoit douze ans déjà que saint Jean Chrysostôme rendoit à la religion, à son évêque, à la ville d'Antioche, à toute l'Église, les services les plus éclatants ; lorsque Dieu, pour la gloire de son nom, l'appela sur un autre théâtre, où il préparoit à sa vertu d'autres épreuves et d'autres couronnes.

Le siège de Constantinople vint à vaquer en 397, par la mort de l'archevêque Nectaire. L'importance de cette ville, devenue la seconde Rome, depuis que Constantin y avoit transféré le siège de l'empire, l'influence que ses évêques obtenoient aisément à la cour, donnèrent l'éveil à tous les ambi-

tieux. Ils se présentèrent en grand nombre. « On vit les portes du palais, et les maisons des grands, assiégées par la brigue et par la cabale ; des prêtres, oubliant leur sacré caractère et leur peu de capacité, descendre jusqu'à mendier honteusement les suffrages des derniers citoyens, ou les acheter par de criminelles profusions (1). » Un seul homme redoutoit encore plus l'épiscopat que les autres ne le convoitoient. Celui-là avoit été proposé à l'empereur Arcade par Eutrope, son premier ministre, alors tout puissant sur l'esprit de son maître. La réputation de Chrysostôme avoit pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire. Eutrope avoit eu occasion de le connoître personnellement, dans un voyage qu'il avoit fait à Antioche, et avoit remporté la plus vive impression de son caractère et de son talent. Mais il falloit obtenir son consentement, et l'on avoit pressenti les obstacles que l'on auroit à combattre. Toutes les mesures furent prises pour rendre inutile le refus auquel on s'attendoit. On craignoit en outre le soulèvement d'un peuple innombrable, facile à s'émouvoir, et tendrement attaché à l'Ange tutélaire qui, dans l'événement si mémorable du renversement des statues, avoit préservé ses citoyens du désespoir, et la ville entière de sa ruine. Eutrope manda au comte d'Orient de se rendre maître de sa personne par quelque stratagème, et

(1) Tillemont, pag. 109.

de l'amener à Constantinople. La commission fut exécutée fidèlement. Le comte pria Chrysostôme de venir le trouver dans un asile près la porte Romaine. Là, il le prit dans sa voiture, et le transporta en grande diligence jusqu'à un lieu convenu, où il le remit entre les mains des officiers envoyés de la Cour.

Le choix d'Arcade ne déplut qu'à Théophile, patriarche d'Alexandrie.

Théophile n'aspiroit point pour lui-même au siège de la ville impériale. La discipline d'alors l'enchaînoit à son Eglise d'Alexandrie; mais il avoit compté sur ses intrigues et son crédit, pour y faire parvenir une de ses créatures; le prêtre Isidore, dont les vertus simples et obscures ne portoient nul ombrage à son ambition. Le dépit d'avoir échoué avoit laissé au fond de son cœur un ressentiment qui ne put s'y tenir long-temps secret. Contraint par les ordres de l'empereur et de son ministre, de consacrer de ses mains le nouveau patriarche, il eut, durant la cérémonie de l'ordination, le temps de l'examiner, et le malheur de le pénétrer. Il étoit difficile en effet de voir Chrysostôme, sans remarquer en lui, même à l'extérieur, l'empreinte d'une âme forte et vigoureuse, « qui se manifestoit par je ne sais quoi de grand, de généreux et d'intrépide (1). »

(1) Hermant, pag. 197. D. Ceillier, tom. ix, pag. 792.

Tout entier au sentiment de ses devoirs, Chrysostôme croyoit n'avoir à combattre d'ennemis que ceux de la vérité catholique, et fut long-temps sans soupçonner la conjuration, qui dès lors se tramoit contre lui, et ne cessa de le persécuter durant sa vie, et même après sa mort. Il continua de faire à Constantinople ce qu'il avoit fait à Antioche.

Ses premiers soins furent pour la réforme de la maison épiscopale. Il commença par retrancher les dépenses que ses prédécesseurs avoient cru nécessaires au soutien de leur dignité, ne voyant en elles qu'une fastueuse superfluité, qui ne convenoit point à un successeur des apôtres. Nectaire lui avoit laissé un riche ameublement; il le vendit, et le produit en fut donné aux premières nécessités des pauvres. Sa table fut réduite au plus rigoureux nécessaire. « Il mangeoit ordinairement seul; il y avoit cependant une table décemment servie pour les étrangers, dans une maison voisine de la sienne (1). » Les fonds considérables, qu'absorboit auparavant une représentation mondaine, étoient appliqués au soulagement des pauvres, et surtout des malades. Ils lui suffirent pour fonder et entretenir plusieurs hôpitaux, l'un près de la principale église, l'autre en faveur des étrangers dans des quartiers

(1) Butler, pag. 421. Sozom.; lib. viii, cap. xii. Pallad., *Vita*, cap. v, pag. 19, tom. xiii, edit. Bened. Montfaucon, *ibid.*, pag. 141.

plus reculés. Le gouvernement en fut confié à des prêtres d'une vertu éprouvée. Le choix des divers officiers de cette maison ne fut pas moins l'objet de ses soins. Jamais il ne tomboit que sur des personnes recommandables par leur prudence, leur zèle et leur charité. Ses historiens ne nous ont pas laissé ignorer que, dans une pressante nécessité, il ne craignit pas de vendre une partie des vases sacrés de son église. Celui que la ville d'Antioche avoit vu donner son patrimoine aux membres souffrants de Jésus-Christ, pouvoit-il croire qu'un jour viendrait, où on lui feroit un crime d'avoir placé la charité à la tête de tous les ornements du sanctuaire (1) ?

Il avoit le dessein de réunir dans un commun asile tous les indigents de cette grande ville ; et, sans les persécutions dont le reste de sa vie fut continuellement agitée, ce noble projet eût été exécuté à Constantinople, comme il l'avoit été à Césarée, par les soins de son archevêque saint Basile.

S'il ne lui fut pas donné d'accomplir ce magnanime vœu, du moins il réussit à diminuer le fléau de la misère publique, par les secours de toute espèce

(1) Montfaucon, *supra*, pag. 143. Ce fut là pourtant un des griefs intentés contre le saint patriarche par la faction de Théophile. On peut lire dans les historiens le détail des absurdes accusations qui furent intentées contre lui. (Hermant, liv. x, chap. viii.) Pour moi, j'avoue que je n'ai pas eu le courage de les transcrire.

que son éloquence et son inépuisable charité sa-voient lui procurer. Là, comme à Antioche, il l'attaquait dans sa source la plus ordinaire et la plus féconde, la corruption des mœurs, l'abus de l'opulence, les superfluités du siècle, la vaine gloire de la parure et des affubllements. Il foudroyait l'ambition, la cupidité des richesses, l'amour des spectacles, la licence des jurements, tous les vices, poisons publics ou secrets de la société. Par la force de ses prédications, il vint à bout, en peu de temps, d'en triompher; convertit une multitude incroyable de païens et d'hérétiques, ramena au devoir les pécheurs les plus endurcis dans le crime. Constantinople n'étoit plus reconnoissable (1). Après avoir purgé le champ du père de famille des ronces qui l'infestoient, il y faisoit germer les plus abondantes vertus. Nous avons, dans plusieurs de ses discours, d'intéressantes descriptions de la vie que menoient les vierges, les veuves, les solitaires, que lui-même dirigeoit dans les voies de la perfection. Il n'exagère point, quand il dit qu'elles menoient sur la terre la vie des esprits bienheureux dans le Ciel.

Son zèle ne se renfermoit point dans les limites de son diocèse; il s'étendit jusqu'aux régions les plus reculées. Chrysostôme ne se contenta pas d'envoyer

(1) Pallade, cap. v, pag. 19 : *Cum igitur res ita se haberent, Ecclesia in dies efflorescente in melius, tota civitate in pietatem transformata.*

deux de ses prêtres porter la foi chez les peuples nomades de la Scythie; il pourvut à la conversion des Goths infectés du poison de l'hérésie arienne , et leur donna une église particulière pour les instruire des vérités de notre religion. Il s'y rendoit assiduellement en personne , se servant de truchement pour conférer avec ces barbares. La Palestine , la Perse , et plusieurs autres contrées ne ressentirent pas moins les heureuses influences de sa pastorale sollicitude.

La disgrâce d'Eutrope fournit au talent de Chrysostôme l'occasion de se montrer avec un nouvel éclat. L'importance de cet événement mérite que nous reprenions les choses de plus haut.

L'eunuque Eutrope, esclave d'origine, transporté de bonne heure dans le palais impérial , avoit eu le secret de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur Arcade. On l'avoit vu remplacer Rufin dans les fonctions de premier ministre, et parvenir même à la dignité de consul. Cette élévation, que rien ne justifioit , étonna tout l'empire ; elle ne fit que développer l'ambition et l'avarice qui faisoient le fond de son caractère. Chrysostôme ne crut pas devoir lui dissimuler les dangers où ces cruelles passions jettent d'ordinaire ceux qui s'y abandonnent. C'étoit Eutrope qui l'avoit fait évêque de Constantinople ; et le saint patriarche ne lui pouvoit mieux témoigner sa reconnaissance , qu'en l'avertissant du méconten-

tement général que sa conduite excitoit. Ses remontrances restèrent sans effet, et ne firent que l'irriter contre la seule autorité qui osât lui résister. L'Eglise jouissoit d'un privilège dont quelques abus, qui pouvoient s'y être glissés, ne devoient pas laisser méconnoître la sagesse ; ses autels étoient inviolables, et le malheur qui venoit y chercher un asile étoit sûr d'être sacré. Eutrope persuada à l'empereur d'abolir cet usage, et l'Eglise fut dépouillée de ses franchises. Nous avons encore cette loi, par laquelle il est défendu à toute sorte de personnes de se réfugier dans les églises pour quelque motif que ce puisse être (1). L'imprudent dormoit sur les bords du précipice qui se creusoit sous ses pas.

Il avoit un ennemi redoutable dans la personne de Gaïnas, commandant des Goths attachés au service de l'empire. Cet officier épioit le moment de venger un affront que le tribun Tragibildé, son parent, avoit reçu d'Eutrope. L'impératrice Eudoxie ne liaisoit pas moins le premier ministre, qui avoit eu ; dit l'historien Sozomène (2), l'insolence d'attenter à l'honneur de cette princesse ; elle saisit l'occasion de l'en châtier, et demanda à l'empereur la disgrâce

(1) Cod. Theodos., lib. III, *de his qui confugiunt ad Ecclesias*. — Il est vrai qu'il y avoit de l'abus dans l'empressement des clercs et des moines à protéger les personnes chargées de crimes ou de dettes. — (Bérauld-Bercastel, *Hist.*, tom. III, pag. 50.)

(2) Lib. VIII, cap. IV.

de son premier ministre. Arcade, qui ne savoit pas mieux garder que choisir ses favoris, donna des ordres pour l'exil d'Eutrope et pour la confiscation de ses biens. Ce malheureux, dont on n'avoit plus rien à craindre, ni à espérer, se vit tout à coup abandonné de ses créatures. Privé de toute ressource, il eut recours à la protection de l'Eglise, en se réfugiant auprès de ces mêmes autels dont il avoit violé les privilèges. Un peuple entier, avide de son sang, l'y avoit suivi. Les soldats furieux s'y étoient précipités, et c'étoit à qui lui porteroit les premiers coups. Eutrope alloit être immolé à la vengeance de l'armée et aux ressentiments du peuple, quand Chrysostôme courut se placer au-devant de la victime. Il annonça qu'il avoit à parler; et, ayant obtenu silence, il tira, du spectacle que l'on avoit sous les yeux, l'occasion d'un discours sur la vanité des choses humaines, où il s'élève à la plus haute éloquence. Ses paroles arrachèrent des larmes à tous les auditeurs. Tous les esprits se calmèrent; et, du moins pour cette fois, le malheureux fut sauvé. Quelque temps après, ayant voulu s'échapper secrètement de Constantinople, il fut saisi et relégué dans l'île de Chypre, d'où Gaïnas, acharné à sa perte, le fit revenir pour être transféré en Calcédoine; et là, il fut condamné à perdre la tête, comme coupable de trahison.

La mort d'Eutrope n'avoit fait qu'allumer dans le cœur de Gaïnas la soif du sang. Il voulut qu'on lui

livrât trois des principaux de l'empire, qu'il redoutoit. On délibéroit dans le conseil de l'empereur sur une demande qu'on rougissoit d'accorder, et que l'on n'osât refuser, lorsque ces trois malheureux s'offrirent généreusement eux-mêmes pour le salut de l'empire, et allèrent se livrer à Gaïnas. Saint Jean Chrysostôme les accompagna, et son éloquence adoucit tellement le cœur du barbare, qu'il ne leur fit souffrir d'autre supplice que la crainte de la mort (1).

Gaïnas étoit Arien, comme la plupart des Goths. Il voulut profiter du crédit que lui donnoit son nouveau triomphe sur Eutrope, pour demander une église en faveur de ceux de sa communion. Il l'auroit obtenue de la foiblesse d'Arcade : la généreuse résistance de Chrysostôme empêcha ce scandale. Il eut le courage de représenter à l'empereur, en présence de Gaïnas lui-même, que, tout absolue que pouvoit être l'autorité souveraine dans les choses de ce monde, elle avoit pourtant ses règles et ses limites; qu'il étoit contre toute raison de faire servir à la division des fidèles, les églises instituées pour les réunir; que toutes celles de Constantinople étoient ouvertes à tout chrétien, et que Gaïnas pouvoit y venir faire ses prières.

Celui-ci objectoit que ses services lui donnoient

(1) Chrysost., *opera*, tom. III, pag. 405. Auger, *Disc. prélimin.*, pag. 18, 19.

le droit d'avoir un lieu particulier d'oraison. « Quels sont, avoit répliqué le saint patriarche, les services qui exigent pour salaire la profanation des temples, et le mépris des lois? Avoit-on d'ailleurs attendu jusque-là pour lui payer le prix de ses services; et tant de dignités dont il se trouvoit revêtu, lui paroissent-elles encore au-dessous de son ambition (1)? »

C'étoit déclarer assez ouvertement qu'il avoit su lire dans l'âme de ce rebelle les secrets desseins qu'il ne tarda pas à faire éclater. En effet, peu de jours après cette conférence, Gaïnas leva le masque. Il avoit pris ses mesures pour se rendre maître de la ville impériale, et de la personne même de l'empereur. Le courage des habitants fit échouer le complot. Gaïnas, déclaré traître, se replia sur la Thrace qu'il mit à feu et à sang. Arcade n'ayant point de troupes à lui opposer, eut recours à la négociation; mais la terreur qu'inspiroit ce barbare étoit telle, que l'on n'osoit l'aborder pas plus que le combattre. Chrysostôme se chargea de la députation : Dieu lui préparoit un nouveau triomphe. Gaïnas, informé de l'approche du patriarche, alla au-devant de lui; il s'étoit fait accompagner de ses enfants. Ayant reçu Chrysostôme dans sa tente, il l'écoute en silence; et, après l'avoir entendu parler, il s'approche de

(1) Theodpr., lib. v, cap. xxxii. Sozoméne, lib. 1, cap. iv.

lui pour saisir ses mains qu'il porte à ses yeux , comme s'il se fût promis une bénédiction particulière de l'attouchement de ces mains , qui sembloient faire descendre d'en-haut une onction céleste ; puis il lui présente ses deux enfants , qui , à la voix de leur père , tombent prosternés à ses pieds (1).

C'est , sans doute , à cette ambassade que le saint patriarche faisoit allusion , dans celui de ses discours où il dit : « Qu'étant le père commun de tous » ses concitoyens , il doit prendre soin , non pas » seulement de ceux qui sont dans la prospérité , » mais de ceux qui sont tombés dans la disgrâce ; » que c'est , dans ce seul dessein , qu'il a quitté ses » auditeurs pour quelque temps ; qu'il a entrepris » des voyages , fait des prières , des exhortations et » des remontrances , afin de détourner de dessus la » tête de ses seigneurs l'orage dont ils étoient menacés ; qu'après avoir vu la fin de ces événements » funestes , il vient retrouver son peuple qui est » dans la sûreté et le repos ; et que , n'étant sorti » que pour apaiser la tempête qui venoit de s'élever , il retourne promptement à la ville pour em-

(1) Quoique nous ayons rapporté déjà ces deux traits dans le Discours préliminaire , inséré en tête de ce volume , nous n'avons pas craint de les répéter ici , parce qu'ils y trouvent naturellement leur place. Est-il possible , d'ailleurs , de revenir trop souvent sur d'aussi glorieux triomphes de notre éloquence chrétienne ?

» pêcher que quelque nouvel orage ne s'y forme
» durant son absence (1). »

Gaïnas persista néanmoins dans sa rébellion ; mais il fut défait par un général des Huns , ami des Romains , qui envoya sa tête à Constantinople.

Jean Chrysostôme étoit à peine de retour dans sa ville épiscopale , qu'il se vit obligé de la quitter encore pour quelque temps , afin de pacifier les églises d'Asie. Mais il y laissa pour tout le temps de son absence Sévérien , évêque de Gabales , dans la Coelé Syrie. Ce prélat s'étoit fait par ses prédications une sorte de célébrité qui l'avoit mis en crédit auprès du peuple et de la Cour. Il ne manquoit pas , en effet , d'une certaine habileté à expliquer les saintes Ecritures. C'étoit un politique qui ne faisoit servir ses talents qu'à se concilier , n'importe par quels moyens , la faveur de quelques protecteurs puissants. A force d'intrigues et d'adulations , il étoit parvenu à se faire connoître de l'impératrice. Envieux de la gloire de Chrysostôme , son orgueil lui persuada qu'il ne lui seroit pas difficile de l'éclipser dans son éloquence , et de le supplanter dans sa dignité. Il cabaloit ouvertement contre le saint archevêque. Les choses furent poussées si loin , qu'à son retour celui-ci crut que le ménagement devoit céder à la prudence , et qu'il falloit de toute nécessité ex-

(1) Hermant , *Vie* , pag. 279, 280.

pulser de Constantinople cet ingrat et perfide cabaleur. Mais Sévérien étoit parvenu à s'insinuer par ses flatteries jusque dans l'esprit de l'impératrice Eudoxie (1). Elle le fit revenir de Calcédoine, où déjà il s'étoit retiré; et elle ne fut pas contente qu'elle ne lui eût fait recouvrer les bonnes grâces du patriarche qui, avec une profonde connoissance du cœur humain et des mœurs, avoit aussi cette candeur et cette simplicité naturelle; qui repousse la défiance, ou triomphe du ressentiment, et devient souvent la dupe du génie subalterne de l'intrigue et de la basse politique.

Mais Chrysostôme avoit un ennemi bien plus redoutable dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie (2). Il avoit fait d'inutiles efforts

(1) Butler, pag. 427. Hermant, pag. 290. Bérault-Bercast., pag. 79.

(2) Deux des plus grands hommes qu'ait eus notre Eglise chrétienne, ont trouvé des ennemis implacables dans deux évêques d'Alexandrie. Démétrius persécutant Origène, Théophile acharné contre saint Jean Chrysostôme, présentent un genre de scandale tout particulier, où la foi a besoin de toute sa force pour n'être pas ébranlée. L'héroïsme du saint, ses éloquents apologies de la Providence répondent à tous les murmures.

Saint Jérôme lui donne des connoissances assez étendues en philosophie; Théodoret, de la subtilité dans l'esprit, et une pénétration rare à juger des hommes par les seuls traits de leur physionomie. Aussi avons-nous vu qu'il ne s'étoit pas trompé sur le génie et le caractère de notre saint, du moment où il le rencontra à Constantinople. Isidore de Pelusé, qui reconnoît en lui des qualités brillantes, accuse son goût pour le faste, ses profusions, son amour de l'argent, qu'il pouvoit jusqu'à une sorte d'idolâtrie: Voici comment en parle le sage Tillemont: « Naturellement prompt, hardi, eu-

pour écarter Chrysostôme du siège de Constantinople; et il ne l'avoit pas oublié. L'envie, dont son cœur étoit dévoré, y entretenoit une haine profonde, qui ne cherchoit qu'à se faire jour. Elle saisit avidement l'occasion que nous allons raconter.

Depuis la chute d'Eutrope, l'impératrice gouvernoit despotiquement son mari et l'empire. Elle étoit, disent tous les écrivains du temps, altière, impérieuse, vindicative, aimant le faste et le luxe, accordant toutes les passions que l'Évangile condamne, avec un extérieur de dévotion qui en impose aux yeux. De plus, l'historien Zosime l'accuse d'avoir été d'une avarice insatiable; ses injustices et

» treprenant, mais surtout ferme et opiniâtre dans ce qu'il vouloit, il sui-
 » voit les premières vues qui lui venoient, sans se donner le loisir de les
 » examiner, et après les avoir embrassées avec un peu trop de légèreté, il
 » falloit absolument les exécuter sans en démordre jamais, et sans avoir
 » égard à tout ce qui pouvoit s'y opposer. Il étoit chaud et violent, capa-
 » ble néanmoins de méditer et de ruminer beaucoup sur une affaire, pour
 » trouver le moyen de faire le mal avec sûreté et avec adresse. Aussi, pour
 » venir à bout de ses desseins, il n'y avoit point de moyens si criminels qui
 » ne lui parût innocent. On prétend qu'il portoit sa vengeance jusqu'au
 » sang et jusqu'aux assassinats. » (*Mém.*, tom. xi, pag. 453.)

On affirme que, durant sa dernière maladie, Théophile témoigna du regret de sa conduite à l'égard du patriarche de Constantinople; parce que, dit-on, il en fit plaquer le portrait avec honneur près de son lit. Quand une semblable réparation n'auroit eu rien que de sincère, étoit-elle suffisante? Nous ne voyons pas qu'il ait employé son crédit auprès de son neveu, et son successeur saint Cyrille d'Alexandrie, pour en obtenir qu'il ne lui succédât point dans son inimitié contre le vénérable patriarche.

ses rapines ne connoissoient point de bornes. Elle avoit rempli la cour de délateurs, qui s'emparoiént du bien des riches après leur mort, au préjudice des enfants et des autres héritiers légitimes. Le saint pasteur gémissoit sur tous ces abus, et personne n'ignoroit qu'elle étoit sa façon de penser. Un jour qu'il prêchoit contre la vanité ridicule des femmes dans leur parure, quelques personnes mal intentionnées firent l'application de son discours à l'impératrice. On ne manqua pas d'avertir cette princesse de l'affront prétendu qu'elle venoit de recevoir, et de souffler dans son cœur le feu de la vengeance. Sévérien fut un des plus ardents à décrier l'archevêque. Eudoxie conçut dès lors le dessein, et s'abandonna à l'espoir de le faire déposer. Elle manda donc Théophile, dans la persuasion que personne ne seroit plus propre que lui à seconder ses vues. Il falloit donner à ce complot quelque couleur. L'Origénisme en fut le prétexte.

Théophile en avoit accusé les solitaires d'Égypte (1), dont plusieurs avoient été disciples de saint Antoine et de saint Macaire, et passoiént pour

(1) Ils étoient gouvernés par quatre abbés, nommés *les grands frères*; on y distinguoit particulièrement Hiérax, âgé de quatre-vingt-dix ans; Ammone, Dioscore, évêque d'Héliénople. Ils avoient eu l'honneur de confesser la foi pour le nom de Jésus-Christ dans la persécution de Valeus, et n'étoient pas moins recommandables par leur science et la profonde intelligence qu'ils avoient des saintes Ecritures.

Baronius essaie d'adoucir les torts de Théophile, à l'égard des soli-

avoir le double don de prophétie et des miracles. Leur sainteté, leurs œuvres extraordinaires, les avoient rendus redoutables aux puissances infernales. Ils ne le furent point pour l'archevêque d'Alexandrie. Il fit assembler, comme métropolitain, un concile qui les condamna sans avoir été entendus, sans avoir pu même connoître les griefs dont on les chargeoit, les fit enlever à main armée de leurs cellules, écrivit à tous ses évêques pour leur enjoindre de ne donner aucun asile à ces malheureux proscrits, de ne pas même les admettre à aucune communion civile et particulière (1); et trouva moyen d'intéresser dans sa querelle saint Epiphane et saint Jérôme (2).

Ces solitaires, ainsi chassés de partout, espérèrent trouver quelque refuge à Constantinople. Ils se pré-

taires d'Egypte, prétendant qu'ils étoient véritablement coupables d'origénisme; ce qu'il appuie de l'autorité de saint Jérôme. (Butler, pag. 428.) Ils en ont été complètement justifiés par Stilling, sect. 54—56, pag. 557 et suiv.

(1) Hermant, pag. 317. « Théophile obtint du gouverneur des soldats » et des ordres pour chasser les solitaires de toute l'Egypte. Ensuite de ces » ordres, il alla lui-même en pleine nuit attaquer les monastères, accom- » pagné de soldats et de gens prêts à tout, et de ses valets qu'il avoit remplis » de vin, mit le feu aux cellules, brûla leurs beaux livres et un enfant qui » s'y trouva, et les sacrés mystères que les moines conservoient chez eux » selon l'ancienne discipline de l'Eglise. » Les Grecs honorent le dernier juin les saints que Théophile fit mourir par le fer et le feu. (D. Ceillier, tom. ix, pag. 794.)

(2) Bérault, pag. 82. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. xxx, n^{os} xc et xxi.

sentèrent au pieux et tendre Chrysostôme, qui voyant à ses pieds cinquante vieillards, dans l'extérieur desquels la mortification et tous les vestiges de la sainteté étoient empreints, en fut touché jusqu'aux larmes, et leur promit sa médiation. Il tint parole, et écrivit au patriarche d'Alexandrie; mais avec les ménagements les plus délicats, et en le suppliant, comme un fils respectueux eût parlé à son père, de rendre ses bonnes grâces à ces pieux solitaires, qui faisoient un des plus beaux ornements de son église. Mais l'impérieux et vindicatif Egyptien répondit avec une hauteur insultante, que l'évêque de l'église impériale devoit au moins savoir les canons de Nicée; que, s'il les ignoroit, on lui feroit voir que, selon ces décrets, nul évêque ne doit s'ingérer dans les affaires qui ne sont pas de son ressort (1).

Une lettre si dure alloit être suivie d'un procédé encore bien plus violent. Théophile se déterminà à se rendre en personne à Constantinople, après en avoir obtenu la permission de l'empereur : il y arriva comme en triomphe, avec un cortège de trente-six évêques. Saint Jean Chrysostôme, qui avoit préparé des logements pour ces prélats, les invita de la manière la plus cordiale à descendre chez lui; mais ils le refusèrent sèchement. Théophile ne

(1) Pallade, pag. 50. Montfaucon, pag. 143.

voulut ni le voir, ni lui parler, ni lui donner aucune marque de communion. Il étoit sûr de ses intelligences, tant avec l'impératrice qu'avec Sévérien de Gabales, et tous ceux dont le saint patriarche avoit blâmé la vie licencieuse (1). Il s'étoit proposé d'attaquer Chrysostôme sur son propre siège, et ne réussit que trop dans sa conspiration. Pendant trois semaines qu'il resta à Constantinople, il n'approcha point de l'église, quoique saint Chrysostôme le fit continuellement presser de lui dire au moins le sujet d'une guerre si inattendue, et dont le public étoit scandalisé. Mais Théophile ne daigna jamais lui répondre. Il s'occupoit de l'unique soin de lui susciter des accusateurs, de suborner de faux témoins, d'aigrir les ressentiments, de flatter toutes les espérances des ennemis du saint; répandant l'or avec profusion, ordonnant et composant lui-même des libelles calomnieux, où les actions les plus vertueuses du saint évêque étoient indignement travesties et dénaturées.

(1) Ce n'étoient pas seulement des laïques, mais des prêtres, mais des évêques, dont saint Chrysostôme s'étoit attiré la haine par la liberté apostolique de ses remontrances. C'étoient Acace de Berée, Antiochus de Ptolémaïde; un abbé de Syrie, nommé Isaac, tous deux vagabonds et d'humeur tracassière, dit l'historien de l'Église, accoutumés à courir de diocèse en diocèse, pour en tourmenter et calomnier successivement les évêques (Bérault, pag. 86). A leur suite, deux diacres dignes de mort selon les lois civiles; l'un pour cause de meurtre, l'autre pour crime d'adultère. Tels furent les principaux agens qu'employèrent Théophile et Sévérien.

Il falloit avoir l'autorité pour soi au défaut de l'équité. La fourbe et l'intrigue opérèrent encore ce nouveau prestige. Arcade, qui d'abord avoit montré quelque courage contre les entreprises de la faction, reçut, au moment décisif, toutes les impressions qu'elle voulut lui donner. Les richesses de Théophile, jointes aux ressentiments de l'impératrice, levèrent tous les obstacles. On obtint de ce foible empereur l'espérance de se rendre en personne à l'assemblée, où l'on se proposoit de condamner juridiquement l'archevêque de Constantinople (1).

On choisit pour le lieu du conciliabule le bourg du Chêne, près de Calcédoine, tant parce que Cyrinus, qui en étoit évêque, s'étoit déclaré l'un des plus fougueux ennemis du saint, que parce qu'on appréhendoit l'affection particulière que le peuple de Constantinople témoignoit à son pasteur. La faction se trouva forte de trente-six évêques; d'autres disent quarante-cinq (2). On y cita Chrysostôme, qui refusa d'y comparoître. Quarante évêques, qui se trouvoient avec lui, ne pouvoient revenir de la surprise où les jetoient l'audace et l'iniquité d'une pareille procédure. Ils députèrent trois d'entre eux, avec deux prêtres, chargés de répondre à Théophile qu'on avoit encore la lettre où il déclaroit que

(1) Sozom., lib. viii, cap. xvi, xvii. Hermant, pag. 354.

(2) Photius, dans Tillemont, tom. xi, pag. 197. Hermant, pag. 377.

nul évêque ne doit s'ériger en juge hors de ses limites; que, s'ils n'avoient eu plus d'égard que lui aux canons de Nicée, ils l'auroient jugé le premier, comme pouvant fournir contre lui des preuves de crimes manifestes qu'on avoit à lui reprocher.

Chrysostôme répondit de son côté que, nonobstant l'irrégularité de la procédure, et quoiqu'il dût incontestablement être jugé dans Constantinople, en cas qu'il fût coupable, il ne disputerait pourtant pas sur le lieu du jugement, pourvu qu'on en exclût quelques-uns des juges, qu'il nomma, et qui étoient récusables par toutes les raisons de droit. Il fit la même réponse à un notaire de l'empereur, chargé d'un ordre de ce prince pour le contraindre à se présenter. Quelque respect qu'il eût pour les puissances établies de Dieu, il jugea que, dans cette affaire, purement ecclésiastique, sa soumission seroit moins édifiante pour les fidèles, que préjudiciable à l'Eglise.

Des évêques, attachés au saint patriarche, s'étant faits les porteurs de sa réponse, les partisans de Théophile les arrêterent ignominieusement, se portèrent contre eux aux plus grandes violences, battirent l'un fort rudement, déchirèrent les habits d'un autre, en chargèrent un troisième des fers qui avoient été préparés pour saint Chrysostôme même.

On ne s'en seroit point tenu à cette vengeance, s'il eût livré sa personne à ses persécuteurs. La haine de Théophile ne pouvoit s'assouvir que dans le sang de sa victime. « C'étoit un bruit déjà tout » commun qu'on lui devoit couper la tête comme à » un autre Jean-Baptiste, à cause de la grandeur » de son courage et de la fermeté de sa résolution. (1). »

On publia un mémoire contenant vingt-neuf chefs d'accusation, à chacun desquels sa vie tout entière répondoit victorieusement. Le saint persistant toujours à ne pas comparoître, bien que cité à quatre reprises différentes, il ne fut pas seulement question de preuves, et on le condamna simplement par contumace. La lettre qu'on en écrivit à l'empereur étoit conçue en ces termes : « Comme Jean, accusé de » plusieurs crimes, n'a pas voulu se présenter parce » qu'il se sentoit coupable, il a été déposé suivant » les lois ; mais parce que les libelles contiennent » aussi une accusation de lèse-majesté, nous laissons » à votre piété le soin de le punir pour ce délit particulier ; car ce n'est pas à nous à en prendre connoissance. »

Arcade, prévenu, donna aussitôt l'ordre que l'archevêque fût exilé. Le saint, avant son départ, fit

(1) Hermant, pag. 364. Pallade : *Nam percrebuerat illum securi percussurum iri ob nimiam loquendi libertatem.* (Vita S. Joann. Chrysost., cap. viii, pag. 27.)

à son troupeau les adieux les plus touchants : « Une
 » tempête violente, dit-il, m'environne de toutes
 » parts ; mais je ne crains rien, parce que je suis
 » sur un rocher inébranlable. La fureur des vagues
 » ne pourra submerger le vaisseau de Jésus-Christ.
 » La mort n'est pas capable de m'effrayer ; elle est
 » un gain pour moi. Redouterai-je l'exil ? Toute la
 » terre est au Seigneur. Appréhenderai-je la perte
 » des biens ? Je suis entré nu dans le monde, et
 » j'en sortirai dans le même état. Je méprise les me-
 » naces et les caresses du monde ; je ne désire de
 » vivre que pour votre utilité. Jésus-Christ est avec
 » moi, que pourrai-je craindre?... Je ne cesse de
 » dire : Seigneur, que votre volonté soit accomplie.
 » Je ferai et souffrirai avec joie, non pas ce que telle
 » ou telle créature voudra ; mais ce qu'il vous plaira
 » d'ordonner. Je trouve dans cette disposition de
 » mon cœur une solide consolation, une ferme
 » ressource. Encore une fois, si telle est la volonté
 » de Dieu, qu'elle soit faite. En quelque lieu qu'il
 » veuille que je sois, je lui rends grâces (1). »

Ses amis fondoient en larmes. Les uns se jetoient
 à son cou, et l'embrassoient tendrement ; les autres
 sortirent de l'assemblée, parce qu'ils ne pouvoient
 plus soutenir l'accablement de leur douleur ; il les
 pria de rentrer, et leur dit : « Valons-nous mieux

(1) Butler, pag. 430.

» que les Prophètes et les Apôtres, pour être moins
 » en butte aux traits de l'envie, et demeurer plus
 » long-temps en ce monde? — N'avons-nous pas
 » sujet de pleurer, dit un des assistants, au moment
 » de rester orphelins, de voir l'Eglise veuve, ses lois
 » méprisées, les pauvres abandonnés, le peuple fi-
 » dèle dépourvu d'aliments et de lumières?» Saint
 Chrysostôme, frappant de sa main gauche dans la
 droite, par un mouvement qui lui étoit ordinaire
 dans les grandes émotions, répartit en ces mots :
 « C'est assez, mon frère, n'en dites pas davantage;
 « la lumière de l'Evangile n'a pas commencé par
 » moi, et ne s'éteindra point avec moi (1). »

Théophile pressoit l'exécution de son jugement.
 Dans la nuit du même jour, on vint, par ordre de

(1) Hermant ajoute : « A ces mots, Eulise, qui étoit évêque d'Apanée
 « dans la Bithynie, lui répliqua en cette manière : Infailliblement, si nous
 « retenons nos églises, on nous contraindra de communiquer avec vos en-
 « nemis, et de souscrire à votre condamnation. A quoi saint Jean lui ré-
 « partit ainsi : Communiquez avec eux, de peur de diviser l'Eglise, mais
 « gardez-vous bien de souscrire; car je n'ai rien fait qui mérite que l'on
 « me dépose, et que l'on me chasse de mon siège. » (Pag. 365.)

« Ce passage est suspect, ne se trouvant pas dans saint Chrysostôme, ni
 ne peut être de lui, ni d'aucun auteur qui ait eu son esprit, puisqu'il lui
 est ouvertement contraire. Ce saint, bien loin de porter les évêques qui
 soutenoient son parti, à communiquer avec ses persécuteurs, les a tou-
 jours avertis de s'en séparer, et de n'avoir rien de commun avec eux : *Con-
 gressum aique occursum defugiat. Epist. 186*, à l'évêque Maris, le louant
 de fuir leur compagnie, et leur rencontre, et en plusieurs autres endroits
 de ses épîtres. » (Note manuscrite en marge de mon exemplaire.)

l'empereur , dans le dessein d'enlever Chrysostôme à la faveur des ténèbres. Cette précaution n'empêcha point que la nouvelle ne s'en répandît aussitôt dans toute la ville , et n'y portât la consternation. Ce n'étoient que cris, que pleurs, que plaintes. Ce concours de tant de personnes affligées étoit l'image d'une pompe funèbre , plutôt que le deuil d'un peuple qui dit adieu à son prélat.

Cependant trois jours s'étoient écoulés depuis l'injuste condamnation du saint archevêque , et il n'étoit point encore parti pour le lieu de son exil , parce que le peuple s'y opposoit. Enfin , pressé par les ordres réitérés de l'empereur , il prit de sages mesures pour prévenir la sédition , dont la ville étoit menacée ; et il alla se remettre , à l'insu du peuple , entre les mains du commissaire impérial chargé de le conduire à Prenète en Bithynie. Ses ennemis placèrent aussitôt des gardes dans tous les quartiers de la ville. Le lendemain de l'expulsion du saint , Théophile osa enfin venir pour un jour à Constantinople avec les satellites de sa cabale. « Il sembloit, dit Tillemont, que les barbares y fussent entrés avec lui ; car , comme les menaces étoient inutiles pour arrêter le zèle du peuple , on viola même le respect dû aux églises ; et au lieu que les empereurs mêmes n'entroient point dans ces lieux de paix , qu'après avoir quitté leurs armes et le diadème, qui étoient la marque de leur autorité, des

soldats y entrèrent en ennemis, armés de traits et de massues, en chassèrent le peuple, qui n'opposoit à leurs fureurs que la douceur et les prières, et remplirent de sang le saint baptistère (1). » Théophile étoit allé s'asseoir sur le trône pontifical de l'archevêque de Constantinople. Sévérien monta en chaire, et prononça un discours, où il essayoit de prouver qu'il étoit justement déposé. Mais il fut interrompu par les clameurs confuses du peuple, redemandant son évêque. La nuit suivante on ressentit les secousses d'un tremblement de terre. Le Ciel paroissoit se déclarer en faveur de Chrysostôme (2). L'impératrice épouvantée, alla sur-le-champ trouver Arcade, pour lui demander le rappel du saint. « Nous n'avons plus d'empire, lui dit-elle, si Jean n'est rappelé. » Assurée du consentement de l'empereur, elle écrivit la nuit même au saint pour

(1) *Mém.*, tom. XI, pag. 207.

(2) Cet événement, dans lequel tous les contemporains avoient vu l'expression de la volonté du Ciel, et qui détermina le plus énergiquement les nouvelles dispositions de l'impératrice, l'abbé Auger ne l'indique pas même; il se contente de dire qu'elle céda à l'émotion du peuple, et peut être à la honte d'avoir réussi (*Disc. prélimin.*, pag. 24.). Il nous paroît plus naturel d'attribuer son changement à de plus puissants motifs, et de dire, avec le moderne historien de saint Chrysostôme, que le peuple, qui n'avoit pas besoin de cet événement miraculeux, pour crier à haute voix contre l'injustice que l'on venoit de commettre en la personne de son archevêque, ne manqua pas de tirer de ce prodige tout l'avantage qu'il put, pour continuer ses justes plaintes, que le Ciel autorisoit si visiblement. » (Hermaut, pag. 582.)

l'inviter à revenir à Constantinople. Elle lui parloit dans les termes les plus affectueux, rejetant sur des hommes perfides et corrompus tout ce qui s'étoit fait. On envoyoit courier sur courier pour le presser de hâter son retour. Avec la Cour, tous les esprits étoient rentrés dans les dispositions les plus avantageuses à son égard. Ceux qui lui avoient été le plus opposés, publièrent à haute voix qu'on l'avoit indignement calomnié. On avoit fait partir en diligence un des chambellans, nommé Brison, pour le ramener de Prenète à Constantinople. Aussitôt que l'on fut informé de son retour, toute l'embouchure du Bosphore se couvrit de barques, qui voquoient au-devant du saint évêque. Il fut ramené en triomphe.

En vain Chrysostôme demandoit à rester dans les faubourgs, jusqu'à ce qu'il eût été déclaré innocent par un concile plus nombreux que celui qui l'avoit condamné. Le peuple n'eut point d'égard à cette délicatesse, qui gênoit son empressement. Des milliers de fidèles, venus se ranger autour de lui avec des cierges allumés, et chantant des cantiques composés dans un enthousiasme subit, l'emmenèrent dans l'église, le contraignirent de monter dans sa chaire, et de reprendre le cours de ses divines instructions, dont l'éloquence parut encore avoir pour eux des charmes tout nouveaux. Il persista néanmoins à solliciter

un concile légitime, où il pût se justifier. A sa prière, l'empereur écrivit de toutes parts pour rassembler des évêques. Tous ceux du parti de Théophile s'étoient enfuis secrètement de Constantinople, et se tenoient cachés dans leurs églises. L'audacieux Théophile trembla lui-même; on menaçoit de le jeter dans la mer. Il s'embarqua précipitamment dans la nuit, malgré les rigueurs de l'hiver, afin de repasser bien vite en Egypte.

Mais bientôt il s'éleva un nouvel orage plus violent que le premier, à l'occasion d'une statue érigée en l'honneur de l'impératrice, près de l'église de Sainte-Sophie. On fit pour l'inauguration de grandes réjouissances, avec les cérémonies accoutumées, encore mêlées de superstitions; ce qui ne fut corrigé que sous le règne suivant. Le préfet de la ville, qui étoit manichéen et demi-païen, enchérit sur les pratiques ordinaires, donna des danses et des divertissemens d'une licence scandaleuse, dont le tumulte et les cris troublèrent indignement le service divin. Le saint évêque, qui craignoit que l'on ne prît son silence pour une approbation, s'éleva contre de tels abus; son zèle lui inspira, contre des réjouissances toutes païennes, de vives plaintes, qui ne tomboient naturellement que sur le magistrat inspecteur des jeux, auquel il avoit fait d'inutiles représentations, mais que l'on eut soin d'empoisonner dans le récit infidèle que l'on en fit à l'impératrice. Sa vanité lui

fit croire qu'elle étoit personnellement attaquée. On a prétendu depuis que ce fut dans cette circonstance que saint Jean Chrysostôme prononça publiquement ces paroles tranchantes : *Hérodiade est encore furieuse ; elle danse encore ; elle demande encore la tête de Jean*. Les critiques ont très bien réfuté cette calomnie , publiée par les ennemis du saint , en faisant voir que le discours où elles se lisent est manifestement supposé (1).

Eudoxie , toute entière au désir de se venger , rappela de nouveau à Constantinople les évêques ennemis de Chrysostôme. Ils accoururent au premier signal, animés de l'esprit et munis des instructions de Théophile. Celui-ci craignant l'indignation et les mouvements du peuple , n'osa point se trouver en personne à ce nouveau concile , qu'avoit convoqué la haine , et qu'elle présidoit. On gagna l'empereur , en faisant valoir auprès de lui certains

(1) On le trouve *inter Spuria* du tom. III de l'édition des Bénédictins. Voyez aussi Stilling, sect. 55—63 , p. 593. Butler, p. 432. L'équité , la bonne foi ne permettoient pas de l'oublier : que penser donc de cette tranchante assertion, qui se rencontre dans un ouvrage moderne, propagé impunément au sein de nos écoles, et devenu presque le seul code historique des maîtres et des élèves? L'abréviateur de Gibbon s'exprime ainsi : « L'imprudent évêque se permit de tonner publiquement contre la coquetterie des femmes, et de faire une sortie qui s'adressoit directement à l'impératrice, ou au moins dans laquelle elle se crut particulièrement attaquée. » (*Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, abrégée, et réduite à ce qu'elle contient d'essentiel et d'utile,

canons d'un concile que les Ariens avoient tenu à Antioche pour déposer saint Athanase ; canons qui portoient qu'un évêque , déposé par un concile , ne pourroit rentrer dans son église , qu'après avoir été rétabli par un autre. En conséquence , on déclara l'archevêque de Constantinople déchu de son siège, incapable d'y être jamais rétabli , indigne même d'être entendu en ses défenses. On arrêta qu'il falloit l'éloigner avant la fête de Pâques qu'on alloit bientôt célébrer.

L'empereur sanctionna tout.

On envoya du palais des gens qui mirent le saint évêque hors de l'église , avec ordre à lui de rester dans la maison épiscopale. Par un mélange de foi et d'impiété tout à fait étranger à nos mœurs , on vouloit sonder en quelque sorte la toute-puissance divine , afin que si elle se déclaroit une seconde fois en faveur du saint persécuté , on pût le rétablir sur-le-champ , et arrêter par là les fléaux du Ciel , aussitôt qu'ils éclateroient. La veille de Pâques arriva cependant. Plus de quarante évêques , au milieu du lieu saint , se présentèrent à l'empereur et à l'impératrice , en les conjurant avec larmes d'épargner à

par Adam , et traduite de l'anglois sur la troisième édition , par Briand , tom. II , pag. 56.) On s'étonne que l'autorité n'ait point proscrit solennellement cette production , non moins coupable que l'ouvrage même dont elle présente un abrégé plus perfide encore , et bien plus dangereux que la volumineuse histoire de Gibbon.

l'Eglise la douleur d'être privée de son pasteur dans une si grande fête⁽¹⁾ ; mais on n'écoula rien. Ceux des prêtres qui lui demeuroident fidèles, assemblèrent les catéchumènes dans le bain public, où la foule du peuple les suivit.

Antiochus, Acace et Sévère, les trois évêques les plus animés contre le patriarche, conseilloyent d'empêcher cette assemblée. Le maître des offices leur dit : Il est minuit ; la multitude est innombrable ; il pouroit arriver du désordre. Acace reprit, en se trahissant lui-même : Les églises sont désertes ; l'empereur, à son arrivée, n'y trouvant personne, remarquera l'affection du peuple pour Jean, et nous regardera comme des imposteurs, nous qui l'avons assuré que personne ne pouvoit souffrir cet homme insociable. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'un officier, nommé Lucius, chef d'une compagnie de gens de guerre, iroit inviter doucement le peuple à venir dans l'église. Ce Lucius étoit païen, ou de mœurs tout à fait païennes, sans probité comme sans foi, uniquement sensible à l'appât de l'or et de l'intérêt.

Acace et les autres suborneurs l'engagèrent à dissiper la multitude, s'il ne pouvoit la ramener. Il prit sans délibérer le parti de la violence. Quatre

(1) Synésius de Ptolémaïde fut un de ceux qui signalèrent avec le plus de force leur zèle pour la cause de Chrysostôme et de la religion. (Tillemont, tom. xii, pag. 540.) Il écrivit à Théophile, mais sans succès.

cents Thraciens , nouvellement enrôlés , accompagnoient cet officier. Ces hommes , naturellement féroces , fondirent tout à coup sur les catéchumènes , en se faisant jour l'épée à la main. Lucius s'enfonça jusque dans les eaux sacrées , pour empêcher qu'on n'administrât le baptême ; et il poussa les diacres si brutalement , que le saint chrême fut répandu. Il déchargea de grands coups de bâtons sur la tête des prêtres , sans respect pour les plus avancés en âge ; et les fonds sacrés furent teints de sang. Les femmes préparées pour le baptême , s'enfuirent confusément avec les hommes , sans trouver le moment de se revêtir ; la crainte d'un plus grand opprobre ou de la mort , leur faisant oublier les soins ordinaires de la bienséance ; plusieurs furent en effet blessées. Leurs cris aigus , confondus avec ceux des enfants , portèrent au loin les alarmes et la consternation. On vit les prêtres et les diacres fuir par les rues en habits ecclésiastiques ; l'autel et les vases sacrés abandonnés au pillage ; les armes et les vêtements des soldats teints du sang de l'agneau sans tache. Le lendemain , l'empereur étant sorti de la ville , aperçut dans la campagne une multitude de personnes vêtues de blanc. Il en demanda la raison avec étonnement. Ses gardes lui donnèrent pour des hérétiques les ouailles fidèles , qui aimoient mieux s'assembler en pleine campagne , que de s'unir avec les ennemis de leur pasteur. Il y en

avoit environ trois mille de nouveaux baptisés , qui portoient l'habit blanc suivant la coutume.

Ces ennemis cruels, abusant de la crédulité du prince, firent détacher les plus impies de ses gardes contre cette multitude nombreuse. Elle eût pu se défendre avec avantage , et accabler cette poignée de furieux ; mais elle étoit trop fidèle aux leçons de saint Chrysostôme pour s'éloigner ainsi de l'esprit de l'Evangile. Il y eut quelques clercs arrêtés avec beaucoup de fervents laïques de l'un et de l'autre sexe. On arracha brutalement à plusieurs femmes de distinction leurs voiles , leurs coiffures , leurs pendants d'oreilles ; et à quelques-unes les oreilles mêmes. L'une des plus remarquables par son rang et sa beauté , fut obligée de fuir à perte d'haleine , et de se travestir en esclave pour sauver son honneur. Il y eut même des magistrats qui se laissèrent emprisonner pour le saint évêque ; et plus ses adversaires faisoient d'efforts contre lui , plus les assemblées des vrais fidèles devinrent nombreuses. Elles ne se tenoient point à la vérité dans les églises , où l'on n'entendoit plus que le bruit des fouets , des chaînes , des menaces , de l'imprécation et du blasphème : mais les lieux écartés , les antres , les prisons mêmes retentissoient du chant des hymnes ; et l'on y offroit les sacrés mystères avec une ferveur d'autant plus ardente , qu'elle avoit plus d'obstacles à surmonter.

Pour les punir de leur fidélité, le sarcasme s'unit à la violence ; on les désigna sous le nom de *Joannites*.

Cette oppression dura depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte ; et, pendant cet intervalle, on attenta plusieurs fois à la vie du saint. On surprit d'abord un homme qui avoit déjà le poignard à la main pour le tuer, et qui tenta de cacher son crime en contrefaisant l'énergumène ; mais le peuple ne le voulut croire que possédé du démon de l'homicide ou de l'avarice, et le traîna au tribunal du préfet, où on l'accusa d'avoir reçu de l'argent pour commettre ce forfait. Le saint patriarche, sans perdre de temps, envoya des évêques pour empêcher qu'on lui fit aucun mal. Quelque temps après, un domestique du prêtre Elpide, ennemi déclaré du patriarche, ayant reçu cinquante sous d'or pour le massacrer, courut, armé de trois poignards, vers la maison épiscopale. Un homme qui le reconnut, le voulut arrêter, mais il fut poignardé sur-le-champ. Un autre cria d'horreur à la vue de ce crime, et fut aussi poignardé ; ensuite un troisième et un quatrième, ainsi jusqu'à sept, dont quatre moururent sur la place. Le peuple ayant enfin pris ce furieux, le préfet se le fit remettre en promettant justice, et laissa tout impuni. Depuis ce temps-là, les citoyens firent la garde jour et nuit devant la maison du patriarche.

Alors, par l'instigation des méchants évêques, le pusillanime empereur, contre son naturel et sa propre conscience, fit déclarer au saint qu'il eût à sortir de Constantinople (1). « Toute la terre est au Seigneur, répondit-il, je le trouverai en tout lieu, et je ne crains pas le bannissement. » Il étoit peu sensible à ses propres peines; mais la désolation de son peuple faisoit une vive impression sur la tendresse extrême de son cœur. Il plaignoit surtout les personnes foibles et sans appui, telles que les vierges et les veuves consacrées au service divin. Avec la diaconesse Olympiadè, veuve du préfet ou gouverneur de la ville impériale, il y avoit plusieurs autres personnes également intéressantes par l'élévation de leurs sentiments, et par le généreux sacrifice qu'elles avoient fait de leur jeunesse, de leur fortune, de toutes les joies et les espérances du siècle. Au milieu de tant de sujets d'attendrissement, le saint pasteur s'efforçoit de cacher sa propre sensibilité, et même de tromper celle de son troupeau. La ville étoit si agitée, qu'il y avoit à craindre que les citoyens n'en vinssent aux mains avec les soldats, s'ils le voyoient en leur pouvoir. C'est pourquoi il fit tenir son cheval tout prêt devant le grand portail de l'église, à l'occident; et

(1) L'ordre étoit conçu dans ces termes : Acace, Antiochus, Sévérien et Cyrinus ont pris sur leur propre tête votre condamnation. Ne différez donc pas de vous recommander à Dieu, et de sortir de l'église.

tandis que la multitude l'y attendoit , il sortit à la dérobee du côté de l'orient , et s'embarqua aussitôt pour passer en Bithynie (1). Il arriva à Nicée, capitale de cette province , le 20 juin 404.

Peu de temps après son départ , le feu prit à l'église de Sainte-Sophie , et au palais où s'assembloit le sénat.

Pallade, témoin oculaire de cet embrasement , en rapporte ainsi les principales circonstances :

« Après des ténèbres si épaisses, et une si profonde obscurité, une flamme sortit en un instant
 » du trône où Jean avoit accoutumé de s'asseoir. Il
 » étoit vers le milieu de l'église , comme le cœur est
 » vers le milieu du corps. C'étoit là où il annonçoit
 » la parole de Dieu , et où il répandoit cette semence de vie dans tous les membres vivants qui
 » la remplissoient. Il sembla que cette flamme du
 » Ciel vînt comme chercher le saint dans sa chaire
 » épiscopale , et ne l'y ayant point trouvé, elle la
 » consuma toute , et de là s'étendit de toutes parts,
 » brûlant les côtés et la voûte de ce temple ; pour
 » figurer par cet embrasement subit et miraculeux
 » la punition extraordinaire et prodigieuse que la
 » justice divine préparoit à ceux qui avoient commis
 » un aussi grand crime qu'étoient la déposition et

(1) Tout ce récit est tiré de l'*Histoire ecclésiastique* de Bérault-Beccastel. Nous n'avons pas même eu la pensée de faire aussi bien que cet excellent écrivain.

» l'exil de ce saint prélat , et pour laisser aux âges
» suivants un monument éternel du funeste con-
» cile où cet attentat s'étoit commis. Mais ce qui est
» plus étrange (ajoute Pallade) , c'est que le feu se
» prit en plein jour en la maison où se tenoit le
» conseil , et qui étoit devant l'église , quoique dans
» une distance de plusieurs pas ; de sorte que ce feu
» passant comme sur un pont au haut de l'air , et
» au-dessus d'une grande multitude de peuple , sans
» lui faire aucun mal , s'alluma en cette maison ,
» non pas du côté qui regardoit l'église , mais du
» côté qui regardoit l'empereur..... Vous eussiez vu
» (poursuit-il) le peuple passer entre ces deux
» montagnes de feu sans en recevoir aucune at-
» teinte. Ce feu , volant ainsi de toutes parts , et
» inondant tous les lieux d'alentour , comme une
» mer qui est agitée d'un vent impétueux , paroîs-
» soit n'aller qu'aux lieux qui lui étoient comme
» marqués ; et , après avoir démoli toutes les mai-
» sons , il n'épargna qu'une petite chapelle , où
» étoit une grande quantité de vases sacrés.... Ainsi
» l'impétuosité du feu s'étant arrêtée tout court ,
» commença à retourner en arrière , et sembla vou-
» loir marquer d'un déshonneur éternel la fureur
» de Théophile , qui a eu le front d'accuser , dans
» un libelle diffamatoire , ce saint archevêque de
» n'avoir été chassé de l'église que pour en avoir en-
» levé les vases les plus précieux..... L'incendie du

» sénat dura depuis six heures jusqu'à neuf ; de
 » sorte qu'un édifice si magnifique et si somptueux
 » fut entièrement détruit en trois heures (1). »

Les ennemis de saint Jean Chrysostôme donnèrent d'autres causes à cet embrasement ; ils en chargèrent ses amis : on en mit même plusieurs à la question dans l'espérance de découvrir les coupables ; mais ils soutinrent tous, au milieu des tortures les plus barbares, qu'ils étoient innocents du crime dont on les accusoit. Les principaux d'entre eux furent Tigrius, prêtre , et Eutrope , lecteur et chantre de Sainte-Sophie. Le premier fut dépouillé , fouetté sur le dos , et tourmenté si cruellement , que ses os en furent disloqués ; on l'envoya ensuite en exil. Le second , après avoir été fouetté , eut les joues déchirées avec les ongles de fer , et les côtes brûlées avec des torches ardentes. Il mourut en prison par suite de ces tourments (2). Les soupçons s'étendirent jusque sur la vertueuse Olympiade. Son véritable crime étoit son inviolable attachement à la cause et à la personne de l'archevêque : elle en fut quitte pour une forte amende. Acace fut placé sur le siège patriarcal de Constantinople. Son in-

(1) Pallad., *Dialog. de Vita S. Joann. Chrysost.*, cap. ix, pag. 36 et 37, tom. XIII, edit. Benedict.

(2) Tous deux sont nommés dans le Martyrologe romain sous le 4^e de janvier.

trusion excita le mépris et l'indignation des fidèles , mais n'ébranla point leur constance.

Chrysostôme ne resta pas long-temps à Nicée , où il auroit pu jouir de quelque tranquillité. Bientôt arrivèrent des ordres de la Cour de le transporter à Cucuse. C'étoit l'impératrice qui avoit désigné cette méchante bourgade , située à la frontière de la Petite-Arménie , dans les déserts du mont Taurus.

Il eut beaucoup à souffrir de la chaleur et des fatigues du voyage , plus encore de la brutalité de ses gardes , et de la privation presque continuelle du sommeil. Il succomba , et fut pris de la fièvre et d'un grand mal de poitrine. On n'en continua pas moins de le faire marcher bien avant dans la nuit. On portoit l'inhumanité jusqu'à lui refuser les choses les plus nécessaires , telles qu'un lit , un peu d'eau claire , et de bon pain.

Enfin , après une marche de soixante et dix jours , il arriva à Cucuse , où l'évêque et le peuple le reçurent avec les plus vives démonstrations de charité et de respect.

Il n'en avoit pas moins à souffrir , et de la rigueur du climat , et des incursions des Isaures. Ces barbares , voisins de l'Arménie , se répandoient dans cette province sans défense , et laissoient en tous lieux des traces de la plus horrible dévastation. Ce n'étoient partout que maisons abattues , que champs

jonchés de cadavres, que ruisseaux convertis en fleuves de sang, que débris et que ruines.

Chrysostôme se vit obligé de fuir encore plus loin, et chercha un asile dans la forteresse d'Arabisse, bâtie sur le mont Taurus. Il n'y fut guère plus tranquille; parce que, comme il l'écrivait à ses amis, ces audacieux barbares insultoient les meilleures places; et le moindre inconvénient de leurs attaques, c'est, dit-il, de nous tenir enfermés comme dans une triste prison. « Nous y avons perpétuellement la mort à nos portes; tout est moissonné par le fer ou par le feu, et nous avons tout à craindre de la famine, à cause de la multitude qui ne cesse pas de se réfugier dans un lieu si étroit; car l'effroi chasse tout le monde des grandes villes; les cités ne sont plus que de tristes amas de maisons vides et taciturnes; les forêts et les cavernes sont devenues les habitations des citoyens; et les Arméniens, réduits à la condition des bêtes sauvages, ne trouvent de sûreté qu'au fond des déserts. Ici, l'on change de demeure à la façon des Scythes et des Nomades; mais, plus mous que ceux de ces peuples, les petits enfants, emportés de nuit avec précipitation, restent souvent sans vie et roides de froid au milieu des neiges. »

La famine se joignit en effet à ces calamités, et lui fournit, malgré son indigence, l'occasion d'exercer son infatigable charité, tant par les abondantes

aumônes qu'il faisoit parvenir aux familles les plus abandonnées, que par les consolantes exhortations qu'il adressoit à toutes les classes de malheureux.

Il envoya des missionnaires chez les Goths, dans la Perse et la Phénicie, et procura, par le moyen de ces hommes apostoliques, la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Il ne laissoit pas d'entretenir avec ses amis de Constantinople un commerce de lettres, où il semble conserver encore quelque espérance de retour, mais sans inquiétude; et il y fait bien voir que les cœurs des saints, pour être tout à Dieu, n'en sont pas moins sensibles aux pures ardeurs de l'amitié. Ceux-ci, de leur côté, ne se consoloient pas de l'absence du saint patriarche, et sollicitoient pour lui le retour de la justice. Saint Nil, autrefois préfet de Constantinople, et alors retiré dans une des solitudes du Sinaï, écrivit en sa faveur à l'empereur Arcade. Son frère Honorius unit, à diverses reprises, ses propres instances à celles de ses amis, mais sans plus de succès. Quatre évêques eurent le zèle de se transporter à Rome, et de remettre en main propre au pape trois lettres, une du saint, l'autre de son clergé, la troisième de quarante prélats qui lui étoient des plus attachés, et mirent ainsi l'indignité de l'oppression dans la plus sensible évidence.

C'étoit saint Innocent qui occupoit alors la chaire

de saint Pierre. Le souverain pontife , par une sage économie , employa tous les ménagements de la charité et de la condescendance , et il demeura en communion avec les deux partis , c'est-à-dire , celui de Chrysostôme et celui de son antagoniste Théophile ; il blâma néanmoins très hautement ce violent adversaire d'avoir procédé d'une manière si dure , et surtout l'accusé n'ayant point été présent. Comme Théophile s'appuyoit sur les canons d'Antioche , le pape lui manda expressément que l'Eglise romaine n'en connoissoit point d'autres , relativement à cette affaire , que ceux de Nicée. Ceux que les hérétiques ont composés , ajoute-t-il , doivent rester sans effet , suivant le concile de Sardique , quand d'ailleurs ils seroient équitables. Pour le saint évêque , il lui écrivit une lettre affectueuse , afin de l'encourager , en attendant que l'on pût ajouter une justification éclatante à celle qu'il avoit déjà dans le secret de sa conscience.

Tant d'hommages rendus au saint patriarche ne faisoient qu'irriter la haine de ses persécuteurs. Ils sollicitèrent , et obtinrent un nouvel ordre de la Cour pour le faire transporter à Pytione , lieu désert sur les bords septentrionaux du Pont-Euxin. Il falloit se défaire de lui à quelque prix que ce fût. Le nouveau voyage dura trois mois , quoique le saint fût extraordinairement pressé dans sa marche , par deux soldats prétoriens qu'il avoit pour conduc-

teurs. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en faire quelque sorte d'excuse, dans l'état d'affoiblissement où il le voyoit ; et lui révéla que tel étoit l'ordre précis de la Cour. L'autre s'irritoit des ménagements de son compagnon, pressoit le saint de marcher la nuit comme le jour, se faisoit un spectacle amusant, tantôt d'un évêque, ou d'un grand, tout trempé de pluie, tantôt de sa tête chauve et brûlée des ardeurs du soleil. Il ne souffroit pas qu'on s'arrêtât un moment dans les villes ni dans les bourgs qui fournisoient quelques soulagements et quelques commodités. Enfin l'on arriva près de Comane, terme marqué par le Ciel aux travaux et à la vie du grand Chrysostôme. On ne le laissa point loger dans la ville, mais à cinq ou six milles de distance, dans un réduit dépendant d'une église dédiée à saint Basilisque, ancien évêque de ce lieu, et martyrisé autrefois avec saint Lucien d'Antioche. Pendant la nuit, le saint apparut à Chrysostôme, et lui dit : « Courage, mon frère Jean, nous serons demain ensemble (1) ». Jean se tenoit si assuré de la révélation, qu'il pria le lendemain son impitoyable conducteur de retarder un peu le départ. Il ne put l'obtenir ; mais à peine avoit-on marché trente stades, ou une lieue et demie, que le patriarche se trouva si mal, qu'il fallut revenir à l'église d'où l'on étoit

(1) Hermant, pag. 545.

parti. Là il commença par quitter ses vêtements ordinaires, et en prit de blancs, comme pour se préparer aux noces célestes de l'Agneau. Il distribua aux pauvres le peu qui lui restoit; puis reçut, étant encore à jeun, la communion des sacrés symboles de Notre Seigneur; dit la chronique d'Alexandrie, c'est-à-dire, l'Eucharistie. Il fit sa prière devant tout le monde, la finit par ces mots qu'il disoit souvent, Dieu soit glorifié de tout; puis ayant dit *Amen*, et formé sur lui le signe de la croix, il remit tranquillement son âme entre les mains de Dieu. Il mourut le 14 septembre de l'an 407, âgé de soixante-trois ans. Il avoit été archevêque de Constantinople neuf ans et environ sept mois.

Son corps fut déposé près de celui de saint Basile. Il se fit à ses funérailles un prodigieux concours de vierges, de moines et de personnes de tout état qui étoient venus de fort loin.

En 438, saint Procle, son légitime successeur, fit transporter solennellement le corps de saint Chrysostôme à Constantinople. L'empereur Théodose, et sa sœur Pulchérie, assistèrent à la cérémonie de cette translation avec de grands sentiments de piété, demandant miséricorde pour leur père et leur mère qui avoient eu le malheur de persécuter le saint archevêque. Ses reliques furent mises dans l'église des Apôtres, lieu ordinaire de la sépulture des empereurs. Elles ont été depuis transportées à Rome.

où elles reposent sous l'autel qui porte le nom du saint, dans l'église du Vatican.

Chrysostôme avoit la taille petite, et le visage maigre et décharné. Mais le feu de son génie étinceloit dans ses yeux, et donnoit à sa voix un accent qui pénétrait tous les cœurs.

Nous terminons l'histoire de sa vie par le jugement qu'à porté de lui le moderne historien de notre Eglise (1).

« Tous les siècles chrétiens ont fait à l'envi son éloge et celui de ses ouvrages, monuments trop universellement estimés pour appréhender que personne nous reproche de sortir de notre place, en finissant ce livre par une notion de quelque étendue sur les écrits du plus éloquent des Pères de l'Eglise. Le pape saint Célestin, en exhortant le clergé de Constantinople à juger des impiétés de Nestorius, par la pure et sublime doctrine qu'il avoit reçue du grand Chrysostôme : « Que ne vous a point appris, dit-il, ce docteur de sainte mémoire, cet évêque si plein de lumière, dont les discours, répandus dans toute la terre habitée, mettent en si grande recommandation la vérité catholique? Sa voix n'a pu se faire entendre qu'en peu de lieux, mais il n'y en a point qu'il n'instruise encore par ses écrits. La mort, loin de lui fermer la bouche, en a fait le

(1) Bérault-Bercastel, fin du livre onzième.

prédicateur de tout l'univers, qui lit ses œuvres sublimes avec autant de fruit que d'admiration. » Saint Léon loue, dans ce Père, ces fleuves d'une doctrine spirituelle et vivifiante qui, sortant plus encore de son cœur que de sa bouche, portent dans toutes les âmes l'onction, la force et la vie. Tous les Orientaux en concile le mirent après sa mort au rang des Docteurs de l'Eglise, le proposèrent, non-seulement comme l'honneur de l'épiscopat dans la ville impériale, et comme l'une des plus grandes lumières de l'Orient, mais comme un flambeau capable de dissiper les ombres de chaque province et du monde entier. Saint Éphrem ne se contente pas de lui donner simplement le nom de *Bouche d'or*, qu'on attribuoit à plusieurs autres docteurs; mais il l'appelle la bouche de toute l'Eglise. Il s'est reposé, dit Cassien, sur le sein de Jésus, comme l'apôtre dont il porte le nom; et, comme lui, il y a puisé ces traits de flamme qui embrasent les cœurs du divin amour. Formez-vous sur sa doctrine; si l'on ne peut l'égaliser, il est au moins glorieux de l'imiter. Le grand évêque d'Hyppone, avec l'autorité que donne la même étendue de génie, parlant de ce Père grec, que l'on peut, à quelques égards nommer l'Augustin de l'Orient, relève spécialement la pureté de sa foi, l'élévation de son esprit, la fécondité de sa science, et la juste célébrité de sa réputation. Saint Isidore de Peluse, examinant enfin, avec

toute la précision de la critique , tous les caractères de l'éloquence de saint Jean Chrysostôme , et le jugeant sur les règles sévères de Plutarque , conclut à le mettre au-dessus de tous les autres orateurs , sans exception. Il excelle en effet dans tout ce qui est de l'éloquence noble et naturelle , dans la composition , dans la méthode , dans les pensées et les expressions. A quoi il faut ajouter ce qu'on ne peut s'empêcher de sentir avec Sozomène , en lisant plusieurs de ses discours , que ses expressions , comme ses pensées , ont souvent quelque chose de divin qui surpasse la capacité de l'homme. Son style est toujours clair , simple , dépouillé de ces vains ornements , dont les déclamateurs avoient surchargé la beauté naïve de l'antique atticisme. Il conserve jusque dans les termes , toute la pureté de ces anciens Attiques. Toujours il plaît , et toujours il persuade , parce qu'il a un air de vérité et un ton de sentiment , qui pénètrent l'âme tout entière. On y trouve partout des raisonnements forts , mais simples , et mis à la portée de ses auditeurs , des comparaisons justes , des tours vifs et frappants , de grandes et lumineuses images , toutes les figures qui ornent et qui font sortir la vérité au lieu de l'affoiblir. Mais entre toutes les propriétés de sa plume , celle qui le caractérise d'une manière unique , c'est l'art inimitable de toucher et d'attacher , en donnant du corps et de couleurs aux objets les plus sublimes , et quelquefois les plus sub-

tils, de tirer des instructions aussi intéressantes que solides du fonds le plus aride et le plus stérile en apparence. Il avoit encore l'art, si familier aux anciens, de discerner et de manier les vrais ressorts de l'éloquence, de saisir le temps et les rencontres, de s'aider de tous les accessoires qui, pour les effets, l'emportent souvent sur le fond des choses, comme il le pratiqua avec tant de succès dans la consternation qui suivit la sédition d'Antioche.

« On trouve cependant le style de saint Jean Chrysostôme un peu asiatique, ou trop diffus; mais en même temps, et jusque dans ses longueurs, on trouve tant d'esprit, tant d'agréments, et surtout tant de traits d'une imagination vive et brillante, qu'entraîné dans la lecture par un charme inexprimable, on ne peut se résoudre à en rien omettre. C'est là ce qu'on éprouve au moins dans les ouvrages de ses belles années. Car on sent une différence considérable entre ceux qui furent composés à Antioche, et ceux qu'il composa depuis sur le siège épiscopal de la nouvelle Rome, où la multiplicité de ses occupations et de ses travaux ne lui permirent pas de leur donner le même degré de perfection.

« Ce fut même avant d'être chargé de l'instruction publique, avant d'être engagé dans le sacerdoce, qu'il écrivit ses traités et tous ses longs ouvrages, entre lesquels on admire surtout ses livres du Sacerdoce,

chef-d'œuvre en ce genre , et l'une des plus belles sources où l'Eglise ait puisé les règles cléricales. On compte encore parmi ses meilleurs traités, ceux qui sont contre les gentils, ses avis aux veuves, son apologie de la vie monastique ; son exhortation au moine Théodore , tombé dans l'apostasie, et le sublime parallèle , où il élève le vrai solitaire au-dessus des princes du monde. Le traité de la composition remplit si parfaitement son objet, en excitant à la contrition du cœur par la confiance en la grandeur infinie de la divine miséricorde , qu'on en appela lo pathétique et sage autour , la langue de la miséricorde et l'œil de la pénitence. C'étoit là, avec l'aumône et avec le danger des faux biens de ce monde, le champ le plus ordinaire de son éloquence.

« Il composa presque toutes ses belles homélies, après qu'il eut été fait, à l'âge de trente-huit ans, prêtre d'Antioche, ville nommée l'œil de l'Orient, autant pour l'éclat des talents et des arts, que pour celui de la magnificence, et où il fut toujours si goûté, que toute sa modestie ne put faire cesser les applaudissements qu'on lui donnoit au milieu de ses discours publics. Souvent il en étoit interrompu; et, contraint de s'arrêter, il protestoît, mais toujours en vain, qu'il ne se tenoit pas honoré, quand on battoit des mains, mais quand on suivoit la vérité.

Entre toutes les pièces de saint Chrysostôme,

ses homélies au peuple d'Antioche, qui tiennent sans doute un des premiers rangs pour leur éloquence, produisirent encore plus d'effet, par l'habileté de l'orateur à préparer les ressorts qui opèrent les grands mouvements, et qu'il ne sera pas hors de propos de développer ici, pour ceux qui suivent la même carrière. Pour corriger ses concitoyens de leurs habitudes invétérées, il ne manque pas l'occasion que lui présentent les alarmes où ils gémissaient depuis leur révolte, dans l'attente du dernier châtiment; mais contre sa coutume, il laisse passer sept jours entiers sans leur parler en public. Il les rassemble ensuite fréquemment, se montre plus inquiet et plus affligé que personne du malheur commun, partage la douleur de chacun, les plaint, les rassure, leur présente tous les motifs de la consolation et de l'espérance, ne les entretient de presque rien autre chose dans ses premiers discours. Après quoi, jugeant par leur empressement à courir en foule au lieu saint, que la foi s'étoit ranimée dans leurs cœurs, il leur peignit vivement la vanité du siècle, la folie des spectacles, pour lesquels ils étoient passionnés, l'horreur de l'intempérance, des emportemens, de la profanation du nom de Dieu, de tous leurs vices dominants, et, à l'occasion d'un crime qui devoit ruiner la ville, il l'orna de toutes les vertus, et lui fit reprendre une face toute nouvelle.

« Parmi les productions les plus dignes du grand Chrysostôme , on compte encore la suite des homélies sur l'Evangile de saint Matthieu , les premières homélies sur les Epîtres de saint Paul , avec un grand nombre de panégyriques et de sermons détachés.... On vante encore , avec justice , plusieurs lettres écrites par ce saint orateur du lieu de son exil , où la continuité du péril et des souffrances , l'acharnement de ses persécuteurs , le dévouement plus grand encore de ses amis , et le concours de mille circonstances attendrissantes , rendirent à son style le feu et les grâces de son plus bel âge.

« Quant à l'interprétation des divines Ecritures , c'est tout dire , d'un mot , que saint Jean Chrysostôme occupe entre les Pères grecs le même rang que saint Jérôme entre les latins. Mais quand il expose la sublimité de la doctrine , au moins de la morale et des maximes de l'apôtre saint Paul , on doit avouer , qu'entre tous les interprètes de tous les temps et de toutes les langues , seul , et incontestablement , il occupe la première place. Il semble souvent que l'esprit de Paul s'exprime par la bouche de Chrysostôme , dont l'admiration pour cet apôtre alloit jusqu'au transport , et à un saint enthousiasme. On assure , qu'en écrivant , il en avoit toujours le portrait sous les yeux ; qu'en le regardant fixement , et en l'interrogeant de l'œil , il montoit son génie sur celui de son modèle , et s'élevoit pour

ainsi dire avec lui jusqu'au troisième ciel ; c'est ainsi que le plus éloquent des Apôtres a formé le plus éloquent des Pères de l'Eglise (1). »

On est affligé de trouver le nom de saint Jérôme parmi ceux de ses persécuteurs, dont la mort du saint patriarche ne put calmer les ressentiments. Du fond de sa solitude, il s'empessa de répandre à Rome divers écrits de Théophile qu'il venoit de traduire en latin ; c'étoit , entre autres, une invective sanglante contre saint Chrysostôme, où il est accusé d'origénisme. Rien n'étoit plus fort, si la passion, si les préventions de l'esprit, si les haines et les animosités personnelles, qui paroissent clairement dans cet ouvrage, pouvoient passer pour une véritable force. On y voit partout le vain triomphe de Théophile, qui se glorifie d'avoir opprimé le saint évêque de Constantinople, et tous les Origénistes avec lui. Tels furent les fruits que Jérôme recueillit de l'union qu'il avoit formée avec ce prélat ambitieux, sous prétexte d'exterminer les prétendus Origénistes. « Il faut croire, dit un moderne, » qu'il a péché par ignorance, et qu'il ne connoissoit » ni l'esprit, ni les desseins de Théophile, qui assu- » rément n'avoit guère de religion (2). »

Quoi qu'il en soit, saint Jérôme adressa toutes ces

(1) *Hist.*, tom. III, pag. 127—133, in-8°. Besançon, 1820.

(2) D. Gervaise, *Vie de Ruffin*, tom. I, pag. 364.

traductions à ses amis de Rome, aussi empressés que lui de répandre tout ce qui sortoit d'une plume aussi célèbre. Dans la lettre dont il les accompagne, il exprime le vœu que l'Occident ne fasse pas moins de cas de ces ouvrages que l'Orient, où il affirme qu'ils ont été fort goûtés; que Rome les reçoive avec joie; et que la chaire de saint Pierre confirme la doctrine de la chaire de saint Marc. Mais il avoit affaire à un pape qui ne se laissoit pas surprendre si facilement. Innocent avoit déjà pénétré tout le mystère de cette intrigue; il savoit, à n'en pouvoir douter, que cet orage, que l'on avoit formé contre la tête de saint Chrysostôme, n'étoit que l'effet des passions humaines, et le nom d'Origéniste, un vain prétexte dont se couvroit une basse et implacable jalousie. Aussi voyons-nous que, dans la suite, il sépara de sa communion Théophile avec tous ses partisans; et qu'enfin, avec le temps, la vérité triompha du mensonge et de la perfidie.

Tous les efforts de ses persécuteurs n'empêcheront pas que son nom et ses ouvrages n'arrivent aux siècles les plus reculés, avec le titre de Docteur incomparable, du plus excellent de nos orateurs chrétiens, de maître de tous les prédicateurs, d'oracle de la chaire, qui lui sont décernés par les écrivains des diverses communions (1). Dupin, d'or-

(1) Parmi les catholiques, Bourdaloue, Bossuet, Massillon, Fleury,

dinaire si réservé dans ses éloges des saints Pères, ne parle de lui qu'avec enthousiasme, et termine son article par cet avis : « C'est à cette lecture que » tous les prédicateurs devraient employer leur » temps, et non pas à lire les sermons des nouveaux » auteurs, qui ne sont pleins, pour la plupart, que » de spiritualités creuses, de pensées fausses, de » déclamations outrées, de questions inutiles, de » pointes, de jeux de mots, d'antithèses et d'autres » choses de cette nature, qui n'ont aucun rapport » avec les vérités de l'Évangile, que l'on doit annoncer avec une éloquence mâle et naturelle (1). »

tous nos écrivains, ne le citent jamais qu'avec les plus honorables épithètes. Parmi les protestants, Beausobre le recommande comme le modèle des orateurs chrétiens (1). Saurin le loue comme l'un des plus judicieux Pères de l'Eglise (2). Le docte Bingham a transcrit, dans son ouvrage *sur les Origines ecclésiastiques* (3), le long et magnifique éloge que Dupin en a fait, à son article, dans sa *Bibliothèque* (4). Le ministre Reinhart, de la communion d'Augsbourg, exprime son admiration pour saint Jean Chrysostôme de la manière la plus franche. « Entre les anciens écrivains, je n'en connois point, dit-il, qui soit plus recommandable dans ses homélies sur les Évangiles. Les idées frappantes, les aperçus féconds, dont ces discours abondent, sont une riche source de méditations et de pensées nouvelles. L'histoire de l'Évangile y est présentée avec sagacité et un heureux développement de détails (5).

(1) *Biblioth. eccles.*, v^e siècle, part. 1, pag. 187.

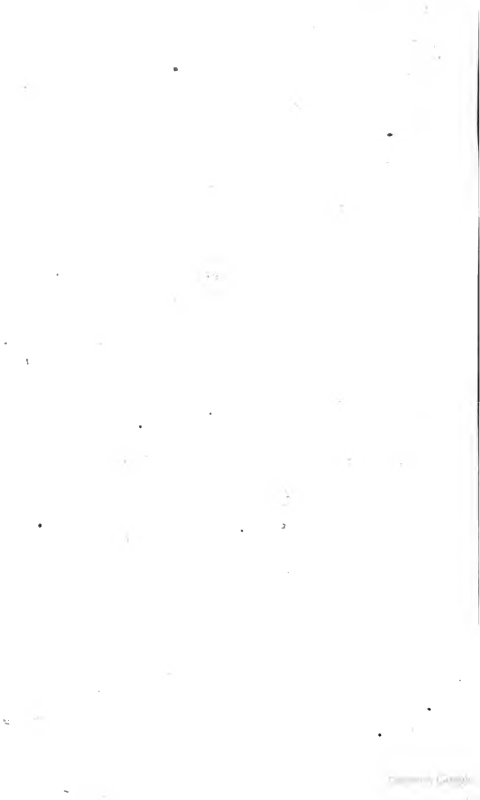
(1) *Serm.*, tom. 1, pag. 321.

(2) *Serm.*, tom. 1, pag. 294.

(3) *Origin. eccles.*, tom. VI, pag. 139.

(4) *Biblioth. eccles.*, ve siècle, part. 1, pag. 56.

(5) Reinhart, *Lettres trad. par M. Monod, lettre X*, pag. 145.



LES SIX LIVRES
DE
SAINT JEAN CHRYSOSTOME
SUR LE SACERDOCE.

TRADUCTION NOUVELLE,
AUGMENTÉES DES NOTES DU PRÉLAT ROMAIN MICHEL-ANGE GIACOMELLI,
ET DE NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENTS.

Mementote magistrorum veterum , sacerdotumque vestrorum , Gregorii nobilis per orbem , Joannis fide ac puritate mirabilis : Joannis, inquam , Joannis illius, qui vere, ad similitudinem Joannis evangelistæ, et discipulus Jesu et apostolus , quasi super pectus Domini semper affectumque discubuit. Illius, inquam, mementote; illum sequimini; illius puritatem , illius fidem , illius doctrinam ac sanctimoniam cogitate. Illius mementote semper doctoris vestri ac nutritoris, in cujus quasi gremio quodammodo amplexuque crevistis ; qui communis mihi ac vobis magister fuit ; cujus discipuli atque institutio sumus. Illius scripta legite.

CASSIAN. , *De incarn. Dominic.* , lib. VII ,
cap. XXXI.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

LE TRAITÉ DU SACERDOCE est un dialogue entre saint Jean Chrysostôme et Basile son ami.

L'excellence de cet ouvrage lui a mérité l'estime générale. Il a toujours été regardé comme le chef-d'œuvre de son auteur. Pas une ombre de reproche ne s'est mêlée au concert de louanges qui lui ont été données, tant pour la forme que pour le fond, par tous les siècles chrétiens. Outre ce grand caractère d'éloquence, qui distingue si éminemment chacune des productions de son génie par la majesté, l'énergie et le sentiment; un mérite particulier à celle-ci, c'est de présenter la vive image de ses vertus, sa profonde modestie, la candeur de son âme, la ferveur de son zèle et de sa charité, son éclatante sainteté.

Un événement, auquel il étoit loin de s'attendre, donna occasion à cet ouvrage. Livré tout entier à la retraite et à l'étude, ne croyant être connu que de Dieu seul, Chrysostôme apprit que l'on pensoit à le faire évêque, lui et son ami le plus intime, Basile son compatriote, de même âge que lui. Tous deux s'en alarmèrent, comme si la chose eût été déjà exécutée. Quand le bruit eut commencé à prendre

un caractère plus séricux , Chrysostôme s'arrêta à cette double résolution , de ne point accepter , parce qu'il s'en croyoit indigne ; et de ne pas permettre à Basile de refuser , parce qu'il lui reconnoissoit toutes les qualités nécessaires à de si hautes fonctions. Mais il se garda bien de lui communiquer son dessein. Il laissa faire l'élection sans y paroître , se déroband à toutes les recherches. Basile fut élu malgré ses résistances. Quant à Chrysostôme , on se plaignit de son absence , on lui prêta les motifs les plus éloignés de son caractère. Basile ne se consolait point de la violence qui lui avoit été faite. Il en accusoit jusqu'à son ami lui-même , à qui il reprochoit de l'avoir trompé. Chrysostôme , obligé de se justifier , envisage la question sous un point de vue bien plus étendu qu'une apologie particulière. Il expose ses sentiments sur l'esprit du Sacerdoce , sa dignité , son excellence , les devoirs qu'il impose , les conditions qu'il exige.

Dans la pensée de saint Jean Chrysostôme , deux écueils graves compromettoient l'honneur du Sacerdoce , et les intérêts de l'Epouse de Jésus-Christ. Le premier , c'étoit celui d'une modestie excessive , qui en éloignoit des hommes les mieux faits pour en remplir les fonctions augustes. Les exemples en étoient encore communs dans ce siècle , témoin Basile et son ami lui-même ; témoin saint Ambroise et saint Augustin , d'autres encore , qui ne cédèrent

qu'à la volonté du Ciel, manifestée par des signes extraordinaires. Il avoit fallu que le saint archevêque de Milan menaçât de l'excommunication saint Gaudence, nommé par le concile de la province à l'évêché de Bresse. Dans ces siècles, si féconds en vertus comme en talents, la délicatesse de conscience, une conviction profonde de la sainteté du ministère étoient portées si loin, qu'il n'étoit pas rare de voir des solitaires attenter, par un excès de zèle, sur leur propre personne, pour s'exclure à jamais des honneurs de l'Eglise qui leur étoient offerts; et que l'Eglise d'Afrique fut obligée de porter des peines contre les clercs, qu'une humilité excessive empêcheroit de consentir à leur ordination, lorsque l'évêque les appelleroit. Encore le suffrage, l'ordre même de leurs pasteurs, pour qui d'ailleurs ils étoient si pleins de respect, ne les rassuroit pas contre le sentiment de leur indignité. Le saint législateur des Hébreux se fût, dit saint Grégoire-le-Grand, rendu coupable d'orgueil, s'il eût entrepris, sans une vive frayeur, la conduite d'un peuple innombrable; il ne l'eût pas été moins, s'il eût résisté au commandement du Seigneur (1).

Cette piété mal entendue enlevoit à l'Eglise les services qu'elle avoit réclamés, et laissoit vide une place que l'intrigue s'empressoit bientôt d'usurper.

(1) S. Gregor., *Pastor.*, part. 1, cap. xxvii.

Le second étoit plus formidable encore , parce qu'il commençoit à devenir bien plus commun. Saint Grégoire de Nazianze l'avoit déjà signalé avec le zèle et l'énergie des anciens prophètes ; et de nouvelles expériences n'avoient que trop justifié les éloquentes censures du saint évêque. L'histoire du pontificat de saint Jean Chrysostôme en alloit bientôt offrir, presque à chacune de ses pages, la triste confirmation.

Une âme aussi pure , un cœur aussi vivement pénétré du zèle de la maison du Seigneur , pouvoit-il , sans en gémir profondément , voir les scandales qui la déshonoroient : la sublimité du Sacerdoce se traîner indécemment dans les palais des rois , les pontifes du Très-Haut courbant leur tête sacrée sous la faveur des grands et des ministres , portant pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité et de servitude , l'esprit de domination , et d'un égoïsme qui rapporte tout à soi , rien au Seigneur ; à un ministère de travail et de dévouement , une lâche tiédeur ; et l'oisiveté de la mollesse , à un ministère de pauvreté et de désintéressement , des vues de luxe et d'abondance , des cœurs insatiables de richesses et de sensualités : les emportements , les hauteurs , les duretés du zèle pharisaïque , substitués aux maternelles sollicitudes du vrai pasteur : les schismes , les divisions dans le sanctuaire , comme entre peuples ennemis : une

envie secrète, prodigue de médisances, de calomnies, de diffamations, qui ne connoissoit de bien que celui qu'elle faisoit elle-même, et ne pardonnoit aux autres ni leurs talents, ni leurs succès?

Le saint docteur commencera donc par combattre la modestie du vertueux Basile; répondant à ses plaintes et à ses objections, lui rendant compte des motifs qui l'ont fait agir. Et, parce qu'en effet la délicatesse de l'amitié sembloit avoir quelque droit de s'offenser d'une conduite peu conforme en apparence au mutuel engagement qui lioit les deux amis; parce que Basile, dans l'amertume de ses regrets, laissoit échapper les mots de tromperie, de dissimulation, de mensonge; Chrysostôme se croit obligé de s'en justifier. C'est à peu près là la matière des deux premiers livres.

Les mots *tromperie*, *fausseté*, *dissimulation*, *artifice*, dans la langue de l'Evangile et des Pères, sont synonymes à celui de *mensonge*; c'est une famille commune qui a le démon pour père, aux termes de Jésus-Christ lui-même (Joann. VIII, 44.), comme les termes de bonne foi, sincérité, simplicité, candeur, remontent à un même principe, qui est la vérité. De même, dit saint Augustin, que Dieu a engendré un Fils, qui est la vérité; ainsi le démon a engendré un fils, qui est le mensonge (1). Tout ce qui blesse

(1) *Quomodo Deus genuit filium veritatem, diabolus lapsus genuit quasi filium mendacium.* (Tract. XLII in Joann.)

la vérité est réputé mensonge, et se trouve enveloppé dans la même condamnation. Peut-il donc être jamais permis de mentir?

Il semble qu'une pareille question n'auroit point dû partager les écoles, ni embarrasser les moralistes, depuis que saint Augustin l'avoit éclaircie par les principes les plus lumineux, poursuivis dans toutes les conséquences; et cela dans un ouvrage exprès, composé sur cette matière. Avec ce saint docteur, nous définissons le mensonge une fausse signification de quelque chose, avec le dessein de tromper : *Mendacium est falsa significatio cum voluntate fallendi*. Celui-là ment, qui exprime, soit par paroles, soit de tout autre manière, autre chose que la pensée qui est dans son cœur : *Ille mentitur qui aliud habet in animo, et aliud verbis, vel quibuslibet significationibus, enunciat*. Le pape saint Grégoire-le-Grand, saint Thomas, la plus grande partie des théologiens, ont adopté ces définitions. Selon eux, il n'est pas même nécessaire qu'il y ait intention et volonté de tromper, pour qu'il y ait mensonge, et conséquemment péché, sauf les différences dans la culpabilité. En effet, s'il falloit absolument une intention formelle de tromper, les mensonges que l'on se permet par simple amusement, ou par pure complaisance (1),

(1) Ceux que l'on désigne par les termes de mensonge officieux, et de mensonge joyeux : deux sortes de mensonge, dit saint Augustin, qui n'em-

auxquels celui qui les profère ne croit pas, ne seroient pas proprement des mensonges ; ce qui est contraire à l'assertion positive des mêmes saints docteurs. Ils se sont expliqués de la manière la plus précise, dans le développement de cette doctrine, se fondant sur les textes formels de l'Écriture, sur l'autorité des saints canons, et ne faisant grâce à aucune espèce de mensonge, parce qu'il n'en est point qui ne soit contraire à la parole de Jésus-Christ, *Sit omnis sermo vester, Est est, Non non* ; ainsi qu'à l'essence de la vérité, parce que les paroles étant les signes naturels de nos pensées, c'est agir contre la nature des choses, que d'exprimer par la parole ce qu'on n'a pas dans l'esprit.

D'après les mêmes oracles, l'Eglise a, de tout temps, flétri de ses censures toute équivoque de paroles proférés avec dessein de tromper, les restrictions mentales, qui recèlent un autre sens que celui qu'elles présentent ; toute hypocrisie dans le langage, non moins criminelle que l'hypocrisie dans les actions : duplicité de cœur, dont l'Écriture ne parle que pour la maudire.

Ainsi ont parlé tous les saints docteurs ; ainsi agissoit-on dans les premiers siècles, où les chré-

portent pas une faute grave, mais qui pourtant ne sont pas sans péché : *Duo sunt omnino genera mendaciorum, in quibus non est magna culpa, sed tamen non sunt sine culpa, cum, aut jocamus, aut, ut proximis prosi mus, mentimur.* (In Psal. v.)

tiens étoient tellement persuadés que le mensonge, quel qu'il soit, étoit entièrement opposé à la sainteté du christianisme, qu'ils étoient dans la disposition de souffrir les plus cruelles tortures, plutôt que d'altérer tant soit peu la vérité.

Maintenant la conduite de saint Jean Chrysostôme est-elle en contradiction avec ces principes ? Examinons-la, soit dans elle-même, soit dans les expressions que le saint évêque donne à son récit.

En elle-même. Il est vrai que Basile se plaint avec chaleur d'avoir été trompé par son ami. Ses expressions ne le ménagent point. Il l'accuse d'avoir trahi les lois de l'amitié, celles de la vérité; de l'avoir livré sciemment, et par une coupable dissimulation, aux mains de ceux qu'il appelle ses ennemis. Le reproche est-il légitime ? Qu'à fait Chrysostôme pour le mériter ?

Informé par des bruits vagues encore, que l'on pense à Basile et à lui pour leur conférer à tous deux l'épiscopat, il s'effraie, et délibère; mais sans prendre parti. Peu de jours après Basile survient, qui lui confirme la chose; et c'est lui qui propose à Chrysostôme de ne rien faire que de concert l'un avec l'autre. Celui-ci ne prend nul autre engagement, que de refuser l'honneur qu'on lui destine, mais de ne pas priver l'Eglise des services que lui promettent les vertus de son ami. Il ajourne, sans

rien révéler à Basile de ses résolutions secrètes , parce que la modestie de celui-ci n'auroit pas manqué de les combattre et de les faire échouer. Il n'y a point là de dissimulation. Chrysostôme sait qu'il y a un temps de se taire comme un temps de parler. Il a raison de répondre que sa conduite est irréprochable , qu'il y a de sa part sagesse , discrétion , esprit de conduite , et pas l'ombre de dissimulation ni d'artifice. Il ne fait pas croire , il laisse croire.

« Mais l'expression grecque semble n'admettre d'autre sens , que celui de tromperie , artifice , dissimulation. Basile n'emploie pas d'autres termes dans les reproches qu'il adresse à son ami ; et celui-ci les répète , sans aucune restriction au sens naturel qu'ils présentent. » D'où l'on conclut que le saint docteur ne regarde pas tout mensonge comme répréhensible ; et divers interprètes , le prélat Giacomelli lui-même , avancent que saint Jean Chrysostôme , entraîné par l'autorité des philosophes grecs , entre autres de Platon , a cru qu'il est permis quelquefois de tromper , et de mentir , lorsqu'on le fait sans intention de nuire au prochain. Aussi le commentaire que le saint évêque y donne , surtout à la fin de son premier livre , commentaire , ce semble , favorable à la doctrine du mensonge et des restrictions mentales , a-t-il trouvé des juges sévères.

Nous croyons que l'on outre la pensée de saint Jean

Chrysostôme. Que ces expressions aient échappé à Basile dans le premier mouvement de la surprise que les évêques lui ont faite, et de sa profonde douleur, on le conçoit. A l'entendre, il y a, dans l'apparente connivence de son ami, plus que de la trahison : c'est de la fourbe, c'est le comble de la noirceur, ce qu'il y a de plus odieux dans la perfidie, *πανουργία* : le plus cruel ennemi n'en eût pas agi avec plus de dureté. Chrysostôme ne relève pas ces exagérations. On ne lutte pas contre l'irruption du torrent. Il répète ces paroles sans les combattre ; il les réfute bien plus sûrement par l'exposé de sa conduite ; il semble y ajouter lui-même, par le mot *κλοπή* (1), que tous les interprètes rendent par *furtum*, *larcin* ; faisant une double allusion à l'enlèvement des richesses de l'Égypte par les Hébreux, et à celui que les évêques ont fait de la personne de Basile pour le porter à l'épiscopat. Mais le sens des mots doit s'expliquer par l'analogue avec l'action qu'ils désignent. Or, il n'y a point eu ici d'acte direct de la part de Chrysostôme. C'est ce qu'il déclare affirmativement à son ami : « Vous vous plaignez que je vous aie trompé ; comment ? En vous tenant ma détermination secrète (2) ? » Quel

(1) Lib. 1, cap. v, pag. 32, édît. Giacomelli.

(2) *Αρα τι σε παρεκυσاميθα, και της ημετεραν κρυψαμεν γωμην* ; *Ibid.*, pag. 33.

est le casuiste qui osât prononcer que le silence équivaille à la dissimulation, la sage et discrète réserve au mensonge? S. Augustin lui répondroit : « Il » n'y a pas de mensonge à taire quelque chose de » vrai, quand la profession n'en est pas nécessaire, et » qu'au contraire elle pourroit nuire ». Or c'est là la doctrine constante, unique, de notre saint évêque, dans tout le premier livre de cet ouvrage. Voilà le cercle où il s'enferme, et où doivent se réduire avec lui tous ceux qui rendent un sincère hommage à ses vertus comme à ses talents. Notre Seigneur lui-même, près d'entrer au bourg d'Emmaüs, *fit semblant*, dit son évangéliste, *d'aller plus loin* (1). Dira-t-on qu'il ait voulu tromper ses disciples? « Il » est bon, disent les théologiens les plus accrédités, » de remarquer qu'il semble qu'on ne pèche pas, » toutes les fois qu'on fait entendre par ses actions » une chose contraire à la vérité; et que si l'on n'a » pas cette intention, mais une autre qui soit raisonnable, on n'est pas coupable, quoique l'on » juge que les hommes interpréteront notre action » d'une manière contraire à la vérité (2). »

C'est donc, à mon avis, une misérable défaite de chercher à excuser saint Jean Chrysostôme par

(1) *Finxit se longius ire.* (Luc. xxiv. 28.)

(2) *Confér. de Grenoble*, traité ix sur le viii^e commandement, chap. II, n^o 13, tom. VII, pag. 562.

l'autorité de Platon, ou par une prétendue collusion avec la doctrine des philosophes grecs. Le saint archevêque de Constantinople avoit trop bien lu leurs écrits pour être dupe de leurs sophismes. Il avoit puisé son enseignement à un autre école ; et n'a jamais pensé, sur le mensonge proprement dit, d'une manière différente de l'Eglise latine.

Après avoir dissipé par la franchise des explications, les nuages élevés entre les deux amis, le saint docteur aborde plus directement son sujet, et l'embrasse avec une solidité de doctrine, une connoissance profonde du cœur humain, une sagacité dans le détail des mœurs, qui ont fait mettre ce livre au même rang que le Pastoral du pape saint Grégoire-le-Grand. Que s'il n'a pas obtenu, comme ce dernier, l'honneur que l'Eglise, dans plusieurs de ses conciles, ait enjoint aux prêtres de le lire assiduellement, de le savoir même par cœur (1), tous les pieux évêques se sont fait un devoir d'en recommander la lecture et la méditation, comme d'un excellent modèle, aussi propre à éclairer et orner l'esprit, qu'à former le cœur.

Quoique ce beau traité semble principalement consacré à l'instruction des ecclésiastiques, surtout de ceux que la vocation divine élève à l'éminente dignité du sacerdoce et de l'épiscopat, il n'a pas été

(1) *Conc. Labbe*, tom. III, pag. 126 ; tom. VIII, pag. 651.

jugé moins utile à tous les fidèles, qui y trouvent les plus importantes leçons pour la direction des mœurs, la fuite des vices, et la pratique de la vertu. C'est dans cette vue qu'on l'a si souvent publié à part.

La première édition grecque en fut faite à Louvain, par les soins de Glenard. En 1599, Hoerschelius fit imprimer à Augsbourg le même texte grec, suivi d'une version latine, dont les deux premiers livres sont de Jacques Cératinus, les quatre autres de Germain Brice; accompagné de quelques notes peu fréquentes, mais très utiles. En 1710, Jean Hughes publia cet ouvrage à Cambridge, avec une version placée vis-à-vis du texte, différente de celle de Brice et de Cératinus, précédée de prolégomènes et chargée de notes. Cette édition fut réimprimée à Londres, deux années après, c'est-à-dire en 1712, par les soins de Tirlby, qui corrigea quelques endroits de la traduction, joignit diverses notes de sa façon à celles d'Hughes, et fit quelques additions aux prolégomènes. Les six livres du Sacerdoce ont encore été imprimés, en 1725, à Stuttgart. L'éditeur, Albert Bengelius, a pris la peine d'y joindre une traduction latine, toute nouvelle, de sa composition, avec un grand nombre de notes, qui forment un commentaire continu du texte de saint Jean Chrysostôme. Ces trois dernières éditions seroient fort utiles, si leurs auteurs n'y

avoient mêlé les préjugés de leur secte. Le P. de Montfaucon, peu satisfait des traductions publiées jusque là, tant séparément que dans les collections générales, annonça que la sienne étoit nouvelle. (*Oper. S. Joann. Chrysost.*, tom. 1, pag. 361. Paris, 1718.) En 1757, le prélat romain Giacomelli fit paroître la sienne à Rome (1 vol in-4°, avec la traduction italienne en regard), qu'il accompagna de savantes notes, puisées dans un riche fonds d'érudition sacrée et profane.

LE TRAITÉ DU SACERDOCE a été plusieurs fois donné en françois. La traduction la plus recommandable est celle du sieur Lamy (imprimé à Paris, chez Ant. Vitré, 1 vol. in-12, 1650), publiée par l'ordre et sous les auspices du pieux évêque de Beauvais, messire Augustin Potier, pour l'instruction des jeunes ecclésiastiques de son séminaire. Elle est accompagnée d'une ordonnance pastorale de l'évêque de Bazas sur les obligations du sacerdoce. Après un jugement porté sur l'ouvrage du saint patriarche de Constantinople, l'auteur de la traduction s'exprime en ces termes, qui ne sauroient être trop répétés : « Il suffit de dire que ceux qui ont voulu se » former une haute idée du sacerdoce, l'ont principalement cherchée en ce livre : que la crainte » respectueuse, dont ce grand saint témoigne avoir » été fortement touché pour ne pas recevoir une » dignité si relevée, fait encore trembler tous les

» jours ceux qui font réflexion sur un ministère si
 » redoutable. Ceux qui s'y destinent, ne pourroient
 » mieux apprendre quelles sont les qualités aposto-
 » liques nécessaires à cette éminente condition, que
 » dans l'école de ce parfait imitateur du grand Apô-
 » tre; ni rien faire de mieux que de puiser leur con-
 » duite dans ces livres comme dans une source de
 » lumière, et dans une fournaise toute ardente de
 » charité. »

Il en a été publié une autre traduction, en 1691, parmi les Opuscules du saint archevêque (vol. in-8°. Paris, chez Pralard, attribuée, par Baillet, au célèbre Antoine Arnaud, *Jugement des savants*, t. III, in-4°, p. 148; par Ménage et d'autres, à Antoine Lemaistre, que l'on sait pourtant être mort en 1658). On peut plus sûrement la donner à Nicolas Fontaine, associé aux écrivains de Port-Royal, dans la rédaction des ouvrages qui sortoient de la plume de ces laborieux solitaires. Quoiqu'elle paroisse avoir été faite sur la version latine du P. de Montfaucon, elle est bien loin de reproduire même cette traduction latine; à plus forte raison s'éloigne-t-elle de l'original grec. L'abbé Auger n'en a donné que des extraits. C'est ce qui nous a engagé à publier une nouvelle traduction de l'ouvrage entier.

Je fus déterminé à ce travail par M. l'ancien évêque de Senes (J. B. Ch. de Beauvais), dans le temps qu'il s'occupoit de son grand ouvrage, sur

les Pères grecs et latins , dont il ne nous reste que le simple titre : *Orator sacer*, sous lequel il comptoit le publier. Ce prélat, dont la mémoire sera éternellement chère aux amis de la religion et des lettres, daigna m'appeler près de lui , dans sa retraite du Mont-Valérien ; ce fut lui qui m'indiqua l'ouvrage de Giacomelli , et voulut bien en diriger la traduction. Il pensa que les notes en devoient être conservées, parce que, à l'avantage de servir quelquefois à l'intelligence du texte , elles joignent l'intérêt non moins précieux de confirmer, par le témoignage des Conciles et des anciens Pères, les sentiments du saint archevêque sur les principaux points qui concernent le dogme ou la discipline de l'Eglise. Seulement, nous les reportons à la suite de chacun des livres à qui elles appartiennent.

Nous n'avons pas cru devoir nous astreindre rigoureusement à la distribution des chapitres , adoptée par le traducteur italien, d'après les anciennes éditions du *Traité du Sacerdoce*. Giacomelli observe que les titres et sommaires qu'on lit à la tête de chaque livre, ne sont point de saint Jean Chrysostôme, mais de quelque écrivain postérieur, et que les sommaires des six derniers chapitres du troisième livre manquant dans les manuscrits grecs, on les a suppléés par ceux qui se trouvent dans l'ancienne version latine. Nous

n'avons conservé que ceux qui nous ont paru nécessaires.

On rencontre un septième livre du Sacerdoce, composé par un mauvais déclamateur, qui a vécu quelque temps après saint Chrysostôme. Il est en forme de discours, et fait, ce semble, pour être prêché devant le peuple.

TRAITÉ DU SACERDOCE (a).

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE (I).

Chap. I. Amitié réciproque de saint Jean Chrysostôme et de Basile. Dessein pris par eux d'embrasser la vie solitaire.

Chap. II. Jean Chrysostôme en est détourné par sa mère. Discours qu'elle lui tint à cette occasion.

Chap. III. Moyen que prend saint Jean Chrysostôme pour faire nommer Basile évêque, et pour s'en exempter lui-même.

Chap. IV. Plaintes de Basile à ce sujet.

Chap. V. Chrysostôme se justifie (b).

I. J'ai eu de vrais amis, et plusieurs ; des hommes qui connoissoient les lois de l'amitié, et les pratiquoient avec une religieuse exactitude (II). Dans le nombre, il en est un surtout, qui, prévenu pour moi d'une tendre affection, surpassoit autant les autres par son attachement, que ceux-ci se distin-

(a) *ἱερωσύνη*, mot général qui enferme les divers degrés du saint ministère, dont le plus relevé est l'épiscopat, source et plénitude des autres. Nul doute qu'il ne s'agisse ici de l'épiscopat. Toute la suite du discours et de la tradition le fait assez voir.

(b) Nous indiquons par des chiffres romains les notes de Giacomelli, renvoyées à la fin de chaque livre, et par les lettres de l'alphabet, les notes que nous ajoutons au texte.

guoient des amis vulgaires (III). Il ne me quittoit point. Nous nous étions occupés des mêmes études, nous avions eu les mêmes maîtres : mêmes goûts , ardeur égale pour les lettres et pour les sciences. Le rapport des circonstances avoit établi entre lui et moi la plus parfaite harmonie. Cette union nes'est pas bornée au temps de nos études : après qu'elles eurent été achevées , lorsqu'il nous fallut délibérer sur le choix d'un plan de vie à embrasser , nous nous trouvâmes dans une conformité absolue de sentiments. Diverses circonstances concouroient à maintenir cette uniformité de volontés. Nous ne pouvions , ni l'un ni l'autre , nous enorgueillir de la prééminence de notre patrie (IV) ; je n'avois pas une grande fortune , et Basile n'étoit pas dans l'indigence (V). Ainsi il y avoit entre nous parité de biens et d'inclinations , de naissance et de caractère. Nous ne fûmes divisés que dans le point de l'exécution. Le fortuné Basile (VI) se détermina pour la vie solitaire ; c'étoit s'attacher à la vraie philosophie (VII). La balance dès lors devint inégale. Tandis qu'il s'élevoit , mon attachement au monde m'abaissoit vers la terre , et les passions de la jeunesse formoient un nouveau poids qui m'accabloit (VIII). Notre amitié ne laissa pas de demeurer aussi ferme ; mais l'aisance et la familiarité de notre commerce éprouvèrent quelque altération. Il devenoit impossible qu'elles se maintinssent avec des affections aussi opposées.

Néanmoins, aussitôt que je commençai à me relever un peu au-dessus des vagues du siècle, mon ami me reçut à bras ouverts (IX); son allégresse ne se contenoit pas. Pourtant nous ne réussîmes pas à nous remettre au même niveau. Basile avoit trop d'avantage; et, quelque effort que je fisse pour m'élever, les avances que lui avoit données sa ferveur me laissoient fort loin derrière lui. Mais la bonté de son naturel, et le prix qu'il attachoit à notre liaison, le portoient à quitter tout pour venir passer les journées avec moi; ce qu'il avoit toujours désiré vivement, sans que nous eussions pu l'exécuter. L'obstacle venoit de mon peu de courage. Il n'étoit pas possible à un homme qui suivoit assiduellement le palais (X), et qui étoit passionné pour les divertissements du théâtre, de se trouver souvent dans la compagnie d'un solitaire, qui, continuellement appliqué à la lecture, ne trouvoit jamais le temps de se montrer en public. C'est pourquoi, du moment où il fut instruit du dessein où j'étois d'entrer dans le même genre de vie que lui, il ne tarda pas à me communiquer le plan qu'il avoit conçu il y avoit déjà long-temps : c'étoit que nous demeurassions ensemble. Dès-lors, attaché à mes pas, et ne me perdant pas un instant de vue, il me sollicita si puissamment de prendre un commun domicile, qu'il vint à bout de me persuader; et nous étions lui et moi à la veille d'exécuter cette résolution.

II. L'enfant détourné par l'affection et les vives instances de sa mère, dont la tendresse empêcha le bienlot si estimable que m'offroit l'amitié de Basile. Elle n'eut pas plutôt pressenti mon dessein, qu'elle me conduisit dans sa chambre. Là, s'étant assise auprès du lit, où elle m'avoit mis au monde, elle commença à verser un torrent de larmes, auquel succédèrent ces paroles, plus attendrissantes encore que ses pleurs. « Mon fils, me dit-elle, il ne me fut pas donné de jouir long-temps des vertus de votre Père. La volonté du Seigneur ne l'a pas permis. Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avois endurées en devenant mère, nous laissa, vous orphelin, et moi veuve, encore à la fleur de l'âge. Ce que j'eus à souffrir, il faut l'avoir éprouvé soi-même pour le bien sentir (XI). Non, il n'est point de paroles capables d'exprimer à combien d'orages se trouve exposée une jeune veuve qui, nouvellement sortie de la maison paternelle, sans aucune expérience des affaires, plongée tout à coup dans un deuil accablant, se voit obligée de soutenir le poids d'une situation au-dessus de la foiblesse de son âge et de son sexe. Il faut, et c'est pour elle un rigoureux devoir, il faut qu'elle veille sur la conduite de ses domestiques; qu'elle supplée à leur négligence; qu'elle se tienne en garde contre leurs infidélités; qu'elle se précautionne contre les pièges qui lui sont tendus au sein de sa propre famille; il faut qu'elle s'arme de cou-

rage pour défendre son bien contre l'injustice et les brutalités des exacteurs (XII). Quand un père en sortant de la vie laisse des enfants, si c'est une fille, elle peut être, pour sa mère, un grand sujet d'inquiétude à quelques égards ; mais elle ne l'expose pas, ni à de fortes dépenses, ni à de violentes sollicitudes. Que ce soit un fils, l'embarras de la mère est bien plus considérable ; et il ne se passe aucun jour où elle ne tremble pour lui, sans parler de ce qu'il lui en coûte pour lui donner une bonne éducation. Cependant aucune de ces considérations n'a pu me faire penser à de secondes noces (XIII), à introduire un autre époux dans la maison de votre père. J'ai soutenu l'orage, et suis demeurée ferme au milieu de toutes les contradictions, sans chercher même à m'affranchir d'aucun des rigoureux devoirs qui m'étoient imposés (XIV) ; échappant aux tempêtes, grâce à l'assistance du Ciel, sans doute ; mais aussi après le secours de Dieu, fortifiée par la consolation, si précieuse pour le cœur d'une mère, au milieu des peines qui l'assiègent, de vous voir tous les jours, et de contempler dans mon fils l'image vivante et la parfaite ressemblance de l'époux que j'ai perdu. Vous me la donâtes cette consolation dès votre plus jeune âge ; à l'époque où votre langue ne savoit encore que bégayer ces premières paroles, que les pères et mères recueillent avec tant de charme de la bouche de

leurs enfants. Vous n'avez pas non plus à me faire le reproche d'avoir laissé dépérir le bien de votre père. Comme il n'arrive que trop souvent à ceux qui ont le malheur de devenir orphelins. Je vous l'ai conservé tout entier, et je n'ai pas laissé de vous entretenir convenablement, aux dépens même de ce qui m'appartenoit, et de ce que j'avois reçu de ma famille. Ne croyez pas, mon fils, qu'en vous rappelant ces sacrifices, je veuille ici vous les reprocher. La seule reconnoissance que je vous demande, c'est de ne pas me rendre veuve une seconde fois, en rouvrant une plaie que le temps commençoit à assoupir. Attendez que vous m'ayez fermé les yeux. Ma dernière heure n'est peut-être pas fort éloignée. A l'âge où vous êtes, la jeunesse a droit d'espérer que l'on arrivera à une vieillesse reculée; au mien, on ne peut plus songer qu'au terme de la vie. Lors donc que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, que vous aurez mêlé ma cendre à celle de votre père, il vous sera libre de prendre telle direction qu'il vous plaira, de risquer les hasards de la navigation sur telle mer que vous voudrez. Personne alors n'y pourra mettre obstacle. Mais jusque-là, tant qu'il me restera un souffle de vie, supportez ma présence, et ne vous ennuyez pas de vivre avec moi. Craignez d'offenser Dieu lui-même, en prenant une résolution peu réfléchie, en abandonnant au milieu d'aussi pénibles agita-

tions une mère dont vous n'eûtes jamais à vous plaindre. Car enfin, si je vous avois donné lieu de m'accuser de chercher à vous entraîner dans les embarras du siècle, à me décharger sur vous du fardeau de mes affaires, à la bonne heure, oubliez, j'y consens, les lois de la nature, méconnoissez les soins que j'ai donnés à votre éducation, brisez les nœuds qui vous attachent à cette maison, dégagez-vous de tout devoir, ne voyez plus autour de vous que des embûches dressées contre votre repos, fuyez-moi comme une ennemie. Mais, s'il est vrai que je n'aie rien épargné pour vous adoucir le pénible sentier de cette vie, n'y eût-il que ce motif, celui-là seul doit suffire pour vous retenir auprès de votre mère. De toutes les personnes qui vous aiment, quel qu'en soit le nombre et l'affection, pas une ne vous mettra, comme moi, en état de jouir de toute votre liberté, parce qu'il n'en est point à qui votre avancement et votre gloire puissent être aussi chers qu'à moi (a).

Tel est le précis des conversations de ma mère que je rapportai à Basile. Mais loin d'en être tou-

(a) « L'antiquité païenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci; mais de cette éloquence simple et naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté? Ne voit-on pas que tout y coule de source, et que c'est la nature même qui l'a

ché, il me pressa avec plus d'instance que jamais de suivre son premier plan.

III. Dans ces entrefaites, tandis qu'il redoubloît d'efforts pour vaincre ma résistance ; il se répandit un bruit, qui nous inquiéta l'un et l'autre. On disoit que l'on avoit jeté les yeux sur nous pour nous élever aux ordres sacrés (a). A cette nouvelle, mon esprit se remplit de crainte et de perplexité. J'appréhendois, d'un côté, d'être élevé malgré moi à l'épiscopat : de l'autre, je ne concevois pas comment on avoit pu penser à nous. Quant à moi, je me trouvois dépourvu de toutes les qualités qui pouvoient m'attirer un pareil honneur. A l'égard de Basile, il vint me trouver pour me communiquer ce qui se passoit, comme si je l'eusse ignoré ; et il me pria de faire en sorte qu'on reconnût dans cette oc-

« dicté ? Mais ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une
 « mère affligée à l'excès et pénétrée de douleur, à qui, dans un état si
 « violent, il n'échappe pas un seul mot ni d'emportement, ni même de
 « plainte contre l'auteur de ses peines et de ses alarmes, soit par respect
 « pour la vertu de Basile, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne
 « songeoit qu'à gagner et à attendrir. » (Rollin, *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 621.)

(a) « Les prélats de Syrie, assemblés à Antioche pour remplir quelques sièges qui manquoient d'évêques, se résolurent de le préférer, avec Basile son ami, à tous ceux qui avoient plus d'âge et d'expérience que lui, mais moins de capacité et de vertu. » (Tillemont, *Mém.*, tom. xi, pag. 12. Le grec porte : *εις της ιερωνειας ημας αζιωμα μελλειν προωγισθαι*. Giacomelli traduit : *Che noi saremmo stativ alla dignita del sacerdozio promossi*.)

casion , comme dans toutes les autres , la conformité de notre conduite et de nos sentiments. Il étoit disposé à me suivre , quelque parti que je voulusse embrasser ; que j'opinasse pour la fuite , ou que je consentisse à notre promotion. Assuré de sa résolution , et bien convaincu que ce seroit faire à l'Eglise entière le plus grand tort , de la priver des services que lui promettoient les vertus et les talents d'un jeune homme (XV) aussi éminemment propre au gouvernement des peuples , et cela parce que je ne me sentois pas les forces nécessaires pour l'imiter , voici le parti auquel je m'arrêtai : Je ne lui découvris point , cette fois , le projet que j'avois conçu , quoique je fusse dans l'habitude de n'avoir rien de caché pour lui ; je me bornai , pour le moment , à lui répondre que la chose ne pressoit pas ; que nous ferions bien de remettre à un autre temps à y penser.

Basile me crut , et il n'en fut plus question. Mon ami resta persuadé que nous serions , lui et moi , toujours dans les mêmes sentiments , dans le cas où la chose viendroit à se reproduire.

Un peu après , le temps de l'ordination étant arrivé (j'avois eu soin de me tenir bien caché) , Basile , qui n'avoit pas la moindre défiance , se laissa conduire à l'assemblée sous un prétexte quelconque , et se vit obligé de plier sous le joug (XVI). Il se consolait par l'espérance que je lui avois donnée , d'agir en tout conformément à ce qu'il feroit , et mieux encore s'ima-

ginant avoir été prévenu par moi. Car quelques-uns des assistants, le voyant chagrin de la surprise qui lui avoit été faite, le trompèrent, en disant tout haut, qu'il étoit fort étonnant que celui qui passoit pour le plus difficile, c'est-à-dire moi, qu'ils nommèrent, eût cédé modestement au jugement des Pères; et que celui qui passoit pour le plus sage et le plus résigné s'emportât, affectant une fausse générosité, s'oubliant au point de vouloir faire résistance.

Ces paroles l'avoient désarmé. Mais il ne fut pas long-temps à savoir que je m'étois dérobé par la fuite. Il vint me trouver. La tristesse étoit peinte sur son visage. S'étant assis près de moi, il vouloit parler; mais la profonde affliction dont son âme étoit pénétrée lui fermoit la bouche, et ne permettoit pas à ses paroles de passer le bord de ses lèvres. Touché de sa douleur et de ses larmes (XVII), dont je connoissois bien la cause, je ne pus m'empêcher de témoigner, par un éclat de rire, la joie où j'étois de voir que mon artifice eût aussi bien réussi au gré de mes désirs. J'en remerciai Dieu; je lui pris la main que je portai à mes lèvres: lui, cependant, jugeant bien à cet air de satisfaction et d'allégresse, qui se manifestoit dans tout mon extérieur, que je l'avois trompé, sentoit redoubler son chagrin et son mécontentement.

IV. Quand à la fin cette violente agitation eut commencé à se calmer ; il me dit : Si mes intérêts à moi vous ont trouvé indifférent , au point que vous les ayez complètement sacrifiés , et pourquoi ? j'en chercherois inutilement la raison ; du moins auriez-vous dû vous occuper un peu plus des vôtres. Votre réputation est étrangement compromise ; toutes les bouches se donnent carrière contre vous. On dit , et c'est là un bruit général , que c'est uniquement par vaine gloire que vous vous êtes refusé au choix que l'on alloit faire de vous ; et il n'y a personne au monde qui essayât de vous justifier. Je ne saurois mettre un pied dehors et paroître en public , que je ne sois assailli de plaintes qui s'adressent également à nous deux , et c'est sur moi particulièrement qu'elles tombent. La plupart de nos amis sont du nombre des accusateurs. Ils me tirent à part , pour me reprocher d'avoir connu votre dessein , persuadés que je n'ignore rien de ce qui vous touche , ils me font un crime de ne l'avoir point déclaré ; ajoutant qu'ils auroient bien trouvé le moyen de s'assurer de votre personne. Je rougis de honte de n'avoir autre chose à leur répondre , sinon , que je n'avois aucune connoissance de cette résolution , que vous aviez prise depuis long-temps ; réponse bien propre à jeter un soupçon flétrissant sur notre amitié. Je reconnois bien aujourd'hui , que vous ne m'avez jamais véritablement aimé ; et la manière dont vous

venez d'agir à mon égard, vous force à en convenir vous-même. Mais il n'est pas à propos de divulguer nos différends (XVIII), surtout auprès de ceux qui ont tant soit peu d'estime pour nous. Je ne saurois publier les termes où nous en sommes, sans accroître ma douleur. Je suis donc réduit à baisser les yeux, et à m'éloigner sans dire mot, de ceux qui m'abordent. Mais si j'échappe à ce premier reproche, je ne puis pas éviter d'être convaincu de mensonge; car on ne se persuadera jamais que vous ayez mis Basile (XIX) au nombre de ceux à qui il ne convenoit pas de confier vos secrets. Au reste, brisons sur cet article, puisque tel a été votre bon plaisir : mais comment vous défendre sur le reste? et quelle confusion pour vous et pour moi! Les uns vous traitent d'orgueilleux; d'autres disent que vous avez voulu vous faire valoir. Il en est qui, accoutumés à ne garder aucune modération dans leurs censures, nous chargent à la fois de ces deux imputations, et nous taxent, en outre, d'avoir manqué sensiblement à ceux qui nous faisoient un tel honneur. A les entendre, l'outrage que nous leur avons fait a été un juste châtiment du Ciel qui les a punis de l'exclusion donnée par eux à des hommes du premier mérite, recommandables par l'autorité de l'âge, en faveur de jeunes gens nés d'hier, aujourd'hui encore enlacés dans tous les liens du monde, mais à qui il a suffi de prendre un extérieur composé, de froncer le sourcil, de s'en-

velopper de manteaux noirs , de se montrer en public avec un visage sévère, pour se voir appelés tout à coup à un poste auquel ils n'eussent jamais osé aspirer , même dans l'erreur d'un songe (XX). D'après un pareil procédé, on voit des vieillards, dont la vie s'est consumée toute entière dans les pénibles exercices de la pénitence , recevoir la loi de ceux à qui ils devoient la donner , les pères soumis à leurs enfants et à de nouveau-nés , sans étude, sans la moindre intelligence des lois , qui doivent les diriger dans le gouvernement : voilà , comme l'on parle tous les jours de nous. J'ignore ce qu'il faut répondre , et je vous prie de me l'apprendre ; car je ne saurois me persuader que vous ayez pris la fuite inconsidérément, et sans raison , au risque de vous attirer le blâme de si graves personnages. Ainsi, je ne fais aucun doute que vous ne soyez en état d'apporter de justes défenses , contre ces accusations ; faites-moi donc la grâce de me les communiquer. Sans parler davantage de l'injustice de votre procédé à mon égard , de la dissimulation , de la perfidie avec laquelle vous m'avez livré, moi à qui vous témoigniez autrefois tant de confiance et d'amitié, moi qui, comme l'on dit, avois entre nous le cœur sur les lèvres (a). Vous n'en auriez pas agi autre-

(a) Mot à mot : J'avois, comme l'on dit vulgairement, mis mon âme dans vos mains.

ment avec un ennemi. Mais enfin, dans le parti que nous avons embrassé, de deux choses l'une, ou c'étoit là ce qu'il y avoit de mieux à faire; et alors, pourquoi vous détacher de moi? ou bien vous y aviez découvert de graves inconvénients; pourquoi m'y exposer; pourquoi contraindre l'homme qui, disiez-vous, passoit dans votre cœur avant tout le reste du monde, à en courir les risques, plutôt que de le sauver du piège où vous m'avez fait tomber? Employer l'artifice pour vous jouer d'un ami simple et naïf, d'un cœur droit, sans nul détour, accoutumé à se montrer à vos yeux à découvert, dans ses actions comme dans son langage! Mais, encore une fois, ce n'est plus là l'objet de mes plaintes; je vous pardonne même l'isolement où vous m'avez jeté en rompant le cours de ce commerce et de ces entretiens, qui étoient pour tous deux une source abondante de plaisirs et d'instructions. N'en parlons plus; il faut bien que je me résigne à n'en plus goûter le charme, quelque douloureuse que la privation en doive être pour moi, non pour vous; j'obéis à la loi que je m'imposai dès le commencement de notre union, de trouver bon tout ce que vous feriez, sans vous demander jamais d'explication. Seulement vous pouvez juger du commun préjudice qui résulte de votre manière d'agir, en vous rappelant ce qui se disoit autour de nous, ce que nous étions nous-mêmes dans l'usage de dire;

que notre mutuelle amitié et la parfaite intelligence que l'on voyoit régner entre nous , devoit avoir les plus utiles conséquences , non-seulement pour nous-mêmes , mais pour beaucoup de personnes. Telle étoit la voix générale. Non pas que, pour ce qui est de moi , j'eusse la prétention de me croire capable de rendre le moindre service ; notre amitié seule me donnoit le droit d'espérer, comme je me plaisois à le dire , que dans le cas où l'on viendrait nous attaquer l'un ou l'autre , unis comme nous l'étions, nous présenterions un front inexpugnable à l'ennemi. Je ne cessois de vous en faire l'observation : Que les temps étoient difficiles ; que l'on ne marche qu'au milieu des pièges semés sous nos pas , qu'il n'existoit plus d'amitiés sincères ; que l'envie empoisonnoit toutes les sociétés ; qu'environnés d'ennemis, nous ne faisons un pas que sur des précipices (1). Qu'il survienne une disgrâce : que d'ennemis aux aguets , combien de gens s'appêtent à rire à nos dépens ! Personne ne nous plaindra ; du moins n'y en aura-t-il qu'un bien foible nombre. Restons unis. Notre désunion seroit un triomphe pour

(1) Mot à mot : *In medio laqueorum progredimur; in pinnis urbium ambulamus*. Expression proverbiale usitée chez les Grecs. On lit, dans le livre de l'Ecclesiastique : *Agnosce te per medios transire laqueos ; et in urbium pinnis ambulare* (Eccli. ix. 20. Septante). Souvenez-vous que vous marchez au milieu des pièges , et comme sur les créneaux de la ville. (Traduct. de Sacy.)

PROV. XVIII.
19.

bien du monde, sans compter des malheurs pires encore que les mauvais plaisants. Le Sage l'a dit : *Celui à qui on fait injustice, trouve plus de secours dans un frère que dans une ville forte ; et les jugements équitables le défendront comme les barres des portes d'un château royal.* Ne permettons pas qu'il soit fait la moindre brèche à notre amitié ; ne nous affaiblissons pas en nous désunissant.

Voilà ce que j'aimois à vous répéter : j'étois loin de prévoir l'avenir. Je m'imaginois n'avoir à offrir que des préservatifs et non pas des remèdes. Celui à qui je les proposois me paroissoit plus fort que moi ; l'épreuve l'a montré plus foible. Mes efforts, mes avertissements ont été en pure perte. Au mépris de tant d'engagements, vous m'avez abandonné à tous les hasards d'une mer orageuse ; jeté au sein de la tempête, à la merci des flots mutinés. Désormais quel asile implorer contre la calomnie et le sarcasme, contre les accidents divers qui ne sauroient manquer de survenir ? Auprès de qui irai-je épancher mes chagrins, et chercher des consolations ? Qui osera se déclarer mon défenseur, prendre parti pour moi contre mes accusateurs, verser quelque baume sur mes blessures, et m'aider à faire tête à d'injustes agressions ? Personne ; non, personne n'en aura le courage, après qu'on vous a vu désertier le champ de bataille ; et mes plaintes se perdront dans l'air sans même parvenir à votre

oreille. Calculez maintenant le mal que vous m'avez fait ; sondez la profondeur de la plaie dont vous êtes l'auteur. Je vous en parle pour la dernière fois. Plus de retour sur le passé, puisque le mal est sans remède. Seulement je vous ai demandé, je vous le demande encore : Qu'aurai-je à répondre aux étrangers ? Comment nous justifier des reproches qu'ils ne manqueront pas de nous faire ?

CHRYSOSTÔME.

V. Rassurez-vous : il ne me sera pas difficile de me justifier. Je suis prêt à vous répondre, non-seulement sur les accusations que vous avez développées, mais sur celles même que vous n'avez fait qu'indiquer. C'est par-là même que je prétends commencer ma justification ; car je serois l'homme du monde le plus injuste et le plus déraisonnable d'accorder quelque importance à l'opinion des autres, de chercher à en combattre les préventions, et de ne tenir nul compte de l'affliction d'un ami qui porte la délicatesse, jusqu'à s'interdire la plainte de l'offense qu'il croit lui avoir été faite, et le dévouement, jusqu'à s'oublier lui-même pour ne s'occuper que de ce qui me regarde. Il y auroit, de ma part, plus encore d'ingratitude, qu'il n'y a, de la sienne, de générosité.

Quel est donc le tort que je vous ai fait ? car ce doit être là mon point de départ, avant de m'en-

gager dans une apologie. J'ai usé, dites-vous, de dissimulation; j'ai manqué de confiance en vous laissant ignorer ma résolution. Mais je ne l'ai fait que pour le commun avantage, et de vous qui avez été trompé, et de ceux à qui je vous ai livré en vous trompant. \

S'il est vrai que toute tromperie soit criminelle (XXI), et qu'il ne soit permis jamais de dissimuler dans la vue de quelque bien, je passe condamnation, et me sou mets à toutes les peines qu'il vous plaira de m'imposer. Ou plutôt, parce qu'il vous en coûteroit trop de prononcer la sentence, je consens à me punir moi-même, comme le feroient les tribunaux à l'égard de coupables convaincus juridiquement.

Mais, s'il y a des artifices innocents; si le caractère de l'acte que vous appelez tromperie, dissimulation, se détermine, soit en bien, soit en mal, par l'intention de celui qui le fait; suspendez un moment votre prévention, et prouvez - moi qu'il y ait eu dans ma supercherie l'intention de nuire. S'il n'y en a pas eu l'ombre, il n'y a personne, pour peu qu'il ait de sentiment d'équité, qui ne doive louer ma conduite, bien loin d'y trouver matière de reproche. Je dis plus : il est des occasions où, tromper de la sorte, avec cette pureté d'intention, devient un devoir auquel on ne peut manquer sans préjudice et sans blâme. Ouvrez l'histoire des ca-

pitaines les plus célèbres : vous y verrez qu'ils ont dû à leur adresse leurs plus beaux faits d'armes, et qu'il y a pour les stratagèmes heureux une plus brillante renommée que pour les victoires gagnées par l'effusion du sang sur le champ de bataille (XXII). Les vainqueurs, qui triomphent par l'épée, ne mettent fin à la guerre qu'à force d'hommes et d'argent. A quoi se terminent leurs exploits ? à de stériles avantages, à l'épuisement de leurs armées, à la ruine de leurs finances, à une situation non moins déplorable que celle des vaincus. Sans compter que ceux-ci ne les laissent point jouir de tout l'honneur de la victoire ; il en revient une bonne partie à ceux qui ont succombé. Ce n'est pas le courage qui a manqué à ceux-ci, mais les forces et la vie. Leur corps seul a failli (XXIII). S'il n'avoit pu dépendre que d'eux de rester debout, et si la mort ne leur eût arraché les armes des mains, ils n'auroient pas moins que les autres fait preuve de valeur. Mais celui qui a su triompher par adresse, ne fait pas moins de tort à son ennemi, que s'il l'accabloit à force ouverte ; et il rend sa défaite bien plus humiliante. Il ne partage point avec des soldats l'honneur de la victoire. Sa prudence lui fait cueillir des palmes qui n'appartiennent qu'à lui. Et, ce qui n'est pas moins considérable, il ne prive aucun de ses citoyens de la joie du triomphe. Il n'en est pas des ressources de la prudence comme de l'argent

et des hommes, qui diminuent et se perdent à mesure que l'on s'en sert. Celle-ci, au contraire, plus vous l'exercez, plus elle augmente et se fortifie.

Ce n'est pas seulement dans la guerre, que la feinte est utile : elle n'est pas d'un moindre secours dans la paix, et dans la conduite des affaires publiques et privées (XXIV). On est souvent obligé d'y recourir pour entretenir l'union domestique ; par exemple, un mari à l'égard de sa femme, et réciproquement ; un père envers ses enfants, un ami envers son ami ; j'ajouterai même, des enfants envers leur père, puisque nous voyons dans les livres saints, que la fille de Saül ne put sauver son mari des mains homicides du roi son père, qu'en le trompant ; et que son frère Jonathas n'auroit pu arracher une seconde fois à la mort celui qui déjà avoit dû la vie à l'adresse de son épouse, s'il n'eût employé les mêmes armes dont elle s'étoit servie.

1. Reg. xix.

Ibid. xv.

BASILE.

Ces exemples ne sauroient s'appliquer à moi, qui suis bien éloigné d'être votre ennemi public ou secret, ou de vouloir vous nuire en aucune manière. Tant s'en faut ; qu'au contraire, je me suis abandonné sans réserve à votre conduite ; et jamais je n'ai eu d'autre règle de mes actions que votre volonté.

CHRYSOSTÔME.

C'est pour cela même, ô le plus excellent des hommes ! mon incomparable ami, que, m'attendant bien à votre objection, je vous disois que ce n'est pas seulement dans la guerre et contre des ennemis qu'il est bon d'user de stratagème, mais aussi dans la paix, et à l'égard de nos amis les plus chers. Si vous ne croyez pas que ce soit là servir les intérêts de ceux que l'on trompe, autant que les siens propres ; demandez - le aux médecins, apprenez d'eux comment ils en agissent avec les malades. Ils vous diront que leur art, tout seul, ne suffit pas pour les guérir, mais qu'il leur est arrivé en maintes circonstances d'appeler la feinte à leur secours, et qu'à défaut de la science, une supercherie, heureusement imaginée, a sauvé tel homme pour qui tous les autres remèdes auroient échoué (XXV). C'est la mauvaise humeur du malade, sa répugnance et ses dégoûts, produit naturel de son état, qui s'opposent à leurs succès, repoussent les conseils de l'expérience et du savoir, et dans ce cas obligent le médecin de jouer un personnage étranger, prenant en quelque sorte un masque de théâtre pour cacher la vérité des choses.

En voici un exemple choisi dans la foule de ceux que l'on pourroit citer. Un homme avoit été surpris d'une fièvre violente, et dont l'ardeur redou-

bloit de jour en jour. Tous les remèdes rafraîchissants, capables d'éteindre le feu dont il étoit dévoré, il les refusoit opiniâtrément. Il demandoit pour toute boisson du vin pur, sollicitant toutes les personnes qui venoient le visiter, de lui en procurer pour calmer sa soif. Lui en donner, eût été un bienfait funeste qui, bien loin de le guérir, eût porté le mal aux plus fâcheuses extrémités. Ce que la science n'avoit pu obtenir, il falloit l'attendre de l'adresse ; et celle-ci eut plein succès. Le médecin s'avisa de rompre dans du vin un vase de terre que l'on venoit de retirer du four, et le remplit d'eau. Il commanda que l'on tint la chambre du malade fermée exactement, pour que l'obscurité ne lui permît pas de découvrir la fraude. Assuré, par ces précautions, de la confiance du malade, il lui donna à boire le prétendu vin que celui-ci, trompé par l'odeur, s'empressa d'avalier d'un trait. L'eau, transformée en vin par l'imagination du malade, opéra ; elle calma les ardeurs de sa fièvre et le guérit. On ne finiroit pas si l'on vouloit rapporter toutes les anecdotes de ce genre, où l'adresse du médecin a suppléé à la science (a).

(a) Puisque notre saint docteur n'a pas cru déroger à la gravité de son sujet et de son ministère en racontant cette anecdote, on ne s'étonnera pas, qu'à l'appui de son sentiment, nous en indiquions d'autres semblables. On lit, dans le *Livre de la Santé* (imprimé à Paris en 1762, chez Durand) : « Le célèbre Dumoulin, voulant rétablir la santé d'une dame de la première

Ce n'est pas seulement dans le traitement des maladies du corps que l'on a recours à ces sortes d'artifices; dans celui des maladies de l'ame, on en fait un usage journalier. Par quels procédés l'Apôtre réussissoit-il à gagner les Juifs, à les attirer en si grand nombre à la foi chrétienne (a)? Dans quelle vue soumit-il son disciple Timothée à la loi de la circoncision (b), lui qui écrivoit aux Galates, qu'il ne servoit à rien de croire en Jésus-Christ, tant

Gal. v. 2

qualité, qui croyoit l'avoir perdue, et qui la perdoit réellement, lui vanta certaines pilules de son invention. La dame lui en demanda. Il lui en promit, mais à condition qu'elle se leveroit tous les jours entre six et sept heures du matin; qu'elle feroit, après son lever, trois heures d'exercice, soit à pied, soit en carrosse, soit à cheval, soit au billard, etc.; qu'elle dineroit bien, mais avec des aliments sains; que, deux ou trois heures après, elle feroit encore trois heures d'exercice; qu'elle souperoit peu, et avec des aliments légers. En six semaines de temps, la dame fut guérie, et ne cessoit d'exalter l'efficacité des pilules. Mais l'habile médecin eut la bonne foi de lui avouer que c'étoit à l'exercice qu'elle devoit sa santé, et non pas aux pilules, qui étoient simplement composées de mie de pain.

Cette anecdote rappelle le trait suivant, cité par Montaigne, dans le chapitre où il parle des effets de l'imagination. « Une femme pensant avoir avalé une épingle avec son pain, crioit et se tourmentoît, comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la scûtir arrêtée. Mais parce qu'il n'y avoit ni enflure, ni altération par le dehors, un habile homme ayant jugé que ce n'étoit que fantaisie et opinion, prise de quelque morceau de pain qui l'avoit piquée en passant, la fit vomir, et jetâ à la dérobée, dans ce qu'elle rendit, une épingle, tortue; cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain décharger de sa douleur. » (*Essais*, liv. 1, chap. xx.)

(a) XXI. 26. XVI. 3.

(b) Act. xvi. 3.

Phil. III. 7.

Num. XXV. 8.

IV Reg. I.

Gen. XXII.

Ibid. XXVIII.

Exod. XI.
19.

que l'on s'opiniâtroit à garder la loi de la circoncision judaïque, estimant que la justice de la loi étoit nuisible à ceux qui avoient embrassé le christianisme. Il portoit la condescendance jusqu'à pratiquer, dans certaines occasions, les cérémonies de la loi; preuve que, loin d'être criminelle, la tromperie où n'entre nul dessein de nuire, devient un moyen légitime et louable (XXVI). Dans ce cas, elle change de nom; ce n'est plus qu'adresse, prudence, une tactique ingénieuse pour se frayer une route là où il n'y en a point, et corriger sans violence et sans emportement les travers d'esprit. (XXVII). Appellerai-je assassinat l'action de Phinées qui, du même coup, priva de la vie un Juif prévaricateur et sa complice? A Dieu ne plaise. Le prophète Élie, faisant mourir cent soldats avec leurs chefs, ordonnant la sanglante exécution des prêtres de Baal, sera-t-il un meurtrier? Pas davantage. Autrement, à ne considérer les choses que dans leur surface, abstraction faite de l'intention et de l'esprit qui les animent, vous rangeriez dans la classe des homicides, Abraham sacrifiant son fils; dans celle des voleurs, Jacob et Moïse: le premier, pour avoir dérobé, par surprise, le droit d'aînesse; l'autre, pour avoir autorisé les Israélites à s'emparer des richesses des Égyptiens. Il n'en est pas moins incontestable, malgré les apparences, qu'il y auroit une coupable témérité à les blâmer.

Non-seulement ils sont à l'abri de tout reproche, mais on ne sauroit leur refuser son admiration, après que Dieu lui-même (a) a daigné les honorer de ses éloges.

(a) Parce que l'on a plus d'une fois abusé de ces exemples de l'ancien Testament, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la réponse de saint Augustin à l'objection que l'on en tire. « Lorsque l'on nous allègue, dit ce Père, des exemples en faveur du mensonge, répondons, ou que ce ne sont pas des mensonges, mais qu'on les regarde comme tels, parce qu'on ne les entend pas, ou si ce sont des mensonges, ils ne doivent pas être imités, parce qu'ils ne sauroient être justes. Par exemple, on allègue le fait des sages-femmes des Hébreux, et de Rahab de Jéricho, Exod. 1. ajoutant que *Dieu les récompensa*. Il ne faut pas croire que ce fut pour Jos. vi. avoir menti; mais pour avoir exercé la miséricorde envers ceux qui appartenoient à Dieu. Ce fut leur humanité et leur compassion qui leur attirèrent le bien que Dieu leur fit. Et comme on ne trouveroit nul inconvénient que Dieu, en considération de quelques bonnes œuvres, leur eût pardonné ce qu'elles avoient fait de mal auparavant; il ne faut point non plus s'étonner que, voyant dans la même action du bien et du mal tout à la fois, c'est-à-dire, l'œuvre de miséricorde et le mensonge, il ait pardonné le mal, en considération du bien qu'il a même jugé digne de récompense... Au reste, quand nous demandons si un homme de bien peut mentir quelquefois, nous n'entendons pas parler de celui qui appartient à l'Égypte, à Jéricho, à Babylone, et même à la Jérusalem terrestre, qui est esclave avec ses enfants, mais de celui qui est citoyen de celle d'en-haut qui est libre, et qui est notre mère; et l'on nous répond que nul mensonge ne vient de la vérité; or, les enfants de cette cité céleste sont certainement enfants de la vérité; les enfants de cette cité sont ceux dont il est écrit, qu'il Apoc. xiv. 5. ne s'est point trouvé de mensonge dans leur bouche... Que s'il échappe quelque mensonge à ces enfants de la Jérusalem céleste, et de cette éternelle cité, parce qu'ils sont hommes, ils en demandent humblement pardon; mais ils n'en tirent point sujet de gloire. Mais quelqu'un dira que Rahab et les sages-femmes de l'Égypte auroient donc mieux fait, pour ne point mentir, de n'avoir nulle compassion de ceux qu'elles voulaient sauver. Et je ré-

Nommons trompeur celui qui abuse de la bonne foi d'autrui pour lui faire du mal, à la bonne heure; mais non celui qui agit dans une intention vertueuse, dans l'intérêt réel de la personne qu'il veut

ponds que ces femmes eussent été du nombre de ceux dont nous parlons, lorsque nous leur demandons s'il leur est permis quelquefois de mentir; elles n'auroient rien dit contre la vérité, et auroient hardiment refusé ce cruel ministère, auquel on les vouloit engager, de faire mourir tous les enfants mâles qui viendroient au monde. Mais, direz-vous, on les auroit fait mourir. Il est vrai, mais en mourant elles se seroient acquises dans le ciel des demeures incomparablement plus belles et plus magnifiques que celles qu'elles se firent sur la terre. Eu mourant pour la très innocente vérité, elles auroient été reçues dans l'heureux séjour de l'éternelle félicité. Cette femme de Jéricho de même, lorsqu'on lui demanda où étoient ces hommes qui logèrent chez elle, pouvoit répondre: Je sais où ils sont, mais je ne vous le dirai point, parce que je crains Dieu.... Mais on l'auroit tuée, dites-vous, si elle avoit parlé de la sorte; et on auroit visité toute la maison. Il pouvoit arriver aussi la même chose, si, lorsqu'elle mentoit, on ne l'eût pas crue. Et après tout, elle fût morte pour avoir fait une œuvre de miséricorde; une mort si précieuse, devant Dieu, eût été dignement récompensée, puisque, pour une vie mortelle qu'elle eût donnée, elle auroit reçu une vie éternelle; et ceux qu'elle avoit cachés n'auroient pas laissé de profiter du bon office qu'elle leur auroit rendu. Mais, direz-vous encore, si elle avoit laissé croire qu'elle savoit où ils étoient, n'auroit-on pas pu les chercher si bien qu'on les eût trouvés? Cela peut être: mais comptons-nous donc pour rien la puissance et la volonté de Dieu? N'étoit-il pas assez puissant pour la préserver de tout mal, elle, et ceux qu'elle auroit cachés, quand elle auroit été aussi ferme à ne pas mentir, qu'elle le fut à ne pas les livrer? car il pouvoit les sauver sans ce mensonge, comme ce fut lui qui les sauva après ce mensonge. Avons-nous oublié ce qui se passa à Sodome dans une rencontre toute semblable, lorsque le saint homme Loth, n'ayant pas voulu mentir pour celer ses hôtes, que l'on prenoit pour des hommes, quoique ce fussent des Anges, et qu'il voyoit exposés à un outrage pire que la mort, Dieu frappa les Sodomites d'aveuglement, en sorte

servir , avec le dessein de lui être utile , et dans une circonstance importante (XXVIII). Tromper de la sorte est quelquefois si nécessaire , que si l'on agissoit autrement , on compromettrait singulièrement les vrais intérêts de celui qui ne seroit pas trompé de la sorte.

qu'ils ne purent pas même trouver la porte de la maison , où ceux qu'ils cherchoient étoient cachés. Loth pouvoit répondre comme Rahab ; car on lui demanda la même chose. Mais cet homme juste ne crut pas devoir mentir. Faisons donc toujours tout ce qui dépendra de nous pour notre prochain , lors même qu'il ne s'agira que de le garantir de quelque mal temporel ; mais quand nous nous trouverons réduits à ne le pouvoir faire qu'en péchant , arrêtons-nous : car il faut croire que tous moyens nous manquent , quand ceux qui nous restent blessent la justice. » (*Contr. Mendacium*, cap. xv, tom. vi, pag. 431 et seq. , edit. Bened.)

NOTES

DE M. MICHEL-ANGE GIACOMELLI, PRÉLAT ROMAIN,

SUR LE PREMIER LIVRE DU TRAITÉ DU SACERDOCE

DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

(Dans sa traduction italienne de ce Traité, vol. in-4°, publié à Rome en 1757.)

(I) Pag. 172. Sommaire inséré dans les anciennes éditions, et conservé par le traducteur italien.

Chap. I. Basile, l'ami le plus intime de Chrysostôme.

Chap. II. Union de ces deux amis. Ils se consultent mutuellement sur tout ce qui les concerne.

Chap. III. Leur conduite différente, relativement à la profession de la vie solitaire.

Chap. IV. Ils se proposent de demeurer ensemble.

Chap. V. Touchant discours de la mère de Chrysostôme à son fils.

Chap. VI. Artifice employé par Chrysostôme pour l'ordination de Basile.

Chap. VII. Reproches affectueux et naïfs de celui-ci.

Chap. VIII. Réponse de Chrysostôme. Il se justifie avec fermeté.

Chap. IX. Avantages que donne une tromperie (innocente) faite à propos. Question et thèse générales.

(II) *Ibid.* Avec une religieuse exactitude.

Théodoret, dans son discours sur la charité, se sert presque des mêmes termes, pour dire que saint Paul a gardé exactement les lois de l'amitié qu'il enseignoit aux autres.

(III) Pag. 172. Se distinguoient des amis vulgaires

Saint Grégoire de Nazianze, dans son éloge de saint Athanase (*orat. xxi*), se sert du même tour de phrase. « Ceux, dit-il, qui passaient les autres » en vertu, étoient aussi éloignés de la perfection d'Athanase, que les premiers de celle des seconds. » Il y a un autre passage analogue de saint Jean Chrysostôme, au chap. vi, du livre v du *Traité du Sacerdoce*. « Il » arrive ordinairement, y est-il dit, que la plus grande partie de ceux qui » assistent aux sermons ne sont pas gens de lettres; le reste de l'auditoire » peut être composé de gens instruits, qui soient cependant plus éloignés » du degré de capacité requise pour bien juger d'un discours, que les ignorants ne le sont du degré d'intelligence du vulgaire.

(IV) *Ibid.* De la prééminence de notre patrie

Chez les anciens, lorsqu'on prononçoit le panégyrique de quelqu'un, on faisoit valoir, plus qu'on ne fait aujourd'hui, la noblesse de sa patrie. On s'étoit imposé la loi de ne jamais omettre ce motif. Voyez saint Basile (*Hom. in Gordium martyr.*) et saint Grégoire de Nazianze (*orat. xix in fun. Patris sui*). De cette opinion, qui faisoit rejaillir sur les personnes la gloire de leur pays, naissoit le soin extrême qu'apportoient les orateurs à célébrer le lieu de leur naissance par des éloges étudiés, tels qu'on en voit dans le discours d'Aristide sur Smyrne, etc. De là vient encore l'empressement des villes pour obtenir des titres pompeux, dont elles faisoient parade dans les monnaies qu'elles faisoient frapper; comme il est prouvé par une infinité de médailles antiques.

(V) *Ibid.* N'étoit pas dans l'indigence

Dans le grec, le premier membre de cette phrase est affecté de la particule négative *οὐ*, qui ne paroît point dans le second, quoiqu'elle y doive être sous-entendue. C'est ce qui a induit en erreur deux savants, et leur a fait croire que le Basile de ce dialogue étoit extrêmement pauvre. L'un est Claude Dausquei, de Saint-Omer, chanoine de Tournai, dans ses notes sur les *Homélies* attribuées à saint Basile de Séleucie, pag. 316. L'autre est le P. de Montfaucon, dans sa traduction latine du *Traité du Sacerdoce*. Ils n'auroient pas commis cette faute, s'ils avoient fait attention à la phrase suivante du Dialogue, où saint Chrysostôme établit une parité de hicos comme de sentiments entre Basile et lui.

(L'auteur d'une traduction française de ce Traité, attribuée faussement au célèbre docteur Arnaud, est tombé dans la même méprise : *Je n'étois point fort riche, mais il étoit extrêmement pauvre.* (Opusc., Paris, 1691, pag. 310.) De plus anciens traducteurs, Cératinus et Germain Brice, l'avoient évitée.)

(VI) Pag. 172. Le fortuné Basile

Le mot *fortuné* ne répond pas parfaitement à l'épithète grecque *μακάριος*, qui signifie proprement *digne de toute louange*, et selon Aristote (*Ethic.*, lib. 1, cap. xii (ne s'applique qu'aux dieux, et aux justes dont la perfection approche de celle de la divinité. Saint Grégoire de Nysse (*in Psalm.* 1) et saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxi de S. Athanas.*) donnent le même sens à ce mot. Jean Hughes, dans sa traduction latine de ce Traité, publiée en Angleterre en 1710, rapporte l'épithète *fortuné* à la vie solitaire, tandis qu'il doit se rapporter à Basile. C'est un contresens qui donneroit lieu de croire, que Basile et Chrysostôme devoient, l'un et l'autre, embrasser la vie solitaire; tandis qu'il est évident, par toute la suite du discours, que Chrysostôme étoit alors fort éloigné de se dévouer à ce genre de vie.

(VII) *Ibid.* C'étoit s'attacher à la vraie philosophie

Le sens du mot *philosophe*, qui se rencontre si souvent dans les Pères grecs, est la plupart du temps restreint à la philosophie chrétienne, surtout quand il est, comme ici, joint à l'épithète *véritabte*. On prend encore la philosophie pour la dévotion et la piété, et même pour la mortification et l'austérité des mœurs, pratiquées chez les anciens solitaires. Le traducteur italien Giacomelli croit qu'elle doit être prise, en cet endroit, dans toute son étendue. La philosophie signifie aussi la religion chrétienne. Elle est employée dans ce sens par notre saint docteur (*Adhort. ad Theod. lapsum*, lib. 1). Clément d'Alexandrie (*Strom.*, lib. vi) la fait consister dans la connoissance du Fils de Dieu. Saint Grégoire de Nazianze, dans l'oraison xxi (*in fun. S. Basili*), donne le nom de philosophes à Élie et à S. Jean-Baptiste qui vivoient en solitude. M. Giacomelli pense que, dans ce passage, *philosophe* doit être pris pour celui qui aime Dieu, conformément à ce qu'on lit dans Théodoret (*Orat. de charitate*, tom. iv), « que le vrai philosophe peut être appelé avec justice *philothée*, ou aimant Dieu. » De plus,

comme le mot *philosophe* signifie celui qui aime Dieu, dans le passage cité de saint Grégoire de Nazianze, de même la philosophie peut être prise pour l'amour du prochain, dans ces deux passages de saint Jean Chrysostôme, de l'homélie xvii (*ad pop. Antioch.*); le premier, où le saint docteur dit, « que les solitaires ont montré par leurs œuvres qu'ils possèdent la vraie philosophie »; le second, où il donne la même qualification à la charité de ceux qui servent le prochain pour l'amour de Jésus-Christ. Il y a un passage d'Athénée (lib. iv, cap. xiv), dans lequel cet auteur parle de la philosophie de ceux qui se font scrupule de prendre leur nourriture avant le coucher du soleil. Casaubon, dans ses *Remarques*, soupçonne qu'Athénée prétend tourner en ridicule la religion chrétienne, ou du moins celle des Juifs, qui prolongeoient le jeûne jusqu'au soir, usage qui avoit passé dans l'Église chrétienne.

(VIII) Pag. 172. Un nouveau poids qui m'accabloit

Le saint docteur exprime les passions de la jeunesse par ces mots : *νεωτερικὰς φασταδίας*, ce qui s'accorde avec l'expression de saint Paul à Timothée : *τὰς νεωτερικὰς επιθυμίας φύγει* (ii. 22.), Fuyez les cupidités de la jeunesse, que la Vulgate traduit par *juvenilia desideria*. Ces termes ont été mal rendus par Saumaise, qui les entend de l'amour de la nouveauté, *cupiditates novas*, ou *cupiditates novarum rerum*. De même, dans la lettre de saint Ignace aux Magnésiens, *νεωτερικὴν τάξιν*, ne signifie pas une nouvelle institution, un nouvel ordre, comme l'interprète mal la secte des Presbytériens, ennemie de la hiérarchie et de l'épiscopat; mais l'âge de la jeunesse, *juvenilem ætatem*. Le Glossaire latin-grec rend *juvenile* par *νεωτερικόν*. Quant à celui qui recherche la nouveauté, les Grecs l'appellent *νεωτερικιστὴς*.

(IX) Pag. 173. Me reçut à bras ouverts

Cette expression proverbiale est usitée chez les Grecs, qui disent aussi recevoir quelqu'un à deux mains, pour exprimer le bon accueil qu'on lui fait.

(X) *Ibid.* Qui suivoit assiduellement le palais

Ce passage a donné lieu aux savants de rechercher si saint Jean-Chrysostôme avoit exercé la profession d'avocat. Le texte grec porte : *δικαστηρίω*.

παρεδρευοντα, *tribunali adsidente*. M. de Valois lit *παρεδρευοντα*; et concluant de sa leçon, que saint Jean Chrysostôme déclare avoir été avocat, il rejette les témoignages de Socrate et de Sozomène, qui nient le fait. Jean Hughes approuve la leçon de M. de Valois, et en tire la même induction. Hoeschelius, dans ses notes sur cet ouvrage, pag. 530, renvoie le lecteur à la lettre de Libanius, adressée, comme il le croit, à notre saint docteur, laquelle se trouve parmi les lettres de saint Isidore de Péluze (lib. II, ep. XLII, pag. 189.), rapportée par Hermant (*Vie de saint Jean Chrysostôme*, lib. I, ch. IV, pag. 13.)

Il résulte de cette lettre, que celui à qui elle avait été écrite a été avocat; mais il est difficile de se persuader, que Jean de la lettre de Libanius, soit le même que saint Jean Chrysostôme. Il est vrai, que Caye (*Hist. littér. Script. ecclés.*) et Fabricius, au I, VII de la *Bibliot. German.*, pag. 554, sont de cet avis; mais ils ne répondent point aux difficultés, que M. de Valois (*In not. ad Socr., Hist. eccl.*, lib. VI, cap. III) a élevées contre ce sentiment. Le mot *παρεδρευοντα*, ne forme point un argument suffisant, pour infirmer le récit des historiens. Thirlby, qui a donné une seconde édition de ce Traité, accompagné des notes de Hughes, deux ans après la première, a très bien observé que *τοις δικαστηριω παρεδρευοντα* signifie également, celui qui entend les causes et celui qui les plaide; et que, par conséquent, ces termes ne sont point contraires au récit des historiens. Bengelius fait voir, que *παρεδρευω* a une signification plus étendue, que celle qui lui est attribuée par M. de Valois; et il le prouve par un passage de l'homélie sur le *Ps. XLII*, tom. III de l'édition de Fronton du Duc, qui porte le nom de saint Jean Chrysostôme. Après tout, *παρεδρευω* et *παριδρευω* diffèrent peu, quant au sens; ils signifient l'un et l'autre *adsideo*, j'assiste, je suis présent. Et puisque les historiens attestent positivement, que le saint docteur n'a pas exercé la profession d'avocat, il vaut mieux déterminer le sens de *παρεδρευω*, relativement à leur témoignage, que de vouloir infirmer ce témoignage, par la raison que ce mot est synonyme à *παριδρευω*. Pallade, ami du saint docteur, dont il a écrit la Vie, dit, qu'à l'âge de dix-huit ans, il cessa d'entendre les leçons des sophistes. C'est au ch. II, du liv. VIII^e de son Histoire, que Sozomène raconte, qu'avant que d'embrasser la profession d'avocat, Chrysostôme crut devoir étudier l'Écriture Sainte.

Socrate dit la même chose au liv. vi^e, ch. 111 ; et il ajoute de plus la raison qui engagea le saint à renoncer à cette profession ; « Parce qu'il » reconnu qu'elle est fatigante, et nous expose à commettre des injustices » ; qu'ainsi il lui préféra un genre de vie plus tranquille. Une lettre de Sinésius, pag. 240, nous apprend qu'on voyoit alors triompher l'iniquité au palais ; qu'on ne cherchoit qu'à s'y enrichir, sans respecter les lois ni sacrées ni profanes ; qu'on s'y instruisoit dans la méchanceté et la scélératesse. Cela rappelle un mot de Démosthène rapporté par Stobée (*Serm. cli*, pag. 523), qu'entre deux voies, dont l'une conduit au paradis et l'autre aux enfers, un homme prudent préférera la première. En voilà assez, pour prouver que notre saint docteur n'a point été avocat.

(XI) Pag. 174. Il faut l'avoir éprouvé soi-même

Notre saint docteur parle ainsi, dans son ouvrage (*Ad viduam Juniorem*, tom. 1, pag. 338, de l'édition de Montfauc.) : « Il est certain, » que le sexe ressent plus vivement les affections. Une jeune femme est » extrêmement à plaindre, lorsqu'elle tombe prématurément dans la » vuité. Son peu d'expérience, les soins multipliés qu'elle est obligée de » prendre, le souvenir du temps qu'elle a passé dans l'abondance, dans » la joie et dans les délices, tout concourt à l'accabler ; de sorte qu'un » rien peut l'abattre, si elle n'est soutenue par la grâce de Dieu. »

(XII) Pag. 175. L'injustice et les brutalités des exacteurs

Voici comment le saint docteur parle de la cruauté des exacteurs des deniers publics (*Compar. regis et Monachi*, tom. 1, pag. 119, édition de Montfauc.) : « Le poids des impositions est peu sensible au riche ; mais » elles sont un torrent furieux, qui renverse la cabane du pauvre, et » fait retentir les campagnes de cris douloureux. Les exacteurs ne sont » touchés d'aucun mouvement de pitié à l'égard des vieillards, des » veuves et des orphelins. Ils eurent insolemment dans le pays, comme » une troupe d'ennemis ; et ils demandent au cultivateur plus de fruits » que la terre n'en a produits. » Dans le Discours xvi de Stobée, pag. 58, Théocrite interrogé, quelles sont les plus cruelles parmi les bêtes féroces, répond : « Sur les montagnes, ce sont les ours et les lions ; dans » les villes, ce sont les exacteurs et les délateurs. »

(XIII) Pag. 175. Me faire penser à de secondes

noces

Saint Jean Chrysostôme (*ad. vid. Junior.*, pag. 340.) raconte le trait suivant : « Je me souviens que, dans ma première jeunesse, mon » maître, qui étoit le plus superstitieux de tous les païens, conçut une » grande estime pour ma mère. Voici quelle en fut l'occasion : Il me » demanda un jour qui j'étois, comme il avoit coutume de faire à ceux » qui étoient placés auprès de lui ; je lui répondis, que ma mère étoit » veuve. Quel est son âge ? ajouta-t-il. Je dis qu'elle avoit quarante ans, » et qu'elle avoit perdu son mari depuis vingt ans. Cette réponse le surprit » au point, qu'il s'écria à haute voix, en tournant les yeux sur l'assemblée : » *Oh ! quelles femmes on trouve parmi les femmes des chrétiens !* »

(XIV) *Ibid.* D'aucuns des rigoureux devoirs qui m'étoient imposés

La délicatesse de la langue française ne permet pas de se servir, dans la traduction, de la métaphore du texte grec, qui appelle le veuvage une *fournaise ardente*. Cette expression étoit reçue dans l'hébreu, pour signifier un état de peines et de misère extrêmes. Il est dit dans le Deutéronome, ch. vi, vers. 20, que Dieu a tiré les Israélites de la *fournaise* de l'Égypte. Ce terme est répété dans Jérémie, ch. xi, vers. 4.

(XV) Pag. 179. Les talents d'un jeune homme

Le terme *νῆς*, qui est dans le texte, et qui désigne quelquefois un enfant, doit sûrement être pris pour un jeune homme. Platon (*In Phædro*, tom. 1, edit. Steph., pag. 278.) l'emploie au sujet d'Isocrate, qui composoit des harangues dès l'adolescence. On lit dans Eusèbe (*Hist. ecclés.*, lib. vi, ch. xxx.), que saint Grégoire Thaumaturge, et son frère Athénodore, firent tant de progrès dans l'école d'Origène, qu'ils fréquentèrent pendant cinq ans, que, quoiqu'ils fussent encore jeunes, *νῆς*, on les jugea dignes de l'épiscopat. Cependant cette expression *νῆς*, *juvenis*, non plus que celle de *γέρων*, *senex*, et autres semblables, ne sauroient former une époque précise. Notre saint docteur se qualifie de jeune homme, à l'âge de quarante ans, dans la première homélie qu'il prononça après avoir été fait prêtre. On a vu, ci-devant, que la mère du

saint se met au nombre des personnes qui ont vieilli, quoiqu'elle n'eût, tout au plus alors, que quarante-sept ou quarante-huit ans. Ainsi ces termes ne doivent pas être pris dans un sens rigoureux. Cependant le passage dont il s'agit, où *vîos* est employé, donne lieu de rechercher quel était, en ce temps-là, l'âge de Basile et de Chrysostôme, son contemporain. Un texte, rapporté ci-dessus en note, et tiré du livre de notre saint, *Ad viduam Juniorem* prouve, qu'il avait vingt ans lorsque, Libanius lui demanda qui il étoit : question qui suppose que Chrysostôme ne prenoit, que depuis peu de jours, les leçons de Libanius. Il a dû fréquenter l'école de ce sophiste pendant quatre ans au moins ; car il n'est pas possible de parvenir, au bout de quelques mois, à ce degré d'éloquence qui brille dans les premiers ouvrages du saint docteur. Il a donc quitté l'école de Libanius à l'âge de vingt-quatre ans accomplis. Il vécut ensuite durant trois ans, sous la discipline de Méléce, patriarche d'Antioche, qui l'instruisit dans les saintes lettres, lui conféra le baptême, et peut-être l'ordre de lecteur. Méléce ayant été envoyé en exil, au commencement de l'année 372, comme l'a démontré le P. Stilling, dans les Actes des Saints (septembre, tom. iv, pag. 413, n° 68.), Chrysostôme continua l'étude des saintes lettres sous Diodore et Cartérius, ce qui a dû l'occuper au moins deux ans, pendant lesquels il engagea Maxime et Théodore à se livrer à ce genre d'études. Théodore s'en étant dégoûté depuis, et étant retourné dans le monde, le saint lui écrivit deux lettres d'exhortation, dont on peut fixer la date à l'an 373. C'est vers ce temps-là qu'on voulut l'ordonner évêque ; car Tillemont et Hermant ne croient pas que l'on puisse reculer cette tentative au-delà de l'année 374, pendant laquelle Chrysostôme se retira à la campagne, pour vivre en solitude. Cependant les deux auteurs que l'on vient de citer, mettent ce dernier fait en 372, ce qui étonne beaucoup le P. Stilling, qui l'assigne à l'an 374, et qui attribue cette retraite à la crainte qu'eut le saint qu'on ne tentât encore de l'ordonner par surprise. Il suit de là qu'il avait trente ans, lorsqu'on voulut l'élever à l'épiscopat, et, par conséquent, sa naissance tombe à l'an 344. M. Giacomelli souscrit à cet arrangement du P. Stilling, parce qu'il lève les difficultés sans nombre des autres systèmes chronologiques, relatifs à la vie du saint docteur, et surtout celle qui résulteroit de son ordination, faite avant qu'il eût atteint l'âge de trente ans, contre la défense expresse du canon 11^e du concile de Néocésarée. Il seroit fort étrange, d'ailleurs, que dans

ce Traité du sacerdoce, où le saint rapporte les raisons de ceux qui blâmoient les promotions des jeunes gens à l'épiscopat, il eût omis la plus forte de toutes, qui est la contravention aux canons. On peut consulter, là-dessus, les doctes Bollandistes, au volume cité, paragr. ix^e, pag. 421.

(XVI) Pag. 179. Se vit obligé de plier sous le joug

Hallier, dans son livre (*De sacris elect. et ordin.*, part. 1, sect. v, ch. 11, paragr. vii, n^o 19, pag. 201.), après avoir parlé des ordinations forcées, dont il rapporte divers exemples, prouve qu'on ne peut point ordonner quelqu'un malgré lui. Il ajoute néanmoins, que cela est permis, lorsque le besoin de l'Eglise l'exige; et que l'ordination est valide, lorsque le sujet auquel on fait violence, se détermine enfin à recevoir le joug, comme fit Basile, dans le cas présent.

(XVII) Pag. 180. Touché de sa douleur et de ses larmes

Περίδακρυος est le mot employé dans le texte, pour exprimer les pleurs de Basile. Hughes dit que ce mot ne se trouve nulle part, et lui substitue *ἀγρίδακρυς*, qu'on trouve dans les Problèmes d'Aristote, et dans son Histoire des animaux (lib. ix, cap. 1); mais Thyrlby observe que ces paroles d'Euripide, *ποθὺν ἀμφιδάκρυτον*, sont expliquées dans le Scoliate, par *επισυμμάς περίδακρυον*. Bengelius a remarqué pareillement que *περίδακρυς* se trouve deux fois dans le 1^{er} liv. de la Vie de sainte Thècle, de saint Basile de Séleucie. Tous les mots grecs ne se trouvent pas dans les lexiques. Leur nombre est si grand, et nous avons tant d'écrivains en cette langue, qu'on n'est pas fondé à rejeter un mot, sur le fondement qu'il n'a pas d'exemple, lorsqu'il se trouve d'ailleurs employé par un bon auteur. La préposition *περὶ* est souvent jointe aux adjectifs qui expriment quelque passion; et alors elle augmente la force de l'expression.

(XVIII) Pag. 182. De divulguer nos différends

On trouve cette maxime dans les fragments de l'OEdipe d'Euripide (*Apud Barnès*, vers. xxxviii, pag. 484.). *Vulgare casus asperos, inscitia est; prudentia celare.*

(XIX) Pag. 182. Que vous ayez mis Basile

Il y a une grande diversité d'opinions, chez les anciens et chez les modernes, sur le compte de ce Basile. On ne sait pas même encore à quoi s'en tenir. Socrate (lib. vi, cap. iiii) croit que c'est le grand Basile. Érasme et Germain Brice ont adopté cette opinion, sans beaucoup d'examen; pour peu qu'ils l'eussent approfondie, elle leur eût paru insoutenable. A l'époque dont parle saint Jean Chrysostôme, saint Basile gouvernoit, depuis sept ans, l'église de Césarée; et, comme l'observent Baronius (*ad Ann. Christi*, 382, Hermant, *Vie du saint*, pag. 50), l'âge où il étoit parvenu ne se concilie guère avec la jeunesse que lui donne ici notre écrivain. Une autre observation capable seule de les dé tromper, c'est que saint Jean Chrysostôme parle de son ami comme étant son compatriote, par conséquent né à Antioche: et l'on sait que saint Basile de Césarée étoit de cette ville. Reste à savoir quel étoit ce digne ami de saint Jean Chrysostôme qui partagea avec lui, dans un âge encore si tendre, l'honneur d'être appelé à l'épiscopat, de préférence à beaucoup d'autres qui pouvoient le désirer davantage. Photius, dans sa Bibliothèque (*Cod. clxxviii*, pag. 378, édit. Par. Steph., 1612.), pense qu'il s'agit de saint Basile de Séleucie. Mais ce saint s'est trouvé au concile de Calcédoine, tenu en 451; et le Basile de notre dialogue a été fait évêque quelques années avant 381, c'est-à-dire en 374, selon le P. Stilling. (*Act. Sanctor. Sept.*, tom. iv, p. 425). Ce Bollandiste rapporte quelques autres sentiments sur ce point; et, après avoir rejeté l'une des deux opinions, proposées par Baronius, il s'attache à la seconde, suivant laquelle notre Basile est un évêque de Raphanée, dont on trouve la souscription à la suite des actes du premier concile de Constantinople, de l'an 381. Le P. Stilling regarde cette opinion comme la plus probable; car, ajoute-t-il, saint Jean Chrysostôme ne voulut point s'éloigner d'Antioche, soit pour ne pas se séparer de sa mère, soit pour pratiquer la vie solitaire sur les montagnes voisines de cette ville. Or Raphanée étoit peu distante d'Antioche, et située entre Antarade et le fleuve Oronte. Ce voisinage donne une grande probabilité à ce sentiment. Cependant elle n'est pas telle que le suppose le P. Stilling; car, selon Ptolémée (lib. v, *Geograph.*, pag. 139, édit. Francof., an. 1605.), Antioche est sous le 69° degré de longitude et le 35° 30' de latitude, et Raphanée sous le 69° 15' de longitude et le 34° 15' de latitude: ce qui donne au moins une distance de 95 milles d'I-

talie, ou d'environ 32 lieues. (Note de Giacomelli, augmentée par le nouveau traducteur.)

(XX) Pag. 183. A quoi ils n'eussent osé jamais aspirer

Quoique tout ceci paroisse arrangé par notre saint docteur, pour servir d'introduction à son ouvrage; on y trouve néanmoins plusieurs preuves du sentiment particulier dont il étoit affecté. Il insinue, dès le commencement de son Traité, mais d'une manière indirecte, ne se croyant pas obligé à prouver sa thèse par un discours en forme, il insinue, dis-je, qu'on ne doit pas ordonner évêques des jeunes gens qui n'ont été reçus que depuis peu dans l'état ecclésiastique. Saint Grégoire de Nazianze a traité cette matière plus expressément, dans son Apologétique, pag. 21. Il y déclame avec force contre la présomption des jeunes ecclésiastiques, qui aspirent aux premières places du clergé, avant que d'être initiés dans la science des saintes lettres. « Les choses, dit-il, en sont réduites à cet » état de confusion et d'abjection, et nos dispositions sont si perverses, que » la plus part d'entre nous, pour ne pas dire tous, aspirent au premier » rang au sortir de l'enfance, sachant à peine former des mots, et avant » que d'avoir été introduits dans le sanctuaire, avant que de connoître le » titre des livres sacrés, avant que de pouvoir discerner le caractère distinctif de l'ancien et du nouveau Testament, et des principaux auteurs, » ou même avant que d'être tirés de la fange, et lavé des souillures que » l'âme contracte par le péché. On sait deux ou trois maximes de piété, » non pour les avoir lues, mais pour les avoir entendues prononcer; on » a récité quelques psaumes; on porte l'habit ecclésiastique; on a une » légère teinture de philosophie; on affecte un maintien dévot: c'en est » assez pour être regardé comme saint, comme digne de l'épiscopat, » comme un nouveau Samuel. On est devenu tout à coup savant, maître en » Israël, profond dans la connoissance des choses divines; on s'imagine » être en droit de prendre place parmi les docteurs de la loi; on se croit un » homme céleste, et l'on veut être appelé Rabbi. »

(XXI) Pag. 188. S'il est vrai que toute tromperie soit criminelle

Le grec porte : *Εἰ μὴ γὰρ δι' ὅλην τὴν κλητικὴν κακίαν.* Bengelius

traduit le mot κλοπή par *furtum* ; le traducteur italien, par le mot *astuzia*, observant que Bengelius auroit dû employer le terme de *dolus* au lieu de *furtum*, qui devient contresens. On peut consulter tous les lexicographes. Le traducteur de la XLIV^e homélie de saint Jean Chrysostôme sur la Genèse, pag. 723 de l'édition de Fronton du Duc, dans laquelle il est question de la tromperie exercée par Jacob envers Isaac, a commis la même faute. Fontaine traduit par *tromperie* (*Opusc.*, pag. 323). Le P. de Montfaucon, dans le passage dont il s'agit ici, s'est servi du mot *astutia* qui, selon Giacomelli, exprime trop faiblement l'idée de κλοπή. Ce savant observe que, dans le courant du même chapitre, notre saint docteur emploie encore les termes de ψευδής, mensonge, et de απάτη, qui signifie également *tromperie*. « Quelqu'un pourroit, dit-il, s'imaginer que saint Jean Chrysostôme se sert de ces termes dans un sens impropre, et qu'il ne faut pas les prendre à la rigueur. Mais M. Giacomelli avoue franchement qu'ils doivent être pris dans leur sens propre et naturel ; et que sur cette question, savoir, *s'il est quelquefois permis d'user de tromperie*, terme qui comprend le mensonge, ou les paroles dont on se sert pour tromper, notre saint docteur s'est laissé entraîner par la foule des plus graves auteurs grecs qui, d'après Platon, ont enseigné qu'il étoit permis d'user de tromperie et de mensonge, dans le cas où cela étoit utile aux personnes que l'on vouloit tromper. On croit communément que Platon avoit tiré cette maxime de Sophocle, dont on cite un vers d'une tragédie, qui a été perdue. Le fait est prouvé plus clairement par un passage de ce poète (*in Philoct.*, vers 109), où il introduit Néoptolème, demandant à Ulysse *s'il est permis de mentir*? Oui, répond celui-ci, *si le mensonge nous procure la sûreté* (1). On observe là-dessus, qu'Aristote (*Ethic.*, lib. VII, cap. III) loue Néoptolème de n'avoir point tenu la promesse de mentir, qu'il avoit faite à Ulysse. Le même philosophe dit, au cap. X du livre cité, « qu'il y » a des personnes qui changent de résolution, non par inconstance, mais » par un motif honnête, comme Néoptolème, qui ne crut pas devoir trahir

(1) Mais Aristote, d'une autorité au moins égale à celle de Platon, prononce que tout mensonge est mal en soi, et que l'on doit s'en abstenir ; qu'au contraire, la vérité est bonne et louable par elle-même : *Unde philosophus dicit (in IV Ethic.) quod mendacium est per se peccatum et fugiendum ; verum autem bonum et laudabile.* (S. Thomas, *Quæst.* XXII, *quæst.* 69.)

« la vérité, quoiqu'il l'eût promis à Ulysse. » Il y a quelques autres auteurs parmi les Grecs, qui se sont bornés à dire, que l'on pouvoit mentir quand le mensonge nous est utile, pourvu qu'il ne soit pas nuisible à un tiers. (Voyez Héliodore, lib. 1 *Æthiop.*, pag. 50). Mais le P. Orsi, maître du sacré palais, dans sa *Dissertation dogmatique et morale sur l'usage des paroles*, chap. 11, montre que l'approbation du mensonge utile est une erreur de la philosophie Platonique, dont quelques Pères de l'Eglise ont été imbus (1). Il leur oppose la saine doctrine de saint Augustin, qui enseigne dans son livre sur le mensonge, qu'il n'est jamais permis de mentir dans aucun cas; doctrine qui a toujours prévalu dans l'Eglise latine. (Note de Giacomelli, avec addition du nouveau traducteur. Voyez nos Observations préliminaires sur la question du mensonge, pag. 171, et la note pag. 195.)

(XXII) Pag. 189. Victoires gagnées... sur le champ de bataille

On lit, dans la *Préface de Polien*, « que le plus grand talent des bons généraux consiste à vaincre sans risque; et qu'il est très avantageux, même en » marchant au combat, de songer aux moyens de terminer la guerre, » s'il est possible, sans combattre. » Et, dans le *Panegyrique de Marc-Aurèle*, par Aristide (tom. 1, pag. 117, édit. Par. Steph.). « Lorsqu'on » peut triompher par le conseil, qu'est-il besoin d'exposer son bras? Les » hommes vulgaires peuvent vaincre, les armes à la main; mais il n'appartient qu'aux hommes de génie de terrasser leurs ennemis par les res- » sorts de la prudence et de l'intelligence. Quand on agit à force ouverte, » il est heureux d'être vainqueur; mais si l'on est battu, quel tort ne se fait- » on pas à soi-même et à ses amis! Ceux, au contraire, qui se conduisent par » des vues supérieures et bien combinées, parviennent aussi aisément » à leur but, que s'ils avoient remporté une victoire signalée; et s'ils » échouent dans leurs desseins, il ne leur en arrive aucun préjudice. »

(XXIII) *Ibid.* Leur corps seul a failli

Cette pensée se trouve dans un *Panegyrique d'Isocrate* (pag. 165,

(1) Accusation bien légère qui étonne, surtout de la part d'un homme aussi profondément versé dans la connoissance des Pères et de notre histoire. Nous croyons l'avoir réfutée sans réplique dans notre *Disc. prélimin.* du 4^e volume de cet ouvrage.

édit. de Guill. Battie, Londr., 1749) : *Illi quidem ceciderunt, victores animis, eorporibus defatigati.*

(XXIV) Pag. 190. Dans la conduite des affaires

Platon, dans le 3^e livre de sa *République* (pag. 168, de l'édit. de Cambridge, 1713), accorde aux magistrats et aux gouverneurs des villes la permission de mentir, lorsque le public peut en retirer de l'avantage. Il regarde le mensonge comme un remède entre les mains du médecin. Mais il refuse ce privilège aux personnes privées, vis-à-vis du magistrat. « Un particulier, dit-il, qui ment au magistrat, est aussi mal avisé qu'un malade qui cache la vérité à son médecin; ou qu'un athlète, qui ne déclare pas à son instituteur les changements qui arrivent dans son corps. » Dans le *Dialogue de Gorgias* (pag. 315, lig. 13, édit. de Basil. Valder) il décide qu'un criminel est pareillement obligé de dire la vérité à son juge. Mais, de particulier à particulier, le mensonge est licite, selon ce philosophe, lorsqu'il est de leur intérêt de s'en servir.

(XXV) Pag. 191. Sur qui tous les autres remèdes auroient échoué

Dans l'*Apologie de Socrate* (Déclamat. xxvii de Libanius, pag. 644, édit. de Paris) : « Ne voyons-nous pas, dit-il, que les médecins trompent les malades en éludant leurs demandes? On en use quelquefois de même, à l'égard de gens qui se portent bien, lorsqu'il est pour eux d'un plus grand intérêt d'être trompé que d'entendre la vérité. »

(XXVI) Pag. 194. Devient un moyen légitime et louable

Les termes correspondants du texte grec sont : *μη μετὰ δολιῶς προαιτίως*. On prend ici *δολιῶς* dans son plus mauvais sens. *δολος* a une signification moyenne, et se prend tantôt en bonne, et tantôt en mauvaise part : *δολίος* est un adjectif qui en dérive. En cet endroit, il signifie ce que signifie *δολίος* dans ce texte de la règle de saint Basile (*Regulæ brevior.* lxxvii, pag. 442). « La ruse, *δολος*, est une manière d'agir, employée dans la vue de surprendre quelqu'un, comme lorsque, sous l'appât de vouloir faire du bien, on cherche à nuire. »

(XXVII) Pag. 194. Une route où il n'y en a point

Le saint docteur emploie ici une expression proverbiale, usitée chez les Grecs, *trouver un chemin, là où il n'y en a point*, ou, comme nous disons, se tirer d'un mauvais pas. On trouve cette expression dans Aristophane (*Equit.*, vers. 756), et dans Eschile (*Prometh.*, vers. 59), cité par l'ancien scholiaste d'Aristophane.

(XXVIII) Pag. 197. Dans une circonstance importante.

Maxime de Tyr (*Dissert.* xix, pag. 222. Lond., 1740), s'exprime ainsi : « Je crois qu'il est indigne de Dieu, et de l'homme même, de dire » la vérité inconsidérément. On ne doit la proférer, qu'autant qu'elle peut » être utile à celui qui l'entend. Il n'y a rien de répréhensible, dans la conduite du médecin qui trompe son malade, du commandant qui trompe » ses troupes, ou du pilote qui trompe ses mariniers. Souvent le mensonge » est utile, et la vérité nuisible. » On peut voir, sur la même matière, le livre vii^e des *Stromates* de Clément d'Alexandrie, pag. 863, de l'édition de Potter.



LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

- Chap. I. La plus grande marque que l'on puisse donner à Jésus-Christ de son amour , est de paître ses brebis.
Chap. II. Excellence du ministère sacerdotal. Obstacles qu'il a à combattre.
Chap. III. Vertus qu'il exige.
Chap. IV. Suite du précédent.
Chap. V. Éloge de Basile.
Chap. VI. Pourquoi Chrysostôme a refusé l'épiscopat (D).

CHRYSOSTÔME.

I. Il seroit superflu de prouver par de plus longs raisonnemens , que l'on peut employer la ruse dans de bonnes vues , et qu'elle doit être regardée comme prudence , esprit de conduite , plutôt que comme dessein de tromper. Tout ce que je pourrois dire de plus ne seroit qu'une prolixité aussi fastidieuse qu'inutile. C'est maintenant à vous à me faire voir que la conduite que j'ai tenue n'a pas tourné à votre avantage.

BASILE.

Vous appelez prudence , ou esprit de conduite,

votre manière d'agir à mon égard ; quel est donc le fruit que j'en ai retiré ?

CHRYSOSTÔME.

Eh ! quel plus grand avantage , que celui d'exercer des fonctions qui fassent reconnoître l'amour que vous portez à notre Seigneur Jésus-Christ ? comme il l'a déclaré lui-même au prince des apôtres (II) , en lui demandant s'il l'aimoit. Après que Pierre eût répondu affirmativement ; le Sauveur ajouta : *Si vous m'aimez , paissez mes brebis*. C'est un maître qui demande à son disciple s'il l'aime : non pour apprendre une chose qu'il ignorât , car un pareil doute ne sauroit convenir à celui qui pénètre le secret de tous les cœurs , mais pour nous instruire du soin que l'on doit prendre du gouvernement de son troupeau (a). Cela supposé , on

Joan. XXI.
15.

(a) Duguet , *Traité des devoirs d'un évêque*, n° CXIX. - Saint Pierre , qui avoit la première dignité de l'Eglise , étoit si persuadé qu'il n'en devoit être que plus humble , qu'il avertit tous les pasteurs de n'user point d'empire ni de hauteur ; de se souvenir de la douceur de Jésus-Christ ; de ne se point regarder comme les possesseurs et les maîtres de son héritage ; et de servir de modèles d'humilité et de patience , à tous ceux qui sont soumis à leur conduite. (I. Petr. v. 1. 4.) Le troupeau qui vous est confié n'est point à vous ; il est au grand et unique Pasteur ; vous servez de berger sous lui. Vous les avez en dépôt , et vous en rendrez compte. Vous régnerez dans l'autre vie , mais c'est à condition que vous servirez dans celle-ci. Le Fils de Dieu avoit imprimé cette vérité si importante dans le cœur de saint Pierre , lorsque après sa résurrection il lui avoit confié le soin de son Eglise en ces termes : *Pasce agnos meos , pasce oves meas* ; car ces répéti-

conçoit clairement , combien la récompense de celui qui exerce une fonction si chère à Jésus-Christ , doit être grande et ineffable. Par le zèle que votre domestique apporte à remplir l'emploi qui lui est confié , et dans un intérêt où il n'est question que d'argent , vous jugez de l'attachement qu'il vous donne à vous-même. Quel prix le sauveur des âmes ne réserve-t-il pas à celui qui gouverne le troupeau acheté par lui , non par argent , comme parle son apôtre , ni avec autre chose semblable , mais par sa propre mort , et par l'effusion de tout son sang ? L'Apôtre répond : *Vous savez , Seigneur , que je vous aime* , prenant Jésus-Christ lui-même à témoin du sentiment dont il est animé pour lui. Jésus-Christ ne s'en tient pas à cette simple déclara-

I Petr. I. 18.

Joann. XXI.
16.

tions lui avoient fait comprendre , selon la remarque de saint Augustin , que ces agneaux et ces brebis ne lui appartenoient point , et qu'il devoit en être le gardien et non le propriétaire. (*Tract. cxxii in Joann.*) Et ce Père ajoute que Jésus-Christ vouloit , en instruisant ses apôtres , apprendre à tous les pasteurs quelle étoit la fin de leur ministère , et combien ils devoient être éloignés de la conduite de ceux qui n'usent que pour eux-mêmes d'une autorité qu'ils n'ont reçue que pour les autres. » (A la suite de ses *Conférences ecclésiastiques* , 2 vol. in-4°. Cologne , 1742.)

« Nous sommes , dit un ancien Père , les vicaires de la charité de Jésus-Christ ; nous succédons à l'amour ardent dont il étoit embrasé pour les hommes ; il nous en a établi les dépositaires ; il ne perpétue en nous son sacrifice que pour y perpétuer son amour , cet amour tendre , qui couroit avec tant d'empressement après une seule brebis. » (Massillon , *du zèle contre les scandales* , *Confér.* , tom. 1 , pag. 189.) L'évêque de Clermont a un discours entier sur l'amour des pasteurs pour leur troupeau. (*Ibid.* , tom. 11 , pag. 202.) Voy. aussi Carron , *Pensées ecclési.* , tom. 1 , pag. 189.

ration ; il veut des preuves : et celles qu'il demande , il ne les borne pas à sa personne. Pierre lui en avoit donné qui ne laissoient pas à cet égard l'ombre du doute. Ce dont il veut que saint Pierre et tous les chrétiens soient bien pénétrés , c'est le zèle pour les intérêts de son Église ; c'est l'obligation qui nous est imposée à tous de la servir de tous nos moyens (a). Voilà pourquoi Dieu lui-même n'a pas épargné son propre fils, son fils unique, le livrant à la mort, comme l'otage nécessaire pour réconcilier avec sa majesté souveraine les hommes devenus ses ennemis , et pour se faire un peuple particulier. Et ce fils lui-même , pourquoi a-t-il consenti à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang ? si ce n'est pour acquérir la possession du troupeau dont il laissait le gouvernement à Pierre et à ses successeurs (III) ; il avoit bien raison de

(a) Les pieux écrivains qui , depuis saint Jean Chrysostôme, se sont exercés sur cette matière, ont emprunté de lui ce qu'ils ont de mieux. Nous indiquons particulièrement les *Méditations ecclésiastiques*, par un curé de Saint-Claude; les *Conférences* du P. Beurrier et de Chabassut; l'*Esprit du Sacerdoce* par le P. Harel; les *Pensées ecclésiastiques*, et l'*Ecclésiastique accompli* de l'abbé Carron; le *Traité* de Duguet sur les devoirs des évêques.

De même parmi les sermonaires. Dans leurs discours les plus renommés sur les devoirs et les difficultés du saint ministère, vous retrouverez les principaux raisonnements, les brillantes similitudes, les affectueux sentiments et les expressions les plus éclatantes du saint docteur. Massillon me paroît être celui qui s'est le mieux pénétré de son esprit. Il le reproduit à chaque page de ses belles Conférences. On les regarde comme le plus parfait de ses ouvrages; la raison en est simple : outre son propre génie, il avoit à discrétion le génie de l'éloquent patriarche.

dire : *Quel est le serviteur fidèle et prudent , que son maître a établi pour gouverner sa maison ?* Voilà encore des paroles qui ont l'air du doute ; mais on ne sauroit en supposer dans celui qui les proféroit , pas plus que dans la question qu'il faisoit à Pierre , moins pour s'assurer de son amour , que pour manifester l'étendue du sien. De même ici quand il demande : *Quel est le serviteur fidèle et prudent ?* Jésus-Christ le connoît assez : seulement il veut nous faire connaître combien ces sortes de serviteurs sont rares , et quelle est la grandeur de leur ministère. Jugez-en par la récompense qu'il leur destine : *Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens.* Matth. xxiv. 45.

D'après une aussi magnifique promesse , soutiendrez-vous encore que la tromperie que je vous ai faite , n'ait pas été à votre avantage , puisqu'elle tenoit à vous procurer le gouvernement de ce qui appartient à Dieu , et à vous établir dans l'exercice de ces fonctions , qui ont mérité à Pierre sa prééminence sur les autres apôtres , par ces paroles de Jésus-Christ : *Pierre , m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci ?* Il auroit pu lui dire : Si vous m'aimez , jeûnez , mortifiez-vous , dormez sur la dure , passez les nuits à veiller , assistez les foibles que l'on opprime , soyez le père des orphelins et le défenseur de la veuve. Il ne lui ordonne rien de tout cela , et se contente de lui recommander son troupeau : *Paissez mes brebis.* Joann. xxi. 15.

Ibid. 16.

II. Ces sortes de bonnes œuvres peuvent être pratiquées indifféremment, et sans beaucoup de peine, par tout fidèle qui s'oblige à l'obéissance; mais d'aussi importantes fonctions que celles du gouvernement ecclésiastique et de la direction des âmes de tout un diocèse, non-seulement les femmes en sont exclues, mais très-peu d'hommes en sont dignes. Il n'est permis d'y appeler que ceux qui surpassent autant les autres en mérite et en vertu, que

I. Reg. x. 25. Saül surpassoit tous les Hébreux par la richesse de sa taille. La comparaison est même très-foible; la différence de la stature entre les hommes, n'est qu'une ombre de celle qui doit se trouver entre le pasteur et les brebis. Celle-ci ne peut être mesurée que par la distance qui se trouve entre les bêtes et les créatures raisonnables (IV). C'est trop peu dire encore; eu égard à l'importance de la matière et à la grandeur du péril. Un berger qui perd une brebis, soit qu'elle ait été emportée par le loup ou par les voleurs, soit qu'elle ait péri par la contagion ou par quelque autre accident, trouvera peut-être grâce auprès de son maître; et si l'on veut le traiter avec rigueur, il en sera quitte pour payer le dommage. Mais que celui à qui le soin des hommes, de ce troupeau raisonnable de Jésus-Christ, a été confié, en laisse perdre quelqu'un, ce ne sera pas son bien, mais son âme qui en répondra. Comptez en outre les obstacles bien plus

sérieux, les combats bien autrement formidables auxquels il faut s'engager pour le défendre (a)! Ici ce ne sont ni des loups, ni des voleurs à repousser; ce ne sont pas les atteintes d'un mal contagieux à prévenir. Quels sont-ils donc les ennemis contre lesquels le prêtre doit avoir les armes à la main? Écoutez l'Apôtre qui vous les dénonce : *Nous avons, dit- Ephes. vi. 22.* il, à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. La voyez-vous cette armée innombrable d'implacables ennemis, ces phalanges menaçantes? Ce n'est pas avec le fer qu'elles nous combattent : leur propre nature suffit à tout le mal qu'elles nous font. Voulez-vous voir une autre armée non moins cruelle, non moins terrible, qui attaque le troupeau par des embuscades sans relâche? De la même hauteur d'où il découvre les premiers pour les signaler à notre

(a) « Il me semble que l'on ne devrait jamais oublier cette vérité : que rien n'est plus misérable, selon le monde, qu'un bon évêque; que rien n'est plus difficile que sa charge, que rien n'expose tant son salut et son éternité : *Nihil est difficilias, laboriosius, periculosius.* » (Duguet, *Devoir des évêques*, pag. 489, d'après saint Augustin.) Massillon retrace avec énergie les dangers de cet état dans toute la suite de ses Conférences, et particulièrement dans le discours sur l'ambition des clercs, où il expose comment le sacerdoce est d'abord un ministère laborieux et pénible; en second lieu, combien il est environné d'écueils et de dangers. (Tom. 1, pag. 99.) *Onus tremendum ipsis angelis.*

Gal. v. 19.

II. Cor. xii.
20.

surveillance, l'Apôtre aperçoit les seconds qu'il désigne en ces termes : *Il est aisé de connoître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'adultère, l'idolâtrie, les empoisonnements, les animosités, les querelles, les divisions, les médisances, les murmures, les mouvements orgueilleux du cœur, les révoltes, et tant d'autres désordres de même nature dont il n'a pas voulu poursuivre l'énumération, nous laissant à juger des autres par ceux-ci (a).*

(a) « Qu'est-ce que le Sacerdoce ? Une charge périlleuse, qui nous rend devant Dieu responsables d'une infinité d'âmes, dont le salut ou la perte est pour ainsi dire notre ouvrage, et qui, outre nos propres péchés, rend encore notre négligence coupable de ceux des fidèles sur lesquels nous sommes établis : c'est un ministère qui nous partage entre la prière et les sollicitudes ; qui nous fait un devoir essentiel de conserver le goût de la retraite et du recueillement au milieu des soins et des embarras ; de conserver cette fleur de réputation, cette innocence et cette pudeur sacerdotale, parmi les passions et les secrètes faiblesses dont nous sommes les témoins et les dépositaires ; qui nous mêle parmi les hommes, et quelquefois dans le palais des rois, et nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts ; et d'y condamner, par notre exemple, la mollesse et l'ambition de ceux qui les habitent : c'est un poste de vigilance, où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte, le glaive de la parole, le bouclier de la foi et de la doctrine, pour combattre contre la chair et le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs, qui altèrent le dépôt sacré, ou les préjugés et les maximes du siècle qui corrompent les règles ; de sorte que les abus que nous tolérons, ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, et que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Or, est-il sur la terre de condition plus périlleuse ? » (Masilon, *De l'ambition des clercs, Confér.*, tom. 1, pag. 95, 96.)

Les voleurs qui en veulent à un troupeau ; ne perdent point leur temps à combattre contre le berger, ni à le poursuivre : ils attendent qu'il soit loin de son troupeau, pour en faire leur proie. Mais ici, que les ennemis de nos amis soient venus à bout de s'emparer du troupeau entier ; loin de laisser le pasteur en repos, ils l'assaillent avec encore plus d'audace, d'acharnement ; et ne quittent le champ de bataille qu'ils ne soient victorieux ou vaincus (a). J'ajouterai qu'il n'est pas difficile de conserver ou de réparer la santé des animaux. Qu'ils aient faim, que la contagion gagne, qu'il y en ait de blessés, n'importent les accidens divers dont un troupeau peut être affecté : on les connoît ; ce qui n'est pas d'un médiocre avantage pour y obvier. Ce qui assure bien mieux encore l'efficacité des soins qu'ils réclament, c'est que le berger étant plus fort que ses brebis, il peut les contraindre à prendre les remèdes malgré leur résistance. Qu'il faille employer le fer ou le feu, il ne tient qu'à lui de les avoir sous sa main en les liant, en les tenant enfer-

(a) Fontaine traduit : « Ceux qui ont de mauvais desseins sur un troupeau attaquent le pasteur ; quand ils l'ont mis en fuite, ils n'ont nulle peine à se rendre les maîtres du troupeau et à l'enlever : ils déchargent ensuite leur furie sur le pasteur, et ne cessent de le tourmenter jusqu'à ce qu'ils l'aient entièrement vaincu ». (*Opusc.*, pag. 332.) Le contresens saute aux yeux. L'ouvrage tout entier est fait avec la même négligence.

mées tout le temps qu'il le croit nécessaire ; maître à son gré de les conduire d'un pâturage à un autre, de les éloigner des ruisseaux, de leur procurer, sans qu'il leur en coûte beaucoup de peine, tous les secours dont elles ont besoin. Il n'en est pas de même des maladies des hommes. Premièrement, il n'est pas aisé de les apercevoir ; il n'y a, selon la pensée de I. Cor. II, 11. l'Apôtre, que l'esprit de l'homme qui sache ce qui est dans l'homme.

III. Comment donc pourra-t-on guérir une maladie dont on ignore l'espèce (V), dont les symptômes échappent souvent à celui même qui l'éprouve ? Quand ils éclatent, c'est alors que le mal devient plus difficile à guérir ; car on ne peut pas agir avec les hommes avec la même autorité que le pasteur avec son troupeau. Il faudrait enchaîner la volonté du malade, le soumettre au régime, plonger dans la plaie le fer ou le feu : y consentira-t-il ? Le malade est libre d'accepter ou de refuser le remède (a) ; le médecin ne peut que l'y inviter. L'admi-

(a) « La difficulté déjà si grande, augmente par l'état même d'affoiblissement où le libre arbitre est tombé. Effet déplorable du péché originel ! Les ténèbres qui l'obscurcissent, les passions qui l'assiègent, les habitudes qui l'enchaînent, la séduction des mauvais exemples, et des maximes perverses de l'Esprit tentateur, tout cela oppose une résistance opiniâtre aux efforts des pasteurs des âmes, pour les conduire dans les pâturages de la vie éternelle. A la vue de tous ces obstacles, des talents et des travaux nécessaires pour les surmonter, ou du moins pour les combattre, suivant

rable saint Paul le savait bien ; et c'est pour cela qu'il écrivait aux Corinthiens : « Nous ne prétendons pas II. Cor. I. 23. » dominer sur votre foi ; nous ne faisons que coopérer à votre joie ». La chose la moins permise aux chrétiens, est de corriger par la violence les vices du pécheur. Dans la jurisprudence humaine , qu'un malfaiteur tombe sous la main de la justice ; le magistrat déploie le pouvoir absolu dont il est investi , et sait bien l'empêcher , bon gré , mal gré , de vivre à sa fantaisie. Mais nous , nous n'avons , pour rendre les hommes meilleurs , d'autre ressource que la persuasion , jamais la contrainte (a). Notre législation ne nous donne pas d'autorité coactive contre les transgresseurs ; et , quand elle nous l'accorde-

la mesure du devoir ; saint Paul avait raison de s'écrier : Quel est l'homme capable d'un tel ministère ? » (L'évêque du Puy , Le Franc de Pompignau , *Lettres à un évêque* , tom. I , pag. 238. Paris , 1802.)

(a) Nous avons vu Origène , saint Athanase , saint Ambroise professer les mêmes principes. L'autorité de saint Jean Chrysostôme leur prête encore une force nouvelle. Nos plus respectables pontifes en ont toujours fait la règle de leur conduite. « Si vous ne voulez qu'intimider les hommes , a dit » Fénelon , et les réduire à faire certaines actions extérieures , levez le glaive : » chacun tremble , vous êtes obéi. Voilà une exacte police , mais non pas » une sincère religion... Il faut persuader , et faire vouloir le bien , de manière qu'on le veuille librement , et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes ? Peut-elle les faire vouloir » ce qu'ils ne veulent pas ? 4. Nulle puissance humaine ne peut forcer le » tranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. » (Fénelon , *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne* , tom. IV , pag. 302 , édit. Boullage , Paris , 1821.)

roit , nous serions sans moyens pour la faire valoir , parce que le Seigneur n'a de récompense que pour ceux qui s'abstiennent du vice par une volonté libre , et non malgré eux. Il faut donc , dans le manie-
ment des âmes , la plus grande habileté pour obtenir , par la seule persuasion , que les malades consentent à prendre volontiers les remèdes que leur présente notre ministère , et qu'ils nous en sachent gré (VI). Le malade que vous garottez se débat dans ses liens ; maître de rompre ceux-ci , il ne leur échappe qu'en aggravant son mal. Le mépris qu'il fait de vos instructions , de ce glaive de la divine parole qui tranche dans le vif , envenime la plaie ; il l'étend , il la rend incurable ; et ce qui devoit le sauver , achève de le perdre , parce qu'il n'y a personne au monde qui puisse guérir celui qui ne veut pas l'être.

IV. Que faire donc (VII)? Si vous usez de trop d'indulgence là où il faudroit une grande sévérité , et que vous ayez peur d'enfoncer le fer dans la plaie qui demande une profonde incision , vous ne traitez le mal qu'à moitié (VIII) ; mais aussi , que vous coupiez sans ménagement , parce que l'opération est nécessaire , il peut arriver que le malade rebuté par la violence de la douleur perde patience , qu'il repousse brusquement remèdes et appareils , au risque de se précipiter soi-même ; qu'il ne brise le joug , et ne rompe les liens dont on veut l'asservir.

Je pourrois citer grand nombre d'exemples de personnes qui se sont portées aux plus fâcheuses extrémités parce qu'on les avoit soumises à toute la rigueur des peines qu'elles avoient d'ailleurs méritées. Il ne faut donc pas toujours exiger dans le châtiment une mesure proportionnée à la faute ; mais, après un mûr examen , s'assurer des dispositions de celui par qui elle a été commise , de crainte qu'en voulant réunir ce qui est déchiré , vous ne fassiez une rupture plus dangereuse , et qu'avec l'intention louable de relever ce qui est à terre , vous ne le précipitiez encore plus bas.

Les ames foibles et languissantes , plus particulièrement celles qui sont enlacées dans les plaisirs du siècle, celles que l'orgueil de la naissance ou du pouvoir entretient dans une humeur altière , pourroient , ménagées avec douceur , et ramenées peu à peu à faire quelque pieux retour sur elles-mêmes , pourroient, dis-je , se corriger, sinon totalement, du moins en partie , et se dégager ainsi de cette chaîne de maux qui les enveloppent. Qu'un zèle imprudent se montre à leurs yeux armé de toute la sévérité de la discipline, il anéantit même ce commencement de conversion qui auroit pu se produire (a). L'âme

(a) Massillon retrace , avec une égale énergie , les dangers d'un zèle que la charité ne dirige pas. A ce tableau , fortement dessiné , il oppose les *maternelles sollicitudes* du prêtre de Jésus-Christ , à l'égard des pécheurs qui le fuient. « Plus il les voit révoltés contre la vérité , plus sa charité pour

une fois traînée dans le vice au point de ne plus en rougir , tombe bientôt dans l'insensibilité (a) ; plus de pathétiques exhortations qui la touchent , plus de menaces qui l'ébranlent , plus de bienfaits qui l'attendrissent. L'état d'une telle âme est pire encore que celui de cette cité que le prophète maudissoit en disant : *Vous avez pris le front d'une femme débauchée , vous avez perdu toute honte.*

Cela étant , quelle prudence n'exige pas le ministère sacerdotal ! Quelle perspicacité pour pénétrer les plis et les replis de tant d'âmes différentes (IX) ! S'il en est qui ne pouvant supporter l'amertume des remèdes , se découragent et renoncent à l'espérance du salut ; il en est aussi qui , faute de proportionner la pénitence au péché , se laissent aller à un relâchement qui les perd , et les enfonce davantage dans

eux s'attendrit et s'enflamme ; plus ils lui laissent voir de fiel et d'aigreur , plus il leur montre de douceur et de tendresse ; plus leur salut lui paroît déploré , plus ses entrailles sont déchirées de mille douleurs cuisantes et secrètes. » (*Confér.* , tom. II , pag. 88—108.) Voyez aussi dans les *Pensées ecclésiastiques* de l'abbé Carron , les excellents avis que donne , aux directeurs des consciences , ce digne prêtre , nommé à plus d'un titre le Vincent de Paul du dix-huitième siècle , particulièrement au tom. III , pag. 76-99.

(a) « Le malheur le plus commun et le plus à craindre pour nous , ce ne sont pas les désordres grossiers , c'est une insensibilité et une espèce d'engourdissement pour tous les objets les plus terribles de la religion , de sorte que tout ce qui touche et qui ranime tous les jours la foi et la piété du commun des fidèles , augmente pour ainsi dire notre léthargie , et réveille à peine notre attention. » (*Massillon* , XIV *Disc.* , *Confér.* , tom. II , pag. 334.)

le mal , en provoquant de nouvelles occasions de pécher. Il faut donc s'assurer de ces différentes dispositions dans le plus grand détail , afin d'appliquer le remède convenable à chaque maladie , si l'on veut ne pas perdre le fruit de ses peines.

Ce ne sont pas là les seules difficultés qui se rencontrent dans l'exercice du saint ministère. Un devoir non moins essentiel est de travailler à réunir au corps de l'Église les membres qui en sont séparés. Et combien ce soin est laborieux ! Le berger , à la tête de son troupeau , se fait suivre sans nulle résistance de ses brebis , partout où il les mène. Qu'une d'entre elles s'éloigne du chemin , et qu'au lieu de se laisser conduire dans de bons pâturages , elle aille s'égarer dans des lieux sauvages et stériles où elle seroit exposée à mourir de faim , il suffit que le berger élève la voix , qu'il fasse entendre le ton du commandement , pour ramener la fugitive et la rendre au troupeau. Mais cet homme qui a quitté le droit chemin de la foi , le pasteur , pour le ramener , a besoin d'unir beaucoup d'adresse à beaucoup de douceur et de persévérance. Ce n'est point , encore une fois , par la violence , en vous rendant redoutable , que vous en viendrez à bout ; vous n'y réussirez que par la persuasion (X). Pour cela , il faut un courage à toute épreuve , une patience qui ne se rebute point , et jamais ne désespère du salut de ceux qui sont dans l'erreur , animée de la même

II. Tim. II. 25. confiance que l'Apôtre quand il disoit : *Peut-être que Dieu leur fera connoître un jour la vérité, et les délivrera de la captivité du démon (a).*

Matth. XXIV. 43. Tel est le sens que Jésus-Christ donnoit à ces paroles : *Quel est le serviteur prudent et fidèle ?* Qui ne travaille qu'à sa propre perfection, ne sert que lui seul ; mais le service attaché au ministère pastoral s'étend à tout le peuple (b). Vous distribuez votre

(a) « La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelques poisons ; il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. Le bon pasteur préfère, autant qu'il peut, une douce insinuation ; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels. » (Fénélon, *Disc. pour le sacre de l'électeur de Cologne*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 364.)

(b) D'où l'on conclura, avec tous les sages législateurs, avec tous les philosophes dignes de ce nom, que le bon prêtre est un bienfait public, que le sacerdoce est le plus magnifique présent que le Ciel ait fait à la terre. « Représentez-vous, si vous le pouvez, tout ce qu'un prêtre de ce caractère opère de fruits de salut parmi les hommes ; il réconcilie les cœurs aigris et aliénés ; il perce les ténèbres dont la honte couvre si souvent l'indigence, et, en secourant ces indigents inconnus, il leur épargne la confusion même du secours : les établissements utiles et édifiants trouvent dans ses soins et dans son zèle, des ressources qui les empêchent de tomber, et qui leur donnent même une nouvelle solidité. Que de désordres publics par là prévenus ! que d'occasions de salut, ménagées ! il soutient les gens de bien, il les met en œuvre pour l'utilité et la sanctification de ses frères ; il préside à toutes les saintes entreprises, il est l'âme de toute la piété d'une ville et d'une paroisse : il est, dans l'espérance, et dans l'idée de la plupart des pécheurs, l'instrument dont Dieu se servira un jour pour les convertir ; il anime tout ; il trouve des remèdes à tout : point de désordre qui lui échappe ; point de bien public auquel il ne se sacrifie ; point d'entreprise qui le rebute ; point de pécheur qui ne lui paroisse digne de

bien aux pauvres, vous secourez les opprimés, c'est là sans doute vous rendre utile au prochain ; mais il y a entre ce genre de service et ceux qu'il faut attendre du prêtre, la même différence qu'il en existe entre le corps et l'âme. Ce n'est donc pas sans raison que Jésus-Christ regardoit le soin que le pasteur prend de son troupeau comme la marque de l'amour qu'on lui porte à lui-même (a).

BASILE (interrompant Chrysostôme).

Vous n'aimez donc pas Jésus-Christ ?

CHRYSOSTÔME.

Oui, je l'aime ; oui je ne cesserai jamais de l'aimer : mais j'ai peur d'offenser celui que j'aime, et de m'attirer sa disgrâce.

BASILE.

Voilà une énigme à laquelle je n'entends rien. Jésus-Christ, dites-vous, commande à celui qui l'aime de paître ses brebis ; vous, vous refusez de le faire, et pour vous en dispenser, vous alléguiez l'amour que vous portez à Jésus-Christ !

son zèle : enfin, rien ne peut se dérober à l'ardeur et aux saints attrails de sa charité : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* » (Massillon, *De l'excellence du Sacerdote, Confr.*, tom. 1, pag. 34, 35.)

(a) Voy. L'excellent chapitre des *Pensées ecclési.* de Carron, intitulé : *C'est par leur zèle pour le salut des âmes, que les prêtres font éclater leur amour pour Jésus-Christ*, tom. 1, pag. 168, édit. de Paris, 1801.

CHRYSOSTÔME.

Il n'y a point d'énigme à ce que j'ai avancé ; rien au contraire de simple et de clair comme cette proposition. Sans doute que , si j'avois les qualités que Jésus-Christ demande pour bien gouverner son troupeau , et que je refusasse d'en prendre soin , vous auriez raison de voir de l'ambiguité dans mon langage. Assuré comme je le suis d'une incapacité réelle qui m'enlève l'espérance de faire quelque bien , quelle difficulté pouvez-vous trouver à comprendre ce que je dis ? Ce qui fonde mes craintes , le voici. J'appréhendois qu'en me chargeant de la conduite d'un troupeau aujourd'hui sain et vigoureux (XI) , mon défaut d'expérience ne le fît dégénérer dans mes mains , ce qui n'eût pas manqué d'exciter contre moi la colère du Dieu qui l'a aimé jusqu'à se donner lui-même pour le racheter et le sauver.

BASILE.

Je crois que vous vous jouez ; car , si vous parliez sérieusement , je ne vois pas quelles meilleures preuves vous pourriez donner de la légitimité de mes plaintes , tout en cherchant à les calmer. Je vous le repète , j'avois bien reconnu d'abord que vous m'aviez trompé , trahi ; j'en demeure à présent convaincu plus fortement encore , par les rai-

sons mêmes que vous alléguez, pour vous défendre du piège où vous m'avez laissé tomber. Si vous avez fui l'épiscopat, par respect pour un aussi auguste ministère, par la défiance d'avoir les forces nécessaires pour une si lourde charge; à plus forte raison devoit-on n'en repousser le premier, en supposant que j'eusse eu la témérité de le désirer, sans attendre même que ma confiance vous eût laissé arbitre de mes intérêts. Mais je le vois trop aujourd'hui, vous n'avez pensé qu'à vous seul; moi j'ai été sacrifié. Et plutôt au Ciel que je n'eusse à vous reprocher que de l'indifférence à mon égard! je ne m'en plaindrois pas. Mais, non; c'est vous, vous même qui m'avez tendu le piège et présenté aux mains ennemies qui me cherchoient. Chercheriez-vous à vous défendre en disant que vous avez été entraîné, sans y penser, par une opinion populaire qui vous ait donné sur mon compte les préventions les plus favorables? Il s'en faut bien que je sois du nombre de ces hommes rares qui excitent les hommages de l'admiration; et quand on se seroit livré à quelque semblable illusion en ma faveur, c'étoit à vous à faire plus de cas de la vérité, que de l'opinion de la multitude. A la bonne heure, si nos rapports habituels ne vous avoient mis à même de me bien connoître, vous pourriez dire que vous n'avez fait que suivre le torrent, en m'accordant votre suffrage à l'appui du préjugé populaire. Mais

il n'est personne au monde qui me connoisse plus à fond , pas même ceux de qui j'ai reçu le jour et le bienfait de la première éducation. Par quelle raison tant soit peu plausible prétendriez-vous donc vous justifier du reproche de m'avoir mis , contre votre gré, dans la pénible situation où je me trouve? Mais encore une fois, je ne veux plus vous presser sur cet article ; dites-moi seulement ce que nous pourrons répondre à ceux qui nous accusent tous deux.

CHRYSOSTÔME.

Je ne m'engagerai pas dans cette question , que je n'aie réfuté pleinement les reproches que vous me faites sur ce qui vous concerne personnellement, quand vous me répéteriez cent fois que vous me le pardonnez.

Vous venez de me dire que l'ignorance seule pouvoit me faire trouver moins coupable , que je cesserois même de le paroître , si , vous connoissant moins que je ne le fais , je vous avois introduit dans la carrière de l'épiscopat ; au lieu que , sachant parfaitement qui vous étiez , je reste sans excuse de ne vous pas l'avoir fermée. Moi , je raisonne tout autrement , et je soutiens que , dans une matière aussi grave , l'examen ne sauroit être trop sérieux , ni la connoissance du sujet que l'on propose trop approfondie. On ne doit pas se contenter simple-

ment de ce qu'en dit la voix publique ; il faut de plus , et avant tout , s'assurer , par les informations les plus rigoureuses , des qualités qu'il présente. Quand l'Apôtre écrit à Timothée , *Il faut encore qu'il ait bon témoignage de ceux qui sont hors de l'Église* , il n'entend pas exclure la nécessité d'un examen sévère et rigoureux , et ne donne pas la réputation comme la marque essentielle du mérite. Car , après avoir fait l'énumération des diverses conditions nécessaires pour l'épiscopat , il ajoute la bonne renommée , pour montrer qu'elle ne doit pas être considérée seule dans les élections des évêques , mais qu'elle ne doit marcher qu'après les autres , rien n'étant plus ordinaire que les erreurs de la multitude à cet égard. Lors donc que cet examen préalable a eu lieu , c'est alors que le concours du suffrage public donne une garantie suffisante (a). Voilà pourquoi saint Paul joint aux autres qualités requises dans un évêque , celle de l'estime générale. Car , prenez garde qu'il ne dit pas simplement que le sujet doit avoir un *bon témoignage* ,

I. Tim. III. 7.

(a) « Une imposition des mains , dit saint Cyprien , n'est ni juste ni légitime , lorsqu'elle n'a pas eu les suffrages publics. Il falloit même , selon saint Paul , avoir un bon témoignage parmi les infidèles , et rien ne paroïssoit plus indispensable à celui qu'on devoit associer au ministère saint , qu'une réputation pure et sans tache dans l'esprit des peuples , afin que l'honneur du sacerdoce ne fût point avili , et le culte déshonoré par ceux qui en étoient établis les ministres. » (Massillon , *De la vocation, Confér.* , tom. 1 , pag. 230.)

mais il ajoute le mot *encore*, pour faire voir que l'information juridique doit précéder l'examen de ce que le public en pense. Puis donc que j'étois mieux instruit que qui que ce soit au monde, de ce que vous valez, ainsi que vous en convenez vous-même, la justice exige de vous que vous me déclariez pleinement justifié.

BASILE.

A ce compte, vous perdriez votre procès devant quelque tribunal que ce soit. Pouvez-vous avoir oublié ce que moi-même je ne vous ai pas dissimulé, ce que les faits n'ont pas manqué de vous apprendre : combien je suis d'un naturel timide et foible? Vous-même, vous étiez continuellement à me railler sur mon peu de caractère, et sur la facilité avec laquelle le moindre embarras me jette dans l'abattement.

CHRYSOSTÔME.

Je me souviens bien de vous l'avoir souvent entendu dire, et je ne prétends point vous contredire à ce sujet. S'il m'est arrivé de vous railler là-dessus, c'étoit pur badinage, et nullement au sérieux.

V. Toutefois, en passant condamnation sur ce point; ce que je vous demanderai à mon tour, c'est que, s'il y a aussi du bien à dire de vous, vous consen-

tiez à l'entendre avec autant de candeur que je met-
 trai de franchise à le déclarer. Qu'après cela vous en-
 trepreniez de me démentir, je ne me tiendrai point
 pour battu ; et je me fais fort de prouver que c'est
 votre modestie seule qui vous rendroit ineredule.
 Je n'irai pas chercher mes preuves ailleurs que dans
 ce que vous avez fait et dit vous-même. Permettez
 qu'auparavant je vous fasse une question : Savez-vous
 bien quelle est la force de la Charité ? Pourquoi
 vous la proposé-je cette question ? c'est que le divin
 Législateur met cette vertu avant tout. Il ne parle
 pas des miracles que ses apôtres devoient opérer :
La marque à laquelle on vous reconnoitra pour être
mes disciples, leur dit-il, sera si vous vous aimez
les uns les autres. Saint Paul affirme de même que
 la Charité est l'accomplissement de la loi, que sans
 elle tous les dons de Dieu ne serviroient à rien (a).
 Or, ce bien inestimable, cette vertu qui fait le ca-
 ractère distinctif des disciples de Jésus-Christ, su-
 périeure à tous les dons de l'Esprit saint, je l'ai vue
 fortement imprimée dans votre âme, y porter les
 fruits les plus abondants.

Joann. xiii.
 35.

I. Cor. xiii. 3.

(a) « Quand l'Eglise nous appelle au sacerdoce, c'est son amour seul
 pour les enfants de Dieu qui lui fait instituer des ministres, et c'est cet
 amour seul qui les rend dignes du ministère. » (Massillon, *Du zèle*, etc.,
Confér., tom. 1, pag. 182; et tout son Discours sur l'amour des pasteurs
 pour leurs troupeaux, *ibid.*, tom. II, pag. 202. Bretteville, *Essais de*
Serm., tom. 1, pag. 140. Carron, *Pensées ecclési.*, tom. 1, pag. 180
 et suiv.)

BASILE.

J'ai toujours eu pour cette vertu une vive prédilection, cela est vrai. Què ma plus constante application soit d'obéir au précepte qui nous la commande, j'en conviendrai avec vous; mais combien je suis loin d'arriver à sa perfection! C'est à vous-même que je m'en rapporte, si vous voulez mettre de côté toute complaisance, et rendre hommage à la vérité.

CHRYSOSTÔME.

Je m'entendrai donc aux faits pour toute preuve, et vais exécuter ce dont je vous ai menacé, en montrant que vous aimez mieux être modeste que vrai dans ce qui vous touche. Je rapporterai un fait arrivé il n'y a pas long-temps, pour éviter le soupçon, qu'en racontant de vieilles histoires dont les circonstances oubliées ne permettent pas qu'on entreprenne de les réfuter (XII), je veuille me retrancher dans l'antiquité, pour tromper impunément. Un de nos amis fut accusé à tort de s'être livré à de coupables emportements; il alloit être victime de la calomnie : vous prîtes sa défense sans que personne vous y eût engagé, pas même celui qui s'y trouvait le plus intéressé; et vous vous associâtes à tous ses dangers. Voilà comment vous vous êtes comporté dans cette occasion. Pour vous cou-

vainere par vos propres paroles, j'ajouterai que, dans cette même circonstance, les avis s'étant partagés, les uns n'approuvant pas cette générosité, les autres la louant et l'admirant, vous répondîtes à ceux qui vous en blâmoient : « Que voulez-vous que je fasse ? » je ne sais pas aimer autrement que d'exposer ma vie » dans le besoin pour les personnes que j'aime. » C'étoit dire, en d'autres termes, ce que disoit Jésus-Christ à ses disciples, pour montrer jusqu'où devoit aller la perfection de la charité : *Il n'y a point de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour celui qu'on aime.* Si c'est là le comble de la charité, n'êtes-vous pas convaincu, et par vos paroles, et par vos actions, de posséder cette vertu dans le plus haut degré ? Voilà le secret de cette trahison dont je me suis rendu coupable envers vous ; voilà pourquoi j'ai ourdi la perfide trame dont vous vous plaignez (1). En faut-il davantage pour vous persuader combien mes intentions ont été pures ; combien je suis loin d'avoir voulu vous nuire ? Je n'avois pas le moindre doute de l'importance du service que je rendois en vous ouvrant la carrière de l'épiscopat.

(α) Ces deux expressions, *πρὸδωκαμιν*, *ερεψαμιν*, dont se sert ici saint Jean Chrysostôme, ne laissent plus d'équivoque sur le sens des mots *tromperie*, *mensonge* et autres semblables employés ailleurs. *Διὰ τὸ το σὲ πρὸδωκαμιν· διὰ τὸ τοι ὅλον ερεψαμιν ἐκείνου.* L'ironie est sensible : il rétorque contre son ami son propre langage.

BASILE.

Mais, vous imaginez-vous qu'il suffise d'avoir de la charité pour réussir à réformer les dérèglements d'un peuple?

CHRYSOSTÔME.

Sans contredit, la charité pourroit du moins en grande partie contribuer à cette œuvre. Je sais qu'il y faudroit aussi de la prudence (a). Et si vous me permettez de vous parler de vous sous cet autre rapport, il ne me seroit pas difficile de produire des témoignages qui m'autoriseroient à conclure que vous n'êtes pas moins prudent que charitable.

BASILE (rougissant à ce mot, et interrompant avec chaleur son ami).

Ne parlons plus de ce qui est de moi; je vous avois supplié, dès le début de cette conversation, qu'il n'en fût pas question. Laissons donc là tous ces vains débats, autant de coups portés en l'air (b).

(a) « Est la vertu la plus nécessaire à cet état, jointe avec l'humilité et la charité; la prudence pour distinguer clairement et sans illusion le mal d'avec le bien, le vrai d'avec le faux, le bien même d'avec le mieux. » (Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. x, pag. 233.)

(b) Τῇ σκιαχίᾳ ταύτῃ ἀφίης, que les traducteurs latins rendent par *umbratilis pugna*; Giacomelli traduit : *Lasciato questo contrasto*; ce qui est insignifiant. Les paroles du texte font allusion au mot de saint Paul : *Pugno, non velut aerem verberans*. (1. Cor. ix. 26.) Expression devenue proverbiale dans toutes les langues.

La seule chose sur quoi je serai charmé de vous entendre , c'est, si vous avez quelque bonne raison à donner à ceux qui vous censurent vous et moi. Que puis-je répondre , tant à ceux qui nous avoient fait l'honneur de penser à nous , qu'à ceux qui , pour aigrir le ressentiment de nos électeurs , affectent de répandre que nous leur avons manqué gravement?

CHRYSOSTÔME.

Soit ; et c'est là où j'en voulois venir.

Maintenant que je crois avoir dissipé le nuage qui s'étoit élevé sur ma conduite à votre égard , il m'est aisé de me justifier sur cet autre point.

Quels sont donc les reproches dont nous avons à nous disculper?

BASILE.

VII. On se plaint comme d'une injure signalée du refus que nous avons fait de l'honneur qu'ils vouloient bien nous faire.

CHRYSOSTÔME.

Je réponds d'abord que l'on ne doit pas s'inquiéter d'offenser les hommes , en ne déférant pas à leurs volontés , lorsque l'on se mettroit par là dans le cas d'offenser Dieu. Je crois même que l'on auroit tort , et que l'on se porteroit à soi-même un

notable préjudice de prendre de l'humeur contre ceux qui témoignent du mécontentement dans ces circonstances ; et il me semble que les personnes réellement dévouées au Seigneur , et qui n'ont que lui seul en vue , doivent être bien éloignées de prendre leur conduite en mauvaise part , eût-on donné mille fois occasion à ces prétendus outrages. Pour moi , je puis bien répondre qu'il n'est jamais entré dans ma pensée de les offenser. Si c'étoient l'orgueil , la vaine gloire qui eussent déterminé mon refus , comme l'on m'en accuse , à ce que vous dites , je mériterois tous les reproches dont m'accablent mes censeurs , pour m'être rendu en effet coupable d'un délit aussi grave que celui de méconnoître le suffrage de juges des plus respectables , et de contrarier leurs bienveillantes intentions. Si l'on est punissable de se venger de qui nous a fait du mal , à plus forte raison l'est-on de rendre le mal pour le bien : et quelle reconnaissance ne dois-je pas à des hommes qui se sont portés de leur propre mouvement à m'obliger , moi qui ne fus jamais assez heureux pour leur rendre le moindre service ? Si donc je suis à couvert du reproche d'une pareille ingratitude , si je me suis refusé à la pesante charge qu'ils vouloient m'imposer , par des motifs tout différens ; pourquoi , au lieu de me pardonner mon refus s'ils ne veulent pas l'approuver , m'accusent-ils d'avoir préféré le salut de mon âme à l'honneur

qu'ils me faisoient ? Tant s'en faut que j'aie eu l'intention de leur faire injure , qu'au contraire , je prétends leur avoir donné la plus grande marque de déférence en n'acceptant pas. Ne vous étonnez point de cette proposition qui a l'air d'un paradoxe ; car je vous en donnerai la preuve dans le moment. On n'auroit pas manqué , sinon tous , du moins ceux qui trouvent plaisir à la médisance , de tenir les propos les plus injurieux , non pas seulement sur moi , mais sur le compte des électeurs ; par exemple : Qu'ils ne regardent qu'à la richesse , qu'ils se laissent éblouir par l'éclat de la naissance , qu'ils ne nous avoient donné leurs suffrages qu'en échange de nos adulations. Je ne sais pas même si l'on n'en seroit pas venu jusqu'à répandre le soupçon qu'ils se seroient laissés gagner par argent (a). On auroit dit : Jésus-Christ appelloit à l'apostolat des pêcheurs , des faiseurs de tentes , des publicains ; mais eux ils

(a) C'étoient là en effet les vices attachés aux anciennes élections. Et pourtant elles avoient trouvé des apologistes parmi nous. On a dit qu'elles ouvroient la porte au mérite. Elles pouvoient bien plus sûrement aux sollicitations , non-seulement des candidats , répond M. l'évêque du Puy , mais encore à celles de leurs proches , de leurs amis , de leurs partisans , de leurs protecteurs , des ennemis de leurs rivaux. Il peut sortir quelquefois des nominations bonnes de ce chaos de bragues opposées , de ce combat d'intérêts particuliers , qui se couvrent tous de l'intérêt public. Mais , selon le cours ordinaire , combien doit-il en sortir d'emportées par la prépondérance du crédit , d'achetées par des largesses , d'extorquées par l'importunité , de surprises à l'amitié ou à d'autres sentiments moins excusables !

en repoussent ceux qui vivent du travail de leurs mains , réservant leurs louanges et leurs hommages pour ceux qui , s'appliquant aux lettres humaines , mènent une vie oiseuse (XIII). Comment , en effet , expliquer , par d'autres motifs , l'exclusion donnée à cette foule de vieux serviteurs qui ont blanchi dans les travaux du ministère ecclésiastique , pour leur préférer qui ? des hommes étrangers à ces laborieuses occupations , et dont la vie s'est consummée toute entière dans la vaine étude des sciences profanes et séculières.

Voilà , et plus encore , ce que l'on auroit pu dire , si j'avois accepté. Non grâces à Dieu , la malignité n'a plus la ressource d'un seul de ces prétextes. On ne m'accusera point d'avoir brigué les suffrages par les manèges de l'adulation , pas plus que nos juges de s'être laissé corrompre par argent , supposé que quelqu'un fût capable d'une pareille lâcheté. Un homme qui veut s'élever à quelque dignité par des flatteries ou à force d'argent , ne s'enfuit pas ; il n'abandonne pas la partie au moment d'obtenir ce qu'il a désiré. C'est à peu près comme si quelqu'un , après avoir fait de grandes dépenses pour avoir du blé ou du vin en abondance , le moment de la récolte ou de la vendange arrivé , laissoit à d'autres ce qui lui a coûté tant de soins et de sacrifices. Vous voyez donc bien que , quelle que pût être la fausseté des bruits répandus contre les évêques , la calomnie ne

les auroit pas ménagés. La manière dont j'ai agi la réduit au silence.

Ce n'est là encore qu'une foible partie des disgrâces auxquelles eux et moi nous serions trouvés exposés. Une fois à la tête du gouvernement ; quel déluge d'accusations sans cesse renaissantes ! Le moyen d'y répondre, quand même toutes mes actions eussent été irréprochables ? Et il étoit impossible que le défaut d'expérience dans un âge si peu avancé ne me fît commettre un grand nombre de fautes. La responsabilité eût pesé sur ceux qui m'auroient nommé ; aujourd'hui ils n'ont plus à la craindre. Ils ne s'entendront point dire qu'ils avoient eu l'indiscrétion de confier à de jeunes mains, inexpérimentées, d'aussi augustes, d'aussi redoutables fonctions que celles du saint ministère ; que c'en étoit fait du troupeau ; que les élections ecclésiastiques n'étoient plus qu'un jeu et un sujet de division ; désormais *l'iniquité, quelle qu'elle soit, aura la bouche fermée.* Ps. cvl. 42.

Quant à vous, personne ne pourroit se hasarder à porter sur vous un semblable jugement ; vous l'aurez bientôt confondu par vos œuvres. On saura, en vous voyant, que l'on ne doit pas juger de la prudence d'un homme par le nombre des années, ni mesurer la vieillesse par les cheveux blancs (XIV) ; que ce n'est pas aux jeunes gens, mais aux seuls néophytes qu'il faut interdire l'entrée du sanctuaire (XV), et qu'il y a entre l'un et l'autre une grande différence.



NOTES

DE M. MICHEL-ANGE GIACOMELLI, PRÉLAT ROMAIN,

SUR LE SECOND LIVRE DU TRAITÉ DU SACERDOCE
DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

(I) Pag. 215. Sommaire inséré dans les anciennes éditions, et conservé par le traducteur italien.

Chap. I. En entrant dans le sacerdoce, on donne à Jésus-Christ une grande preuve de son amour.

Chap. II. Le ministère sacerdotal est le plus excellent de tous.

Chap. III. Il demande une âme grande et élevée.

Chap. IV. Il est environné de peiucs et de dangers.

Chap. V. C'est par amour pour Jésus-Christ, que Chrysostôme et Basile avoient fui l'épiscopat.

Chap. VI. Il fait l'éloge de la vertu de Basile et de la grandeur de sa charité.

Chap. VII. Au contraire, cette conduite prévenoit le blâme qu'ils auroient pu encourir.

(II) Pag. 216. Au prince des apôtres

Le texte porte au *Coriphée* des apôtres. Bengelius a donné une édition de ce Dialogue, enrichie d'excellentes notes, excepté qu'il tâche, de temps en temps, d'y insinuer les erreurs de sa secte. On verra, au chapitre III^e du IV^e livre, qu'en parlant de saint Pierre, notre saint docteur l'appelle

alter aliquis illius chori, videlicet apostolici, c'est-à-dire, membre du collège des apôtres. Sur quoi Bengelius fait cette remarque : « Je doute qu'un » défenseur de la primauté romaine puisse s'exprimer ainsi ». Cet auteur donne par là à entendre que, selon saint Jean Chrysostôme, Pierre n'étoit rien de plus que les autres apôtres. Or, si l'on faisoit fond sur cette expression, il faudroit dire, que le saint docteur n'accorde même pas à saint Pierre une primauté d'honneur entre ses égaux. Mais comme ici saint Jean Chrysostôme lui donne le titre de Coryphée des apôtres, on ne sauroit nier, qu'il ne lui accorde au moins cette primauté honorifique que les plus grands ennemis du saint Siège ne lui ont jamais refusée. Qu'on ne dise point avec Suïcerus (*in voce Petrus*) que saint Jacques et saint Jean ont été traités de coryphées, de même que saint Pierre, dans ce texte de Crescentius : *Tibi ipse, ex tua hebræorum terra discipulos elegisti, et transfiguratus es coram coryphæis in monte Thabor.* « Vous vous êtes choisi des » disciples dans votre terre des hébreux, et vous vous êtes transfiguré, sur » le mont Thabor, en présence de leurs coryphées. » Premièrement, le passage que rapporte Suïcerus est un texte singulier, d'un auteur du vi^e siècle, qui a pu se servir improprement du mot de *coryphée*, lequel emporte toujours une sorte de prééminence; comme nous nous servons aujourd'hui du mot de *Monsieur, Domine*, que nous donnons à tout le monde, par civilité. Secondement, Suïcerus suppose que *coram coryphæis*, en présence des *coryphées*, signifie en présence de Jacques et Jean, mais je dis au contraire, que les *coryphées* sont ici Moïse et saint Pierre. En troisième lieu, les saints Pères ne donnent pas à saint Pierre le nom de *Coryphée*, par cérémonie ou par bienséance; mais c'est un titre qu'ils lui accordent exclusivement aux autres apôtres, en le nommant *coryphée des apôtres, chef des apôtres, coryphée du chœur ou collège des apôtres, coryphée du saint collège, Beati chori*. Ce sont les expressions dont se servent, non seulement saint Jean Chrysostôme, mais encore saint Isidore, Théophanes, saint Cyrille d'Alexandrie, etc. Au mot de *Coryphée*; saint Cyrille joint celui de préposé aux autres apôtres, *coryphaeus et reliquis præpositus*. Il est étonnant que Suïcerus, qui rapporte ces textes, avec plusieurs autres, qui leur sont analogues, prétende les atténuer par l'autorité d'un texte unique de Crescentius. Pour ce qui est de saint Jean Chrysostôme, on trouve dans l'homélie xxxii (tom. v, pag. 199), qu'en parlant de

saint Pierre, il joint au titre de *coryphée* la qualification d'*Os discipulorum*, c'est-à-dire d'oracle des apôtres. S. Basile de Séleucie (*Orat.* xvii, pag. 97.), appelle cet apôtre le *coryphée* et le *préfet* des autres apôtres. Cette dernière qualité est exprimée par le mot *πρωτατης*. Suicerus qui convient du fait, dit que *πρωτατης*, en cet endroit, ne signifie rien de plus que l'*Os apostolorum* de saint Basile; et il ajoute, que cette dernière expression se doit prendre, comme celle d'*Os regis*, interprète du roi, ou celui qui parle au nom du roi. On répond, qu'à la vérité l'ambassadeur, ou le ministre d'un roi qui parle en son nom, peut être appelé l'interprète du prince, *Os regis*. Mais personne ne dira que l'on puisse lui adresser la parole, comme s'il étoit le roi lui-même; ainsi que Jésus-Christ a fait, à l'égard de saint Pierre, en lui disant : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église; je vous remettrai les clefs du royaume des cieux*, etc. On voit qu'en ces occasions, le Seigneur donnoit à Pierre la qualité de supérieur, et non pas seulement celle de représentant; parce que, lorsque Jésus-Christ demanda aux apôtres : *Qui dit-on que je suis ?* Pierre, seul entre tous, éclairé par la révélation, confessa sa divinité; et ce fut, en récompense de cette confession, que son maître l'appela *Pierre*, et l'établit pour fondement de son église. S. Basile de Séleucie (*Orat.* xxv, pag. 141), dit que, lorsque Jésus-Christ eut interrogé les apôtres sur ce qu'on disoit de lui, et que ceux-ci eurent répondu, que les uns le prenoient pour Élie, d'autres pour Jérémie, et d'autres pour un des prophètes; pour faire voir que ces opinions n'avoient aucun fondement, il ajouta : Et vous, que croyez-vous que je suis ? qu'alors ils gardèrent tous le silence, parce qu'ils ne savoient pas ce qu'il falloit répondre..... Le Seigneur, qui connoissoit leur ignorance, éclaira Pierre d'une lumière divine, et inspira à ce chef des apôtres, *Coryptheo*, cette réponse à laquelle il étoit disposé de lui-même. Saint Basile compare ici le Sauveur à un musicien qui toucheroit en mesure un instrument animé et doué de raison; il conclut que Jésus-Christ donna le nom de Pierre à la confession que Simon venoit de faire, et à Simon lui-même, comme un témoignage et une récompense de la foi qu'il avoit professée le premier. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de saint Basile, qui est mal rendu par Dausquei, soit qu'il en ait mal pris le sens, soit qu'il y ait quelque faute d'impression dans cet endroit de sa traduction. Or, la connoissance de la divinité, qui fut alors révélée à Pierre, et ce nom de

Pierre qui lui fut imposé, pour servir de monument éternel à sa confession, sont des prérogatives qu'il ne partage point avec les autres apôtres. Saint Jean Chrysostôme (*Advers. Judæos*, hom. viii, n° 13, pag. 677), dit qu'après avoir renié son divin maître, Pierre fut touché d'un prompt repentir, confessa son péché, avant que personne l'en accusât, le pleura amèrement, et l'expia si parfaitement, qu'il fut établi le premier des apôtres, et reçut en partage le gouvernement de tout l'univers. Il est évident, dans ce texte, que notre saint docteur ne considère pas Pierre comme le représentant de l'Église, ou du collège des apôtres, puisqu'il parle de Pierre qui avoit renié Jésus-Christ, et qui pleure son péché. Origène, dans l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe* (lib. vi, cap. xxxv, pag. 227), regarde Pierre comme celui sur lequel l'Église a été édifiée. Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxvi, pag. 253) s'exprime de la même manière, en disant « que, quoique tous les disciples de Jésus-Christ méritassent » d'être choisis, le seul *Simon* est appelé Pierre, et établi comme le fondement de l'Église. A l'égard de Jean, il repose sur la poitrine de Jésus-Christ, qui le hérit par-dessus les autres; et ceux-ci acquiescent à cette préférence. On objecte que la pierre sur laquelle l'Église est fondée, n'est autre chose que la confession de saint Pierre, et la foi de la divinité de Jésus-Christ. On accorde que plusieurs saints Pères ont admis ce sens; mais ils n'excluent pas pour cela le sens qui désigne saint Pierre pour le fondement de l'Église, en récompense de ce qu'il a confessé le premier la divinité de Jésus-Christ, qui lui avoit été révélée d'en-haut. Il y a des Pères dans lesquels on trouve de suite l'une et l'autre explication; ce qui écarte toute exclusion d'un sens en faveur de l'autre.

(III) Pag. 218. A Pierre et à ses successeurs

Hoeschelius a mal traduit *καὶ τοῖς μετ' αὐτοῦ*, par ceux qui marchent sur ses traces. Bengelius avoue qu'il faut dire « les successeurs de Pierre »; il ajoute même « que les successeurs de cet apôtre, ne le sont pas seulement pour tous les siècles futurs, mais encore pour tous les lieux, et » que leur autorité s'étend sur toutes les brebis qui ont été rachetées. Il est certain, en effet, que la puissance des clefs appartient à tous les évêques, dans quelque endroit qu'ils soient établis : puissance dont ils ont été revêtus dans la personne de Pierre, comme s'exprime saint Ambroise

(de dignit. Sacerd., cap. 1) : *Claves illas regni cœlorum, quas in beato Petro apostolo cuncti suscepimus sacerdotes.*

(IV) Pag. 220. La distance qui se trouve entre les bêtes et les créatures raisonnables

Saint Grégoire de Nazianze (*Apolog.*, pag. 5) traite admirablement de la différence qui se trouve entre le gouvernement des hommes et celui des animaux. Le passage mérite d'être rapporté en entier. « Pour bien gouverner un troupeau, dit ce Père, il suffit de le nourrir et de l'en-graisser : c'est pour cela que le berger cherche des lieux où il puisse trouver en abondance de l'herbe et de l'eau. Sa fonction est d'y conduire ses bêtes, de les ramener, de les faire reposer, de les rappeler et les empêcher de s'écarter, en se servant de la houlette pour quelques-unes et de l'aiguillon pour le plus grand nombre. Il n'est obligé que de combattre quelquefois contre les loups, et de visiter les animaux qui sont malades. Ses travaux se réduisent ordinairement au choix des pâturages et des ombrages ; il s'occupe à tailler ou rajuster sa houlette, à s'étendre sur l'herbe, au bord d'un clair ruisseau, pour y prendre le frais ou pour faire résonner sa musette. Il n'engraisse son troupeau que pour son profit ; car il n'est pas question d'inspirer des sentiments de vertu à des animaux, qui n'en sont pas susceptibles, et dans lesquels on ne recherche pas leur avantage, mais sa propre satisfaction. Mais il est bien autrement difficile de commander à des hommes, qui n'aiment pas naturellement la dépendance, surtout lorsqu'il s'agit du gouvernement spirituel, qui consiste à faire observer la loi divine pour parvenir au salut. Plus on médite sur la grandeur et l'importance de la dignité épiscopale, plus un homme qui pense doit être pénétré de frayeur à la vue des dangers qu'il court dans ce poste éminent. »

(V) Pag. 224. Comment donc pourra-t-on guérir

Le plus grand obstacle à la guérison, c'est d'ignorer son mal ; par le peu d'attention que l'on fait sur soi-même. Voici ce que dit saint Basile-le-Grand (*Hom. in illud : Attende tibi ipsi*, tom. II, pag. 19) : « Les médecins recommandent aux malades de prendre garde à ce qui leur arrive, et d'observer tout ce qui peut rétablir leur santé ; de même la parole

« de Dieu , qui est la médecine de nos âmes , nous délivre du péché par
 « l'observation de cette courte recette : *Prenez garde à vous* ; et sondez
 « l'état où votre âme se trouve. » On peut appliquer à ce sujet , ce que rap-
 porte Sénèque (*Epist. 1.*), d'une servante qu'il avoit , nommée Har-
 paste : « La chose , dit-il , paroît incroyable , quoiqu'elle soit très vraie.
 « Cette femme est aveugle , sans le savoir ; elle s'imagine seulement que
 « la maison où elle loge est obscure. C'est ce qui nous arrive à tous. Per-
 « sonne ne se croit avare ou ambitieux. Les aveugles cherchent un guide ;
 « mais nous marchons à l'aventure ; et nous disons même en nous égarant :
 « Je n'aime ni le faste ni la dépense , mais je suis obligé de vivre comme
 « l'on vit à Rome , etc. »

(VI) Pag. 226. Et qu'il nous en sachent gré

S. Grégoire de Nazianze (*Apolog.*, pag. 9) décrit au naturel la répugnance des pécheurs à se soumettre aux traitements des ministres de Dieu :
 « Notre délicatesse , dit-il , et notre amour-propre ; qui ne nous permet-
 « tent pas de souffrir la dépendance , forment un grand obstacle à la
 « pratique de la vertu. On se met en défense contre ceux qui veulent
 « nous aider à faire le bien. Nous fuyons notre guérison avec autant de
 « soin qu'il faudroit en apporter pour découvrir notre mal au médecin.
 « Nous nous armons contre nous-même , et nous sommes ingénieux à
 « empêcher qu'on ne nous sauve. Une crainte servile nous engage à
 « cacher nos péchés , et la profondeur de l'ulcère malin qui nous ronge ,
 « comme si nous pouvions échapper à la vue de Dieu et à sa justice , avec
 « autant de facilité que nous nous dérobons aux yeux des hommes. Nous
 « déguisons nos péchés sous toutes sortes de couleurs , et nous inventons
 « mille prétextes pour favoriser notre cupidité. Nous bouchons nos oreilles ,
 « comme l'aspie qui cherche à se rendre sourd à la voix des enchan-
 « teurs , et nous éludons les remèdes que nous présentent les leçons de
 « la sagesse. Quelquefois même , nous poussons l'audace et l'effronterie
 « jusqu'à marcher , comme l'on dit , tête levée , à la rencontre du vice ,
 « et nous nous opposons , par toutes sortes d'iniquités , aux soins cha-
 « ritables de ceux qui veulent nous guérir. Quel nom donner à cette folie
 « et à cet aveuglement ! Ceux que nous devrions célébrer comme nos bien-
 « faiteurs , nous cherchons à nous en venger , comme de nos plus cruels
 « ennemis. Nous haïssons ceux qui nous reprennent , nous détestons

« les entretiens pieux ; et semblables aux malheureux qui se déchirent
 « eux-mêmes , en croyant mordre les autres , plus nous nuisons à notre
 « âme , plus nous croyons nuire à ceux qui nous aiment. »

(VII) Pag. 226. Que faire donc?

Saint Isidore de Péluse (lib. III , *epist.* cccxviii) peint l'embarras où il étoit de se conduire convenablement avec des hommes que la naissance et le tempérament rendent si différents. « J'en ai vu , dit-il , qu'une forte
 « réprimande a corrigés ; d'autres qu'elle a rendu pires qu'ils n'étoient ;
 « d'autres qui se moquoient d'une représentation douce et modérée , et la
 « comptoient pour rien. Comment doit-on guérir , avec un seul remède des
 « maladies si disparates , causées par des dispositions si différentes ? » La
 conclusion du saint est que , quand un supérieur voit que ses avertisse-
 ments ne produisent aucun fruit , il ne doit pas s'abstenir de parler ou-
 vertement , mais tempérer la sévérité par la douceur , et remettre enfin le
 succès de ses soins entre les mains de Dieu.

(VIII) *Ibid.* Vous ne traitez le mal qu'à moitié

On verra avec plaisir comment saint Grégoire de Nazianze (*in Apolog.* ,
 pag. 14) traite la même matière. « Quelques-uns se laissent persuader
 « par le discours ; d'autres sont vaincus par le bon exemple ; il en est qui
 « ont besoin de sentir l'aiguillon. Ce sont des esprits lents , et qui ne se
 « portent pas volontiers au bien , qu'il faut réveiller par des remontrances
 « fortes. Les génies vifs et ardents ressemblent à un cheval fougueux qui
 « s'emporte ; on a peine à calmer l'impétuosité de leurs passions ; et pour
 « les corriger , il faut leur parler sèchement et d'une manière qui les pique.
 « Quelquefois la louange , et quelquefois le blâme , produisent un bon
 « effet , pourvu qu'ils soient placés à propos ; car si on les emploie à con-
 « tre-temps , l'un et l'autre peuvent être nuisibles. Il y a des personnes qui
 « veulent être simplement averties ; d'autres veulent être reprises , les unes
 « en public et les autres en particulier. On en voit qui ne sont point humi-
 « liées , lorsqu'on les reprend librement , et qui ne laissent pas de devenir
 « meilleures , lorsqu'on leur donne des avis en secret. Ils récompensent
 « alors , par leur obéissance , les soins que l'on a pris d'eux. Il y en a
 « dont il faut examiner jusqu'aux moindres démarches , qu'ils étoient

« être les plus secrètes. L'art et la sagacité avec lesquelles ils cachent leurs actions, les rendent fiers et vains. Il ne faut pas faire semblant de les deviner, ou, comme l'on dit, il faut les voir et les écouter sans qu'ils s'en doutent, afin de ne les pas réduire au désespoir par une attention trop scrupuleuse à les reprendre sévèrement; et de crainte que, venant à perdre cette pudeur qui conduit à la persuasion, ils ne deviennent plus méchants qu'auparavant. Il y a des sujets contre lesquels il faut se fâcher, sans être en colère, faire semblant de les mépriser et de désespérer de leur retour au bien. Leur caractère exige qu'on en agisse ainsi envers eux. D'autres demandent à être traités avec bonté et humilité, afin de relever leur courage et de leur faire concevoir de meilleures espérances. Quelquefois le supérieur gagnera à se laisser vaincre; d'autres fois, il doit être ferme et absolu. » On peut conclure de ces détails, que, pour s'acquitter dignement des fonctions épiscopales, il ne suffit pas de connoître la discipline canonique, et de mettre à exécution les peines qu'elle impose aux pécheurs, mais qu'il faut avoir égard à toutes les circonstances prescrites par les saints docteurs. Les ménagements qu'ils proposent, selon l'exigence des cas, tendent à faire revenir sincèrement et de bonne foi, dans le chemin du salut, ceux qui ont le malheur de s'en écarter.

(IX) Pag. 228. Quelle prudence n'exige pas le ministère

Cette prudence et cette pénétration, requises dans un évêque, sont d'autant plus difficiles à acquérir, selon saint Grégoire de Naziance (*Apolog.*, pag. 13), que les inclinations et les caractères sont plus diversifiés. « Les hommes diffèrent davantage par là, que par les traits du visage. C'est pourquoi, comme on ne donne pas à tous les mêmes aliments, ni les mêmes remèdes, soit en santé, soit en maladie; de même on doit se servir de différents moyens, pour guérir les maladies de l'âme. » Si les médecins s'appliquent avec tant de soin à connoître le tempérament des malades, combien faut-il apporter plus d'attention à l'étude des caractères et des passions des hommes, lorsqu'on est obligé de les gouverner! On doit, en ce cas, avoir une profonde connoissance de la science des mœurs.

(X) Pag. 229. Vous n'y réussirez que par la persuasion.

Saint Augustin avoit été du même avis ; mais il changea de sentiment , lorsqu'il eut été instruit par l'expérience (Voy. le 11^e liv. de ses *Rétractations.*) « J'ai écrit, dit-il, deux livres, contre le parti de Donat. J'ai » déclaré, dans le premier, que je n'aimais pas qu'on employât la force » du bras séculier pour rappeler les schismatiques à l'union. Cette pratique ne me plaisoit point alors, parce que je n'avois pas encore éprouvé » jusqu'à quels excès leur impiété peut se porter, et combien l'exécution » des lois peut contribuer à les convertir. » Bengelius, qui a donné une édition de cet opuscule, avec des notes, pour l'instruction de la jeunesse, cite, en cet endroit, le texte suivant de saint Augustin, contre les Mauichéens : « Que ceux-là vous traitent à la rigueur, qui ignorent combien » il est difficile de trouver la vérité, ou ceux qui ne sont point tombés » dans l'erreur dont vous êtes prévenus ». Bengelius veut insinuer, par là, qu'on ne doit pas employer la force contre les hérétiques. S'il eût été de bonne foi, il auroit averti le lecteur que saint Augustin n'a pas persisté dans cette opinion; et que, dans une autre de ses lettres (*Epist. xciii, ad Vincen-tium*), où il traite expressément la question, il montre qu'il est utile, et même nécessaire, de châtier les hérétiques, pour les ramener à la vraie foi. Le saint docteur réfute, dans la même lettre, les principales objections qu'on lui faisoit alors, et qui ont été depuis renouvelées par les Luthériens et les Calvinistes. L'une de ces objections consiste à dire que le châtiment est nuisible, à l'égard de plusieurs personnes; et voici ce qu'il répond, au n^o lxx : « Faudra-t-il donc abandonner la médecine, parce qu'il y a des » maladies incurables ? Vous ne faites attention qu'à ces pécheurs tellement » endurcis, que cette discipline même leur est inutile..... Jetez aussi les » yeux sur tant d'autres, dont le retour nous comble de joie. Si on les inti-midoit sans les instruire, notre conduite à leur égard pourroit paroître » mauvaise. Au contraire, si, en les instruisant, on ne leur imprimoit » pas des sentiments de crainte; endurcis par leurs anciennes habitudes, » ils entreroient avec moins d'ardeur dans la route du salut..... Et au » n^o lxxvii : J'ai cru, au commencement, qu'on ne devoit forcer personne à » conserver l'unité; qu'on devoit prendre la voie de l'insinuation, ouvrir

« des disputes réglées, et convaincre les incrédules par la raison, pour ne pas couvrir du masque d'une feinte catholicité, ceux qui ont été manifestement reconnus pour des hérétiques. Ce ne sont point les discours de ceux qui soutiennent l'autre opinion qui m'ont fait changer d'avis; ce sont plutôt les exemples que l'on m'a cités. On m'a fait remarquer d'abord, que ma ville d'Hyppone, qui suivoit toute entière le schisme de Donat, a été rameuée à l'unité catholique par la terreur des lois impériales. On la voit détester aujourd'hui vos dissensions cruelles, avec un zèle qui feroit penser qu'elle n'y a jamais pris aucune part. On m'a raconté plusieurs autres faits, etc.» Si quelqu'un doutoit encore de la justice et de la prudence de la conduite que l'Eglise catholique tient à cet égard, on le prie de lire toute la lettre du saint docteur. Ce sujet a été pareillement traité par Alphonse de Castro (*de Justa hæreticorum punitione*), par Bellarmin (lib. III de Laïcis, etc.).

(XI) Pag. 252. De la conduite d'un troupeau sain et vigoureux

Bengelius remarque que notre saint docteur se sert ici d'une expression d'Aristophane, qui se trouve répétée dans sa XX^e homélie (*ad pop. Antiochenum*), d'où il conclut qu'il lisoit ce poète, et qu'il cherchoit à l'imiter. Le père Le Vasseux, dans son livre *de ludicra dictione*, observe pareillement, « qu'on croit que saint Jean Chrysostôme avoit lu et étudié » vingt-huit comédies d'Aristophane, dont il ne nous reste que onze, et « qu'il mettoit les œuvres de ce poète sous le chevet de son lit.... » Il ajoute : « Que, dans l'imitation de cet auteur, il avoit puisé ce nerf et » cette véhémence qui brillent dans la peinture et la censure des mœurs, » surtout de celles des femmes, et, en même temps, cette fleur et cette » pureté de langage qu'on remarque dans ses discours. » Ménage, cité par Fabricius (*Biblioth. græc.*, lib. II, cap. XXI, vol. II, pag. 705), parle aussi de cette prédilection de saint Chrysostôme pour Aristophane, d'après la préface des comédies de cet auteur, par Alde Manuce, qu'il suppose en avoir fait le premier la remarque. En accordant qu'Alde Manuce n'a avancé ce fait que sur le témoignage de quelque ancien auteur, M. Giacomelli prétend néanmoins qu'on ne prouvera jamais, par les écrits du saint docteur, cette grande affection qu'on lui prête pour Aristophane. Il

ne suffit pas de montrer qu'une expression se trouve dans Chrysostôme, si elle se trouve dans ce poète, pour conclure qu'il lisoit saint Jean Chrysostôme. Le même mot se trouve aussi dans l'Andromaque d'Euripide, et dans Eschile (*in Prometh. Vincet.*, vers. 380), et qu'on ne peut pas enlever à Platon.*

(XII) Pag. 238. Ne permettent pas qu'on entreprenne de les réfuter

Au lieu de ληθης, l'oubli, le P. Montfaucou lit της αληθείας, la vérité; et il embrasse le sentiment de Budée, qui dit (*Comm. Ling. Gr.*, pag. 129), que le verbe *πισκισπειν*, qui se trouve dans la phrase de saint Jean Chrysostôme signifie *affingere*, en imposer. En conséquence, Montfaucou traduit ainsi ce passage : *Cum veritas ipsa non permittat nos quidquam affingere vel iis, quæ ad gratiam dicuntur* : « La vérité ne permettant pas d'en imposer en aucune manière, même dans les choses que l'on dit en faveur de quelqu'un. » Le sens du passage, ainsi rendu, n'est point net, et n'a pas un rapport exact avec ce qui précède. Le saint docteur veut expliquer comment l'éloignement du temps obscurcit la certitude des faits. Pour cela, il montre que l'oubli, qui est l'effet de cet éloignement, nous ôte les moyens de réfuter des faits controuvés, en faveur de celui dont on veut faire l'éloge. En conservant la leçon de ληθης, et traduisant le passage comme M. Giacomelli, la pensée de saint Jean Chrysostôme est rendue clairement et fidèlement; mais si l'on tient pour αληθείας, on préfère l'interprétation d'Étienne qui prend le verbe *πισκισπειν* dans sa signification ordinaire, pour *innitor*, je m'appuie; et traduit *aliquo modo niti et fulcire se rationibus plausibilibus, quæque auribus gratæ sunt. Ayo* recours à des vraisemblances, pour complaire à ceux de qui l'on parle. (*Foy.*, sur ce passage, la note de Fronton Du Duc.)

(XIII) Pag. 244. Ceux qui s'appliquant aux lettres humaines

Il y a toujours eu des ignorants qui ont cherché à décréditer l'étude des belles-lettres, dans laquelle les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme, les Augustin, les Jérôme se sont si fort distingués. Saint Grégoire de Na-

dit (*Basile*, pag. 323) : « Je crois que les biens qui nous conviennent , de tous les biens que nous pouvons avoir , l'érudition est le plus considérable. Je ne parle pas seulement de la plus noble , de celui qui nous est propre , et qui , sans rechercher la grâce et l'ornement du discours , s'attache uniquement à la vérité du raisonnement et à l'expression des plus grands et des plus beaux sentimens , mais encore de l'érudition profane , que plusieurs chrétiens méprisent , etc.... » Et plus bas , pag. 324 : « On ne doit pas se laisser surprendre aux discours de ceux qui dédaignent l'érudition. Ce sont ordinairement des ignorans , qui voudroient que tout le monde leur ressemblât , afin que leur incapacité se confondit dans la foule , et qu'on ne pût point leur reprocher le défaut de toutes sortes de connoissances. » Par les lettres humaines , on ne doit pas seulement entendre ici , comme l'on fait ordinairement , la poésie et l'éloquence , mais encore toutes les sciences que les Grecs ont cultivées et enseignées , avant la naissance de Jésus-Christ , telles que la dialectique , la métaphysique , la philosophie naturelle , la géométrie , l'astronomie , etc. Les premiers Pères de l'Eglise ont été ennemis des sciences profanes. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les raisons qu'ils en eurent. La simplicité qu'ils recherchoient étoit plus désirable que facile à maintenir , surtout depuis qu'un grand nombre de païens , très versés dans les lettres , se furent convertis à la foi catholique. On fut alors obligé d'en permettre l'étude aux chrétiens. Clément d'Alexandrie et Origène furent les premiers à l'introduire , et l'on ne sauroit nier qu'ils n'y fussent portés par des raisons très pressantes. Quant à l'éloquence , il falloit bien que les docteurs de l'Eglise s'y appliquassent , pour combattre les sophistes qui , joignant , en ce temps-là , les connoissances de l'art oratoire à celles de la philosophie , s'efforçoient de séduire les peuples et de les retenir dans le paganisme , par la subtilité et l'agrément de leurs discours. Pour ce qui regarde le siècle où nous vivons , il est certain que les prédicateurs ne peuvent espérer aucun fruit de leurs sermons , sans le secours de l'éloquence. Mais cette éloquence ne doit pas être fardée , comme celle des sophistes , mais populaire , grave , simple , majestueuse , et analogue aux vérités évangéliques dont les chaires rétentissent. A l'égard des autres sciences , on peut dire que , sans l'étude des langues de l'antiquité sacrée et profane , des philosophes anciens et modernes , et en général de l'histoire des progrès de

l'esprit humain; il ne sera pas facile de défendre la religion catholique contre les hérétiques, et le christianisme contre les athées et les libertins. D'ailleurs, il ne seroit pas décent que nous fussions exposés aux railleries des ennemis de la religion. Ce n'est point par un esprit de vanité que nous devons fuir l'ignorance, mais pour empêcher que le ridicule, dont on nous couvrirait, ne retombât sur la foi. On doit même garder, en ceci, une certaine modération. Saint Grégoire de Nazianze nous en offre un bel exemple dans la conduite de saint Basile. (*Orat. fun. in Bas.*, pag. 333.) « Ce grand évêque, dit-il, apprit autant d'astronomie, de géométrie et d'arithmétique qu'il lui en falloit pour n'être point embarrassé par les arguments de ceux qui possédoient ces sciences. Il ne prit pas tout ce qui alloit au-delà, comme fort inutile à la piété chrétienne. Ainsi il fut encore plus louable par le choix de ses études et par l'ignorance des choses qu'il ne voulut point apprendre, que par la connoissance de celles qu'il apprit. » Enfin nous devons, à l'exemple des anciens docteurs de l'Eglise, rapporter l'étude des lettres profanes à celle des lettres sacrées.

(XIV) Pag. 245. Ni mesurer la vicillesse par les cheveux blancs

Il est dit dans le livre de la Sagesse (chap. iv, vers. viii.) : « Que la vicillesse n'est point honorable par elle-même, et ne doit pas se mesurer par le nombre des années; que dans les hommes, la prudence et l'innocence des mœurs sont plus recommandables que l'âge avancé et les cheveux blancs. » Saint Jean Chrysostôme, dans Stobée (*Serm. cclxvi*), déclare « qu'il ne condamne point la jeunesse, et qu'il ne loue point la vicillesse, parce que ce n'est pas dans la différence de l'âge que consiste la vertu ou le vice, mais dans la différence des mœurs. »

(XV) *Ibid.* Mais aux seuls Néophytes

Saint Jean Chrysostôme, expliquant le texte de saint Paul, où cet apôtre dit qu'on ne doit pas élever le néophyte à l'épiscopat, de peur qu'étant enflé de vanité, il ne tombe dans les pièges du démon (*I. Tim. iii, 6*), nous fait remarquer « que saint Paul n'exclut pas les jeunes gens, mais seulement les néophytes, c'est-à-dire, ceux qui sont nouvellement in-

« struits dans la foi , parce que ajoute-t-il , celui qui deviendra maître ,
 « avant que d'avoir été disciple , en concevra tout d'un coup de la va-
 « nité , et celui qui sera proposé pour commander , avant que d'avoir
 « obéi , sera sujet à l'enflure. » On a aussi appelé *néophytes* , les laïcs que
 l'on éliçoit , ou que l'on ordonnoit évêques , sans les faire passer par l'exer-
 cice des autres ordres. Le dixième canon du concile de Sardique défend
 cette pratique , et veut que l'on règle le temps des interstices d'un ordre
 à l'autre , sur les progrès des ordinants dans la vertu. Photius qui , de
 laïque , se fit élire , par ses intrigues , patriarche de Constantinople , fut re-
 gardé , par le quatrième concile de cette ville , comme néophyte , dans le sens
 du concile de Sardique , dont l'ordonnance est rappelée dans le cinquième
 canon du concile de Constantinople (*V. le tom. viii^e de la Collection du
 père Labbe* , pag. 370). A la fin de l'acclamation qui y fut faite du légi-
 time patriarche Ignace , *session vu^e* , pag. 1351 , on lit ces mots : *Anathème
 à Photius , séculier , et suivant le palais ; anathème à Photius , néophyte
 et tyran*. Je ne dois pas oublier de remarquer qu'on a souvent passé par-
 dessus la loi qu'impose ce canon ; mais alors , on a eu égard à une inspira-
 tion particulière de Dieu , comme dans l'élection de saint Ambroise , qui
 n'étoit encore que cathécumène , ou au mérite éminent du sujet , ou à la
 nécessité de l'Eglise. Quant aux ordinations irrégulières , fruit de la bri-
 gue et de l'ambition , l'Eglise n'a jamais cessé de les réprouver , comme con-
 traire au précepte de saint Paul , des conciles , et au sentiment des saints
 Pères. Les prélats qui parviennent à l'épiscopat par ces indignes voies , sont
 appelés par saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxxi* , pag. 377 et 378) ,
 « de faux évêques , des prélats indignes , qui sans avoir mérité le sacer-
 « doce , ni rien souffert pour la vertu , deviennent en même temps dis-
 « ciples et maîtres , qui veulent purifier les autres , sans s'être eux-mêmes
 « purifiés ; hier laïcs , aujourd'hui dispensateurs des saints mystères , vieillis
 « dans le vice , neufs dans la piété ; élevés par le vent de la faveur hu-
 « maine , et non par la grâce de l'Esprit Saint ; qui , après avoir commis
 « des violences de toute espèce , veulent tyranniser aussi l'Eglise ; et qui ,
 « loin de soutenir leur dignité par leurs mœurs , couvrent , par un étrange
 « renversement du bon ordre , leurs mauvaises mœurs de l'éclat de leur
 « dignité ».

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE (des anciennes éditions).

- Chap. I, II et III. Chrysostôme continue de se justifier du reproche d'orgueil et de vanité.
- Chap. IV. Combien le sacerdoce est un redoutable ministère. Supériorité du nouveau sacerdoce sur l'ancien.
- Chap. V. Pouvoir donné aux prêtres par Jésus-Christ, de consacrer son corps et son sang, de lier et de délier les pécheurs.
- Chap. VI. Le ministère ecclésiastique est le plus grand bienfait que Dieu ait donné à la terre.
- Chap. VII. Sentiments de saint Paul sur l'excellence du saint ministère.
- Chap. VIII. Combien on pèche en s'y ingérant, sans avoir les qualités nécessaires.
- Chap. IX. Tentation de vaine gloire ; ses suites funestes.
- Chap. X. La source n'en est pas dans le sacerdoce même, mais dans le défaut de zèle des mauvais prêtres.
- Chap. XI. Que l'âme du prêtre doit être fermée à tout désir de domination.
- Chap. XII et XIII. Sagesse nécessaire au prêtre. Devoir de la continence. Autres vertus qui lui sont commandées.
- Chap. XIV. Rien ne nuit plus à la pureté du cœur et à la pénétration de l'esprit que la colère. Désordres de cette passion.
- Chap. XV. Vices dans les élections.

Chap. XVI et XVII. Détails de l'administration. Ses dangers. Précautions qu'elle demande, par rapport à la conduite des veuves, des malades et des vierges.

I. Ce que je viens de dire a suffi sans doute pour vous convaincre combien peu j'étois dans le dessein de manquer d'égards envers nbs électeurs ; il ne me sera pas plus difficile de me justifier du reproche d'orgueil et de présomption. Que l'on eût tenté mon ambition par l'offre d'un commandement militaire, d'un poste qui m'élevât au rang des rois, et que je n'eusse pas moins refusé (a), l'accusation auroit quelque vraisemblance ; ou plutôt il n'est personne qui n'eût regardé ce refus comme un trait de folie. Mais s'il est vrai qu'il y ait entre le saint ministère et tout autre emploi civil, même royal, aussi loin que de l'esprit à la chair (b), com-

(a) Le grec porte *εἴτε, et tamen, nihilominus*. On lit, dans Aristophane (*Ran.* v. 207), *Καταπῶς δύνησομαι ἀπειρος, ἀθάλαττοντες ἰασηλαμνίος ὄν, εἴτ' ἐλαυνῶ* : *At quomodo qui sim imperitus, neque mare sim expertus, nec Salaminus, possim nihilominus, navem impellere ?* GIACOMELLI. Le savant interprète ajoute encore d'autres citations sur le sens de ce mot.

Nous les omettons, comme nous avons été souvent obligés de le faire dans la transcription de ses notes, pour ne pas surcharger nos lecteurs d'un luxe d'érudition.

(b) Proposition que le même saint docteur développe avec son éloquence ordinaire, dans sa troisième homélie au peuple d'Antioche (tom. II, pag. 38, édit. Montfaucon), et dans la quatrième sur Isaïe (tom. VI, pag. 124). *Immensa et infinita sacerdotis dignitas nullis potest compa-*

ment y auroit-il de l'orgueil à mépriser ce qui est supérieur ? Qui dédaigne un emploi de peu d'importance , on dit qu'il est un insensé ; et celui qui refuse des fonctions d'un ordre incomparablement plus relevé , on lui fait grâce de ne pas l'accuser de démence , pour le charger du crime d'orgueil et de présomption ! Est-ce être conséquent ? Vous n'accuseriez pas de folie , mais d'orgueil , un homme à qui vous proposeriez de lui donner en présent un troupeau considérable , et qui n'en voudroit pas ; et celui qui refuseroit de commander à toute la terre , d'avoir une armée qui lui soumette toutes les contrées du monde , on le taxe d'orgueil plutôt que de folie ! C'est confondre les choses que de raisonner de la sorte ; et ces censeurs qui font le procès à ma conduite , se discréditent plus que moi. La seule pensée qu'il puisse y avoir au monde des hommes qui méprisent la dignité épiscopale , fe-

rationibus adæquari. Saint Éphrem et saint Ambroise. Voyez Harel, *Esprit du Sacerdoce*, tom. 1, pag. 60, chapitre : *Sur la grandeur et la dignité du Sacerdoce*. L'ancien évêque de Senez : « O pasteurs ! que votre état est pénible ; mais qu'il est grand ! En vain des dignités qui sembleroient plus brillantes , parce qu'elles sont plus opulentes , voudroient s'élever au-dessus de vous ; toujours les deux ordres des pasteurs feront la force et la gloire de la hiérarchie. Que dis-je ? Parmi toutes les dignités qui sont sur la terre , en est-il aucune qui mérite autant la vénération et la reconnaissance des hommes , qu'un état , dévoué tout entier à la consolation et au bien de l'humanité , et à son bien suprême , à la vertu et au bonheur immortel des âmes ? » (*Oraison funèbre de M. Léger*, *Serm.*, tom. iv, pag. 423.)

roit croire qu'eux-mêmes ne savent pas l'apprécier. Car, à moins que de s'en être fait une médiocre idée, il ne leur seroit pas venu dans l'esprit de me faire un pareil reproche. D'où vient qu'il ne s'est rencontré jamais personne d'assez extravagant pour oser dire, en parlant des Anges, qu'il ne voudroit pas échanger l'humaine nature contre celle de ces Esprits bienheureux ? C'est que nous avons tous la plus haute idée de leur puissance, et qu'il n'est pas possible à l'imagination de concevoir rien de supérieur à leur élévation. Je serois bien plutôt fondé à rejeter sur mes accusateurs le reproche qu'ils me font ; ils supposent qu'ils ne connoissent pas le prix du sacerdoce, ou qu'ils ne l'estiment pas assez.

II. Se rabattront-ils à dire que je l'aie refusé pour me faire valoir (a) ? Il y auroit une contradiction ma-

(a) *Προς δοξάν*, par le mouvement d'une vaine gloire. Saint Jean Chrysostôme distingue habituellement la vaine gloire de l'orgueil. Ce sont en effet deux passions différentes, quoiqu'elles proviennent d'une même source. L'orgueil : sentiment intérieur, qui rapporte tout à soi, s'estime de préférence à tout le reste, se croit toutes les perfections ; la vanité veut, à tout prix, se produire au-dehors, se repaît d'applaudissements, et n'en a jamais assez. L'un enfante tous les vices ; l'autre s'allie même à des vertus. L'orgueil est combattu par l'humilité ; la vanité par la modestie. Chrysostôme eût été orgueilleux de désirer l'épiscopat, dans la pensée qu'il en étoit digne ; il eut été vain de le refuser pour se faire remarquer des autres, et leur laisser croire qu'il valoit mieux que tous les honneurs. Sa vie tout entière repousse ce reproche.

nifeste; et je ne vois pas quel autre moyen ils auroient pu imaginer eux-mêmes pour m'en justifier. Car , si je m'étois laissé prendre à cet amour de gloire , je devois accepter plutôt que de refuser , pourquoi ? Parce que je trouvois dans l'épiscopat de quoi le satisfaire. Etre appelé à une si haute dignité à mon âge , à peine sorti des embarras du siècle ; me voir préféré à tant d'illustres personnages qui avoient vieilli dans le service de Dieu et de son Eglise , on pourroit croire que , dans l'opinion publique , j'étois quelque chose de grand , d'extraordinaire , fait pour attirer les regards et les respects : tandis qu'aujourd'hui , s'il est quelques personnes , et en bien petit nombre , de qui je sois connu , le reste ignore même que je sois au monde. Encore parmi ceux qui me connoissent , tous ne savent pas que j'ai refusé , ni pourquoi je l'ai fait. D'autres , et la chose n'est pas moins vraisemblable , présumeront ou que l'on n'avoit guère pensé à moi , ou qu'après m'avoir choisi , on avoit renoncé à l'élection vu mon incapacité ; ils ne se douteront pas même que je me sois retiré de mon plein gré.

BASILE.

III. Mais ceux qui savent la vérité ne vous refuseront pas leur estime.

CHRYSOSTÔME.

Comment me l'accorderoient-ils , quand ils sont

les premiers, m'avez-vous dit, à m'accuser de vanité et d'arrogance? De qui pourrois-je donc attendre l'approbation? du peuple et de la multitude? On ne sait pas comment les choses se sont passées. D'un petit nombre d'individus mieux informés? J'en dois attendre tout le contraire, puisque vous n'avez engagé cette discussion que pour apprendre de moi comment je pourrois répondre à leur reproche. Mais à quoi bon toutes ces subtilités? Quant tout le monde seroit instruit de la vérité du fait, on ne devroit pas pour cela m'accuser d'orgueil ni de vanité : je vais tout à l'heure vous en donner la démonstration; vous verrez combien sont téméraires, je ne dis pas ceux qui méconnoissent à ce point la dignité du sacerdoce; ce que je ne crois pas, mais ceux qui en soupçonneroient les autres.

IV. Le sacerdoce (I) s'exerce sur la terre, mais il a son origine dans le ciel (a); et l'on a bien

(a) « Le Sacerdoce ne vient point de la terre; il a son origine dans le ciel. » (Fossard, *Sur le saint ministère*; *Serm.*, tom. III, pag. 314. Rouen, 1786.) « Si le Ciel retentit sans cesse de cette acclamation : Saint, saint, trois fois saint le Seigneur; souvenez-vous que c'est sur la terre et sous vos yeux, que le Saint des saints lui est immolé; que c'est surtout à la vue de cette offrande que lui fait la terre, que le ciel est dans le ravissement, que les Anges louent la majesté de Dieu, que les Dominations l'adorent..., et que ces mêmes paroles, par lesquelles le Ciel a annoncé la naissance de Jésus-Christ à la terre, *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, la terre a droit de les faire entendre à son tour au ciel, à la vue du sacrifice qu'elle

raison de le ranger parmi les choses célestes , puisque ce n'a point été un homme , ni un Ange , ni un Archange , mais l'Esprit Saint lui-même qui l'a institué , et qui nous donne la confiance de croire que nous exerçons ici-bas un ministère tout angélique dans un corps mortel. La conséquence de ce principe est que celui qui en est revêtu doit mener sur la terre la même vie que s'il étoit déjà dans le ciel parmi les Esprits bienheureux. Que l'on se rappelle la pompe et la majesté du cérémonial ordonné par Dieu lui-même pour l'ancienne loi : quelle frayeur , quels respects n'imprimoient pas la vue de cette magnificence dans les habits du grand-prêtre ! Tout cet imposant appareil de sonnettes , de grenades , de pierreries , qui couvroient le rational et l'éphod , la mitre , la tiare , cette robe sacerdotale traînante à terre (II) , ce saint des saints où nul mortel n'avoit droit de pénétrer (III) , où nul bruit n'interrompoit le silence auguste qui y régnoit , laissoient dans toutes les âmes une impression profonde de terreur religieuse. Mais qu'étoit-ce que cette pompe extérieure des cérémonies de l'ancienne loi , rapprochée de la sainteté des mystères de la loi nouvelle (a) ? Et com-

lui offre , puisque c'est alors que Dieu est honoré par un Dieu. » (L'enfant , *Sur le sacrifice de la messe* , *Serm.* , tom. 1 , pag. 341.)

(a) L'abbé Carron n'a fait que traduire tout ce texte , dans le chapitre où il traite de l'excellence du sacerdoce (*Pensées ecclés.* , tom. 1 , pag. 19).

Tous nos grands prédicateurs ont tiré , de la pompe de ces cérémo-

II. Cor. III. 10. bien l'Apôtre n'a-t-il pas eu raison de dire que la gloire de la loi mosaïque n'est point une véritable gloire, si on la compare avec la sublimité de celle de l'Évangile (IV)? Quand vous voyez le Dieu du ciel qui s'immole sur l'autel, et s'y anéantit (a) (V); le prêtre incliné sur la victime, occupé à prier, et tous les assistants teints de ce précieux sang (b) (VII), pouvez-vous croire, à ce moment, que vous soyez encore sur la terre et parmi les hommes? ne vous sentez-vous pas élevé au-dessus des cieux? Toute

nies extérieures, les inductions les plus légitimes sur les dispositions qu'exige le saint ministère. L'éloquent et pieux évêque de Clermont : « La laine qui doit entrer dans les ornements des prêtres et des lévites de la loi, quelque brillante qu'elle fût, étoit rejetée et estimée immonde, si elle devoit son éclat à l'art et à la teinture; si sa beauté n'étoit pas naturelle, et qu'elle n'eût pas sa première blancheur. Il falloit que les pierres, qui devoient composer l'autel, n'eussent point été taillées, c'est-à-dire qu'elles ne dussent leur beauté ni au ciseau, ni aux efforts du marteau, mais au sein heureux d'où on les avoit tirées. Ce n'étoient là que des figures : Dieu n'étoit jaloux à ce point de la sainteté d'un temple et d'un sacerdoce vides et figuratifs, que pour nous tracer de loin la pureté angélique qu'exigeroit le sacerdoce chrétien. » (Massillon, *De la vocat. à l'état ecclés., Confér.*, tom. II, pag. 236.) Voy. encore l'éloquent passage où se lisent ces paroles : « Le grand-prêtre de la loi n'entroit qu'une fois dans l'année, etc. » (*Discours XI, ibid.*, pag. 283.)

(a) M. l'abbé de Trévern (aujourd'hui évêque d'Aire) n'a pas omis ces paroles, parmi les témoignages qui constatent la foi à la présence réelle, dans sa *Discussion amicale*, lettre X, tom. II, pag. 37.

(b) *Καὶ πάντα ἔτι τῷ τιμῇ φοινιστομένης αἱματι.* « Ce sang, dont la terre est arrosée encore chaque jour. » (Lefant, *Sur le sacrifice de la masse*, *Serm.*, tom. I, pag. 346.)

pensée charnelle ne s'éloigne-t-elle pas de votre esprit ; et votre âme , dégagée des sens , ne découvre-t-elle pas ce qui se passe dans une région supérieure ? O merveille ! prodige ineffable de l'amour de Dieu pour les hommes ! Celui qui est assis dans le ciel , à la droite de Dieu son père , c'est le même qui , ne dédaignant pas de se laisser toucher par les mains de tous (VII) , se donne à qui veut le recevoir , se livre à nos embrassements , se laisse découvrir à tous par les yeux de la foi (VIII) !

Je vous le demande , un ministère consacré à d'aussi nobles fonctions peut-il être un objet de mépris , et laisser croire que personne au monde le juge au-dessous de soi ?

Voulez-vous connoître , par une autre merveille , l'excellence du sacrifice eucharistique (a) ? Représentez-vous le prophète Elie , environné d'un peuple immense , au moment où il se disposoit à offrir le sacrifice. Il a étendu la victime sur la pierre , tous les assistants sont dans le plus grand silence ; le prophète seul parle , pour prier : quand tout à coup le feu du ciel embrase la victime. Tout cela est grand , et bien propre à pénétrer l'âme de frayeur.

III. Reg. XVII.

(a) Le saint docteur ne discute point ici le fait de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie , ni la croyance du pouvoir de lier et de délier , exercé par les prêtres , qui vient après ; il les suppose l'un et l'autre établis dans la foi des peuples , et reconnus sans nulle contestation , donc remontant à une tradition apostolique. (Voyez les notes de Giacomelli)

Jetez maintenant les yeux sur ce qui se passe dans nos temples : les merveilles que vous y découvrirez excitent, elles surpassent toute admiration (a). Le prêtre ne fait pas tomber le feu du ciel, il en fait descendre l'Esprit Saint. Il prie, et long-temps, non pour demander qu'une flamme vienne d'en-haut dévorer les choses qui sont préparées, mais que la grâce, pénétrant la victime, enflamme par elle les âmes de tous les fidèles présents au sacrifice, et les rende plus purs, plus brillants que l'or épuré dans la fournaise. Qui donc, à moins d'être un furieux et un forcené, pourroit mépriser un aussi redoutable mystère ? Vous le savez, l'ardeur de ce feu spirituel est telle qu'il n'y a pas d'âme humaine capable d'en soutenir l'activité, sans une assistance toute particulière de la grâce divine.

V. Si l'on vient à réfléchir que c'est un mortel, enveloppé dans la chair et dans le sang, qui peut ainsi se rapprocher de cette nature bienheureuse et immortelle, on concevra quelle est la dignité dont

(a) L'abbé Clément : « Représentez-vous ce qu'il y eut de plus éclatant dans tous les anciens sacrifices; représentez-vous celui d'Élie, par exemple : d'une part, tout Israël assemblé, attentif, dans un profond silence, attend la gloire de Dieu, qui a promis de se manifester; d'autre part, le prophète prie : à sa voix, une flamme miraculeuse descend du ciel; elle tombe lentement par un sillon lumineux sur la victime, et la dévore. » (*Carême*, tom. II, pag. 267; et la suite, toujours par saint Jean Chrysostôme.)

la grâce de l'Esprit Saint a honoré les prêtres , puis-
 que c'est par leur ministère que s'opèrent ces mer-
 veilles , et d'autres encore non moins intéressantes
 pour la gloire et pour le salut des hommes. De foi-
 bles créatures , jetées sur une terre misérable , être
 appelées à la dispensation des choses du Ciel , rece-
 voir une puissance qui n'a pas été donnée aux
 Anges ni aux Archanges ! car ce n'est pas à eux qu'il
 a été dit : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera*
lié dans le ciel , et tout ce que vous délierez sur la Matth. XVIII.
28.
terre le sera dans le ciel. Les princes de la terre
 n'ont d'action que sur les corps ; ici , il s'agit de
 liens spirituels (IX) ; et ceux-là , ils agissent jus-
 que dans le ciel : la sentence que le prêtre rend
 ici-bas , Dieu la ratifie dans le séjour de sa gloire
 et la confirme de son sceau. Il a investi les ministres
 de sa propre puissance : *Tous ceux de qui vous re-*
mettrez les péchés , leurs péchés leur seront remis ; Joann. XX. 23.
tous ceux de qui vous les retiendrez , ils leur seront
retenus. Concevez-vous de pouvoir plus grand que
 celui-là ?

Il est écrit que le Père a donné à son Fils tout Ibid. V. 27.
 pouvoir de juger ; ce même pouvoir , je lis qu'il
 l'a également communiqué aux prêtres. Il semble
 qu'en les revêtant d'une aussi auguste juridiction ,
 Dieu ait voulu les élever au-dessus de leur propre
 nature , les rendre supérieurs à la servitude de nos
 passions humaines , et les initier déjà dans le ciel.

Un roi de la terre qui accorderoit à quelqu'un de ses sujets le privilège d'incarcérer qui il lui plairoit et de l'élargir à son gré, seroit regardé partout comme un ministre important et des plus favorisés (a). Or, s'il est vrai que le pouvoir accordé aux prêtres soit aussi supérieur à celui-ci, que le ciel est au-dessus de la terre, et que l'âme est au-dessus du corps; je le répète : Comment supposer qu'il puisse se rencontrer un homme capable de mépriser d'aussi augustes fonctions, le canal nécessaire du salut et des biens qui nous sont promis (X)? Il y auroit à cela de l'extravagance, et la plus complète. Si, en effet, *il devient impossible d'entrer dans le royaume des cieux, à moins d'avoir été régénéré par l'eau et par l'Esprit Saint; si celui qui ne mange pas la chair du Seigneur et ne boit pas son sang est exclu de la vie éternelle*, bienfaits qui ne peuvent être conférés que par des mains sanctifiées, conséquemment par celles des prêtres (XI); quel moyen y auroit-il, sans leur ministère, d'éviter le feu de l'enfer, ou

Joann. III. v.

Ibid. IV. 52.

(a) « O étonnant, ô merveilleux, ô céleste caractère du prêtre réconciliateur ! que vous étiez nécessaire au monde ! quel frein vous avez mis à tous les crimes secrets ! Ah ! de combien de pécheurs n'avez-vous pas peuplé le ciel ! Mais encore, que vous faut-il pour opérer ces prodiges ? Le médecin qui guériroit tous ses malades sans autre remède que ces trois mots, *Je vous guéris*, seroit un thaumaturge. Homme de Dieu ! vous rendez à ce malade la santé la plus parfaite, sans appliquer d'autre remède que ces trois mots : *Je vous absous*. » (Carron, *Pensées ecclésiastiques*, tom. 1, pag. 27, 28.)

de parvenir aux glorieuses récompenses qui nous sont réservées ? C'est aux prêtres , c'est à eux seuls qu'il est donné d'enfanter à la vie spirituelle par le baptême (a) ; ce sont les mains du prêtre qui nous revêtent de Jésus-Christ, elles qui nous ensevelissent avec le Fils de Dieu et nous constituent membres de ce chef divin. D'où il faut conclure que leur juridiction est plus redoutable que celle des monarques sur leurs sujets (b), plus vénérable que celle des pères sur leurs enfants. Nous n'appartenons à ces derniers que par le sang et par l'impression de la chair ; au lieu que les prêtres nous font naître enfants de Dieu. Nous leur devons notre heureuse régénération , la vraie liberté dont nous jouissons, et notre adoption dans l'ordre de la grâce. Joann. i. 13.

VI. Les prêtres de l'ancienne loi avoient seuls le droit de guérir la lèpre du corps , ou plutôt ils jugeoient si l'on en étoit guéri ; et vous savez combien Levit. xiii. 7.

(a) « Prêtre de Jésus-Christ, vous êtes père, et non-seulement père ; vous êtes mère, puisque c'est vous qui nous enfantez à la vie spirituelle par le baptême. » (Saint Augustin, saint François de Sales, Fénelon, *Disc. pour le sacre de l'élect. de Cologne*, tom. iv, pag. 301.) « Nous devons avoir une tendresse de mère, puisque c'est nous qui les avons enfantés à l'Eglise. » (Massillon, *Confér.*, tom. II, pag. 249.)

(b) « Le sacré ministère est, dit l'évêque de Clermont, une royauté sacerdotale qui nous met entre les mains les sources des grâces, les trésors de l'Eglise, les clefs de la vie et de la mort, du ciel et de l'enfer, qui fait courber sous notre autorité ceux qui portent l'univers. » (*Confér.*, tom. I, pag. 96.)

Num. xvi. 2. on leur disputa cette dignité sacerdotale qui leur donnoit un tel privilège. Les prêtres de la loi nouvelle ne se bornent pas à prononcer sur l'existence d'une lèpre qui n'affecte que le corps; ils en guérissent une autre d'une nature bien plus formidable. D'où vous inférerez cette conséquence : que ceux qui les méprisent deviennent plus coupables, et s'exposent à de plus rigoureux châtimens que Dathan et ses complices. (XII). Eux, en prétendant à une dignité qui ne leur appartenoit pas, témoignent du moins l'estime particulière qu'ils en faisoient, par l'ambition même qui les portoit à la vouloir usurper (a). Mais aujourd'hui que le sacerdoce est en possession d'une autorité et d'un éclat bien plus relevé qu'autrefois, le mépriser deviendrait un crime encore plus odieux que celui d'y prétendre par des vues ambitieuses. Un tel crime ne se peut bien mesurer que par la différence qui existe entre admirer et mépriser. Il ne se conçoit que de la part d'un furieux qui seroit possédé par l'esprit des démons.

(a) Saint Cyrille d'Alexandrie et S. Augustin développent le même rapprochement. « Si vous imitez les crimes des successeurs d'Aaron, si, comme eux, vous portez dans le tabernacle un feu étranger; ah ! mon frère, conclut ailleurs saint Jean Chrysostôme, vous êtes toujours alors une victime, mais une victime de malédiction; une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu. » (Bourdalone, *Sermon sur le sacrifice de la messe*, Carême, tom. II, pag. 296. Brettev., *Essais de Serm.*, tom. IV, pag. 141.)

VII. Je reviens à mon sujet, d'où cette digression m'a éloigné. Ce n'est pas seulement dans le droit d'infliger des peines, mais plus encore dans celui de faire du bien, qu'éclate la prééminence du pouvoir que Dieu a donné aux prêtres; pouvoir qui surpasse celui des pères sur leurs enfants, autant que la vie future est au-dessus de la vie présente; l'une est circonscrite dans les limites du temps, l'autre n'a point de bornes, puisque l'éternité n'en a pas. Le pouvoir des pères, qui ne le sont que dans l'ordre de la nature, ne saurait écarter la mort ni la maladie: celui des pères qu'enfante le sacerdoce va bien plus loin. Des âmes languissantes et prêtes à périr, ils les rendent à la vie. Les peines que le péché a méritées, ils les allègent en intercedant pour les coupables (a); ils les préviennent, soit par leurs prières, soit par leurs exhortations et leurs remontrances. Ils remettent les péchés, non-seulement par l'administration du baptême, mais par celle de la pénitence, après le baptême. *Quelqu'un*, dit l'apôtre saint Jacques, *est-il malade parmi vous? Qu'on appelle les prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade, et Dieu le soulagera; et s'il a commis quel-*

Jac. v. 14.

(a) Ce texte prouve sans réplique l'efficacité des indulgences, et je m'étonne que M. Giacomelli n'en ait pas fait ici la remarque.

ques péchés, ils lui seront remis (XIII). Lorsqu'il arrive à des enfants d'offenser un prince, un grand de l'État, leurs pères sont dans l'impuissance de les secourir; que nous offensions, je ne dis pas un grand, un prince de la terre, mais le Dieu du ciel, les prêtres nous réconcilient souvent avec lui (a).

Après cela, viendra-t-on encore nous accuser d'orgueil et de présomption? Pour moi, je pense que ces raisons que je viens de vous alléguer vous fourniront de quoi répondre qu'il en faudroit accuser, non ceux qui fuient le saint ministère, mais ceux qui s'y ingèrent d'eux-mêmes, et qui le recherchent par une téméraire confiance. S'il est d'expérience que ceux à qui l'on confie l'administration d'une ville la ruinent et se perdent eux-mêmes, quand ils n'y apportent pas une sagesse et une surveillance soutenues; que de vertus, je ne parle pas de vertus humaines, mais de celles qui ne peuvent venir que d'en-haut, ne faut-il pas apporter dans un ministère où l'épouse de Jésus-Christ

(a) L'abbé Clément fortifie, par l'autorité du nom et des textes de saint Jean Chrysostôme, tout ce qu'il dit du sacrement de pénitence (*Sermon sur la confession*, dans son *Avent*, pag. 180, 186, 190 et suiv.) Massillon : « Un prêtre est le réconciliateur des hommes avec Dieu, établi pour offrir la victime de propitiation; la seule que Dieu regarde d'un oeil favorable, et seule capable de désarmer sa colère, lorsque les péchés des peuples l'ont irrité. » (*Confér.*, tom. 1, pag. 10.)

attend de vous que vous lui conserviez sa gloire et sa beauté (a) !

VIII. Qui jamais aima Jésus-Christ plus que l'apôtre saint Paul (XIV) ? Personne ne témoigna jamais pour lui un zèle plus ardent, et n'en reçut plus de grâce (b) : et néanmoins avec tous ces avantages, vous le voyez qui s'épouvante et tremble à la vue des fonctions dont il est chargé, et des périls qu'ont à courir ceux sur qui il les exerce. *Je crains*, II. Cor. XI. 3. dit-il, *que comme Ève fut séduite par les artifices du serpent, vous ne vous laissiez corrompre et ne dégénériez de la simplicité chrétienne.* Ailleurs, il écrivoit : *J'ai été parmi vous dans la crainte et* I. Cor. II. 3. *

(a) Aussi là avec raison on l'appelle l'art des arts, *Ars artium*. (Saint Grégoire-le-Grand.) « C'est un art qui, comme tous les autres, a ses règles, sans la connoissance desquelles, et leur juste application, il ne sauroit être bien exercé, c'est le plus grand de tous les arts, non-seulement par le prix inestimable des âmes, dont rien n'approche, mais encore par l'extrême difficulté de le conduire : elle l'emporte sur les difficultés de tous les gouvernements séculiers. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. I, pag. 236.) « Elle exige une vertu toute divine, et toute la force d'en-haut. » (Duguet, *Devoir des évêques*, pag. 486.)

(b) Massillon, *Sur le zèle des ministres contre les vices* : « Quels succès peuvent égaler jamais ceux de l'apostolat de saint Paul ! que de villes, que de provinces, que de nations entières appelées par son ministère à la connoissance de Jésus-Christ ! Que d'églises florissantes établies par ses soins ! Il cruint cependant qu'en travaillant à instruire et à ramener les autres sous l'empire de Jésus-Christ, il n'en soit lui-même rejeté. Ses grands succès l'alarmoient, loin de le rassurer. Le zèle de la charité ne s'enfle donc pas, etc. » (Confér., tom. II, pag. 87, 88.)

II. Cor. xii.
2. 4.

dans l'angoisse. Ainsi parle un homme qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, que Dieu lui-même daigna initier dans la connoissance de ses secrets, un Apôtre qui a souffert autant de morts qu'il a passé de jours sur la terre, depuis celui où il commença à s'engager à Jésus-Christ, qui s'abstenoit d'user de tout le pouvoir que son divin Maître lui avoit donné, de peur de scandaliser le moindre de ses frères. Que si cet homme, si zélé pour la gloire des commandemens du Seigneur, qu'il croyoit toujours

I. Cor. x. 33.

rester en-deçà, uniquement occupé des intérêts des autres, jamais des siens (XV*), se sent pénétré d'une frayeur continuelle que lui cause la pensée du ministère dont il est chargé; à quoi serons-nous réduits nous, accoutumés à rapporter tout à nous seuls; nous qui, bien loin d'imiter la conduite de l'Apôtre dans sa rigoureuse fidélité à remplir les ordonnances de la loi divine, ne savons la plupart du temps que les transgresser? *Qui est, demande-t-il, dans la souffrance, sans que je sois malade avec lui? Qui est scandalisé, sans que je brûle (a)?* Voilà quel doit être le modèle d'un prêtre, et encore n'est-ce là que la moitié, et la moindre

II. Cor. xi. 29.

partie de nos devoirs; car, écoutez ce qu'il dit en-

(a) « L'évêque n'évite pas seulement de donner une petite occasion de scandale, mais il est brûlé et dévoré extérieurement, quand il voit que la conduite des autres scandalise les foibles : *Quis scandalisatur, et ego non uror?* » (Duguel, *Devoir des évêques*, pag. 434.)

core : *Jé souhaiterois être anathème pour mes frères, pour mes proches, selon la chair* (XVI). Qui-conque tiendra un pareil langage, et exprimera d'aussi héroïques sentimens (a), celui-là, s'il refusoit l'épiscopat, mériterait qu'on l'en blâmât; mais si l'on est aussi loin que moi d'avoir les vertus d'un saint Paul, on devient plus blâmable de l'accepter que de le refuser. Qu'il soit question de nommer à un commandement militaire, si les personnes chargées de cette commission alloient élire un homme étranger à la profession des armes, pardonneroit-on à celui-ci le délire et la stupidité de son consentement s'il acceptoit, en fermant les yeux sur les dangers auxquels il s'exposeroit?

IX. Si, pour être évêque, il suffisoit d'en avoir le nom et de s'en acquitter de manière ou d'autre, sans qu'il y eût aucun risque à courir, je consens alors que l'on me taxe de vanité et de présomption; mais s'il faut, pour l'être en effet, une prudence consommée, avant tout, une grâce toute particulière que Dieu n'accorde pas toujours; s'il faut de plus une pureté de mœurs à l'abri de tout re-

(a) « Paul souhaitoit d'être anathème pour ses frères : c'est-à-dire, il ne comptoit pour rien ses travaux, ses persécutions, ses opprobres, tout ce qu'il avoit enduré pour eux; il eût voulu, s'il eût été possible, souffrir même au delà des siècles, si leur salut l'eût exigé de lui. » (Massillon, *Du zèle contre les scandales*, *Confér.*, tom. 1, pag. 188.)

proche (a), et une vertu supérieure aux seules forces humaines, je vous prie de me pardonner la résolution que j'ai prise de ne pas m'exposer indiscretement à une perte inévitable. Si l'on me donnoit la conduite d'un navire chargé de marchandises précieuses et d'un nombreux équipage, pour traverser la mer Égée (XVII) ou celle de Toscane, nul doute qu'étrangement effrayé d'une pareille proposition, je ne refusasse; et si l'on me demandoit pourquoi: C'est, répondrais-je, que j'ai peur de faire naufrage. Quoi donc! dans une circonstance où il ne s'agit que de richesses périssables, que d'une vie qui doit bientôt finir, personne ne se plaindrait que l'on montrât trop de prudence et de défiance de soi-même; et dans l'appréhension d'un naufrage qui intéresse l'âme comme le corps, et qui menace, non pas des abîmes de la mer, mais d'un gouffre de flammes éternelles, on trouveroit à redire que je n'aie pas la témérité d'en courir les risques? Et parce que je n'accepte pas, j'ouvrirai carrière aux préventions, à la haine! Non, à Dieu ne plaise; ne combattez pas ma résolution et ma prière; je connois trop bien et ce qui me manque, et ce que veut le ministère. J'en ai calculé toutes les difficultés. L'évêque chargé d'un pareil fardeau

(a) Le mot de saint Paul : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse.* (I. Tim. III. 12.) Commenté admirablement par Massillon, *Confér.*, tom. I, pag. 237, et tom. II, pag. 6.)

se trouve jeté en pleine mer, où les vents et les tempêtes lui font une guerre de tous les moments, et la plus fâcheuse de toutes; il ne marche qu'au milieu des écueils.

X. Le premier, le plus dangereux de tous, est celui de la vaine gloire (a) (XVIII), écueil bien plus funeste que celui des Sirènes dont parle la Fable. Qu'il y ait eu des voyageurs assez heureux pour échapper à celui-ci : quant à moi, j'avouerai franchement qu'en l'état même où je suis, bien que nulle violence ne me pousse dans ce gouffre, je ne répondrais pas toujours de moi. Or, m'imposer le fardeau de l'épiscopat, tel que je suis, ce seroit me lier les mains derrière le dos, et me livrer sans défense aux irruptions des chiens dévorants qui y font leur résidence habituelle; je veux dire, l'emportement ou l'abattement d'esprit, l'envie, la colère, les attaques soit de la médisance, soit de la calomnie, les fourberies, les fausses vertus et les vices décla-

(a) Voyez plus haut la note à la page 264.

L'évêque du Puy (Le Frane de Pompignan) : « Il faut toujours se tenir en garde contre des biens et des bonheurs que l'on n'a pas désirés, mais dont la possession est une tentation continuelle; se défendre sans relâche du venin subtil de la vanité, dont les atteintes ne sont jamais plus dangereuses que sur le théâtre où l'on a un peuple nombreux pour témoin de ses bonnes œuvres. Il faut porter à tous moments un regard sévère sur soi, et cependant avoir les yeux toujours ouverts sur les inférieurs : tel est l'embarras; telle est la perplexité de l'évêque le mieux appelé. » (*Lettres à un évêque*, tom. 1, pag. 79.)

rés; les aversions sans sujet, les secrètes joies sur les fautes de ceux de nos collègues que nous n'aimons pas (XIX), chagrins et jaloux des succès et des talents des autres (XX); c'est l'amour désordonné des louanges, le désir d'être remarqué, l'une des passions qui agissent le plus fortement sur le cœur de l'homme pour le corrompre : dans la tribune, on cherche à plaire, nullement à instruire; ce sont les serviles adulations, les complaisances intéressées : les pauvres, on les méprise (XXI); les riches, on rampe à leurs pieds (XXII); les hommages prodigués à ceux qui en méritent le moins; les mauvaises distributions des grâces et des récompenses, aussi nuisibles à ceux qui les donnent qu'à ceux qui les reçoivent; les craintes pusillanimes qui ne conviennent qu'aux plus abjects des esclaves : dans les discours, manque de liberté, oubli des droits du saint ministère : au dehors, le masque de la modestie; la réalité, nulle part; sans courage pour reprendre les vices, que dis-je? on est tout de feu vis-à-vis des foibles et des petits, tout de glace en présence des grands (a).

(a) Si l'on veut voir chacun des traits de cet énergique et trop fidèle tableau, développés avec l'éloquence convenable, ouvrez les *Conférences* de Massillon. Indiquons les pages : *L'emportement*, tom. II, pag. 72, 357; ou *l'Abattement d'esprit*, tom. I, pag. 193, tom. II, pag. 44, 69. *L'envie, les attaques, soit de la médisance*, etc., tom. II, pag. 75, 77. *Les fourberies, les fausses vertus*, tom. I, pag. 122. *Les aversions sans sujet*, tom. II, pag. 355. *Jaloux des succès et des talents des autres*, tom. II,

XI. Tels sont, et je n'ai pas tout dit, les monstres que le ministère saint rencontre au fond de cet écueil (XXIII). Une fois entraîné par le courant, on en devient la proie ; on se laisse garrotter par des liens qu'il devient impossible de rompre ; esclavage déplorable qui porte aux plus honteux abaissements. Les femmes s'emparent de la puissance ; pour leur plaisir, que ne fait-on pas (XXIV) ? Vainement les oracles de la loi divine leur interdisent les fonctions sacrées réservées au sacerdoce ; il faut qu'elles dominant, que tout leur soit soumis ; et ce qu'elles ne peuvent faire d'elles-mêmes, elles l'obtiennent par leurs agents. On voit jusqu'à des évêques s'enchaîner à leurs caprices ; ce sont elles qui les nomment ou les déplacent à leur gré (XXV). De là, qu'arrive-t-il ? que parmi nous tout est désordre et confusion. Ceux qui devraient commander, ne savent plus qu'obéir. Si du moins on n'avait à gémir que de l'usurpation des hommes ! mais le comble du scandale est que les femmes règnent dans le sanctuaire ; elles y règnent, elles à qui

I. Cor. XIV. 35.

pag. 77. *L'amour désordonné des louanges*, tom. 1, pag. 113, tom. 11, pag. 90. *Le désir d'être remarqué*, tom. 11, pag. 361, 369. *Dans la tribune*, etc., tom. 11, pag.^e 92. *Les serviles adulations*, tom. 1, pag. 120, 192, 197. *Les pauvres, on les méprise*, tom. 1, pag. 309, t. 11, p. 327. *Les riches*, etc. Voyez le discours sur la manière dont les ecclésiastiques doivent converser avec les personnes du monde, tom. 11, pag. 153 et suiv.

l'Apôtre ne permet pas même d'y parler (XXVI) ; et l'excès va si loin , du moins je l'ai entendu dire , que l'on en a vu gourmander impérieusement des évêques , et leur parler avec plus de hauteur que des maîtres à leurs esclaves.

XII. Au reste , je ne prétends pas ici faire le procès à l'épiscopat tout entier. Il y a dans ce corps plusieurs membres qui ont su conserver la noble indépendance du sacré ministère ; et c'est même le plus grand nombre. A Dieu ne plaise surtout , que j'aie la coupable imprudence d'accuser la dignité épiscopale des vices qui appartiennent à l'homme , et non pas à l'institution elle-même. L'épée n'est pas la cause du meurtre dont elle est l'instrument , plus que le vin ne l'est de l'ivrognerie , ni la force du corps des violences de l'homme qui s'en prévaut pour opprimer. Le vrai courage ne doit pas être confondu avec l'indiscrette témérité. Dans les dons que Dieu nous a faits , c'est l'abus qui fait le mal , non la chose en soi. Tout ce qu'il y a de sage et de raisonnable pense de la sorte et agit en conséquence. Bien loin même qu'il faille rejeter ces désordres sur l'épiscopat , il est le premier à en gémir , et à s'efforcer de les réprimer ; c'est nous , nous seuls qui avilissons et déshonorons , autant qu'il est en nous , la dignité épiscopale , en y appelant sans choix et sans examen des hommes

qui , n'ayant mesuré auparavant ni leurs forces , ni l'importance et l'étendue des besoins du saint ministère , les reçoivent à bras ouverts du moment où ils s'offrent à leurs yeux. Une fois engagés , ceux-ci ne savent plus où ils en sont ; et , dupes de leur ignorance , ils entraînent avec eux leurs peuples dans les plus déplorables calamités.

Voilà le malheur qui alloit m'arriver à moi-même , et dont j'eusse été infailliblement victime , si Dieu n'avoit eu pitié de son Église et de mon âme.

XIII. Eh ! dites-moi , je vous le demande , d'où viennent en effet tant de troubles dans nos églises (a) ? Pour moi , je n'en vois point d'autre source que le défaut de circonspection et le peu de choix que l'on apporte aux élections épiscopales. Il faut que la tête soit bien forte pour corriger l'influence des humeurs dépravées qui s'élèvent des parties inférieures , et les empêcher d'en troubler l'harmonie. Que si la tête est faible et hors d'état de dissiper les vapeurs mal-faisantes qui montent au cerveau , elle-même en est abattue , et périt avec tout le reste. La divine misé-

(a) « D'où vient , demande Massillon , que le zèle semble éteint dans la plupart de ceux qui devoient en être le plus enflammés ? Le voici. Dans les uns , etc. Voyez dans le discours même (*Du zèle contre le scandale, Confér.* , tom. 1 , pag. 180 et suiv.) les énergiques plaintes que l'apôtre de Clermont adresse aux ecclésiastiques de son temps : ses Conférences ne sont , à la lettre , qu'une paraphrase éloquente de ce beau Traité. Le même esprit a inspiré l'un et l'autre ouvrage.

ricorde a bien voulu prévenir ce malheur, en me laissant dans le rang inférieur où la Providence m'avoit d'abord placé.

XVI. Indépendamment des qualités que je viens d'indiquer, il en est d'autres, mon ami, non moins nécessaires pour être un bon évêque, et dont je me reconnois totalement dépourvu. La première, la plus essentielle, c'est de n'avoir jamais désiré l'être (a). Pour peu que ce désir ait commencé à se faire jour dans son cœur, tel qu'une flamme subtile, il y croîtra, il y allumera des passions violentes dont il ne sera plus le maître. Pour s'y conserver, rien ne lui coûtera, ni flatteries, ni bassesses, ni sacrifices. Vous avez vu des églises profanées par le meurtre et le carnage, des cités, mises en combustion, devenir le théâtre des plus violentes séditions que des évêques y-avoient fomentées (XXVII). Mais jetons le voile

(a) « Un clerc, disent les lois des empereurs, doit être si éloigné de tout désir et de toute brigue, qu'il faut qu'on le cherche pour lui faire violence : *Quæratùr cogendus* ; qu'il résiste aux prières et aux sollicitations de ceux même qui auroient autorité sur lui : *Rogatus recedat* ; qu'il se cache et se dérobe aux poursuites et aux instances : *Invitatus refugiat* ; que la seule nécessité de se rendre excuse son consentement : *Sola illi suffragetur necessitas excusandi* ; car il est assurément indigne du sacerdoce, s'il ne le reçoit malgré lui : *Profecto enim indignus est sacerdotio, nisi fuerit ordinatus invitatus.* » (Massillon, *De l'ambition des clercs*, *Confér.*, tom. 1, pag. 103. (Cette loi est de l'empereur Zénon.)

« Il faut que l'entrée à l'épiscopat n'ait été précédée de la recherche, ni même du désir de l'épiscopat. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. 1, pag. 8.)

sur ces horreurs ; laissons plutôt croire qu'elles sont au-dessus de toute vraisemblance. Telle est ma pensée : que c'est un rigoureux devoir de se pénétrer pour l'épiscopat d'un respect tel qu'on soit déterminé à le fuir ; et que, si l'on s'est trouvé dans la nécessité de l'accepter, on n'attende point le jugement des autres pour y renoncer, quand on s'est rendu coupable de quelque infraction considérable, mais que l'on doit s'en punir soi-même en se démettant (XXVIII) : c'est l'unique moyen de réparer sa faute, et de se rendre la miséricorde divine favorable. Autrement, si l'on s'obstine à conserver un titre dont on n'est pas digne, on ne mérite plus de pardon (a) ; on ajoute péché à péché, on aggrave le poids du courroux céleste ; on finit par tomber au fond de l'abîme de l'iniquité. Aujourd'hui, malheureusement, vous ne rencontrerez personne capable d'une aussi généreuse résolution ; tant le poison de cette mortelle ambition s'est répandu dans les âmes (b). Loin de moi la pensée de contre-

(a) « Peut-on, doit-on suivre ce conseil ? Je réponds qu'ayant péché par le fondement, il ne leur reste qu'à sacrifier un édifice fondé sur le sable, et dont la chute les écraserait, ou qu'à le reprendre en sous-œuvre, et à lui donner, s'ils le peuvent, le fondement solide dont il a besoin. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. 1, pag. 97.)

(b) « Cependant le ministère qui nous charge du soin des âmes n'effraie personne : on le souhaite, on le sollicite, on est bien aise quand on l'a obtenu. On emploie souvent pour l'obtenir des moyens que les lois de l'Eglise condamnent, puisque toute recherche, et tout désir même, sont

dire l'apôtre, quand je ne fais que développer le sens de ses paroles. Quelles sont-elles ? *Celui*, dit-il, *qui désire l'épiscopat, désire une bonne œuvre* (XXIX). Ce que je blâme, ce n'est pas l'œuvre elle-même, c'est le désir de la domination et de la prééminence qui s'y trouvent réunies (a). C'est là le désir dont il faut anéantir l'étincelle, pour assurer le libre exercice de ses devoirs (XXX). Quand on n'a pas désiré de monter à l'épiscopat, on ne craint pas d'en descendre, et qui fait son devoir s'embarrasse peu des censures ; avec cela, on jouit de toute la liberté qui convient au chrétien. C'est la peur de perdre ce que l'on a si vivement désiré qui courbe l'âme sous le joug de la

contraires à son esprit, et qu'elle les a toujours regardés comme une intrusion. Quiconque s'appelle lui-même est un *intrus* ; il n'est pas entré par la porte ; il n'y a de véritablement appelés que ceux que l'Eglise appelle ; et la plus sûre marque de leur vocation, est une sainte frayeur de succomber sous le fardeau qu'elle leur impose. » (Massillon, *De la nécessité du bon exemple*, *Confér.*, tom. II, pag. 231, 232.)

(a) « Il n'est pas douteux que ce n'ait été le but de saint Paul, par ces paroles, si souvent alléguées, mais dans un sens si profane et si peu digne de leur auteur. » (L'évêque du Puy, tom. I, pag. 65.)

« Après cela, je ne m'arrêterai pas à exposer ce que dit l'apôtre sur le désir de l'épiscopat. C'est une objection basse et vulgaire, et qui ne mérite presque plus de trouver de place que parmi les proverbes du bas peuple. » (Massillon, *Confér.*, tom. I, pag. 108.)

L'abbé Carron se propose cette question : *Est-il permis d'ambitionner le sacerdoce ?* Il y répond comme tous nos saints docteurs. (*Pensées*, tom. I, pag. 132.)

On pouvoit l'ambitionner dans le temps où les mots *évêque* et *martyr* étoient synonymes.

plus humiliante servitude , et la réduit à la contrainte misérable de manquer à la fois à Dieu et aux hommes. Rien de si funeste qu'une pareille disposition. Les braves soldats sont ceux qui combattent avec ardeur et meurent avec courage. C'est là l'esprit dont un évêque doit être animé , l'esprit du christianisme , également résigné à perdre comme à acquérir sa dignité , assuré qu'il est qu'il n'y a pas moins de mérite aux yeux du Seigneur à s'en voir dépouillé de cette manière , qu'à se rendre digne d'y être appelé. Quand on s'y est exposé pour n'avoir point consenti à des mesures que repoussoit l'honneur de l'épiscopat , on se prépare à soi-même une récompense plus glorieuse , et un plus rigoureux châtiment aux auteurs d'une disgrâce non méritée. *Vous serez grands* , nous dit Jésus-Christ , *lorsque , à mon sujet , les hommes vous chargeront d'outrages , qu'ils vous persécuteront , et que , contre la vérité , ils diront toute sorte de mal de vous. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse , parce qu'une grande récompense vous est préparée dans le ciel.* Telle est la perspective vers laquelle les regards doivent se diriger , toutes les fois que l'on succombe victime des jalousies domestiques , des complots de la haine , des trames de la perfidie , de la lâche connivence de ceux qui ne savent pas résister au mal ; disgrâces plus sensibles que celles qui nous viennent de la part d'ennemis déclarés. Quant à ceux-là , il

n'est pas nécessaire de dire combien leurs persécutions nous deviennent profitables.

Il faut donc s'interroger sévèrement soi-même , porter dans cet examen la plus grande délicatesse de conscience , pour s'assurer qu'il n'y ait point au fond du cœur la plus légère étincelle de ce désir qui s'y allume souvent sans se laisser trop apercevoir. Telle personne qui , jusque-là, s'étoit flattée d'être à l'abri de toute ambition, doit s'estimer après bien heureuse de n'en pas ressentir les atteintes. Mais pour peu qu'auparavant elle y ait donné accès, malheur à elle ! elle court au précipice. Quant à moi , j'en fais l'aveu , et ne croyez pas que je veuille mentir par modestie , je sens que je n'ai jamais bien su m'en défendre ; et c'est une des raisons qui aient le plus fortement déterminé le parti que j'ai pris de fuir. Ceux qui sont blessés des traits de l'amour impur n'en souffrent jamais plus que quand ils se trouvent près de l'objet de leur passion , et n'obtiennent de soulagement à leurs maux que par l'absence ; j'en dirai autant de ces cœurs ambitieux de l'épiscopat. La fièvre qui les dévore redouble avec leurs espérances ; ils ne s'en délivrent qu'en renonçant à l'espoir d'y parvenir. Quand je n'aurois eu pour refuser d'autre motif que celui là , il y en avoit assez pour m'y engager.

XV. Mais de nouvelles considérations , non moins

puissantes , venoient se présenter à ma pensée. Je me demandois quest-ce qu'un évêque , et quels en sont les principaux devoirs ? Il faut qu'un évêque soit sobre , modeste , circonspect , clairvoyant (XXXI) : un évêque n'est pas à lui ; il appartient à tout un peuple (a). Je me comparois à ce tableau : combien j'étois loin de lui ressembler ! Sans énergie , sans courage , à peine assez fort pour m'occuper de mon propre salut ; vous en conviendrez vous-même , quelles que soient les illusions de l'amitié qui vous porte à dissimuler mes défauts. N'allez pas me parler des mortifications auxquelles je me livre d'habitude ; les longues veilles prolongées dans la nuit , les jeûnes , les abstinences : pas d'autre lit que la terre : les dures macérations auxquelles , dit-on , ma chair se condamne. Vous savez qu'il s'en faut beaucoup que j'aie cette perfection ; et , quand je l'aurois , de quoi me serviroit-elle dans l'exercice du ministère épiscopal , avec cette mollesse et cette indolence qui me

(a) « Devenant prêtres, nous devenons des hommes publics.... Qu'est-ce que l'honneur du sanctuaire ? C'est, dit saint Paul, une servitude honorable qui, nous établissant sur tous, nous rend redevable à tous ; c'est une sollicitude laborieuse et universelle, etc. » (Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 5, 5, 94, 191, 206.) « Il nous suffit d'être chrétiens et d'être fidèles. Nous avons tout, si nous le sommes ; et c'est pour cela que nous devons toujours l'être ; car nous ne sommes évêques que pour les autres, que pour l'utilité de l'Église, que pour le bien des fidèles. » Les évêques d'Afrique dans saint Augustin (*De gestis cum Emerito*, cap. vii). Saint Bernard écrivoit au pape Eugène : *Principem te constituerunt, sed sibi, non tibi* (*De consider.*, lib. iii, cap. iii).

sont naturelles ? Qu'elles profitent beaucoup au solitaire enfermé dans sa cellule et qui n'a à penser qu'à lui ; à la bonne heure. Mais l'homme qui se partage entre tant de peuples , et se doit à chaque particulier , je ne vois pas quel fruit il en pourroit tirer , à moins d'y joindre une force d'âme que rien n'ébranle. Ce n'est pas au seul mérite de l'abstinence que se réduit ce que j'appelle la vigueur épiscopale. Il n'y a rien là qui doive étonner si fort ; vous voyez tant de gens à qui la modération dans le boire et le manger , le renoncement aux délicatesses de la vie ne coûtent nul effort , surtout les personnes qui en ont contracté l'habitude par une éducation plus pure et plus simple , ou qui la doivent à la trempe de leur tempérament. Ce qui n'appartient qu'à un petit nombre de privilégiés , c'est de se mettre au-dessus d'un outrage , d'une persécution , d'un propos offensant , d'un trait de satire lancé étourdiment par un inférieur qui n'en a point calculé les suites , d'un rapport bien ou mal fondé , d'une plainte sans sujet , qui proviennent tantôt de ceux qui commandent , tantôt de ceux qui obéissent. Pour tenir tête à ces orages , il faut un courage et une constance qui ne se rencontrent pas communément. Telle personne endurera la faim et la soif , qui ne sait pas résister à ces sortes d'épreuves , et cède à son ressentiment , jusqu'à en perdre la raison : elle s'en irrite , vous diriez une bête féroce.

De semblables caractères doivent être exclus à jamais du sanctuaire. Qu'un évêque ne s'éténue point par les macérations , qu'il n'aille point nu-pieds , qu'est-ce que cela fait au bien général du troupeau ? Mais les violences et les emportements , voilà une source réelle et trop féconde de maux , tant pour celui qui s'y abandonne, que pour ceux qui en sont les objets. Dieu ne demandera pas compte à l'évêque des austérités qu'il aura manqué d'exercer ; il menace des flammes éternelles ceux qui se livrent aux mouvements désordonnés de la colère (a). J'appliquerai à cette passion , ce que je disois tout à l'heure de celle que je combattois : Si la flamme de l'ambition s'accroît en raison de l'espérance et de la possession , au point que , parvenue à l'objet de ses vœux , elle ne fait que s'en irriter davantage ; de même celui qui , dans son intérieur , et dans un cercle circonscrit , ne sachant point modérer son humeur , s'abandonne aux saillies de l'emportement , transportez-le à la tête d'un gouvernement considérable, et

(a) « Je ne parle pas de la patience, de la douceur, de la charité que vos fonctions mettent souvent à l'épreuve, et où il est difficile d'être toujours en garde contre soi-même. Que de moments où l'humeur, la rudesse, l'impatience prennent la place du zèle et de la charité! que d'occasions, où le dégoût, la paresse, peut-être des antipathies secrètes; que sais-je, quelques mécontentements personnels nous font refuser ou rendre de mauvaise grâce, et comme malgré nous, des services à nos peuples, que leurs besoins et nos fonctions exigent de nous! » (Massillon , *Retraite* , tom. II, pag. 22.)

vous allez voir une bête féroce , dont la fureur s'enflamme par les milliers de coups qu'on lui porte. Pas un moment de calme ; et de là quel déluge de calamités pour son peuple ! Car il n'y a rien qui trouble la vue , rien qui offusque le discernement et la raison comme la colère ; incapable de garder aucune règle, emportée loin du devoir par la fougue qui l'entraîne (XXXII). On dit communément que la colère *perd les plus sages* (a) ; elle plonge l'esprit dans une obscurité sombre , où il ne sait plus distinguer l'ami de l'ennemi , l'homme de mérite d'avec celui qui n'en a point : tout est mis au même rang. Parlez-lui du tort et du mal qu'il se fait à lui-même , il s'y résout , il s'en fait un plaisir qu'il faut satisfaire à tout prix ; c'est pour lui une volupté brutale de s'abandonner à son aveugle impétuosité (XXXIII) ; tyrannie la plus impérieuse , la plus cruelle de toutes , qui s'empare de l'âme toute entière pour la bouleverser et anéantir toutes ses facultés. Et que de désordres viennent à la suite ! L'arrogance , l'orgueil

(a) Les interprètes de ce Traité rapportent ordinairement cette sentence au chapitre xv , vers. 1 du livre des *Proverbes* ; mais elle ne s'y trouve pas. Car on y lit qu'une réponse douce apaise la colère , et que la parole fâcheuse augmente la colère : *Responsio mollis frangit iram ; sermo durus suscitât furorem* ; ce qui est assez différent de la sentence rapportée par le saint docteur , que la colère *perd les sages*. Sur quoi j'observe que saint Jean Chrysostôme ne cite pas ce mot comme tiré de l'Écriture Sainte , mais comme un axiôme passé en proverbe ; car il se sert de l'expression *φησιν* *dicunt* , on dit communément.

insolent , les accusations et les reproches à tort et à travers , les haines et les vengeances , les outrages et les téméraires provocations (XXXIV); que sais-je ? tout , en un mot , ce qui accompagne la violence , soit dans le langage , soit dans la conduite. Dans un tel désordre , l'âme , accablée sous le poids de la passion qui l'agite , devient hors d'état de résister et de se conduire elle-même.

BASILE.

XVI. Je vous arrête. C'est trop long-temps parler contre votre pensée , puisqu'il n'y a personne au monde qui ne sache combien vous êtes loin de ressentir cette maladie de l'âme.

CHRYSOSTÔME.

Pourquoi donc , mon ami , m'exposer à la connoître ? Pourquoi vouloir allumer cette flamme , et réveiller une bête féroce qui dort ? S'il est vrai que j'aie quelque modération , vous le savez , je ne le dois pas à ma vertu , mais à l'amour et à l'habitude de la vie retirée et éloignée des affaires. C'est là , pour l'homme qui se sent quelque penchant secret à cette passion , le parti le plus sûr. Satisfait du commerce d'un ou de deux amis , il pourra échapper aux ravages de l'incendie , tant qu'on ne le contraindra pas d'aller s'embarquer sur une mer orageuse.

Une fois qu'il s'y trouvera jeté, que de hasards tant pour lui que pour les autres ! On prendra exemple sur lui ; et ses mœurs altières, emportées, trouveront aisément des imitateurs. Les peuples sont disposés naturellement à prendre pour modèle de leur conduite celle des personnes qui leur commandent ; et se font un point d'honneur de leur ressembler. Comment réussir à calmer dans les autres l'effervescence du sang et de l'humeur, quand on ne sait pas commander à la sienne (XXXV) ? Quel homme du peuple consentira à corriger ses emportements, en voyant son évêque qui s'emporte ? Sa dignité qui l'expose à tous les regards, ne permet pas qu'aucun de ses vices demeure caché. Point de ménagement qui en sauve le scandale (a), L'athlète qui ne paroît

(a) « Si un évêque a un seul défaut, dit saint Grégoire de Nazianze, il fera plus de mal par le mauvais exemple qu'il donnera en cela, qu'il ne fera de bien par mille autres qualités, car les vices sont contagieux ; et non-seulement ils se communiquent bien plus aisément que le bien, mais ils vont toujours augmentant à mesure qu'ils se répandent. Un peu d'absinthe, continue ce Père, et trois gouttes de fiel changent une grande quantité de liqueurs douces, en amères et désagréables. Plusieurs personnes qui ont de la santé, ne peuvent communiquer leur santé à un seul homme malade ; et la maladie d'une seule personne peut infecter toute une famille, toute une ville, et souvent toute une province. Une forte muraille résiste à peine à une rivière enflée, et une seule pierre qui y manque peut être cause de l'inondation d'un pays. Enfin, comme ajoute le même Père, tout le monde est attentif à la vie d'un évêque, non pour imiter ses vertus, quoiqu'elles soient en grand nombre, parce qu'elles sont une condamnation de leurs désordres, mais pour imiter ses imperfections, quoiqu'elles soient légères, parce qu'elles sont une justification de leurs dérèglements. Ainsi ma

pas en public, et qui ne combat point, peut déguiser sa foiblesse ; mais quand il se dépouillera de ses vêtements pour entrer dans la lice , on verra bientôt ce qu'il est : de même l'homme qui vit dans la retraite et sans témoins , couvre ses vices du voile de son obscurité ; mais quand il vient à se montrer au grand jour , le voile tombe ; et l'âme , excitée par les impressions étrangères qui viennent l'assaillir au dépourvu , se montre à découvert à tous les yeux. Autant les bons exemples servent à enflammer la sainte émulation de la vertu , autant les mauvais contribuent à la décréditer et à répandre parmi les peuples le relâchement et la négligence dans l'observation du devoir (XXXVI). Il faut donc que le prêtre soit,

évêque qui a bien compris de quelle conséquence est l'exemple qu'il donne aux autres , ne se relâche jamais , même dans les plus petites choses. Il sait que tout le bien qu'il peut faire , d'ailleurs , ne peut ni excuser , ni réparer le mal qu'il feroit par le moindre défaut. » (Duguet , *Traité du devoir des évêques*, part. 1, n° 6 , 7.)

Massillon a un discours entier sur la nécessité du bon exemple , que le prêtre doit donner. (*Confér.*, t. II , p. 118 et suiv.) Il le termine par cette proposition , aussi effrayante qu'elle est incontestable : « Telle est la destinée d'un prêtre ; ou il faut qu'étant élevé de la terre par l'éminence de sa dignité , il attire tout à lui , comme Jésus-Christ , le véritable serpent d'airain ; ou que , comme ce dragon de l'Apocalypse , il précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui sont attachées , c'est-à-dire toutes les âmes qui lui ont été confiées. Il n'y a pas presque de milieu , pour un pasteur surtout ; s'il n'édifie pas , il scandalise ; s'il ne vivifie pas , il tue et donne la mort ; si ses mœurs ne sont pas un modèle , elles deviennent un écueil ; s'il n'annonce pas sa piété par toute sa conduite , il inspire , il autorise , il multiplie le vice. » (*Ibid.*, pag. 131.)

en quelque sorte , un foyer de lumière , d'où les rayons jaillissent au loin , pour éclairer et réchauffer les âmes de tous ceux de qui les yeux se dirigent sur sa personne.

Les fautes que commettent les hommes d'une profession vulgaire , sont obscures comme eux , et ne préjudicient guère qu'à ceux qui s'en rendent coupables (XXXVII). Celles de l'homme en place, objet de la curiosité publique, forment la matière d'un scandale général , tant parce qu'elles autorisent la tiédeur de ceux qui ne demandent que des prétextes pour échapper à la sévérité de la loi chrétienne, que parce qu'elles découragent ceux même qui voudroient mener une vie plus édifiante. Ajoutez à cela, que les fautes des particuliers, lors même qu'elles sont connues , n'ont pas une influence bien dangereuse sur les dispositions des autres ; mais le prêtre : rien de ce qu'il fait ne reste caché ; et , chacune de ses actions , indifférente en soi , prend dans l'opinion un caractère sérieux. On mesure ses torts moins par la gravité du délit que par le rang de celui qui le commet. En conséquence , l'évêque doit être animé du zèle le plus soutenu , présenter une pureté de mœurs irréprochable (a) ; il doit être , pour ainsi dire ,

(a) Rien de plus grand que l'idée que saint Grégoire de Nazianze s'étoit faite des vertus d'un évêque. Il suppose , avant toutes choses , qu'il n'ait aucun défaut , aucun vice , aucune imperfection. C'est la doctrine de saint Paul : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse.* (I. Tim. III. 12.) Il faut

armé d'une cuirasse de diamant, étudier chacun de ses mouvements, porter attentivement sa vue sur tout ce qui l'environne, prendre garde qu'il n'y ait dans toute sa personne un endroit foible ou découvert par où il soit accessible à la blessure (a). Pas une qui ne soit mortelle pour lui. Qu'il n'oublie jamais qu'il est entouré d'ennemis avides de le surprendre, et d'ennemis cachés sous le masque de l'amitié.

Il ne faut donc choisir pour évêques que des hommes de même trempe que les corps de ces trois

que ni les yeux des autres, ni ceux de Dieu ne voient rien ni dans sa conduite, ni dans son cœur, qui ne soit contraire à la justice, ou qui ait besoin d'être réformé. Ce seroit une hypocrisie très criminelle de n'être représentable qu'aux yeux des hommes. » (Duguet, *Traité des devoirs d'un évêque*, pag. 483.)

(a) « C'est peu pour un évêque qu'il n'ait aucun défaut, quoique de tels évêques soient très rares; il faut qu'il ait toutes les vertus, et qu'il les possède dans un degré très éminent (*Orat.* 1). S. Paul, écrivant à Tite son disciple, veut qu'il serve d'exemple à tout le monde, dans toutes les conditions et dans tous les âges : *In omnibus teipsum proba exemplum bonorum operum.* (Tit. II. 7.) Le moyen de servir de modèle à tous, sans avoir toutes les vertus, et sans les avoir dans une grande perfection ? Et le moyen de servir de guide aux plus forts et aux plus avancés, sans l'être encore plus qu'ils ne le sont ?.... Saint Charles avoit bien compris cette vérité, puisque ses amis et quelques domestiques, voulant l'empêcher de s'exposer pour son peuple, durant la peste de Milan, il leur demanda s'il n'y avoit pas plus de perfection à le faire qu'à se retirer; et comme ils furent contraints de l'avouer, il conclut aussitôt qu'il y étoit donc obligé, puisque l'épiscopat étoit l'ordre des parfaits. » (Duguet, *Traité du devoir des évêques*, art. 1, n° 8 et 9, tom. II des *Confér.*, pag. 484, 485.)

Dan. III. 24. célèbres Hébreux, qu'une grâce divine rendit invulnérables au milieu de la fournaise de Babylone. Ici, ce n'est pas une flamme matérielle dont ils aient à se préserver : c'est une flamme plus subtile, plus dévorante. L'envie qui s'allume autour de lui, éclaire sa vie toute entière ; et, pour peu qu'elle y rencontre quelque matière combustible, c'est-à-dire quelque tache, quelque foiblesse, elle s'y attache, pour l'obscurcir et ternir l'éclat des autres actions, même les plus vertueuses. Que l'intégrité de sa conduite soit dans une harmonie parfaite avec ses devoirs : l'envie aura beau faire, elle ne sauroit l'entamer et lui nuire. Mais que la moindre irrégularité vicienne s'y mêler, et il est bien difficile qu'il en soit autrement, puisqu'il est homme, et qu'il traverse une mer semée d'écueils : tout ce qu'il a pu faire de bien s'éclipse et disparaît en présence de ses accusateurs. Tout le monde veut être son juge ; on ne voit plus en lui un homme pétri du limon commun ; on veut y trouver un ange inaccessible aux foiblesses humaines (XXXVIII). Tant qu'un souverain est sur son trône, il est l'objet des hommages et des adulations, on ne pense pas même qu'on puisse l'en faire descendre. Pour peu qu'on voie son autorité chanceler, adieu les respects simulés ; ses prétendus amis lèvent le masque ; c'est à qui se déclarera contre lui, à qui reconnoîtra par où l'on peut l'attaquer le plus violemment, et le précipiter. C'est là l'image natu-

relle de ce qui arrive à l'évêque. Honoré , respecté , tant qu'il exerce avec autorité les fonctions de son ministère : à peine a-t-il reçu quelque échec , toutes les passions se déchaînent contre lui ; on le traite avec encore plus de sévérité que le tyran lui-même dépossédé de son trône. Celui-ci doit se défier de ceux qui le gardent ; ainsi l'évêque doit-il être en garde contre ceux qui l'approchent de plus près , comme étant ses compétiteurs. Témoins journaliers de ses actions , ils sont les premiers à connoître celles qui prêtent matière au reproche ; ils les enveniment par leurs exagérations , et on les croit sur parole. En quoi la parole de l'Apôtre est bien changée : Il disoit : *Si l'un des membres souffre , tous les autres souffrent avec lui ; ou , si l'un des membres reçoit de l'honneur , tous les autres s'en réjouissent avec lui.* Aujourd'hui , c'est tout le contraire. Contre cette conjuration universelle , il ne lui reste qu'un moyen de défense , c'est une piété exemplaire (a).

I. COR. XII. 26.

XVII. Voilà , mon ami , la lutte où vous voulez m'engager ; et vous me croyez capable de faire tête à tant d'ennemis ! Qui vous l'a dit ? Si Dieu l'ordonne , donnez-m'en la preuve , et j'obéis. Mais si

(a) Sur ce devoir de la piété , nous ne saurions trop méditer ce qu'en dit Massillon , comme étant l'âme et toute la sûreté de notre ministère. »
(*Confér.* , tom. 1 , pag. 78.)

vous n'avez d'autre oracle que la vaine opinion des hommes, désabusez-vous. Dans une cause qui m'est si fort personnelle, trouvez bon que je défère à mon propre sentiment plutôt qu'à celui des autres, I. Cor. II, 11. parce que, dit l'Apôtre : *Personne ne connoît mieux ce qui est dans l'homme, que l'esprit de l'homme.*

Je crois en avoir dit assez pour vous persuader, au cas que vous en ayez jamais douté, combien je me serois exposé au ridicule, moi, et ceux qui m'avoient élu, si, après avoir accepté l'épiscopat, je m'étois vu après forcé de reprendre mon premier état de vie.

Au reste, l'obstacle dont je viens de vous parler n'est pas encore le plus formidable pour un évêque. Il en est un autre plus à craindre ; c'est l'ambition des compétiteurs. On supporte avec impatience qu'il vieillisse dans l'épiscopat. On n'attend pas à ses jours ; mais on s'efforcera de le chasser de son siège ; c'est une ligue générale à qui lui succédera ; et il n'y a personne qui ne se croie fait pour l'emporter sur ses rivaux (a). Voilà donc un nouveau champ de bataille dont il est bon que je vous fasse la description.

(a) L'histoire de notre saint patriarche et de tant d'autres saints évêques en est la preuve. On n'a plus à craindre aujourd'hui d'aussi violents excès ; mais l'envie n'en persécute pas moins ceux qui offusquent ses regards. « L'injustice la plus coupable, a dit un grand évêque des temps modernes, est celle qui ajoute, comme il est ordinaire, la double contradiction, et

Transportez-vous à quelqu'une de ces assemblées solennelles qui ont lieu pour les élections épiscopales. Autant d'individus qui les composent, autant de langues acérées pour déchirer la réputation du prêtre. On se partage en factions diverses ; personne ne s'entend ; chacun veut sa créature. Ce dont on s'occupe le moins, quand ce devrait être là l'unique objet de la délibération : c'est de savoir si le candidat que l'on propose a les qualités requises (a). On donne sa voix à l'un, parce qu'il a de la naissance ; à l'autre, parce qu'il est riche et qu'il peut se passer des revenus de l'Eglise ; celui-ci a quitté un parti auquel il tenoit pour s'attacher à celui que l'on a embrassé soi-même ; celui-là, parce qu'on a avec lui des rapports de parenté ou de société ; un autre, parce qu'il a su capter votre bienveillance par ses flatteries (b). Mais a-t-il les vertus et les talents né-

d'envier dans son cœur les dignités (ou les personnes) qu'on ravale dans ses discours , et d'être tout disposé à commettre, si l'on y parvenoit, les mêmes fautes, peut-être avec plus d'excès et de scandale, qu'on reproche à ses supérieurs. » (Le Franc de Pompignan, *Lettres à un évêque*, tom. II, pag. 586.)

(a) Le mode des élections a changé ; les institutions qui les ont remplacées en ont elles corrigé les abus ? Saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint Bernard, s'ils revenoient parmi nous, changeroient-ils de langage ? La réponse à cette question se trouve à la page 45 du livre, publié récemment par M. Élie Harel, docteur en théologie, sous le titre : *L'Esprit du Sacerdoce*, 2 vol. in-12. Paris, 1818.

(b) « Je conclus qu'il n'est pas permis de prétendre à l'épiscopat, par des titres étrangers au mérite personnel, tels que la noblesse du sang, les

cessaires ? c'est ce dont on s'embarrasse le moins (XXXIX). Il me semble, à moi, que de semblables titres de recommandation⁷ suffisent si peu pour s'assurer du mérite de l'élu, qu'en lui supposant même de la piété, ce qui est pourtant un grand point, je ne crois pas qu'il y en eût assez pour l'admettre, s'il ne présente en même temps des témoignages d'une prudence consommée (a). J'ai connu des hommes, et plus d'un, lesquels, accoutumés à mener une vie austère, pratiquant tous les exercices de la pénitence, servant Dieu avec zèle, faisant chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection de leur état, tant qu'ils vécurent en solitude et qu'ils n'avoient eu à rendre compte que de leur conduite personnelle: du moment où ils furent transportés sur un plus grand théâtre, où ils étoient aux prises

biens de la fortune, de puissantes recommandations; et que, si ces faux titres sont réellement séparés, comme il arrive trop souvent, du mérite personnel, loin d'acquérir des droits à celui qui les fait valoir, ils ne sont propres qu'à lui donner l'exclusion. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. 1, pag. 4.)

(a) « Au jugement de saint Chrysostôme, c'est-à-dire de l'un des hommes qui en fût le plus à portée d'en bien juger, les vertus d'un prêtre doivent autant l'emporter sur celles des anges de Sete et de la Thébaïde, que celle d'un roi chargé de conduire la multitude doivent l'emporter sur celles d'un particulier qui n'a à répoudre que de lui-même. » (Collet, *Disc. ecclés. sur la séparation du monde*, *Serm.*, tom. 11, pag. 49.) « Souvent ce qui est grand aux yeux des hommes, n'est digne que de rebut aux yeux de Dieu. » (Massillon, *De la vocation à l'état ecclésiastique*, *Confér.*, tom. 1, pag. 234.)

avec les dérèglements publics, ou bien ils n'ont pas tardé à manifester leur incapacité, et, dès les premiers pas dans la carrière, on les a vus forcés de l'abandonner, ou bien, quand ils se résignoient à y rester, prenant un nouveau genre de vie bien éloigné de leur ancien esprit de mortification et de pénitence, ils se sont fait à eux-mêmes le plus grand tort, sans être d'aucune utilité pour les autres (XL).

Il peut même arriver qu'un homme aura blanchi dans les fonctions subalternes du ministère, sans que je le juge digne pour cela seul d'être promu à un grade plus élevé. Il n'est pas impossible qu'en vieillissant, on n'acquière pas davantage les qualités nécessaires à l'épiscopat. Non pas que je prétende exclure les vieillards, ni rejeter ceux que l'on iroit prendre dans les solitudes. Je suis loin d'ignorer qu'il en est sorti, dans diverses circonstances, des hommes qui ne l'avoient pas demandé, et qui ont fait le plus grand honneur à l'épiscopat. Tout ce que je veux dire, c'est que si la vieillesse et la piété elle-même ne suffisent pas pour mériter d'être appelé à l'épiscopat; à plus forte raison les autres motifs, dont je parlois toute à l'heure, sont ils encore moins recevables. Mais on ne s'en tient pas là, et l'on met encore en avant des considérations bien plus frivoles. Par exemple, on admet telles et telles personnes pour les empêcher quelles ne s'engagent

dans un parti opposé au vôtre ; d'autres fois , parce que l'on connoît trop bien leur perversité, et que l'on a peur qu'une exclusion ne les irrite et ne les jette dans les plus violentes résolutions. Se peut-il de plus coupables ménagements ? Quoi ! des hommes dont la vie a été criminelle ou licencieuse , les récompenser quand on, devoit les punir ! Les élever aux dignités de l'Eglise , pour les actions mêmes qui devoient leur interdire l'entrée du sanctuaire (XLI) ! Ah ! si la justice divine nous châtie , faut-il en chercher la cause ailleurs que dans le choix de ces ministres ou scandaleux , ou du moins inutiles , à qui nous confions d'aussi augustes et redoutables mystères (a) ? Corruption , incapacité ,

(a) « Aussi les livres saints nous apprennent que la plus terrible punition que le Seigneur puisse exercer sur les villes et sur les royaumes, c'est de leur susciter de méchants prêtres. Il ne punissoit pas autrement les plus grands excès de Jérusalem..... Quand il n'est que médiocrement irrité , il se contente d'armer les rois contre les rois , et les peuples contre les peuples ; il renverse l'ordre des saisons , il frappe les campagnes de stérilité , il répand la désolation , la faim , la mort sur la terre. Mais quand sa colère est au plus haut point , et que tous les autres fléaux semblent épuisés , c'est alors qu'il tire des trésors de ses vengeances , des ministres infidèles , des pasteurs mondains et corrompus , et qu'il les suscite à son peuple. » (Massillon , *Confér.* , tom. 1 , pag. 23.)

Propter hoc enim res omnes nostræ jactantur et concutiuntur : Propter hoc fines orbis terræ suspicione et bello flagrant S. Greg. Naz. , orat. xxviii. « N'en doutez pas , si les fléaux du Ciel sont si communs et si terribles de nos jours ; si les maux et les dissensions de l'Eglise semblent s'accroître et s'aigir chaque jour de plus en plus ; si les calamités publiques sont si durables ; c'est la profanation des choses saintes qui arme la justice

n'importe, les uns et les autres n'amènent pas moins dans l'Eglise les violentes commotions qui en font une mer toujours agitée (a) (XLII).

Je faisais autrefois le procès aux princes séculiers de ce que, dans la distribution des offices et des honneurs, ils regardoient moins aux services et aux qualités réelles, qu'à la richesse, à l'âge, au crédit. Mais je n'ai plus trouvé ce désordre si étrange, depuis que j'ai vu la même confusion dominer parmi nous. M'étonnerai-je encore que des hommes livrés entièrement à des intérêts terrestres, sans autre mobile que leur misérable passion de gloire ou d'argent, sacrifient uniquement à cette idole; que d'autres faisant, du moins à l'extérieur, la profession d'y renoncer, ne laissent pas d'agir par un semblable système; qu'ils traitent des choses du Ciel, comme s'il s'agissoit d'un quartier de terre; qu'ils prennent à l'aveugle des hommes perdus dans la lie de la société; qu'ils les appellent au gouvernement des âmes pour lesquelles le Fils unique de Dieu a bien voulu se dépouiller de sa gloire, se faire homme, se revêtir de la forme du serviteur, souffrir qu'on lui crachât au visage, qu'on le couvrît

Phil. II. 7.

divine; ce sont les méchants prêtres qui attirent ces malheurs sur la terre.» (Massillon, *Confér.*, tom. I, pag. 11.)

(a) Littéralement : Font que l'Eglise éprouve les agitations de l'Eurype. (Voy. la note XLII de Giacomelli.)

de soufflets, qu'on lui fit subir une mort ignominieuse ?

Encore si l'on n'avoit pas à gémir de désordres bien plus criants ! Mais on ne se contente pas d'appeler des sujets indignes ; on repousse ceux qui auroient le plus de droit aux suffrages (a) : deux moyens également énergiques et pour ruiner l'Eglise et pour allumer le courroux céleste. Par là le troupeau de Jésus-Christ abandonné erre à l'aventure (XLIII). D'aussi monstrueux excès ne provoquent-ils pas toutes les foudres du Ciel ? ne méritent-ils pas les feux des enfers et des feux plus dévorants encore que tous ceux dont les Livres saints nous menacent ? Toutcfois cette divine miséricorde qui ne veut pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, les endure avec patience (b). Pourrions-nous donc assez reconnoître ce prodige de clémence et d'amour de la part de notre bon maître ? Des hommes qui se disent chrétiens ruinent l'héritage de Jésus-Christ, plus cruellement que ses ennemis les plus déclarés ; lui cependant, n'écoutant que sa bonté,

(a) Le pape saint Célestin s'en est plaint de son temps, avec la même énergie, dans sa lettre aux évêques des provinces Viennoise et Narbonnaise.

(b) « Jésus-Christ souffre cette violence comme tant d'autres.... Mais ici, l'administration vicieuse est plus funeste dans ses effets (que partout ailleurs). L'intrusion est plus injurieuse à Jésus-Christ : on lui donne malgré lui des ministres, etc. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. 1, pag. 21.)

les invite à la pénitence. Gloire , gloire vous en soit rendue , ô mon Dieu ! Que vous avez d'abîmes de clémence , et de trésors de miséricorde ! D'indignes ministres osent se prévaloir de votre nom ; arrachés à leur obscurité première, pour être élevés aux postes les plus éminents, ils abusent de vos bienfaits contre vous-même , à qui ils doivent l'honneur dont ils sont revêtus , pour fouler aux pieds ce qu'il y a de plus saint, profaner sans pudeur la dignité de leur ministère , en repoussant du sanctuaire ceux que leurs vertus y appeloient ; sans doute pour que les méchants puissent à leur gré, et sans aucun frein, renverser toutes les lois de votre Eglise !

XVIII. Que si vous êtes curieux de connoître les causes de tant de maux , vous les retrouverez dans le principe fatal que je vous ai déjà découvert, dans le crime de l'envie : c'est elle qui en est la tige , et pour ainsi dire la mère commune. On diffère par le motif, on se réunit par le principe. Moi , dit l'un, je ne veux point de celui-ci , parce qu'il est jeune ; de celui-là , dit un autre , parce qu'il ne sait pas faire la cour ; tantôt , parce qu'il est mal avec telle personne puissante ; tantôt , parce que soi-même on a peur de blesser les dispositions secrètes de tel électeur, qui veut choisir celui-ci et rejeter celui-là : l'un ne se soucie point de cette personne , parce qu'elle a des mœurs , de la générosité dans les sen-

timents, un esprit tolérant et qui pardonne ; l'autre, parce qu'elle est tout le contraire, dure, inflexible auprès des pécheurs. On fera à celui-ci un crime de ses richesses ; à quoi bon élever celui-là tout d'un coup ? il n'a pas encore assez attendu , il sera temps qu'il y arrive par degrés (XLIV) ; que sais-je ? c'est un prétexte , c'est un autre ; on en a mille à volonté.

XIX. Sur cela , je demanderois volontiers ce que doit faire un évêque qui se trouve combattu par tant de vents contraires ? Comment résister seul à tant de vagues , et soutenir l'effort de tant d'attaques diverses ? S'il veut déterminer son suffrage par les lumières de sa conscience et de la raison, voilà une nuée d'ennemis qui se déclarent , tant contre lui que contre ceux qu'il se propose délire ; contradictions sans fin ; tous les jours nouveaux combats à soutenir, querelles, animosités, reproches injurieux, sarcasmes amers contre ceux qu'il est question de nommer , afin de lasser leur patience et d'obtenir qu'en se retirant , ils cèdent la place à ceux que l'on a dessein d'y mettre. L'évêque , dans ce cas , ressemble à un capitaine de vaisseau qui auroit reçu à bord des pirates qui ne penseroient qu'à y jeter le désordre , pour le perdre lui et tout l'équipage (XLV). Qu'il préfère la faveur des hommes à l'intérêt de son propre salut, et admette des sujets que sa conscience

repousse ; le prix de sa complaisance sera l'inimitié de Dieu, c'est-à-dire, le plus grand de tous les malheurs. Il n'a fait que se préparer de nouveaux embarras de la part de ceux-là même que sa foiblesse a intrus dans le saint ministère. Tous se liguèrent à la fois contre lui ; et, l'orgueil d'une victoire disputée s'augmentant par leur nombre toujours croissant , ils n'en deviendront que plus redoutables et plus entreprenants. Il ne faut qu'un moment pour que les vents , qui viennent à souffler tout à coup dans des directions contraires , soulèvent et bouleversent la mer, auparavant tranquille et calme, et poussent le navire dans un naufrage certain ; de même il suffit de quelques indignes ministres pour changer la face de l'Eglise , et la précipiter dans le trouble et les tempêtes.

Réfléchissez donc mûrement sur ce que doit être un évêque , chargé de s'opposer à d'aussi violents orages , et d'écarter une foule d'obstacles nuisibles au salut commun. Il doit être sérieux (a), sans hauteur ni rudesse ; qu'il se fasse craindre et chérir à la fois ; unissant l'autorité nécessaire au commandement , à la politesse qui le rend accessible à tous , irréprochable dans ses mœurs , prompt à obliger , humble sans bassesse (b) ; il doit avoir du zèle et de

(a) Sur le sérieux qui convient au prêtre : Voy. Massillon , *Confér.*, tom. 1, pag. 83 ; *ibid.* , pag. 351 et 355.

(b) Voy. Duguet , *Traité du devoir des évêques* , art. 11 , n° 80 et 124.

la fermeté, mais avec douceur (a). Ce n'est que par l'union de ces qualités diverses, qu'il pourra éviter les nombreux inconvénients dont nous avons parlé, conserver l'autorité et l'indépendance de ses suffrages pour écarter, en dépit de toutes les oppositions, les sujets indignes, et n'admettre que ceux qu'il jugera capables; qu'il ne se détermine, en nulle circonstance, ni par prévention ni par faveur (XLVI); qu'il n'ait d'autre objet en vue que l'édification et la gloire de l'Eglise.

Maintenant, en êtes-vous bien convaincu? Ai-je eu tort de refuser le périlleux honneur qui m'étoit offert? Mais je ne vous ai pas encore tout dit, et il s'en faut beaucoup. Seulement ne vous laissez pas de m'écouter avec l'indulgente attention que vous avez accordée jusqu'ici à la franchise de mon explication. Outre l'avantage de me disculper dans votre esprit, j'y gagnerai de plus le bonheur de

(a) « Je sais que les mœurs des clercs ne doivent rien avoir de trop austère ni de trop farouche, etc. » (Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 43.) « Dès que nous sommes pères et pasteurs, la douceur, la tendresse, la charité doivent former notre principal caractère, et devenir comme l'esprit dominant de toutes nos fonctions; cependant, il n'est que trop vrai que nous substituons souvent l'humeur, l'esprit de domination, le faux zèle à cette charité tendre et prudente, qui, seule, peut assurer le succès de nos fonctions. » (Le même, xv^e disc., *Confér.*, tom. II, pag. 353.) « Il ne faut pas entendre par la douceur cette mollesse, cette pusillanimité, cette bénignité outrée, qui nous rend si doux, si complaisants, etc. » (*Ibid.*, pag. 68.)

vous être de quelque utilité pour votre administration. Quand on s'engage dans une route, il est bon de sonder le terrain. Qui a commencé par prendre une connoissance exacte des choses, n'a plus à craindre les surprises et l'embarras de l'inexpérience.

Et d'abord, pour le gouvernement de votre conduite, je vous parlerai de ce qui concerne le soin des veuves et des vierges, puis des difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de la juridiction ; car chacun de ces articles emporte des soins particuliers et des sujets de crainte encore plus étendus.

XX. Je commencerai par les veuves (XLVII). Il sembleroit que leur conduite n'ait rien d'embarrassant, et qu'elle ne doive occuper que ceux qui ont le maniement de l'argent qu'on leur distribue : C'est quelque chose de bien plus important ; car il faut les bien choisir, examiner scrupuleusement celles qui doivent être inscrites dans le rôle de l'Eglise. Faute de cet examen, on ouvre carrière à une foule d'abus (a). Il en est résulté les plus fâcheux accidents (XLVIII) ; des familles ruinées, des ma-

(a) Le gouvernement des séminaires et communautés religieuses a remplacé dans la discipline moderne celui des veuves et des vierges soumises à des lois particulières. Les sages conseils que donne ici notre saint évêque, s'appliqueront également aux communautés et institutions religieuses sous la conduite des pasteurs. (Voy. les avis que Massillon donne à ce sujet, vol. 1 de ses *Confér.*, pag. 47.)

riages bouleversés (a). On en a vu démentir la sainteté de leur ordre par des gains illicites, par les excès de l'intempérance et de honteux désordres. Que de semblables femmes soient à la charge de l'Eglise, c'est là un scandale fait non-seulement pour attirer la colère du Ciel, mais pour exciter le blâme des hommes, et tarir les sources de la bienfaisance. Car enfin, les charités que Jésus-Christ nous demande, est-il personne au monde qui consentît à les donner pour entretenir des personnes qui déshonorent le nom de Jésus-Christ? Il faut donc ici la plus sévère attention pour ne pas permettre que celles qui sont en état de pourvoir à

(a) « L'Apôtre en vain avertit les prêtres, que ceux qui sont entrés dans la milice de Jésus-Christ ne doivent plus se livrer aux embarras du siècle : ils en sont les principaux acteurs; les intérêts temporels des familles sont confiés à leurs soins; on les voit à la tête des intrigues, des contestations, des sollicitudes, des animosités des mondains : les hommes de Dieu deviennent les hommes de la terre; les dispensateurs des mystères du Ciel sont les ministres des passions humaines : ceux qui sont chargés des intérêts éternels des peuples, les négligent, et regarderoient comme une honte de s'en occuper, et se font une gloire de régler les choses temporelles de ce monde, qui périront avec lui; ils laissent aux talents vulgaires le soin des âmes que Jésus-Christ a rachetées, et croient se réserver à des ministères plus glorieux, en s'abaissant à des fonctions, qui n'ont de grand que les noms et les passions qui les mettent en œuvre. » (Massillon, *De la fuite du monde.*)

Ce mouvement, d'une liberté vraiment apostolique, nous rappelle les réflexions, non moins édifiantes, du pieux abbé Carron, sur ce qu'on appeloit *évêques administrateurs*. (Voy. son livre, intitulé : *L'Ecclesiastique accompli.*)

leurs nécessités ne reçoivent pas des aumônes qui seroient un larcin fait à d'autres indigents (XLIX). Bien entendu que celles qui sont réellement dans le besoin et qui sont inscrites à ce titre parmi les pensionnaires de l'Eglise, ne manquent pas, et que la source des libéralités publiques ne s'épuise pas. Un des maux attachés à la pauvreté, je parle de celle qui est involontaire, c'est que rien ne la satisfait, et qu'elle ne marche guère qu'accompagnée de la plainte et de l'ingratitude. Or, peut-on apporter trop de soin et de délicatesse pour lui fermer la bouche et se mettre à l'abri de ses murmures? Qu'un homme se présente désintéressé, supérieur à l'amour de l'argent, c'en est assez; on se prévient en sa faveur, on le déclare apte à l'épiscopat, j'avouerai qu'il doit l'être. Autrement; je n'y verrois que le loup plutôt que le pasteur du troupeau, fait pour le dissiper plutôt que pour le conserver; mais je demande encore bien davantage: Je veux qu'avec cette qualité, il ait la vertu que je regarde comme la source de tous les biens, à savoir, la patience, qui règle les mouvements de l'âme et en prévient les tempêtes; c'est surtout dans cette partie de l'administration qu'elle a de quoi s'exercer (a). On rencontre fréquemment de ces veuves

(a) « Un particulier qui ne sait rien prendre sur lui, ne fera jamais rien d'utile. Je conviens que sa patience et sa douceur sont mises tous les jours

qui, prenant prétexte de leur âge, de leurs besoins et de leur sexe, se permettent une liberté de langage que je ne veux pas qualifier (L). Toujours mécontentes, toujours exhalant les reproches, accusant et se plaignant, là où leur bouche ne devroit s'ouvrir qu'à l'expression de la reconnoissance. L'arme que l'évêque doit opposer à ces indiscrètes clameurs et à ces éternelles doléances, c'est une patience qui les endure avec courage, par considération pour leur misère, qui doit exciter sa compassion plutôt que sa colère. Ce seroit une cruauté que d'insulter à leurs maux, et d'ajouter l'outrage à la douleur de leur dépendance. Aussi le Sage, considérant combien d'un côté le cœur de l'homme est porté à l'amour de la possession, de l'autre combien aisément l'indigence flétrit l'âme, abat le cœur le plus généreux, et rend ses sollicitations peu ménagées, nous donne-t-il cet avis : *Prêtez volontiers l'oreille au pauvre sans chagrin, et répondez-lui avec douceur* (LI). Leçon excellente, par laquelle il condamne toute brusquerie exercée à l'égard des pauvres et de leurs importunités, tout

Ecc. iv. 1.

à de fréquentes épreuves; un peuple grossier ne connoît presque jamais ni les bienséances, ni les précautions de circonspection à prendre en s'adressant à son pasteur; s'il vient pour se plaindre, il se plaint sans ménagement; il ne connoît pas les contretemps, et il est difficile que le pasteur ne les sente pas lui-même; il s'impatiente, il rebute, etc. » (Massillon, *Confér.*, tom. II, pag. 356.)

sentiment d'aigreur , toute impatience , qui suppose un ennemi plutôt qu'un protecteur. Vous l'entendez : il ne s'adresse pas à ce pauvre pour lui reprocher ses fatigantes importunités ; car , que peut-on avoir à dire à un pauvre suppliant , prosterné à vos pieds ? Il s'adresse à vous , riche , qui pouvez soulager sa misère , pour vous engager à le consoler en jetant sur lui un œil de compassion , en lui parlant avec humanité avant de lui faire votre aumône , à lui inspirer de la confiance , et à relever son courage.

Or , si quelqu'un , sans priver les veuves des secours qui leur sont destinés , s'emporte jusqu'à les maltraiter de paroles ou autrement , non-seulement il n'allège point leur malheureuse situation , mais il l'aggrave (LII). Le besoin qui les presse se fait sentir à l'aigreur de leurs paroles ; elles se vengent des affronts qu'elles ont reçus. La nécessité les a contraintes de mendier , l'habitude les empêche d'en rougir ; on les en punit par des rebuts qui les humilient et les irritent encore davantage (LIII) ; tous ces sentiments à la fois enveloppent leur âme comme d'un nuage ténébreux. Que doit faire celui qui en a l'administration ? Il lui faut une extrême patience , non-seulement pour ne point accroître , par aucune violence , l'affliction où les plonge leur malheureuse position , mais pour l'adoucir par ses consolations. Le pauvre qu'on insulte ,

même en lui donnant, est peu touché du bienfait (LIV). Mais qu'à un secours effectif vous joigniez des paroles affectueuses, il se sent pénétré d'une vive allégresse; vous avez doublé votre offrande par la manière dont vous l'avez faite. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le même oracle que je rappelois toute à l'heure : « Mon fils, nous dit le Sage, ne mêlez » point une injure à un bienfait, et n'accompagnez » point votre présent de paroles aigres. La rosée ne » rafraîchit-elle pas la trop grande chaleur? Ainsi, » une parole de douceur vaut mieux que le don ». La charité vraie ne sépare point ces deux choses.

Mais si celui qui prend la charge des veuves doit avoir d'une part de la douceur et de la patience; il faut de plus qu'il entende l'économie (a) (LV). Si cette qualité lui manque, le bien des pauvres n'en souffrira pas moins. J'ai ouï parler d'un homme qui, étant chargé de cette partie de l'administration, ne dispensa aux pauvres qu'une petite partie de l'argent assez considérable destiné aux aumônes. Il est vrai qu'il ne dépensa point le reste pour son propre usage, mais il le cacha soigneusement sous

(a) Tous ces excellents avis s'appliquent naturellement à la conduite que les pasteurs doivent tenir à l'égard des indigents. (Voy. Massillon, *Discours XIII, de la compassion envers les pauvres*, Confér., tom. II, p. 314. Carron : *Pourquoi, et comment les prêtres doivent faire l'aumône*, *Pensées ecclési.*, tom. II, pag. 182; et la *Lettre F* de M. l'évêque du Puy, sur l'économie dans la dispensation des revenus et la distribution des aumônes, tom. II, pag. 360.)

terre, où il le conservoit. Une guerre survint, l'argent fut découvert et pris par l'ennemi. Il y a donc ici un juste milieu à garder, c'est que l'Eglise ne soit ni riche, ni pauvre. A mesure que vous recevez, distribuez-le aux besoins des indigents : si l'Eglise a des trésors, qu'ils résident dans les cœurs des fidèles (LVI).

XXI. Si nous passons maintenant au devoir de l'hospitalité envers les étrangers (a), et des secours à donner aux malades (LVII); quelle dépense croyez-vous qu'exigent ces détails, et quelle activité, quelle prudence sont nécessaires pour les bien remplir! Quant à la dépense, elle surpasse, et de beaucoup, celle dont nous avons parlé précédemment; et c'est à celui qui en est le dispensateur à unir l'activité du zèle à la prudence, pour exciter la charité des personnes en état de donner, les engager à donner beaucoup et volontiers, sans les rebuter ni les fatiguer, en quoi il faut la plus grande délicatesse. Le soin des malades surtout exige toute la circonspection possible; ils sont pour l'ordinaire fâcheux, peu sensibles aux bienfaits. Pour peu qu'on manque à leur égard de zèle et d'intelligence, le plus léger oubli peut avoir les plus sérieuses conséquences.

(b) *Oportet episcopum esse hospitem.* (Tit. 1. 8.) Comment? Voyez *Lettres de l'évêque du Puy*, tom. II, pag. 365.

XX. J'arrive à la direction des vierges ; c'est ici un emploi d'autant plus délicat , qu'elles font la partie la plus précieuse et vraiment royale du troupeau de Jésus-Christ. L'embarras et la difficulté de ce gouvernement viennent surtout de ce qu'aujourd'hui une infinité de sujets indignes s'est mêlée à cette sainte troupe ; et c'est-là , pour notre Église , une source de larmes. Comme il y a une grande différence entre la faute d'une jeune personne de condition libre , et celle que commettrait son esclave ; ainsi , ne saurions-nous comparer celles des vierges avec celles des veuves. Celles-ci peuvent , sans beaucoup de conséquences , se livrer à la dissipation ; tantôt se déchirer entre elles par des traits de médisance , tantôt se prodiguer mutuellement les expressions de la flatterie , affecter des manières dures , se montrer partout , jusque dans les places publiques ; mais la vierge est obligée à plus de réserve : elle fait profession de suivre les préceptes d'une philosophie toute céleste , et de faire voir sur la terre l'image de la vie que mènent les Anges (LVIII). Elle se propose de faire , quoique revêtue d'une chair mortelle , ce qui semble n'appartenir qu'aux puissances immatérielles. Dès lors , les fréquentes sorties , les visites oiseuses , lui sont interdites. Elle doit s'abstenir de tout entretien inutile , ignorer même toute parole qui sente l'injure ou la flatterie. Il lui faut donc la plus rigoureuse sur-

veillance, et la plus sûre garde pour se défendre contre les attaques continuelles de l'ennemi de sa pureté, toujours occupé à épier sa proie, à lui tendre des pièges, à en faire sa victime. Partout : sur ses pas, des hommes qui cherchent à la séduire ; son propre cœur et ses sens lui déclarent la guerre : combats au dehors, combats au dedans. Combien donc de considérations pour alarmer la conscience de celui qui en a la conduite ! Que de dangers ! Quelle profonde affliction si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelque désordre arrive parmi elles ! Un père qui, dans l'intérieur de sa maison, tient sa fille sous ses ailes, s'en occupe au point d'en perdre quelquefois le sommeil : et pourquoi ? dans la seule appréhension qu'elle ne contracte quelque infirmité nuisible à son établissement, qu'elle ne vienne à passer l'âge convenable pour la marier, ou qu'elle n'encoure la disgrâce du mari qu'elle aura épousé. L'évêque chargé du gouvernement des vierges chrétiennes, n'a point de soucis de cette espèce, mais il en a d'autres bien plus graves. Il ne s'agit point ici d'offenser un mari, mais Jésus-Christ lui-même. Ce n'est point l'opprobre de la stérilité qu'il faille craindre, mais la perte éternelle de l'âme, puisqu'il est écrit que : *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* Si une vierge déplaît à son divin époux, elle n'en sera pas quitte pour se pourvoir en séparation et pour s'éloigner de

I. Petr. v. 8.

Matth. III. 10.

lui ; c'est par un supplice sans fin que Jésus-Christ venge l'infidélité qui provoqua sa haine. Un père a bien des moyens de se faire seconder dans la garde de sa fille : il peut compter sur les soins d'une épouse, d'une nourrice, de serviteurs fidèles ; sa propre maison lui offre un abri solitaire, elle n'a pas la liberté de se montrer fréquemment au dehors ; et quand elle sort, rien ne l'oblige à se faire voir, l'obscurité du soir pouvant, aussi bien que les murailles de sa chambre, cacher celle qui ne désire pas être vue. On ne peut trouver mauvais qu'elle demeure toujours retirée, n'ayant nulle obligation de paroître en présence d'aucun homme, soit pour se procurer les objets dont elle peut avoir besoin, soit pour faire aucune réclamation d'intérêt, ni rien au monde qui lui nécessite des rapports extérieurs, vu que son père la décharge de tous ces soins, et ne lui laisse que celui de conserver la pureté virginale dans sa conduite et dans son langage.

Toutefois, ces difficultés domestiques ne sont rien auprès de celles qu'éprouve l'évêque : il faut qu'il veille à la garde d'une jeune personne qu'il ne lui est pas permis d'avoir dans sa maison. Il n'y auroit ni décence, ni sûreté à ce qu'il y eût une commune habitation (LIX) ; et quand même il n'y auroit nul risque pour l'un ni pour l'autre, la pureté du cœur et des sens n'empêcheroit pas qu'ils n'eussent à répondre du scandale donné aux foibles, et que leur réputation

ne fût souillée par des soupçons non moins déshonorants que la faute même (a). Ne l'ayant pas sous les yeux, quels moyens a-t-il de connoître les mouvements qui s'élèvent dans ce jeune cœur, de couper à leur racine des germes dangereux, de cultiver et de perfectionner les heureuses dispositions qui s'y rencontrent? Peut-il être informé avec exactitude de leurs sorties, et des motifs qui les appellent hors de leurs maisons (LX)? Pauvres, comme elles sont pour la plupart, maîtresses d'elles-mêmes, obligées de pourvoir personnellement aux premiers besoins de la vie, et de se répandre au dehors, que d'occasions, que de prétextes pour échapper à la surveillance! Pour obvier à ces inconvénients, il faudra que l'évêque se charge de l'entretien des vierges. Il ne leur permettra pas de se trouver ni aux funérailles, ni aux veilles de nuit (LXI); l'astucieux serpent sait trop bien profiter même du prétexte des bonnes œuvres, pour distiller son venin. Il interdira sévèrement toutes sorties qui ne seroient pas commandées par une rigoureuse nécessité (LXII). La maison d'une vierge doit être une citadelle dont elle ne puisse franchir les murailles (LXIII).

(a) Le saint évêque reviendra sur cet important sujet, aux chap. xxx et viii du livre vi. Massillon : « Souvenez-vous que le soupçon seul là-dessus pour un prêtre, est un crime que l'innocence même ne peut justifier. » *Disc. synod., Con fér.*, tom. II, pag. 231.)

XXI. On me dira : qu'est-il besoin que l'évêque descende à ces détails ? Je réponds qu'il n'est pas une partie de l'administration qui lui soit étrangère ; que toutes les plaintes qui peuvent s'élever à ce sujet retombent sur lui, de sorte qu'il vaut mieux les gérer par lui-même, que de s'en remettre sur autrui (LXIV). Il évite les reproches auxquels l'exposeroient des fautes commises sous son nom. De plus, en faisant tout par lui-même, il facilite l'ouvrage (a) : car il est d'expérience que celui qui s'asservit à prendre l'avis de tout le monde, retire moins d'avantage du secours qu'on lui prête, que la diversité des opinions ou le peu de concert des coopérateurs ne lui cause d'ennui et d'embarras (b). Au reste, il n'est pas possible de marquer en détail toutes les sollicitudes que demande le gouvernement des vierges. Quand il ne s'agiroit que du discernement de celles qui doivent appartenir à l'Eglise, ce seul travail suffit pour rendre ce ministère très-laborieux.

XXII. L'exercice de la juridiction ecclésiastique

(a) Saint Jérôme ne croyoit pas non plus que l'évêque dérogeât à sa dignité en s'occupant de ces détails. Sa lettre à l'évêque Héliodore en est la preuve. Ni saint Bernard non plus, dans les conseils qu'il donne au pape Eugène. (*De considerat.*, lib. iv, cap. vi.)

(b) Duguet modifie ce conseil par les instructions qu'il donne au n° cxi, art. II de son *Traité des devoirs des évêques*, pag. 535.

n'entraîne pas moins de difficultés (a). Celles de la justice séculière ne sont rien auprès de celles-ci. D'abord, il n'est pas facile de démêler le point de la raison et de l'équité, moins encore de s'y tenir quand on l'a trouvé (LXV). On ne le fait pas sans avoir des risques à courir. Combien n'a-t-on pas vu de chrétiens foibles renoncer à la foi, par dépit de ce que, dans des procès où ils se trouvoient engagés, on les avoit laissés sans défenseurs (b)! Celui qui se plaint d'une injustice qui lui a été faite, se prévient aisément contre celui qui lui refuse son assistance, et s'emportera contre lui autant que contre sa partie adverse. Nul égard, ni pour la complication de vos affaires personnelles, ni pour l'incommodité des saisons, ni pour les travaux du

(a) Tout ecclésiastique doit en avoir une connoissance exacte, puisée dans quelques-uns de nos livres les plus accrédités sur cette matière.

« Je prétends que, pour traiter avec toute l'exactitude nécessaire des devoirs de l'épiscopat, il faut les avoir connus par sa propre expérience, ou sous les auspices d'un chef. Je propose uniquement cette connoissance comme le développement et le supplément de celle qui doit avoir été précédemment puisée dans les livres saints, dans les conciles, dans les saints Pères, et dans les écrivains qui en ont été, de l'aveu de l'Eglise, les fidèles échos. » (Le Franc de Pompignan, *Lettres à un évêque*, tom. II, pag. 613.)

(b) Au temps de saint Cyprien, de saint Basile, et encore après, la maison de l'évêque étoit, pour tous les chrétiens, le conseil des familles, et le tribunal de la justice. Saint Jean Chrysostôme compte au nombre des privilèges de l'évêque, le droit d'ordonner les peines, d'accorder les grâces, de juger les différends.

ministère, ni pour rien au monde. Ce sont des juges inexorables dans leur propre cause, sourds à tout autre intérêt qu'à celui qui les concerne. Vous auriez mille raisons à alléguer, vous n'en êtes pas moins condamné.

XXIII. Puisque nous sommes sur l'article de la protection, je vais vous parler d'un autre sujet de plainte à quoi l'évêque se trouve exposé, au cas qu'il n'aille point courir de maison en maison avec plus d'assiduité que ceux qui n'ont pas autre chose à faire (LXVI) ; ce qu'on ne lui pardonne pas. Ce ne sont pas seulement les malades qui exigent impérieusement qu'on les visite, mais ceux qui se portent bien. Est-ce par sentiment de religion qu'ils le demandent ? Non ; c'est une distinction dont on est jaloux. Que dans un besoin pressant, ou pour l'intérêt général, l'évêque fasse des visites fréquentes à quelque personnage riche et accrédité, on l'accuse aussitôt d'être un flatteur, un courtisan.

Mais pourquoi parler de protection et de visites ? Il ne faut qu'un salut de simple civilité pour attirer à l'évêque une foule de plaintes capables de l'accabler, et d'empoisonner ses jours. Souvent même on lui demande compte d'un coup d'œil ; on discute, on épiluche ses moindres démarches ; on supputé le ton de sa voix, les mouvements de ses yeux,

jusqu'à son sourire. On établit des comparaisons : il a, dit-on, accueilli un tel en grand seigneur, il l'a salué à haute voix et avec un visage ouvert; moi, à peine il m'a adressé la parole, et comme par manière d'acquit. Entré quelque part, qu'il oublie de porter les yeux à la ronde, et de saluer tout le monde l'un après l'autre, c'est un homme qui ne sait pas vivre.

Où est l'homme assez circonspect pour ne jamais donner prise à ces sortes d'accusations, ou assez maître de lui-même pour le souffrir patiemment? Il est impossible de se mettre à l'abri de tout reproche, et bien difficile de répondre à tous ceux que l'on nous fait mal à propos. Il y a tant de gens pour qui c'est un plaisir de dire du mal (a)! On doit sans doute se roidir contre le sentiment pénible de ces sortes de disgrâces. On supporte plus facilement un reproche que l'on a mérité, parce que la conscience, le plus formidable des accusateurs, l'avoit déjà fait, et avec encore plus de sévérité; mais quand l'accusation est sans fondement, on se laisse emporter par un premier mouvement, qui nous abat et nous ôte le courage, à moins qu'un long exercice de patience n'ait accoutumé l'âme à s'élever au-dessus de la vaine opinion des hommes.

(a) « Qui ne sait le plaisir indécant avec lequel on se déchaîne contre nous? » (Fossard, *Sur le saint ministère*, *Serm.*, tom. III, pag. 349. L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. II, pag. 604, 621.)

II. Cor. II.

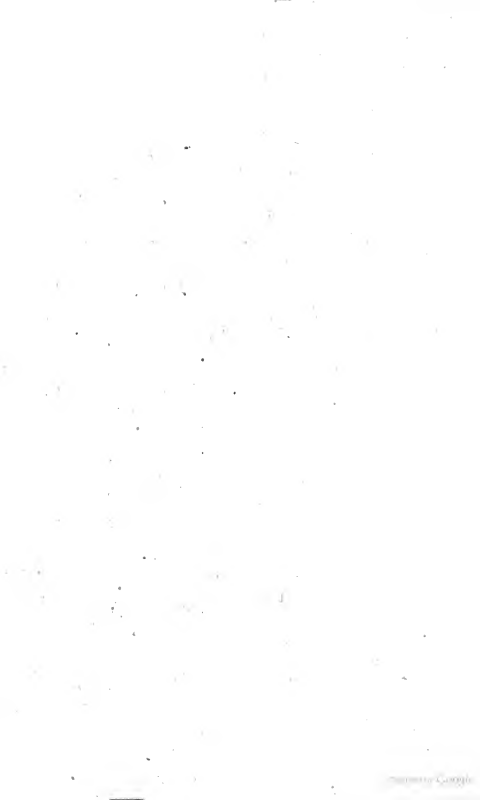
XXIV. Parlerai-je de tout ce qu'il en coûte à un évêque, quand il se trouve réduit à l'affligeante nécessité de retrancher quelqu'un de la communion de l'Eglise (LXVII)? Encore si l'on ne devoit envisager que la peine de l'évêque, mais il y a pour celui que frappe sa sentence des conséquences bien plus graves encore, celles que redoutoit saint Paul pour l'incestueux de Corinthe. Il faut user de la plus grande circonspection, de peur que l'espérance où vous êtes de faire quelque bien n'amène un plus grand mal (a). Toutes les fautes commises après retombent sur le médecin ignorant qui n'a pas bien connu la blessure, et qui a enfoncé le fer trop avant. De quelles frayeurs un évêque ne doit-il pas être saisi, lorsqu'il pense qu'il aura à rendre

(a) « N'abusez pas de votre autorité pour satisfaire vos animosités personnelles, et que la dispensation des sacrements, qui doit être l'exercice de votre charité, ne le soit pas de vos vengeances. C'est déjà un scandale que le pasteur soit aliéné de ses brebis; mais c'est une profanation, et le comble du désordre, qu'il s'autorise là-dessus à leur refuser les saints mystères. Nous sommes résolus d'arrêter, et de punir un abus si criant et si odieux, que nous avons remarqué, en gémissant, dans nos visites; et les plaintes journalières nous font juger qu'il n'est que trop commun dans ce diocèse. Jugez-les au tribunal, à la bonne heure; et, si vous les trouvez indignes, suivez les règles de l'Eglise, et éloignez les pour quelque temps de la table sainte, mais ne refusez pas de les recevoir à la piscine mystérieuse. Jésus-Christ y fit entrer un paralytique de trente-huit ans. L'Eglise ouvre ce bain sacré aux pécheurs les plus invétérés; et de quel droit le leur fermeriez-vous, vous qui n'êtes là que ministre, et qui n'avez d'autre autorité que celle qu'elle vous confie, et qu'elle ne vous confie que pour le bien des fidèles? » (Massillon, *Disc. synod. Confér.*, tom. II, pag. 204.)

compte , non-seulement de ses propres péchés , mais de tous ceux de son peuple ? Que si nos seules offenses suffisent pour nous glacer d'épouvante , et nous ôter l'espoir d'échapper au châtiment éternel , à quoi doit s'attendre celui qui aura à se défendre sur tant de chefs d'accusation ! Écoutez saint Paul , ou plutôt Jésus-Christ , parlant par la bouche de son Apôtre : « Obéissez à vos supérieurs , et soyez-
» leur soumis , parce qu'ils veillent sur le salut de
» vos âmes , comme devant en rendre compte. » N'y a-t-il point , dans cette menace , de quoi se pénétrer de la plus vive frayeur (LXVIII) ? Pour moi , je le suis au-delà de toute expression.

Hébr. XIII, 17.

Je conclus qu'il n'y a personne , quelque dur , quelque difficile à persuader qu'il puisse être , qui ne demeure à présent convaincu qu'en refusant l'épiscopat , je l'ai fait , non par orgueil ni par présomption , mais par la crainte de hasarder mon salut dans un aussi important ministère.



NOTES

DE M. MICHEL-ANGE GIACOMELLI, PRÉLAT ROMAIN,

SUR LE TROISIÈME LIVRE DU TRAITÉ DU SACERDOCE
DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

(I) Pag. 266. Le sacerdoce s'exerce sur la terre

Les Vaudois ont enseigné, et Luther après eux, que tout laïque qui vit bien, est prêtre. Bengelius, pour favoriser le luthéranisme, insinue que tout ce que saint Jean Chrysostôme dit ici de l'excellence du sacerdoce, et du pouvoir épiscopal, est une vraie exagération. C'est une vaine défaite. Les catholiques ont pour eux des textes clairs et précis des saints Pères, qui détruisent la prétention des novateurs. Outre les passages de l'Écriture-Sainte, qui disent manifestement que le sacerdoce appartient à certaines personnes initiées aux divins mystères par le sacrement de l'ordre, Bengelius pourra-t-il prouver qu'il y ait quelque exagération dans ce passage de saint Ignace (*Epist. ad Smirnaeos*, n° VIII) ? « Que tout le » monde suive l'évêque, comme Jésus-Christ suit son père, et le collège » des prêtres, comme si c'étoit celui des Apôtres; que l'on porte révérence » aux diacres, Dieu l'ayant ainsi ordonné. » Ce passage, et plusieurs autres semblables, que l'on trouve dans les épîtres de saint Ignace, ont engagé les hétérodoxes à les rejeter comme apocryphes, parce que le témoignage d'un auteur contemporain des Apôtres, qui reconnoît manifestement la hiérarchie, détruit entièrement leur prétention. Mais l'authenticité de ces lettres a été prouvée par divers savants, qui ont montré en cette occasion, qu'on a souvent besoin d'une profonde connoissance de la langue

grecque, pour répondre aux ennemis de l'Église catholique (1). Le concile de Nicée, dans le *xviii^e* canon, défend aux diacres de communier les prêtres, ne reconnoît que dans ceux-ci le pouvoir de célébrer le saint Sacrifice, en disant « qu'il est contre la règle et contre la pratique usitée, » que ceux qui offrent le corps de Jésus-Christ le reçoivent des mains de « ceux qui n'ont pas le pouvoir de l'offrir. » D'où il est aisé de conclure, qu'il y a une bien plus grande différence entre les prêtres et les laïques. Ce passage de saint Léon (*Serm. 111, de anniv. assumpt.*, cap. 1, edit. Quesnel, pag. 52.) est encore décisif : « Le signe de la croix fait autant de » rois de ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ ; mais c'est l'onction » du Saint-Esprit, qui consacre les prêtres, afin que tous les chrétiens » reconnoissent que, sans avoir part à l'exercice du sacré ministère, ils » participent à leur dignité royale et sacerdotale. » Les textes de l'Écriture, allégués par les novateurs, où il est dit, que tous les vrais chrétiens sont prêtres, doivent être entendus d'un sacerdoce intérieur, en vertu duquel tout chrétien offre à Dieu son cœur et son âme purifiés. Lorsque saint Pierre (*Ep. 1, cap. 11, vers. 1x.*) et saint Jean (*Apocal. , cap. 1, vers. vi.*) attribuent le sacerdoce et la royauté à tout fidèle, on voit que, comme ces Apôtres n'excluent pas par là la royauté extérieure, de même, en admettant le sacerdoce interne, ils ne rejettent pas le sacerdoce externe. Qu'on ne dise point que c'est là une distinction, nouvellement imaginée par les catholiques ; car elle est de saint Grégoire de Nazianze, qui reconnoît précisément deux espèces de sacerdoce, l'un intérieur, l'autre extérieur. Ce qui sert à réfuter une autre erreur des hérétiques modernes, qui prétendent qu'il n'y a point dans l'Église d'autre sacrifice que celui de Jésus-Christ sur la croix. Le passage de saint Grégoire, dont nous parlons ici, se lit à la pag. 38 de son *Apologet.* Nous le rapporterons en son entier, au chapitre *iv^e* du livre *vi^e* de ce Traité, où notre saint docteur parle plus clairement et plus précisément de la sainte Eucharistie.

(II) Pag. 267. Tout cet imposant appareil

On expliquera ici ce qui concerne les habits pontificaux de l'ancienne loi, en faveur de ceux qui peuvent l'ignorer. Le bord inférieur de la robe

(1) Voy. dans le premier volume de cette *Biblioth.*, pag. 130, les preuves que nous en donnons.

du grand-prêtre étoit garni de soixante-douze sonnettes d'or, entremêlées d'autant de houppes faites de soie pourpre et hyacinthe, en forme de grenades (Voy. *les Antiq. de Joseph*, liv. III, chap. VII). Dieu vouloit que tout le monde fût averti de l'arrivée du grand-prêtre et de son entrée dans le sanctuaire, et que lui-même, ainsi que les lévites et le peuple, fussent alors pénétrés d'un saint respect. Les pierreries précieuses que le grand-prêtre portoit sur sa poitrine, au nombre de douze, étoient attachées au rational, c'est-à-dire à un petit morceau d'étoffe, tissée d'or, et de filets de soie de quatre couleurs. Ces pierreries formoient quatre rangs de trois à chacun, sur lesquelles étoit gravé le nom des douze tribus. L'huméral, appelé *ephod* par les hébreux, étoit une espèce de mantelet tissu d'or, de pourpre, de soie et de bisbus, qui descendoit sur la poitrine du grand-prêtre, jusqu'à l'endroit où étoit placé le rational. L'*ephod* étoit relevé, de part et d'autre, sur l'épaule, par deux agrafes, garnies d'émeraudes. Sur la pierre de l'épaule droite, étoient gravés les noms des six patriarches, fils aînés de Jacob, et sur celle de l'épaule gauche, les noms des six puînés. La mitre et la *cidaris* étoient un ornement de tête. *Cidaris* est un mot persan, qui signifie la thiare ou le diadème des rois. La thiare du grand-prêtre, selon la description qu'en donne saint Jérôme (*Epist. cxxviii, ad Fabiolam.*), étoit figurée comme la moitié d'une sphère. La mitre étoit un bandeau de couleur hyacinthe, qui entourait la tête du grand-prêtre, auquel étoit attachée une lame d'or, posée au milieu du front. Sur cette lame étoit gravé le nom ineffable de JEHOVA, Dieu. La version des Septante emploie quelquefois le mot de mitre seul pour signifier la *cidare* ou thiare, et quelquefois elle joint les deux mots de mitre et de *cidare* pour exprimer la thiare seule, comme l'observe Trommius (*Concord. veter. testam. voc. Mitra*). Au livre de la Sagesse, selon la Vulgate (*Cap. XLV, vers. 12*), cet ornement est désigné par une couronne d'or placée sur la mitre : *Corona aurea super mitram*. M. Giacomelli soupçonne que, sous le nom de mitre, saint Jean Chrysostôme, a entendu la ceinture sacerdotale, que les Septante appellent *zone* ou *zostère*, selon quelques manuscrits. Sur quoi il renvoie à Eustathe, sur le vers 137 du IV^e liv. de l'*Iliade*, et à l'ancien Scholiaste, sur le même endroit, qui rend *mitra* par *zona*. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les évêques portoient, comme les pontifes des Hébreux, cette lame d'or, dont on vient de parler, ainsi qu'Eusèbe (*Hist. eccl.*, liv. V, chap. XXIV) le témoigne de saint Jean

l'évangéliste et saint Épiphané (*Hæres Nazaræor. et hæres LXVIII*) de saint Jacques, frères de Notre Seigneur. (*Voy. M. de Valois*, sur ce texte d'Eusèbe.) Ceux qui souhaiteront d'avoir des instructions plus détaillées sur les vêtements sacerdotaux du pontife des Hébreux, peuvent lire la satire qu'on a citée de saint Jérôme, *ad Fablioram*, et les nouveaux commentateurs qui en ont parlé, dont quelques-uns ont été recueillir dans le Trésor des antiquités sacrées d'Hugolin, tom. XII et XIII.

(III) Pag. 267. Le Saint des saints où nul mortel n'avoit droit de pénétrer

Personne ne pouvoit entrer dans le Saint des saints, excepté le souverain pontife, qui n'y entroit même qu'une fois l'année, le jour de la fête appelée de l'Expiation.

(IV) Pag. 268. Si on la compare avec la sublimité de celle de l'Evangile.

En faisant le parallèle de la loi de Moïse avec la loi de grâce, saint Paul fait voir que la seconde l'emporte tellement sur la première, qu'on peut dire que l'excellence de celle-ci, qui n'étoit qu'extérieure, n'est rien en comparaison de la perfection de la loi évangélique, qui est toute intérieure. Notre saint docteur établit, sur ce texte de l'Apôtre, le parallèle qu'il fait entre l'ancien et le nouveau sacerdoce; et montre par là que celui-ci est beaucoup plus recommandable que le premier.

(V) *Ibid.* Le Dieu du ciel qui s'immole sur l'autel, et s'y anéantit

Cette expression, qui répond au grec *τιθυμις*, prouve clairement que, dans la pensée de saint Jean Chrysostôme, l'Eucharistie est un véritable sacrifice. Dire avec Bengelius, que le saint docteur se sert d'une expression impropre, et qu'il exagère, c'est éluder l'argument, et vouloir nous faire entendre, contre le respect dû ce Père, que pour relever la dignité sacerdotale, il a eu la témérité d'employer des expressions capables d'insinuer, dans l'esprit des fidèles, l'idée d'un nouveau dogme.

D'ailleurs , si saint Jean Chrysostôme ne croyoit pas la présence réelle du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie , ou s'il doutoit que ce sacrement fût un véritable sacrifice , toutes les merveilles dont le saint docteur fait ici l'énumération seroient anéanties , et le ton qu'il prend seroit tout à fait ridicule. Nous parlerons plus amplement , au chapitre iv^e du livre vi^e, de la foi de saint Jean Chrysostôme , sur cet article essentiel de la créance catholique.

(VI) Pag. 268. Tous les habitants teints de ce précieux sang

Ces Dialogues sur le Sacerdoce ont été traduits en latin par Cerasinus et Brice , et imprimés à Rome , en 1748 , avec des notes , dont l'une , qui regarde ce passage , donne à entendre que saint Jean Chrysostôme fait ici allusion à la communion sous les deux espèces , qui se pratiquoit en quelques églises. Si cela étoit vrai , il s'ensuivroit qu'alors tous les fidèles de l'église d'Antioche communioient sous les deux espèces. La traduction de Brice , qui est une sorte de paraphrase , ne laisse point apercevoir cette conséquence ; car elle exprime le mot grec *παῖτας*, tous, par *turbam*, troupe, qui n'a pas un sens aussi illimité. Les novateurs , qui prétendent que la communion sous les deux espèces est de nécessité , de précepte , ont allégué un passage de saint Jean Chrysostôme , tiré de ses Commentaires (*In 11, ad Cor. hom. xviii*). Les docteurs catholiques ont très bien répondu à la difficulté formée à l'occasion de ce passage , surtout Hessel, pag. 67 du livre qu'il a composé à ce sujet , et Bellarmin (lib. iv, cap. xxvi). Mais je ne sais si , dans le besoin qu'ont eu les novateurs de trouver des textes qui paroissent les favoriser , ils ont jamais cité celui-ci , pour prouver la nécessité générale de communier sous les deux espèces. Il n'est pas vrai que l'usage de la coupe fût commun en plusieurs églises. Quelques-uns d'entre les fidèles se contentoient de l'espèce du pain : c'étoit même le plus grand nombre, dont l'exemple fut tellement suivi, que les laïques abandonnèrent peu à peu la communion sous l'espèce du vin. Les fidèles étoient persuadés que cette dernière n'est pas commandée, en voyant que l'on administroit la seule espèce du pain dans la communion des enfants , des malades et dans la messe des présanctifiés. On prouve que cette communion sous une espèce , étoit en usage à Rome du temps de saint

Léon le-Grand , par la conduite artificieuse des Manichéens , lesquels , au rapport de ce Pape (*Serm. xlv* , cap. v) , pour se confondre avec les catholiques , ne communioient que sous l'espèce du pain , et s'abstenoient de la coupe , en conséquence de deux erreurs dont ils étoient prévenus ; l'une , que le vin a été créé par le mauvais principe ; l'autre , que la passion de Notre Seigneur n'ayant été qu'une illusion fantastique , il n'avoit pas réellement versé son sang pour nous racheter. Si tous les fidèles eussent été obligés de communier sous les deux espèces , ces hérétiques n'auroient pas pu se cacher dans le temps de la communion. Nous avons un décret du pape Gélase (*Can. Comperimus , de Consecrat. Dist. 11*) , qui ordonne la communion sous les deux espèces , pour parvenir à les déconvrir. Sozomène rapporte (*lib. vii* , cap. v) qu'à Constantinople , une femme Macédonienne , voulant dérober à son mari la connoissance de son adhésion à cette secte , ne mangeoit pas le pain consacré , après l'avoir reçu de la main du prêtre , mais du pain commun qu'elle apportoit de chez elle , et qu'elle substituoit au pain sacré. Si elle avoit été obligée , comme tous les autres communiants , de prendre le vin consacré , elle n'aurait pas pu pratiquer cette fraude. Je crois qu'on n'en usoit pas autrement dans l'église d'Antioche ; et que , sans être astreint à le faire , on recevoit l'espèce du vin , quand on le vouloit. Le passage qui nous occupe , ne dit rien au contraire ; car il est évident , qu'en disant que les fidèles y étoient teints du sang de la victime *passivum* , saint Jean Chrysostôme ne prétend pas parler de ceux qui avoient reçu l'espèce du vin dans la communion. Comment pourroit-il nous représenter le prêtre , incliné sur la victime , s'il supposoit la communion déjà faite sous les deux espèces , tant par le prêtre que par les assistants , qu'il regarde comme rougis du sang de Jésus-Christ ? Ainsi je crois que le saint docteur fait simplement allusion aux sacrifices de l'ancienne loi. Je l'infère de l'expression même , par laquelle il nous peint le prêtre incliné sur la victime : car après avoir parlé de la victime immolée , il étoit naturel qu'il parlât de son sang , et nous représentât le peuple comme en ayant été arrosé. Bengelius , sur le mot *πας* , *omnes* , ajoute cette courte note : *On présentait alors le calice à tout le monde. Je veux bien convenir qu'on le présentait à tout le monde , mais en prenoit qui vouloit ; et ceux qui communioient sous l'espèce du vin , ne s'y croyoient pas obligés par une nécessité de précepte.*

(VII) Pag. 269. Ne dédaignant pas de se laisser toucher par les mains des fidèles.

Les fidèles recevoient alors l'eucharistie sur la paume nue de la main droite, soutenue de la gauche. Saint Cyrille de Jérusalem (*Catech. Mystag.* v) recommande de serrer les doigts et de plier sa main en creux. Mais cela regarde les hommes. Quant aux femmes, leur main étoit couverte d'un linge blanc, appelé *dominical*. Cet usage est confirmé par les canons xxxvi et xlii d'un concile d'Auxerre, tenu en 578.

(VIII) *Ibid.* Se laisse découvrir à tous par les yeux de la foi

Le Père Fronton du Duc observe que ces mots *visus*, de la foi, manquent dans presque tous les manuscrits, et il croit qu'Hoechelius les a ajoutés le premier, dans un manuscrit de la bibliothèque Palatine et dans un autre de la bibliothèque du roi de France, Henri II.

(IX) Pag. 271. Ici, il s'agit de biens spirituels

Les lecteurs qui feront attention aux expressions de notre saint docteur sur le pouvoir de lier et de délier, accordé aux prêtres, admireront comment les novateurs ont osé le leur refuser. Zuingle et Calvin ont retranché la pénitence du nombre des sacrements. A l'égard de Luther, il a beaucoup varié sur cet article; tantôt il a nié, tantôt il a affirmé qu'elle est un sacrement. Saint Jean Chrysostôme dit du pouvoir des clefs, qu'il n'a pas été accordé aux Anges, qu'il est supérieur à la puissance, dont jouissent les princes de la terre, laquelle ne s'étend que sur les corps; que le pouvoir des prêtres de l'ancienne loi est bien inférieur à celui du nouveau sacerdoce; que celui-ci est le même dont le Père Éternel a revêtu son Fils fait chair; enfin que Jésus-Christ en a investi les Apôtres, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous aurez remis les péchés*, etc. Peut-on soutenir après cela, que le pouvoir du sacerdoce est un pouvoir imaginaire, et qu'il y a de l'exagération dans les discours de saint Jean Chrysostôme?

(X) Pag. 272. Le canal nécessaire du salut et des biens qui nous sont promis

« Le sacerdoce , dit saint Isidore de Péluse (lib. III , epist. LII) ,
 « est un ministère divin et de la plus grande importance.... C'est par lui
 « que nous sommes régénérés , et que nous participons aux divins mys-
 « tères. Sans lui , nous ne saurions obtenir le Ciel ; car nous apprenons
 « par l'oracle de la vérité , qu'il faut naître par l'eau et le Saint-Esprit
 « pour entrer dans le royaume céleste ; et que ceux qui ne mangeront pas
 « la chair du Sauveur , et qui ne boiront pas son sang , n'auront point de
 « participation avec lui. Ainsi , puisqu'il n'est pas possible de se rendre
 « digne de la béatitude sans participer à ses sacrements , et puisque ces
 « sacrements ne peuvent être administrés que par le prêtre , n'est-ce pas ou-
 « trager la majesté divine , et renoncer au salut de son âme , que de mé-
 « priser le sacerdoce ? » Bengelius dit , qu'il ne faut pas prendre les expres-
 sions de saint Jean Chrysostôme à la rigueur , et que , pour parvenir à son
 but , le saint docteur relève trop la dignité du sacerdoce , en le nommant ici
αρχη , *principauté* , *souveraine puissance*. Sur quoi Bengelius ajoute ,
 que ceux qui ont exercé les premiers les fonctions du sacerdoce ne l'ont
 point appelé *principauté* , mais *liturgie* ou même *ministère*. Ce sont là les
 subterfuges ordinaires des hérétiques. Cotelier (sur la 1^{re} épître de
 saint Clément , écrite aux Corinthiens) remarque , que ce saint se sert in-
 différemment du mot *ἱερατεῖον* , *s'acquitter des fonctions du sacerdoce* ,
 et du mot *λαϊτεργεῖν* , *s'acquitter des fonctions d'un emploi public*.
 Quant au mot *αρχη* , S. Jean Chrysostôme n'est pas le seul Père qui s'en sert
 pour signifier la puissance sacerdotale ; saint Grégoire de Nazianze l'a em-
 ployé publiquement , en parlant à un préfet romain , irrité contre lui
 (*Orat.* XVII , pag. 271). « Que dites-vous ? s'écrie le saint , et de quoi s'a-
 « git-il entre-nous ? Souffrirez-vous la liberté que je vais prendre , en vous
 « rappelant que la loi de l'Évangile vous soumet vous-même à mon auto-
 « rité et à mon tribunal ? Je suis comme vous revêtu d'un pouvoir ,
 « *αρχη* . : J'ajoute même : d'un pouvoir plus grand et plus excellent que le
 « vôtre. »

(XI) Pag. 272. Conséquemment par celles des prêtres

Autrefois l'évêque étoit l'ordinaire et le principal ministre du baptême. Cette fonction lui a même été réservée jusqu'à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième ; mais , dans le cas d'une nécessité grave , tout chrétien peut conférer ce sacrement , comme le décident Tertullien , saint Jérôme et saint Augustin. Un hérétique même peut y être admis , ainsi qu'il a été défini , au rapport de saint Augustin , dans un concile plénier ; soit qu'il faille l'entendre du 1^{er} concile de Nicée , dont il est aisé d'inférer des canons VIII^e et XI^e que le baptême des hérétiques est valide ; soit qu'il s'agisse du premier concile d'Arles , qui le décide expressément. Un païen peut encore administrer valablement le baptême , pourvu qu'il observe le rit prescrit par l'Église , comme il a été défini par Nicolas I^{er} (*In resp. ad cons. Bulgar.* , n^o 104) et par Eugène IV , dans son Instruction aux Arméniens.

(XII) Pag. 274. Que Datan et ses complices

On lit au chapitre xvi des Nombres , que Coré , Datan et Abiron excitèrent une sédition contre Moïse et Aaron , auxquels ils prétendoient s'égalier , et qu'ils furent engloutis dans la terre , qui s'ouvrit sous leurs pieds.

(XIII) Pag. 276. S'il a commis quelques péchés, ils lui seront remis

C'est sur ce passage de saint Jacques , indépendamment de la tradition des six premiers siècles , que l'Église catholique fonde le dogme , qui compte l'extrême-onction au nombre des sacrements. On voit , par ce que dit saint Jean Chrysostôme , avant que de rapporter ce texte , qu'il ne regardoit pas comme de simples prières celles que doivent faire les prêtres dans l'occasion dont parle saint Jacques. Comme , dans le sacrement de la pénitence , l'absolution est comprise dans la prière du prêtre , et fait une partie essentielle du sacrement ; de même l'oraison que prononce le prêtre , en

oignant le malade, est de l'essence du sacrement de l'extrême-onction, et en constitue la forme, selon l'opinion commune des théologiens.

(XIV) Pag. 277. Qui jamais aima Jésus-Christ plus que l'apôtre saint Paul ?

Notre saint docteur (*Hom. xv*, in epist. ad Rom., pag. 600, tom. ix, édit. de Montf.) explique en quoi consistoit l'amour de saint Paul envers Jésus-Christ; et ce qu'il en dit mérite d'être retenu par tous les chrétiens, et en particulier par les prêtres: « Saint Paul, dit-il, n'aimoit pas Jésus-Christ à cause des avantages que cet amour procure, mais il aimoit tout ce qui a rapport à Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ lui-même. Son unique soin étoit de conserver cet amour; il ne craignoit rien tant que de le perdre; et comme sa perte lui paroissoit plus insupportable que l'enfer, de même il estimoit plus sa possession que celle du royaume des cieux. »

(XV) Pag. 278. Uniquement occupé des intérêts des autres, jamais des siens

Un évêque qui recherche son intérêt propre, manque à son devoir. « Le but du gouvernement spirituel, dit S. Grégoire de Nazianze (*in Apolog.*, pag. 24), est de préférer l'utilité des autres à la sienne. » Il seroit encore plus méssant à un évêque de n'avoir en vue que ses avantages particuliers. Tel est, selon Aristote (*lib. ix, éthic. cap. viii*), le caractère du méchant homme « de ne s'occuper que de ce qui peut lui rapporter du profit. L'homme de bien, au contraire, n'agit que par un motif honnête » plus il est vertueux, plus l'honnêteté et l'amitié ont de droit sur lui; il compte pour rien ce qui n'intéresse que lui. Mais si un évêque est passionné pour les richesses, c'est de lui que parle saint Jérôme, lorsqu'il dit: « L'envie de s'enrichir est la honte du sacerdoce ».

(XVI) Pag. 279. Je souhaiterois être anathème

Saint Jean Chrysostôme explique ici ce que saint Paul entendoit, quand il disoit, qu'il vouloit être anathème pour ses frères; c'est-à-dire qu'il sou-

haitoit, pour les sauver, d'être séparé de Jésus-Christ ou privé de ses bienfaits. Il y a deux mots grecs, *αναθημα* et *αναθημα*, qui ne diffèrent que par une seule lettre; ils sont, l'un et l'autre, dérivés du verbe *ανατιθηνα suspendre, attacher en haut*. On a coutume de suspendre, dans les temples, les offrandes faites à Dieu; de là vient que l'on s'est servi du mot d'anathème, pour signifier une offrande. Les Septante l'ont employé pour désigner même des choses consacrées à Dieu, qui ne sont pas de nature à pouvoir être suspendues dans les temples, comme un champ, un animal, etc. Il faut encore remarquer que l'on sépare, et que l'on met à part, ce que l'on consacre à Dieu; de là est venue la seconde signification que l'on a attachée au mot *anathème*, pour marquer une séparation. On s'est encore servi du même mot pour signifier une chose abominable ou exécrationnable, comme pour signifier une offrande consacrée à Dieu. Les mots grecs *αναθημα* et *αναθημα* sont également susceptibles de ces deux sens, selon Théodoret (*in cap. i Sophon.* et *in cap. xiii Isaïe*). Il paroît que Trommius (*Concord. Græc. Vet. Testam. Vocæ αναθημα*) est du même sentiment. Mais le P. Petau (*Exercit. miscellan. advers. Salmas, cap. xiii*), veut que tout ce qui est consacré à Dieu pour être mis à part, c'est-à-dire ce qui est abominable et exécrationnable, se nomme *αναθημα* et non *αναθημα*. Hesi-chius paroît être du sentiment de Petau; car il rend *αναθημα* par *maudit, excommunié*, et *αναθημα* par *présent, ornement*. Il semble aussi que les Septante ont admis cette distinction de Petau, entre *αναθημα* et *αναθημα*. Dans le passage de saint Paul, cité par saint Jean Chrysostôme, *αναθημα* est cependant pris pour *séparé, mis à part*, de sorte qu'être anathème pour Jésus-Christ, c'est en être séparé ou aliéné, comme l'enseigne Théodoret sur ce passage. Notre saint docteur (*Hom. xvii, in epist. ad Rom., pag. 135, édit. Front. Duc.*) est d'accord avec Théodoret, saint Paul disant, selon lui : « Je souffre, et, s'il étoit possible, je préférerois d'être séparé du corps » tige qui accompagne Jésus-Christ, et d'être privé, non pas de son amour » (à Dieu ne plaise), car il ne parloit ainsi que par amour, mais de cette » félicité, de cette gloire, etc. » Saint Jean Chrysostôme exprime ce désir d'une manière encore plus précise, dans l'homélie *iii*° (*Ad Stagirium, tom. vi, pag. 133.*) en disant « qu'il auroit mieux aimé tomber dans l'enfer, que de voir les Israélites rebelles à la foi ». On lit encore dans ce Traité du Sacerdoce, au livre sixième : « Qu'après tant de belles actions,

« et après avoir mérité une infinité de couronnes, l'Apôtre auroit souhaité,
 « pour l'amour des Juifs, d'aller en enfer, et de souffrir le supplice éter-
 « nel ». Ce sentiment de l'Apôtre a étonné les saints Pères. Saint Grégoire
 de Nazianze le regarde comme la preuve d'une grande générosité (*in Apolog.*,
 pag. 24), et il croit faire lui-même montre de courage en s'exprimant
 ainsi sur le compte de saint Paul. Saint Basile (*in Reg. fusius tract. In-
 terrég.* III, tom. II, pag. 341) a une idée pareille de ce désir de l'Apôtre,
 et, prenant le mot *απαρτίμα* pour *séparé*, il ajoute que saint Paul « a dé-
 « siré, à l'imitation de Notre Seigneur, s'offrir, pour le salut de ses frères,
 « mais qu'il savoit bien que ce désir ne pouvoit pas le séparer de Dieu, ni
 « lui faire perdre la grâce, puisqu'il procédoit de son amour pour Dieu, et
 « de l'observation du plus grand des préceptes; qu'il étoit, au contraire,
 « persuadé que Dieu auroit récompensé, à proportion, un pareil sa-
 « crifice ».

(XVII) Pag. 280. Pour traverser la mer Egée

Suidas remarque que la mer Egée est extrêmement dangereuse. Alciphron (lib. I, epist. XVIII) met au rang des mers les plus orageuses l'océan Calédonien (qui s'étend depuis l'Islande jusqu'à la Grande-Bretagne), et la mer de Toscane. « Prenez garde, dit-il, que la maison d'une
 « joueuse d'instruments ne soit aussi funeste pour vous, que les mers de
 « Calédonie et de Toscane. » Ainsi ces mers se nomment proverbialement
 pour désigner quelque chose de dangereux. Bengelius, sur ce passage d'Al-
 ciphron, dit « que la mer de Toscane est dangereuse, parce qu'elle est plus
 « gênée que la mer de Sicile, par le détroit de Messine. (L'océan Calédo-
 nien tire son nom d'un ancien peuple d'Écosse. Ptolémée le nomme Deu-
 calédonien. *Addit. du Trad. français.*)

(XVIII) Pag. 281. Le plus dangereux est celui de la vaine gloire

Il est encore parlé de la vaine gloire, dans l'homélie VIII^e de saint Jean Chrysostôme (pag. 48 du t. VIII de l'édition de Montfauc.). « Rien n'est au-
 « dessus de la tyrannie de cette passion impérieuse qui peut aveugler les
 « hommes les plus sages, s'ils ne sont armés d'une vigilance continuelle. »

Comme on n'est pas ordinairement en garde contre les atteintes de ce vice ,
 il est bon d'ajouter ici deux autres passages de notre saint docteur , qui sont
 propres à nous en détourner. (*Ad. vid. Junior* , n° v , pag. 345 , tom. 1 ,
 édit. Montf.). « Qu'y a-t-il de plus frivole que l'estime du monde ? Quel
 « fruit , quel avantage en retire-t-on , et à quelle fin utile peut nous con-
 « duire cette gloire ? Mais , plutôt à Dieu , que ce fût là tout le mal. Outre
 « son inutilité , cette maîtresse impérieuse cause à ceux qui la servent des
 « peines et des inquiétudes extrêmes. Elle leur commande en souveraine ,
 « et devient , à leur égard , d'autant plus haute et plus exigeante , qu'ils lui
 « font la cour avec plus d'empressement. Mais elle n'a aucun moyen de se
 « venger de ceux qui la rejettent et qui la dédaignent. Elle est donc plus
 « cruelle que les tyrans , et que les bêtes les plus féroces. On peut adoucir un
 « tyran par des caresses , mais la vaine gloire traite avec plus de dureté ses
 « sujets les plus soumis. Lorsqu'elle rencontre un esprit docile à ses inspi-
 « rations , elle veut , qu'en toutes choses il suive ses ordres. Elle a une
 « compagne , que l'on doit regarder comme sa fille : c'est l'arrogance , qui
 « naît de la vaine gloire , lorsque celle-ci a été bien accueillie , et qu'elle
 « s'est parfaitement établie dans l'âme. L'une est aussi propre que l'autre
 « à jeter dans le précipice ceux qui s'y attachent. » L'autre passage , qui
 se trouve au livre III (*Advers. oppugnatores vite monast.* , n° v , tom. 1 ,
 pag. 84 , édit. Montf.) , n'est pas moins expressif. « En exhortant son fils
 à l'étude de l'éloquence , il n'est pas de père qui ne lui tienne ce langage :
 « Voyez cet homme , né dans la fange , que l'art de la parole a élevé aux
 « plus grandes charges de l'État ; il a amassé des richesses immenses ; il a
 « fait une alliance avantageuse , il a formé une bonne maison : tout le monde
 « le respecte et l'honore. S'agit-il de l'étude des langues , un autre dira :
 « Voyez cet homme , instruit dans les langues savantes , il figure à la cour ,
 « il a part aux affaires. C'est toujours sur des objets de vaine gloire qu'on
 « jette les yeux , mais on ne fait aucune mention des Saints qui habitent le
 « ciel ; ou , si quelqu'un en parle , on le regarde comme un homme qui veut
 « renverser les idées communes. Lorsque vous entretenez ainsi vos enfants ,
 « vous leur vantez ce qui est la source de tous les maux ; vous voulez les
 « soumettre à deux tyrans cruels , l'amour des richesses et celui de la vaine
 « gloire , qui est le pire. L'un d'eux suffit pour pervertir la jeunesse ; mais
 « lorsque l'un et l'autre l'attaquent à la fois , ce sont deux torrents réunis
 « qui charrient tant d'épines , de sable et de limon , qu'ils reudent l'âme ab-

« solument stérile en bonnes œuvres. » Ce sont là des vérités reconnues par les écrivains profanes, etc. Saint Grégoire de Nazianze prend un autre tour pour décrier la vaine gloire. Il veut qu'on permette aux politiques et aux mondains l'usage de cette passion, parce que toutes leurs espérances se bornent au bonheur de la vie présente. Mais l'homme spirituel, le chrétien, qui n'a que le salut éternel en vue, et qui ne fait pas que de ce qui peut y conduire, doit mépriser la gloire, parce qu'elle est totalement inutile pour arriver à ce but (*Voy. l'Orais. xix, pag. 300*).

(XIX) Pag. 272. Les fautes de ceux de nos collègues que nous n'aimons pas

Aristote (*Rethor.*, lib. II, cap. XXIV.) appelle ce bas sentiment *καίριον*, une satisfaction, causée par la connoissance que nous avons des maux d'autrui. Dans Cicéron (*Tuscul. IV, cap. IX.*), il est exprimé par *malevolentia*, malveillance, que cet orateur définit : un plaisir provenant du mal d'autrui, lors même qu'il ne nous procure aucun bien : *Voluptas ex malo alterius, sine emolumento suo*. Notre saint docteur joint le plaisir causé par les fautes du prochain, avec le chagrin des bonnes œuvres qu'on lui voit faire. C'est ainsi qu'Aristote fait marcher de pair ces deux sentiments : « Celui, dit-il (*loc. cit.*), qui se complait dans le mal d'autrui, est » pareillement jaloux de son bien. » Saint Basile (*Epist. XXII, n° III, pag. 100*) nous exhorte à ne point envier les louanges que l'on donne au prochain, et à ne point nous réjouir de ses défauts. « La charité chrétienne, » ajoute-t-il, doit au contraire nous engager à nous affliger des défauts de » nos frères, et à nous réjouir de leurs bonnes œuvres. — Gardez-vous, dit » saint Grégoire de Nazianze, de rire de la chute de votre prochain, mais » tendez-lui la main, et faites ce que vous pourrez pour le relever. » (*Orat. XLIII, pag. 702*).

(XX) *Ibid.* Chagrins jaloux des succès et des talents des autres

Saint Jean Chrysostôme (*Hom. IV, de Lazaro, tom. II, pag. 759, edit. Montf.*) observe que le chagrin que l'on a des succès du prochain, est un sentiment injuste, le propre de l'envie. « Cette passion, dit-il, est ennemie

» des honneurs qu'on rend au prochain. L'envieux aimeroit mieux souffrir
 » toutes sortes de maux, que de voir ses rivaux couronnés de gloire, dans
 » le cas même où ils y auroient quelque part. Y a-t-il quelque chose de plus
 » bas qu'un pareil sentiment ? » On lit dans saint Basile (*Hom. de Invidia*,
 tom. II, n° III, pag. 92), « qu'il n'y a rien de plus pernicieux que l'envie.
 » C'est la corruption des mœurs, la peste de la nature, l'ennemie des dons
 » que Dieu répand sur les hommes, et une révolte contre cet Etre su-
 » prême.... » M. Giacomelli prend occasion du sujet, pour corriger une faute
 qui se trouve dans la traduction de Billius, de ce passage de saint Isidore
 de Peluse (*Epist. ccxxiv*, lib. II, pag. 311), dont le sens doit être: « Lors-
 » qu'on n'est point en butte aux traits de l'envie, il est vrai qu'on ne souffre
 » pas, mais aussi l'on n'acquiert point de gloire. Je ne fais aucun cas, ni
 » pour moi ni pour mes amis, de ces actions qui ne sont pas dignes d'être
 » enviées ».

(XXI) Pag. 282. Les pauvres, on les méprise

S. Isidore de Peluse (lib. I, epist. cccclxxi) abaisse l'orgueil des grands,
 en leur faisant observer « que tous les hommes sont égaux, pour ce qui
 » concerne la nature, la foi et le compte que chacun doit rendre de ses
 » actions, dans le jugement futur ». Cette pensée, renfermée ainsi en peu
 de paroles, a un grand sens. Saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxv*, pag.
 436) la développe en ces termes : « A parler naturellement et philosophi-
 » quement, c'est pour tous les hommes également que le firmament a été
 » créé, de même que le cours du soleil et de la lune, l'ordre et la disposi-
 » tion des astres, le partage des jours et des nuits; les vicissitudes
 » des saisons; les pluies et les avantages qui en résultent; les influences
 » de l'air; l'écoulement des eaux, qui portent partout l'abondance et
 » les richesses. La terre est notre mère commune, et doit nous servir à
 » tous de tombeau. Nous en avons été tirés les uns et les autres, et nous
 » y rentrerons indistinctement. Nous aurions dû mettre au premier rang
 » des choses qui nous sont encore communes, la loi, les prophètes, les
 » souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous sommes tous
 » régénérés, comme nous avons tous participé au péché d'Adam, etc. » Il
 » y a trois genres de noblesse, dit-il ailleurs (*Orat. xxviii*, pag. 480);
 » l'un dérive de notre origine céleste, qui nous rend tous également nobles;
 » le second provient de la chair, qui, étant corruptible de sa nature, ne

« sauroit, je pense, anoblir personne; le troisième naît de la différence qui
 « est entre le vice et la vertu : nous y participons plus ou moins, selon que
 « nous avons eu plus ou moins d'attention à ne point défigurer en nous l'i-
 « mage de Dieu. Cette noblesse sera précieuse aux yeux des vrais sages et
 « des vrais philosophes ». Le même Père dit encore (*Orat. cit.* xxv, pag.
 438) : « Si l'on considère notre naissance en ce monde, nous sortons tous
 « de la poussière ; mais si l'on a égard à cet esprit de vie qui nous anime,
 « dont il nous est ordonné de conserver l'intégrité, et par rapport auquel
 « je dois me mettre en état de rendre compte de cette noblesse que le ciel
 « m'a donnée, on peut appeler nobles tous ceux qui, par la pratique de
 « la vertu et par la conformité de leur vie avec leur divin modèle, auront
 « maintenu leur âme dans sa pureté originelle. On regardera, au contraire,
 « comme ignobles, tous ceux qui auront défiguré leur âme par la contagion
 « du vice, et qui y auroient eux-mêmes imprimé la forme du serpent.
 « Quant à ces divers degrés de noblesse, qui regardent cette vie et que nous
 « tenons de nos parents, ce ne sont que des décorations théâtrales.

(XXII) Pag. 282. Les riches, on rampe à leurs
 pieds

C'est ainsi que le même saint Isidore de Péluse (*lib. II, Epist. cxxv*)
 s'exprime sur ce sujet : « Le nom de l'épiscopat, et ce qui l'exprime, étant
 « d'institution divine, il n'y a point de charges ou de dignités qui puissent
 « lui être comparées ; et le petit nombre de personnes qui en sont dignes
 « ne doivent pas le regarder comme un gouvernement tyrannique, auquel
 « tout soit permis, mais comme une administration paternelle. Quelques-
 « uns en ont fait une domination impérieuse, selon laquelle ils croient
 « avoir la liberté de tout dire. Or il est bon que l'on sache que ce poste si
 « considéré aujourd'hui, si brigué, que l'on recherche avec tant d'ardeur,
 « et que l'on obtient même avec assez de facilité, ne paroît pas digne de
 « cet empressement aux hommes qui pensent ; ils le regardent plutôt comme
 « un châtement infligé à ceux qui en sont pourvus, que comme une dis-
 « tinction honorable. Il est vrai qu'un évêque commande à quelques per-
 « sonnes, mais il en est d'autres auxquelles il obéit ; il peut faire de la
 « peine aux uns, et se voit obligé de caresser les autres. Tantôt il est craint
 « et haï, et tantôt il craint et rampe lui-même. » Saint Grégoire de Nazianze

compare les évêques qui ont trop de déférence pour les grands et les puissants du siècle, à ces juges iniques qui pardonnent à ceux-ci les plus grands crimes, tandis qu'ils punissent les plus petites fautes dans les gens du peuple (*Orat. vi*, pag. 138).

(XXIII) Pag. 283. Tels sont, et je n'ai pas tout dit

Dans tous les siècles de l'Eglise, il s'est trouvé de l'ivraie mêlée avec le bon grain. Dieu, dont les desseins sont au-dessus de notre compréhension, permet que cela arrive, non-seulement parmi les chrétiens en général, mais encore dans la portion chérie de son domaine, qui est le clergé. Gildas, surnommé le Sage, auteur du sixième siècle (*in Epist. de excidio Britannia et increpat. ad Clerum*, tom. VIII, *Biblioth. Patr. et int. Script. Historiæ Britannicæ*, Thom. Gale, pag. 23) fait, comme ici saint Jean Chrysostôme, l'énumération des vices qui régnoient parmi les ecclésiastiques de son temps en Angleterre : « Nos prêtres, dit-il, donnent aux » peuples de très-mauvais exemples, en s'abandonnant à toutes sortes » d'excès. Ils célèbrent rarement les divins mystères, et n'apportent jamais » à l'autel un cœur entièrement pur. Ils n'ont garde de reprendre le peuple, » qu'ils imitent dans ses déportements. Ils méprisent les préceptes de Jésus-Christ, et ne songent qu'à assouvir leurs convoitises..... Ils traitent » la vérité comme une ennemie, et ils font accueil au mensonge, qui leur » est cher ; ils regardent de mauvais œil, et comme des serpents, les gens » de bien qui sont pauvres ; et, perdant toute pudeur, ils rèverent, comme » des Anges du ciel, les plus grands scélérats, s'ils sont riches. Ils prêchent » du bout des lèvres la nécessité de l'aumône, mais ils ne donnent jamais » une obole aux indigents. Ils gardent le silence sur les crimes les plus » énormes qu'ils voient commettre au peuple, mais ils exagèrent les » fautes que l'on commet à leur égard, comme des injures faites à Jésus-Christ. » On trouve, dans les siècles suivants, un saint Pierre Damien, un Pierre de Blois, un saint Bernard, ou un Gaufrid à qui l'on attribue les déclamations, recueillies parmi les œuvres de ce saint : ces auteurs taxent les ecclésiastiques d'avarice et d'ambition. Nous avons une lettre de saint Jérôme (*ad Nepotianum*) où il donne des avis aux clercs, pour meuer une vie sainte et édifiante ; mais cette lettre est tournée de manière que l'on

voit bien qu'il cherche à noter les vices qui déshonoroient alors le clergé. C'est ainsi qu'il reprend, sous son propre nom, leur orgueil et la mollesse de leur vie. « Né dans une maison pauvre, dit-il, et sous un toit rustique, » moi, qui avois à peine du pain et du millet, pour rassasier une faim pressante, je dédaigne aujourd'hui la pure farine et le miel. Je connois les noms et les qualités de diverses espèces de poissons. Je distingue, au goût, de quel pays vient tel gibier. Les mets rares, servis même avec profusion, sont ceux que j'aime. » Saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxvii*, pag. 464) décrit ainsi les manières trop mondaines de quelques prêtres de son temps : « Je ne suis pas, dit-il, de ces agréables, qui captent la bienveillance des hommes par des flatteries, comme il arrive à quelques-uns de nos prêtres. La Religion, dans leurs mains, de simple qu'elle est, devient artificieuse : ils ont formé une nouvelle espèce de code politique, en liant les maximes du moude et du théâtre avec celles du sanctuaire. Les décisions de ce code ne sont point connues du vulgaire. Nos prêtres jouent, si j'ose le dire, la comédie, et font deux personnages très différents. Ils ont une manière de se conduire vis-à-vis du public, et une autre vis-à-vis de certaines personnes. La première est une action théâtrale, dont ils se moquent en secret ; la seconde, dont on fait plus de cas, se borne à ce qu'ils appellent l'esprit de la religion. » Le saint évêque traite le même sujet, dans le poëme (*de Vita sua Carmin.*) en ces termes :

« Le Temps, qui ne respecte rien,
 « A presque anéanti toute sorte de bien.
 « C'est ainsi qu'un torrent, dans sa course fouguese,
 « Ne laisse dans les champs qu'une eau sale et fangeuse.
 « Ce n'est pas tant, hélas ! des peuples ignorants
 « Que je plains les excès et les égarements.
 « Je le dis à regret, et c'est là ma surprise,
 « Votre ordre est corrompu, ministres de l'Eglise.
 « De ces tristes brebis vous êtes les pasteurs ;
 « C'est à vous de former leurs esprits et leurs cœurs.
 « Vous leur devez le pain de la parole sainte,
 « Et de la faim votre âme elle-même est atteinte.
 « Votre main doit guérir les maux de vos sujets ;
 « Et je vous aperçois percé de mille traits. »

Dans le temps même des plus rudes persécutions, telle que fut celle de Maximin, Eusèbe raconte (*de Martyrib. Palestinæ*), qu'il y eut dans cette partie de l'Orient de vives dissensions parmi les chrétiens ; car, après avoir parlé des mauvais traitements que les évêques éprouvèrent de la part des idolâtres, il ajoute « qu'on vit alors une infinité de désordres causés » par l'ambition de quelques personnes ; qu'il se fit des ordinations sans » examen, et contre les règles ; que les confesseurs étoient peu d'accord » entre eux ; que de jeunes séditeux firent des bragues et des complots » contre les ordonnances de l'Eglise, inventèrent nouveautés sur nouvean- » tés, et mirent le comble aux maux qui étoient la suite de la persécution ». Les textes que l'on vient de citer, et plusieurs autres qu'on pourroit y joindre, prouvent que, dans tous les siècles, la partie de l'Eglise qui devoit être la plus saine, c'est-à-dire le clergé, a vécu dans le désordre et le relâchement, jusqu'au point de paroître quelquefois entièrement corrompue, comme, par exemple, dans les dixième et onzième siècles. Malgré tous ces déréglemens, il n'est venu en pensée à personne, si ce n'est à des novateurs, d'en prendre occasion de se séparer de l'Eglise, et de faire un corps à part. C'est en vain qu'ils s'efforcent de déguiser leur passion sous le masque du zèle, en supposant qu'ils ont été forcés à cette séparation par les mouvemens de leur conscience. On peut leur rappeler ici, ce que saint Jean Chrysostôme dit un peu plus bas : qu'il ne prétend point imputer de pareils désordres à tous les ecclésiastiques ; que le plus grand nombre a échappé aux filets du démon, et qu'il y auroit encore plus d'extravagance à rendre le sacerdoce responsable de ces abus. Ajoutons ce qu'on lit dans l'Homélie xxxiv^e de notre saint docteur, sur ces paroles de l'Apôtre : *Obéissez à vos supérieurs (ad Hebr. xiii)*. « Ne concluons pas que l'on » peut désobéir à un supérieur qui fait mal. S'il s'agissoit d'erreur dans la » foi, il faudroit sans doute le fuir, fût-ce même un Ange descendu du » ciel, plutôt qu'un homme. Mais lorsqu'il est seulement question des » mœurs, il n'en va pas de même. Souvenons-nous de l'avertissement de » Jésus-Christ qui nous dit, que les Scribes et les Pharisiens se sont assis » sur la chaire de Moïse, mais qu'il faut pratiquer ce qu'ils enseignent, » sans imiter leurs actions. Leur mauvaise conduite ne nous nuira pas. » Pourquoi ? Parce qu'elle est universellement connue, et qu'en les suppo- » sant dix mille fois plus méchants qu'ils ne sont, ils ne nous prêcheront » jamais le mal. Il faut raisonner autrement de ce qui regarde les erreurs

« sur la foi , qui , n'étant pas connues de tout le monde , peuvent accrédi-
 « ter le débit d'une fausse doctrine. Ces autres paroles du Sauveur : *Ne*
« jugez point , si vous ne voulez pas être jugés , doivent se rapporter aux
 « mœurs et non à la croyance ; car le Sauveur ajoute : *Pourquoi voyez-*
« vous une paille dans l'œil de votre frère , tandis que vous n'apercevez
« pas la poutre qui est dans le vôtre ? Ce qui fait voir qu'il ne parle que
 « des œuvres et non du dogme. »

(XXIV) Pag. 283. Les femmes s'emparent de la puissance

Saint Jean Chrysostôme connu, par sa propre expérience, ce que quelques ecclésiastiques sont capables de faire, par complaisance pour les femmes, lorsque, étant persécuté par Eudoxie, ses collègues l'obligèrent de quitter son siège.

(XXV) *Ibid.* Ce sont elles qui les nomment ou les déplacent à leur gré

On trouve plusieurs exemples de cet abus dans la seule Théodora , femme de l'empereur Justinien. Elle avoit acquis une telle autorité , selon Procope (*Hist. Arc.*, pag. 77), qu'elle disposoit de toutes les charges et de tous les évêchés , dont elle ne gratifioit que des sujets sans mérite et sans probité , mais disposés à exécuter toutes ses volontés au moindre signe. Voy. l'ouvrage de Nicolas Aleman , page 84 , où il fait l'énumération des évêques placés ou dépouillés par cette impératrice.

(XXVI) Pag. 284. Elles à qui l'Apôtre ne permet pas même d'y parler

Le texte de saint Paul , dont il est ici question , est dans la première épître aux Corinthiens , chap. xiv , vers. xxxiv : « Que les femmes se taisent dans
 « les églises , parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler , mais qu'elles
 « doivent être soumises , selon que la loi l'ordonne. Que si elles veulent
 « s'instruire de quelque chose , qu'elles le demandent à leurs maris ; car
 « il est honteux aux femmes de parler dans l'église. » Le concile de

Carthage, tenu en 314, a fait un canon sur ce sujet : c'est le xcix^e.
 « Une femme, quelque instruite et quelque sainte qu'elle puisse être, ne doit
 » pas se mêler d'enseigner ».

(XXVII) Pag. 286. Des plus violentes séditions
 que nos évêques y avoient fomentées

Il y a divers exemples de ces désordres, dans l'Histoire ecclésiastique. On voit dans saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxi, in *Encom. S. Athanas.*, pag. 377), qu'il y avoit ordinairement du sang répandu, lorsqu'on procédoit à l'élection d'un évêque. Ce docteur dit que l'élection de saint Athanase fut faite avec le consentement de tout le peuple, selon la forme apostolique qui avoit été suivie dans la promotion de saint Marc au siège d'Alexandrie, et non suivant la forme irrégulière, qui s'est établie depuis, d'employer la force et de répandre du sang.

(XXVIII) Pag. 287. S'en punir soi-même en se
 démettant

C'est l'exemple qu'a donné saint Grégoire de Nazianze, après qu'il fut monté sur le siège de Constantinople. Lorsqu'il eut appris que quelques personnes s'opposoient à son élection, il quitta volontairement sa place, comme le rapporte Sozomène (*Hist. eccles.*, lib vii, cap. vii). L'historien ajoute « que le saint ne s'enflamma point d'orgueil, à cause de son élo-
 » quence, et qu'il ne se fit pas un point d'honneur de présider dans une
 » église qui l'avoit élu dans un temps où elle étoit à la veille de sa perte ;
 » mais que les évêques lui ayant redemandé le dépôt qu'on lui avoit confié,
 » il le rendit sans peine, et sans tenir compte des fatigues et des périls qu'il
 » avoit essayés en combattant l'hérésie ».

(XXIX) Pag. 288. Qui désire l'épiscopat, dé-
 sire une bonne œuvre

Ce texte est si important, qu'on nous saura gré de rapporter ici un passage de saint Isidore (*Epist.* ccxvi, *lib.* iiii), qui l'explique très clairement.
 « On doit regarder comme des insensés ceux qui, ne comprenant pas le sens

« de ces paroles de l'Apôtre et sa profonde sagesse , ont la témérité de leur
 « donner une fausse interprétation. Enivrés du désir de dominer , ils di-
 « sent qu'il est écrit , qu'en souhaitant l'épiscopat , on souhaite quelque
 « chose de bon. J'avoue que ce texte est dans l'Écriture ; mais je nie qu'il
 « doive être pris dans le sens qu'on allègue. Ce que dit saint Paul , immé-
 « diatement après , est bien propre à réprimer un pareil désir. Il n'appar-
 « tient pas à tout le monde d'exercer un pouvoir supérieur à celui de la
 « royauté. Car celui-là regarde le gouvernement des choses divines , et ce-
 « lui-ci le gouvernement des choses terrestres. L'épiscopat ne convient qu'à
 « ce petit nombre de personnes , qui sont pour le moins autant supérieures
 « à leurs sujets que les bergers sont au-dessus de leurs troupeaux. Que dit
 « donc l'Apôtre ? *Il faut que l'évêque soit irrépréhensible , sobre , chaste ,*
 « *modeste , porté à exercer l'hospitalité , docte , patient ; qu'il ne soit*
 « *point sujet au vin , ni d'humeur à maltraiter qui que ce soit , mais doux ,*
 « *éloigné des contestations et de l'avarice ; qu'il gouverne bien sa propre*
 « *maison ; qu'il tienne ses enfants dans la soumission et le respect conve-*
 « *nables. Que si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre famille , com-*
 « *ment pourra-t-il conduire l'Église de Dieu ? Il faut encore que ce ne*
 « *soit pas un néophyte , de peur qu'en s'élevant orgueilleusement , il ne*
 « *tombe dans la condamnation du démon.* Or , y a-t-il une de ces qualités
 « qui convienne au plus grand nombre , et qui puisse leur faire désirer une
 « charge si supérieure à leurs forces ? Leur vie est-elle irrépréhensible ? Sont-
 « ils assez vigilants , ont-ils retiré leur âme du sommeil profond où elle étoit
 « plongée ? Sont-ils si remarquables par leur pureté , que non-seulement toutes
 « leurs pensées soient chastes , mais qu'ils puissent , en gardant seulement le
 « silence , inspirer de la retenue à ces libertins furieux que possède le démon
 « de l'impudicité ? Sont-ils doués de cette modestie qui fait qu'un geste , un
 « regard , une parole impose aux autres ? Car il faut qu'un évêque soit
 « comme un miroir de sagesse. Sont-ils portés à l'hospitalité , jusqu'au point
 « de faire manger à leur table les pauvres mêmes qu'ils ne connoissent pas ?
 « Sont-ils si capables d'instruire , en conséquence de leur application à l'é-
 « tude , que la grâce de Dieu semble descendue sur eux , et faire couler sur
 « leur langue une source d'éloquence ? Sont-ils si modérés qu'ils n'aient ja-
 « mais fait d'injures à qui que ce soit ? Sont-ils désintéressés jusqu'à faire
 « part aux indigents des biens qu'ils ont légitimement acquis ? Sont-ils pa-
 « tients jusqu'à souffrir les injures de ceux qui les outragent et qui les ac-

« cuser à tort ? Trouve-t-on chez eux ces grandes qualités qui entrent dans
 « la description que nous fait saint Paul d'un bon pasteur ? Quelle folie à
 « eux d'aspirer à un si haut rang ! Ne devraient-ils pas se contenter d'être
 « dans la classe des sujets ? Encore si les choses étoient dans la règle, il
 « seroit juste de les punir de leurs excès, en les excluant même de cette
 « classe. Faut-il qu'ils désirent un état si peu convenable à leurs disposi-
 « tions, et qu'ils nourrissent en eux l'ambition de parvenir à l'épiscopat ?
 « Tandis que l'Apôtre s'efforce d'étouffer ce désir insensé, ils osent le citer
 « en témoignage, comme s'il favorisoit leurs vues insensées. Je voudrois
 « m'empêcher ici de m'élever contre ces téméraires, et de leur démontrer
 « qu'on doit retrancher du nombre des chrétiens ceux qui déshonorent
 « les saintes Écritures, et qui traitent en jouant des matières aussi sé-
 « ricuses ; mais j'ai autant de peine à retenir mon indignation, qu'on en
 « éprouve à arrêter un cheval qui court à toute bride dans la plaine.
 « Revenons donc à l'explication des paroles de l'Apôtre. Qu'a voulu dire
 « cet homme divin, ce génie si pénétrant, ce ministre fidèle, qui a exercé
 « les fonctions épiscopales avec tant de succès ? *Si quelqu'un désire l'é-*
 « *piscopat ;* il n'a pas dit *que chacun le désire.* Il n'ordonne point, il ne
 « commande point, il ne fait point une loi. Mais il savoit qu'il y a des am-
 « bitieux que dévore la soif de commander, qui aspirent au gouvernement
 « sans vouloir devenir vertueux et sans prendre garde aux sueurs, aux fa-
 « tiques, aux dangers, aux soins, à la vigilance qu'exige l'épiscopat : les
 « sujets ne pouvant être secourus que par leur évêque dans leurs besoins.
 « Et quels sont ces besoins ? Examiner ceux qui ont été consacrés à Dieu,
 « nourrir ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir
 « ceux qui sont nus, défendre ceux qui sont persécutés, assister les orphe-
 « lins, protéger les veuves ; châtier ceux qui commettent des injustices, ar-
 « rêter les entreprises de ceux qui veulent s'élever au-dessus des lois ; avoir
 « soin des malades, donner des préservatifs à ceux qui sont exposés à des
 « tentations ; délivrer les prisonniers, consoler les malheureux, relever
 « ceux qui tombent. Puisque ce sont là les principaux devoirs de l'épisco-
 « pat, car il n'est pas possible de les compter tous, et que plusieurs, le
 « regardant comme un gouvernement agréable, un état de repos et de dé-
 « lices, sans faire attention à ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à l'excellence
 « de cette dignité, s'empressent d'y parvenir, l'Apôtre met un frein à leur
 « dangereuse cupidité. Il les avertit de ne se pas charger inconsidérément

» d'un poids qui surpasse leurs forces, en leur disant : *Si quelqu'un désire*
 » *l'épiscopat, il désire un saint ministère.* Il ne dit pas : *Vous ferez bien*
 » *de le désirer*, comme il n'auroit pas manqué de le déclarer, s'il avoit
 » voulu louer non la chose mais la personne qui la désire; mais il annonce
 » simplement qu'en désirant l'épiscopat, on désire une œuvre bonne et
 » sainte. Or, sans parler de la difficulté de bien gouverner, comme le re-
 » connoissent non-seulement les plus sages d'entre les païens, mais les saintes
 » Écritures mêmes, qui nous disent qu'il est difficile de trouver un homme
 » fidèle, je me contenterai de vous rappeler ce que tout le monde sait :
 » Que l'épiscopat est un état de travail et non de repos; de sollicitude et
 » non de délices; que c'est une administration dont on doit rendre compte,
 » et non une puissance indépendante; un gouvernement paternel, et non
 » un pouvoir tyrannique; une charge économique, et non une dignité
 » qui donne la licence de tout faire sans craindre de censure. J'estime
 » infiniment le ministère épiscopal, parce qu'il est d'institution divine;
 » mais je ne loue pas ceux qui le désirent, parce qu'il est trop périlleux.
 » Je ne dis pas, vous faites bien de le désirer; car les hommes les plus ver-
 » tueux, loin de nourrir en eux ce désir, doivent l'écarter de toutes leurs
 » forces. Prenez exemple sur saint Paul. Après tant d'épreuves dans cette
 » carrière, tant de sueurs, tant de travaux, exposé comme il étoit aux in-
 » jures, aux mauvais traitements, aux embûches pour empêcher qu'aucun
 » de ceux qui avoient été confiés à ses soins ne vint à périr; voyez comme
 » il prend à tâche d'intimider ceux qui désirent le commandement. Il leur
 » représente qu'ils ne connoissent pas les maux qu'ils auront à endurer, et
 » qu'il ne suffit pas de faire attention aux honneurs qu'on rendra à leur
 » dignité. Il s'écrie avec transport : Si quelqu'un désire l'épiscopat, qu'il
 » considère les travaux qui l'accompagnent, et qu'il examine s'il pourra les
 » soutenir; qu'il compte les dangers auxquels il s'expose, les ennemis vi-
 » sibles et invisibles qu'il aura à combattre..... Celui qui voudra jouir des
 » honneurs de la place, sans en remplir les devoirs, se verra en butte
 » à mille accusations, et sera peut-être déposé. Voilà pour ce monde.
 » Mais dans l'autre, il sera repris hautement, au tribunal redoutable du
 » juge souverain et incorruptible. Ceux qui ont eu faim s'écrieront : Il ne
 » nous a pas donné les aliments qui nous étoient nécessaires; il a vécu dans
 » les plaisirs, il n'a songé qu'à amasser de l'argent, dont il s'est servi pour
 » réussir dans ses projets ambitieux. Ceux qui ont été nus diront : Ce prélat

« a été plus froid pour nous que l'hiver même ; les malades : il nous a paru
 « plus insupportable que notre maladie ; les orphelins : il ne nous a jamais
 « accordé sa protection : les veuves , il ne nous a jamais dit une parole de
 « consolation ; ceux qui ont été prisonniers : il n'a jamais répandu sur nous
 « une larme de compassion ; les malheureux : il n'a jamais étendu la main
 « pour nous seconrir. En un mot , tous ceux qui auront vécu sous son
 « épiscopat , s'élèveront contre lui. Que fera le juste Juge ? Croyez-vous
 « qu'il ne punira pas plus sévèrement un évêque , que son éminente dignité
 « n'aura pas rendu meilleur ? Personne ne pensera le contraire ; et si quel-
 « qu'un en doute , je lui montrerai sa sentence écrite : *Il sera séparé , et*
 « *mis au rang des infidèles*. Après avoir réfléchi sur toutes ces choses , gar-
 « dons-nous de nous jouer en rien de ce qui a rapport au saint ministère ;
 « car , puisque nous ne pouvons pas même nous rendre un bon compte
 « de nos actions personnelles , comment pourrons-nous répondre aux re-
 « proches de tout un peuple ? »

(XXX) Pag. 288. Pour assurer le libre exer-
 cice de ses devoirs

Horace a dit (lib. 1 , *Epist.* XVI , vers. LV) :

.... *Qui cupiet , metuet quoque porrò ;*
Qui metuens vivit , liber mihi non erit unquam.

Lorsqu'on désire , on craint ; et qui craint n'est plus libre .

(XXXI) Pag. 291. Qu'un évêque soit sobre ,
 modeste , circonspect et clairvoyant

Un évêque , dit saint Isidore (*Epist.* CXLIX , pag. 61) , doit avoir l'œil
 sur tout. Et dans l'*Epist.* CLI : Il faut qu'il ressemble à ces animaux que la
 nature a pourvus d'une multitude d'yeux , et que rien n'échappe à sa
 vue.

(XXXII) Pag. 294. Emporté loin du devoir
 par la fougue qui l'entraîne

Selon saint Thomas (1. 2. *Quæst.* XXIV , art. III , ad 1.) on peut consi-

dérègler les passions dans trois états, relativement au jugement de la raison : 1° Quand elles préviennent la raison, et qu'elles l'offusquent ; 2° quand la raison prévaut, et qu'elle entraîne la partie inférieure ; 3° quand l'homme, éclairé par la raison, prend le parti de suivre le mouvement de la passion, pour agir plus promptement, à l'aide de l'appétit sensitif ; alors la passion de l'âme ajoute à la perfection de la raison. C'est faire un bon usage de la passion, par exemple, de la colère, qui, comme dit saint Isidore (lib. 1, *Epist.* cclxxx), nous a été donnée par le Créateur pour fortifier l'âme contre l'indolence et l'inertie du corps. Saint Basile dit (*Hom. adv. eos qui irascuntur*, tom. II, pag. 88) : « que la colère est le nerf de l'âme, et qu'elle » lui donne la force de se porter avec vivacité au bien. Cette passion, trou- » vant quelquefois l'âme dissipée par le plaisir, fait sur elle ce que la trempe » fait sur le fer : de molle et de paresseuse qu'elle étoit, elle la rend plus » ferme et plus courageuse. Si l'on ne s'indignoit point contre les méchants, » on ne les haïroit pas autant qu'ils le méritent. Or, l'amour de la vertu » et la haine du péché, doivent marcher d'un pas égal. » Saint Isidore nous dit encore (lib. II, *Epist.* ccxxxix) : « Que la colère nous a été donnée, non » pour que nous péchions, mais pour nous opposer aux péchés d'autrui ; » non pour qu'elle devienne une passion vicieuse et une maladie, mais » comme un remède propre à étouffer les autres passions. Mais nous en » abusons en l'employant à des usages illicites, et nous changeons un mé- » dicament en poison. » Platon admet dans l'homme (*de legib. lib. IV*, pag. 306, edit. cantabr. 1723), outre la partie raisonnable et la concupiscible, une troisième, appelée irascible, qu'il dit « être faite pour aider la » partie raisonnable, lorsque celle-ci n'a pas été corrompue par une mau- » vaise éducation. » Théodoret enseigne également (*Curat. Græc. affect., Serm. V, de naturâ homin.*, pag. 558) « que l'irascible a été donnée » pour compagne à la raison, afin qu'elle tempère l'excès de la partie » concupiscible. L'irascible est comme un cheval vigoureux, qui tire à lui » la concupiscible, lorsqu'elle veut aller au-delà des bornes du devoir. » Comme le froid et le chaud, qui sont contraires, prennent une juste tem- » pérature quand ils sont mêlés ; de même l'irascible et la concupiscible » se balancent mutuellement. » Némésius (*de Nat. hom. cap. xxxi*, pag. 201) regarde la colère comme le corps-de-garde de la raison. « Parce que, » dit-il, lorsque la raison juge qu'une action n'est pas bien, la colère se » présente pour servir son ressentiment. Mais il faut, pour cela, que l'ordre

« naturel, qui doit régner entre elles, n'ait point été perverti. » Voici ce que dit saint Basile sur ce sujet (*Hom. cit.*, pag. 83). « Les personnes en colère ne se connoissent pas elles-mêmes, ni aucun de ceux qu'elles voient le plus souvent. Semblables à un torrent, qui entraîne dans la plaine tout ce qu'il rencontre, les transports de la colère ne connoissent point de digue, et franchissent tous les obstacles. Ils ne respectent ni la vieillesse, ni la vertu, ni le sang, ni les bienfaits reçus, ni toute autre chose qui seroit digne des plus grands égards. La colère est une courte fureur. Ceux qui s'y laissent emporter, se jettent souvent dans un péril évident, dont l'euvie de se venger leur dérobe la vue. »

(XXXIII) *Ibid.* C'est pour lui une volupté brutale.....

Dans cette phrase du saint docteur, la délectation qui accompagne la colère est exprimée de même que le plaisir sensuel, par le mot *ἡδονή*, volupté. Montfaucon n'a pas fait sentir, en traduisant ce texte, les deux sens dans lesquels ce mot doit être pris; ce qui cause beaucoup d'obscurité dans sa traduction, que voici : « La colère est une espèce de volupté, qui tyrannise l'esprit plus que la volupté. » *Voluptas quædam est animi exardescencia, et voluptate majorem in animo exercet tyrannidem.* Brice s'exprime plus clairement, en disant : *Est enim quædam voluptas iræ exardescencia, cujus tyrannis in humanum animum, voluptatis tyrannide crudelior, truculentiorque est.* « La colère donne une sorte de plaisir, dont la tyrannie affecte plus fortement et plus cruellement l'esprit de l'homme que celle de la volupté. » Aristote (lib. 11, cap. 11, *Rethoric.*) a parlé de cette délectation que produit la colère. On voit donc que saint Jean Chrysostôme compare ce plaisir qui naît de la colère, avec celui qui naît de la volupté sensuelle; et que, selon le saint docteur, le premier est plus violent que le second : ce qui prouve qu'il a pris le mot *ἡδονή* en deux sens différents; autrement sa phrase seroit inintelligible.

(XXXIV) Les outrages et les téméraires provocations

Saint Isidore de Péluse (lib. 1, *Epist. cxxxix*) dit, que quand on s'abandonne aux mouvements de la colère, le démon grossit à nos yeux ce

qui s'est passé, nous porte à la vengeance et à l'inimitié, nous suggère des griefs ou des sujets d'accusation, nous rappelle le souvenir des injures reçues, et engendre mille maux.

(XXXV) Pag. 296. Quand on ne peut pas commander à la sienne

On connoit le proverbe employé par Jésus-Christ même : « Médecin : guéris-toi toi-même. » Platon dit, à ce sujet, dans sa *République* (lib. ix, pag. 249), que celui qui ne sait pas se conduire, n'est pas propre à gouverner les autres, et qu'il ressemble à un malade qui, pouvant à peine se soutenir lui-même, voudroit porter des remèdes aux autres.

(XXXVI) Pag. 297. A répandre parmi les peuples le relâchement et la négligence dans l'observation du devoir

« Vous savez, dit saint Basile (*Epist. ad Amphilo-chium* cxc, tom. iiii, pag. 282), que les mœurs des inférieurs sont ordinairement montées sur les actions des supérieurs. » Platon (*de Legib.*, lib. iv, pag. 541, *in fin.* s^o dit. Basil. ap. Valder) montre que les mœurs des citoyens dépendent tellement de celles du prince, qu'il peut, à son gré, les changer très promptement en bien ou en mal. « Il faut, dit-il, que le souverain marche le premier dans la route qu'il veut faire prendre à ses sujets, et que, servant de modèle à tous, il les engage par ses actions et par ses paroles, louant ceux qui l'imitent, et blâmant, ou regardant de mauvais œil, ceux qui ne se conforment pas à sa conduite. » Cicéron établit la même maxime, dans ses *Épîtres* (*ad divers.*, lib. i, *Epist.* ix); et Saint Grégoire de Nazianze (*in Apolog.*, pag. vi) observe, par rapport aux évêques, que les peuples sont portés à suivre leurs exemples, surtout en mal, avec plus de facilité que le drap ne prend la couleur dans la teinture, ou que l'air ne s'apprête des odeurs et des exhalaisons qui s'élèvent dans l'atmosphère.

(XXXVII) Pag. 298. Ne préjudicient guère qu'à ceux qui s'en rendent coupables

« Il en est, dit Démosthène (*Orat.* ii, *advers. Aristogitonem*, pag. 504),

« comme des fautes qui se commettent dans la manœuvre des vaisseaux :
 « celles des mariniers sont de peu de conséquence, mais une erreur du pilote peut être funeste à tout l'équipage. » Le diacre Agapit (*Parœnes. ad Justin.*, n° x) se sert de la même comparaison.

(XXXVIII) Pag. 300. Il est l'objet des hommages et des adulations

On trouve un autre passage de notre saint docteur, dans Stobée (*Serm. LXXV*, pag. 247) : « Lorsque le prince essuie quelque revers, les flatteurs « lèvent le masque ; ils se montrent tels qu'ils sont, et la comédie finit.
 « Ils le traitent de méchant, de scélérat, d'homme abominable. Mais hier, « vous l'exaltiez, vous lui baisiez la main. Ce n'étoit qu'un jeu : le temps « est venu déclarer nos véritables sentiments. » « On n'a, dit Cicéron « (*de Amicit. cap. xv*) qu'une feinte amitié pour les tyrans. S'ils viennent « à tomber, comme il arrive souvent, on voit combien étoit petit le nombre de leurs vrais amis. »

(XXXIX) C'est ce dont on s'embarrasse le moins

Saint Grégoire de Nazianze (*Epist. xxii*), parlant de l'élection d'un évêque, dit qu'en pareille occasion les électeurs ont coutume de se déterminer dans leurs choix par ce qui flatte leurs inclinations, ou par ce qui tourne à leur avantage personnel. Il dit ailleurs (*Apolog.*, pag. 33), que notre amour-propre nous fait trouver les hommes bons ou méchants, selon qu'ils nous sont plus ou moins attachés ; et que, dans ce jugement, nous avons peu d'égard à la vertu et aux mœurs. « Ce qu'on loue aujourd'hui, « ou le blâmera peut être demain. Ce que d'autres regardent comme une « infamie, nous paroît souvent digne d'approbation ; et nous sommes si vicieux, que nous accordons ordinairement à ceux qui vivent mal tout ce « qu'ils exigent de nous. »

(XL) Pag. 305. Sans être d'aucune utilité pour les autres

On lit dans Aristote (*Éthic.*, lib. v, cap. iii, pag. 75), « qu'il y a

« bien des gens qui savent se conduire eux-mêmes, et qui n'entendent rien
 « à conduire les autres; ce qui fait la preuve du beau mot de Bias : Le gou-
 « vernement est la pierre de touche du mérite. »

(XLI) Pag. 306. Les actions mêmes qui de-
 vroient leur interdire l'entrée du sanctuaire

Saint Grégoire de Nazianze déplore pareillement cette conduite absurde (*Orat.* xx, pag. 335.). « Ce n'est plus la vertu, dit-il; c'est l'iniquité, qui
 « conduit aux premières places. Ce ne sont pas les plus dignes, mais les
 « plus puissants que l'on intronise. » « Lorsque le plus fort passe pour le
 « meilleur, dit Sophocle (*In Philoct.*, vers. 461), chacun s'applique,
 « autant qu'il le peut, ce qu'il y a de bien. » Sur quoi saint Grégoire de
 Nazianze fait cette réflexion (*Carm. de visa sua*, pag. 11) :

. . . Quand le mauvais l'emporte sur le bon,
 Un corps est bien voisin de sa destruction.

(XLII) Pag. 307. Qui en font une mer toujours
 agitée

L'Eurippe est un détroit de mer qui sépare la Béotie de l'île d'Eubée, appelé aujourd'hui Négrepout, célèbre par la variété de ses courants, qui imite sept fois le jour le flux et le reflux de la mer, selon Strabon (lib. ix, edit. Amstelod., pag. 618). Notre saint docteur emploie souvent cette comparaison, pour exprimer un état de confusion et de trouble. (Voy. l'homélie *De fato et Providentia*, tom. 1, pag. 717, de l'édit. de Fronton Du Duc), où il est dit : « Si nous avions l'attention de régler les opérations de
 « notre âme, nous serions exempts de trouble et d'inquiétudes, lors même
 « que nous vivrions dans des temps plus agités que les flots de l'Eurippe. » Cette expression est presque passée en proverbe chez les Grecs. Aristote (*Ethic. ad Nicom.*, lib. ix, cap. vi, pag. 150, edit. Læmar.), parlant des citoyens constants dans leurs sentiments, et dans leur conduite, dit qu'ils ne varient pas comme le flux et le reflux de l'Eurippe. Platon, dans son *Phédon* (édit. Oxon., 1752, pag. 242), se plaint que toutes choses sont flottantes et incertaines, comme les ondes de l'Eurippe. Saint Grégoire de Nazianze taxe quelques personnes de son temps d'être aujourd'hui d'un

ois, demain d'un autre, et de ressembler, par là, aux divers mouvements de l'Eurippe (*Orat.* xxxii, pag. 524). De là vient le mot *ευριπώφρων* semblable à l'Eurippe, qui fut appliqué à Constantin par son frère l'empereur Constant, parce qu'il étoit tantôt contraire, et tantôt favorable aux Ariens. (Voyez le tom. II des *Conciles* du P. Labbe.)

(XLIII) Pag. 308. Le troupeau de Jésus-Christ abandonné erre à l'aventure

Les sages de la gentilité ont été d'avis de maintenir certaines lois qui ouvroient la porte des honneurs aux indignes, de crainte que, en les abrogeant, on ne la fermât à ceux qui en sont dignes. Sur quoi on peut lire l'Oraison de Démosthène (*in Leptinem*).

(XLIV) Pag. 310. Il sera temps qu'il y arrive par degrés

On a déjà remarqué ailleurs que, selon les règles de l'Eglise, on doit observer les interstices d'un ordre à l'autre, avant que de promouvoir quelqu'un à la prêtrise ou à l'épiscopat. On rapportera ici, sur ce sujet, un beau passage de saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xx, pag. 335). « J'approuve fort, dit-il, la loi qui s'observe parmi les mariuiers, selon laquelle tout pilote doit avoir manié la rame, observé les vents, et s'être exercé long-temps dans les autres emplois inférieurs avant que de prendre le timon. On en use de même dans la milice. On est d'abord soldat, ensuite officier et capitaine. L'observation de cette règle est d'une grande utilité pour le bon gouvernement. » Saint Grégoire avoit sans doute pris cette pensée d'Aristophane (*Equit.*, vers. 539), comme l'observe Suidas sur le mot *πηδάλιον τιν*, *gubernaculum tractare*. Kuster ajoute à cette observation de Suidas, que Sylla fit allusion à ce passage d'Aristophane, lorsqu'ayant exposé la tête de Marius sur la tribune aux harangues, il dit, en raillant sur l'âge peu avancé de ce consul, « qu'il auroit dû prendre la rame avant que de se mettre au gouvernail. » Ce trait est rapporté par Appien (*De bello civil.*, pag. 403, edit. Steph., 1592). Quant à l'observation de Suidas, il l'a prise, selon son usage, du Scholiaste d'Aristophane, qui ne nomme pas saint Grégoire de Nazianze, comme l'a fait

Suidas, et se contente de rapporter le texte du saint évêque, sous le nom d'un prélat ecclésiastique.

(XLV) Pag. 310. Qui ne penseroient qu'à y jeter le désordre, pour le perdre lui et tout l'équipage

Saint Grégoire de Nazianze emploie la même comparaison (*Orat.* xxii, pag. 523.) : « Si j'avois un vaisseau à conduire, quelque habile que je fusse dans l'art de la marine, je ne résisterois pas long-temps aux assauts réunis de la tempête d'une part, et des mouvements séditieux d'un équipage révolté..... »

(XLVI) Pag. 312. Qu'il ne se détermine, ni par prévention, ni par faveur

« On doit sacrifier, dit Tacite (*Annal.*, cap. lib. i), ses ressentiments particuliers à l'intérêt public. » « Il est d'un bon supérieur, dit Architas, dans Stobée (*De jure et justitia*, *Serm.* cxi), de ne rien faire pour lui-même, et de tout faire pour le bien de ses inférieurs. » Les sages d'entre les païens ont eu soin, dans le choix des officiers publics, d'étouffer tout sentiment particulier de haine ou de tendresse. (Voyez Pierre Victorin, *in* lib. ix *Ethic. Aristotelis*). Il rapporte, sur le témoignage de Cicéron, que C. Fabricius donna sa voix à son ennemi pour qu'il fût élu consul, parce qu'il étoit plus capable que tout autre de conduire la guerre dangereuse que l'on faisoit aux Étrusques. Alexandre - Sévère se conduisoit sur les mêmes principes, au rapport de Lampridius (cap. xlvii, pag. 351, edit. Hanov., 1611), et ne suivit jamais que l'inspiration de la raison, ou le sentiment du sénat, dans la nomination des commandants, des proconsuls et des ambassadeurs. Ce que dit saint Grégoire-le-Grand (*in Evang.*, lib. ii, hom. xxvi, n° 5, col. 1555) est plus approprié aux évêques. « Il arrive souvent que l'évêque se prévient pour ou contre un sujet. Cette préoccupation altère le jugement qu'il doit en porter. C'est de ces sortes de supérieurs que le prophète a parlé quand il a dit : *Ils tuent les âmes qui ne sont point mortes, et tiennent pour vivantes celles qui ne vivent plus.* » (Ezech. xiii. 19.)

(XLVII) Pag. 313. Je commencerai par les veuves

On sait que, dans les premiers siècles, l'Eglise nourrissoit beaucoup de veuves, comme l'observe saint Jérôme, dans sa Lettre à Népotien (tom. 1^{er}). On en faisoit un rôle, qu'on appeloit *canon*, dans lequel étoient inscrites : 1^o celles qui mendoient, auxquelles l'Eglise fournissoit ce qui pouvoit leur manquer, après l'emploi de ce moyen ; 2^o celles qui, faisant profession de garder la chasteté, formoient dans l'Eglise un ordre particulier, et passaient leur vie dans l'oraison, le jeûne et les autres exercices de piété. Celles-ci étoient entretenues entièrement aux dépens de l'Eglise ; 3^o Ce rôle contenoit encore le nom des veuves riches qui employoient leurs revenus au soulagement des pauvres. Notre saint docteur parle ici des veuves mendiantes. (Voyez Thomassin, *Discipline de l'Eglise*, part. 1, liv. III, chap. XLII, et chap. I, n^o 7 ; et Hallier, *sur les élections et ordinations*, part. II, sect. IV, chap. II, § 6, n^o 9.)

(XLVIII) Pag. 313. Des familles ruinées

Dans l'*Andromaque* d'Euripide, vers 930, Hermione, tombée dans la disgrâce de son mari, se repent d'avoir trop facilement reçu les visites, et écouté les rapports de quelques personnes de son sexe, qui ont été la cause de son malheur. Elle se rappelle les discours malins et artificieux, et les mensonges adroits de ces sirènes qui l'ont séduite. Elle exhorte les personnes mariées, qui ont de l'honneur et du bon sens, à interdire l'entrée de leurs maisons à ces sortes de femmes, si habiles dans l'art de mal faire, dont les unes attendent à la pudicité des épouses ; les autres s'efforcent de faire commettre les crimes auxquels elles se sont livrées elles-mêmes, et plusieurs pèchent par caprice ou par étourderie. Saint Jérôme (*Epist. xxii de custodienda virgin.*), recommande à Eustochium d'écarter de chez elle, comme une peste, ces filles ou femmes, qui promènent leur ennui et leur curiosité dans les maisons des autres personnes de leur sexe, et qui, ayant perdu toute pudeur, sont plus hardies et plus intrigantes que des parasites et des comédiens. Leurs discours indécents corrompent les bonnes mœurs. Elles ne recherchent que la bonne chère et le plaisir.

(XLIX) Pag. 315. Des aumônes qui seroient un larcin fait à d'autres indigents

Saint Basile (*Comment. in Isaiam*, n° 42) montre quelles sont les veuves qui méritent d'être secourues : ce sont les vraies veuves, abandonnées de tout secours humain, qui mettent toute leur espérance en Dieu, et qui mènent une vie irréprochable, uniquement occupées aux exercices de piété.

(L) Pag. 316. Une liberté de langage que je ne veux pas qualifier

On doit particulièrement appliquer aux veuves, dont parle le saint docteur, ce qu'Aristote (*Hist. anim.*, lib. xi, cap. 1) dit des femmes en général. « La femme est plus jalouse que l'homme, plus querelleuse, plus médisante, plus mordante. Son esprit est aussi plus porté à la mélancolie, à la déraison et au mensonge. »

(LI) *Ibid.* Et répondez-lui avec douceur

Ce passage est tiré du chap. xv, vers. 8 de l'*Ecclésiastique*; mais comme saint Jean Chrysostôme le cite simplement sous le nom d'un sage, Bengelius, dans une note sur cet endroit, en prend occasion de dire, que le saint docteur n'a pas regardé l'*Ecclésiastique* comme un livre sacré. M. Giacomelli nie cette conséquence, et rapporte diverses citations des livres saints, faites par saint Jean Chrysostôme dans le même goût, quoiqu'il soit certain que le saint docteur ne doutât pas de leur authenticité. Par exemple, dans l'*homélie* xlv, sur le xx^e chapitre de la *Genèse*, alléguant un passage des *Proverbes*, chap. xv, vers. 17, il se sert de la même expression, *un homme sage a dit*, etc. On trouve, dans la même homélie, une autre citation du livre des *Proverbes*, chap. vi, vers. 34, comme tirée des écrits d'un sage. L'*homélie* 1^{re}, sur le 1^{er} chapitre, et la 1^{re}, sur le xi^e chapitre du même livre, fournissent de pareils exemples, relatifs à un passage des *Proverbes*, cap. xv, vers. 13. On remarque encore, qu'en citant tel passage que ce soit des livres saints, comme de l'*Ecclésiastique* ou autre, saint Jean Chrysostôme se sert ordinairement du mot *φησι*, *dicunt*

en sous-entendant le nominatif *Scripturæ*, les saintes Écritures. On trouve cette ellipse dans sa 14^e homélie sur le 1^{er} chapitre de la Genèse, où il rapporte les paroles du verset 9, chap. xxv de l'Ecclésiastique; dans l'homélie *De Anna*, au tom. v de ses œuvres, où il cite le vers. 9 du chap. ix des Proverbes; et dans l'homélie xxxii, sur le chap. xii de la Genèse, où il s'autorise du chap. iiii, vers. 30 de l'Ecclésiastique. D'autres fois, le saint docteur a rapporté des textes du même livre de l'Ecclésiastique, sous le nom d'un prophète, comme dans son homélie xxii, sur le chap. v de la Genèse, où il cite le verset 5 du chapitre xvi de l'Ecclésiastique; et dans l'homélie xxxix sur le xvi^e chapitre de la Genèse. Enfin, ce qui lève tout sujet de doute, c'est que notre saint docteur a cité, sous le nom d'Écriture Sainte, le vers. 31, du chap. xvii de l'Ecclésiastique. Voyez son homélie vi sur le 1^{er} chapitre de la Genèse. Il est donc certain que, lorsque saint Jean Chrysostôme s'est servi de l'ellipse, *un sage a dit*, il entendoit un sage inspiré, ou l'Écriture Sainte. On ne dira pas, sans doute, que saint Paul ait méconnu l'authenticité des Psaumes, lorsque dans son Épître aux Hébreux, chap. ii, vers. 6, il a cité le vers. 5 du Psaume viii, sous le nom indéfini de quelqu'un; car il s'exprime ainsi : *Quelqu'un a dit quelque part* : « Qu'est-ce » que l'homme, pour mériter votre souvenir; et qu'est-ce que le fils de » l'homme, pour que vous le visitiez ? »

(LII) Pag. 317. Non-seulement il n'allège point leur malheureuse situation, mais il l'aggrave

La charité exige, à l'égard des pauvres, qu'on ne les insulte point de paroles, et qu'on souffre patiemment leurs importunités et leurs plaintes peu mesurées. Saint Paul (*Coloss.*, cap. iv, vers. 6) veut que les chrétiens parlent à tout le monde avec douceur. « Que votre entretien, dit-il, soit toujours gracieux, et assaisonné du sel de la » discrétion. » A combien plus forte raison est-on obligé d'en user de même vis-à-vis des pauvres? Les idolâtres mêmes ont mis l'affabilité, la modération et la patience, à l'égard des hommes les plus difficiles, parmi les bonnes qualités des gens sages et bien élevés. (Voyez Isocrate, *in Panathenæico*, pag. 197, édit. de Londres de 1749.) On ne sauroit excuser les manières dures et impolies, de quelque manteau qu'on venille les couvrir; et, selon Horace (lib. i, *Epist.* xviii, vers. 6), c'est en vain qu'on

voudroit les déguiser sous le nom de franchise et d'attachement à la vraie vertu.

(LIII) Pag. 317. Rebutis qui les humilient, et les irritent encore davantage

Lucien, dans son *Timon*, chap. II, introduit Mercure, que Jupiter a chargé de conduire Plutus, le dieu des richesses, chez Timon, en conséquence des plaintes et des cris que sa pauvreté lui avoit fait pousser; ee qui fait dire à Mercure : « Voyez ce que c'est que de crier bien fort, et d'avoir recours à l'audace et à l'importunité ! cette méthode n'est pas seulement utile aux avocats et aux procureurs ; elle est encore bonne pour ceux qui prient. »

(LIV) Pag. 318. Est peu touché du bienfait

Selon Pythagore (*Ap. Stob., Serm. cxxxv*) : « Un coup d'épée est moins sensible qu'un coup de langue. Le premier ne blesse que le corps, et le dernier perce l'âme. »

(LV) *Ibid.* Il faut de plus qu'il entende l'économie

Saint Basile remarque (*in Psalm. xlv, n° 6*) que l'art de faire l'aumône, comme il convient, n'est pas connu de tout le monde. « On sait, dit-il, qu'il faut quelquefois donner du vin aux malades, mais comme il n'appartient pas à tous de distinguer la quantité, la qualité et le temps convenables à cette distribution, on s'en tient de l'ordonnance du médecin : de même toutes sortes de personnes ne sont pas capables de dispenser utilement les secours destinés au soulagement des pauvres. Il y a des méchants, par exemple, qui composent des chansons lamentables, et qui exposent aux yeux des passants des ulcères et des membres mutilés, pour tromper les âmes foibles, et exciter plus fortement leur compassion. Il ne faut pas donner de grosses aumônes à ces sortes de pauvres. Elles ne serviroient qu'à les rendre plus méchants ; on peut faire cesser leurs criaileries avec de la petite monnaie. Mais à l'égard de ceux qui sup-

« portent leur misère avec patience, on doit les traiter plus généreusement, »
 « afin qu'ils puissent nous dire : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à* »
 « *manger, etc.* »

(LVI) Pag. 319. Si l'Eglise a des trésors, qu'ils résident dans les cœurs des fidèles

Cette prompte distribution des aumônes est d'autant plus recommandable, qu'elle en double le prix, selon saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xvi in fin.*). Il cite, à ce sujet, les paroles de l'Écriture Sainte, qui loue l'aumône faite avec joie. Dans un autre endroit (*Orat. xix*), ce Père blâme les délais et les recherches trop minutieuses que l'on fait, pour constater l'état de ceux qui implorent notre secours. « Il vaut infiniment mieux, dit-il, donner aux indigés, que courir le risque de priver » les vrais pauvres de ce qui leur est dû, par la crainte de mal placer » l'aumône. » Saint Jean Chrysostôme est du même avis dans sa 1^{re} homélie sur le 1^{er} chapitre de saint Paul aux Philippiens, où il est question de la veuve de Sarepta qui nourrit le prophète Élie. « Elle ne raisonna point » ainsi en elle-même, dit le saint docteur : Quel avantage me produira ma » condescendance pour cet homme ? S'il avoit quelque mérite, on ne le » verroit pas toujours altéré, affamé, et accablé comme nous de misère. » Il est peut être coupable de quelque péché énorme. Cette veuve n'eut » point de semblables pensées. Voyez, par cet exemple, combien il est » utile de faire le bien avec simplicité, et de ne s'informer pas trop curieusement de la qualité de celui qu'on gratifie. » Afin que l'on ne taxe pas d'imprudence une pareille conduite, il en donne la raison. « Il n'est pas » possible, ajoute-t-il, lorsqu'on s'arrête à ces détails odieux, de faire » tomber ses dons sur un homme de bien ; on ne rencontre, au contraire, » que des imposteurs. Pourquoi ? Le voici. Un honnête homme ne fait point » parade de sa vertu, et il aime mieux tomber dans le mépris que dans l'affec- » tation : mais un imposteur, qui doit tout à l'art, se couvre du masque » de la piété, de sorte qu'il n'est pas aisé de le dévoiler. C'est ainsi qu'en » faisant l'aumône à des gens dont on ne connoît pas le mérite, on la place » souvent sur des personnages vraiment pieux. Mais lorsqu'on préced sou- » lager ceux-là seulement, qui sont réputés tels, on est souvent la dupe des » impies. »

(LVII) Pag. 319. Secours à donner aux malades

On peut remarquer ici l'antiquité de l'usage qui attribue aux évêques l'administration des hôpitaux, et des revenus que la piété des fidèles consacra à leur usage. Le saint pape Corneille (Voyez Euseb., *Hist. ecclés.*, lib. vi, cap. xliii) dit que l'église de Rome entretenoit quinze cents pauvres, y compris les veuves. Saint Grégoire de Nazianze, dans son Panégyrique de saint Athanase, le loue d'avoir été le protecteur des veuves, le père des orphelins, l'ami des pauvres, le médecin des malades, etc. On voit, dans l'Épître xliix de Julien l'Apostat au pontife Arsace (Voy. l'édition de P. Petau, à Paris, en 1630, pag. 294), que cet empereur, jaloux des bonnes œuvres que l'Église chrétienne pratiquoit à l'égard des pauvres, ordonna aux païens, ses sujets, d'imiter sa générosité. Le même fait est rapporté dans la Chronographie de Théophanes.

(LVIII) Pag. 320. Faire voir sur la terre l'image de la vie que mènent les Anges

Notre saint docteur exprime la même pensée dans son *Traité de la Virginité* (chap. II, pag. 276, tom. I, édit. Montf.). « Comprenez-vous, » dit-il, l'excellence de l'état des vierges ? Elle les élève au point de représenter sur la terre la vie des habitants du ciel, de faire éclater, dans un corps mortel, les vertus propres aux substances spirituelles, et d'élever l'homme à l'Ange. »

(LIX) Pag. 322. Il n'y auroit ni décence, ni sûreté à ce qu'il y eût une commune habitation

Il paroît qu'il est ici question de ces femmes ou filles étrangères, appelées *sous-introduites*, que le concile d'Ancyre, tenu en 314, défend aux ecclésiastiques de recevoir dans leurs maisons ; prohibition qui fut renouvelée dans le concile de Nicée, canon 11^e. Saint Jean Chrysostôme a fait un *Traité* exprès contre cet usage.

(LX) Pag. 323. Des motifs qui les appellent hors de leurs maisons

On voit par ce passage que les vierges consacrées à Dieu, étoient entretenues aux dépens de l'Eglise, lorsqu'elles n'avoient pas de bien. Nous avons vu déjà (pag. 363) qu'on les inscrivait dans un rôle, de même que les veuves.

(LXI) *Ibid.* De se trouver ni aux funérailles, ni aux veilles de nuit

Ces vigiles s'observoient souvent aux tombeaux des martyrs. Saint Jérôme (*Epist. xxii*) recommande à la vierge Eustochium de paroltre rarement en public. « Honorez, lui dit-il, les martyrs dans votre chambre. » Vous ne manquerez jamais de raisons pour sortir, si vous saisissez tous les prétextes qui peuvent se présenter. »

(LXII) *Ibid.* Qui ne seroient pas commandées par une rigoureuse nécessité

L'Eglise a suivi l'idée de saint Jean Chrysostôme, en ordonnant la clôture des religieuses. Par là, elle leur a donné le moyen d'observer la règle qu'elles se sont imposée, et elle a délivré les évêques de beaucoup d'embarras et d'inquiétudes.

(LXIII) Pag. 323. Doit être une citadelle

Saint Jérôme écrivoit à Eustochium : « Je ne veux point que vous fréquentiez les femmes, ni que vous rendiez visite aux dames de qualité. » Il ne faut pas que vous ayez souvent devant les yeux le spectacle de ce que vous avez méprisé, en consacrant à Dieu votre virginité. » Et dans un autre endroit de la même lettre *xxii*^e, il ajoute : « Ne sortez point de chez vous, et n'ayez pas la curiosité de voir les filles étrangères, quoique vous comptiez des patriarches parmi vos frères et qu'Isaïe soit votre père. Dina se perdit en se montrant dans le monde. Je ne vous conseille pas de quêter un époux dans les places publiques, ni de parcourir tous les coins de la

« ville, quoique vous lisiez dans le livre des Cantiques : *Je me leverai et je parcourrai la ville*, etc. » On lit dans Euripide (*Orest.*, vers. 108), « Que les vierges ne peuvent pas déceimment paroître en public. »

(LXIV) Pag. 324. Que de s'en remettre sur les autres

Un supérieur ne peut pas tout faire par lui-même, mais il répond des fautes que commettent ses subalternes (*Voy. Isocrat. ad Nicoclen*). « Les sujets mettent sur le compte du prince le tort qu'ils souffrent de la part de ses ministres. » Philoctète, dans la tragédie de Sophocle, qui porte son nom, vers 389, attribue à tous les princes de la Grèce l'injure que lui a faite Ulysse, « parce que, dit-il, la république est toute entière dans ceux qui la gouvernent. » Tout supérieur doit se faire une loi inviolable de ne jamais confier le soin des affaires, qui concernent la communauté, à des hommes auxquels il ne confieroit pas les siennes propres. Sur quoi Démosthène (*Orat.* II, in *Aristogit.*) observe, « qu'on n'oseroit pas commettre la garde d'un troupeau à un mauvais chien, et qu'il y a des gens qui disent qu'on peut confier l'inspection sur ceux qui gouvernent la république, à toutes sortes de personnes. C'est s'exposer à établir des inspecteurs, qui feront semblant de veiller sur les autres, tandis qu'ils auroient eux-mêmes besoin d'être surveillés. »

(LXV) Pag. 325. Moins encore de s'y tenir quand on l'a trouvé

On rencontre la même pensée dans l'*Épître* cxxv de saint Isidore de Péhuse, au tom. III^e.

(LXVI) Pag. 326. Courir de maison en maison

Le terme *αγορεύω*, dont se sert ici saint Jean Chrysostôme, signifie à la lettre un homme qui est obligé par état de fréquenter la place, et d'aller dans plusieurs maisons, comme les gens de palais, les notaires, etc. Ce mot est rendu, dans l'ancien lexique d'Étienne, par *forensis*, et, dans l'ancienne version de ce traité, par *scriba*, comme l'observe Bengelius.

Mais M. Giacomelli pense qu'il est employé allégoriquement, dans ce passage, pour signifier un homme désœuvré, qui ne reste jamais chez lui, et qui passe sa vie à parcourir la ville, à faire des visites, à conter des nouvelles et à briller dans les cercles, par ses bons mots et sa belle humeur. *Αγοραῖος* est pris en ce sens, par saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xx), là où il dit que saint Basile n'étoit pas du nombre de ces agréables qui s'occupent à faire des visites, et qui savent amuser les compagnies. Il ajoute, qu'en cela saint Basile doit être plutôt loué que blâmé. C'est donc avec raison que saint Jean Chrysostôme se plaint, qu'on exige des évêques qu'ils passent la plus grande partie de leur temps à faire des visites, puisqu'on voit, par le passage de saint Grégoire de Nazianze, que l'on vient de citer, que saint Basile a été regardé comme un homme trop retiré et trop sauvage, de sorte que son panégyriste a été obligé de le défendre sur cet article. Dans l'oraison xxv^e, l'on voit qu'on a fait le même reproche à saint Grégoire de Nazianze, qui se sert encore, à cette occasion, du mot *αγοραῖος*. Ce mot a plusieurs autres significations, que Casaubon rapporte dans son Commentaire sur les Caractères de Théophraste, pag. 100.

(LXVII) Pag. 328. Nécessité de retrancher quelqu'un de la communion de l'Eglise

Ce texte suppose manifestement dans l'Eglise le pouvoir d'excommunier. Bengelius ne fait aucune note sur cet endroit ; mais il s'étoit suffisamment expliqué ailleurs, à l'occasion de ce que saint Jean Chrysostôme dit, sur la puissance sacerdotale ; car il combat le sentiment du saint docteur et refuse, par conséquent, à l'Eglise le pouvoir dont il s'agit, et qui est fondé sur les paroles de Jésus-Christ (*Matt.* xviii, 17) : « Dénoncez-le à l'Eglise ; et s'il » n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain..... » Ceux dont vous aurez lié les péchés, etc. » On voit, dans la 1^{re} Épître aux Corinthiens (chap. v, vers. 7), que l'incestueux de Corinthe fut excommunié par saint Paul. Parmi les canons des Apôtres, il y en a plusieurs qui menacent les transgresseurs de la même peine. Si l'on dit que ces canons ne sont pas des Apôtres dont ils portent le nom, on ne peut nier du moins qu'ils ne soient très anciens, et qu'on n'y découvre les traces de ce qui s'est pratiqué dans les second et troisième siècles. Tertulien (*in Apolog.*, cap. xxxix) fait mention des exhortations, des châtimens, et de la censure

divine, qui s'exercent dans l'assemblée chrétienne. Il ajoute « que les jugements y sont prononcés avec beaucoup d'autorité par des hommes qui sont assurés que Dieu intervient, et que l'on ne doute pas, lorsqu'un homme a mérité par ses péchés d'être séparé de la communion des prières, de l'entrée dans les assemblées, et de toute participation aux saints exercices, que sa sentence ne soit confirmée dans le jugement futur. » Saint Cyprien parle fréquemment de cette *censure*, dans l'Épître xxvii^e et dans la lv^e; au lieu du mot *excommunier*, il emploie d'autres expressions analogues, comme *séparer de la communion*, *ôter la communion*, *chasser de l'Église*, *rejeter*, *condamner*. On lit encore dans l'Épître lxxii, du même saint Cyprien : « Vous avez bien fait d'agir avec vigueur, en prononçant que le diacre qui a demeuré long-temps avec une vierge s'abstiendrait, *abstinendo diaconum*. Bévéryge, dans son explication du x^e canon apostolique, croit, que dans ce texte, *abstinere* signifie *excommunicare*. Mais M. Giacomelli pense qu'*abstinere* ne veut proprement dire autre chose qu'éloigner le pénitent de l'assemblée des fidèles, et lui interdire l'entrée de l'église et la participation aux sacrements. Ces censures ne doivent pas être confondues avec l'excommunication, qui prive le coupable de toute communication dans les prières, du droit d'y être nommé publiquement, et qui interdit aux fidèles de demeurer avec l'excommunié, de lui parler, et même de le saluer. Telle est la rigueur de cette peine, qui s'étendoit sur les vivants et sur les morts, comme dit le Père Pétau (*Miscell. exercit.*, cap. xv). Saint Grégoire de Nyse (*advers. eos qui castigat ægre ferunt*) parle en termes si énergiques du pouvoir d'excommunier, appartenant à l'Église, qu'on diroit qu'il a eu en vue de réfuter les nouveaux hérétiques. « Ne croyez pas, dit-il, que l'excommunication soit une invention des évêques ambitieux. C'est une loi de nos pères, une règle ancienne de l'Église, qui a son origine dans la loi de Moïse, et qui a été confirmée dans l'Évangile. »

(LXVIII) Pag. 329. N'y a-t-il point, dans cette menace, de quoi se pénétrer de la plus vive frayeur

On peut voir, dans l'Homélie xxxix de notre saint docteur (in cap. xii, *Epist.*, *ad Hebræos*) combien il étoit effrayé de cette menace, qu'il ne

perdoit jamais de vue. Il est d'autant plus à propos de rapporter ici ce passage, qu'il renferme le précis de ce que dit saint Jean Chrysostôme, dans cet opuscule sur le sacerdoce. « Que dire à tant de malheureux, s'écrie le » saint, qui se précipitent dans un abîme de supplices ? Combien de femmes, d'hommes, d'enfants ont été soumis à votre gouvernement ? Vous » êtes comptable de tous, et vous devez participer au feu qui les consume. » Il doit paroître surprenant, après cela, qu'un supérieur se sauve, surtout » en voyant avec quelle indolence on remplit aujourd'hui les fonctions de » cette charge, et que plusieurs s'empressent et s'engagent de leur propre » mouvement à en supporter le poids immense. Si ceux qui ont été forcés » de prendre en main le gouvernement, ne doivent espérer aucun pardon, » et ne peuvent alléguer aucun moyen de défense lorsqu'ils gouvernent mal ; » témoins Aaron et Moïse, qui ont couru risque de se perdre, quoiqu'ils » fussent entrés, comme malgré eux, dans le ministère ; témoin encore » Saül, qui fut appelé à un autre sorte de gouvernement, qu'il refusa d'abord et qu'il perdit ensuite par sa mauvaise administration ; que sera-ce » de ceux qui mettent tout en œuvre pour parvenir au commandement ? Il » n'est pas douteux qu'ils ne soient encore plus indignes de pardon. On » a donc raison de trembler pour son salut, lorsqu'on est chargé d'un aussi » pesant fardeau. Si l'on nous y appelle, il ne suffit pas de refuser une fois. » Si l'on ne pense point à nous, au lieu de nous présenter de nous-même, » il est à propos de fuir. Quant à ceux qui sont élevés contre leur gré à la » dignité épiscopale, ils ont besoin d'une piété éminente pour s'y soutenir. »

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE (des anciennes éditions).

Chap. I. Non-seulement ceux qui s'ingèrent d'eux-mêmes dans les emplois ecclésiastiques , mais ceux même qui y sont engagés contre leur gré , seront sévèrement punis des fautes qu'ils y auront commises.

Chap. II. Ceux qui imposent les mains à des sujets indignes , encourent les mêmes peines , quoiqu'ils n'en aient pas connu l'indignité.

Chap. III. Un évêque doit avoir le talent de la parole.

Chap. IV. Il doit être exercé et préparé à toutes sortes de combats contre les Gentils , contre les Juifs et contre les hérétiques.

Chap. V. Il doit être versé dans la dialectique.

Chap. VI. Saint Paul a excellé dans cette partie.

Chap. VII. Cet apôtre ne s'est pas rendu moins recommandable par son éloquence que par ses miracles et ses œuvres extraordinaires.

Chap. VIII. Il veut que nous excellions comme lui dans l'art de parler.

Chap. IX. Le manque d'éloquence dans l'évêque devient nécessairement très préjudiciable à son peuple.

I. Chrysostôme s'était arrêté ; Basile écoutait encore. Après quelques moments de silence , Basile reprit la parole pour dire à son ami :

Si vous aviez fait quelque démarche et témoigné quelque désir d'arriver à l'épiscopat, vos craintes seroient fondées. En recherchant une place, on déclare que l'on se sent capable de la remplir, et l'on n'est plus en droit de rejeter sur l'ignorance les fautes que l'on commet dans son administration. On s'est interdit à l'avance un semblable prétexte, quand on a eu la témérité de s'y ingérer de soi-même ou la simple imprudence de s'y laisser nommer (I); toujours est-il qu'on l'a acceptée volontairement. On n'a plus la ressource de dire, C'étoit malgré moi; si j'ai commis cette faute qui a entraîné de si graves conséquences, c'étoit bien involontairement. Le Juge à qui l'on aura à en rendre compte, répondra : Comment, avec le sentiment intime de votre incapacité, avez-vous pu vous hasarder à vous en charger, sans vous exposer au danger inévitable de commettre des fautes? Qui vous forçoit à prendre un fardeau que vous reconnoissiez supérieur à vos forces? Quelle violence a-t-on exercée pour vous contraindre à subir ce joug (a)? Pour vous, mon ami,

(a) « Quand même, dit saint Chrysostôme, tout le monde vous appellerait, et vous feroit même violence; examinez les qualités de votre âme; et ne vous rendez point, si vous vous trouvez indigne de cet honneur. » Car, ajoute ce Père, si, avant qu'on vous appelât, vous étiez indigne et inhabile, êtes-vous devenu plus digne et plus propre, du moment qu'on vous a appelé : *An cum te nullus vocaret, imbecillis ?* etc. » (Massillon, *De la vocat. à l'état ecclési.*, *Confér.*, tom. 1, pag. 234.) Cette disposition est celle de tous les saints prélats, qui appréhendent que leur élévation au dehors

vous n'avez pas à craindre de pareil reproche ; votre conscience est bien tranquille. Il n'y a personne qui ne sache que vous n'aviez pas fait la moindre démarche. D'autres suffrages vous y appelèrent : ainsi ce qui enlève aux autres toute excuse, est précisément ce qui vous eût absous.

Chrysostôme sourit, et, par un léger mouvement de tête, ayant témoigné à son ami combien il étoit touché de sa candeur et de sa naïveté, il reprit en ces termes :

Je voudrois bien que les choses fussent comme vous le dites, non pas pour avoir sujet d'accepter ce que j'ai déjà refusé ; car, en supposant même que je n'eusse pas à craindre le châtiment qui menace l'administrateur infidèle, toujours porterai-je Luc. XIX. 22. au fond de moi-même un juge sévère qui me reprocherait d'être resté au-dessous de l'importance d'aussi augustes fonctions. Pourquoi donc souhaiterai-je que les choses fussent comme vous le dites ? Par intérêt pour tant de misérables, puis-je appeler autrement ceux qui occupent des places dont ils ne sauroient remplir les devoirs, quand vous répéteriez

ne soit une chute au dedans ; et qu'étant devenus grands aux yeux des hommes, ils ne soient devenus méprisables aux yeux de Dieu, qui les punit peut-être d'un orgueil secret, en accordant avec indignation ce qu'il leur eût refusé par miséricorde. » (Duguet, *Traité du devoir des évêques*, art. I, n° 14.) Ce qu'il confirme par l'exemple de saint Grégoire pape, et des saints de tous les temps (*Confér. ecclés.*, tom. II, pag. 488).

Matth. xiii.
50.

des milliers de fois qu'on leur a fait violences et qu'ils ont péché sans le savoir ? Comment envisager pour eux , sans effroi , ce feu éternel à quoi ils s'exposent , ces ténèbres extérieures , ce ver qui ne mourra point , ces cruelles séparations qui partageront à jamais les élus et les réprouvés ?

• I. Reg. ix.

Ibid. ix. 21.

Mais il est sûr , et très sûr , que vous êtes dans l'erreur. Pour vous le prouver , je puis d'abord employer un argument tiré de la puissance royale , bien moindre aux yeux de Dieu que la puissance sacerdotale : Le fils de Cis , Saül , ne devoit pas la couronne à ses intrigues. Il étoit allé à la recherche de ses ânesses , quand il rencontra le prophète : ce fut Samuel qui lui déclara le dessein que Dieu avoit sur sa personne. Quoiqu'il ajoutât foi aux paroles du prophète , Saül ne témoigne pas le moindre empressement en faveur de cette royauté , qui lui étoit promise ; au contraire , il esquive , il s'en reconnoît indigne : *Qui suis-je , et quelle est la maison de mon père ?* Saül , devenu roi , ne fit pas un bon usage de la puissance qui lui avoit été imposée ; la résistance qu'il avoit faite le défendit-elle de la colère du Seigneur , qui l'avoit lui-même déclaré roi ? Il pouvoit répondre aux reproches que lui fit le prophète : Ai-je tendu à la royauté ? me suis-je placé moi-même sur le trône ? Je n'aspirois qu'à mener une vie privée et tranquille , loin de l'embarras des affaires. Vous m'avez forcé d'accepter

cette dignité ; si vous m'aviez laissé dans l'obscurité de ma condition , confondu dans la foule , Dieu ne m'auroit pas commandé d'aller combattre les Amalécites , je n'aurois pas commis les fautes dont cette malheureuse guerre a été pour moi l'occasion. *Ibid.* xv.

Mais de semblables excuses sont vaines ; que dis-je ? elles ne font qu'irriter davantage la colère du Seigneur. Moins on avoit mérité le poste honorable auquel on fut élevé , plus on devoit redoubler d'ardeur et d'efforts pour en reconnoître le bienfait et en remplir les obligations. Prétendre s'excuser sur la grandeur de la charge , c'est , comme les impies et comme les lâches , vouloir faire de Dieu lui-même l'auteur de leurs péchés. Démence sacrilège , indigne d'un chrétien qui doit travailler de tous ses moyens à l'œuvre de Dieu , exprimer par ses actions et ses paroles le respect dû à une telle majesté !

Le grand-prêtre Héli n'avoit pas non plus ambitionné la souveraine sacrificature ; la modération qui faisoit son caractère ne put balancer son iniquité. Loin d'avoir intrigué pour arriver aux honneurs , il n'eût pas été libre de les refuser ; la loi elle-même le contraignoit à les accepter , parce que seul , de la tribu de Lévi , il avoit droit d'occuper cette haute dignité à laquelle sa naissance l'appeloit. Il n'en fut pas moins puni pour les fautes de ses enfants (a). *I. Reg. iv. 18.*

(a) = Ainsi c'est peu qu'un évêque soit homme de bien ; c'est peu qu'il ait

Exod. iv. 13.

Avant lui, Aaron, un autre grand-prêtre des Juifs, si souvent l'objet des entretiens familiers que Dieu daignoit avoir avec Moïse, se rendit coupable pour n'avoir pas résisté avec assez de force à un peuple furieux. Le pouvoit-il tout seul? Ce n'en étoit pas moins fait de lui, si Dieu n'eût consenti à se laisser fléchir par les prières de son frère. Puisque j'ai fait mention de Moïse; ce fameux législateur nous fournit un exemple de plus en faveur de ce que j'avance. Il avoit témoigné si peu d'empressement à se mettre à la tête du peuple Juif, qu'il refusa même d'obéir à Dieu qui lui ordonnoit d'en prendre la conduite, jusqu'au point d'exciter sa colère. Forcé d'accepter, il eût préféré mourir. « *Seigneur, ôtez-moi la vie, plutôt que de me laisser dans cet état.* » Cependant, lorsqu'il eut péché, à l'occasion des eaux (II), le refus persévérant qu'il avoit fait du souverain pouvoir lui servit-il pour obtenir sa grâce? Ne fut-ce pas là le motif pour lequel il ne put jouir de l'entrée de la terre promise? Tout le monde sait que cette exclusion fut la peine du péché dont nous venons de parler. Il n'en fallut pas davantage pour que cet homme de miracles fût

Num. xi. 15.

la vertu et la probité d'Héli. Si ceux qu'il doit instruire vivent dans le désordre, il sera condamné comme s'il y avoit vécu lui-même. Il eût pu espérer de recevoir miséricorde, s'il eût été du nombre des fidèles; il ne doit pas l'attendre, étant de celui des pasteurs. » (Duguet, *Traité du devoir des évêques*, art. 1, n° 1.)

privé d'une récompense accordée à des hommes au-dessous de lui. Après une infinité de fatigues et de travaux , après avoir si long-temps erré dans le désert , ce grand homme , signalé par tant de combats et de victoires , mourut sans avoir pu mettre le pied dans cette terre pour laquelle il avoit essuyé de si grands dangers ; et celui qui avoit échappé aux fureurs de la mer , n'a pas eu le bonheur de se reposer au port. Deut. xxxiv.
4.

Vous voyez donc qu'il ne reste aucune excuse , non-seulement à ceux qui recherchent les dignités ecclésiastiques , mais à ceux mêmes qui les reçoivent des autres , puisque des hommes qui les ont refusées quand Dieu même les y avoit appelés , n'ont pu échapper à la vengeance, ni un Aaron, ni un Héli, pas même cet admirable prophète , Moïse , le plus doux des hommes qui fussent alors sur la terre , à qui Dieu parloit avec la même familiarité que l'ami à son ami (III) ; comment veut-on que nous , qui lui sommes si inférieurs en vertu , trouvions de quoi nous excuser devant Dieu , dans le témoignage que notre conscience nous peut rendre de ne les avoir nullement recherchés : outre qu'il y a , entre ces temps-là et le nôtre, cette différence, qu'une grande partie des élections ne se fait point par la grâce et la vocation de Dieu, mais par le choix des hommes. C'étoit le Seigneur même qui avoit choisi Judas , pour l'élever au rang de ses apôtres. Non content Num. xii. 3.
Exod. xxxiii.
11.

de l'admettre dans cette sainte compagnie , il avoit bien voulu le distinguer par une marque de confiance particulière , lui confiant le maniement de l'argent. Après qu'il eut abusé de ce double honneur , trahissant celui dont il devoit publier la sainteté , dissipant les fonds déposés dans ses mains pour de plus nobles usages , Judas a-t-il évité la punition qu'il avoit trop méritée ? Ce fut précisément là ce qui l'augmenta. Car il n'est pas permis d'abuser des dons de Dieu pour l'offenser; on doit les faire valoir pour lui plaire. Celui qui prétend éviter la peine qui lui est due , parce qu'on l'a placé dans un poste plus élevé , raisonne à peu près comme auroient fait les Juifs de qui Jésus-Christ disoit : *Si je n'étois pas venu , et que je ne leur eusse point parlé , ils ne se seroient point rendu coupables ; et si je n'avois pas opéré parmi eux des miracles que personne n'a jamais faits , ils n'auroient point péché.* A cette parole du Sauveur (IV) , du bienfaiteur de tout le genre humain , qui les empêchoit de répondre : Pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi avez-vous parlé ? Pourquoi avez-vous fait des miracles ? Etoit-ce pour avoir occasion de nous châtier plus sévèrement ? Un tel langage eût été celui de la plus monstrueuse ingratitude. Ce médecin n'est pas venu pour vous faire mourir , mais pour vous sauver ; parce que vous étiez malade , il vouloit vous guérir ; il ne pouvoit vous délaisser. C'est vous qui , volontairement , avez

Joann. xii. 6.

Ibid. xv. 22.

refusé de vous confier à ses soins. Vous méritez donc un plus rigoureux traitement. En vous soumettant à ses ordonnances, vous guérissiez vos anciennes maladies; en le rejetant, vous vous mettez dans l'impuissance de recouvrer la santé; doublement coupable par votre entêtement, d'abord en vous nuisant à vous-même, puis en dédaignant les soins du médecin. Il n'y a pas égalité de fautes ni de châtimens entre celles que l'on commet avant d'avoir reçu un bienfait, et celles dont on se rend coupable après l'avoir reçu. Celles-ci doivent s'attendre à une plus sévère expiation. Tel est l'ordre de la justice; que si les bienfaits ne vous rendent pas meilleurs, ils vous rendent plus coupables. Jugez maintenant combien est foible le moyen de défense que vous m'opposez; et cherchez ailleurs des arguments moins ruineux, un asile plus sûr.

BASILE.

Où pourrais-je en trouver? je ne sais plus où j'en suis, tant votre discours m'a inspiré de frayeur!

CHRYSOSTÔME.

II. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous laissez pourtant pas abattre de la sorte; nous l'avons, cet asile: C'est que, moi par exemple, foible comme je le suis, nous ne nous exposons jamais à un

tel danger ; et que vous , qui êtes fort et vigoureux , vous mettiez l'espérance de votre salut à ne rien faire , avec la grâce du Seigneur (V) , qui soit indigne de votre charge et de la majesté de Dieu qui vous l'a donnée. Il est vrai que ceux-là méritent d'être punis rigoureusement qui , après avoir obtenu les dignités ecclésiastiques par les voies de l'ambition et de la cupidité , s'y comportent avec tiédeur , ou avec scandale , ou avec incapacité. Mais il ne s'ensuit pas de là que ceux qui ne l'auroient pas sollicité , puissent alléguer aucuns de ces prétextes en leur faveur. Telle est mon opinion , que quand un peuple entier vous appelleroit , leurs empressemens , leurs violences même , doivent être comptés pour rien (a). Ce qu'il faut examiner avant tout , ce sont les dispositions du cœur et de l'esprit. Ce n'est qu'après le plus sérieux examen porté sur vous-même , que vous pouvez vous rendre à leurs importunités. Personne ne s'engage à bâtir une maison , s'il n'est architecte ; à guérir des malades , s'il n'est médecin. Que l'on voulût les y contraindre , ils ne manqueroient pas d'excuses pour s'en défendre , en avouant leur ignorance. Et lors qu'il s'agit du soin d'une infinité d'âmes , l'on se dispenseroit de ce sérieux examen ? Et l'on viendrait , avec l'incapacité la plus reconnue , s'immiscer dans les plus augustes fonctions , par com-

(a) Voy. M. l'évêque du Puy , *Lettres* , tom. 1 , pag. 18.

plaisance pour un tel , parce que celui-ci l'exige par la crainte d'offenser celui-là ? Ne seroit-ce pas s'exposer avec eux à une perte certaine ? On auroit pu se sauver tout seul ; on se damne soi et les autres. Car enfin quel moyen de salut espérer désormais ? à qui demander grâce ? quel intercesseur implorer ? Peut-être ces indiscrets téméraires , qui ont réuni leurs efforts pour vous faire violence ? Mais , eux-mêmes , qui viendra à leur secours au jour fatal où ils seront en présence du souverain Juge ? qui conjurera pour eux la sentence qui les dévouera à un châtiment éternel ? Je n'ai pas l'intention de jeter la frayeur dans votre esprit ; je ne veux que vous faire voir la vérité toute nue. Pour cela , écoutez l'Apôtre donnant ses instructions à son cher Timothée , à ce fils si digne d'un tel père : *Gardez-vous , I. Tim. v. 22.* lui écrit-il , *d'imposer les mains légèrement à qui que ce soit , pour ne point participer aux péchés d'autrui.* Ces paroles ne vous font-elles pas assez comprendre de quel crime et de quel châtiment j'ai sauvé , autant qu'il étoit en moi , ceux qui vouloient ma promotion (VI) ? Car de même qu'il ne suffiroit pas à l'élu de dire , Je n'avois pas sollicité , je n'ai point fui , parce que je ne prévoyois point que l'on pensât à moi ; de même ce sera pour l'électeur une vaine excuse de dire qu'il ne connoissoit pas celui à qui il donnoit son suffrage. Car c'est là même ce qui augmente sa faute ; et cet aveu en devient la

conviction. Jugez, par comparaison : Quand vous voulez faire l'acquisition d'un esclave , vous le faites examiner par le médecin ; vous demandez des sûretés ; vous allez aux consultations dans tout le voisinage ; vous ne l'arrêtez qu'après l'avoir essayé , sous vos yeux , durant un certain temps ; et quand il s'agit de fonctions aussi importantes que celles de l'épiscopat , vous vous en reposeriez sur la recommandation d'un tiers ? vous abandonneriez la chose au hasard , sans examen , sans témoignage préalable (VII) ? Comment le protégé évitera-t-il le châtiment , quand ses protecteurs eux-mêmes ont besoin de patrons ? Avant d'élire , il faut donc la plus sérieuse attention ; il en faut surtout à celui que l'on met sur les rangs ; car , bien que ceux qui l'auront élu doivent porter avec lui la peine de ses péchés , ce ne sera pas pour lui un titre à l'impunité. Il doit même s'attendre à un plus rigoureux châtiment , à moins qu'il n'y ait de la part de ceux-ci un motif déterminé d'élire , par la seule passion humaine , contre leur propre conscience ; un homme qu'ils savoiient , à n'en pouvoir douter , indigne de l'épiscopat : dans ce cas , tous deviennent également coupables , plus particulièrement peut-être les électeurs , qui , en donnant leur voix en connoissance de cause , se rendent responsables de toutes les conséquences qu'entraînera leur téméraire audace. Ce ne sera pas non plus pour eux une excuse légitime ,

si la faute est moins grande , de dire qu'ils ne le connoissoient pas ; qu'ils ont été trompés par l'opinion publique (a). Car l'élu n'a pas cette ressource ; il ne sauroit alléguer qu'il ait été inconnu à lui-même , ainsi qu'il l'étoit aux autres. Comme donc il doit être plus puni que ceux qui l'élisent , il doit aussi s'examiner et s'éprouver avec plus de soin que qui que ce soit. Et si les personnes qui ne le connoissent pas bien , veulent le contraindre d'accepter , il doit leur déclarer ses défauts , les arracher à l'erreur , et se refuser absolument à se courber sous le poids d'un ministère dont il se reconnoît indigne.

Pourquoi voyons-nous que , dans les divers emplois de la vie civile , tels que le gouvernement militaire , le commerce , l'agriculture et autres , jamais le cultivateur ne s'avise de vouloir commander un vaisseau , ni le soldat de faire valoir une ferme , ni le pilote de conduire des armées , quand même on voudroit les y contraindre sous peine de mort ? C'est parce qu'ils sentent bien que leur incapacité les exposerait à un danger évident. Quoi ! dans de médiocres intérêts porter si loin la défiance de nous-même , que nulle considération ne puisse nous porter à céder ; et dans un intérêt où il s'agit de l'éternité , on se rend sur la seule excuse qu'on

(a) « Mauvaise excuse de dire qu'ils ne connoissoient pas , répond saint Jean Chrysostôme. » (Harel , *Esprit du Sacerdoce* , tom. 1 , pag. 152.)

nous a fait violence? Le souverain Juge admettra-t-il une pareille raison ; quand notre premier devoir étoit de faire passer les intérêts du salut avant tous les autres? Vous avez un édifice à construire , et pour cela vous appelez un homme que vous croyez architecte , parce qu'on vous a dit qu'il l'étoit ; mais que celui-ci , mettant la main à l'œuvre , au lieu d'employer ses matériaux selon les règles de l'art , construise une maison de manière que sous peu de temps elle menace de s'écrouler ; trouveriez-vous son excuse bonne, s'il venoit vous dire qu'on l'a forcé à travailler , et qu'il ne s'étoit pas présenté de lui-même? Non , sans doute ; vous seriez en droit de lui répliquer qu'il n'auroit pas dû se rendre. Ce prétendu architecte méritera d'être puni pour le dégât qu'il a fait ; et nous croirions qu'un ministre qui précipite les âmes dans l'abîme , ou qui travaille sans zèle à l'édifice spirituel , en sera quitte pour dire qu'on l'a contraint à prendre le gouvernement de l'Eglise ?

Il n'est point encore temps de prouver qu'il est impossible de faire violence , en ce genre , à celui qui est déterminé à refuser. J'accorde , pour un moment , qu'on a réellement contraint le sujet ; qu'on a usé à son égard de tant de ruses , qu'il a été obligé de se soumettre : pensez-vous , pour cela , qu'il évitera la punition ? Détrompez-vous , et n'ayons pas l'air d'ignorer ce que savent même les enfants. Au jour du jugement , cette ignorance prétendue ne

nous serviroit de rien. Vous n'avez fait aucune démarche pour être promu au sacré ministère, parce que vous connoissiez votre foiblesse : soit. Il falloit donc persévérer dans ces sages dispositions, et ne pas accepter lorsque l'on vous y a appelé. Quoi ! vous étiez sans talents et sans vertus, tant que l'on ne pensoit pas à vous ; et, dès qu'il s'est trouvé des gens qui vous invitoient à monter sur le chandelier, vous voilà devenu tout à coup riche de talents et de vertus (a) ! Il y auroit, à le croire, le comble de l'extravagance. Notre Seigneur l'a dit : Qui veut bâtir une tour, doit consulter ses forces avant de jeter les fondemens ; autrement il s'expose à la risée des passants. Encore là, tous les risques à courir ne vont-ils pas au-delà de quelques plaisanteries à es-
 sayer : mais ici, il s'agit de châtimens éternels ; et voilà ce que ne considèrent point ceux qui nous accusent. S'ils regardoient les choses de plus près, ils s'abstiendroient de nous censurer pour n'avoir pas voulu nous exposer inconsidérément à la damnation éternelle. L'affaire dont il s'agit ici, ce n'est pas l'exploitation d'une métairie, le soin d'un troupeau de brebis ; il s'agit du corps même de Jésus-Christ. Car, aux termes de Saint-Paul, l'Eglise n'est autre
 chose que le corps même du divin Sauveur. Qui-

LUC. XIV. 28.

Colos. 1.

(a) Cité par Massillon, *De la vocat. à l'état ecclési.*, *Confér.*, tom. 1, pag. 234.

conque est appelé au gouvernement de l'Eglise, Ephes. v. 27. doit travailler à l'entretenir dans sa force et sa beauté, éviter qu'il ne s'y mêle ni tache ni souillure, rien qui puisse en ternir tant soit peu l'éclat, afin qu'il soit, autant que possible à des efforts humains, digne de ce chef adorable qui jouit de la bienheureuse immortalité. Que si ceux qui veulent se rendre propres aux combats des athlètes ont besoin de maîtres, de médecins, d'exercices, d'un régime de vie auxquels ils se conforment exactement, parce que la moindre négligence peut rendre toutes les autres précautions inutiles; comment ceux qui sont choisis pour gouverner le corps de Jésus-Christ, dont l'exercice n'est pas corporel mais spirituel, et consiste à combattre les puissances invisibles, lui peuvent-ils conserver sa santé et sa vigueur, s'ils ne possèdent toutes les méthodes nécessaires pour en bien traiter les maladies, et s'ils ne sont pas pour cela doués d'une vertu plus qu'humaine? Ne savez-vous pas que ce corps mystique a ses maladies, et en bien plus grand nombre que celui de chacun de nous; qu'il s'altère plus aisément et qu'il est plus difficile à guérir?

III. L'art de guérir a des procédés et des instruments divers. Quelquefois le simple changement d'air, le sommeil ménagé à propos, suffisent pour guérir le malade et tirer le médecin d'embarras. Le traitement

des maladies spirituelles n'a pas ces ressources. Après le bon exemple, notre ministère ne connoît pas d'autre méthode pour guérir que la prédication : elle seule lui tient lieu d'instrument, de régime, de température. C'est-là son unique antidote, par lequel il supplée au feu et au fer. Par elle, il coupe, il brûle : quand ce moyen échoue, n'espérez plus rien des autres ; mais aussi, attendez tout de l'efficacité de celui-ci. Par lui, nous relevons les forces quand elles sont abattues, nous corrigeons l'enflure, nous retranchons ce qu'il y a de trop dans les humeurs, nous réparons ce qui manque, nous parvenons à rendre la santé aux malades (VIII).

Il faut avouer qu'un exemple de vertu peut exciter une généreuse émulation, et porter d'autres personnes à l'imiter : mais lorsqu'il s'agit de guérir une âme prévenue d'une mauvaise doctrine, l'exemple reste stérile. C'est à la parole qu'il faut recourir, non-seulement pour confirmer ceux qui pensent comme nous, mais encore pour combattre les adversaires. Si nous étions armés du glaive de l'Esprit et du bouclier de la foi, jusqu'à faire des miracles (a), et pouvoir ainsi réduire au silence les incrédules et les libertins, nous pourrions nous passer du secours de l'éloquence; encore, dans ce cas même,

(a) « Vous comprenez bien qu'on n'exige de vous ni les miracles, ni l'éloquence divine de Jésus-Christ; mais on exige des talents pour l'instruction des peuples, pour remplir les devoirs de votre ministère. » (Mas-

deviendrait-elle utile et nécessaire (a). L'Apôtre saint Paul ne l'a pas dédaignée, bien que l'éclat de ses miracles frappât tous les yeux. Saint Pierre nous ordonne de ne pas négliger ce moyen, et d'être toujours prêts à répondre à ceux qui nous demanderont compte de notre foi. Les apôtres réunis ne donnèrent le soin des veuves à saint Etienne, et aux autres diacres ses collègues, que pour s'employer au ministère de la prédication. Peut-être ne remplirions-

1. Petr. iii. 15.

Act. vi. 2.

sillon, *De la vocat. à l'état ecclés.*, *Confér.*, tom. 1, pag. 247.) « Si vous n'avez pas ces lumières rares, et cette science qui ense, avez-vous du moins assez de connoissance des vérités de la religion pour en instruire vos frères? Si vous n'avez pas assez de supériorité d'esprit et de capacité, pour confondre les incrédules et les esprits rebelles à l'Eglise, en avez-vous assez du moins, pour affermir dans la foi et dans la piété les simples et les ignorants? (*Ibid.*, *Confér.*, tom. 1, pag. 13. Fénelon, Duguet, Carron, tous les conciles, tous les Pères, tous les docteurs.)

(a) Mais pour l'acquérir cette éloquence, on pour l'entretenir quand on en a reçu le don, il faut de l'étude, du travail, de la science : *Labia sacerdotis custodient scientiam*. Saint Paul veut que son disciple soit, non-seulement savant, mais capable d'instruire les autres, *doctorem*; mais puissant en doctrine : *Ut potens sit exhortari in doctrina sana*. La nécessité de la science est donc pour nous un devoir aussi rigoureux que celui de la piété. Les saints canons ont foudroyé de tout temps ces ministres infidèles qui, se faisant une sorte de gloire d'avoir peu de lecture et peu d'étude, revêtent leur ignorance d'une apparence de piété, comme s'il n'étoit pas possible d'avoir de la science et de l'humilité; comme si c'étoit la même chose d'être savant et curieux. Ainsi parloient un saint Grégoire de Nazianze, un saint Basile, un saint Augustin, tous les Pères. Mais ce langage n'est plus entendu. Aujourd'hui, un prêtre savant paroît être un phénomène, qu'à peine l'on remarque, et que l'on ne recherche pas : heureux quand il n'est pas persécuté!

nous pas ce devoir avec autant de zèle, si nous avions le don des miracles (IX). Mais comme il ne s'en fait plus aujourd'hui (X), que nous avons des ennemis à combattre de tous côtés ; il nous est nécessaire d'être armés du glaive de la parole, tant pour repousser leurs attaques, que pour les confondre à notre tour.

IV. C'est pourquoi nous devons avoir grand soin *que la parole de Jésus-Christ habite en nous avec abondance* ; car nous n'avons pas un seul genre de combats à soutenir : nous avons en tête des ennemis divers, nombreux, qui ne se servent point des mêmes armes, ne suivent pas le même plan d'attaque. Celui qui entreprend d'en venir aux mains avec eux doit donc être armé de toutes pièces, savoir manier également l'arc et la fronde, être tour-à-tour fantassin et cavalier, soldat et capitaine, propre aux combats de mer comme aux attaques de places. Dans les combats ordinaires, il suffit que chacun se tienne au poste qui lui fut indiqué ; dans ceux dont nous parlons, il faut connoître à fond chacune des parties de l'art de l'attaque et de la défense. Qu'il y ait un endroit foible, l'ennemi saura bien le découvrir et introduire dans la bergerie ses démons qui y porteront le ravage ; il n'a garde de s'y montrer, quand il a affaire à un pasteur vigilant qui est au fait de ses artificieuses manœuvres : il faut donc

Coloss. III, 16.

que nous soyons munis de toutes parts. Une cité bien défendue contre l'ennemi par une forte muraille qui l'enceint de tous côtés , brave les traits de ceux qui l'assiègent. Mais pour peu que l'ennemi parvienne à y faire brèche , c'en est assez pour que la place tombe en son pouvoir. Il en est de même de la cité spirituelle. Tant que la prudence et le zèle du pasteur lui servent de rempart , les entreprises de l'ennemi tournent à sa honte , et personne n'est en danger : pour peu qu'on vienne à l'entamer , la partie foible a bientôt entraîné le reste. Que serviroit-il , en effet , d'avoir mis les Gentils en déroute (XI) , si les Juifs saccagent la place ? ou si , après avoir battu les uns et les autres , on est en proie aux Manichéens ou aux fatalistes ? Il seroit superflu de parcourir les hérésies diverses , suscitées par le démon ; qu'il me suffise de dire que , si l'évêque n'est pas armé contre toutes , le triomphe d'une seule d'entre elles peut être funeste à tout le troupeau (XII). A la guerre , il faut être présent sur un champ de bataille pour vaincre ou pour succomber ; ici , il arrive souvent qu'un combat engagé contre d'autres , ménage les honneurs de la victoire à des athlètes qui ne s'étoient pas même trouvés au commencement de la mêlée , et qui , étrangers à la querelle , étoient restés constamment assis sous la tente. D'autres fois , pour avoir négligé de s'exercer à l'avance , on se perce de ses propres armes , et l'on prête à rire à ses

amis et à ses ennemis. Je vais éclaircir ma pensée par un exemple. Les sectateurs de Valentin, de Marcion, et d'autres qui leur ressemblent (XIII), retranchent du nombre des divines Ecritures la loi donnée à Moïse par le Seigneur ; d'autre part, les Juifs ont pour elle un respect tel, qu'aujourd'hui qu'elle est abrogée, ils soutiennent que l'on doit en garder tous les préceptes contre l'ordonnance du Seigneur lui-même. Mais l'Eglise, évitant l'un et l'autre excès, a pris le milieu, en ne jugeant pas d'une part que l'on doive encore être soumis au joug de cette loi, et en ne souffrant pas de l'autre, que l'on publie contre elle des calomnies. Elle la préconise encore, après même qu'elle est supprimée, parce qu'elle a été utile durant tout le temps qu'elle a eu cours ; ce qui me fait dire que celui qui se propose de combattre les uns et les autres doit garder un juste tempérament. Car s'il veut persuader aux Juifs que ce n'est plus le temps de pratiquer les cérémonies de cette loi ancienne, et qu'il déclame fortement contre elle, il donnera carrière aux hérétiques qui la rejettent. S'il la loue exclusivement, pour fermer la bouche à ces hérétiques, comme s'il étoit encore nécessaire de l'observer au temps où nous sommes, il donne aux Juifs gain de cause.

Il faut user des mêmes précautions, quand on se rencontre avec des sectateurs de Sabellius ou d'Arius, qui ont donné dans des excès opposés (XIV).

Tous ont le nom de chrétiens ; mais en examinant de près leur doctrine , vous vous convaincrez qu'au nom près , les premiers ne valent pas mieux que les Juifs (XV) , et que les seconds se rapprochent fort de l'hérésie de Paul de Samozate (XVI) ; qu'au reste les uns et les autres sont également loin de la vérité.

Ces rencontres sont donc extrêmement périlleuses. Vous marchez sur un sentier étroit , escarpé , bordé de précipices. En combattant l'une de ces deux hérésies , il est à craindre de donner prise à l'autre. Si vous dites que Dieu est un , Sabellius s'empare et interprète le mot en sa faveur. Si l'on fait une distinction , et que l'on dise qu'autre est le Père , autre est le Fils , autre est le Saint-Esprit , Arius s'empare de cette distinction ; et de la différence des personnes , il conclut à la diversité de l'essence. Il faut rejeter également et la confusion impie que l'un veut introduire , et la division non moins sacrilège de l'autre , en reconnoissant tout ensemble une seule et unique divinité du Père , du Fils et du Saint-Esprit , et leur distinction en trois personnes. C'est par-là que nous élèverons un rempart inaccessible aux uns et aux autres , et que nous nous mettrons à couvert de leurs attaques. Je pourrois vous citer encore plusieurs points de controverse , qui exigent autant de vigueur que de prudence , si l'on ne veut point s'exposer à recevoir bien des blessures.

V. Parlerai-je des contentions et des disputes qui s'élèvent journellement au sein de la famille ? Non moins affligeantes que les attaques qui nous viennent du dehors , elles sont encore plus laborieuses que les premières. Vous avez des esprits curieux qui s'enfoncent témérairement dans des recherches qui ne les mènent à rien (XVII). D'autres voudroient pénétrer l'abîme sans fond des conseils de Dieu , et lui demandent compte de ses jugements (XVIII). Bien peu s'appliquent à connoître les dogmes de la foi , et les règles des mœurs ; beaucoup perdent leur temps à étudier ce qu'ils ne connoîtront jamais , sans s'embarrasser que Dieu condamne leur curiosité. Vous voulez franchir les limites que Dieu lui-même a fixées ; efforts inutiles et criminels ! Mais que l'on entreprenne , par la seule voie de l'autorité , de réprimer cette indiscrète et dangereuse curiosité (XIX) : on se récrie , on vous nomme orgueilleux ou ignorant. Il faut donc , en ce cas , beaucoup de souplesse d'esprit , tant pour écarter ces questions imprudentes et insolubles , que pour ne point donner prise aux accusations. Or , pour cela , point de moyen plus efficace que la puissance de la parole. Si l'évêque en est dépourvu , les âmes qui lui sont confiées seront dans une continuelle agitation , comme les vaisseaux battus de la tempête. Combien donc l'évêque ne doit-il pas étudier pour acquérir l'éloquence ?

BASILE.

VI. Pourtant l'apôtre saint Paul semble n'avoir témoigné pour elle que de l'indifférence. Qui plus est, loin de dissimuler qu'il en manque, il ne fait pas difficulté de confesser ici son ignorance, particulièrement dans une de ses Epîtres aux Corinthiens, qui faisoient grand cas de cet art, et avoient la prétention d'y exceller (a).

CHRYSOSTÔME.

C'est précisément cette fausse idée qui a égaré grand nombre de ces Corinthiens, et qui mettoit obstacle à leurs progrès dans l'étude de la vraie science. Faute d'entendre le sens des paroles de l'Apôtre et de s'élever avec lui dans la haute région qu'il parcouroit, ils consumoient leur vie dans une coupable oisiveté, affectant de rester dans l'ignorance (XX), non pas celle que saint Paul s'appliquoit à lui-même, mais

(a) « Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi saint Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent, et pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'il est ignorant et peu instruit pour la parole; et cela, en écrivant aux Corinthiens, qui faisoient tant de cas de l'éloquence? Cette parole, dit saint Chrysostôme, dont on n'a point pénétré le sens, ni compris la profondeur, en a trompé plusieurs, et a servi de voile et de prétexte à leur paresse. » (Rollin, *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 604.) Fénelon s'étoit proposé la même objection (*Dialog. sur l'éloq.*, pag. 170). Saint Augustin l'avoit de même résolue victorieusement (*De doctr. christ.*, lib. IV, n° 15. tom. III Bened., pag. 70).

une autre dont il étoit plus éloigné que qui que ce soit au monde ; c'est ce que je me propose de vous démontrer bientôt. Pour le moment , supposons que l'Apôtre ait ignoré l'art de parler , comme on le prétend : que pourroit-on en conclure , relativement au temps où nous sommes ? Il possédoit un talent bien supérieur à tous les avantages de l'art de parler , lui de qui la seule présence et le simple aspect , sans même qu'il eût à ouvrir la bouche , suffisoient pour faire trembler les démons. Au lieu qu'aujourd'hui tous les hommes ensemble auroient beau prier et pleurer , ils n'obtiendroient pas ce que pouvoit l'Apôtre par le seul attouchement de ses habits ! Une prière de Paul ressuscitoit des morts. Ses miracles en foule faisoient croire aux infidèles qu'il étoit un Dieu. Encore revêtu d'un corps mortel , il avoit été jugé digne d'être ravi jusqu'au troisième ciel ; et là , d'apprendre des choses qu'il n'est pas permis à l'homme de comprendre. Que sont en comparaison les hommes d'aujourd'hui ! Je m'arrête , pour ne rien dire de dur et de désobligeant sur leur compte ; mon dessein n'est pas de les insulter : je m'étonne seulement qu'il ne rougissent pas de se mettre au niveau de ce grand homme. Laisant à part ses miracles , si nous considérons la vie angélique qu'il a menée , nous verrons que ce digne athlète de Jésus-Christ , a fait , par cela seul , plus encore que par ses prodiges. Qui pourroit représenter la vivacité de son

Act. xix. 12.

Ibid. xx. 9. 16.

Ibid. xiv. 12.

II. Cor. xii.

2. 4.

zèle, la douceur de ses manières, les périls auxquels il a été continuellement exposé, ses sollicitudes en faveur de toutes les églises, sa charité et son affection envers tous ceux qui souffroient, les persécutions qu'il eut constamment à endurer, les mortelles douleurs qu'il éprouvoit chaque jour? Quelle est la partie habitable sur terre ou sur mer qui n'ait pas retenti de la renommée de ses travaux? Est-il contrée sauvage, reculée jusqu'aux extrémités du monde, qui ait échappé à ses regards, qu'il n'ait quelquefois visitée, et dont il n'ait fait le théâtre de ses combats? Pas un danger qu'il n'ait couru; pas une victoire qu'il n'ait remportée; et comme il n'a cessé jamais d'être les armes à la main, il n'a cessé jamais d'amasser couronnes sur couronnes. Mais n'y auroit-il pas de ma part quelque témérité à entreprendre un éloge que tout langage humain ne peut qu'affoiblir? Du moins un tel sujet est-il autant supérieur à mes expressions, que l'art des plus excellents orateurs l'emporte sur mes foibles talents. Persuadé néanmoins que ce grand Apôtre sera plus touché de l'intention qui m'anime, que du peu de succès de mes efforts, je ne quitterai point ce sujet que je n'aie fait mention d'un acte qui surpasse autant ce que j'ai dit, que lui-même surpasse tous les autres hommes. Eh! quel est-il? c'est qu'après tant de belles actions, après avoir mérité tant de couronnes, il témoigne qu'il eût souhaité

d'être précipité dans les enfers, et de subir la peine éternelle, pour sauver et pour gagner à la foi chrétienne les Juifs qui l'avoient plus d'une fois lapidé et cherché à le mettre à mort (a). Qui jamais a aimé Jésus-Christ jusqu'à ce point, si l'on peut appeler amour un transport digne peut-être d'un plus beau nom? Oserions-nous donc encore nous comparer avec un tel homme, après tant de grâces qu'il a reçues du Ciel, et de vertus qu'il a pratiquées de lui-même? Ce seroit là le comble de la présomption et de la témérité.

Il ne me reste plus qu'à prouver que saint Paul n'a point été un ignorant comme on le suppose. Ceux que nous combattons appellent un homme ignorant, non-seulement celui qui n'a pas étudié les artifices d'une éloquence mondaine, mais encore celui qui ne sait pas défendre la vérité : j'en tombe d'accord avec eux. Or, saint Paul ne se donne pas pour ignorant sous l'un et l'autre rapport, mais seulement sous le premier (XXI). Aussi a-t-il l'attention de faire cette distinction, en déclarant que s'il est ignorant quant au langage, il ne l'est point quant à la science (b). Il est bien vrai que si, dans le ministre

(a) Voy. la note, à ce sujet, à la page 341 de ce volume, et la lumineuse interprétation que donne Bossuet des paroles de l'Apôtre, d'après saint Jean Chrysostôme (tom. VI, *Collect. génér.*, in-4°, pag. 555. Paris, 1743).

(b) = La nécessité de la science et de la science ecclésiastique, pour les

de la parole sainte, nous demandions la politesse d'Isoerate, la gravité de Démosthène, la majesté de Thucydide, et la sublimité de Platon, on pourroit m'opposer le passage de saint Paul allégué ici, mais je fais abstraction de toutes ces qualités; et réduisant à sa juste valeur ce que l'on appelle pompe, ornement de langage, que j'abandonne volontiers à l'éloquence profane, je permets que nos discours soient simples et sans art (XXII), pourvu que nous ne soyons pas ignorants dans ce qui regarde la science et l'exposition des lois et des dogmes de la religion (XXIII); mais je ne permettrai pas que, pour défendre notre nonchalance, nous ôtions à saint Paul le plus illustre de ses avantages, et un de ses plus beaux titres à l'admiration.

Act. ix. 22.

Ibid. 29.

VII. Car, dites-moi, je vous prie, comment réussit-il à confondre les Juifs de Damas avant d'avoir fait parmi eux aucun de ses miracles? comment avoit-il triomphé des Hellènes (XXIV)? pourquoi fut-il relégué à Tarse? sinon parce que, terrassés par la force de ses raisonnements, les païens, humiliés de leur défaite, voulurent l'en punir en lui

ministres des autels et surtout pour les chefs du sanctuaire, est une de ces vérités dont le développement et les preuves se trouvent dans tous les livres anciens et nouveaux, composés pour l'instruction des clercs. » L'évêque du Puy (*Lettres*, tom. II, pag. 231. Voy. aussi Carron, *Pensées ecclés.*, t. III, pag. 265.)

ôtant la vie. Il n'avoit point encore fait de miracles. On ne dira donc point que ce fut l'admiration excitée par les œuvres surnaturelles de cet Apôtre, qui abattoit à ses pieds ses adversaires ; sa seule éloquence lui donnoit ses triomphes. Voyez-le à Antioche : quelles armes emprunte-t-il pour combattre ceux qui vouloient adopter les cérémonies judaïques ? Gal. II. 11.

A Athènes, la ville du monde où la superstition régnoit avec le plus d'empire, qui est-ce qui engagea l'un de ses sénateurs à s'attacher, lui et sa femme, à la suite de l'Apôtre ? ne fut-ce pas un seul de ses discours ? Quel charme merveilleux ne possédoit-il pas en parlant, puisqu'on passoit des nuits à l'entendre ; témoin Eutyque tombé du haut d'une fenêtre ? Ibid. XX. 9.

A Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, à Rome, vous le voyez prêcher des jours et des nuits entières, expliquant les Saintes Ecritures, disputant contre les Epicuriens et les Stoïciens. Je ne finirois pas si je parcourois en détail toutes les occasions qu'il a eues d'exercer son talent pour la parole. Puisqu'il devient constant que saint Paul, avant de faire des miracles, comme dans le temps qu'il en opéroit, n'a pas cessé de parler aux peuples, osera-t-on avancer que cet Apôtre fût un ignorant, lui qui s'est attiré l'admiration universelle par ses prédications et ses controverses ? Les Lycaoniens crurent voir en lui leur Mercure. A ne voir que ses miracles et ceux de saint Barnabé, ces Ibid. XVII. 18.

A ne Ibid. XIV. 12.

peuples idolâtres pouvaient les prendre pour des dieux ; mais en prenant saint Paul pour Mercure , c'étoit rendre hommage à son éloquence. En effet , n'est-ce pas en cela même qu'il a surpassé les autres apôtres ? N'est-ce pas sur cela qu'est fondée la réputation dont il jouit dans tout le monde ? N'est-ce pas le talent de la parole qui l'a fait admirer particulièrement , non-seulement des chrétiens , mais des Juifs et des païens ? Avec qu'elle force ne se manifeste-t-il pas dans ses Épîtres (XXV), source inépuisable d'instruction pour tous les hommes , tant pour ceux à qui elles furent adressées , que pour nous qui les lisons , et pour toutes les générations qui se succéderont jusqu'au dernier des jours ! Ces admirables écrits sont comme une muraille de diamant qui entoure et protège toutes les églises du monde. Il en est en quelque sorte le champion immortel , toujours armé pour sa défense , assujettissant encore aujourd'hui toutes les pensées des hommes sous l'obéissance de Jésus-Christ , détruisant tous les conseils et abattant toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu (a). Telles sont les

II. Cor. x. 5.

(a) Fénélon, *Dialog. sur l'éloq.*, pag. 173, 182 ; Fossard, *Disc. sur la sainteté du minist.*, *Serm.*, tom. III, pag. 321 ; Bossuet : « Delà vient que nous admirons dans ses Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine qui persuade contre toutes les règles , ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements , qui ne flatte pas les oreilles , mais qui porte ses coups droit au cœur. » (*Panég. de saint Paul.*)

œuvres qu'il opéra chaque jour : car ces lettres sont toutes pleines de la divine sagesse. Non-seulement elles nous servent à repousser les mauvaises doctrines, et nous fortifier dans la véritable, mais à régler nos mœurs. C'est par elles, que sous nos yeux encore, les évêques parent et ornent cette Vierge chaste que saint Paul a appelée l'épouse de Jésus-Christ, qu'ils l'embellissent de toutes les beautés spirituelles ; c'est par elles qu'ils guérissent les maladies, et qu'ils conservent la santé. Tels sont les préservatifs et les remèdes que nous a laissés cet ignorant : j'en appelle au témoignage de tous ceux qui, par une lecture habituelle, en ont éprouvé l'efficacité. Ibid. xi. 2.

VIII. De plus, considérez les termes dans lesquels il parle à son disciple : *Exercez - vous*, lui dit-il, *à lire, à prêcher, à enseigner*. Il lui expose le fruit qu'il en recueillera : *Par là, vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez ceux qui vous écoutent*. Il lui représente aussi que le serviteur de Dieu ne doit pas contester, mais user de modération envers tout le monde, qu'il doit être capable d'instruire et patient. Il ajoute : Quant à vous, demeurez ferme dans les choses que vous avez apprises, et qui vous ont été confiées, sachant bien de qui vous les avez apprises, et que, dès votre jeunesse, vous avez été formé à l'étude des lettres saintes. Il avoit. I. Tim. iv. 13.
II. Tim. ii. 24.
Ibid. iii. 15.

Ibid., 16.

dit encore : « Toute l'Écriture, étant divinement inspirée, est utile pour instruire de la vérité, pour réfuter l'erreur, pour corriger les dérèglements, et pour former l'homme à la justice, afin qu'il s'attache à Dieu et devienne parfait. » Rappelons aussi ce qu'il a dit à Tite, concernant l'ordination et le devoir des évêques : « Il faut qu'un évêque soit fortement attaché à ces maximes saintes et qui sont conformes à la foi et à la doctrine de Jésus-Christ, afin qu'il puisse convaincre ceux qui le contredisent. » Comment un ignorant pourra-t-il convaincre ceux qui le contredisent, et leur fermer la bouche? A quoi bon recommander de lire, d'étudier les Saintes Écritures, si l'on peut se prévaloir de l'ignorance (XXVI)? Ce ne sont donc là que de vaines excuses et de faux prétextes dont on couvre la lâcheté et la négligence (a).

Tit. 1. 5.

Peut-être m'objecterez-vous que ce précepte ne regarde que les évêques. Je réponds d'abord que c'est précisément d'eux qu'il est ici question (b). Je

(a) Massillon commence ainsi l'un de ses Discours synodaux, sur l'étude et la science nécessaires aux ministres : « Hélas ! Messieurs, devrions-nous avoir besoin de venir ici vous annoncer que l'étude et la science sont indispensables aux prêtres et aux pasteurs ; que c'est par nous seuls que la religion se conserve et se perpétue parmi les peuples ; que c'est sur nous seuls que l'Église se repose de la conservation du dépôt ; que c'est nous qu'elle établit pour empêcher que les erreurs ne gagnent et n'altèrent la pureté de la doctrine sainte. » (xvi^e Disc., *Confér.*, tom. II, pag. 377).

(b) La dignité épiscopale n'admet pas, comme quelques dignités sécu-

soutiens de plus que les simples fidèles sont soumis à la même loi. L'Apôtre le décide dans une autre de ses Epîtres, où il dit : *Que la parole de Jésus-Christ habite en vous abondamment avec toute la sagesse.* Il répète ailleurs la même chose : *Que votre discours soit accompagné de grâce, et assaisonné de sel, afin que vous sachiez comment il faut répondre à tout le monde.* De même, ces paroles de saint Pierre : *Soyez prêts à répondre,* s'adressent à tous les Chrétiens. Saint Paul écrivant aux Thessaloniciens, leur dit : *Édifiez - vous les uns les autres, comme vous avez fait jusqu'à ce jour ;* et lorsqu'il parle des prêtres, il dit : *Que les prêtres qui gouvernent bien méritent une double récompense, principalement lorsqu'ils s'appliquent au ministère de la parole et de l'enseignement.* Car le dernier terme de la perfection auquel ils doivent tendre, consiste à conduire leurs disciples à cette vie bienheureuse que Jésus-Christ nous a promise, tant par leurs discours que par leurs exemples (a); il ne suffit

Coloss. III. 16.

Ibid. IV. 6.

I. Petr. III. 15.

I. Thess. V. 11.

I. Tim. V. 17.

lières, une inhabileté totale, ou une répugnance constante à exercer par soi-même des fonctions qui lui sont propres, telles que d'annoncer &c. vive voix l'Évangile, ou de maintenir, quand les besoins de l'Eglise le demandent, la saine doctrine contre l'erreur. » (L'évêq. du Puy, *Lettres à un évêq.* tom. 1, pag. 234.)

(a) « C'est un devoir propre aux évêques de prêcher leurs peuples. » (Fromentières, *Disc. pour le sacre d'un évêque*, tom. IV, pag. 511 ; le Franc de Pompignan, *Lettres*, tom. 1, pag. 232.) Saint François de Sales : « J'oubliois de vous dire qu'il vous est indispensable de prêcher vous-même

pas d'agir pour instruire. Ce n'est pas moi, c'est le
 Matth. v. 19. Sauveur lui-même qui l'assure : *Quiconque*, dit-il,
 fera et enseignera, sera nommé grand. Si ce n'étoit
 là qu'une même chose, Jésus-Christ ne lesauroit pas
 distingués ; il s'en seroit tenu à la première. Mais
 en les divisant, il nous apprend que les œuvres ne
 sont pas la parole ; et que, pour édifier parfaitement
 les peuples, l'exemple et le discours doivent se prêter
 un secours mutuel (XXVII). Écoutons ce que dit
 Act. xx. 31. l'Apôtre en parlant aux prêtres d'Ephèse : « Veillez,
 » et souvenez-vous que pendant trois ans entiers je
 » n'ai cessé ni jour ni nuit d'avertir chacun de vous
 » avec larmes ». Pourquoi ce grand homme, vrai
 miroir de la perfection évangélique, a-t-il employé
 les larmes et les exhortations ? Sans doute que le bon
 exemple est très profitable ; mais la conduite de
 saint Paul démontre qu'il peut manquer quelque
 chose à son efficacité. S'il vient, par exemple, à
 s'élever une question sur le dogme, et que chacun
 des contendants s'appuie sur l'autorité des Saintes
 Écritures, à quoi sert en ce cas la sainteté de la vie ?
 Quel avantage retirera-t-on de ses veilles et de ses
 travaux, si, l'ignorance venant à nous précipiter
 dans l'hérésie, on se voit séparé du corps de l'É-

votre peuple. Le saint concile de Trente, après tous les anciens, a décrété
 que la prédication est le premier et le principal devoir de l'évêque. » (*Con-*
scils à un évêque.)

glise, comme je sais qu'il est arrivé à plusieurs? Vainement on se rejetteroit sur la régularité des mœurs : on ne gagneroit pas plus de les avoir conservées, qu'il ne serviroit d'avoir conservé la foi si l'on avoit perdu les mœurs (XXVIII).

IX. Il faut donc s'être bien exercé dans tous ces genres de combat, lorsqu'on est chargé d'enseigner les autres. Quand bien même on n'auroit rien à craindre pour son propre compte, la multitude qui nous est soumise, étant composée d'esprits simples, accuse le dogme plutôt que la faiblesse de son guide, lorsque celui-ci paroît vaincu, et hors d'état de réfuter ses adversaires; et ainsi, l'ignorance d'un seul homme cause la perte de tout un peuple. On ne fera pas, si vous voulez, cause commune avec les ennemis, mais on commence à douter des principes jusque-là les mieux assurés; on ne donne plus la même créance aux personnes qu'auparavant on estimoit le plus; privé de l'appui sur lequel on comptoit, on chancelle et l'on finit par faire naufrage. Vous dire maintenant quelles calamités, que de charbons de feu s'amassent sur la tête du malheureux à qui l'on est en droit de reprocher tant de pertes, la chose seroit superflue; vous le savez aussi bien que moi. Et c'est donc là le crime d'arrogance et de vaine gloire que l'on veut m'imputer, parce que j'ai craint d'entraîner avec moi tant d'âmes

dans ma propre ruine ! Est-il personne assez injuste pour blâmer une telle résolution , à moins d'être du nombre de ceux qui querellent sans raison , et qui , dans les malheurs qui ne les touchent pas , se targuent d'une fausse philosophie ?

NOTES²

DE M. MICHEL-ANGE GIACOMELLI, PRÉLAT RÔMAIN,

SUR LE QUATRIÈME LIVRE DU TRAITÉ DU SACERDOCE
DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

(I) Pag. 576. La simple imprudence de s'y laisser nommer

Le texte grec se sert ici du mot *αἰσχυρία* que les interprètes latins ont rendu par *rapere*, ravir; mais il signifie recevoir de plein gré ou avec allégresse. De même que dans Xénophon, *de re equestri*, pag. 941, édit. Paris, 1620, où il est dit que si on met la bride à un cheval, il la prendra volontiers lorsqu'on le conduira au travail, *αἰσχυρία*. On donne communément la même signification au verbe *αἰσχυρίζομαι*, employé dans S. Matthieu, chap. 11, vers. 12. *Violenti rapiunt regnum cælorum* Βίαιοι αἰσχυρίζονται αὐτῶν, c'est-à-dire *summa contentions illud consequi laborant*.

(II) Pag. 272. Lorsqu'il eut péché à l'occasion des eaux

L'écriture appelle ces eaux, *les eaux de contradiction*. Le péché de Moïse consistoit dans le doute qu'il forma sur l'exécution de la promesse que Dieu lui avoit faite de faire sortir de l'eau du rocher qu'il frapperait, parce qu'il s'imagina que les murmures du peuple contre lui empêcheroient l'effet de cette promesse. C'est ce que l'on peut inférer du Psaume cv, vers. xxxii. Voy. Saint Jean Chrysost. sur ce Psaume.

(III) Pag. 381. A qui Dieu parloit avec autant de familiarité que l'ami à son ami

Il est dit, dans le livre des Nombres (chap. xii, vers. 7 et 8), qu'il n'eût pas de Moïse comme des autres prophètes; qu'il est le plus fidèle de ses serviteurs; que Dieu lui parle familièrement et ouvertement, et qu'il voit Dieu sans énigmes et sans figures.

(IV) Pag. 382. A cette parole du Sauveur

Bengelius a fait une longue note sur le nom de Σωτηρ qui est employé ici dans le texte, pour signifier *Sauveur*; il y a, en effet, une dispute sur le sens précis de ce mot. Les uns veulent qu'il réponde au mot latin *Servator*, et les autres prétendent qu'il doit être rendu par celui de *Salvator*. Paul Manuce, dans une note sur un passage de Cicéron (*in Verrem*, act. II, lib. II, cap. LXXX), où il est dit : *Is est nimirum soter, qui salutem dedit*, s'appuie sur ces paroles pour distinguer entre *servare* et *salvare*. *Servare*, dit-il, c'est empêcher la perte de la chose, et *salvare* c'est la rétablir, lors même qu'elle étoit perdue. Il ajoute que le mot *Salvator* se trouve dans les gloses et inscriptions anciennes, comme dans celle de *Quirino Salvatori* et *pro salute Cæs. Nervæ Trājan. Aug.*; et que cette expression a été employée par Tertullien et par Lactance. Au lieu de *Sauveur*, on peut dire *autor salutis*, auteur du salut; ce qui répond à l'expression de saint Paul (*Heb. v, ix*) αὐτοῦ σωτηρίας. Mais Bengelius n'accorde point à Manuce que le mot *Servator* signifie quelque chose de plus que d'empêcher la perte; et il prétend prouver, par plusieurs passages de Plaute et de Térence, que le verbe *servo* a un sens aussi étendu que *salus* et *salvus*. M. Giacomelli observe que les latins ont quelquefois exprimé le mot Σωτηρ, par ceux de *salutaris* et de *sospitator*; ce qu'il prouve par des marbres antiques que cite Spanheim (*Diss. VII, de Præst. Num.*, pag. 419.) Les anciens ont même latinisé le mot grec *Soter*, comme ceux de *Paracletus*, *Ecclesia*, *Baptismus*, *Angelus*, etc. On trouve *soteria* au pluriel, dans Martial (*Épigr. LXVI*, lib. VII, et dans Stace, *Sylv. I, 4*).

(V) Pag. 384. A ne rien faire, avec la grâce du Seigneur

On voit clairement ici quelle étoit la doctrine du saint docteur sur la grâce. Il reconnoit que le salut dépend tout à la fois, et de cette grâce, et de notre fidélité à y correspondre. On a vu ci-devant, au chap. vii, du liv. iiii, qu'il a dit, en parlant de saint Paul, que personne n'a été plus attaché à Dieu que cet Apôtre, et que personne n'a mérité plus de grâces. Il est aisé de prouver que le même saint docteur a pareillement reconnu la nécessité de la grâce prévenante, pour les bonnes actions; ce qui renverse l'opinion d'un théologien, qui n'a pas craint d'avancer que saint Jean Chrysostôme avoit jeté les premières semences du semi-pélagianisme; car le saint docteur, comme on le verra bientôt, exige, dans un prêtre, une prudence consommée, et de plus, une grâce abondante, des mœurs irréprochables et une grande pureté d'intention. Il suppose, au Livre premier, chapitre second, le secours de la grâce divine, dans la pratique du bien. Dans son *Homélie* lvi, sur le chap. xxvi de la Genèse, à la pag. 522 du tom. iv de ses œuvres, de l'édition de Montfaucon, il déclare que, conformément à la grâce de Dieu, la vertu ou le vice dépendent du choix de notre libre arbitre. Ceux qui prendront la peine de lire la vie du saint docteur, écrite par le hollandiste Stilling, imprimée à Anvers en 1753, y trouveront, pag. 272 et suivantes, une belle apologie de sa doctrine. Cette lecture est nécessaire aux personnes peu versées dans la science de la théologie, qui auroient vu le précis qu'en donne D. Ceillier, au tom. ix de son *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclésiast.*, chap. i, art. xv, n° 18.

(VI) Pag. 385. Ceux qui vouloient ma promotion

Le saint docteur suppose que ceux qui vouloient le faire évêque n'étoient pas des laïques, autrement l'avis de saint Paul, *Gardez-vous d'imposer les mains*, ne leur seroit pas applicable. Les novateurs ont prétendu que l'élection des évêques, et des autres ministres de l'Eglise, appartient au peuple de droit divin; de sorte que leur ordination est nulle, lorsqu'elle est faite sans son consentement. Cette erreur a été condamnée dans le concile de Trente (sess. xxiii, cap. iv, can. vii). Il est vrai que le peuple a eu le droit de rendre témoignage sur les vie et mœurs des sujets proposés pour être

ordonnés , comme on le prouve par le chap. vi des Actes des Apôtres , et par la première Épître de saint Clément aux Corinthiens (n° xxiv, pag. 171), où il est dit « qu'instruits par Notre Seigneur Jésus-Christ , les Apôtres » « savoient que le titre d'évêque donneroit lieu à des altercations ; en conséquence , ils eurent l'attention de les établir eux-mêmes , et de régler la » « forme des élections , lorsqu'après leur mort il seroit question de les remplacer par des sujets d'un mérite reconnu. Ainsi les évêques , nommés par » « les Apôtres , ou ceux qui leur ont succédé , par le choix des plus respectables personnages , avec l'approbation de toute l'Église , qui ont gouverné » « le troupeau de Jésus-Christ d'une manière irréprochable , qui ont exercé » « les fonctions du ministère humblement , paisiblement , sans avilir leur caractère , et qui ont joui pendant long-temps d'une bonne réputation , ne » « sauroient être déposés sans injustice. » L'élection des ministres ecclésiastiques appartenoit donc aux Apôtres et aux chefs de l'Église , qui avoient soin de ne choisir que des sujets agréables au peuple. Le même peuple a exercé ensuite le droit de suffrage dans les élections ; mais comme ce droit n'étoit que d'institution ecclésiastique , il s'est trouvé des occasions où on ne lui a pas permis d'en user (Voy. l'*Histoire ecclésiastique* de Noël Alexandre , dissert. viii , sur le premier siècle de l'Église , propos. 1, 2 et 3). Selon Bellarmin , cité par Juennin (dissert. ix , sur les ordres en particulier , chap. v , art. 5 , à la fin) , ce droit s'introduisit peu à peu dans l'Église ; ce qui n'a pas empêché les évêques , comme le dit encore Juennin , au lieu cité (art. iiii) , de décider en dernière instance , pendant douze siècles , ce qui concerne la matière des élections. On peut voir là-dessus Bellarmin (lib. 1 , de *Clericis* , cap. ix) , Thomassin (*vet. Discipl.* part. ii , lib. ii) , Hallier (*de Sacr. et elect. ordinat.* , sect. 1 , chap. iiii) , et l'auteur du *Traité des Sacrements* (tom. ii , lib. viii , part. ii , sect. vi , n° 11). L'ancienne coutume de rechercher le témoignage du peuple , relativement à l'ordination des ministres de l'Église , est encore prouvée par un passage de Lampride (*in vitâ Alexandri-Severi* , cap. lxxv , pag. 351 de l'édition d'Hanov.). On y rapporte que ce prince ordonna qu'on feroit connoître au peuple les noms de ceux qu'il se proposoit d'établir pour gouverner les provinces , et qu'il exhortoit tout le monde à dénoncer ceux contre lesquels on avoit quelque reproche à faire. Il ne convient pas , ajoute le prince dans son ordonnance , qu'on omette dans la nomination des officiers publics , une précaution que les chrétiens et les Juifs observent avec soin dans les élections de leurs prêtres.

(VII) Pag. 386. Sans examen , sans témoignage préalable

Le témoignage le moins équivoque de la conduite et des talents d'un sujet n'est pas fondé sur les certificats de quelques personnes qui peuvent être prévenues , mais sur la notoriété de ses bonnes mœurs , qui ne sauroit nous tromper. Eschine (*Orat. in Timarch.* , pag. 21 , *inter. vet. Orat.* , edit. Steph. 1575) rapporte ces vers d'Euripide :

Assis au tribunal où l'on rend la justice ,
Je n'ai compté pour rien la foule des témoins.
Pour découvrir le vrai , pour démasquer le vice ,
A connoître les mœurs , j'employois tous mes soins.
Je pensois qu'on ressemble à ceux que l'on fréquente ;
Et qu'ami des méchants , on a l'âme méchante.

A quoi l'orateur ajoute : « Vous voyez , Messieurs , quel est le sentiment » du poète. Il a exercé les mêmes fonctions de juge que vous exercez aujourd'hui , et il proteste qu'il n'a pas formé ses décisions sur les dépositions des témoins , mais plutôt sur la conduite et les mœurs de ceux qu'il » devoit juger. » Cicéron (*Orat. pro Sylla* , cap. xxviii , pag. 389) dit pareillement qu'on ne juge pas les honnêtes gens sur le témoignage de quelques personnes , que la passion , la haine ou la légèreté fait parler ; mais lorsqu'il s'agit d'une question importante , qui les expose inopinément à un grand péril , on ne doit les juger que d'après la vie qu'ils mènent. Il avoit dit la même chose au chap. xxv , pag. 386..

(VIII) Pag. 391. Nous parvenons à rendre la santé aux malades

Isocrate (*in Nicocle* , pag. 86 de l'édition de Londres de 1749) dit pareillement : « C'est par la parole qu'on retient les méchants , qu'on excite le » zèle des gens de bien , qu'on instruit les ignorants , qu'on persuade les » sages. » Selon Cicéron (lib. 11 , *de Nat. Deor.* , cap. lxx) , « C'est par » l'éloquence que nous exhortons , que nous persuadons , que nous consolons les affligés , que nous tranquillisons ceux qui craignent , que nous » retenons les présomptueux , que nous apaisons la colère , et que nous » calmons les passions. »

(IX) Pag. 393. Si nous avons le don des miracles

Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxvii, pag. 466) dit expressément qu'il s'en seroit tenu à un langage simple et grossier, si le pouvoir d'opérer des miracles lui avoit tenu lieu d'éloquence.

(X) *Ibid.* Et qu'il ne s'en fait plus aujourd'hui

Bengelius remarque, avec l'auteur du Journal Littéraire de Londres, que, si l'on joint ce texte de saint Jean Chrysostôme avec un autre que l'on verra plus bas, au chap. vi de ce même livre, ils doivent donner à penser aux catholiques romains. Il reconnoît néanmoins que, quoique le saint docteur ait fait une Homélie où il se propose la question à examiner : *Pourquoi il ne s'opère plus de miracles au temps présent* (c'est sa xxxix^e, du tom. v, édit. de Fronton Du Duc) ? il ne laisse pas de rapporter plusieurs miracles frappants, arrivés dans son siècle, dans son cinquième Discours en l'honneur de saint Paul ; de même que saint Augustin, au chapitre viii du liv. xxi de la Cité de Dieu. D'où l'on doit conclure que lorsque le saint docteur dit que les miracles ont cessé, il ne parle pas dans un sens absolu, mais par comparaison avec cette effusion de l'Esprit Saint, prédite par le prophète Joël, en conséquence de laquelle presque tous les fidèles de la primitive Église, de tout sexe et de toute condition, prophétisoient et opéroient des miracles. De même, quoique saint Grégoire de Nazianze parle de cette cessation des miracles, dans son *Oraison* xx, pag. 341, il en raconte néanmoins quelques-uns, faits de son temps, dans l'Oraison funèbre de son père, qui est la xix^e.

(XI) Pag. 394. D'avoir mis les Gentils en déroute

Du temps de saint Jean Chrysostôme, le paganisme subsistoit encore ; le judaïsme conservoit un grand crédit ; le manichéisme faisoit beaucoup de progrès, et les autres hérésies, dont il est parlé dans ce chapitre, ne manquoient pas de sectateurs. Les Valentinien, les Marcionites et les Manichéens, admettoient deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Saint

Basile (*Hom. 1, in Hexaém.*, n° 14, pag. 15), dit que ces hérétiques s'appuyoient sur ces paroles du commencement de la Genèse : *Les ténèbres étoient répandues sur l'abîme.* « Ils ne voyoient pas que ces ténèbres n'étoient autre chose qu'une privation de lumière. Ils soutenoient qu'elle étoit une puissance mauvaise, ou le mauvais principe existant par lui-même, et contraire ou opposé à la bonté de Dieu. » Ils nioient encore l'incarnation du Verbe, comme nous l'apprend saint Jean Chrysostôme (*advers. Manichæos*, *hom. vii*, n° 3). M. de Beausobre a donné une Histoire complète du Manichéisme, où l'on peut s'instruire à fond de leurs erreurs, en lisant néanmoins avec précaution quelques endroits de cet ouvrage. Nous nous sommes contentés de donner une légère idée de ce système, en faveur de ceux qui ne sont pas versés dans ces matières ; elles sont exposées, en détail, dans une infinité d'auteurs anciens et modernes.

(XII) Pag. 394. Peut être funeste à tout le troupeau

Notre saint docteur exige, dans un évêque, un grand fond de littérature sacrée. Tous les siècles sont fertiles en erreurs ; c'est pourquoi la science ecclésiastique est nécessaire à tous les évêques. Ils doivent surtout posséder l'Écriture-Sainte. Selon saint Grégoire de Nazianze (*in Apolog.*, pag. 38) « la parole divine doit être écrite trois fois sur leur cœur, afin qu'ils soient animés de l'esprit de Jésus-Christ, et qu'ayant non-seulement aperçu mais approfondi les mystères et les trésors des saintes Lettres, inconnus et inaccessibles au vulgaire, ils soient en état d'enrichir les hommes en leur communiquant les richesses spirituelles qu'ils y auront puisées.... » Se peut-il que quelqu'un qui ne connoît point le mystère caché de la sagesse de Dieu, quelqu'un que l'on nourrit encore avec du lait, comme un enfant, et qui n'est point du nombre de ceux qu'Israël compte parmi ses défenseurs, consente volontiers à être établi chef du corps mystique de Jésus-Christ ? Ce Père déplore, à la page 21 du même ouvrage, l'aveuglement de ceux qui montent aux dignités ecclésiastiques, avant que d'avoir acquis la connoissance des saintes Lettres ; et il montre que la sagesse requise dans un évêque, ne s'acquiert qu'avec beaucoup de temps et de travail. « Dites-moi, ajoute-t-il, en apostrophant ces ambitieux, ne faut-il pas quelques dispositions pour devenir habile musicien ? n'avouerez-

« vous pas également que la théorie et la pratique de la sagesse , ou la science des choses divines ou humaines , méritent notre application , et qu'il n'y a rien de plus estimable et de plus grand ? Vous en convenez , je le sais ; et , en cela , vous jugez sainement. Or , il est certain qu'on n'apprend les arts qui dépendent de la musique que par un travail de longue haleine ; qu'on est obligé de chercher des maîtres et de les payer , de voyager quelquefois dans les pays étrangers , et de se former à la perfection , en se gênant sur plusieurs autres choses. Croirons-nous que l'acquisition de la sagesse soit si aisée que , pour être sage , il suffise de le vouloir ? » Mais il faut peut-être attribuer l'indifférence que l'on a pour l'étude des saintes Lettres , à ce que dit Platon , au viii^e livre de sa *République* , pag. 274 : « Dans une ville où l'on n'honore que les richesses et ceux qui les possèdent , on méprise la vérité et les gens de bien..... Nous recherchons toujours ce qui conduit aux honneurs , et nous négligeons ce qui n'est point propre à nous les concilier ».

(XIII) Pag. 395. De Valentin , de Marcion , et d'autres qui leur ressemblent

Il est certain que Marcion rejettoit la loi et les prophètes ; mais Valentin admettoit les livres prophétiques , et ceux de Moïse et même tout l'ancien Testament. C'est ce que Tertulien nous dit , en termes exprès , au chap. xxxviii^e de ses *Prescriptions* : « Quoique Valentin paroisse approuver tout l'ancien Testament , cependant il combat la vérité avec plus d'adresse que Marcion. Pour établir son erreur , celui-ci fait ouvertement main basse sur les Écritures ; mais l'autre les épargne , parce qu'il prétend les interpréter conformément à son système , et l'appuyer sur leur témoignage. Néanmoins il est forcé d'y faire , tantôt des additions , tantôt des retranchements , soit en changeant la signification propre des mots , soit en y suppléant des pensées qui ne s'y trouvent point. » Valentin corrompoit donc les Livres saints , sans en retrancher aucun du Canon. Ses disciples tinrent la même conduite , excepté qu'ils publièrent un nouvel Évangile , comme l'atteste saint Irénée (liv. iii , cap. vi , n^o viii). On lit cependant , dans Philastre , que les Valentinieniens ôtèrent du Canon les livres de Moïse et des prophètes ; ce qui doit s'entendre , non des premiers disciples de Valentin , mais de leurs successeurs. Il faut appliquer cette distinction au texte

présent de saint Jean Chrysostôme, qui ne dit pas que Valentin, mais ceux qui embrassoient son hérésie, rejetoient les livres de Moïse. On doit expliquer de même ces paroles de l'auteur de l'Appendix des Prescriptions de Tertullien, au chap. XLIX : « Valentin reçoit quelques parties de la loi et » des prophètes et en rejette d'autres, c'est-à-dire que, dès-là même, il ôte » à ces livres entiers leur authenticité. » Comme ce passage contredit manifestement celui que l'on a rapporté ci-dessus, il est évident qu'il est d'un autre auteur, beaucoup plus moderne et contemporain des derniers Valentinieniens, qui ont retranché du Canon les livres de Moïse, et qui ont donné lieu à l'écrivain de cet Appendix, de confondre leurs erreurs avec celles de Valentin.

(XIV) Pag. 395. Sectateurs de Sabellius ou d'Arius qui ont donné dans des excès opposés

Notre saint docteur marque, en cet endroit, quelles sont les deux erreurs contraires de ces hérétiques, dont la foi catholique est également éloignée. Sabellius n'admettoit, en Jésus-Christ, qu'une hypostase. Arius en admettoit deux, non-seulement distinctes, mais séparées. La foi catholique enseigne que ces deux hypostases ne sont point séparables. Saint Basile nous expose, dans son *Épître* CCXIV, n° III, pag. 322, en quoi consistoit l'hérésie de Sabellius : « Il prétendoit, dit ce Père, qu'il n'y a qu'une per- » sonne en Dieu ; mais que l'Écriture représente la Divinité comme subsis- » tante en plusieurs personnes, relativement à ses différentes opérations ; » qu'elle donne à Dieu le nom de Père, lorsqu'il est question de quelque » circonstance qui suppose en lui cette qualité ; le nom de Fils, lorsqu'il » prend soin de nous, ou de ce qui a rapport à d'autres opérations écono- » miques, et le nom de Saint-Esprit, lorsqu'il se rencontre une occasion de » lui attribuer cette fonction. » Voy. Théodoret (*Hæretic. fabul.*, lih. II, cap. IX) ; et saint Épiphane (*Hæres.* XLII). On voit, dans celui-ci, les différentes similitudes qu'employoient les Paulinieniens pour expliquer leur doctrine. À l'égard d'Arius, cet hérésiarque expose ses sentiments d'une manière équivoque, dans sa lettre à Eusèbe de Nicomédie, rapportée au liv. I^{er}, chap. V de l'*Hist. eccl.* de Théodoret. On aperçoit néanmoins le venin de son hérésie, dans ce qu'il dit du Verbe, savoir : « qu'avant d'avoir » été engendré, ou créé, ou terminé, ou fondé, il n'existoit pas, parce

« qu'il n'étoit pas engendré ou non engendré. » La doctrine d'Arius est expliquée plus clairement, dans la lettre du même Eusèbe de Nicomédie à Paulin, évêque de Tyr, citée au chap. vi^e de Théodoret (lib. 1, pag. 22) : « Nous n'avons jamais ouï dire, c'est Arius qui parle, qu'il y eût deux non-engendrés. On ne nous a point enseigné qu'un fait deux, ou qu'il eût subi quelque souffrance corporelle. Mais on nous a appris, qu'il y a un seul non-engendré, et un second fait de lui, mais non pas de sa substance, qui ne participe, en aucune manière, à la nature non-engendrée du premier, et qui n'existe point dans son essence; mais qui a une nature et une puissance entièrement différentes, quoiqu'il soit fait à l'image et ressemblance parfaite de la nature et de la puissance de son auteur. Nous croyons que ce premier principe n'est pas seulement inexplicable par nos discours, mais encore inintelligible, non-seulement à la pensée de l'homme, mais même à celle de tous les êtres supérieurs à l'homme. » L'impicité d'Arius se montre encore plus à découvert, dans la lettre circulaire d'Alexandre, évêque d'Alexandrie, adressée à tous les évêques de l'église catholique, rapportée dans l'*Hist. eccles.* de Socrate (lib. 1, ch. vi, pag. 20). « Voici, dit l'historien, le système inventé et publié par les Ariens, qui n'a aucun fondement dans les saintes Écritures : *Dieu n'a pas toujours été Père. Il y a eu un temps où il n'avoit pas cette qualité. Le Verbe de Dieu n'a pas toujours existé, mais il a été tiré du néant. Celui qui est Dieu l'a rendu existant, de non existant qu'il étoit : ainsi le Fils a été créé, et fait tel; il n'est point substantiellement semblable au père, ni le Verbe véritable et naturel du Père, ni sa vraie sagesse; mais c'est son ouvrage et sa créature. On l'appelle abusivement Verbe et sagesse, étant né lui-même du propre Verbe de Dieu et de la sagesse qui est en Dieu, par le moyen de laquelle Dieu a fait toutes choses, et lui-même. Celui-ci est par conséquent muable et altérable de sa nature, comme toutes les autres choses inintelligibles. Le Verbe est étranger, différent et séparé de la substance de Dieu; et le Père est incompréhensible au Fils, qui ne sauroit le connoître parfaitement et complètement. Il ne peut pas non plus voir parfaitement le Père, puisqu'il ne connoit pas lui-même sa propre essence. Il a été fait pour nous, afin que Dieu nous créât par son moyen, en se servant de lui comme d'un instrument. Il n'existeroit pas, si Dieu n'avoit pas voulu nous créer.* »

(XV) Pag. 396. Sont également loin de la vérité

Toutes les erreurs qui détruisent la Trinité des personnes divines , et n'admettent que l'unité dans l'essence de Dieu , portent chez les Pères le nom d'impiété judaïque. Saint Basile dit , en parlant du sabellianisme (*Epist. clxxix*, n° 2 , pag. 277) : « Nous avons autant d'horreur pour » cette hérésie , que pour le judaïsme. » Et , dans l'épître cex , pag. 315) : « L'hérésie de Sabellius est un vrai judaïsme , qui s'introduit dans la pré- » dication évangélique , sous les apparences du christianisme. » Pour l'Arianisme , il a été traité d'idolâtrie par les Pères. Saint Grégoire de Nazianze (*Jamb. 111, ad Seleucum.* , vers. 204 , pag. 193) renferme , avec beaucoup d'éloquence , les erreurs d'Arius et de Sabellius en deux vers , en appelant judaïsme l'une , et l'autre paganisme. Il ajoute qu'Arius confond les personnes , et que Sabellius divise la substance. Dans l'éloge funèbre de son père (*Orat. xix* , pag. 296). Le même saint docteur blâme ceux qui admettent l'unité des personnes divines avec Sabellius , et la trinité de l'essence avec Arius , qui restreignent ainsi la divinité dans des bornes étroites , ou l'altèrent et la mettent en pièces , en y reconnoissant une inégalité de puissance et de nature. On voit , par là la raison pour laquelle l'Arianisme est comparé à l'idolâtrie , et le sabellianisme au judaïsme. Sur quoi il est bon de transcrire ici un beau passage de saint Basile (*Hom. xxiv*) contre les Sabelliens , les Ariens et les Anoméens (tom. 11 , pag. 189) : « Le Judaïsme , » y est-il dit , est opposé au paganisme , et l'un et l'autre sont contraires au » christianisme , comme les Égyptiens et les Assyriens , peu d'accord entre » eux , étoient également ennemis des Israélites. C'est ainsi , qu'en matière » de morale , la pusillanimité et la témérité , opposées entre elles , sou- » toutes les deux contraires à la vraie valeur. La foi a donc deux sortes » d'ennemis à combattre , Sabellius d'une part , et les Anoméens de l'autre » Nous abhorrons également la gentilité , le culte des idoles , la pluralité » des dieux , et les blasphèmes des Juifs qui dégradent le Fils de Dieu. » Saint Basile ajoute , peu après , « que ceux qui prétendent que le Fils » unique de Dieu est une créature , ne laissent pas de l'adorer et de l'ap- » peler Dieu , sont manifestement idolâtres , et accordent à un être créé » ce qui n'appartient qu'au Créateur. D'autre part , ceux qui nient que le

« Fils soit Dieu de Dieu , confessent de bouche sa divinité et la réprouvent
 « réellement et de fait , en quoi ils rétablissent le Judaïsme.

(XVI) Pag. 396. De Paul de Samozate

Après avoir dit que le sabellianisme est conforme au judaïsme , et l'Arianisme au Paganisme , voyons pourquoi le saint docteur avance que l'erreur des Ariens rentre dans celle de Paul de Samozate. Celui-ci pensoit , comme Artemon ; et , selon Théodoret (*Hæres. Ereviar*), Artemon enseignoit « que Notre Seigneur Jesus-Christ est un pur homme , né d'une vierge ,
 « et plus parfait que les prophètes. » L'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe (lib. v , cap. xviii , pag. 195) attribue le même sentiment à Artemon , qui prétendoit , en cela , renouveler la doctrine de Paul de Samozate. Il semble donc qu'il auroit fallu dire que le système de Paul de Samozate étoit conforme à celui des Juifs , en ce qu'il ne reconnoissoit que l'unité de Dieu. L'auteur de la lettre au diaire Héron , faussement attribuée à saint Ignace , martyr , dans Cotelier , tom. 1 , pag. 114 , dit « que celui qui soutient que le Sau-
 « veur est un pur homme , est Juif et homicide du Christ. » Paul de Samozate tomba dans cette erreur , pour faire sa cour à Zénobie , reine des Palmyréniens , qui étoit Juive. S. Athanase (*Epist. ad Solitarios*) rapporte ce fait ; et saint Jean Chrysostôme ténait également (*Hom. Joan.* , tom. viii , Montf. , pag. 48) , que cet hérésiarque renoua à son salut , pour se concilier la bienveillance d'une femme. Théodoret (*Hæret. fab.* , lib. ii , cap. viii , pag. 222) , raconte la même chose , en termes précis. « En ce
 « temps-là , dit il , tandis que Zénobie régnoit dans la Syrie , par la con-
 « cession des Romains , vainqueurs des Perses , Paul embrassa l'hérésie
 « d'Artemon , dans l'espérance de s'attirer la faveur de cette princesse ,
 « attachée au judaïsme. » C'est par conséquent l'erreur de Sabellius et non celle d'Arius , que le saint docteur devoit , ce semble , assimiler à celle de Paul de Samozate. Les Ariens ne soutenoient pas , comme ce dernier , que Jésus-Christ fût un pur homme ; mais seulement qu'il différoit entièrement du Père , en nature et en puissance. Ils ajoutoient qu'il avoit été fait à l'image et parfaite ressemblance de la nature et du pouvoir de son auteur , dont le principe est inexplicable et incompréhensible , etc. (Voyez le passage d'Eusèbe de Nicomédie , qui a été cité dans la note antépénultième.)
 On peut répondre à tout cela que le saint docteur ne compare pas l'erreur

d'Arius à celle de Paul de Samozate, prise nuement et précisément, mais placée dans l'un de ces points de vue, sous lesquels il la considéroit et la proposoit, pour la rapprocher de la doctrine chrétienne et la faire paroître moins odieuse. On voit quelque chose qui sent l'arianisme, dans les dix articles de la profession de foi que Paul présenta à Denis d'Alexandrie. On ne doit pas, au reste, exiger une exactitude scrupuleuse dans des comparaisons de cette espèce. En effet, saint Grégoire de Nazianze (*in Apologet.*, pag. 16) assimile l'erreur de Sabellius à l'athéisme, et celle d'Arius au judaïsme. « La théologie, dit-il, nous fait apercevoir trois erreurs différentes : » l'athéisme, le judaïsme et le polythéisme. Sabellius défend la première, » Arius d'Alexandrie, la seconde, etc. Ce qui doit s'entendre en ce sens : Sabellius, en faisant produire le Fils et le Saint-Esprit par le Père, et en résolvant ou confondant les trois personnes en une seule, détruisoit à la fois l'unité et la trinité divines. Mais en réduisant la divinité au seul non-engendré, refusant l'essence et la puissance du Père au Fils et au Saint-Esprit, et mettant le Fils au nombre des créatures, Arius tomboit dans l'erreur des Juifs, qui n'admettent que l'unité en Dieu. Il suit de là que les analogies établies par les Saints-Pères, entre le sabellianisme, le paulianisme et l'arianisme, tantôt avec le judaïsme et tantôt avec le paganisme, doivent être considérés sous divers points de vue, qui engagent par exemple l'un de ces Pères à assimiler l'arianisme au judaïsme, tandis qu'un autre l'assimile au paganisme, etc. C'est ainsi qu'en a usé saint Grégoire de Nazianze. Dans le passage que nous venons de citer, il trouve de la conformité entre l'arianisme et le judaïsme ; et, dans un autre endroit de son Apologétique, pag. 18, il le confronte avec le paganisme. De même, notre saint docteur, qui réfère ici l'arianisme au paulianisme et l'un et l'autre au paganisme, compare ailleurs (*Hom. viii, in Joan.*, pag. 48, tom. 8, édit de Moutf.), le paulianisme au judaïsme. Car il s'exprime ainsi, sur le compte de Samozate : « Cet homme n'a point péché par ignorance ; mais c'est avec une connoissance pleine et entière qu'il a imité » les Juifs. Ceux-ci trahirent leur foi, par respect humain, quoiqu'ils sussent très bien que Jésus Christ étoit le Fils de Dieu ; mais ils ne le confessèrent point, pour condescendre à la suggestion de leurs prêtres. On » dit de même que, pour plaire à une femme, Paul de Samozate, etc. »

(XVII) Pag. 397. Vous avez des esprits curieux

Cette curiosité excessive, à l'égard des choses qui surpassent l'intelligence humaine, a été désapprouvée, même par les sages de la gentilité. Socrate ne vouloit pas « qu'on s'appliquât à l'astronomie, parce que les connaissances qui appartiennent à cette science ne peuvent s'acquérir que » par une étude continuelle qui nous empêche d'apprendre plusieurs autres » choses utiles. » Xénophon, qui rapporte ce trait (*Memorab.*, lib. iv, cap. vii, n° 6), ajoute qu'en général Socrate « blâmoit ceux qui raisonnent » sur le système que Dieu a suivi dans la création de l'univers, et disoit » qu'il étoit impossible de le découvrir. Il regardoit comme une espèce d'im- » piété envers les Dieux de vouloir connoître ce qu'ils n'ont pas voulu nous » manifester. » Il y a, sur ce sujet, une épigramme dans l'Anthologie (c'est la 7^e du livre II, chap. v, édit. Steph.), où l'on dit qu'il est ridicule à l'homme qui ne se connoît pas lui-même, ni la juste mesure de son corps, de vouloir comprendre la constitution du monde, et mesurer l'étendue de la terre sur laquelle il rampe, et dont il est la plus petite partie. S. Basile (*Hom. in Hexaem.*, pag. 77) compare « ceux qui s'occupent à l'étude » d'une vaine science aux yeux de la civette. Cet animal à la vue perçante » dans les ténèbres, et ne voit goutte pendant le jour. Il en est de même de » ces savants qui raisonnent à merveille sur des objets de nulle importance, » et ferment les yeux à la vraie lumière. » Selon saint Isidore de Péluse (lib. 2, *Epist.* cclxxiii, pag. 339) « Il est certain qu'il y a plusieurs » choses obscures et impénétrables à la raison humaine. Il n'est pas moins » certain que cette obscurité tourne à notre avantage, en ce que ces choses » ne sont d'aucune utilité pour notre salut. Nous devons soigneusement dis- » tinguer entre ce qui peut contribuer à notre bonheur éternel, et ce qui n'y » contribue en rien... Pour moi, je ne vois pas ce que peut faire au bon- » heur de notre vie, une connoissance exacte et précise des mouvements de » la lune et du soleil..... La théorie et la pratique de la justice, de la force, » de la prudence, de la tempérance, et de tout ce qui se rapporte à ces » vertus, sont des objets véritablement importants à notre félicité. Ils doi- » vent exciter notre attention, par préférence à tout autre. » C'est en ce sens que saint Paul ordonne à son disciple Timothée (*Epist.* II, cap. II, vers. 23) d'éviter toutes les disputes, qui n'ont pas trait à notre instruction spirituelle.

(XVIII) Pag. 397. Et lui demandent compte de ses jugements

Il y a, sur ce point, un beau passage de saint Basile (*in Ps. xxxii*, n° 5, pag. 136) : « Vos jugements, Seigneur, sont un abîme profond. Ainsi, » lorsque nous sommes inquiets de savoir pourquoi Dieu prolonge la vie du » pécheur, et abrège les jours du juste ; pourquoi l'un est dans la prospérité, tandis que l'autre souffre ; pourquoi une mort prématurée enlève » cet enfant ; quelle est la cause des guerres, des naufrages, des tremble- » meuts de terre, des sécheresses, des inondations ; pourquoi Dieu a créé » des astres, qui peuvent faire périr des hommes ; pourquoi l'un est es- » clave, l'autre libre ; pourquoi celui-ci est riche, tandis que celui-là est » pauvre ; pourquoi l'on voit une différence, encore plus surprenante, » entre les bonnes actions et les mauvaises : cette fille, par exemple, ven- » due à un débauché, se trouve comme forcée à vivre dans le crime, tandis » qu'une autre, rencontrant d'abord une bonne maîtresse, voit son inno- » cence à l'abri ? celle-ci a été récompensée, celle-là a été condamnée ; » quelle sera la disposition du souverain Juge à l'égard de l'une et de » l'autre ? Quand toutes ces questions nous viennent à l'esprit, nous devons » nous rappeler que les jugements de Dieu sont un abîme, et qu'il ne » nous est pas possible de fouiller dans les trésors de sa sagesse. » On trouve dans quelques auteurs païens, des traces de ce respect qui est dû aux jugements de Dieu. « Il ne convient pas, dit Euripide (*Ion.*, vers. 390), » d'insister davantage sur ces choses, puisque Dieu ne permet pas qu'elles » nous soient connues. » On lit dans Plaute : « Que c'est une sottise et une » extravagance de blâmer ou d'improver les conseils des dieux. » (*Mil. Glo- rios.*, act. III, sc. 1^{re}, vers. 141).

(XIX) *Ibid.* Cette indiscrete et dangereuse curiosité

Saint Basile (*lib. II, advers. Eunomium*, n° 24, pag. 260) s'élève contre les ténéraires qui prétendent tout savoir. « Si nous voulons, dit-il, tout » mesurer à notre intelligence, et si nous nous persuadons que rien n'existe » de ce que nous ne comprenons pas, nous perdons le mérite de la foi et de » l'espérance chrétienne. » Il ajoute, au livre V du même ouvrage (n° 2,

pag. 313) : « Que cette ardente curiosité est la preuve d'une foi qui chancelle et qui penche vers l'incrédulité. » Un anonyme, cité dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, au dernier chapitre du liv. v, dit de ceux qui veulent tout comprendre, et qui se passionnent pour certains auteurs profanes : « qu'ils abandonnent les saintes Écritures, pour se livrer à la géométrie ; comme terrestres, ils ne raisonnent que des choses qui se rapportent à la terre, et ils ignorent parfaitement ce qui vient du ciel. » Plusieurs d'entre eux approfondissent Euclide, et ont une profonde vénération pour Aristote, Théophraste et Gallien. »

(XX) Pag. 398. Affectant de rester dans l'ignorance

Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxvii, pag. 466) parle de ces ignorants et dit, qu'au lieu de les imiter, il a recherché les ornements du langage, parce qu'il n'avoit pas le don des miracles pour convertir les peuples, et qu'il a cru devoir suppléer à ce défaut par les charmes de l'éloquence et de l'érudition, dont la plupart des hommes sont aisément affectés. Saint Jean Chrysostôme examine, un peu plus bas, le pouvoir de faire des miracles, accordé à saint Paul. L'Église étant aujourd'hui privée de cette puissance, les Pères ont pensé qu'ils devoient appeler à leur aide la philosophie et l'éloquence, pour résister aux assauts de l'hérésie et pour convertir les Gentils. Voyez l'ouvrage de saint Augustin, de *la Cité de Dieu* ; celui de Théodoret, de *curat. affect. græcar*, et les anciennes *Apologies de la Religion*.

(XXI) Pag. 401. Mais seulement sous le premier

Origène, cité par Eusèbe (*Hist. ecclés.*, liv. vi, chap. xxv, pag. 227) dit « que le style de l'épître aux Hébreux ne se ressent point de cet idiotisme, ou grossièreté dans le langage, que l'Apôtre s'attribue ».

(XXII) Pag. 402. Que nos discours soient simples et sans art

Sextus-Empiricus remarque (*adv. Rhetor.*, lib. ii, 75, pag. 303) qu'un

discours simple, naïf et qui ne s'éloigne point de la façon ordinaire de parler, est plus propre à persuader les juges et à se concilier leur bienveillance, qu'un langage orné et conforme aux règles de la rhétorique.

(XXIII) Pag. 402. Dans ce qui regarde la science et l'exposition des lois et des dogmes de la religion

Xénophon blâme ceux qui n'écrivent que pour faire montre de leur éloquence, et qui n'apprennent rien à leurs lecteurs dont ils puissent profiter. Il ajoute que leurs discours sont vides de sentiments, et qu'on n'y voit aucun trait capable d'exciter la jeunesse à la vertu. Il avoue qu'il n'est point éloquent, ni ne cherche à le paroître; mais qu'il s'applique à parler sensément, pour se rendre utile aux âmes bien nées et vertueuses. Ce ne sont point les paroles qui instruisent, mais l'expression des sentiments vrais et conformes à la saine raison. (*Lib. de Venatione*, pag. 998).

(XXIV) *Ibid.* Comment avoit-il triomphé des Hellènes

Brice et Hughes traduisent le mot *Hellènes* ou *Hellénistes*, par celui de Grecs. Dans le langage de l'Écriture, les Grecs ou Hellènes sont ceux qui étoient engagés dans le paganisme; mais comme les disputes que saint Paul a eues avec ceux qu'il appelle Hellènes, ont été agitées à Jérusalem, où il n'y avoit pas de Païens, il faut entendre sous ce nom les Juifs qui parloient grec. Cette explication est conforme à ce qu'on lit dans le Commentaire de saint Jean Chrysostôme, sur le chap. vi des Actes des Apôtres. *Les Hellènes élevèrent des plaintes contre les Hébreux.* « Ces Hellènes ou Hellénistes, » dit le saint docteur, étoient des Hébreux qui parloient grec. » Et dans l'Homélie xx1 sur les mêmes Actes des Apôtres, il dit « que saint Paul parloit et disputoit avec les Hellènes ». L'Apôtre, ajoute-t-il, appelle Hellènes « ceux qui parloient grec, et avec grande raison; car les autres Hébreux, » profondément versés dans l'intelligence de leur loi, ne vouloient pas seulement le voir. » Mais il y a ici un différend entre Sanmaise et Daniel Heinsius, pour déterminer plus précisément si, par Hellénistes, on doit entendre les Grecs prosélytes qui en descendoient, ou seulement les Hébreux d'origine qui parloient grec; et si, dans le passage qu'on vient de citer, ces Hébreux,

profondément savants , dont parle saint Jean Chrysostôme , étoient les Hébreux d'origine , ou simplement ceux qui ne lisoient l'Écriture-Sainte qu'en hébreu. Saumaise tient pour le premier sentiment (Voyez son *Funus linguæ hellenisticæ* , et son *Ossilegium linguæ hellenisticæ*). Heinsius défend la seconde opinion (in *Aristar.* , pag. 31). On peut encore lire le Commentaire de Westein , sur le vi^e chapitre des Actes , dans lequel on rapporte un passage de Philon , tiré de sa Vie de Moïse , page 660 , de l'édition de ce dernier auteur , imprimée à Francfort en 1691. Il est question , dans ce passage , de la fête qu'on célébroit tous les ans , dans l'île de Faro en Égypte , en mémoire de la version faite par les Septantes. Saumaise examine le même passage , à la pag. 334 , de l'*Ossilegium*. Mais , sans entrer dans cette dispute , après avoir rapporté à son ordinaire plusieurs passages de divers auteurs , Westein se borne à dire « que les Hellènes étoient des Juifs » de religion , élevés parmi les Grecs , et qui connoissoient la langue et les dogmes de ceux-ci ».

(XXV) Pag. 404. Dans ses Épîtres

Saint Jean Chrysostôme (in *argum.* , *Epist. ad Rom.*) se plaint de la négligence de plusieurs chrétiens , qui n'ont point de saint Paul l'idée qu'ils en devoient avoir , parce qu'ils ne le lisent pas , et que quelques-uns même ne savent pas quel est le nombre de ses Épîtres. Pour prouver ce que vient de dire le saint docteur , que l'éloquence de saint Paul a été admirée des païens mêmes , on peut rappeler un passage de Longin , cité dans le Nouv. Testam. grec de Westein , tom. II , pag. 16 , où ce rhéteur , après avoir nommé les plus célèbres auteurs grecs , Démosthène , Lysias , Eschine , Aristide , Isée , Timarque , Isocrates , Xénophon , met à leur suite *Paul de Tharse* , qu'il dit avoir le premier défendu une doctrine qui n'est pas susceptible de démonstration.

(XXVI.) Pag. 406. A quoi bon recommander

Il y a dans l'Homélie III^e sur le Lazare , pag. 737 , un passage éloquent de notre saint docteur , sur la lecture de l'Écriture Sainte : « Je vous ai ci » devant exhorté , dit-il , comme je le ferai toujours , non-seulement à » écouter attentivement ce que l'on vous dit à l'église , mais encore à vous

« appliquer continuellement dans vos maisons à lire les saintes Écritures.
 « Je n'ai jamais manqué de l'ordonner à ceux qui ont eu avec moi des en-
 « tretiens particuliers. Et qu'on ne me fasse point cette réponse froide, di-
 « gne des plus vifs reproches : Je suis attaché aux fonctions du barreau , on
 « chargé de l'administration des affaires publiques ; j'exerce une profession
 « mécanique ; j'ai une femme et des enfants à nourrir , une maison à gou-
 « verner ; je suis engagé dans le siècle ; la lecture des Livres saints n'est
 « pas de ma compétence. C'est l'affaire de ceux qui ont renoncé au monde
 « et qui , placés sur le haut de la montagne , n'ont point d'autre occupa-
 « tion que celle-là. Qu'entends-je ? Vous dites que la lecture des Livres saints
 « ne vous regarde pas , parce que vous êtes distrait par une infinité de soins :
 « et je dis , moi , que vous y êtes plus étroitement obligé qu'un autre ;
 « parce que les personnes qui ont renoncé au monde n'en ont pas un si
 « grand besoin que vous. Les solitaires , qui se sont débarrassés des affaires
 « séculières , qui vivent dans la retraite , et qui n'entretiennent aucun com-
 « merce au-dehors , s'appliquent tranquillement à réfléchir sur les obliga-
 « tions de leur état ; ils jouissent dans le port d'une sécurité parfaite. Mais
 « nous , qui voguons en pleine mer , et qui trouvons sous nos pas mille oc-
 « casions de pêcher , nous avons besoin d'être continuellement aidés par la
 « lecture de la parole de Dieu. Ceux-là ne peuvent être blessés , parce qu'ils
 « sont éloignés du lieu du combat ; mais vous qui êtes toujours en campa-
 « gne , qui recevez des blessures à chaque instant , vous avez besoin de
 « prendre plus souvent des remèdes. Votre épouse vous chagrine , vos en-
 « fants vous donnent des sujets de plainte , vos domestiques excitent votre
 « colère , vos ennemis vous tendent des pièges , vos amis vous jalourent ,
 « vos voisins vous outragent et vous nuisent , vos égaux vous supplantent ,
 « le juge vous menace , la pauvreté vous afflige , la perte de vos parents
 « vous désole , la prospérité vous enfle le cœur , l'adversité vous abat , vous
 « avez mille sujets de mécontentement , de tristesse , de douleur , d'em-
 « barras , de fatigues ; mille besoins vous assiègent de toutes parts , et vous
 « êtes en butte à mille traits : Vous ne pouvez vous défendre , qu'en vous
 « armant de l'Écriture-Sainte. C'est elle qui vous avertit que vous êtes en-
 « vironné de pièges et de dangers. La concupiscence de la chair attaque
 « avec plus de fureur ceux qui vivent dans le monde. La vue d'un objet
 « séduisant peut vous faire tomber ; il ne faut qu'un discours peu décent ,
 « pour troubler votre raison. Une chanson lascive est capable d'amollir

« votre courage. Que dis-je ? il n'est pas jusqu'aux choses, qui paroissent
 « les moins dangereuses, qui ne soient quelquefois une occasion de scan-
 « dale. On a vu des hommes qui se sont laissés prendre par l'odcur des ha-
 « bits parfumés d'une femme qu'ils avoient rencontrée par hasard sur
 « leur chemin, etc. » Le saint docteur dit un peu plus bas, pag. 740 ,
 que la lecture de l'Écriture-Sainte est un excellent préservatif contre le
 péché; que ceux qui la négligent se jettent hors de la voie du salut; que
 l'ignorance de la loi de Dieu enfante les hérésies, corrompt les mœurs, et
 met partout le désordre et la confusion : mais qu'il n'est pas possible que
 celui qui s'applique continuellement à la lecture de l'Écriture-Sainte n'en
 retire quelque fruit. Quant aux prêtres, il est bien certain qu'ils sont indis-
 pensablement obligés à cette lecture. Le quatrième concile de Tolède, ca-
 non 24, leur en fait un précepte, ainsi que de l'étude des lois de l'Église.
 Saint Jérôme (*Epist. ad Nepotian.*) veut que les saints livres ne sortent
 jamais de leurs mains. Les monarques les plus pieux ont vaqué à cette lec-
 ture, comme l'atteste Eusèbe, de l'empereur Constantin (*In vit. Constant.,*
 lib. 1, cap. xxxii, pag. 424). On raconte d'Alphonse, roi d'Aragon, qu'il
 avoit lu quatorze fois la Bible. Le roi d'Angleterre, Alfred, écrivit deux
 fois de sa main le nouveau Testament. Dom Calmet, dans son Commen-
 mentaire sur le chapitre xvii du Deutéronome, vers. 18, rapporte les
 noms de plusieurs autres princes qui ont fait leurs délices de la sainte
 lecture. Ces exemples seroient un grand sujet de reproche aux ecclésiasti-
 ques, si, dans le loisir dont ils jouissent, ils refusoient de faire ce qu'ont
 fait des souverains au milieu des embarras que leur causoit l'administra-
 tion des affaires publiques.

(XXVII) Pag. 408. Doivent se prêter un se-
 cours mutuel

« Ceux qui ne sont recommandables, dit saint Grégoire de Naziance
 « (*Orat. xx*, pag. 324), que par la science seulement, ou par la bonne
 « vie, ressemblent aux hommes à qui il manque un œil. Cette privation
 « leur est très domnable; mais elle est encore plus honteuse, soit qu'on
 « les regarde, soit qu'ils jettent la vue sur les autres ». Philostrate (lib. 1,
 § vi, n° 3 *in vit. Sophist.*) se sert d'une autre comparaison : « Lorsque vos

« mœurs, dit-il, ne s'accordent pas avec nos discours, nous ressemblons à
 « des instruments à vent, qui ne résonnent jamais d'eux-mêmes. » La pen-
 sée de Platon n'est pas moins juste (*in Lachete*, pag. 255, édit. Basil., ap.
 Valderum). Ce philosophe s'exprime ainsi : « Lorsque j'entends un homme
 « qui parle de vertu et de science, si sa conduite est vraiment conforme à
 « ses discours, je me sens pénétré de joie, et je le regarde comme un grand
 « musicien : cette belle harmonie me ravit, et je la préfère à tous les modes
 « dorique, ionique, phrygien ou lydien, dont la Grèce fait tant de cas
 « Ceux, au contraire, qui agissent autrement qu'ils ne parlent, me dé-
 « plaisent d'autant plus, qu'ils sont plus éloquents en apparence, et leur
 « entretien me devient insupportable. » On peut dire également que les
 bonnes mœurs et la saine doctrine forment, dans un ecclésiastique, la per-
 fection de l'harmonie chrétienne. Mais il ne faut pas douter que si l'une
 de ces qualités lui manque, ce ne doit pas être la régularité des mœurs ; car,
 selon la remarque de saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxvii, pag. 470),
 « l'exemple est beaucoup plus efficace que la parole. » C'est pourquoi notre
 saint docteur (*Hom.* viii, in cap. i, *Genes.*) expliquant ces mots de l'E-
 vangile : *Celui qui aura fait et enseigné*, nous fait observer que « Jésus-
 « Christ a donné le premier rang à l'action, et le second seulement au dis-
 « cours, parce que celle-là supplée plus efficacement au défaut de celui-ci ». Saint Grégoire de Nazianze dit, dans l'éloge qu'il a fait de son père, que
 s'il n'étoit pas un homme des plus éloquents, il étoit au moins l'un des plus
 pieux. (*Orat.* xix, pag. 296).

(XXVIII) Pag. 409. On ne gagneroit pas plus

Le saint docteur veut que les ministres de l'Eglise soient savants ; afin
 qu'ils demeurent fermes dans la foi ; car lorsqu'ils chancellent, cela ne
 peut provenir que d'ignorance. Il exige encore d'eux la régularité dans les
 mœurs, parce que, sans cela, la religion perd son crédit sur l'esprit du
 peuple, et que l'on défend mal la foi ou que l'on tâche de l'accommoder
 au temps. L'éloge que saint Grégoire de Nazianze fait de son père (*Orat.* ix,
 pag. 296) peut être regardé comme le portrait d'un parfait évêque : « Il
 « s'appliqua, dit-il, très sérieusement à l'étude des saintes Lettres ; et quoi-
 « qu'il eût commencé tard, il y devint si habile, en peu de temps, qu'il
 « atteignit bientôt ceux qui s'y étoient exercés depuis leur jeunesse. Dieu

« lui fit la grâce d'être l'un des Pères et l'un des maîtres de la saine doctrine, qu'il ne fit point plier au temps, comme font les sages de ce siècle. Il ne défendoit pas la foi par des arguments subtils et artificieux, comme certains docteurs qui ne lui sont pas fermement attachés, ou qui font un trafic indigne de la vérité, mais il fut l'un des plus religieux et des plus doctes interprètes des saintes Lettres, ou si quelqu'un l'a surpassé en science, personne ne l'a surpassé en piété ».

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Chap. I, II et III. Le prêtre doit posséder le talent de la parole : il faut qu'il prépare et travaille avec soin ses discours.

Chap. IV et V. Il doit mépriser également les louanges et les censures.

Chap. VI, VII, VIII, IX et X. Toutefois, il ne doit ni dédaigner absolument, ni rechercher les suffrages publics. Il ne doit se proposer qu'un seul objet, qui est de plaire au Seigneur (I).

I. Je crois avoir suffisamment prouvé combien l'évêque doit avoir de talent et d'expérience pour soutenir avec avantage la cause de la vérité. Il me reste à discuter un autre sujet extrêmement délicat, susceptible de beaucoup de dangers (II), non par lui-même, mais par les fautes que l'on y commet ; car, par sa propre nature, il est une source féconde de salut dans les mains de celui qui sait en faire un bon usage. Je veux parler du travail (a) que le prédi-

(a) Le saint docteur insiste sur le devoir de travailler fortement ses compositions. Plutarque, dans sa Vie de Démosthène, dit que cet orateur avouoit qu'il méditoit ses discours avant de les prononcer devant le peuple ; et que, quoiqu'il ne les écrivit pas entièrement, il ne faisoit point de

cateur doit mettre à la composition des discours qu'il fait en public (III).

Il n'est que trop ordinaire de ne pas voir, dans son évêque, l'homme chargé de nous instruire. On dédaigne de descendre au rang de disciple, et l'on vient à l'église le voir et l'entendre comme ces spectateurs oiseux qui se rendent au théâtre pour assister aux jeux qui s'y donnent. On s'y partage, on y prend parti pour celui-ci, pour celui-là; on approuve, ou l'on blâme; on fait cause commune avec l'un, on se déclare hautement contre l'autre; on a l'air d'écouter, mais avec le dessein d'applaudir ou de censurer au gré du sentiment dont on est prévenu (a).

harangue dont il n'eût préparé toutes les parties. Saint Jean Chrysostôme se sert de la même expression que Plutarque, *μελιττω*, *Meditor*, *commentor*, seu *compono sermonem* : Ce qui montre que la manière de composer les sermons, dont parle le saint docteur, étoit du même genre que celle que Plutarque attribue à Démosthène. Sur la nécessité du travail, pour le prédicateur, on peut consulter ce que nous en avons dit dans le Discours préliminaire de cet ouvrage, tom. I, pag. 12.

(a) « Sur quel pied regarde-t-on les sermons aujourd'hui ? Comme des discours de parade, où le prédicateur fait montre de ses talents, et l'auditeur de la délicatesse de son goût. Abus effroyable qui avilit, qui profane un ministère sublime et divin, et qui, tout au moins, le rend inutile au salut des âmes. » (Carron, *Pensées*, tom. III, pag. 340.) « Si les auditeurs réfléchissoient sur ce qu'il convient de chercher dans un sermon, ils déserteroient ces orateurs de théâtre, ces beaux discoureurs, que l'intérêt, l'ambition, la vaine gloire font monter dans les chaires chrétiennes. » (*Ibid.*, pag. 342.)

Un autre inconvénient auquel le ministère de la parole nous expose : qu'il arrive à un prédicateur de mêler à ses discours des pensées qui se trouvent ailleurs, on se récrie, on l'accuse de plagiat, bien qu'il n'ait emprunté qu'à son propre génie ; on le condamne aussi impitoyablement qu'on feroit un voleur public (IV). On pousse la rigueur encore bien plus loin ; on ne lui pardonne pas même de paroître s'emprunter à lui-même (V), en revenant souvent sur les mêmes idées. On vient l'entendre, non pour profiter des instructions qu'il donne, mais pour prendre sa part du plaisir que l'on s'y promet. On se croit à un spectacle, à un concert (VI), où l'on juge arbitrairement les acteurs. On veut de l'éloquence, de celle-là que nous avons réprouvée plus haut ; on en veut avec plus de fureur qu'on n'en exige des rhéteurs et des sophistes quand ils font assaut de subtilité et de pompe de langage (VII).

II. Il faut sans doute une grande force d'esprit, et bien supérieure à la mienne, pour prétendre retrancher à la multitude ce genre de divertissement qu'il vient goûter à nous entendre, si peu légitime dans son objet, si stérile dans ses résultats, pour le borner à ce qui peut seul servir ses véritables intérêts, et l'amener à suivre avec docilité les instructions de son évêque, plutôt que d'assujettir l'évêque,

à céder aux caprices de son peuple ; ce qu'il n'est pas possible d'espérer , à moins que le prédicateur ne s'élève au-dessus des vains jugemens de la multitude , et qu'il n'ait le talent nécessaire pour la dominer par son éloquence. Si ces deux avantages ne marchent pas de front , il ne peut se flatter d'aucun succès. Il auroit beau être insensible à l'appât de la louange : s'il est dépourvu d'éloquence , s'il n'intéresse point son auditoire , il en sera rebuté ; et toute l'élévation de son caractère ne pourra balancer le dégoût qu'il inspirera. D'un autre côté , il déploieroit toutes les ressources de l'éloquence : pour peu qu'on remarque en lui la foiblesse de rechercher les applaudissemens (VIII) et les témoignages de l'estime publique , il nuit à lui d'abord , puis à ses auditeurs , qui ne tardent pas à s'apercevoir qu'il cherche plus leur plaisir que leur bien réel. Avec du désintéressement , mais sans talent , vous ne contentez pas votre auditoire , vous lui êtes inutile ; avec du talent et tous les moyens propres à accréditer la vertu , mais sans désintéressement , vous lui êtes également inutile. Vous le payez des louanges qu'il vous donne , par un vain plaisir dont vous chatouillez ses oreilles ; il n'y a entre vous et lui qu'un commerce d'adulation et de fausse complaisance. N'espérez de votre ministère les fruits les plus abondans que par l'accord d'une modestie tout à fait désintéressée , et du talent exercé par l'étude

et l'application. Le défaut de l'un anéantit les effets de l'autre. Je comparerois l'évêque à celui qui, dans les courses du cirque, conduit un char ; il lui faut la force et la souplesse d'esprit nécessaires pour maintenir ces deux qualités dans un parfait équilibre (*).

III. Voilà un prédicateur qui s'avance au milieu du peuple (IX) : il va parler ; sa bouche s'est ouverte ; il a tonné contre l'indifférence et la tiédeur des mauvais chrétiens ; quand tout à coup, faute d'avoir été assez travaillé, son sujet languit, il s'embarrasse et se perd dans des lieux communs (X). L'orateur, forcé de rougir intérieurement de son ignorance, voit se dissiper tout le fruit de ses premières impressions. Ceux qui s'étoient reconnus à ses portraits, ne se souviennent des traits dont il les avoit frappés, que pour s'en venger ; ils veulent exercer contre lui un droit de représailles, en accusant son ignorance ; et par l'amertume de leurs sarcasmes, ils s'imaginent effacer la honte de leurs propres égarements. Qu'il commence à se mettre en état de n'avoir pas à craindre que personne le trouve en défaut : et alors, il aura le droit de re-

(*) Nous avons rapproché cette phrase, qui, dans le texte, ne vient qu'après, parce que nous l'avons crue mieux liée à ce qui précède, qu'à ce qui suit.

prendre librement les défauts des autres ou d'user d'indulgence.

IV. Au reste, la magnanimité que nous demandons ici ne consiste pas seulement à mépriser les louanges, elle va plus loin ; c'est elle qui élève au-dessus de la malignité et de l'envie (XI). Je sais bien qu'il n'est pas possible à un évêque d'échapper aux traits qu'on lui lance sans raison ; il ne doit ni les redouter au point de s'en décourager, ni les mépriser inconsidérément. Mais toute mensongère que soit l'accusation, et quelque obscure qu'en soit la source, il doit à son ministère de chercher à l'étouffer à sa naissance (XII), parce qu'il n'est rien qui contribue plus sûrement à établir la bonne ou la mauvaise réputation, que les bruits répandus dans le peuple accoutumé à écouter et parler sans réflexion ni jugement, sur tout ce qui se présente. Peu lui importe que la chose soit vraie. Ainsi, loin de mépriser les bruits populaires qui nous sont désavantageux, il faut leur couper pied dès le commencement, en confondant les calomnieux, quoique leur injustice soit manifeste par elle-même ; et n'omettre rien de ce qui peut servir à établir notre réputation (a). Que si, après avoir fait tout ce qui étoit

(a) « Comme les feuilles des arbres, qui d'elles-mêmes ne sont pas beaucoup prisables, servent néanmoins de beaucoup, non-seulement pour les embellir, mais aussi pour conserver les fruits, tandis qu'ils sont encore

en nous, les préventions ne cèdent pas, c'est alors le cas de n'y répondre que par le mépris (XIII). Autrement, le chagrin que l'on en concevrait par l'habitude d'y penser, ôteroit bientôt à l'âme toute son énergie.

V. La conduite de l'évêque, avec son peuple, doit être la même que celle d'un père à l'égard de ses enfants encore jeunes. Que celui-ci les voie pleurer, se quereller entre eux, se lamenter, il ne s'en affecte pas jusqu'à s'en rendre malheureux, comme aussi leurs jeux, leurs caresses ne lui enflent pas le cœur; ainsi, le supérieur ecclésiastique ne doit-il témoigner ni une joie orgueilleuse quand on le loue, ni mécontentement quand on le blâme, sans l'avoir mérité. La chose, je l'avoue, n'est pas facile, peut-être même est-elle au-dessus des forces humaines; car je doute qu'il ait existé jamais un homme complètement inaccessible au plaisir de

tendres; ainsi la bonne renommée, qui de soy-même n'est pas une chose fort désirable, ne laisse pas d'être très utile, non-seulement pour l'ornement de notre vie, mais aussi pour la conservation de nos vertus, et principalement des vertus encore tendres et foibles. L'obligation de maintenir notre réputation, et d'estre tels que l'on nous estime, force un courage généreux. » (Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, pag. 188, édit. in-fol., Imprim. roy., 1641.) Massillon : « La réputation d'un prêtre est quelque chose de si cher à l'Eglise, de si précieux au public, de si essentiel aux succès des fonctions, de si consolant pour lui-même, qu'il doit la conserver aux dépens de tout. » (*Confér.*, tom. 1, pag. 351.)

s'entendre louer, tant l'amour de la louange est un sentiment naturel. Or, qui la désire, s'afflige aisément quand on la lui refuse. Ceux qui se complaisent dans leurs richesses ne les perdent point sans douleur; et ceux qui vivent dans l'abondance s'accoutument difficilement à une vie frugale. De même, ceux qui aiment à être loués, non-seulement s'attristent quand on les blâme injustement, mais ils se désolent pour peu qu'on se relâche dans les éloges qu'ils croient mériter; c'est là une privation qui irrite la faim dont ils sont dévorés, d'autant plus vive qu'ils auront été plus accoutumés aux louanges; ils ne pardonnent pas surtout qu'on loue les autres en leur présence. Que d'épreuves délicates, que d'amertumes secrètes pour celui qui veut paroître dans l'arène de l'enseignement public avec de semblables dispositions (XIV)! Il est aussi impossible à un tel homme d'être sans trouble et sans orage, qu'à la mer de n'avoir ni vagues ni tempêtes.

VI. En lui supposant le talent de la parole, qui se rencontre si rarement, il n'en est pas moins tenu de travailler sans relâche. L'éloquence est moins un don de la nature, que le produit de l'art et du travail (XV). Fût-on parvenu au sommet de la perfection, on en déchoit bientôt, si l'on néglige de s'y maintenir par une étude et par un

exercice continu (XVI). Je dirai plus : L'homme qui excelledans cet art a plus besoin encore de travailler que les autres ; ceux-ci ayant moins à perdre que les premiers C'est la différence de mérite qui établit celle des obligations. Qu'un homme d'un talent médiocre ne produise rien de remarquable, on ne s'en aperçoit pas ; mais ceux qui se sont distingués déjà par des succès, on veut qu'ils enchérissent toujours sur leur propre renommée ; on ne leur pardonne pas de rester au-dessous (XVII). De plus, l'orateur médiocre, qui ne sort pas d'un sujet commun, peut satisfaire son auditoire ; on exige bien davantage de l'orateur en réputation. Il faut des sujets relevés ; et qu'il ne réussisse pas, non-seulement il manque l'éloge, mais il prête à la critique. L'auditoire est un tribunal sévère où l'on juge de son éloquence moins par son discours que par l'opinion que l'on s'en est faite. Il est donc évident que le plus éloquent des prédicateurs doit être le plus laborieux. On ne lui permet pas ce qui est inséparable de la condition humaine : à savoir, de montrer un côté foible. Et que le discours ne réponde pas absolument à la haute idée que l'on avoit conçue de son talent, il n'échappera pas aux censures et aux reproches.

Il ne vient dans la pensée à personne de réfléchir qu'un accident imprévu, un chagrin subit, une passion quelconque, a pu éclipser la lumière

de son esprit, et nuire à la perfection de son ouvrage; on oublie qu'étant homme, il est impossible d'être toujours égal à soi-même, de se soutenir au même degré; qu'il est tout naturel d'être quelquefois en défaut, et de paroître au-dessous de son propre talent. On ne lui tient compte de rien; on lui reproche ses moindres écarts, comme s'il devoit avoir la perfection d'un esprit céleste. C'est, d'ailleurs, une disposition malheureusement trop naturelle d'accorder peu d'attention à ce que les autres font de bien, quel qu'en puisse être l'éclat. On a des yeux bien plus pénétrants pour remarquer les fautes même les plus légères, ou dont le temps sembloit avoir anéanti le souvenir (XVIII); on est avide de les reproduire, ardent à les reprocher, opiniâtre à les retenir, ou à les mettre en opposition avec les actions les plus brillantes; et combien de fois le blâme n'a-t-il pas fait baisser la balance!

VII. Vous voyez, mon généreux ami, combien on court de risques à se négliger, quelque talent qu'on puisse avoir. J'ajouterai que l'évêque doit plus que personne s'assurer d'une patience à toute épreuve. Qu'il s'attende aux continuelles attaques de l'envie. Un essaim de jaloux se déclarera contre lui, sans qu'il y ait de sa part nulle provocation, nul reproche légitime à lui faire; uniquement parce qu'on

ne peut souffrir sa réputation , et qu'on est importuné du bruit qu'elle fait. A cette lâche persécution il doit opposer un courage impassible. La haine secrète qu'on lui porte pour son seul mérite , ne pouvant rester long-temps concentrée au fond des cœurs , se fait bientôt jour au dehors ; elle éclate par les détractions et les calomnies semées dans l'ombre et répandues dans le public (XIX). Que si l'on se montre dans les commencements trop sensible à la douleur et au ressentiment , on se prépare une longue chaîne de chagrins et d'afflictions. Vos ennemis ne se contentent pas de vous persécuter par eux-mêmes ; ils réussiront à intéresser d'autres personnes dans leur querelle. Ils choisiront quelque apprenti sans talent dont ils vous opposeront les misérables essais , pour les mettre au-dessus de vos productions les plus brillantes ; et ils trouveront des gens qui les croiront , soit par ignorance , soit par jalousie , par tous les deux à la fois ; ils en feront leur héros , moins encore pour le faire valoir que pour vous déprimer (a).

VIII. Ce ne sera donc plus seulement contre la

(a) « La science dirigée par de tels principes leur est odieuse : fût-elle éminente dans un évêque ouvertement opposé à leurs sentiments, ils la dissimulent, ils la déprécient, ils la comptent pour rien. En revanche, ils vantent avec excès les connoissances et les talents des prélats dont ils ont pu gagner le suffrage. (L'évêque du Puy , *Lettres*, tom. 11, pag. 601.)

malignité des envieux, mais aussi contre l'ignorance de tout un peuple, que notre généreux athlète aura à combattre. Il ne faut pas s'attendre à ne rencontrer dans son auditoire que des juges éclairés. Ce qui le compose en grande partie, ce sont des hommes sans beaucoup d'instruction. Qu'il s'y trouve des hommes qui ne soient point sans lumières, toujours sont-ils loin d'en avoir assez pour bien juger d'un discours ; ce que le commun des auditeurs ne peut faire ; ce qui réduit l'auditoire à une ou deux personnes capables en effet de l'apprécier. D'où il résulte que celui qui a le mieux parlé sera le moins applaudi, et quelquefois ne le sera pas du tout (XX). Le prédicateur doit s'attendre à ces bizarreries, et s'élever au-dessus, pardonnant aux uns leur ignorance, aux autres leur faiblesse, les plaignant d'avoir une aussi malheureuse passion ; et rester bien convaincu que ce n'est pas de l'injustice de semblables jugemens que doit dépendre la force de l'éloquence. Un peintre à qui l'excellence de son talent ne laisse plus de rivaux, ne s'étonne point d'entendre des ignorants censurer un tableau auquel il a donné tous ses soins : il ne se décourage point, parce que la critique des sots ne peut faire qu'un bon tableau soit mauvais, pas plus que leurs éloges ne feront qu'un mauvais soit bon. L'homme de talent est le vrai juge de son propre ouvrage (XXI) ; personne n'en connoît mieux que lui les beautés ou

les défauts. Les suffrages de l'ignorance n'ajouteront rien à l'estime qu'il en aura pu concevoir lui-même.

IX. Qui se dévoue au ministère de l'enseignement, ne doit que de l'indifférence à la louange ou au blâme (XXII). Son unique but doit être de plaire à Dieu (a); c'est là la seule règle, le seul objet qu'il faille se proposer dans un aussi auguste ministère, et non point les applaudissements ni les éloges (XXIII). S'il en obtient, à la bonne heure, qu'il les reçoive; si on les lui refuse, qu'il ne coure pas après, qu'il ne s'afflige pas de n'en point avoir: c'est pour lui une assez douce consolation, et la plus précieuse de toutes, de pouvoir se rendre à soi-même ce témoignage, qu'en travaillant il ne le fait que pour Dieu (XXIV).

X. Une fois qu'on s'abandonne à ce vain désir de louanges, n'attendez plus rien ni du travail, ni même du talent. Déçu dans ses espérances, fatigué par l'injustice des critiques, on se décourage, on se dégoûte de l'étude, on perd le génie de l'éloquence. La première chose que vous ayez à apprendre, c'est donc de savoir mépriser la louange: sans quoi, point de succès à prétendre. N'eussiez-vous qu'un médiocre talent, ce mépris des louanges

(a) « Un ministre saint ne se propose de travailler que pour Dieu, dans l'ordre de Dieu, et sous la main de Dieu. » (Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 96.)

ne vous est pas moins nécessaire qu'à ceux qui en ont le plus ; car , pour en obtenir , il faut plaire , et à combien de fautes ne s'expose-t-on pas ? Une fausse émulation d'égaliser ceux dont on entend vanter les succès , ouvre aisément votre cœur aux poisons de la jalousie (XXV). Rien ne coûte pour les déprimer , leur tendre des pièges , descendre aux plus odieuses manœuvres ; et l'on ne craint pas de perdre son âme (XXVI) en faisant tout ce que l'on peut pour les dégrader et les rabaisser au niveau de son faible génie. L'effet de cette malignité est de jeter l'esprit dans un engourdissement qui vous laisse sans force pour le travail. Le peu de proportion entre la peine que l'on se donneroit et le fruit que l'on en recueille , vous abat , et vous plonge dans un léthargique assoupissement ; comme le laboureur se fatigue bientôt de ne travailler qu'une terre ingrate et pierreuse , il ne peut s'y résoudre qu'à moins d'être passionné pour la culture , ou pressé par la faim.

Si l'homme le plus heureusement né pour l'éloquence a besoin d'une étude continuelle pour conserver ses avantages , quelle difficulté n'éprouvera pas celui qui a peu de fond , et qui se voit obligé de méditer , en parlant , sur ce qu'il doit dire (XXVII) ? Quel embarras ! qu'elle violente contention d'esprit pour arriver à produire laborieusement un mauvais discours !

Il peut arriver que de simples prêtres , relégués dans un rang inférieur , manifestent plus de talents et obtiennent plus de succès que le supérieur ecclésiastique. Dans ce cas, il faut à celui-ci une âme vraiment héroïque, pour ne point ressentir les atteintes de l'envie (XXVIII), et n'en pas concevoir un dépit secret. L'homme constitué en dignité ne consent pas facilement à se laisser éclipser par ceux qui sont au-dessous de lui. Avoir assez de grandeur d'âme pour s'y résigner, c'est là un privilège tout particulier, l'effort d'un courage presque divin, au-dessus de l'humanité, et dont j'avoue que je serois le premier incapable (a). Si le rival dont la célébrité nous humilie est d'un caractère doux et modéré, on le supporte patiemment ; mais s'il est ardent, plein de son mérite, amoureux de la gloire, sa présence devient insupportable ; la haine qu'il inspire vous portera à faire contre lui des vœux homicides. De son côté, il ne vous épargnera pas

(a) « A la vérité, l'évêque devient indigne de son ministère, s'il témoigne une basse jalousie contre un mérite égal ou supérieur au sien ; mais s'il sait s'élever au-dessus de cette petitesse, comme l'élévation de sa dignité lui en fait une obligation particulière, s'il se réjouit, à l'exemple de Moïse, de voir au milieu d'un troupeau qui lui est confié d'autres prophètes que lui, et même des prophètes plus favorisés du Ciel, il reprend alors avec avantage la supériorité qui lui manque du côté des connoissances ou des talents ; il a devant Dieu et devant l'Eglise le mérite de tout le bien opéré par ceux de ses inférieurs, aux talents desquels il rend justice, et dont il encourage les travaux. » (L'évêque du Puy, *Lettres à un évêque*, tom. 1, pag. 234.)

davantage , et abreuvera votre vie d'amertume ; il vous tiendra tête en public , vous décriera en particulier ; il entreprendra sur votre autorité ; il veut être à lui seul tout le presbytère ; il se fonde sur le droit de tout dire , sur la faveur qu'on lui accorde , sur l'affection particulière dont il semble être l'objet. Ne voyez-vous pas combien nos chrétiens d'aujourd'hui sont passionnés pour l'éloquence ; c'est une ivresse qui a gagné les plus sages (XXIX) ; tous les hommages sont pour ceux qui la cultivent. Ce ne sont pas les païens seulement , mais les fidèles eux-mêmes qui sont atteints de cette maladie. Quel orateur pourra donc digérer la honte dont ses auditeurs le couvriront par leur silence , par les signes d'ennui qu'ils donneront , par l'impatience qu'ils témoigneront d'arriver à la fin du discours comme au terme de la peine qu'ils éprouvent à l'entendre ? tandis qu'un rival plus heureux se fait écouter avidement , que l'on est fâché de le voir finir , mécontent quand il ne parle pas. Ce sont là des disgrâces qui vous paroissent légères , à vous qui ne les avez pas éprouvées. Elles n'en sont pas moins faites pour éteindre le feu du génie et l'ardeur du courage , à moins que l'on ne se dépouille de toute affection humaine , jusqu'à s'élever à la hauteur des célestes intelligences , qui sont de leur nature inaccessibles à l'envie , à l'amour de la gloire , aux diverses maladies de l'âme. Si un mortel parvient à ce point

de perfection de fouler aux pieds ce monstre indomptable de la gloire humaine, et de trancher les têtes de cette hydre, toujours renaissantes; ou plutôt d'empêcher qu'elles ne germent dans son cœur, il pourra repousser victorieusement les nombreux assauts qu'on lui livrera, et se reposer comme dans le port à l'abri de la tempête. Mais celui qui n'a pas su triompher de ce cruel ennemi, sera assailli de mille manières différentes; son âme sera continuellement troublée, déchirée, et deviendra le jouet d'une infinité de passions. Qui pourroit compter toutes les autres difficultés qui se rencontrent dans l'exercice du saint ministère? On ne sauroit ni les peindre, ni les concevoir, qu'après les avoir éprouvées soi-même. •

NOTES

DE M. MICHEL-ANGE GIACOMELLI, PRÉLAT ROMAIN,

SUR LE CINQUIÈME LIVRE DU TRAITÉ DU SACERDOCE
DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

(I) Pag. 435. Sommaire inséré dans les anciennes éditions , et conservé par le traducteur italien.

Chap. I. Le prêtre doit préparer et travailler avec soin les discours qu'il adresse au peuple.

Chap. II. Le prédicateur doit mépriser les louanges , et posséder le talent de la parole.

Chap. III. Celui à qui manque l'une ou l'autre de ces qualités , ne sera d'aucune utilité à son peuple.

Chap. IV. Le prédicateur doit être surtout inaccessible aux traits de l'envie.

Chap. V. Le savant a encore plus besoin de travail et d'étude que l'ignorant.

Chap. VI. Qu'il ne faut ni mépriser trop , ni trop rechercher les suffrages publics.

Chap. VII. L'on ne doit avoir en vue que de plaire à Dieu.

Chap. VIII. Quiconque ne méprise pas les louanges , s'expose à une foule de graves inconvénients.

(II) *Ibid.* Susceptible de beaucoup de dangers

* Voici ce que dit saint Grégoire (in *Ezechiel* , lib. II , hom. IX , n° 16) :

« L'exposition de la doctrine chrétienne nous expose à de grands périls , à cause des applaudissements qui la suivent pour l'ordinaire. Les prédicateurs qui ont acquis de la réputation , craignant qu'elle ne vienne à décroître , se servent , pour être loués , du ministère de la parole , auquel ils ne s'étoient d'abord livrés que par amour pour Dieu , et pour gagner les âmes à son service. Après avoir recherché des avantages tout spirituels , ils suivent le vent d'une faveur temporelle : ce qui leur fait perdre devant Dieu le fruit de leur travail , dans l'exercice de la prédication. »

(III) Pag. 434. Je veux parler du travail que le prédicateur doit mettre à la composition des discours

• Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxvi , pag. 451) compte trois difficultés dans l'exercice de la prédication. Le choix des pensées , celui des expressions , et la mauvaise disposition des auditeurs. C'est ce troisième point que saint Jean Chrysostôme considère en premier lieu.

(IV) Pag. 435. Qu'on feroit un voleur public

Après le règne de l'empereur Constantin , l'art des sophistes reprit , dans Athènes , le crédit qu'il avoit perdu , une première fois , depuis les troubles que Sylla y avoit excités , et qui , s'étant rétabli sous les règnes d'Adrien et d'Antonin , y avoit été anéanti de nouveau. Eunape a écrit les vies des sophistes qui ont fleuri après ce dernier rétablissement. On voit , dans le *Theatrum rhetoricum* du Père Cressolius , combien on faisoit alors de cas d'un habile déclamateur , et les honneurs distingués qu'on lui rendoit. Cela alloit au point d'être plus flatté de primer dans cette profession , que d'être élevé aux premiers grades de la magistrature. Cet auteur nous représente avec les plus vives couleurs , la jalousie et l'émulation qui régnoient entre les professeurs de cet art ; la chaleur avec laquelle le public prenoit parti pour tel ou tel ; les insinuations malignes , dont les uns se servoient pour décréditer les autres , et l'espèce de fanatisme auquel le peuple étoit livré , au sujet de l'éloquence et de ceux qui la cultivoient. L'ouvrage de Cressolius peut donner beaucoup de lumières pour l'intelligence de ce cinquième livre de saint Jean Chrysostôme , dans lequel on aperçoit que , parmi les chrétiens , on se passionnoit sur le compte des orateurs sacrés , avec la même

fureur que les païens à l'égard de leurs sophistes , et que cette frénésie produisoit , chez les uns et les autres , des effets pareils. Pour ce qui concerne l'emploi des pensées d'autrui , on lit dans Sénèque jusqu'où l'on pouvoit les précautions , pour éviter l'imputation de plagiat. « Lorsqu'on assistoit , » dit-il , à une déclamation , à Rome , les auditeurs l'écoutoient avec une » attention si scrupuleuse ou si maligne , que l'orateur n'auroit pas osé se » servir d'une expression employée auparavant par un autre. Aujourd'hui , » ajoute-t-il , on peut impunément s'approprier les discours d'autrui. » Sénèque trouve la cause de cette sécurité des plagiaires dans le petit nombre de ceux qui s'appliquoient , de son temps , à la lecture des livres. Cressonius (lib. v , cap. ix) rapporte qu'un certain Rufin , bâtard du sophiste Apollonius , fut blâmé pour avoir emprunté quelques morceaux des discours de son père. Il répondit que les lois lui permettoient de s'approprier ce qui étoit de son patrimoine. On répondit que l'héritage paternel n'appartenoit qu'aux enfants légitimes. Ce trait est tiré de Philostrate (*Vit. Sophist.* , lib. II , sect. XIX , pag. 599).

(V) Pag. 455. S'emprunter à lui-même

On lit dans Philostrate (lib. II , de *Vit. sophist.* , sect. VIII , pag. 579) qu'Hérode d'Athènes ayant su que le sophiste Philagrius , qui étoit arrivé depuis peu de jours en cette ville , parloit sur-le-champ sur quelque sujet que ce fût , pourvu qu'on le lui proposât pour la première fois ; mais qu'à l'égard des sujets qui lui étoient proposés pour la seconde fois , il ne faisoit que répéter ce qu'il avoit dit dans une autre occasion ; Hérode s'avisa de lui proposer une matière qu'il avoit autrefois traitée sans préparation ; alors Philagrius , feignant de déclamer à l'improviste , récita le même discours. Il se trouva dans l'assemblée une personne qui avoit une copie de cette déclamation , et qui la lisoit tout haut à côté de l'orateur , à mesure qu'il la prononçoit ; ce qui excita du brouhaha et de grands éclats de rire parmi les auditeurs. Philagrius se récria qu'il n'y avoit pas de raison à l'empêcher de se servir de son propre bien ; mais il ne put point éviter le blâme de s'être répété , ce dont on avoit la preuve acquise.

(VI) *Ibid.* A un spectacle ou à un concert

Plutarque avoit remarqué le même abus dans ceux qui assistoient aux

leçons des philosophes (lib. *de Auditione*). Il les fait ressouvenir qu'on ne vient point aux écoles de philosophie, comme au spectacle ou au concert, pour juger du mérite des acteurs ou des muciciens, mais pour apprendre à régler ses mœurs sur les maximes de sagesse qu'on y enseigne.

(VII) Pag. 435. Quand ils font assaut de subtilité et de langage

Les professeurs d'éloquence étoient obligés, à Athènes, de subir un examen, et s'éloioient au concours. On en voit la preuve dans Eunape (*in Proëresio*, pag. 138).

(VIII) Pag. 436. De rechercher les applaudissemens

La coutume d'applaudir les orateurs et de faire des acclamations bruyantes, régnoit dès le temps de Plutarque. Cet auteur dit (lib. *de Auditione*, pag. 45) que ces grands applaudissemens affoiblissoient la réputation de celui qui parle. Pourquoi s'écrier : *cela est divin, cela est merveilleux, cela est inimitable* ? ne suffisoit-il pas de dire : *cela est bien dit, cela est profond, cela est vrai* ? C'est à ces seules expressions que se bornoient Platon, Socrate et Hypéride. Lorsqu'on prodigue aux orateurs des éloges excessifs et indécents, on donne lieu de croire qu'ils recherchent eux-mêmes ces louanges outrées. La coutume de battre des mains et de faire des acclamations, passa de l'auditoire des sophistes aux temples des chrétiens, soit dans l'église grecque, soit dans la latine. Elle a duré chez nous, jusqu'au temps de saint Bernard. Les païens qui se convertissoient, accoutumés qu'ils étoient à louer avec acclamation, dans leurs temples, les faux dieux qu'ils avoient adorés, comme le prouve Cressolius, d'après Platon, Lucien et Julien l'apostat, croyoient donner une démonstration de leur piété et de leur foi, en suivant le même usage dans les temples consacrés au vrai Dieu. Les saints évêques, voyant qu'il ne leur étoit pas possible de corriger entièrement cet abus, tâchoient d'en tirer avantage pour le bien de leurs auditeurs, en leur représentant combien il leur seroit honteux de ne pas pratiquer ce qu'ils trouvoient si digne de leurs éloges. Cependant cette manière d'applaudir étoit montée à un

point d'indécence qui n'étoit plus supportable, Saint Jean Chrysostôme tenta plusieurs fois de l'abolir, comme il le témoigne dans son Homélie xxxi^e (*in Act. Apost.*, t. ix, p. 239 et 240, édit. Montf.). Il fait la peinture de ces excès, dans une autre Homélie (tom. vi, pag. 97). « Il y a, dit-il, des personnes ici présentes qui, au mépris de Dieu, et comme si les oracles de l'Esprit Saint étoient des paroles profanes, se permettent des éclats de voix immodérés et, semblables à des forcenés, s'agitent et se donnent des contorsions horribles, que la modestie chrétienne ne connoît point. » Sur ces acclamations anciennes, on peut voir Bernardin Ferrari, au tom. iv des Antiquités romaines de Grævius (*Opusc. de acclamationibus*), et dans son Recueil de *Ritu sacræ Eccles. vet. concionum*, lib. ii, cap. xxii et seq. ; Cressolius, *Theat. rhetor.*, lib. iii, cap. 20, Fronton Du Due, *in not. ad 11 Hom. Chrysost. ad pop. Antiochenum*.

(IX) Pag. 437. Voilà un prédicateur qui s'avance au milieu du peuple

Il y avoit au milieu de l'église une espèce de chaire, ou de lieu élevé, qu'on appeloit *ambon* ou *jubé*, d'où on lisoit l'épître et l'évangile de la messe, et où l'on récitoit les dyptiques. C'est là que saint Jean Chrysostôme avoit coutume de prêcher, au rapport de Socrate (lib. vi, chap. v), afin que tout le monde fût à portée de l'entendre. Ferrari, qui cite ce témoignage (lib. iii, de *Ritu sacræ Eccles. vet. concionum*), parle aussi du lieu d'où les princes haranguoient le peuple, et les capitaines leurs soldats. Il auroit pu ajouter, en cet endroit, d'après Philostrate, que c'étoit du haut des degrés du temple que les sophistes récitoient leurs déclamations, à la célébration des jeux Olympiques.

(X) *Ibid.* Il s'embarrasse et se perd dans les lieux communs

Un orateur doit avoir bien présent à l'esprit les sentiments qu'il veut exciter dans l'âme de ses auditeurs, de même que les termes convenables qui les expriment. Selon Plutarque (*de Prof. viri.*), Alcibiade possédoit la première de ces parties dans un degré éminent ; mais la seconde lui manquoit : c'est pourquoi il s'embrouilloit souvent dans ses harangues, et se

voyoit obligé de courir après un mot oublié. Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xx, pag. 362) remarque qu'il est peu d'orateurs parfaits en ces deux points, comme l'étoit saint Basile dont il fait l'éloge.

(XI) Pag. 438. Qui élève au-dessus de la malignité et de l'envie

La basse jalousie qui régnoit parmi les sophistes, comme l'on peut voir dans Cressolius (*Theatr. rhetor.*, lib. v, cap. xiv), avoit gagné les orateurs chrétiens. Elle se montre encore aujourd'hui dans les prédicateurs adonnés à ce genre d'éloquence sophistique, propre à flatter l'oreille, qui tend à s'attirer les applaudissements du peuple et à acquérir de la réputation, plutôt qu'à procurer le salut des fidèles. Leurs discours, comme le disoit Phocion d'une certaine harangue de Léosthène (*Voy. Plutarq. in Apophth.*, tom. II, pag. 188), ressemblent aux cyprès, qui sont de grands et beaux arbres, mais qui ne portent pas de fruits. Cette éloquence est réprouvée des saints Pères, cités par Cressolius, pag. 267. Il est bien vrai, ce que dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xv, page 225), que « la première sagesse consiste, dans l'orateur, à mépriser cette fausse sagesse du discours, qui court après les antithèses symétrisées, et les vains ornements du style ».

(XII) *Ibid.* Il doit à son ministère de chercher à l'étouffer à sa naissance!

« On ne doit pas mépriser la calomnie, quoique évidemment fausse, dit Ménandre (*Ap. Stobæum, serm. LXXI*), parce qu'il y a des gens qui ont l'art de la répandre. C'est par rapport à eux qu'il est bon de détruire les fausses interprétations. » Voici ce que dit Plutarque sur le même sujet (*De capienda ex inim. utilit.*). « Lorsqu'on nous calomnie, la fausseté de l'imputation ne doit pas nous porter à rester tranquilles; mais il faut alors examiner en quoi nous avons pu y donner lieu, ou lui prêter de la vraisemblance, et tâcher de s'abstenir, dans la suite, des discours et des actions qui donnent occasion à de faux jugements. »

(XIII) Pag. 439. N'y répondre que par le mépris

C'est aussi en ce moment qu'on peut emprunter le langage de saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* xxviii, pag. 468). « Vous me direz peut-être » que le plus grand nombre ne pense pas ainsi. Que m'importe, à moi, » qui ne m'attache qu'à la vérité ? C'est elle qui me condamnera ou qui » me justifiera ; qui me rendra heureux ou malheureux. Quant à l'opinion » des autres, elle m'est aussi étrangère que les songes qu'ils font en dormant. » Cicéron (*Ep. ad Attic.* xxviii, lib. xii) montre bien quelle est l'assurance qu'inspire la vérité. « Je fais plus de cas, dit-il, du témoignage » de ma conscience, que des discours du public. »

(XIV) Pag. 440. Avec de semblables dispositions

Un prédicateur qui est possédé de l'envie de se faire un nom, et qui flotte tristement entre l'espérance de plaire, et la crainte de déplaire au public, est indigne du ministère qu'il exerce. Il est dans le cas dont parle Horace (lib. i, *Epist.* xvi, vers 39) :

L'espoir d'un faux honneur, la crainte d'un faux blâme,
Ne touchent qu'une fausse ou qu'une méchante âme.

Ce désir effréné de la vaine gloire, mettoit les anciens sophistes aux abois, lorsqu'ils étoient sur le point de prononcer une déclamation. Philostrate (*In Vit. sophist.*, lib. i, part. xxv, n° 9) raconte que « Polémon voyant un gladiateur tout en sueur et craignant pour sa vie, lui » dit : Te voilà réduit à l'état d'un sophiste qui va déclamer ». La réputation fautive de ce Polémon empêchoit de dormir le célèbre sophiste, Denis de Milet, sur ses vieux jours (*Ibid.*, lib. i, part. ii, n° 4).

(XX) *Ibid.* Que le produit de l'art et du travail

Cicéron étoit du même avis (Voyez le chap. ii, du liv. i de *Oratore*, adressé à son frère Quintus), où il dit : « Vous ne pensez pas comme moi.

« Je soutiens que l'éloquence est le fruit d'une érudition exquise et profonde ; mais vous prétendez qu'elle ne dépend pas du choix et de l'étendue des connoissances , et qu'on l'acquiert par l'exercice et l'application de l'esprit. »

(XVI) Pag. 441. Si l'on néglige de s'y maintenir par une étude et par un exercice habituel

« Le peu d'habileté que j'ai acquise dans l'art de parler, dit Cicéron , dans son épître à Papirius (lib. ix, *ad divers.* , *epist.* xviii), se seroit bientôt évanoui , si je n'avois repris ces exercices. » Il parloit des conférences qu'il faisoit chez lui pour l'instruction d'Hirsius et de Pansa.

(XVII) *Ibid.* On ne leur pardonne pas de rester au-dessous

La pensée de notre saint docteur est conforme à ce que dit Apulée (*Florida* , lib. i, pag. 9 , ed. Ludg. , 1614) : « S'il se trouve dans cette assemblée quelque critique malin (car il y a dans cette grande ville bien des gens qui aiment mieux déprimer les habiles gens que de les imiter , et qui se portent pour antagonistes de ceux qu'ils ne peuvent égaler), je le prie de faire attention à ce concours prodigieux d'auditeurs , qui surpasse de beaucoup le nombre de ceux qui ont jamais fréquenté , avant moi , cette école de philosophie ; et de considérer la grandeur du péril auquel s'est exposé un homme qui n'est point accoutumé à se faire mépriser : car on n'ignore pas combien il est difficile de plaire , même au petit nombre , surtout pour moi , auquel la réputation que j'ai acquise , et l'idée avantageuse que vous avez de ma personne , imposent la nécessité de faire les plus grands efforts pour répondre à votre attente. »

(XVIII) Pag. 442. Remarquer les fautes même les plus légères

Dionétrius , évêque d'Alexandrie , jaloux de la gloire d'Origène , rappela la faute que celui-ci avoit commise plusieurs années auparavant , en se

mutilant par un faux zèle; et en fit mention comme d'un crime énorme, dans une lettre circulaire, adressée à tous les évêques. C'étoit le même Démétrius qui, lorsque la chose étoit arrivée, avoit donné les plus grands éloges à la foi et au zèle d'Origène, qui l'avoit consolé, et lui avoit confié l'emploi de Catéchiste. (Voy. l'*Hist. ecclési.* d'Eusèbe, liv. VI, chap. VIII.)

(XIX) Pag. 443. Les calomnies semées dans l'ombre et répandues dans le public

Plutarque (*lib. de Auditione*) décrit en détail les effets de l'envie, qui se déchaîne contre les grands orateurs. « Cette passion, dit-il, que produit la » vaine gloire et une injuste ambition, ne permet pas à ceux qu'elle pos- » sède d'écouter la raison. Leur esprit se trouble lorsqu'ils sentent com- » bien ils sont inférieurs à celui qui est l'objet de leur jalousie, et qu'ils » sont témoins des applaudissements qu'excite son éloquence. Les éloges » qu'on lui donne les abattent et les irritent contre leurs admirateurs. Ils » ne pensent point à ce qu'à dit l'orateur, ce souvenir les accableroit; ils » craignent seulement que ce qu'il va dire ne soit encore plus beau. Ils » voudroient le voir finir, lorsqu'il parle le mieux. L'assemblée étant le- » vée, ils ne s'amuse point à discuter les points que l'orateur a traités. Ils » cherchent à former une brigue; ils soudent les dispositions de ceux qui » l'ont entendu, et mendient leurs suffrages. Ils sont furieux contre ceux » qui le louent, et s'en éloignent brusquement, pour se rapprocher de » ceux qui censurent quelque partie du discours. S'ils ne rencontrent aucun » critique, ils vantent quelque jeune homme qui aura parlé médiocrement » sur le même sujet, et l'élèvent au-dessus de celui qui vient de le traiter » avec la plus grande force. »

(XX) Pag. 444. Et quelquefois ne le sera pas du tout

Ce défaut d'applaudissements, de la part de la multitude, ne doit point faire peine à l'orateur, parce que le vulgaire ignorant n'est pas un juge compétent de son mérite. Phocion, ayant remarqué que tous les Athéniens avoient applaudi à une de ses harangues, demanda s'il ne lui étoit point échappé quelque sottise. (Voy. Plutarque, *in Apophteg.*, tom. II, pag. 188.)

Saint Jérôme (*ad Nepot.*, *epist.* 11, tom. 1) montre qu'il ne faut faire aucun cas des éloges du peuple, parce que rien n'est plus aisé que de lui en imposer par la volubilité de la langue; et que moins il entend ce qu'on lui dit, plus il admire; ce qui revient à la pensée de Lucrèce (lib. 1, vers 642) :

- « Les discours que les sots sont plus charmés d'entendre,
- « Ce sont toujours ceux-là qu'ils peuvent moins comprendre. »

Saint Jean Chrysostôme témoigne, dans son homélie au peuple d'Antioche (tom. 11, édit. de Montf., pag. 25), que les louanges et les applaudissements lui étoient à charge. Il ne cherchoit que l'utilité de ses auditeurs. On a vu des païens également indifférents sur cet article. « Lorsque je parle, dit Pline (lib. 11, *epist.* x), je suis plus flatté du silence qui règne dans l'auditoire, que des acclamations; pourvu que ce silence soit l'effet d'une attention soutenue, et du désir d'entendre la suite du discours. »

(XXI) Pag. 444. L'homme de talent est le vrai juge de son propre ouvrage

Un homme de génie se juge lui-même. Le blâme ou l'approbation qu'il donne à son ouvrage, est la règle la plus sûre de son jugement. Aristide témoigne, dans une de ses harangues (tom. III, pag. 690), qu'il est flatté de l'estime des autres, mais dans le cas seulement où il pense l'avoir méritée. Il compare au chien de la fable, ceux qui courent après les éloges étrangers, sans examiner s'ils ont sujet les premiers d'être contents. Par là ils s'exposent au risque de perdre la bonne opinion que chacun doit avoir de soi; et ils portent dans eux-mêmes un certificat défavorable, avant d'avoir obtenu du public celui qu'ils ambitionnent. Les grands hommes et les grands artistes ont toujours pensé de même. Ils ont raison de faire plus de cas de leur jugement que de celui du vulgaire, qui se laisse ordinairement emporter au vent de la faveur ou de la haine, surtout dans les temps de troubles et de factions. On lit, dans Athénée (liv. XIV, pag. 631), qu'anciennement l'approbation du peuple étoit une preuve d'insuffisance. On cite, à ce sujet, un trait d'Asopodorus Phliasius, qui, entendant les applaudissements que l'on prodiguoit au théâtre à un certain joueur de flûte,

dit qu'il jouoit bien mal , puisque tant de gens le goûtoient. Quelques-uns attribuent ce mot à Antigenide. Les maîtres d'aujourd'hui, continue Athénée, font consister la perfection du jeu dans les applaudissements du public : ce qui a fait dire à Aristoxène, dans ses *Mélanges* : « Nous ressemblons aux Possidoniens, qui habitent la côte de Toscane, et qui, de Grecs qu'ils étoient, étant devenus Toscans ou Romains, sont en même temps devenus barbares, en changeant de mœurs et de langage. Ils n'ont consigné qu'une fête de la Grèce : lorsqu'ils se rassemblent pour la célébrer, et qu'ils se rappellent la langue et les usages de leur ancienne patrie, ils ne peuvent retenir leurs gémissements et leurs larmes. De même, puisque le mauvais goût s'est emparé du théâtre, et que la musique a souffert tant d'altérations, nous, qui avons assisté aux anciens spectacles, nous nous rappelons à quel degré de perfection nous l'avons vue autrefois. » (Sur quoi M. Giacomelli fait cette réflexion : Lorsque la fausse éloquence de la chaire, qui a régné en Italie au seizième siècle, se fut introduite partout, le petit nombre de ceux qui avoient vécu dans le siècle précédent, auroient pu appliquer à l'art de la parole, ce qu'Aristoxène a dit de la musique.)

(XXII) Pag. 445. Ne doit que l'indifférence à louange ou au blâme

On trouve dans Plutarque (*in Reipubl. gerendæ præc.*, pag. 802) une leçon sur le but que doit se proposer l'orateur politique; elle peut être fort utile à l'orateur sacré. « Le langage d'un homme d'État, dit cet auteur, ne doit rien avoir qui se ressente du ton des jeunes gens, ni de celui du théâtre, qui ne conviennent que dans certains discours d'apparat ou de cérémonie. Ses discours ne doivent pas sentir la lampe, comme Phytæus le reproche à ceux de Démosthène. Il doit éviter l'affectation minutieuse des sophistes, leurs raisonnements tranchants, leurs périodes compassées, et suivre plutôt le conseil des musiciens, qui veulent qu'on touche les cordes d'un instrument avec douceur et légèreté. Il ne doit pas regarder le talent de la parole, qu'il exerce habituellement, comme un moyen de se faire un nom, ni chercher à briller, ou à surprendre ses auditeurs. Ses pensées doivent être naturelles et vraies, et porter l'impression de cette autorité qui convient à un père; de cette prudence et de

« cette sagesse qu'inspire l'amour du bien public. Il convient, dans certains cas, que ses expressions soient tendres et persuasives, sans cesser d'être fortes, grandes et propres à peindre les sentiments dont il est animé ».

(XXIII) Pag. 445. Et non point les applaudissements, ni les éloges

L'orateur sacré doit faire ses efforts pour que les fidèles sortent de l'église pénétrés de componction, plutôt que du plaisir qu'ils ont eu d'entendre un beau sermon. Si les auditeurs, en l'entendant discourir sur les terribles jugements de Dieu, devant lequel nous devons tous comparoître, sur les supplices éternels qu'il est si facile d'encourir, et sur la félicité suprême à laquelle il est si difficile d'arriver, ont eu assez de tranquillité d'esprit pour analyser le sermon, et pour en admirer les pensées, le style et les ornements : c'est un signe certain que le prédicateur a manqué son but. Épictète rapporte, dans Arrien (lib. III, cap. XXIII, pag. 366 de l'édition de Lyon de 1600), que le philosophe Rufus disoit ordinairement : « Si vous vous plaisez à me louer, et si vous avez l'esprit assez libre pour cela, mon discours ne contenoit donc rien de bon. » Lorsque ce rhéteur parloit, ceux qui l'écoutoient s'imaginoient qu'on lui avoit révélé leurs pensées les plus secrètes, tant ses portraits étoient ressemblants et fortement frappés. « L'école d'un philosophe, continuoît Rufus, doit ressembler à la salle où l'on traite les malades. On ne doit pas sentir de la joie ; mais de la douleur, lorsqu'on en sort. Vous êtes affligés de différents maux : m'amuserai-je à vous débiter des frivolités, et à exciter vos applaudissements, en vous voyant sans être guéris? etc. » Saint Jérôme dit que l'éloge d'un ministre de l'Évangile, consiste dans les larmes qu'il aura fait répandre à ses auditeurs (Voy. la *Lettre* à Népotien, tom. I).

(XXIV) *Ibid.* En travaillant, il ne le fait que pour Dieu

Ce n'est pas seulement dans le ministère de la parole, mais encore dans tous les autres exercices de sa profession, qu'un évêque et tout autre homme destiné au service de la religion, ne doit avoir que Dieu pour fin.

Il y a , sur ce sujet , un beau passage de saint Jean Chrysostôme , dans son Homélie xxiii , sur le vi^e chapitre de la Genèse , où il est dit que *Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur*. « Cela nous apprend , au rapport du » saint docteur , que Noé recherchoit en tout l'approbation de cet œil qui » ne dort jamais ; qu'il ne faisoit aucun cas de la bonne ou mauvaise opinion des hommes , non plus que de leurs railleries. Car il ne faut pas douter , qu'ayant résolu de pratiquer la vertu , malgré l'exemple contraire de » tous , il ne fût en butte aux insultes et à la dérision , qui sont encore aujourd'hui les armes ordinaires des sectateurs du vice. On voit beaucoup » d'esprits foibles , qui ne sont point à l'épreuve du respect humain , et qui , » séduits par les artifices du monde , préfèrent son estime à la véritable et » solide gloire. Il faut donc du courage et de la force d'esprit , pour résister » aux attaques de ceux qui veulent nous détourner de nos devoirs , pour ne » rien faire dans le dessein de plaire aux hommes , pour n'avoir les yeux » attachés que sur Dieu , pour ne travailler qu'à sa gloire , pour mépriser » l'estime du monde , et pour regarder comme une ombre , ou comme un songe , ses éloges et sa critique. »

(XXV) Pag. 446. Ouvre aisément votre cœur aux poisons de la jalousie

« Tel est l'homme , comme l'observe Dictys de Crète (lib. ii , cap. i) : » il ne sauroit calmer l'inquiétude de son esprit ; l'envie le dévore , et il a » peine à supporter la supériorité du mérite dans les autres. » L'envie est une passion si pernicieuse à la nature humaine , qu'elle règne toujours parmi ceux qui devoient le plus tendrement s'aimer. On diroit que saint Grégoire de Nazianze est d'un sentiment contraire , dans son épître xlv , lorsqu'il blâme Hésiode d'avoir dit que les artistes sont sujets à ce que nous appelons *jalousie de métier*. Mais il faut croire , qu'en cet endroit , ce Père a plutôt suivi les mouvements de son bon cœur , qu'il n'a voulu peindre la conduite presque universelle des hommes. On le voit ailleurs (*Orat. xvii* , pag. 466) se plaindre de ses rivaux , qui lui reprochoient ses progrès dans l'étude des lettres profanes. « Périssent l'envie , s'écrie-t-il , cette passion funeste qui mine et qui corrompt ceux qu'elle possède ! Passion , entre » toutes les autres , la plus inique et la plus juste en même temps , puisqu'elle » persécute tous les grands hommes , en faisant le tourment de l'envieux ! »

Ce qu'a dit saint Basile sur ce sujet est d'une grande vérité (Voy. l'*Hom. sur l'envie*, tom. II, page 94). « Le Scythe n'est point jaloux de l'Égyptien ,
 » mais chacun l'est de son compatriote. Ce n'est point aux personnes in-
 » connues que l'on porte envie , mais à celles que l'on voit le plus fami-
 » lièrement , qui nous touchent de plus près , qui exercent la même pro-
 » fession , qui nous appartiennent en quelque manière que ce soit ; aux
 » gens du même âge , aux parents , aux frères mêmes ». Saint Jean Chry-
 sostôme remarque pareillement (*Homel. I, in ep. ad Col.*, tom. II ,
 pag. 325 , édit. de Montf.) « qu'il y a une sorte d'amitié entre ceux qui
 » exercent le même art , mais qu'elle n'est pas sincère , étant mêlée d'envie
 » et de jalousie ».

(XXVI) Pag. 446. Et l'on ne craint pas de per-
 dre son âme

Notre saint docteur n'exagère point en disant que l'envieux est souvent
 prêt à perdre son âme , pour détruire celui dont il est jaloux. Saint Basile
 prouve évidemment cette vérité dans son Homélie citée ci-dessus. Il pré-
 sente le remède de cette passion , vers la fin de son discours ; et après avoir
 montré qu'elle est ordinairement produite par l'amour de la vaine gloire ,
 il conclut ainsi : « Puisque l'envie est capable de causer la mort , la perte
 » des biens et la haine de Dieu ; puisqu'elle renverse toutes les lois , et
 » s'oppose au bonheur de la vie : suivons donc le conseil de saint Paul ,
 » fuyons la vaine gloire , ne cherchons point à nous nuire mutuellement et
 » ne soyons point jaloux les uns des autres. »

(XXVII) *Ibid.* Obligé de méditer en parlant sur
 ce qu'il doit dire

Bengelius pense qu'en cet endroit saint Jean Chrysostôme met en
 œuvre une figure ou une élégance que les Grecs appellent *oxymoron*
 (espèce d'exagération) ; car on doit méditer un discours public , avant que
 de le prononcer. Si l'on rejette cette idée de Bengelius , il ne s'agira plus
 que d'un discours impromptu , genre dans lequel l'esprit de l'orateur peut
 être distrait ou troublé par la moindre chose. « Il ne faut pour cela , dit
 Philostrate (*in Vit. sophist.*, lib. II, sect. XXVI, n° 3 , pag. 614) , qu'un

« maintien trop composé, ou une attention trop marquée de la part de
 « l'auditeur, des applaudissements manqués ou trop tardifs. Si l'orateur
 « s'aperçoit, en outre, que l'envie a les yeux attachés sur lui, et cherche à
 « le trouver en faute, il est fort à craindre qu'il ne demeure court; cette
 « crainte étant capable d'obscurcir l'esprit et de lier la langue ».

(XXVIII) Pag. 447. Pour ne point ressentir les atteintes de l'envie

Dans le siècle de saint Jean Chrysostôme, on suivoit avec le plus grand empressément ceux qui excelloient dans l'art de la parole, et c'étoient ordinairement des évêques. On conçoit donc quelle devoit être la douleur d'un prélat qui n'avoit pas cet avantage, d'autant plus qu'un sujet qui se distinguoit par son éloquence, jouissoit de la plus haute considération dans l'Eglise et aux yeux du peuple. Aristote mesure la grandeur ou l'intensité de la passion des envieux, à leur qualité et condition. Or, si le talent de la parole est un bien fort estimable, c'est aussi celui, comme l'observe saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* x, pag. 130), qui est le plus exposé aux traits de l'envie, surtout dans le temps dont il est question, que l'éloquence maitrisoit le cœur des peuples. Comme l'évêque tient le premier rang dans l'Eglise, et qu'il ne peut exercer son ministère sans savoir parler au peuple, il doit naturellement désirer d'y réussir. Ce sont là autant de motifs de jalousie contre ceux qui possèdent aussi bien que lui l'art de parler. « Tous ceux, dit Aristote (*Rhet.*, lib. II, cap. x, pag. 669), « qui sont constitués en dignité, et qui jouissent d'une grande fortune, sont « sujets à devenir envieux, parce qu'ils regardent ce qui appartient aux « autres comme un vol qu'on leur a fait. Il en est de même de ceux qui font « gloire de s'appliquer à quelque chose : ils voient avec des yeux jaloux « ceux qui poursuivent le même objet. » Élien (lib. XII, cap. XVI) rapporte un trait d'Alexandre, qui confirme cette vérité. « Ce héros, dit-il, haïssoit Perdicas, parce qu'il étoit guerrier; Lysimaque, parce que c'étoit un grand capitaine; Seleucus, parce qu'il avoit l'âme forte et courageuse; « Antigone, parce qu'il étoit avide de gloire. Il étoit encore blessé de la « supériorité de génie qu'il remarquoit dans Attale, et de l'habileté de « Ptolomée. » Quinte-Curce dit aussi d'Alexandre (lib. VIII, cap. ult.) : « Qu'il aimoit mieux entrevoir louer un ennemi qu'un compatriote, parce

« qu'il craignoit que la réputation de ceux de son parti ne vint à obscurcir
« la sienne. »

(XXIX) Pag. 448. C'est une ivresse qui a gagné
les plus sages

L'éloquence sophistique, qui s'introduisit dans l'Eglise, fut regardée
comme un mal par les saints Pères. Saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxi*,
pag. 380) dit qu'il y eut un temps où l'on ne connoissoit point l'art de trai-
ter la rhétorique avec un étalage de paroles superflues et de raisonnements
captieux..... « Mais, ajoute-t-il, depuis que la méthode des Sextus des
« Pyrrhon, et autres sophistes qui mettent tout en problème, a infecté la
« chaire; depuis que le verbiage passe pour de l'érudition; depuis enfin
« qu'à l'exemple des Athéniens, dont il est parlé dans les Actes des apô-
« tres, nous passons tout notre temps à dire et à écouter des nouvelles
« quel est le nouveau Jérémie qui pourra assez pleurer notre honte et
« notre aveuglement ? »

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Chap. I. Le prêtre aura à rendre compte des péchés des autres.

Chap. II et III. Le prêtre a des obligations bien plus étendues que le simple solitaire.

Chap. IV et V. Le prêtre est l'homme de tous. Combien le sacerdoce est redoutable à celui qui l'exerce.

Chap. VI. Il faut moins de force pour la vie solitaire que pour l'administration épiscopale.

Chap. VII et VIII. Pour celui qui vit en solitude, les obligations ne sont pas les mêmes que pour celui qui vit dans le monde.

Chap. IX. On ne doit pas négliger de détruire les soupçons injurieux, quoique mal fondés, qui s'élèvent contre notre conduite.

Chap. X. Il n'y a pas tant de difficultés à opérer son salut.

Chap. XI. Les péchés du prêtre seront punis plus rigoureusement que ceux du simple particulier.

Chap. XII et XIII. Combien Chrysostôme avoit été troublé en apprenant qu'on le vouloit faire évêque. Quelle idée il s'étoit faite de la dignité épiscopale.

Il conclut en consolant son ami (I).

I. Je vous ai mis sous les yeux le tableau des dangers auxquels nous sommes exposés dans ce monde :

mais ceux qui nous attendent dans la vie future , comment les soutiendrons-nous , alors qu'il nous faudra rendre compte des âmes qui nous auront été confiées ? Le châtimement réservé à l'infidélité ne se bornera pas à la honte d'avoir mal fait : ce sera une éternité de supplices. Je vous ai déjà cité les paroles

Hébr. XIII, 17. de l'Apôtre : « Obéissez à vos guides , et soyez-leur » soumis , parce qu'ils veillent pour le bien de vos » âmes , comme devant en rendre compte. » Je ne puis m'empêcher de vous le répéter , parce que cette menace m'imprime une terreur continuelle (II).

Matth. XVIII, 6. Si « celui qui scandalise le moindre de ses frères , » s'expose à un sort plus malheureux que si l'on » suspendoit à son col une de ces meules qu'un âne » tourne , et si on le jetoit au fond de la mer » ; et si tous ceux qui blessent la conscience de leurs

I. Cor. VIII, 12. frères pèchent contre Jésus-Christ lui-même , quel sera le sort de ceux qui entraînent dans leur perte , non une , deux ou trois âmes , mais celles de tant de peuples ? Il ne sera pas question , là , d'alléguer son impéritie ou son ignorance , ni la nécessité ou la contrainte. Si ces prétextes étaient recevables , ce sont les simples fidèles , plutôt que les évêques , qui pourroient y avoir recours , pour éviter le blâme des péchés qu'ils ont fait commettre aux autres. Pourquoi ? parce que celui qui est chargé de corriger l'ignorance des peuples , et de les avertir de la guerre qu'ils ont à soutenir contre le démon , au-

roit mauvaise grâce à dire qu'il n'a pas entendu sonner la charge, qu'il n'a pas prévu cette guerre, puisqu'il n'est établi, comme dit le prophète Ezéchiel (III), que pour annoncer au peuple les Ezech. xxxiii. 3. malheurs dont il est menacé. Méditez ces paroles ; vous y verrez que, n'y eût-il qu'une seule âme perdue, c'en est assez ; son châtiment est inévitable. « Que si la sentinelle, ajoute le Prophète, Ibid. 6. voyant venir l'épée, ne sonne point de la trompette, et que l'épée vienne et ôte la vie à quelqu'un, ce malheureux aura péri, surpris dans son iniquité, mais Dieu redemandera son sang à la sentinelle. »

II. Gardons-nous donc des suites de ce terrible jugement auquel il est impossible d'échapper. Il ne s'agit point ici du commandement d'une armée ou d'un État, mais d'un ministère qui demande les vertus d'un Ange. Un prêtre doit avoir l'âme plus pure que les rayons du soleil ; son cœur doit être un sanctuaire où l'Esprit Saint aime à établir sa constante demeure ; il doit être en état de dire : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Gal. ii. 20. Jésus-Christ qui vit en moi (IV). » Si le solitaire vivant dans la retraite, loin du tumulte des villes et des assemblées publiques, jouissant dans le port d'une tranquillité que rien n'altère, n'est jamais sans défiance ; si, au contraire, il multiplie

les précautions, s'entourant de tous les moyens de défense, remplissant tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude, afin de pouvoir s'approcher de Dieu avec toute la confiance et la pureté dont la faiblesse humaine est susceptible (V); quelles doivent être la vertu et la perfection du prêtre? quelle attention à éviter tout ce qui peut souiller son âme, et lui conserver toute sa beauté? Il lui faut une sainteté bien supérieure à celle des solitaires; car, comme il est exposé à un plus grand nombre de dangers, il ne peut y échapper que par une vigilance continuelle, et par des efforts redoublés qui le mettent à couvert de la surprise des sens. A moins que l'âme n'ait été fortifiée et comme endurcie par l'habitude de la tempérance et l'austérité des mœurs, il suffira, pour la mettre en désordre, de la rencontre d'une personne du sexe. Quelle séduction n'exerce pas la beauté d'une femme qui cherche à vous corrompre! Les grâces de la figure, de la démarche et du maintien, la douceur d'une voix mélodieuse, les manèges de la coquetterie, les recherches d'une toilette étudiée, la pompe ou l'élégance de la mise, l'éclat et la variété des diamants, la sorte d'ivresse où vous jettent les essences dont elle se parfume, que sais-je? tant d'artifices divers que le sexe sait si bien mettre en œuvre (VI), tout cela n'est que trop capable de vous causer une vive émotion, à moins de s'être

endurci par les laborieux exercices de la tempérance; en quoi il n'y a rien de surprenant. Mais ce qui doit bien plus encore nous étonner et nous confondre, c'est que le démon réussisse quelquefois à blesser par des moyens tout contraires à ceux-là.

III. Il n'est pas rare de voir des personnes qui, après avoir évité les séductions dont je viens de parler, se laissent surprendre à un extérieur négligé : des cheveux en désordre, des habits communs ou malpropres, des mœurs sans culture, un langage sans politesse, un maintien sans bienséance, un ton de voix sans règle ni mesure, toute l'abjection de la pauvreté et de l'indigence abandonnées, avoient ému leur cœur de compassion; on s'est livré sans défiance à ce premier sentiment, et une pitié funeste a amené les plus déplorables conséquences. Elles avoient résisté à des pièges tissés d'or, au pompeux attirail de la mollesse et de la volupté; elles ont trouvé leur écueil dans les choses les plus contraires.

S'il est donc vrai que la pauvreté et la richesse, la parure et la négligence dans les manières, la politesse la plus raffinée et la grossièreté du langage sont autant d'ennemis pour ceux qui en ont le spectacle sous les yeux, autant d'occasions de chutes au milieu desquelles nous marchons; comment respirer en paix sur un terrain semé de tant d'em-

bueches ? Et où nous cacher , je ne dis pas pour nous soustraire à la force ouverte , ce n'est pas là ce qui est le plus difficile , mais pour épargner à notre âme le trouble qu'y répandent les pensées impures (a) ?

Je passe sous silence les honneurs et les distinctions , qui sont l'occasion d'une infinité de maux (VII). Les témoignages de déférence que nous recevons des personnes du sexe énervent souvent l'esprit de tempérance , et finissent par l'ancantir , à moins que l'on ne soit continuellement en garde contre ce piège délicat. Ceux que nous rendent les hommes n'ont pas moins leurs dangers , à moins qu'on n'y conserve une véritable grandeur d'âme ; ils nous exposent aux assauts de deux passions contraires , l'adulation servile , ou la sotte arrogance. On tombe dans l'abîme de l'orgueil , soit en rampant devant les personnes d'un certain rang qui nous flattent , soit en s'élevant pour cela même au-dessus des geus du commun. Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet. Les inconvénients qui en résultent ne peuvent bien être appréciés que par l'expérience.

Ceux qui vivent dans le monde sont enchaînés malgré eux-mêmes à ce cercle de dangers et à tous les maux qu'ils entraînent. Le solitaire ne les con-

(a) Imité par Bretteville , *Essais de serm.* , tom. iv , pag. 142 , et par Massillon , *Confér.* , tom. 1 , pag. 209.

noît pas (a). Qu'il vienne à se présenter à son esprit quelque pensée contraire au devoir, l'empreinte n'en laisse pas de traces profondes, elle s'efface aisément, le feu qu'elles allument n'étant point attisé par la présence des objets extérieurs. Un solitaire ne craint que pour lui; il auroit d'autres personnes sous sa conduite, elles ne peuvent être qu'en très petit nombre, du moins en comparaison de celles qui composent l'Eglise : outre qu'elles lui donnent bien moins de responsabilité, soit parce que le nombre n'en sauroit être considérable, soit parce que, comme lui, toutes sont étrangères au monde, et qu'ils n'ont ni femmes ni enfants, ni autres distractions de cette espèce, qui les occupent. Cet état les tient dans une grande dépendance de leur supérieur; et comme ils vivent en commun sous ses yeux, on peut aisément connoître toutes leurs fautes en détail et les corriger; ce qui n'est pas un foible secours pour procurer leur avancement dans la vertu.

Mais ceux qui sont soumis à l'évêque sont, pour la plupart, livrés à une multitude de soins qui

(a) Voy. Massillon, *Confér.*, tom. II, pag. 159 et suiv., et l'excellent Traité de Nicole, *sur l'usage du temps* (*Essais de morale*, tom. I, pag. 46). Parmi les écueils les plus dangereux, il compte l'inutilité des visites, qui ne sont, dit-il, autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même, que l'on ne sauroit porter. (*Ibid.*, *Pensées diverses*, tom. VI, pag. 207.)

diminuent leur ardeur pour les exercices spirituels. Le maître est donc obligé de répandre presque tous les jours la semence évangélique, afin que le grain de la doctrine prévale par son abondance dans les âmes de ses auditeurs. Car l'excès des richesses et du pouvoir, l'engourdissement qui naît d'une vie molle et délicate, divers obstacles de ce genre, empêchent que les germes salutaires ne s'y développent; il y croît des épines quelquefois si touffues, que la semence ne tombe pas même jusqu'à terre. D'autre part, l'excès de la misère, l'asservissement où elle réduit, le sentiment pénible des rebuts et des outrages, les injures continuelles auxquelles elle est journellement exposée, une foule de désordres qui s'y attachent, détournent de l'application aux choses divines. Quant aux péchés qui se commettent, il n'est pas possible qu'ils viennent à la connoissance de l'évêque. Eh! comment les connoît-il, puisqu'il ne connoît pas même de vue la plus grande partie de ses sujets? Telles sont les difficultés qu'il éprouve de la part du peuple qu'il administre.

IV. Maintenant, que l'on jette un coup d'œil sur ses obligations. Premièrement, par rapport à Dieu. Tout le reste n'est rien auprès de celles-ci, tant elles exigent de sa part de zèle et de vigilance. Qu'est-ce, en effet, qu'un évêque? Que doit être

un homme que Dieu a fait son ambassadeur chargé des intérêts de tout un peuple, que dis-je? de ceux du monde tout entier (VIII), tenu d'intercéder auprès du Seigneur, pour les péchés des vivants et des morts (a) (IX)? Je doute que la liberté dont un Moïse, un Elie jouissoient auprès du Seigneur, fût un titre encore suffisant pour autoriser la confiance qui ose adresser de semblables prières. Père commun de tous, représentant du monde tout entier, le prêtre ne paroît en présence de cette Majesté souveraine, que pour la conjurer de mettre fin aux guerres qui désolent la terre, d'étouffer toute semence de discorde parmi les hommes, d'y établir partout la paix, l'abondance et le bonheur, d'y faire disparaître tous les maux publics et particuliers. La conséquence naturelle d'une si importante mission, c'est assurément que le prêtre doit l'emporter en tout sur ceux en faveur desquels il prie, autant qu'il est raisonnable que le protecteur l'emporte sur ceux qu'il protège.

Mais au redoutable moment où il invoque l'Esprit Saint, et qu'il célèbre le terrible sacrifice (X), alors que dans ses mains repose le souverain dominateur de toute la nature, je vous le demande : à quel rang croyez-vous que nous devions le placer?

(a) Caractère sublime, que Massillon, entre autres, développe avec éloquence dans vingt endroits. Voy. surtout tom. I de ses *Confér.*, pag. 10, 28, 29, et tom. II, pag. 243.

quelle pureté, quels vifs sentiments de religion n'a-t-on pas droit d'en attendre (XI)? quelles doivent être et les mains destinées à d'aussi sacrés mystères, et la langue qui profère ces divines paroles (a)? Est-il chose au monde qui doive être pure et sainte comme l'âme que l'Esprit Saint viendra personnellement habiter? A cet instant, les Anges se pressent autour de lui (XII). Près de l'autel, et dans l'enceinte du sanctuaire qu'ils remplissent, les chœurs des puissances célestes sont venus rendre hommage à celui qui est présent sur l'autel (b). Ce qui s'y passe en ce moment, suffit tout seul pour nous le persuader (XIII); j'en ai de plus le témoignage dans ce récit que faisoit à une personne de qui je le tiens, un vieillard d'une grande autorité. Entre autres visions dont le Seigneur l'avoit gratifié, il racontoit avoir vu durant le saint sacrifice, autant que les yeux d'un mortel en étaient capables, une multitude d'Anges revêtus de robes éclatantes (XIV), environnant l'autel, la tête baissée comme des soldats qui sont en présence de celui qui les commande;

(a) « Quelle profonde estime, quel religieux respect l'administration des choses saintes doit nous inspirer! » (Carron, *Pensées ecclésiastiques*, tom. 1, pag. 343.)

(b) Le Jeune, *Serm.*, tom. 11, pag. 111, 310, 459; Ségaud, *sur le sacrifice de la messe, Carême*, tom. 111, pag. 239; l'abbé Clément, même sujet, *Carême*, tom. 11, pag. 273, 284, 291. Bossuet : « De l'assistance des Anges au saint sacrifice. » (*Traité de l'explicat. de la messe*, tom. v de la Collect. génér., in-4°, pag. 331.)

et je le crois fermement (XV). Une autre personne m'a raconté, non pour l'avoir ouï dire, mais pour l'avoir vu et entendu elle-même, que, sur le point de sortir de ce monde (XVI), ceux qui ont participé aux saints mystères avec une conscience pure, sont mis sous la garde des Anges, qui les escortent dans ce passage (XVII), par égard pour celui qu'ils ont reçu dans leur sein. Ne vous sentez-vous pas glacé de crainte, lorsque vous engagez dans un aussi saint ministère, une âme telle que la mienne, une âme criminelle, dont les vêtements sont encore souillés; que vous élevez à la dignité du sacerdoce, un homme que Jésus-Christ a chassé hors de la salle des conviés (a)?

Matth. xxii.

L'âme d'un prêtre doit être aussi resplendis-

Matth. v. 14.

(a) Je voudrais ici copier en entier l'excellent, mais terrible discours de Massillon à ses confrères sur l'usage de la communion (*Confér.*, tom. 1, pag. 138 et suiv.); je me contente d'y renvoyer mes lecteurs, en disant avec Tertullien, et avec plus de raison que lui: « Personne, je ne l'ignore » pas, n'étoit moins digne que moi de traiter de semblables matières, et » j'aurais dû me borner à les méditer en silence, puisque la première condition, imposée à tout homme qui veut recommander un devoir, est de » lui donner l'autorité de sa propre conduite, de peur d'avoir trop à rougir » de la comparaison entre ses paroles et ses actions; mais si je ne sais point » pratiquer celui-ci, ce sera du moins, ajouterai-je avec ce grand homme, » une consolation de m'en entretenir, comme les malades aiment à parler » des avantages de la santé qu'ils n'ont pas. » (*De patient.*, cap. 1.) Prêtres, qui me lisez, au moment de monter à l'autel, n'oubliez pas celui que vous allez y représenter; n'oubliez pas dans vos prières un nouveau Tertullien, bien plus pécheur que celui d'autrefois: *Orate pro Tertulliano peccatore.*

Ibid. 13.

sante que la lumière qui éclaire le monde ; et la mienne est si fortement enveloppée des ténèbres, que l'impureté de ma conscience y répand de toutes parts, qu'elle cherche continuellement à se dérober à elle-même, sans oser jamais fixer les yeux sur son Seigneur. Les prêtres sont le sel de la terre (a). Qui donc pourroit tolérer ma tiédeur et le défaut d'expérience que j'apporte dans toutes les affaires ? Vous seul au monde le pourriez, parce que votre tendre amitié pour moi vous aveugle.

La pureté n'est pas la seule qualité qu'exige le saint ministère ; elle demande encore de la prudence et de l'expérience, en une infinité de choses. Un prélat doit être aussi versé dans le maniement des affaires de cette vie, que le sont les gens du monde (XVIII) ; et cependant il doit en être aussi détaché de cœur, que le solitaire relégué dans ses montagnes. Obligé, comme il est, d'entretenir commerce avec des gens ayant femmes et enfants, et des domestiques ; qui possèdent des richesses, des charges, des emplois publics, il doit avoir une

(a) « Pour nous, destinés à être le sel de la terre, il faut que nous soyons, pour ainsi dire, mêlés avec elle ; que nous ne formions qu'une masse et qu'un corps de société avec ceux qui l'habitent, et qu'au lieu de chercher au loin un asile contre la contagion de leurs vices, nous leur en présentions sans cesse les remèdes. » (Massillon, *sur la manière dont les ecclésiastiques doivent converser avec les gens du monde*, Confér., tom. II, pag. 159 ; Fossard, *Discours sur le saint ministère*, tom. III, pag. 335.)

flexibilité d'esprit (XIX) qui le fasse tout à tous ; je dis flexibilité d'esprit, non pas duplicité de cœur ; de la complaisance, mais sans flatterie ni dissimulation, agissant avec une franchise et une liberté entière. Il faut qu'il sache user de condescendance, lorsque la nature des affaires le demande, et qu'il tâche de se rendre agréable sans cesser d'être ferme (a). Tous les sujets ne doivent point être gouvernés selon une même méthode, comme tous les malades ne peuvent pas être guéris par les mêmes remèdes, ni tous les vents combattus par une même manœuvre. L'Eglise n'est jamais sans tempêtes, qui ne lui viennent pas toujours du dehors, mais qui lui sont suscitées par des ennemis domestiques. Il faut donc savoir allier l'affabilité à l'exactitude. Ces qualités, quoique diverses dans leur objet, ont toutes un but commun, la gloire de Dieu, et l'édification des fidèles.

V. On trouve la vie du solitaire pénible et labo-

(a) « On peut allier la fidélité à son ministère avec le respect et les égards dus à la grandeur ; ce qu'on doit à l'amour de la vérité, et en même temps aux règles de la prudence chrétienne. Respectons les grands et les puissants, mais ne respectons pas leurs dissolutions et leurs scandales ; rendons à leur personne l'amour, l'hommage, le tribut qui leur est dû, mais ne rendons pas le même devoir à leurs vices ; donnons aux peuples, à leur égard, l'exemple de la soumission et de la fidélité, mais ne lui donnons pas celui de l'adulation et d'une honteuse bassesse. » (Massillon, *Du zèle*, etc., *Confér.*, tom. 1, pag. 198.)

rieuse. Mais si on veut la comparer aux travaux qu'exige le sacerdoce, lorsqu'on s'attache à en remplir les devoirs, on y verra autant de différence qu'entre les soins de la vie privée et les sollicitudes de la royauté. Les travaux d'un solitaire se partagent entre l'âme et le corps ; on peut dire même que le corps y a la plus grande part. Lorsqu'il est mal constitué, il ne reste presque rien à faire à l'esprit, quoiqu'il conserve toute sa force. Jeûner, veiller, coucher sur la dure, se priver du bain pour toujours (XX), travailler beaucoup, se livrer sans relâche aux pratiques de l'austérité et de la mortification, ce sont des exercices impraticables à ceux auxquels la nature n'a pas donné un tempérament fort et robuste (a). Mais l'art du gouvernement ne s'exerce que par les facultés de l'âme, et son efficacité ne dépend point de la santé du corps. Que sert-il, en effet, de se bien porter pour éviter les atteintes de la vanité, de l'orgueil, de la présomption ; pour acquérir la vigilance, la tempérance, la modération, et toutes les autres vertus

(a) « Qu'un religieux, renfermé dans le cloître, et attaché à sa cellule par ses vœux comme par autant de chaînes, conserve sa sainteté en gardant une solitude inviolable et inaccessible, je le loue, mais je ne l'admire pas, autant que je fais un ecclésiastique et un curé, qui, vivant au milieu des hommes du siècle, n'en voit les vanités que pour les condamner, les délices que pour les fuir, le péché que pour le reprendre, la contagion des mauvais exemples que pour s'en préserver. » (Fromentière, *Disc. pour une assemblée d'ecclésiastiques*, *Serm.*, tom. III, pag. 479.)

qui forment le portrait que saint Paul nous a tracé d'un digne prêtre.

VI. Les qualités d'un saint solitaire sont d'un autre genre. Un saltimbanque a besoin de divers instruments, tels que des roues, des cerceaux (XXV), des épées, mais le philosophe, au contraire, se passe de tout agent extérieur ; son art est en lui-même : c'est ainsi qu'il faut à un solitaire de la santé et une demeure appropriée au genre de vie qu'il doit mener, pour n'être point trop éloigné de la société des hommes, ni privé de la tranquillité que procure la solitude. Il faut aussi qu'il respire un air sain ; car il n'y a rien de si contraire à ceux qui jeûnent, que les altérations de l'atmosphère. Quant au travail des mains, au moyen duquel ils doivent se procurer la nourriture et le vêtement, ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Un prêtre est dégagé de tous ces embarras et de toutes ces sollicitudes. Sa vie est conforme à celle des autres hommes, dans tout ce qui ne peut nuire au salut. Il suffit qu'il puisse distribuer les trésors de la science renfermés dans son âme. On admire ceux qui se concentrent dans eux-mêmes et qui renoncent au commerce des humains ; pour moi, je pense qu'il faut pour cela plus de patience que de force d'esprit. Un pilote, assis près du gouvernail, lorsque le vaisseau est encore dans le port, n'a point

de commun, et jamais il ne s'est élevé entre elle et moi l'ombre de différent. Il y en auroit eu : quelle est la mère assez dénaturée, assez ennemie de son fils pour dire du mal sans raison et sans y être forcée, de celui qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a mis au monde, à qui elle a prodigué les soins de l'éducation ? Il n'en est pas moins vrai que si l'on m'examinait avec attention, on trouverait en moi beaucoup de choses à reprendre. Vous ne l'ignorez pas vous-même, tout ardent que vous êtes à me combler d'éloges en toute occasion. Pour vous convaincre que cet aveu n'est point l'effet d'une feinte modestie, souvenez-vous combien de fois je vous ai déclaré, dans les fréquents entretiens que nous avons eus sur ce sujet, que si j'avois la liberté de choisir entre le gouvernement de l'Eglise et la vie solitaire, je préférerois, sans hésiter, le premier état. Je vous ai souvent dépeint le bonheur de ceux qui peuvent dignement s'acquitter de ce saint ministère. Il n'y a personne qui ne conçoive que j'aurois volontiers embrassé une profession que je regarde comme la plus heureuse, si j'étois pourvu des qualités nécessaires pour la bien remplir ! Mais quoi ! je sais qu'il n'y a rien de moins propre au gouvernement de l'Eglise, que cette inaction ou ce désœuvrement d'esprit, que d'autres regardent comme une vertu, et qui ne me paroît autre chose qu'un voile propre à couvrir mon incapacité, et à cacher à tous les yeux

la plus grande partie de mes défauts (a). L'homme accoutumé à la vie tranquille, indépendante, qui le rend étranger aux affaires, du moment où il s'y trouve engagé, quelque génie qu'il puisse avoir, n'y apporte communément que du trouble et de l'embaras (b). Le manque d'expérience lui dérobe la plus grande partie de ses forces. Mais si la médiocrité du génie se joint à l'inexpérience, comme chez moi; un homme chargé du gouvernement n'est pas différent d'une statue (c). De là vient que, parmi tant d'évêques tirés de la solitude, il en est peu qui, transportés sur ce nouveau théâtre, y jettent quelque éclat. Nous les voyons, pour la plupart, hors d'état de fournir leurs preuves, marquer, par des chutes, chacun de leurs pas, et se préparer les dégoûts et les chagrins les plus amers; il n'y a rien là d'étonnant. Être exercé à un genre d'eserime, lorsqu'il s'agit de soutenir une autre espèce de combat, c'est

(a) Massillon blâme l'inutilité dans un prêtre, comme aussi dangereuse que la dissipation; et il s'appuie de l'autorité de notre saint docteur. « Rien n'est plus opposé, dit saint Chrysostôme, à l'esprit du sacerdoce, auquel l'Eglise nous a associés, qu'une vie tranquille et retirée, que l'on regarde mal à propos comme un genre de vie plus sublime et plus parfait. » (*Confér.*, tom. 1, pag. 209.) « Le repos nous devient un crime », a dit un autre prédicateur. (Fossard, *sur le saint ministère*, *Serm.*, tom. 111, pag. 336.)

(b) Delà ce mot, dont peut-être on a quelquefois abusé : *Bonus monachus vix bonum clericum facit.* (S. August., *Epist.* lx.)

(c) « L'épiscopat étant, par la force du mot, une *surintendance*, une *surveillance*, le talent de gouverner lui est affecté. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, tom. 11, pag. 255.)

comme si l'on n'eût point été exercé. Pour entrer dans la lice dont il est question, il est absolument nécessaire de mépriser la gloire, d'être supérieur aux atteintes de la colère, et d'avoir un grand fonds de prudence. Celui qui vit dans la solitude n'a point d'occasion de s'exercer dans la pratique de ces vertus (a). Personne ne le contrariant, il n'a pas d'efforts à faire pour commander à son ressentiment; et n'ayant personne qui le loue ni qui l'admire, il n'a point à se mettre en garde contre les applaudissements et les louanges populaires. La prudence enfin qu'exige le gouvernement des églises, n'est pas d'un grand usage dans le cloître. Ainsi, lorsqu'un solitaire se verra obligé de combattre des monstres qu'il ne connoissoit point, il sera d'abord étonné : sa vue se troublera ; il tombera dans la perplexité ; et, loin de faire alors aucun nouveau progrès dans la vertu (XXII), il perdra souvent une bonne partie des qualités estimables qu'il avoit apportées sur le siège épiscopal.

BASILE.

VIII. Quoi donc! appellerons-nous au gouvernement ecclésiastique des hommes qui vivent au mi-

(a) « Ce discernement dépend d'une prudence qu'il ne faut pas toujours attendre de quelqu'un qui n'est jamais sorti de son cloître ou de son cabinet. » (L'évêque du Puy, *Lettres*, pag. 615.)

tous ses défauts percent ; et comme les substances métalliques s'éprouvent par le feu , de même l'exercice des fonctions cléricales met en évidence les qualités des ministres de l'Eglise. Chacun découvre à l'instant , et voit à nu les vices de ceux qui sont sujets ou à la colère , ou à la pussillanimité , ou à la vaine gloire , ou à la présomption. Ces vices , ainsi reconnus , deviennent par là plus graves et plus dangereux. Comme les blessures corporelles sont plus difficiles à guérir lorsqu'elles ont été aigries par le frottement , de même les passions de l'âme deviennent d'autant plus violentes , qu'elles trouvent plus d'objets capables de les exciter et de les irriter. On est alors exposé à commettre de plus grandes fautes. Si l'on n'est point assez sur ses gardes , la vanité , l'arrogance , l'amour des richesses et des superfluités , la négligence , la paresse , et tous les autres maux qui sont la suite de ceux-là , s'emparent insensiblement de notre cœur (XXIII). Il y a , en effet , une infinité de choses dans le monde qui ralentissent l'activité de l'âme , et qui la détournent du droit chemin. La plus considérable de toutes , est la conversation des femmes. Obligé de veiller sur tout le troupeau , le prêtre ne doit pas tellement s'occuper du soin des hommes , qu'il néglige celui des femmes (a) ,

(a) « L'homme qui s'oublie constamment , pour ne respirer que pour ses frères , qui , par état , par devoir indispensable , a des relations continuelles

dont le sexe , plus fragile , mérite une attention plus particulière : il faut donc qu'un évêque ait au moins une égale sollicitude pour elles. Il est à propos de les visiter lorsqu'elles sont malades , de les consoler dans leurs afflictions , d'animer celles qui sont indolentes , d'aider celles qui ont besoin de secours. Dans l'exercice de ces fonctions , l'Esprit malin (XXIV) ne manquera pas d'occasions de nous nuire ; si nous ne veillons pas exactement sur nous. Le coup d'œil d'une femme , je ne parle pas seulement de celles qui sont perdues d'honneur , mais encore de celles qui sont sans reproche , est capable de blesser et de troubler l'âme (XXV). Les flatteries des femmes nous amollissent (XXVI) ; les déférences qu'elles nous rendent nous engagent dans la servitude (XXVII) ; le zèle de la charité , source de tout bien , devient souvent , par elles , la cause d'une infinité de maux (XXVIII) , si l'on ne sait pas la régler.

Souvent aussi les sollicitudes trop prolongées du gouvernement émoussent la pointe de l'esprit , et

avec un sexe que ses sens , son cœur , sa conscience , le vœu le plus sacré lui commandent de fuir et de craindre à l'excès , et qui , dans cette position délicate , sait tout ménager , les intérêts de la gloire de Dieu , ceux de son zèle , les conseils de la prudence , voilà le prêtre qui mérite un si beau titre. » (Carron , *Pensées ecclésiastiques* , tom. 1 , pag. 51 ; *Dangers du commerce des femmes* , *ibid.* , tom. II , pag. 211 ; Harel , *Esprit du Sacerdote* , tom. 1 , pag. 204 ; Collet , *Disc. ecclés. sur la séparat. du monde* , *Serm.* , tom. II , pag. 35.)

lui impriment une pesanteur qui nuit à son action. Quelquefois l'humeur prend la place du zèle, et, comme une noire fumée, obscurcit l'âme de ses vapeurs.

IX. Qui pourroit compter tous les autres désagrémens auxquels le gouvernement nous expose, tels que les outrages, les violences, les plaintes des grands et des petits, des sages et des insensés (a), de ces derniers surtout, qui ne sont jamais contents et ne se rendent qu'à peine aux excuses qu'on leur fait, moins encore à la raison. Faut-il n'avoir dans ces circonstances que du dédain? Non; un ministre digne de l'être écoutera tout avec douceur et avec bonté; il répondra aux inculpations, il aimera mieux pardonner d'injustes reproches, que de s'abandonner aux mouvemens de la colère et du ressentiment. Si, plutôt que de s'exposer à être soupçonné par ses disciples d'infidélité dans la distribution des abondantes aumônes qu'il recevoit, l'apôtre saint Paul en commit à d'autres l'administration (b), ne devons-nous pas faire tout ce qui

(a) « Quoique nous fâçons, le monde nous fera toujours la guerre; il épiera tous nos mouvemens, et, pour une seule petite parole de colère, il proteste que nous sommes insupportables. Le soin de nos affaires lui semblera avarice, et nostre douceur, niaiserie... Les araignées gâtent toujours l'ouvrage des abeilles. » (S. François de Sales, *Introd. à la vie dévote*, pag. 364, édit. in-fol., Impr. roy., 1641.)

(b) Joli (*Serm. des jugemens téméraires*) : « Je remarque, avec saint

injure? à moi qui suis en possession de l'estime et de la vénération publique, par les miracles que j'opère, et par la régularité de ma conduite? Il pensa, tout au contraire, qu'on pourroit le soupçonner d'infidélité, et qu'il falloit arracher jusqu'à la racine de ce mauvais soupçon, ou même l'empêcher de germer. Quel fut son motif? il s'en explique dans son Epître aux Romains, lorsqu'il dit : « Qu'il faut avoir soin de faire le bien, non-
Rom. XII. 17.
 » seulement devant Dieu, mais aussi devant tous
 » les hommes ». On doit faire les mêmes efforts, et de plus grands encore, pour détruire et pour écarter les bruits capables de nuire à notre réputation, lorsqu'il viennent à s'élever; prévoir même à l'avance ce qui peut y donner lieu, ôter tous les sujets qui les occasionent ordinairement, et ne pas attendre qu'ils se fortifient et se répandent dans toutes les bouches, parce qu'alors il n'est pas aisé, mais au contraire très difficile, quelquefois même impossible (XXIX) de les faire cesser; et qu'il y a d'ailleurs quelque mal à ne le faire qu'après que les consciences de plusieurs en auront été blessées.

X. Mais à quoi bon nous appesantir sur des détails dont la complication échappe même à la pensée? Prétendre compter toutes les difficultés qui accompagnent l'exercice du saint ministère,

ce seroit vouloir mesurer l'immensité des mers. Quand un supérieur ecclésiastique auroit acquis un empire absolu sur ses passions, ce qui est impossible, il n'en seroit pas moins exposé à une infinité d'embarras et de dégoûts, dès qu'il se mettroit en devoir de corriger les vices de ses inférieurs. Mais s'il est encore agité par ses propres passions, voyez dans quel abîme de travaux et d'inquiétudes il doit être plongé, et combien de tourments il est obligé de souffrir pour surmonter ses maux et ceux des autres (a) (XXX).

BASILE.

« Mais votre détermination actuelle vous affranchit-elle de toute peine? et, en vivant seul avec vous-même, serez-vous à l'abri de toute sollicitude?

(a) « État heureux! s'écrie le monde. Ah, si le monde étoit chrétien, en verroit-il de plus terrible? Quel assemblage d'obligations et de périls! Passer sa vie à se consumer pour le salut des autres, toujours à la veille de se perdre soi-même; frères roseaux, qu'un souffle peut briser, obligés de faire tête aux plus violentes secousses, forcés chaque jour à sonder d'une main tremblante, des plaies dont la vue seule est mortelle; en respirer la contagion, en sucer le venin! Que dis-je? Jusques dans nos fonctions les plus saintes, trouver des pièges tendus, des embûches dressées! enfin, vieillir dans le sein d'une séduction universelle, et, jusqu'au tombeau, devoir aux Anges et aux hommes le spectacle constant d'une vertu à toute épreuve! Seigneur! nous faut-il moins pour cela que des secours, une protection divine, et toute la force de votre bras? » (Fossard, *Disc. sur le saint ministère*, tom. III, pag. 339.)

CHRYSOSTÔME.

Non sans doute : quelle que soit la condition d'un homme , tant qu'il traîne cette misérable vie , il ne sauroit être libre de tout soin et de toute inquiétude. Mais il y a une grande différence entre avoir à traverser tout l'Océan , ou à passer une rivière. Ce n'est pas que je ne désirasse de tout mon cœur de pouvoir être utile aux autres ; oui , c'est là mon vœu le plus ardent ; mais , forcé de renoncer à cette espérance , je dois borner mes souhaits à mon propre salut , sans aller courir les risques de la tempête.

BASILE.

Croyez - vous donc qu'il y ait à cela beaucoup de mérite , et qu'on puisse même absolument se sauver sans rendre aucun service à son prochain (XXXI) ?

CHRYSOSTÔME.

Je suis de votre avis ; je ne crois pas que l'on puisse se sauver sans travailler au salut de ses frères. Je sais qu'il ne sert de rien au malheureux dont parle l'Évangile , de n'avoir point dissipé le talent qui lui avoit été confié , mais qu'il fut condamné pour ne l'avoir pas fait profiter au double (XXXII). Je pense néanmoins que si l'on

Math. xxv.

15.

péché des prêtres, fût égal à celui qui est prescrit pour expier le péché du peuple entier (XXXV). Cette ordonnance prouve évidemment que, pour guérir les blessures des prêtres, il faut employer des remèdes plus forts, et que le degré d'efficacité de ces remèdes doit égaler celui qui est requis pour guérir les blessures de tout un peuple. Or, les péchés des prêtres ne demanderoient pas des remèdes de cette espèce, s'ils n'étaient plus considérables que ceux des particuliers. Cette différence ne leur vient point de leur propre nature, mais de la dignité de celui qui les commet (a). Il n'y avoit pas jusqu'aux filles des ministres consacrés au service divin, qui ne fussent soumises à des punitions plus sévères, bien qu'elles n'eussent aucune part au sacerdoce. Les fautes qu'elles commettoient n'offroient pourtant pas un caractère différent de celles des simples particuliers ; le châtimement se mesuroit sur la dignité du père. Que si, à crime égal, la fille est traitée avec plus de rigueur que toute autre, à cause de l'iniquité du père, jugez de ce que doit être le châtimement de celui-ci, puisque c'est lui qui provoque cette rigueur de la justice divine contre celle qui est née de lui. Et certes avec raison, parce que le mal qui résulte des péchés du prêtre ne se borne

(a) Voy. Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 9, 11, 252; tom. 11,

pas à la personne, mais qu'il va frapper les âmes faibles qui ont été les témoins de son dérèglement (a). Le prophète Ézéchiël nous rend cette vérité également sensible, par l'image de la différence du jugement qui sera exercé entre les boucs et les brebis (XXXVI).

Ezech. XXVII.
21.

Pensez-vous maintenant que mes craintes aient eu quelque chose d'exagéré?

XII. Quoique j'aie aujourd'hui besoin, par les motifs divers que je vous ai exposés, de tous mes

(a) L'Église chrétienne a tenu dans tous les temps à cette discipline. Dès la plus haute antiquité, nous voyons un concile de Néocésarée exclure du saint ministère, un laïque dont la femme étoit tombée dans des désordres connus (Can. VIII). Le Saint-Esprit, qui avoit ordonné, dans l'ancienne loi, que le grand-prêtre épousât une vierge dont la conduite ne pût déshonorer son sacerdoce (Levit., cap. XXI), et qui rendoit le père responsable des fautes de sa fille, n'a pas voulu que les ministres de la nouvelle alliance entrassent dans le sanctuaire avec une réputation flétrie; et qu'ils portassent dans l'Église la honte de leur famille. Saint Paul le recommande fortement, dans son Épître à Timothée (I. Tim. III. 4. 5). On ne pouvoit pas espérer qu'un homme, qui n'avoit pu inspirer l'amour de la chasteté à des personnes qui lui étoient si étroitement liées, eût plus de succès et plus de force pour la persuader aux autres. L'Église vouloit encore, par cette conduite, faire voir à ceux qui ont l'honneur d'approcher des saints mystères, combien leur innocence et leur pureté doivent être parfaites, puisque c'est une raison pour être exclus de l'autel, d'avoir eu quelque union avec une personne déréglée, quoiqu'on fût sensiblement touché de ce désordre; et c'étoit la réflexion de saint Jérôme sur l'avis de saint Paul que nous venons de rappeler : *Vide quanta pudicitia exigatur in episcopo, ut, si filii ejus impudici fuerint, ipse episcopus esse non possit* (lib. 1. contr. Jovin.)

efforts pour n'être pas subjugué par les passions qui fermentent au fond de mon cœur, je suis loin d'avoir peur du combat, et de me décourager. A ce moment où je vous parle, je sens au fond de moi l'aiguillon de la vaine gloire; mais j'ai encore la force de lever la tête pour apercevoir mes liens. Je sens mon état, et je réclame de temps en temps contre cette indigne servitude. Il me survient aussi diverses pensées dont je rougis. Heureusement que la flamme n'en étant point attisée par la présence des objets eux-mêmes, en est moins vive. Je n'aime pas plus à dire du mal de personne, qu'à entendre déchirer la réputation du prochain (XXXVII). A qui pourrais-je en parler? Je vis seul, et ces murs n'ont ni langue ni oreilles; mais je ne suis pas également maître d'un premier mouvement (XXXVIII), bien qu'il n'y ait près de moi personne qui excite ma colère. Mais que ma mémoire se trouve frappée de l'image de quelque méchante action, et du nom de celui qui l'a faite: mon sang s'altère (XXXIX), mon cœur se gonfle. Il est vrai que je ne pousse pas les choses à l'extrême; je ne suis pas long-temps sans calmer cette première effervescence, par la réflexion qui vient aussitôt se présenter à mon esprit: qu'il n'y a pas moins de folie que de tourment à se rendre malheureux pour les autres, plutôt que de s'occuper de guérir ses propres maux (XL). Mais que je fusse obligé de vivre

dans le monde ; partagé entre mille soins divers, je ne pourrois plus profiter de ces réflexions et de ces avis, que les distractions sans cesse renaissantes de ma profession nouvelle écarteroient de ma pensée. Ceux que la violence du torrent, ou quelque autre force irrésistible entraîne dans le précipice, peuvent bien sentir qu'ils sont perdus, et prévoir l'instant qui va terminer leur sort, mais ils n'ont pas assez de liberté d'esprit pour penser aux moyens de se sauver. Il en seroit ainsi de moi, si j'étois exposé au choc des grandes passions : je sentirois augmenter chaque jour le poids du châtiment qui me seroit réservé ; mais je n'aurois pas la facilité dont je jouis présentement, de veiller sur moi-même, et de repousser de toutes parts les atteintes déchirantes des maux qui viendroient m'accabler. J'ai l'âme foible, étroite, presque sans défense, non-seulement contre les passions dont je viens de vous parler, mais plus particulièrement contre celle de toutes de qui les traits soient le plus acérés, je veux dire l'envie. Je ne sais pas plus supporter une injure qu'une distinction : toutes deux agissent sur moi trop violemment ; l'une en me donnant de moi une trop haute idée ; l'autre en m'en donnant une trop basse. Dans les combats d'animaux, ceux qui l'emportent sur les autres, ce sont les plus forts et les mieux nourris, toujours sûrs de vaincre quand on ne leur oppose que des ani-

maux foibles et peu aguerris. Amaigrissez-les par le défaut de nourriture; adieu leur vigueur et leur courage; à peine soutiendront-ils la lutte contre d'autres de force médiocre. Il en est de même des passions de l'âme. Quand on les a affaiblies, on les ploie aisément sous le joug de la raison; mais si on les entretient, si on les caresse, il en coûtera bien davantage pour les combattre; vous en avez fait des maîtresses impérieuses qui vous retiendront toute la vie dans la crainte et dans l'esclavage. Mais, quel est l'aliment dont se nourrissent ces monstres cruels? La vaine gloire se repaît d'éloges et d'honneurs; l'orgueil veut l'autorité et le pouvoir; l'envie, ce qui donne la renommée; il faut à l'avarice de l'argent et des tributs à la volupté, les délices de la vie et le commerce continué avec les femmes; chaque passion a son aliment. Que je m'engage dans le monde, voilà ces féroces ennemis déchaînés contre moi; mon cœur sera en proie à leurs attaques impitoyables. Toujours en guerre avec elles, je n'aurai pas un moment à respirer. Dans la solitude, elles ne cesseront pas de me harceler; mais, quoiqu'il soit toujours fort difficile d'en triompher, j'espère, avec la grâce du Seigneur, ou les réduire au silence, ou n'avoir pas à redouter leurs vaines clameurs.

D'après ce plan, je m'en tiens à mon humble cellule: je consens à n'en jamais sortir, à n'y ad-

mettre qui que ce soit, à ne pas même communiquer avec personne au monde. Je me résigne à tous les reproches qu'attirera un pareil système de conduite, et que je voudrois bien pouvoir empêcher; mais comme la chose ne dépend pas de moi, tout ce que je puis faire, c'est d'en gémir. Mais il me seroit impossible de vivre dans le monde et d'y conserver l'heureuse indépendance dont je jouis. Ainsi; mon ami, au lieu de me blâmer, plaignez-moi plutôt, dans la perplexité où je me trouve (XLI).

XIII. Pourtant je vois que je ne vous ai point encore persuadé; il est temps de vous dévoiler un secret, l'unique que je vous aie caché jusqu'à ce jour. La chose paroîtra peut-être incroyable à plusieurs; mais je n'aurai point honte de la publier: dût cet aven provoquer contre moi les préventions les plus injurieuses, et me faire regarder comme le plus grand des pécheurs. Mais puisque Dieu, dont l'œil voit toutes choses, doit être notre juge; de quoi me serviroit-il de me dérober aux yeux des hommes? Quel est-il donc ce secret? Depuis le jour que vous m'avez fait partager vos inquiétudes sur le dessein où l'on étoit de nous faire évêques, la frayeur et le chagrin dont je me trouvais saisi agirent sur les organes de mon corps avec tant de violence, que plus d'une fois ma vie elle-même a été mena-

cée (a). Je me représentois, d'un côté, la gloire de l'épouse de Jésus-Christ, la sainteté, la beauté spirituelle, la sagesse et les brillants atours qui la décorent; de l'autre, les infirmités qui m'accablent; dans cette comparaison, je plaignois également son malheur et le mien; je gémissois et soupirois continuellement, me disant à moi-même : « D'où a pu venir un » semblable dessein? quelle si grande offense l'Eglise a-t-elle commis contre Dieu? par quelle faute » a-t-elle si fort irrité son Seigneur contre elle, » qu'il la veuille déshonorer en la livrant à un » pécheur tel que moi? »

Occupé de ces pensées, qui sans cesse revenoient à mon esprit, ne pouvant même soutenir l'idée d'une énigme qui me paroissoit impénétrable; je demeuroid la bouche béante, comme un homme frappé de la foudre, qui ne peut ni voir ni entendre. Revenu de cet étourdissement, qui passoit par intervalles, mes yeux se couvroient de larmes, et la tristesse s'emparoit de moi. Mes larmes épuisées, la crainte me saisissoit de nouveau, et répandoit successivement le trouble et le désordre dans mon âme ébranlée (b). J'essuyois les coups de cette

(a) Duguet traduit : « Il ne s'en fallut rien que mon âme n'eût se séparât de mon corps. » (*Traité du devoir des évêques, Confér.*, t. II, p. 437.) Ce qui l'amène à une comparaison entre l'ambition qui se précipite en aveugle vers les dignités ecclésiastiques, et l'humilité de saint Jean Chrysostôme qui les fuit.

(b) Saint Grégoire-le-Grand exprime les mêmes craintes, et représente

horrible tempête, et vous n'en saviez rien; vous imaginiez, au contraire, que je vivois dans une paix profonde. Il faut donc que je vous découvre les agitations de mon âme, pour obtenir votre indulgence, et détruire les accusations que vous formez contre moi. Mais comment vous faire connoître le triste état auquel je suis réduit? Je ne pourrois y parvenir qu'en vous dévoilant tout ce qui se passe au fond de mon cœur; et, comme cela n'est pas possible, je vais me servir d'une comparaison qui, toute foible qu'elle est, vous donnera quelque idée des peines qui m'accablent. Supposons qu'on destine à quelqu'un, pour épouse, la fille d'un monarque, maître de toute la terre; qu'elle soit d'une beauté incomparable, supérieure à ce que l'humaine nature peut produire de plus accompli, et pourvue elle seule de beaucoup plus d'attraits qu'on n'en trouve dans toutes les personnes de son sexe; qu'elle ait d'ailleurs une âme infiniment plus grande que celle d'aucun homme des temps passés, présents

le sujet qu'il avoit de trembler, en des termes capables d'intimider les plus saints. « Mon âme, dit-il, est toute plongée dans l'amertume et dans la douleur. Je suis devenu grand au-dehors, et je suis tombé au-dedans. Je suis du nombre de ceux dont il est écrit : Vous les avez fait tomber en les élevant. » (*Lib. 1, Epist. v.*) « Tous les saints trembloient comme lui de frayeur, en pensant que Dieu, ayant peut-être découvert en eux quelque plaie, ne les comblât de biens et de grandeurs extérieures, en les privant au-dedans de sa grâce et des biens de l'âme. » C'est le même pape qui parle ainsi. (*Moral., lib. v; cap. 1.*)

et à venir, et que , réunissant ainsi toutes les perfections de l'esprit que la philosophie a pu imaginer à tous les agréments extérieurs qu'il est possible de rencontrer, elle efface l'éclat de toutes les autres beautés; que le prince auquel elle est promise ne soit pas seulement prévenu en sa faveur à cause de ses rares qualités , mais qu'il ait conçu pour elle un amour plus violent que celui des amants les plus passionnés qui furent jamais ; qu'en de pareilles circonstances on lui annonce que le charmant objet dont son cœur est épris, sera bientôt uni à un homme de la lie du peuple, le plus méprisable et le plus contrefait. Je ne vous avois donné jusqu'ici qu'une idée bien imparfaite de ma douleur ; mais dans l'emblème que je viens de vous présenter, vous pouvèz en concevoir l'excès, puisque c'est là le seul rapprochement que j'avois en vue.

Je puis encore vous montrer, par une autre similitude, l'angoisse dont je fus saisi. Figurez-vous une armée composée de troupes de terre et de mer, d'infanterie et de cavalerie; les flots sont couverts de vaisseaux, tandis que la plaine et les hauteurs gémissent sous les pieds des chevaux et des fantassins. L'acier brille de tous côtés aux rayons du soleil, que réfléchissent les casques et les boucliers. Le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux retentissent jusqu'au ciel; on ne voit plus ni mer ni terre; le fer et l'airain les ont dérobés à

tous les yeux. D'autre part, l'ennemi, ne respirant que carnage, a rangé ses troupes en bataille. On est prêt à donner le signal du combat. Qu'à cet instant on choisisse un jeune berger, élevé à la campagne, qui n'a encore manié que la houlette et les pipeaux; qu'on lui fasse endosser le harnois; qu'il passe l'armée en revue; qu'on lui montre les escadrons et les bataillons, avec les capitaines qui les commandent, les archers, les frondeurs, les centurions et autres officiers, les soldats pesamment armés, les chevaux, les lances, les vaisseaux, leurs commandants, les soldats de marine, les machines préparées pour l'attaque et pour la défense. Qu'il découvre ensuite l'armée des ennemis, leurs dispositions formidables, le nombre de leurs troupes, les ravins, les précipices, et les lieux escarpés que l'on doit franchir. Qu'il aperçoive encore, du côté de l'ennemi, des chevaux ailés, montés par des cavaliers armés, et un appareil de guerre soutenu par les efforts de l'art magique. Qu'on lui peigne les objets qu'offre une bataille, une nuée de dards, un déluge de flèches, qui interceptent les rayons du soleil, et changent la clarté du jour en une nuit profonde; une poussière épaisse, aussi incommode que les ténèbres; des torrents de sang; les soupirs des mourants, les cris de ceux qui combattent encore; les monceaux de corps morts; les roues des chariots teintes de sang; les chevaux que la multitude des cadavres

fait trébucher, et qui se renversent sur leurs cavaliers ; la campagne couverte d'un amas confus de fers de chevaux, de lances et de traits ensanglantés, de chars fracassés, de corps mutilés, de membres détachés du tronc (a). Qu'on joigne à cette peinture celle du combat naval, des navires qui brûlent au milieu des eaux, et qui coulent à fond avec ceux qui les défendent ; du bruissement des vagues, du tumulte des matelots, des clameurs du soldat, de l'écume des flots, mêlée avec le sang qui entre dans les vaisseaux ; des divers genres de morts qui s'offrent de toutes parts ; ici, ce sont des cadavres étendus sur le tillac ; là, des corps submergés ou qui flottent sur la mer, ou qu'elle rejette sur la rive ; la marche des vaisseaux arrêtée par le nombre de ceux qui périssent dans les eaux. Au spectacle de tant de scènes tragiques, joignez le récit des maux dont la guerre est suivie, l'esclavage et la servitude, pires que la mort (XLII). Après cela, ordonnez au jeune homme de monter à cheval, et de prendre à l'instant le commandement de l'armée ; croyez-vous de bonne foi qu'il pourra vous obéir, et maîtriser la terreur et l'étonnement dont il sera saisi ?

XIII. Je n'exagère point. Le corps où nous som-

(a) Dans le texte : De bras, de jambes, de pieds épars, de poitrines entr'ouvertes, de cervelles percées par le fer, d'yeux attachés à des bouts de flèches brisées.

nous renfermés , comme dans une prison , nous empêche d'apercevoir les choses spirituelles ; mais si l'armée ténébreuse du Démon, et les combats qu'il nous livre , pouvoient être soumis à notre vue , vous seriez le témoin d'un spectacle bien plus terrible que celui dont je viens de vous faire la peinture. Vous n'apercevriez ni fer , ni chevaux , ni chars , ni roues tranchantes , ni feux , ni traits sensibles , mais des armes et des machines encore plus meurtrières. Les ennemis que nous avons à combattre n'ont pas besoin de cuirasses , de boucliers , de piques et d'épées ; mais leur aspect est assez formidable sans cela , pour consterner une âme , à moins qu'elle ne soit douée d'un grand courage , et soutenue d'ailleurs d'une grâce spéciale de la part de Dieu. Si nous pouvions nous dépouiller de ce corps matériel , ou si , en le conservant , il étoit possible de considérer de sang-froid la guerre que nous fait le Démon , ce ne seroient plus des cadavres et des torrents de sang qui s'offriroient à vos regards , mais des âmes privées de vie , et si profondément blessées , que les combats , dont je vous ai tracé l'image , ne vous paroîtroient que des jeux et des amusements d'enfants ; tant est grande la multitude de ceux que l'ennemi du salut perd chaque jour de ses traits ! Les blessures qu'il fait à l'âme ne sont pas de même genre que celles qui affectent le corps : non. Il y a , entre les unes et les autres , la

même différence qui existe entre ces deux substances. L'âme, mortellement blessée, ne devient point insensible comme le corps; elle commence, après sa chute, à sentir les remords d'une conscience persécutrice qui devient son premier bourreau; et, à sa sortie de ce monde, elle n'est pas plutôt jugée; qu'elle est condamnée au supplice éternel qu'elle a mérité. Que si l'on n'a pas le sentiment des blessures qu'a faites le Démon, cette insensibilité ne fait qu'aggraver le mal (a). Un premier trait, qui ne cause pas de douleur, est bientôt suivi d'un second et de plusieurs autres. Notre cruel adversaire ne cesse de frapper, jusqu'au dernier soupir, une âme indolente qui ne tient pas compte des premières atteintes.

Si nous considérons maintenant la manière dont il nous attaque; nous verrons que la science du Démon est plus profonde et plus variée que toutes les ruses de la guerre. Point d'ennemi plus fertile en

(a) Cette insensibilité funeste s'applique plus particulièrement au prêtre infidèle. Massillon a dit : « Le défaut de vocation est un vice sur lequel Dieu permet qu'on n'ait presque jamais de remords; et parmi tant de prêtres qui entrent tous les jours si indignement dans le ministère, vous n'en avez jamais vu presque un seul, qui ait connu et avoué son intrusion, et qui se soit avisé d'entrer en scrupule là-dessus; comme si votre justice, ô mon Dieu, ne pouvoit punir cet attentat que par un funeste aveuglement, qui le dérobe pour toujours aux yeux du ministre infortuné qui n'a pas craint de s'en rendre coupable. » (*De la vocat. à l'état ecclés., Confér.*, tom. II, pag. 244.)

stratagèmes que cet Esprit impur , ni plus implacable dans la haine qu'il porte à la nature humaine. Rien , parmi les hommes , ne ressemble à la fureur avec laquelle il s'acharne à la poursuite de nos âmes ; la rage même des animaux féroces , dans les transports les plus furieux , n'égale pas la sienne. Chez nous , les guerres ne sont pas de longue durée ; et , dans leur court intervalle , on conclut souvent des trêves. La nuit qui survient , la lassitude qui nous empêche de continuer le carnage , le temps qu'on est obligé de donner à ses repas , et plusieurs autres circonstances qui se rencontrent naturellement , laissent au soldat quelques heures de repos. Il lui est alors permis de quitter ses armes et de respirer. Les aliments qu'il prend , et divers soulagemens qu'il peut se procurer , rétablissent ses forces. Mais lorsqu'il s'agit de combattre contre le Démon , il n'est pas possible de poser le harnois , ni de se reposer , si l'on veut éviter d'être blessé. Il faut , de deux choses l'une , ou périr désarmé , ou ne quitter pas un moment ses armes ni le champ de bataille. Lui , incessamment à la tête de ses troupes , nous observe continuellement pour nous prendre en défaut , plus vigilant pour nous perdre que nous ne le sommes pour nous sauver. Ce qui rend enfin cette guerre plus difficile et plus périlleuse que tout autre , c'est que cet ennemi n'est pas visible à nos yeux , et qu'il nous surprend lorsque nous y pensons le moins.

Et c'étoit contre un tel adversaire que vous vouliez que je prisse le commandement des soldats de Jésus-Christ? C'eût été bien plutôt m'enrôler sous la bannière du démon pour lui servir de capitaine (a); car si l'homme chargé d'ordonner les manœuvres se trouve être le plus inepte et le plus faible soldat de l'armée, c'est la cause du Démon qu'il sert, bien plus que celle du Seigneur (XLIII).

Pourquoi donc soupirer et me plaindre, quand vous voyez que ma situation présente doit être plutôt pour vous un sujet de joie que de tristesse?

BASILE.

Ce n'est pas la vôtre qui m'afflige, mais la mienne; et puis-je trop la déplorer? je n'avois pas encore aussi bien compris qu'à présent toute la profondeur des maux où vous m'avez plongé. Je n'étois venu vous trouver que pour savoir de vous comment je devois répondre à ceux qui vous accusoient; maintenant vous me débarrassez d'une peine pour me jeter dans une autre. Ce qui m'inquiète, ce n'est plus votre justification; mais moi, comment pourrai-je répondre à Dieu pour moi-même, à la vue de mon indignité? Je vous supplie donc, si vous prenez

(a) « Un prêtre indigne de et auguste nom, devient le coopérateur de Satan dans la perte et la séduction de ses frères. » (Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 15.)

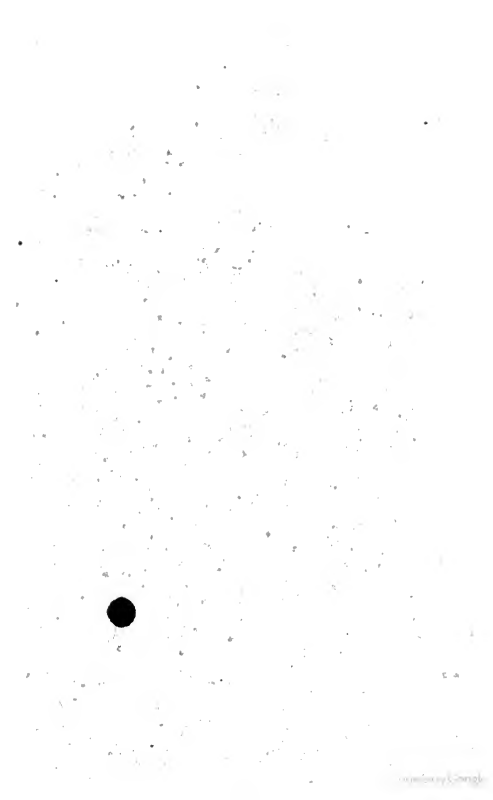
encore quelque intérêt à ce qui me regarde, si je puis trouver quelque consolation dans la charité chrétienne dont vous êtes animé, dans l'amitié que vous avez pour moi ; si vous avez des entrailles, et si votre cœur est accessible à la pitié, puisque vous savez bien que c'est vous principalement qui m'avez exposé au danger, tendez-moi la main : soutenez-moi par des discours et des exemples propres à me diriger ; ne m'abandonnez pas un seul instant à moi-même, et laissez-moi jouir, encore plus souvent qu'autrefois, de votre commerce et de votre conversation.

CHRYSOSTÔME (souriant).

Eh ! quel secours pouvez-vous attendre de moi dans cette immensité de soins ? Mais, puisque vous le voulez, prenez courage, mon cher ami. Lorsque les sollicitudes inséparables de votre charge, vous donneront le loisir de respirer, je vous aiderai, je vous consolerais, et je n'épargnerai rien de ce qui dépendra de moi pour vous prouver mon tendre attachement.

Il se leva alors, les yeux baignés de larmes. Après l'avoir embrassé tendrement, je l'accompagnai en l'exhortant à supporter avec courage ce qui lui étoit arrivé. Car, ajoutai-je, j'espère fermement en Jésus-Christ, que, vous ayant appelé lui-même, et placé à la tête de son troupeau, vous remplirez digne-

ment les fonctions de votre ministère, et que vous acquerrez auprès de lui assez de crédit pour m'être secourable à moi-même au jour de son formidable jugement, et me servir d'introducteur dans les tabernacles éternels, où vous aurez mérité votre place.



NOTES

DE M. MICHEL-ANGE GIACOMELLI, PRÉLAT ROMAIN,

SUR LE SIXIÈME LIVRE DU TRAITÉ DU SACERDOCE
DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

(1) Pag. 433. Sommaire inséré dans les anciennes éditions , et conservé par le traducteur italien.

Chap. I. Les prêtres rendront compte des péchés d'autrui.

Chap. II. Ils doivent veiller sur leurs actions avec plus de soin que les solitaires.

Chap. III. Les devoirs d'un solitaire sont plus aisés à remplir que ceux d'un laïque.

Chap. IV. Un prêtre est obligé de servir d'appui ou de protecteur à tout le monde. Il a encore d'autres obligations très formidables.

Chap. V. Un prêtre doit être prêt à remplir toute sorte de fonctions.

Chap. VI. Il y a moins de force à mener la vie des solitaires, qu'à bien gouverner tout un peuple.

Chap. VII. Ceux qui vivent en solitude, ne doivent pas pratiquer les mêmes exercices que ceux qui vivent dans le monde.

Chap. VIII. Il est moins difficile de bien vivre, à ceux qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes, qu'à ceux qui sont chargés de la conduite des autres.

Chap. IX. On ne doit pas négliger de détruire les mauvais soupçons que l'on a conçus de notre conduite, quoiqu'ils soient faux.

Chap. X. Il n'est pas bien difficile de se sauver soi-même.

Chap. XI. Les péchés des prêtres seront punis plus rigoureusement que ceux des particuliers.

Chap. XII. On démontre, par diverses comparaisons, quels doivent être la crainte et le saisissement d'un homme que l'on veut élever au sacerdoce.

Chap. XIII. Il n'y a point de guerre plus terrible que celle qu'on éprouve en pareil cas de la part du Démon.

(II) Pag. 468. Cette menace m'imprime une terreur continuelle

On peut relire, sur ce point formidable, le passage que nous avons rapporté du saint docteur, dans la dernière note du livre troisième. Nous ajouterons ici ce qu'on lit, à ce sujet, dans l'Apologétique de saint Grégoire de Nazianze (pag. 44). « Craignons, dit ce Père, par rapport à ceux » dont la conduite nous a été confiée, que Dieu ne nous dise : Je vous de- » mandrai compte de leurs âmes. Comme vous m'avez rejeté, en refu- » sant d'être les guides et les gouverneurs de mon peuple, de même je vous » rejeterai, et je refuserai d'être votre roi; vous n'avez point écouté ma » voix, vous m'avez tourné le dos, vous m'avez désobéi; à mon tour, je » n'aurai aucun égard à vos prières, et je ne vous écouterai point. » Théodoret (tom. III, pag. 461), parlant sur ce texte de saint Paul : *Obezissez à vos maîtres*, etc., ne se contente pas d'exhorter les disciples à la soumission, il excite encore la vigilance des maîtres, par la crainte du compte qu'ils doivent rendre de leur gouvernement.

(III) Pag. 469. Comme dit le prophète Ézéchiël

Voici comment Théodoret s'explique sur ce texte d'Ézéchiël (lib. I, cap. III, pag. 322) : « La menace ici exprimée est terrible, et capable de » renverser les âmes les plus insensibles; mais la bonté de Dieu éclate en » même temps dans cette menace. Il annonce au juste qu'il lui demandera » compte de la perte de l'impie, s'il lui laisse ignorer le danger où il est, » et s'il ne lui enseigne pas ce qui peut lui procurer la mort ou la vie. Ainsi » le Créateur et le Seigneur de tout ce qui existe montre qu'il désire la pé-

- niteuce du pécheur ; car , quand nous serions doués de toutes les vertus...
- si nous négligeons la conduite des âmes qui nous sont confiées , nos bonnes
- actions ne nous serviront de rien , et nous porterons la peine de notre
- indolence ».

(IV) Pag. 469. Ce n'est plus moi qui vis , etc.

Si les mœurs d'un évêque doivent être tellement réglées , qu'il puisse dire avec saint Paul , que c'est Jésus-Christ qui vit en lui , il doit donc être un miroir de la vie évangélique , qui est peinte en raccourci dans ces paroles de saint Basile , rapportées par Stobée (*Serm. cxxli*) : « Apprenez en » quoi consiste la vie évangélique : A garder exactement ses yeux et sa langue , à tenir son corps en servitude , à conserver l'humilité et la pureté » du cœur , être inaccessible aux mouvements de la colère , payer ce que » l'on doit , et même davantage s'il le faut , ne pas poursuivre à la haine » ceux qui nous ont trompés , aimer ceux qui nous haïssent , souffrir patiemment les persécutions , répondre honnêtement à ceux qui nous injurient. » On ne demande rien de trop à un évêque , en exigeant qu'il mène une vie évangélique. Saint Thomas (2 , 2 , *Quæst. cxxxiv* , art. vi) enseigne que les évêques sont dans l'état de perfection ; et dans l'article suivant , il montre que leur état est plus parfait que celui des religieux. C'est aussi le sentiment le plus commun des théologiens. (Voy. Suarez , tom. iii , *de Relig.* , lib. i , cap. xiv et xv).

(V) Pag. 470. Avec toute la confiance , etc.

Voici la description que donne saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxxix* , *in princip.*) de l'état d'une âme qui s'est unie à Dieu : « Rien n'est com- » parable à un homme qui , fermant toutes les avenues des sens et s'élevant » au-dessus de la chair et du monde entier , ne se mêle des choses qui s'y » passent , que dans le cas d'une nécessité indispensable. Concentré au- » dedans de lui-même , avec Dieu seul , il vit dans une région supérieure » à toutes les choses visibles , il est éclairé de la lumière divine , pure et sans » mélange des images qui errent ici-bas. Il est réellement devenu un mi- » roir où se peignent la divinité et les attributs qui en découlent , avec un » éclat incessamment augmenté par de nouveaux reflets , jusqu'à ce que

» nous parvenions, dans l'autre vie, à la source de ces rayons divins et à la
 » béatitude suprême, dont la jouissance exclut toute image représentative. »

(VI) Pag. 470. Tant d'artifices divers que le
 sexe sait si bien mettre en œuvre

Nous allons rassembler dans une même note tout ce que M. Giacomelli rapporte des anciens auteurs, relativement à ce passage de saint Jean Chrysostôme. Clément d'Alexandrie (*Pædag.*, lib II, cap. x, pag. 342) compte parmi les ornements dont les femmes se parent, l'éclat et la variété des couleurs de leurs habillements, les bijoux d'or et de pierres précieuses, l'arrangement des cheveux, la frisure, le soin de peindre les sourcils, d'unir son teint, de le couvrir de blanc et de rouge, de teindre sa chevelure, etc. Saint Grégoire loue sa sœur Gorgonie (*Orat.* XI, pag. 181) de ce qu'elle « ne cherchoit pas à relever sa beauté par des ornements d'or, » par l'arrangement de la frisure de ses cheveux, et par tous ces artifices « qui chaugent un visage respectable en un masque de théâtre. On ne la » voyoit point couverte d'habits somptueux et remarquables par leur ampleur et leur élégance. Sa tête n'étoit point ornée de ces pierres précieuses qui remplissent l'air voisin du feu qu'elles y répandent: elle n'empruntoit point le secours de cet art trompeur qui, défigurant et avilissant l'ouvrage de Dieu par d'indignes couleurs, offre aux yeux le buste honteux d'une courtisane, au lieu de ces traits naturels, image de la Divinité, qui doivent durer jusque dans le siècle futur. Elle savoit que tous les ornements empruntés, de quelque genre qu'ils soient, n'égalent point ceux de la nature, ni l'éclat qui en est inséparable. Elle n'estimoit que le rouge produit par la pudeur, et ne faisoit cas que de la blancheur du teint, qui est le fruit de l'abstinence. Elle laissoit les peintures, les pomades et les vaines prétentions de la beauté aux actrices, aux femmes débauchées et perdues d'honneur ».

L'auteur du livre de la Virginité, inséré parmi les œuvres de saint Basile (*Num.* XVIII, pag. 106), appelle tous les artifices qu'emploient les femmes mondaines, *des amorces de la volupté*. Il ajoute « qu'une vierge chrétienne doit éviter dans ses regards, dans son langage, dans son maintien, et dans tous les mouvements de son corps, tout ce qui ressent l'envie de plaire ». La douceur des regards, dit-il ailleurs (*Num.* XV,

« pag. 602), et le sou de voix efféminé, sont un poison préparé par le désir
« de plaire ».

Autrefois, comme aujourd'hui, les femmes qui cherchoient à plaire peignoient leurs sourcils en noir, et les arrangeoient régulièrement en arc, selon les témoignages de saint Cyprien (*de Discipl. et Hab. mulier*), de saint Basile (*Serm. xix, in Append.*, pag. 574), de Tertullien (*de Cultu fœmin.*), et d'Arnobé (*adv. Gent.*, pag. 72, édit. Lugd. Bat. 1651). Il en est de même du fard, selon Élien (*lib. xii, Hist.*), Xénophon (*lib. ii, Memorab.*, cap. 1, pag. 102, édit. Oxon. 1749, et cap. x, *OEconom.*, n° 2, pag. 82). Le poète Alexis, dans Athénée (*lib. xiii, pag. 568*), et S. Basile, à l'endroit qui vient d'être cité. S. Paul (*I. Timoth. ii. 9*) ordonne aux femmes « de se vêtir comme l'honnêteté le demande, et de se
« parer de pudeur et de sagesse, non avec des cheveux frisés, ni des
« ornements d'or, ni des perles, ni des habits somptueux. » Saint Pierre (*1. Ep.*, cap. iii, vers. iii) recommande également aux personnes du sexe de parer leur âme par la pureté des mœurs, et non leur corps par la frisure des cheveux, par les enrichissements d'or, et par la beauté des habits.

(VII) Pag. 472. Je passe sous silence les hon-
neurs

« Plût à Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. xxviii, page 484*),
« qu'il n'y eût parmi nous ni droits de préséance, ni distinctions d'honneur
« et de rang, et que nous ne fussions connus que par nos vertus. Ces vaines
« différences de côté droit, de côté gauche, de la place du milieu, du haut,
« du bas, de la prééminence dans la marche, seul ou avec d'autres, que l'on
« a introduites sans nécessité, ont causé de grands désordres, et ont été
« une occasion de chute, non-seulement aux inférieurs, mais encore à des
« prélats qui, quoique maîtres en Israël, ignoroient ces petites ruses de
« l'ennemi. »

(VIII) Pag. 475. Chargé des intérêts de tout
un peuple : que dis-je ? de ceux du monde tout
entier

Goard observe, sur la Liturgie de saint Jean Chrysostôme (n° 147),

la distinction que le saint fait ici des choses et des personnes pour lesquelles le prêtre doit prier. Effectivement cette distinction est bien expressément marquée dans cette Liturgie.

(IX) Pag. 470. Pour les péchés des vivants et des morts

Bengelius avoue que saint Jean Chrysostôme admet ici la prière des vivants, en manière de suffrage pour les morts. Il cite même d'autres passages parallèles du saint docteur. Il reconnoît aussi que les saints Pères postérieurs à saint Jean Chrysostôme ont pareillement admis les prières pour les défunts. Mais il auroit pu ajouter que l'Eglise a eu la même croyance, dans les siècles précédents, comme il paroît par les Actes de sainte Perpétue, que quelques critiques attribuent à Tertullien, et par plusieurs textes des ouvrages de ce Père. On lit, dans le chapitre xii du livre de la *Couronne*, qu'on célèbre des anniversaires, et qu'on offre le saint sacrifice pour les défunts. Ce témoignage est répété dans le livre de la *Monogamie*, chap. x, où l'auteur peint la piété d'une sainte veuve envers son mari défunt. « Elle prie, y est-il dit, pour son salut; elle demande que son âme » soit soulagée, en attendant qu'ils puissent jouir ensemble de la résurrection glorieuse; elle renouvelle chaque année l'oblation, au jour de son » décès. » Il y a un passage analogue, dans le chap. xi de l'*Exhortation à la chasteté*. Saint Cyprien, parlant au clergé et au peuple de Fornoue (*Epist. xlvj*) de ceux qui écartent de l'autel les prêtres et les ministres, déclare qu'ils ne méritent pas que l'on fasse mention d'eux dans les prières publiques. Ainsi, ajoute-t-il, comme Victor, au mépris de l'ordonnance d'un concile, a osé établir Geminus Faustinus en qualité de tuteur, nous ne devons point célébrer le sacrifice, ni faire des prières dans l'église le jour de son décès. Le chap. xlv du livre viii des *Constitutions apostoliques*, contient une formule de prières pour les morts. On prescrit, au chapitre suivant, le temps et la manière dont on doit faire mémoire des défunts. On peut voir encore le livre iv d'Arnobé, *Contra gentes*, l'homélie xxviii d'Origène, sur le livre des Nombres, et les plus anciennes liturgies de toutes les Eglises. Les Grecs et les Latins sont entièrement d'accord sur cet article. Voyez le premier opuscule du cardinal Tomasi, au vii^e volume de ses œuvres.

Les anciens païens n'exprimoient pas autrement le nom des morts que par celui de *απὸλοιτῶς*, qui *abierunt*, ou autres équivalens. Ils vouloient par là écarter le mauvais augure que le nom de la mort présenteoit à leur esprit. Les chrétiens ont adopté cette expression par un autre motif. La foi leur apprend qu'il y a un autre monde, dans lequel nous passons au sortir de celui-ci : ce transport est regardé comme un voyage. Parmi une foule de textes d'auteurs chrétiens, qui prouvent cet usage, nous choisissons les suivans. Saint Grégoire de Nazianze dit, dans le panégyrique de son père, saint Grégoire (*Orat. xix*, pag. 287), adressant la parole à saint Basile, qui étoit du nombre des auditeurs : « Vous êtes venu pour » nous rendre visite, à nous qui ne sommes plus, et qui sommes déjà » partis plus d'à moitié avec lui, *συναπλοτῶτας* ». Le même saint observe, à la page suivante 288, que ceux qui sont partis de ce monde avant nous, *οἱ προειδημεσῶντες*, nous causent peu de regrets, en certains cas. Il désigne, un peu plus bas, l'état de ceux qui vont mourir, sous l'emblème des mariniers-qui sont prêts à quitter le rivage. Sur l'Épître iii de saint Cyprien, Rigault observe, qu'animés par l'espérance de la résurrection et de la vie éternelle, les chrétiens évitoient, autant qu'ils pouvoient, de prononcer le nom de la mort. Ils appeloient un défunt *præmissus*, et le dernier soupir *obitus, excessus, consummatio*, auxquels répondent les mots françois *décès* et *décédé*. Mais M. Giacomelli est d'un avis contraire à celui de Rigault, par rapport à la *consummation*. Il croit que, chez les chrétiens latins, ce mot ne signifie pas la mort, mais l'état de perfection auquel parviennent les gens de bien, lorsqu'ils meurent. Cette expression s'appliquoit surtout aux martyrs, que l'on disoit avoir été consommés par le feu, par le fer, ou par quelque autre supplice. Il est donc certain que, dans le langage des anciens latins, *consummare*, qui signifie à la lettre réduire plusieurs sommes en une seule, a été pris métaphoriquement pour *perficere*, perfectionner, achever. C'est en ce sens que Sénèque a dit consumer sa vie, pour finir sa vie (*Epist. xii et xxxii*). Il y a une ancienne inscription, rapportée par Fabretti, pag. 148, où il est dit d'un homme, qu'il a bien vécu et bien consommé : c'est-à-dire, fini, *Qui vixit bene, et consummavit bene*. Mais dans le langage des chrétiens, la consommation signifie quelque chose de plus que la fin de la vie, savoir la perfection à laquelle le défunt est arrivé. En ce sens, on appeloit martyrs *consummés* ceux qui avoient souffert le martyre, et rempli le désir qu'ils avoient eu de sceller de leur sang leur

foi en Jésus-Christ ; à la différence des martyrs qui étoient encore détenus dans les prisons, par l'ordre des juges, et qui n'avoient point encore souffert le supplice auquel ils devoient être condamnés. Ces derniers étoient nommés *martyrs désignés*, de même que les personnes destinées à la préture ou au consulat s'appeloient consuls ou préteurs désignés, *destinati*.

(X) Pag. 470. Le terrible sacrifice

Quelqu'un pourroit s'imaginer, d'après ce texte, que notre saint docteur a été du sentiment, qui, selon certains auteurs, est celui des Grecs, que la consécration de l'Eucharistie ne s'opère pas seulement par la vertu des paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps* ; mais encore par l'efficacité de la prière du prêtre, lorsqu'il invoque le Saint-Esprit, de manière que cette invocation soit absolument nécessaire pour la consécration. Le Père Toittée, dans la troisième dissertation préliminaire, sur les œuvres de saint Cyrille de Jérusalem, chap. xii, n° 95, dit que telle étoit l'opinion, non-seulement de toute l'Eglise grecque, mais encore de plusieurs Pères latins. Le Père Martène (*de ant. eccl. ritib.*, cap. 4, art 8, n° 20), et depuis le Père Orsi, maître du sacré palais, dans sa belle dissertation théologique, sur l'invocation du Saint-Esprit, en usage dans les liturgies grecques et orientales, chap. ix, ont démontré que, depuis saint Ambroise jusqu'au treizième siècle, les Pères latins font consister l'efficacité de la consécration dans les seules paroles évangéliques de Jésus-Christ. Dans le xiii^e chapitre de cette dissertation, on prouve que la doctrine de saint Justin, martyr, est la même que celle des Pères latins ; qu'il tient un langage conforme à celui de saint Grégoire de Nisse, et qui n'est point contraire à celui de saint Basile-le-Grand. A l'égard de saint Jean Chrysostôme, on rapporte le célèbre passage de l'homélie sur la trahison de Judas, où le saint docteur fait expressément dépendre la consécration de la seule vertu des paroles de Jésus-Christ. Le texte est au v^e vol. de ses œuvres, de l'édition de Fronton Du Duc, pag. 463. En voici la traduction : « Jésus-Christ » est présent ; le même Jésus-Christ, qui tint la première cène, assiste encore aujourd'hui à la sainte table. Ce n'est point un homme qui change les choses mises devant lui, au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ lui-même crucifié pour nous. Le prêtre est là pour le représenter, et pour prononcer les paroles de la consécration. Mais c'est Dieu

« qui lui donne la valeur et le mérite. Le prêtre dit : *Ceci est mon corps* ;
 « ces mots changent ce qui est devant lui. De même que ces paroles :
 « *Croissez et multipliez et remplissez la terre*, quoiqu'elles n'aient été
 « dites qu'une fois, conservent toujours leur efficacité, et nous donnent
 « la vertu génératrice ; de même les paroles de la consécration, prononcées
 « une seule fois, accomplissent le sacrifice dans toutes les Églises et sur
 « tous les autels, depuis le temps de son institution jusqu'à l'avènement fu-
 « tur de Jésus-Christ. » Dans la controverse dont il s'agit, les Latins se
 sont toujours prévalu de ce texte contre les Grecs. La profession de foi de
 ceux-ci, au concile de Florence, que le Père Mabillon a publiée, d'après
 l'original, qui se conserve dans la même ville, au tome^{er}, partie seconde
 de son *Museum Italicum*, pag. 243, atteste qu'ils suivent saint Jean Chry-
 sostôme comme leur principal guide, et qu'ils croient que la transubstan-
 tiation du pain et du vin au corps et au sang du Sauveur, est l'effet des pa-
 roles de Jésus-Christ. Le cardinal Bessarion prouve, dans son *Traité* du
 sacrement de l'Eucharistie, que la consécration s'opère et s'accomplit aus-
 sitôt que le prêtre a prononcé les paroles de Jésus-Christ, par la réponse
 du peuple *Amen*, ainsi soit-il, qui est prescrite dans la Liturgie de saint
 Jean Chrysostôme. Quant à la difficulté que l'on fait sur ce que les litur-
 gies orientales recommandent au prêtre l'invocation et les prières, immé-
 diatement après la prononciation des paroles de Jésus-Christ, afin que Dieu
 change les symboles, quelques théologiens ont inconsidérément taxé les
 Grecs d'hérésie, à cause de ces prières, et ils ont mal à propos prévenu le
 jugement de l'Église, qui seule a le droit de décider dans des choses de
 cette importance. Les Grecs pareillement ont injustement blâmé les Latins.
 Les liturgies gothiques prescrivent la même invocation, comme l'on peut
 voir dans Mabillon, au vi^e volume des œuvres du cardinal Tomasi, et dans
 le missel mozarabe. Les liturgies d'Afrique étoient encore conformes en ce
 point à celles des Grecs, comme on le prouve par le témoignage de saint
 Fulgence (lib. II, *ad Monimum*, cap. VI et seq.). Les plus habiles d'entre
 les théologiens ont pris une autre route. Ils ont cherché à expliquer le sens
 dans lequel on doit entendre ces liturgies. La plupart disent que l'invoca-
 tion du Saint-Esprit, et les prières ajoutées aux paroles de la consécration,
 appartiennent à l'effet que le sacrement produit sur nous, relativement à
 notre sanctification. Cette explication a été adoptée par le cardinal Bona,
 par le Père Hardouin (*de Sacram. alt.*, cap. VIII, *inter opuscula*, Amstelo-

dani edita, pag. 270 et 273), par le Père Leslée, dans ses notes sur le missel mozarabe, pag. 533. Le Père Orsi (cap. v, pag. 144) donne une autre solution. Il dit que l'Eglise a voulu qu'on regardât l'opération divine comme continuée pendant quelque temps, et comme perfectionnant un changement, que nous ne doutons point avoir été auparavant accompli, de peur qu'un mystère que Dieu achève en un instant, ne sortît aussitôt de notre mémoire, et ne fît pas sur nos esprits une impression assez durable. On se contentera d'indiquer quelques autres réponses. Celle d'Arcudius, dans Juennin (*Dissert. iv*, quæst. III, cap. II, art. II, *Respons. 1, ad objecta*). Celle du cardinal Bessarion, au même endroit de Juennin, *Resp. III*. Celle du dominicain anonime (*de Re sacramentaria*, lib. IV, quæst. III, cap. II, paragr. IV). On peut lire aussi ce que dit le cardinal Bessarion lui-même, au tom. VI^e de la Bibliothèque des Pères, dans son ouvrage de *Sacramento Eucharistiæ*; le Père Goar, dans son Eucologe, sur la Liturgie de saint Jean Chrysostôme (n^o 139, pag. 121 de l'édition de Venise), et enfin les auteurs polémiques qui ont écrit sur cette matière, tels que le Père Bougeant, jésuite, et le Père Le Brun, de l'Oratoire. C'est l'explication du Père Hardouin qui me paroît la plus plausible, en lui donnant la tournure qui suit, qui consiste à dire : Que les Grecs, et en général tous les Orientaux, ne confèrent aucun sacrement sans y joindre l'invocation du Saint-Esprit, qui sanctifie tout ce qui est sanctifié, et qui achève et consomme tous les sacrements, comme parle un de leurs docteurs. La raison en est que tout sacrement, étant essentiellement un signe visible d'une grâce invisible, a un rapport nécessaire à la collation et à la participation de cette grâce, dont la distribution est attribuée à l'Esprit Saint. Alors, l'invocation du Saint-Esprit n'est pas ajoutée aux paroles de Jésus-Christ pour la perfection du sacrement, considéré comme contenant le corps de Notre-Seigneur, mais comme moyen qui nous procure la grâce; de sorte qu'après l'accomplissement de l'une de ces vues, on peut prier pour l'accomplissement de l'autre, qui est le but et le terme du sacrement. Cette explication est fondée sur les liturgies mêmes. Dans celle de saint Basile, on demande que le corps de Jésus-Christ devienne *vivifiant et salutaire pour nos âmes et nos corps*, ce qui revient à ce que nous lisons dans le Canon, où l'on demande que nous soyons remplis de bénédiction et de grâces. Les expressions obscures qui se trouvent dans quelques liturgies, doivent être expliquées par d'autres qui s'expliquent plus

nettement. J'ai dit que tout sacrement se rapporte à la collation de la grâce, non pas en ce sens que l'essence du sacrement consiste dans cette collation actuelle ; car il peut arriver , et par malheur il n'arrive que trop souvent , que nous y mettions obstacle ; mais parce que le sacrement est propre, par lui-même et par son institution, à produire la grâce , comme un trésor ouvert est propre à nous enrichir.

(XI) Pag. 475. Quelle pureté , quels vifs sentimens de religion

Il y a un beau passage de saint Grégoire de Nazianze (*in Apolog.*, pag. 37) sur la pureté d'âme que Dieu exige des prêtres de la loi nouvelle. Elle doit être beaucoup plus grande que celle qui étoit requise dans les ministres de l'ancien Testament ; les sacrifices anciens étant fort inférieurs à celui de la loi de grâce. Voyez aussi le poème du même Père (pag. 83 , tom. II). Il observe, en cet endroit, que Moïse entra seul dans la nuée , où Dieu se montra à lui face à face ; les ministres qui le suivoient demeurèrent au pied de la montagne, et n'entendirent que la voix de l'Être suprême. Il peint le malheur des enfans d'Aaron, qui périrent à l'instant pour avoir mis les parfums dans un feu étranger ; celui des fils d'Héli, qui portèrent une main téméraire sur les viandes sacrées. Heli lui-même fut enveloppé dans leur disgrâce, quoique ce fût un homme juste, et qu'il eût souvent repris ses enfans.

(XII) *Ibid.* A cet instant les Anges se pressent autour de lui

Nous avons promis, dans une note sur le chapitre IV du livre II, de venger saint Jean Chrysostôme des imputations de Bengelius, qui accuse ce Père, en premier lieu, de n'avoir pas cru la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; et en second lieu, de n'avoir pas regardé l'Eucharistie comme un sacrifice. Quant au premier article, voici comment le saint docteur s'exprime sur la présence réelle, dans l'homélie XXXI sur saint Matthieu (tom. VII, pag. 787 de l'édition de Montfaucon). « Croyons » en Dieu, en tout, et par tout, et ne lui résistons pas, quoique ses paroles semblent opposées à notre raison et à nos sens. Déférons à ce qu'il

« dit, plutôt qu'un témoignage de notre raison et de notre vue. Suivons
 « cette méthode, lorsqu'il est question de nos mystères. Ne nous arrê-
 « tons pas à ce qui se présente à nous, mais comptons indubitablement sur
 « ce qu'il nous annonce. Sa parole est infaillible, mais nos sens peuvent
 « nous tromper. Elle ne nous a jamais manqué, et ceux-ci nous ont sou-
 « vent abusés. Ainsi, puisqu'il nous a dit : *Ceci est mon corps* : soyons-
 « en bien persuadés; que la foi vienne à notre secours, et regardons ce
 « qu'elle nous propose avec les yeux de l'entendement. Jésus-Christ ne
 « nous a rien donné de sensible dans le sacrement; mais il s'est servi des
 « choses sensibles pour nous combler de biens spirituels. C'est ainsi que
 « dans le baptême la grâce nous est conférée par le moyen de l'eau, qui
 « est un élément sensible et matériel; mais l'effet du baptême ne peut-être
 « aperçu que par l'esprit, puisque c'est une naissance ou une régénération
 « nouvelle. Si vous étiez sans corps, il vous auroit fait part de ces dons
 « sous une forme incorporelle et sans voile : mais comme votre âme est
 « unie à la matière, il vous donne des biens spirituels, cachés sous des for-
 « mes matérielles. Combien y a-t-il de personnes qui disent aujourd'hui : Je
 « serois curieux de voir son visage, son maintien, ses habillements! Eh
 « quoi! vous le voyez, vous le touchez, vous en faites votre aliment: Vous
 « désirez de voir ses habits; et il se présente lui-même à vous, non-seule-
 « ment afin que vous puissiez le contempler, mais même l'approcher, le
 « renfermer dans votre sein, et le convertir en votre substance. » Pour-
 « quoi tant appuyer sur l'infailibilité de la parole de Dieu? pourquoi nous
 « inculquer si fortement que les sens nous trompent? pourquoi exiger si in-
 « stamment notre foi? pourquoi nous répéter qu'il faut croire et s'en rap-
 « porter à Dieu, si l'Eucharistie n'est qu'une simple figure du corps de Jé-
 « sus-Christ? Qu'y a-t-il là de si incompatible avec la raison et le témoignage
 « des sens, si ce sacrement ne contient pas le vrai corps et le vrai sang de
 « Jésus-Christ? S'il n'en contient que la figure, pourquoi nous recommander
 « avec tant de soin de faire plus de fond sur la parole de Dieu, que sur les
 « lumières de notre raison et les apparences de nos sens? J'omets plusieurs
 « passages qui se trouvent dans la même homélie, mais je ne saurois passer
 « sous silence celui de la page 588. * De qui exigera-t-on une plus grande
 « pureté, que de cette âme qui participe à un tel sacrifice, que de cette
 « main rayonnante qui dépece une telle nourriture, de cette bouche,
 « remplie d'un feu spirituel, de cette langue teinte d'un sang si redoutable?

« Imaginez à quel degré de gloire a mérité d'être élevé celui qui vous ad-
 « met à cette table. Celui que les Anges ne regardent qu'en tremblant,
 « celui dont ils redoutent les éclairs qu'il lance de toutes parts, *c'est de*
 « *lui que nous sommes nourris; c'est avec lui que nous sommes confondus,*
 « *pour n'être plus qu'un seul corps et une seule chair!* Quel est le pasteur
 « qui alimente son troupeau de ses propres membres? On voit souvent des
 « mères qui confient la nourriture de leurs enfants à des nourrices étrau-
 « gères. Jésus-Christ n'en a pas usé de même : il nous abreuve de son propre
 « sang, et il s'unit tout entier à nous. » On peut relire un autre passage,
 qu'on a cité plus haut dans la note pénultième, tiré de l'homélie sur la
 trahison de Judas, en y ajoutant celui de l'homélie xxv (in *Epist.* 1 ad
Cor., tom. x, edit. Montfauc., pag. 212), dans lequel, après avoir rap-
 porté ces paroles de l'Apôtre (chap. x, vers. 16) : *Le calice de bénédic-
 tion que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-
 Christ?* Notre saint docteur observe combien ces paroles sont vraies et
 terribles. « Elles signifient, dit-il, que ce qui est dans le calice est incon-
 « testablement le sang de Jésus-Christ, auquel nous participons. L'Apôtre
 « l'appelle un calice de bénédiction, parce qu'en le tenant entre les mains
 « nous célébrons sa mémoire avec des cantiques d'actions de grâces, et que,
 « frappés d'étonnement à la vue de ce don ineffable, nous bénissons celui
 « qui a répandu son sang pour nous arracher à l'erreur, et qui, non con-
 « tent de l'avoir répandu, nous en a rendus participants. Si vous vou-
 « lez du sang, dit Jésus-Christ, ne faites point rougir les autels des idoles
 « avec le sang des animaux, mais teignez mon autel de mon propre sang.
 « Que peut-on imaginer de plus redoutable et de plus merveilleux en même
 « temps? » Dans l'homélie iij, sur l'Épître aux Éphésiens (tom. ii de
 l'édit. de Montfauc., pag. 21), le saint docteur s'écrie : « Combien
 « d'hommes participent au corps de Jésus-Christ; combien s'abreuvent de
 « son sang! Songeons qu'il n'est point différent de ce corps qui est dans
 « le ciel; de ce corps que les Apôtres ont adoré, et qui siège à côté de l'Être
 « Éternel. C'est ce corps que nous mangeons, etc. »

Dans l'Homélie ii au peuple d'Antioche (tom. ii pag. 34), il est dit
 « qu'Élie laissa son manteau à son disciple, et que le fils de Dieu mon-
 « tant au ciel, nous a laissé sa chair; qu'Élie se dénoua en quittant la
 « terre, mais que Jésus-Christ n'a pas quitté son corps en nous le laissant
 « pour gage. » Dans l'Homélie sur saint Philogone, placée à la suite des

cinq homélies contre les Anoméens (tom. 1 pag. 494), on lit cette exhortation pathétique : « Que pourrons-nous alléguer pour notre défense ? » comment pourrons-nous obtenir pardon, si nous ne daignons pas sortir » de notre maison, pour aller à celui qui est descendu du ciel pour nous ? » Tandis que les mages, princes de nations barbares, sont accourus de Perse » pour le voir gisant dans la crèche, vous chrétiens, vous ne voulez pas » sacrifier quelques heures de votre temps, pour jouir d'un si grand spectacle ! Si nous approchons de lui avec foi ; nous le verrons réellement » dans sa crèche, dont la sainte table tient lieu. Le corps de Jésus-Christ » y repose, non point enveloppé de langes, mais revêtu de l'Esprit Saint ». On pourroit rapporter plusieurs autres passages semblables de saint Jean Chrysostôme, mais ceux que nous citons suffisent aux lecteurs qui cherchent la vérité de bonne foi. Je me suis restraint ici uniquement aux sentiments de ce Père, qui est le docteur de l'Eucharistie ; comme saint Augustin est celui de la grâce. Au reste, les autres Pères grecs et latins reconnoissent en mille endroits de leurs ouvrages, la présence réelle du corps, et du sang de Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement. Bengelius en convient dans la note citée pag. 334, mais il prétend qu'il y a aussi beaucoup de passages où les Pères parlent de manière à faire penser qu'ils ne croyoient pas la présence réelle. Il suppose que, comme ces derniers passages sont contradictoires avec les premiers, il n'est pas possible d'accorder les Pères avec eux-mêmes, sans admettre quelque tempérament. Le fait est, qu'il n'y a aucun Père qui ait nié la présence réelle, et qu'on ne trouvera jamais dans leurs écrits aucun passage d'où l'on puisse l'inférer, ce qu'avance Bengelius. On convieut que les Pères considèrent quelquefois l'Eucharistie comme un symbole du corps de Jésus-Christ ; mais cela n'est point contraire à la foi de la présence réelle qu'ils professoient. On peut envisager l'Eucharistie sous un double point de vue ; l'un externe, qui se rapporte au témoignage des sens ; l'autre interne, qui n'affecte ni les yeux, ni aucun des autres sens. Les Pères parlent de la partie externe, lorsqu'ils disent que les espèces du pain et du vin sont le signe, la figure et le symbole de corps et du sang de Jésus-Christ, qui en sont la partie interne ; ce qui, comme l'on voit, n'exclut point la présence réelle. Ceux qui la nient, ne trouveront jamais aucun sens favorable à leur prétention, dans les textes où les mêmes Pères s'expliquent ouvertement sur le dogme. Ceux au contraire, qui tiennent pour la présence réelle du corps

de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, peuvent en parler comme d'un mystère symbolique, et expliquer convenablement les passages où les Pères considèrent le sacrement comme une figure. Bengelius appuie beaucoup sur la lettre de saint Jean Chrysostôme à Césaire, et veut qu'elle soit décisive contre les catholiques. Thirlby, dans son commentaire sur le livre du Sacerdoce, de notre saint docteur pag. 272, en appelle pareillement à cette lettre supposée. C'est une chose bien surprenante, qu'au mépris de tant de témoignages évidents sur la foi de saint Jean-Chrysostôme, touchant la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, répandus dans les treize volumes de ses œuvres, les novateurs prétendent trouver le vrai sentiment de ce Père, dans une lettre dont on n'a qu'une traduction imparfaite, qui est obscure et altérée en plusieurs endroits, et dont les fragments n'existent que dans deux ou trois écrivains grecs; dans une lettre sur le sens de laquelle les calvinistes et les luthériens ne s'accordent pas plus entr'eux, qu'avec les catholiques, qui en donnent une explication plausible, entièrement défavorable aux sectaires; dans une lettre enfin, qui n'est point de saint Jean Chrysostôme, comme l'ont prouvé le P. Le Quien dans sa troisième dissertation préliminaire, sur les œuvres de S. Jean Damascène; le P. Ceillier, dans son *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tom. ix pag. 149, et M. le marquis Maffei, dans sa lettre à Basnage, imprimée à la suite de son *Histoire diplomatique*. Le P. Stilting, dans sa *Vie de saint Jean Chrysostôme*, n.º 82 des Actes des Bollandistes, a démontré, en dernier lieu, que cette lettre est d'un auteur beaucoup plus moderne que notre saint Docteur. Mais quand elle seroit de lui, ce dont on ne convient point, on n'a besoin, pour fermer la bouche aux hérétiques, que de lire ce qu'en a écrit le P. Hardouin, dans son opuscule sur le sacrement de l'autel, et dans sa réponse à M. Leclerc, qui avoit inséré cet opuscule au quinzième volume de la Bibliothèque universelle, accompagné de remarques critiques. A la première publication de sa prétendue lettre à saint Césaire, les sectaires avoient chanté victoire : mais après l'écrit du P. Hardouin, ils changèrent de ton. Le même saint Jean Chrysostôme, qu'ils avoient préconisé comme l'auteur le plus exact et le plus solide, lorsqu'ils le croyoient favorable à leurs erreurs, perdit depuis toute sa réputation, et ne passa chez eux, que pour un orateur superficiel, qui ne se met point en peine d'approfondir les matières qu'il traite. Ils furent contraints d'avoir recours

à divers subterfuges, dont on peut voir la réfutation complète dans la réponse du P. Hardouin, aux extraits cités de son opuscule. Il parut ensuite, en Hollande, une seconde édition de la fausse lettre à Césaire, avec des notes de Basnage. Le P. Stilling a fait, dans sa Vie de saint Jean Chrysostome, l'histoire abrégée de la controverse. Il y combat l'injuste imputation de Basnage, qui prétendoit que les catholiques s'étoient efforcés de supprimer la lettre. Il le convainc de dissimuler les raisons victorieuses des catholiques, et notamment celles d'Hardouin, avec lequel il n'avoit pas osé se mesurer. Il le raille, sur ce qu'il nous renvoie aux lexiques grecs, pour apprendre que *φύσις* signifie *nature*, sans répondre un mot aux raisons par lesquelles Hardouin prouve que les saints Pères s'en sont souvent servis, pour désigner seulement les propriétés ou les accidents d'une substance. Il lui montre que la lettre à Césaire, manifestement contraire aux prétentions des luthériens et des calvinistes, ne peut être entendue que dans le sens catholique, et qu'elle n'est pas l'ouvrage de saint Jean Chrysostôme, mais d'un écrivain postérieur.

On prouve aussi que notre saint docteur a regardé l'Eucharistie comme un véritable sacrifice. Voici comment il s'en explique dans l'homélie xxiv, sur la 1^{re} aux Corinthiens, pag. 213 : « Dans l'ancien Testament, Dieu » a donné aux Juifs une preuve ineffable de sa tendresse, en acceptant l'offrande du sang des animaux ; que les païens offroient aux idoles, pour » détourner ce peuple grossier du culte de ces idoles. Mais Jésus-Christ a » ensuite appliqué le ministère sacerdotal à un objet plus terrible et plus » relevé ; et il a changé le sacrifice, en ordonnant qu'on l'offrit lui-même » au lieu d'égorger des animaux ». Comment ces dernières paroles peuvent-elles s'accorder avec l'idée des novateurs, qui disent qu'il n'est ici question que du sacrifice sanglant de Jésus-Christ sur la croix ? Quel est donc ce sacrifice, dans lequel Jésus-Christ commande qu'on l'offre lui-même ? On ne peut s'empêcher de reconnaître que saint Jean Chrysostôme n'avoit point d'autre sacrifice en vue que celui de l'Eucharistie, dont le sacrifice du second Adam a été la figure, selon le même saint docteur (*Hom. in S. Eustachium*, tom. II, pag. 606), où il est dit : « Ce n'est point la main » qui immole Isaac, c'est la volonté. L'épée n'est point teinte de son sang. » La victime n'est point égorgée, c'est un sacrifice non sanglant. Les initiés savent ce que je veux dire. C'est pour cela que le sacrifice d'Isaac » fut aussi non sanglant, devant être la figure du nôtre ; vous voyez donc

« que ce sacrifice a été figuré dans l'ancienne loi, et que la figure se
 « trouve conforme à la vérité. » J'omets plusieurs autres passages, qui ne
 peuvent être rapportés dans une simple note. Je me contenterai de faire
 mention de ce que dit saint Grégoire de Nazianze (*in Apolog.*, pag. 38),
 en parlant du sacrifice extérieur, que les novateurs n'admettent point ; car
 ils ne reconnoissent qu'un sacrifice interne et spirituel, qui ne sauroit être
 appelé un sacrifice proprement dit. « Moi qui sais, dit ce Père, que per-
 « sonne n'est digne de Dieu, ni de ce grand sacrifice, ni de ce pontife
 « suprême, lorsqu'il n'a pas eu soin de se présenter auparavant à Dieu
 « comme une hostie vivante, sainte, soumise à sa volonté, parfaitement
 « reconnoissante, ou de lui offrir un sacrifice de louange, et celui d'un
 « cœur contrit, qui est le seul qu'exige de nous celui qui nous a tout
 « donné ; comment oserois-je lui offrir le sacrifice extérieur, qui est la
 « figure des plus grands mystères ? Comment prendrais-je l'habit et le uom
 « de prêtre, avant que d'avoir purifié mes mains par la pratique des bonnes
 « œuvres ? » Ce passage a été fort bien entendu par Élie de Crète, quoiqu'en
 dise Thirlby, dans sa note sur cet endroit. C'est mal à propos qu'il traite
 cet auteur d'ignorant, et qu'il soutient que les Pères n'ont jamais parlé
 des symboles eucharistiques que comme saint Paul parle, dans l'Épître
 aux Hébreux, des rites sacrés de la loi, qu'il appelle des types de la vérité.
 Les catholiques ont démontré mille fois que les Pères n'ont pas toujours en-
 visagé l'Eucharistie comme une figure ou un symbole, ainsi que voudroit
 l'insinuer Thirlby, mais qu'ils en ont parlé, tantôt comme d'un symbole,
 et tantôt comme du vrai corps de Jésus-Christ ; et que, lorsqu'ils ont
 donné le nom de symbole à ce sacrement, il n'en ont point exclu la pré-
 sence réelle de la chose représentée. (Voyez la *Péripétuité de la foi*,
 tom. III, liv. I, chap. IV, pag. 30.)

(XIII) Pag. 476. Ce qui s'y passe en ce mo-
 ment suffit tout seul pour nous le persuader.

Si, comme le prétendent les Sacramentaires, la Messe n'étoit autre chose
 qu'une commémoration de la passion de Jésus-Christ, qui est-ce qui pourra
 croire que, pour y être présents, les Anges descendent du ciel, et que les
 puissances célestes remplissent le sanctuaire ? Ils répondront que ce sont là
 des exagérations rhétoriciennes. On pourroit regarder ces expressions, non

pas comme des traits oratoires, mais comme des saillies d'une imagination échauffée, si elles étoient proférées par quelqu'un qui ne crût pas la présence réelle. Mais dira-t-on que saint Jean Chrysostôme avoit la tête échauffée, toutes les fois qu'il a parlé de cet admirable mystère? Il fait toujours mention alors de la présence des Anges. Il donne toujours à ce mystère l'épithète de terrible et de capable, comme il s'exprime, de faire hérisser les cheveux de la tête. Il emploie encore, en ces occasions, d'autres termes qu'on ne sauroit appliquer à une simple figure du corps de Jésus-Christ. L'invocation de la toute-puissance de Dieu et de l'Esprit Saint, qui est ordonnée dans les liturgies, n'est-elle pas une preuve évidente que Dieu opère à la Messe quelque chose de grand, et de beaucoup plus important que ce que les calvinistes supposent s'y passer?

(XIV) Pag. 476. Entre autres visions, etc.

Saint Nil (*Epist. cclxlv*) raconte que saint Jean Chrysostôme a vu plusieurs fois, à toutes sortes d'heures, les Anges présents dans l'église, et surtout dans le temps du saint sacrifice; et que le saint, plein de joie et d'étonnement, l'avoit dit à quelques-uns de ses amis. Selon cette relation, lorsque le prêtre commence l'offertoire, une foule d'intelligences célestes descendent du ciel, revêtues d'habits resplendissants, les pieds nus, l'œil fixe, la tête inclinée. Elles se rangent autour de l'autel, et elles assistent jusqu'à la fin, avec beaucoup de vénération, de tranquillité et de silence, à la célébration de ce redoutable mystère.

(XV) Pag. 477. Et je le crois fermement

Bengelius dit, sur cet endroit, que l'on a accusé ici saint Jean Chrysostôme de trop de crédulité. Il convient néanmoins que le saint docteur a répété cette histoire en d'autres lieux. Pour répondre à ceux qui taxent le saint d'avoir été trop crédule, je rapporterai ce que disoit saint Grégoire de Nazianze, comme pour servir de préface au récit qu'il alloit faire d'un miracle, arrivé dans le temps que l'on baptisoit son père: « Je ne » confie cette histoire qu'aux oreilles des fidèles; car je sais bien qu'aucun » trait d'édification ne trouva jamais de créance dans les esprits pro- » faes. »

(XVI) Pag. 477. Que sur le point de sortir de ce monde

Dès les premiers siècles de l'Eglise les diaeres portoient l'Eucharistie aux absents, après l'avoir distribuée aux assistants, comme l'atteste expressément saint Justin, martyr (*Apolog.* 1, n° 86, pag. 128 de l'édit. d'Oxford de 1700, et au n° 87, pag. 132). On doit croire pareillement, qu'à la même époque, on portoit le viatique aux malades. Il paroît, par ce que dit ici saint Jean Chrysostôme, que tel étoit l'usage de son temps.

(XVII) *Ibid.* Qui les escortent dans ce passage

Dans la formule de prière pour les morts, rapportée au chap. xli du viii^e livre des *Constitutions apostoliques*, on lit : « Envoyez au devant de » lui les Anges bienfaisants ». Et Cotelier remarque, sur ce texte que, « suivant la doctrine des saints Pères, l'une des fonctions des Anges est d'assister les hommes à la mort; que ce sont des Anges de paix, à l'égard des gens de bien; qu'ils évoquent leur âme, la reçoivent, la déponillent de son enveloppe corruptible, la portent au ciel, ou la conduisent devant Dieu, en lui servant de guides, d'escorte, de défenseurs, et accourant au-devant d'elle. » Telle est la vraie doctrine des saints Pères, quoi qu'en disent les novateurs, qui veulent que la croyance aux Anges gardiens soit une opinion que les philosophes platoniciens d'Alexandrie ont introduite dans l'Eglise. Ce n'est point ici le lieu de réfuter cette allégation. Nous trouverons peut-être ailleurs une meilleure occasion de défendre l'Eglise sur ce point et sur d'autres articles de foi, que les hérétiques regardent fausement et témérairement comme des productions de la philosophie platonique, nées à Alexandrie. (Nous l'avons fait dans le Discours préliminaire du tom. v de cette *Biblioth. choisie des Pères*, pag. 10 et suiv.)

(XVIII) Pag. 478. Doit être aussi versé dans le maniement des affaires

Saint Grégoire de Nazianze donne cette louange à saint Athanase: qu'il unissoit au plus parfait détachement du monde une profonde connoissance de ce qui s'y pratique (*Orat.* xxi, pag. 384). « Il savoit si bien

« allier, continue-t-il, l'activité extérieure avec la tranquillité de l'âme, »
 « que tout le monde a pensé, en le voyant, que le caractère d'un vrai soli- »
 « taire consiste plutôt dans la régularité des mœurs, que dans la sépara- »
 « tion d'avec les hommes. »

(XIX) Pag. 479. Avoir une flexibilité d'esprit

Voici comment saint Grégoire de Nazianze (*in Apolog.*, pag. 19) s'exprime sur le même sujet. « Le corps de l'Eglise est comme un animal »
 « multiple et variable, en tant qu'il est composé de diverses personnes qui »
 « ont des caractères et des mœurs différentes. Ainsi, il est absolument »
 « nécessaire que le prélat qui les gouverne soit en même temps simple, »
 « c'est-à-dire, droit en toutes choses, et qu'il sache se replier de mille »
 « manières, pour pouvoir gagner tout le monde, et se rendre agréable et »
 « utile à tous, dans ses actions et dans ses discours. »

(XX) Pag. 480. Jeûner, veiller, etc.

Notre saint docteur rassemble ici les principaux exercices des solitaires, et il fait en particulier mention, de la privation du bain, que l'on regardoit autrefois, comme un délassement aussi utile pour la santé du corps, que pour la récréation de l'esprit. saint Augustin dit, au liv. 1^{er} de ses Confessions n.° 32, qu'étant accablé de douleur, par la mort de sa mère, sainte Monique, il lui prit envie d'aller au bain, ayant ouï dire, que le bain *Balneum*, en grec *Ἑλαντιον* a été ainsi nommé, parce qu'il apaise les inquiétudes de l'esprit, *απο τῆ βαλλειν τὰς ανιας*. Sozomène rapporte (lib. vii, cap. xvi, pag. 727), qu'entre autres mortifications, les pénitents pratiquoient celle de l'abstinence du bain. Dans les grandes afflictions, les Païens ne se baignoient pas, et négligeoient le soin de leur corps, comme l'observe Plutarque. (*Consolat. ad uxorem*, pag. 610.) On trouve dans S. Pacien (*Paran. ad pen. Biblioth. patr.* tom. iv, pag. 317), « qu'un pénitent, sollicité d'aller au bain, répondit : « Cela est »
 « bon pour ceux qui sont assez heureux que de n'avoir rien à se repro- »
 « cher; mais non pour moi, qui ai offensé le Seigneur, et qui suis en »
 « danger de périr éternellement. »

(XXI) Pag. 481. Tels que des roues , des cerceaux , etc.

Il y a dans Xenophon (*in Convivio*), un passage qui peut éclaircir cet endroit de saint Jean Chrysostôme. Il y est fait mention, pag. 876, des épées, des roues, des boules ou plateaux circulaires, soit de bois, soit de pierre, dont se servoient les saltimbanques. « J'ai vu, dit-il, une baladine prête à faire ses jeux, accompagnée d'un homme qui portoit de petites boules; une autre femme jouoit de la flûte. On lui donna jusqu'à douze de ces boules, qu'elle prit en dansant; elle les jeta en les faisant tourner en l'air, à la hauteur convenable pour les recevoir ensuite, sans rompre la mesure. » Aruobe (lib. II, *Advers. gentes*, pag. 73), parle de ces jeux, où l'on jetoit des boules en l'air, en chantant et en dansant. Les baladins amusoient encore les spectateurs par un autre tour; ils se plaçoient sur une roue que l'on faisoit tourner sur son centre, et ils y lisoient ou écrivoient pendant cet exercice. Xenophon, qui rapporte ce fait au livre cité (*de Convivio*, pag. 893), dit qu'il ne comprend pas comment on peut trouver du goût à un spectacle de cette espèce, quoique la chose ne soit pas aisée peut-être à exécuter. Il est question, à la page 876 du même ouvrage, des épées dont se servoient les saltimbanques dans leurs jeux. « On apporta, dit-il, un cercle entouré d'épées nues, ayant la pointe en haut. La baladine se mit au milieu, la tête en bas, et s'alta par-dessus les épées hors du cercle. Les spectateurs craignoient qu'elle ne fût blessée; mais elle fit ce tour, avec une adresse et une sécurité admirables. » Il paroît, que Leunclavius n'a pas entendu le texte de Xenophon. Selon l'interprétation qu'il en donne, la baladine sautoit par-dessus les épées au milieu du cercle, où elle se trouvoit ensuite la tête en bas. M. Giacomelli, pense au contraire, que selon Xenophon, elle entroit d'abord dans l'espace circulaire, s'y plaçoit la tête en bas, et en sortoit ensuite, en faisant par-dessus les épées ce que nous appelons le saut de carpe. Artemidore parle de ces tours de bateleurs, au liv. I, chap. LXXVIII, pag. 65. Socrate cité par Xenophon, (*Memorab.*, lib. I, cap. III), fait allusion à ces sauts périlleux, lorsque pour exprimer l'audace et la témérité de certains gens, il dit qu'ils seroient bons pour se jeter, tête la première, sur des épées, ou dans le feu.

- (XXII) Pag. 485. Loin de faire aucun progrès dans la vertu

On doit observer que le saint docteur suppose ici que c'est un grand sujet de reproche dans un évêque, de ne faire aucun progrès dans la vertu. « Il est honteux à un particulier, » dit saint Grégoire de Nazianze (*in Apologet.*, pag. 8), de commettre des actions mauvaises et dignes des châtimens que la loi leur impose; mais dans un évêque, et un supérieur, « c'est encore un vice de n'être pas irréprochable, et de ne pas croître continuellement en vertu; l'excellence ou la surabondance de ses mérites, « devant servir d'exemple et de frein à la multitude. » Il répète ailleurs (*Orat.* xx, pag. 343), d'après saint Basile, « qu'il suffit à un particulier » de n'être pas méchant, ou de n'avoir qu'une vertu commune; mais qu'un « prélat se rend digne de blâme, lorsqu'il n'a pas une vertu éminente, et ne « s'applique pas à devenir chaque jour meilleur, à proportion de la sublimité du rang qu'il occupe ».

(XXIII) Pag. 487. S'emparent insensiblement de notre cœur

Saint Grégoire de Nazianze, parlant de ceux qui ont été promus aux dignités ecclésiastiques, sans avoir acquis la science des saintes lettres, (*in Apologet.*, p. 22), dit : « que la prééminence du rang qu'ils occupent, leur » donne de la fierté, et qu'on peut leur appliquer ces paroles de Salomon : « *L'un des maux que j'ai vus sous le soleil, c'est un homme qui se croit sage;* et, ce qui est encore pis, qui, chargé d'instruire les autres, ne sent pas même son ignorance. Voilà un mal aussi digne qu'aucun autre, de nos larmes et de nos soupirs. J'en ai été souvent touché, parce que je n'ignore pas que l'opinion que l'on a de son mérite, le détruit en grande partie, et que la vaine gloire est pour les hommes un grand obstacle à la vertu. » Ce saint Père ajoute que, « pour guérir une maladie si dangereuse, il faudroit être aussi puissant en œuvres et en paroles, qu'un Pierre et un Paul, ces grands apôtres de Jésus-Christ, etc. » L'Écriture nous apprend encore, que l'amour des richesses, est aussi un sujet de tentation pour les prêtres. Qu'ils se gardent bien d'être du nombre de ceux

dont parle Zacharie (cap. II, vers. v), qui disent : *Dieu soit béni, nous voilà devenus riches*, s'ils ne veulent pas encourir les châtimens dont Dieu les menace par la bouche de ce prophète.

(XXIV) Pag. 488. L'esprit malin ne manquera pas d'occasion

L'auteur du livre de la *Virginité*, parmi les œuvres de saint Basile, (tom. III, pag. 621, n.° 36), nous avertit, « que le démon jaloux du bien » que nous voulons faire, est fort habile à nous donner le change, et à » substituer secrètement son inspiration, aux vues qui nous animoient. » C'est ainsi, qu'en entendant des discours pieux, on ne s'attache d'abord » qu'à l'âme de celui qui les profère; mais par l'habitude de le voir et de l'entendre, sa figure et ses traits s'impriment en nous; le son de sa voix nous » touche; dès-lors, nous ne faisons plus attention à cette âme, dont la parole a été l'organe, ni au premier motif qui nous avoit inspiré du respect » pour la personne; mais nous sentons de l'inclination pour ses qualités » extérieures, qui ne sont que l'instrument, dont le ministre se sert pour » nous porter à la vertu ». Saint Basile s'étend sur le même sujet, dans ses *Constitutions monastiques* (chap. III, pag. 544). Pour exprimer le Démon, saint Jean Chrysostôme n'emploie que le terme de *malin*. La sainte Écriture et les autres Pères, en ont souvent usé de même. (Voyez saint Matthieu, chap. v, vers. 37, et chap. XIII vers. 19 et 38. Saint Paul aux Éphésiens chap. vi, vers. 16; dans la 2^e aux Thessaloniens, chap. III, vers. 3; la première épître de saint Jean, chap. II, vers. 13 et 14, et chap. III, vers. 18 et 19.) À l'égard des Pères, on pourroit citer mille passages analogues; Suicer en rapporte plusieurs au mot *πυρρος*. Saint Jean Chrysostôme dit expressément (*Hom. LXVII*, tom. VI de l'édition de Front. Du Duc), « que » quoiqu'il y ait bien de méchants hommes, cette épithète convient spécialement au Démon ». Les Pères latins expriment la même idée par les adjectifs, *malus*, *malignus*, *iniquus*, *inimicus*, qui se prennent alors substantivement. (Voy. du Cange, aux mots *malus* et *malignus*.) Origène, saint Jean Chrysostôme, Théophylacte et plusieurs autres Pères, sont d'avis que la septième demande de l'Oraison dominicale, *sed libera nos a malo*, signifie, délivrez-nous du Démon.

(XXV) Pag. 488. Est capable de blesser et de troubler l'âme

Saint Grégoire de Nazianze dit, « que le sens de la vue va plus loin que celui du toucher, et que son organe est le plus expéditif et le plus insatiable de tous ». Selon saint Grégoire-le-Grand (liv. XXI sur Job. n.° 4, ol. 679), les yeux sont des séducteurs toujours prêts à nous entraîner dans le crime.

(XXVI) *Ibid.* Les flatteries des femmes nous amollissent

Platon remarque, dans son premier livre *De Legibus* pag. 633, « que la flatterie amollit l'âme des plus graves personnages, et la rend, en toute occasion, aussi souple que la cire ».

(XXVII) *Ibid.* Nous engagent dans la servitude

On lit dans saint Isidore (liv. V, *épître*. 89), que les honneurs trop excessifs que l'on rend aux évêques, énervent leur fermeté ».

(XXVIII) *Ibid.* La charité, source de tout bien, devient par elles la cause d'une infinité de maux

« Il est dangereux, dit l'auteur du livre de la *Virginité*, joint aux œuvres de saint Basile, de se laisser surprendre dans les filets de la volupté, sous l'apparence d'une charité, qui devient trop assidue et trop familière ».

(XXIX) Pag. 491. Très difficile, quelquefois même impossible

Socrate n'ayant pas tenu compte des mauvais discours répandus contre sa personne, les Athéniens se confirmèrent peu à peu dans les idées

qu'ils avoient conçues à son désavantage, long-temps avant qu'on le fit comparoître en public devant les juges, et qu'on le condamnât à boire la ciguë. Platon le fait ainsi parler dans son Apologie (pag. 6a de l'édition d'Oxford, de 1752). « Il faudroit vous ôter, dans le peu de temps qui me reste, la mauvaise opinion que vous avez depuis si long-temps conçue de ma personne. Je voudrois y pouvoir réussir, ... mais cela me paroît difficile. » Mais sans nous arrêter davantage à ce que les sages de la gentilité ont dit sur ce sujet, nous observerons que l'Esprit Saint nous recommande « le soin de nous procurer une bonne réputation, parce que c'est un bien plus solide que les plus grands trésors (*Ecclesiastique*, chap. xli, vers 15; et *Proverb.*, chap. xxii, vers 1), et qui vaut mieux que les plus précieux parfums » (*Ecclesiaste*, chap. vii, vers. 2). Sur quoi saint Isidore de Péluse s'exprime ainsi (lib. iii, *Epist.* cxlii): « Comme la bonne réputation pénètre partout et vole sur terre et sur mer, on ne peut rien souhaiter de meilleur, et les trésors de Crésus même ne sauroient lui être comparés. C'est ainsi que Salomon s'en explique dans le livre des Proverbes. Jésus-Christ a dit à ses disciples : Que votre lumière brille aux yeux des hommes. Cela ne signifie pas que nous devions former des désirs ambitieux. A Dieu ne plaise ; car le Sauveur nous exhorte à déraciner entièrement ce vice de notre âme, en nous ordonnant de ne point faire parade de notre piété ni de nos aumônes, et de les distribuer de manière que votre main droite ignore ce que fait la main gauche. Il veut donc nous apprendre qu'il faut s'abstenir de donner aucun sujet de scandale, parce qu'alors, quoique ce soit contre notre intention, l'éclat de nos bonnes œuvres brillera devant tout monde, et portera le prochain à glorifier Dieu. Tel est le sens des paroles de Jésus-Christ, qui n'a point ajouté, *afin que vous soyez glorifiés*, mais *afin que les hommes, témoins de vos bonnes actions, se portent à louer Dieu.* » S. Thomas est du même avis que saint Isidore, dans la réponse sur la question de savoir, « si l'on pèche en ne s'opposant pas à sa diffamation. » (*Quodlibet* x, *quæst.* vi, art. xiii, tom. viii, pag. 69 de l'édition de Rome.) Il y décide « que le désir d'acquérir de la réputation, de même que le mépris qu'on en fait, peuvent être louables ou vicieux, la réputation n'étant point nécessaire à notre propre édification. » Dans son Commentaire sur le verset 3, du chapitre iv de la première Épître aux Corinthiens, tom. xvi, pag. 57, saint Thomas dit encore « qu'on peut s'intéresser aux

« jugements que les hommes forment sur notre sujet, de deux manières :
 « l'une, relativement au prochain, qui peut être édifié ou scandalisé. C'est
 « en ce sens que les saints ne comptent pas pour peu de chose l'opinion des
 « hommes, mais en font, au contraire, beaucoup de cas, parce que le Sei-
 « gneur dit, au v^e chapitre de saint Matthieu : *Qu'ils voient vos bonnes*
 « *œuvres, et qu'ils glorifient votre Père, qui est aux cieux.* La seconde
 « manière dont les saints considèrent la réputation, est relative à leur
 « propre personne. Ils s'en embarrassent peu, sous ce point de vue, parce
 « qu'il est écrit qu'il ne faut pas rechercher la gloire qui vient des
 « hommes. » (I. Thessal. II.) Saint Grégoire-le-Grand veut que les mi-
 nistres de l'Église s'appliquent à réprimer les mauvaises langues, en se
 dépouillant néanmoins de tout sentiment de vaine gloire (*in Ezech.*, lib. 1,
Homél. 1x, n° 18, tom. 1, col. 1256). « Car il peut arriver qu'on se plaise
 « à rendre son nom célèbre, et que, sous le prétexte de l'avantage spiri-
 « tuel du prochain, on se réjouisse de la réputation que l'on acquiert. »

(XXX) Pag. 492. Surmonter ses maux et ceux
des autres

Après avoir décrit au long les fatigues et les sollicitudes de l'épiscopat, S. Grégoire de Nazianze (*in Apologet.*) parle aussi de la guerre intérieure qu'un évêque doit soutenir contre ses passions, de même que tous les autres hommes. « Dans cette guerre, dit-il, il faut combattre jour et nuit au de-
 « hors et au-dedans, contre la bassesse de la nature corporelle; contre le
 « trouble et les orages que nos sens et notre pente aux plaisirs excitent
 « dans notre âme; contre l'infection de cette boue, dont nous sommes
 « pétris; contre cette loi de péché, qui s'oppose à la loi de l'esprit, et qui
 « s'efforce de défigurer en nous l'image de la Divinité et de corrompre les
 « écoulements de la grâce, dont nous avons reçu la communication. » •

(XXXI) Pag. 493. Sans rendre aucun service
à son prochain

Notre saint docteur parle de l'obligation où sont tous les chrétiens de travailler au salut du prochain, autant que chacun le peut dans son état,

au liv. 1:1 de son ouvrage contre ceux qui condamnent la vie monastique (chap. 11, tom. 1, pag. 77, de l'édit. de Montfauc.), et après avoir rapporté les textes de saint Paul, de la 1^{re} épître aux Corinthiens, chap. x, vers. 24; de celle aux Galates, chap. vi, vers. 1; et de celle aux Thessaloniens, chap. v, vers. 11 et 14), il ajoute « qu'on ne me dise point :
 » Que m'importe de travailler pour les autres? Se sauve ou se damne qui
 » vaudra : qu'est-ce que cela me fait? Il ne m'est ordonné que de songer
 » à moi. Saint Paul condamne une manière de penser aussi brutale et
 » aussi inhumaine; il lui oppose toutes les lois rapportées dans les pas-
 » sages cités; il nous ordonne même de laisser souvent nos propres affaires
 » pour travailler à celles du prochain, et il décide que nous devons tou-
 » jours vivre dans cette disposition. » Saint Jean Chrysostôme dit, un peu
 plus bas comme ici, « que le serviteur de l'Évangile, qui n'avoit pas fait
 » profiter le talent qu'on lui avoit confié, ne fut pas puni pour avoir né-
 » gligé le soin de ses propres affaires, mais pour avoir abandonné celles du
 » prochain. »

(XXXII) Pag. 493. Pour ne l'avoir pas fait pro-
 fiter au double

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici les sentiments de crainte,
 dont saint Grégoire de Nazianze étoit pénétré, par rapport aux devoirs de
 l'épiscopat (*in Apologet.*, pag. 30). « Je suis saisi de frayeur, dit-il,
 » lorsque je vois la conduite des Pharisiens et des Scribes réprouvée et
 » condamnée. Nous devrions les surpasser en vertu, comme on nous le
 » prescrit ici, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux; et il pa-
 » roît que nous sommes encore pires, de sorte qu'on peut justement nous
 » qualifier de serpents, de races de vipères, de guides aveugles, de gens
 » qui ont soin de passer ce qu'ils hoivent au tamis, de peur d'avaler un
 » moucheron, et qui avalent un chameau; de sépulchres blanchis, dont
 » le dehors paroît beau, tandis que le dedans est plein de pourriture; de
 » plats bien nets à l'extérieur, etc.... Cette pensée me revient jour et nuit;
 » elle pénètre jusqu'à la moelle de mes os; elle me consume. Elle ne me
 » permet pas d'agir librement, ni de marcher la tête levée. Elle m'abat,
 » resserre mon génie, lie ma langue. Je ne puis plus vaquer aux devoirs de
 » ma charge, ni diriger, ni corriger les autres; emploi qui exige de si grands

« talents. Je ne songe qu'aux moyens d'échapper à la vengeance divine, et
 « à diminuer un peu le poids de mes iniquités. »

(XXXIII) Pag. 494. Je vous punirai de vos iniquités

On lit, dans les Septantes, *de toutes vos iniquités*. Notre saint docteur a lu simplement, avec Théodotien, *de vos iniquités*. Dieu reproche aux Hébreux, par la bouche du prophète Amos, l'abus qu'ils ont fait de la grâce, par laquelle il les a délivrés, eux seuls, des ténèbres de l'ignorance, et les a choisis pour être spécialement son peuple chéri, tandis qu'il avoit laissé marcher les Gentils dans leurs voies, comme il est marqué dans les Actes des apôtres. Ainsi, comme cette préférence accordée aux Hébreux rend leurs péchés plus graves que ceux des Gentils, de même la dignité dont les prêtres sont revêtus, augmente la grièveté de leurs offenses.

(XXXIV) *Ibid.* Des Nazaréens

Les Nazaréens étoient consacrés à Dieu d'une manière spéciale, et les prophètes étoient choisis de lui pour annoncer ses volontés. Comme les uns et les autres n'étoient pris que parmi les Hébreux, Dieu tire de là un second sujet de reproche contre ce peuple.

(XXXV) Pag. 495. Pour expier les péchés du peuple entier

Le verset 3, du chapitre iv du Lévitique, porte « que, si le prêtre, qui
 « aura reçu l'onction, pèche en faisant pécher le peuple, il offrira au Sei-
 « gneur, pour l'expiation de son péché, un veau sans défaut »; et dans le
 verset 14, il est dit que, « quand la faute commise par l'assemblée sera
 « connue, elle offrira pour son péché un veau pris du troupeau. »

(XXXVI) Pag. 496. Entre les boucs et les brebis

Le texte porte : « Voici ce que dit le Seigneur : Je viens moi-même pour
 « être le juge entre les brebis et les brebis, entre les bœliers et les boucs. »

On sait que le bélier marche à la tête du troupeau de brebis, et le bouc à la tête du troupeau de chèvres. Le bélier et le bouc figurent les prélats, comme les brebis et les chèvres figurent le peuple chrétien.

(XXXVII) Pag. 497. Je n'aime pas plus à dire du mal de personne

La médisance est un mal que notre saint docteur ne pouvoit pas omettre dans l'énumération qu'il fait des péchés communs dans les villes, et dont on étoit affranchi dans la solitude. Ce vice avoit néanmoins pénétré dans les monastères, comme il paroît par le texte suivant, tiré du liv. 1 de la Compoction, adressé à Démétrius, n^o. v, pag. 130. « Quand » nous n'aurions que ce mal à nous reprocher, dit notre saint, il suffiroit » pour nous précipiter au fond de l'enfer. Nous examinons rigoureusement » les fautes d'autrui, et nous n'apercevons pas les péchés énormes que » nous commettons. Nous passons la vie à rechercher et à condamner les » actions du prochain. Il seroit difficile de trouver un homme du monde, » ni même un moine, ou un ecclésiastique, qui fût exempt du vice dont » nous parlons, malgré les menaces terribles contenues dans l'Évangile. » *Vous serez jugés de la même manière que vous aurez jugé les autres. La » mesure que vous aurez employée pour le prochain sera employée pour » vous.* La rigueur des châtimens préparés aux médisants ne nous empêche point de nous abandonner tous à ce péché. C'est ainsi que nous » avons trouvé l'art funeste d'arriver au feu éternel par différentes routes. »

(XXXVIII) *Ibid.* Je ne suis pas également maître d'un premier mouvement

Selon Socrate (Lib. vi, cap. 111, pag. 303), saint Jean Chrysostôme » a été sujet à la colère. » Son zèle, dit-on, le rendoit plutôt dur que » compatissant. On tient d'une personne qui a vécu familièrement avec » lui, dès le temps de sa jeunesse, qu'il étoit plus enclin à l'emportement, » que susceptible d'égards ». On doit observer ici que Socrate a été engagé dans l'erreur des Novatiens, comme l'a démontré M. de Valois, dans ses notes sur cet historien, pag. 82, et qu'il étoit indisposé contre le saint docteur, parce qu'il avoit parlé avec force contre ces sectaires qu'il appelle

Cathares, avec le 1^{er}. concile de Nicée, canon 6^e. (Voy. l'Homélie xiv sur l'épître aux Ephésiens, tom. II de l'Edit. de Montfauc., pag. 105, et la vi^e. des Homélies nouvellement publiées par cet édit., tom. XII, pag. 313). Il est vrai que la grandeur d'âme de ce saint, qui l'élevait au-dessus de tout respect humain, lorsqu'il s'agissoit de corriger les mauvaises mœurs, surtout des grands, a été quelquefois injustement taxée d'arrogance par les gens du monde. On ne nie point, au reste, qu'il n'ait été enclin à la colère, puisqu'il l'avoue lui-même en cet endroit, avec une humilité très édifiante pour le lecteur; mais il sut se servir de cette qualité naturelle pour résister de la manière la plus intrépide aux hérétiques et aux grands qui vivoient mal. Après le passage qu'on a cité, Socrate dit que notre saint « ne montrait pas beaucoup de prévoyance dans sa conduite; que sa simplicité le rendoit trop facile; qu'il parloit à tout le monde avec une trop grande liberté; et qu'en enseignant les autres, il ne pensoit qu'à ce qui pouvoit contribuer à la réforme des mœurs de ceux qui l'écoutoient. L'historien ajoute, au chap. v, pag. 304, que lorsqu'il eut commencé à reprendre plus fortement qu'il ne convenoit, plusieurs personnes constituées en dignité, il n'en devint que plus odieux ». Les égards et la condescendance, dont le saint avoit dû user, selon Socrate, sont très propres à écarter les désagréments qui sont l'apanage du ministère apostolique; mais ces désagréments sont inévitables, lorsqu'on veut remplir les devoirs de son ministère. Sur ce texte de la 1^{re}. Lettre aux Thessaloniens, chap. III, vers. 3. : « *Que personne ne soit ébranlé pour les persécutions qui nous arrivent; car vous savez que c'est à quoi nous sommes destinés* ».) S. Nil dit, *Epist.* xxvi, lib. 3, pag. 304, « Que, comme on ne porte des denrées au marché, que pour les vendre; de même, on ne doit embrasser la vie apostolique que pour être méprisé, maltraité, et ne jamais jouir d'aucun repos ». Il ajoute « que les ministres, qui savent penser, loin d'être blessés par là, en retirent un grand avantage. » Quoique ce ne soit point ici le lieu de faire l'apologie de la conduite du saint docteur, je ne laisserai pas de terminer cette note, par un autre passage de saint Nil, qui se lit dans son *Epître* cccix, liv. III, qu'il a composé exprès pour détruire l'imputation qu'on lui faisoit d'être sujet à la colère. « C'est être dépourvu de sens, que de former une pareille accusation contre le saint évêque de Constantinople, sous prétexte qu'il reprenoit fortement les grands pécheurs tellement endurcis dans le mal ».

« qu'ils ne le sentent pas. Si ce reproche est légitime, on pourra l'appliquer
 « à saint Jean-Baptiste, qui appelle les gens de mauvaise vie, race de
 « vipères; à l'apôtre saint Paul qui, par deux fois différentes, donne aux
 « Galates le nom d'insensés; aux prophètes, qui qualifient des êtres raison-
 « nables, de cavales furieuses, de chiens qui mordent sous main, de
 « loups, de corneilles voraces. Mais, que dirons-nous de notre Seigneur
 « Jésus-Christ, dont l'humilité, la clémence, la douceur étoient incompa-
 « rables, et qui n'a pas laissé de donner aux pécheurs les qualifications
 « de fous, d'aveugles, d'enfants du diable, de zizanie, de chiens, de
 « pourceaux, etc. ».

(XXXIX) Pag. 497. Mon sang s'allume

L'indignation que l'on conçoit contre ceux qui commettent de mauvaises actions est digne de louanges; et ceux qui n'éprouvent pas ce sentiment, sont convaincus dès lors, de ne point aimer la vertu. C'est ce qui fait dire à un Lacédémonien, dans Plutarque (*de adulat. et amici discrim.* pag. 55.): « Peut-on regarder, comme un homme de bien, celui qui ne
 « s'irrite pas contre un mal honnête homme? Il faut néanmoins bien prendre garde que l'indignation ne s'étende pas jusqu'à la personne de celui qui fait le mal. Le plus sûr est de ne s'informer pas si curieusement des vices d'autrui; et de penser plutôt à ses défauts propres, comme le pratiquoit saint Jean Chrysostôme. Mais, lorsque les méchantes actions des autres parviennent d'elles-mêmes à notre connoissance, sans que nous en ayons fait la recherche, il ne faut pas nous laisser aller à de trop violentes déclamations. « Nous blâmons souvent, dit saint Jérôme (*Épist. iv ad Rusticum*), des actions que nous commettons sans scrupule, et nous
 « devenons d'éloquents accusateurs de nos propres vices ». Il y a, sur ce sujet, un beau passage de Pline, que nous devrions avoir toujours présent à l'esprit (*Epist. xxii, lib. viii*): « Ne connoissez-vous pas ces gens,
 « adonnés à toutes sortes de vices, qui se choquent des fautes d'autrui,
 « comme par jalousie, et qui punissent sévèrement celles dont ils ont le
 « plus souvent donné l'exemple, tandis que ceux qui donnent le moins de
 « prise sur eux-mêmes, se piquent surtout d'être indulgents pour les autres?
 « L'homme, qui me paroît le meilleur, et le mieux réglé, c'est celui qui
 « pardonne aussi aisément que s'il se rendoit tous les jours coupable, et

« qui s'abstient de tout vice, avec autant de soin que s'il ne les pardonneait à personne. Telle doit être notre conduite en particulier, en public, et dans quelque genre de vie que nous soyons engagés; d'être pour nous-mêmes des censeurs inexorables, et d'excuser jusqu'à ceux qui ne savent jamais pardonner qu'à eux-mêmes ».

(XL) Pag. 497. Plutôt que de s'occuper de guérir ses propres maux

« Mon cher, disoit Socrate à Carnides, au rapport de Xénophon, (*Memorab.*, lib. III, cap. VII), « faites en sorte de n'être point inconnu à vous-même, et ne commettez point les fautes que vous voyez commettre à tant d'autres. C'est le défaut de plusieurs, de s'informer curieusement des actions d'autrui, tandis qu'ils négligent l'examen de leur propre conduite. ».

(XLI) Pag. 500. Plaiguez-moi plutôt

Rien de plus humble, ni de plus édifiant, que l'avoué de ses défauts, que nous venons d'entendre de la bouche de notre saint docteur. Il ne vouloit pas que l'Eglise fût trompée en cas qu'elle pensât une seconde fois à le faire évêque. C'est la tromper, que de se donner pour autre que l'on est, dans la vue d'obtenir son suffrage. On peut juger de l'énormité de ce crime, parce qu'a dit Socrate, dans Xénophon (*Memorab.*, lib. I), de ceux qui vouloient passer pour des hommes d'un mérite supérieur, afin d'être appelés au gouvernement de l'Etat. Ce philosophe donne le nom d'insigne fripon « non à celui qui dérobe le bien d'autrui par surprise, mais à un homme qui, quoique dépourvu de talents, parvient aux dignités de la république, en persuadant aux autres qu'il en est digne ».

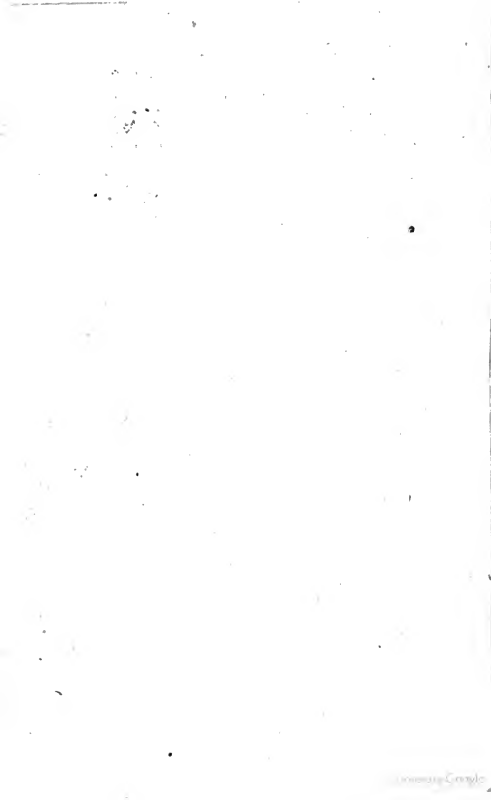
(XLII) Pag. 506. L'esclavage et la servitude pires que la mort

Ce sentiment est généreux. Oreste dit à l'esclave Phrix, dans Euripide (*Œurs* MCCXIII) : « Dans l'état où tu es réduit, tu crains la mort, qui te délivreroit de tous tes maux. Phrix répond, en vrai esclave, qu'il a

« droit comme un autre d'aimer la vie ». Quelqu'un dit au contraire , dans Xénophon : « J'aime mieux mourir que de passer ma vie dans la servitude ».

(XLIII) Pag. 509. C'est la cause du Démon qu'il sert

Dans les six derniers chapitres de ce livre, notre saint docteur a déployé toute son éloquence , pour peindre les travaux et les périls de l'épiscopat, et l'extrême difficulté d'en remplir les fonctions. Après les avoir lus , on ne peut trop s'étonner que quelqu'un ose briguer ou rechercher cette éminente dignité. Une ambition si mal entendue ne peut qu'être l'effet de l'ignorance où l'on est, des importantes obligations d'un évêque. M. Giacomelli termine ses notes par la citation d'un passage de Platon (lib. 1 , de Republ. , pag. 61) , qui montre combien un philosophe payen étoit plus judicieux que tant de chrétiens qui aspirent aux dignités ecclésiastiques, par des motifs d'ambition ou d'intérêt. « Ne savez-vous pas, dit-il, soit ce philosophe, que l'avarice et l'ambition sont des vices honteux. Ces motifs n'ont aucun pouvoir sur l'esprit des gens de bien , et ne sauroient les porter à rechercher le commandement. Ils se regarderoient comme des mercenaires , on même comme des voleurs , en acceptant des charges , en vue des émoluments qui y sont attachés. Ils ne sont pas moins insensibles aux honneurs ; ils ne s'y soumettent que comme contraincts. Loin d'y trouver du plaisir , l'exercice de l'autorité leur paroît un supplice. Il suit de là que , si les villes n'étoient composées que de gens de bien , au lieu de se disputer le gouvernement , comme on fait aujourd'hui , on ne seroit en peine que de s'en exempter ; on connoitroit qu'« les supérieurs ne sont point faits pour rechercher leurs avantages personnels , mais celui de leurs inférieurs. Or ceux qui pensent bien jugent qu'il vaut mieux être aidé par les autres , que d'essayer une infinité de dégoût , en se chargeant de l'obligation de leur être utile ».



TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE DIXIÈME VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

	Pages.
DISCOURS PRÉLIMINAIRE.....	I
VIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.....	67
TRAITÉ DU SACERDOCE, avec les notes du prélat Giacomelli.....	171

FIN DE LA TABLE.

55.

613840

SBN



